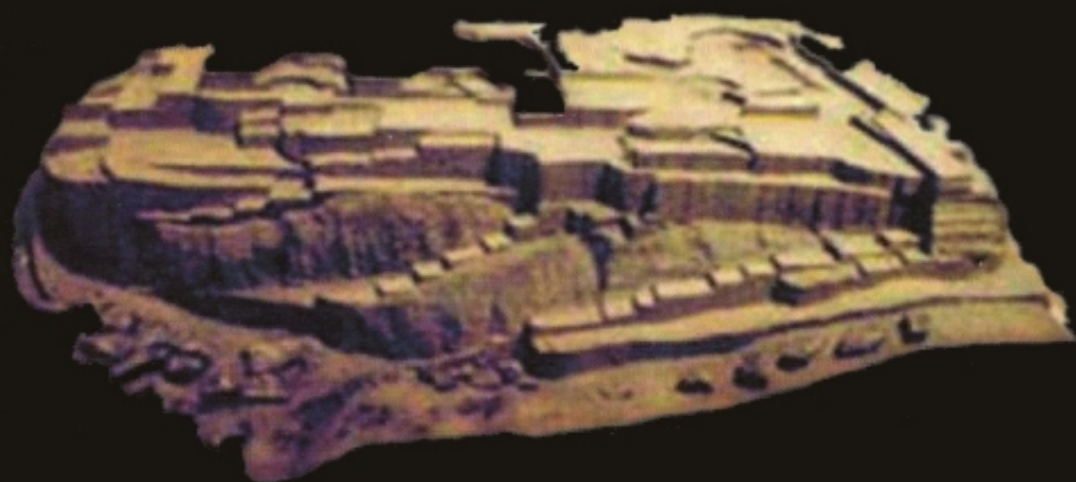


DOMINIQUE JONGBLOED

CIVILISATIONS ANTEDILUVIENNES



BILAN DE 2500 ANS
DE RECHERCHES



PREMIERE MISE À JOUR ET EXTENSION PLANETAIRE
DU LIVRE D'IGNATIUS DONNELLY
« ATLANTIDE, LE MONDE ANTEDILUVIEN » (1882)





SHOUT
SHARE IT

Civilisations antediluviennes

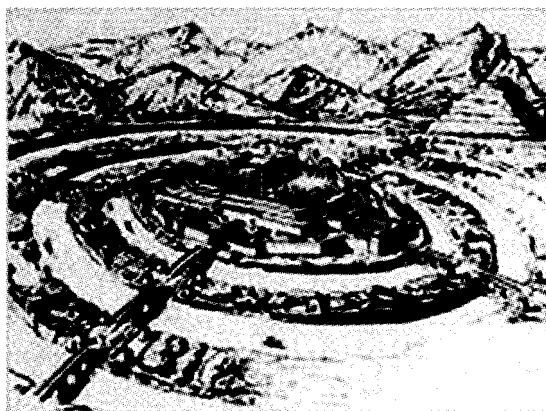
Bilan de 2500 ans de recherches

Vous voulez en savoir plus ?

www.civilisationsantediluviennes-lelivre-lefilm.com



Civilisations antediluviennes



Bilan de 2500 ans de recherches

Dominique JONGBLOED

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits est illicite et constitue une contrefaçon au sens des articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle ».

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

« Croire tout découvert est une erreur profonde, c'est prendre l'horizon pour la borne du monde » ARAGO, en mai 1843

*« Un jour viendra dans la vieillesse du monde
Où l'océan libérera ce qu'il enserme,
Et une terre apparaîtra dans toute sa gloire.
Thétis* découvrira des continents nouveaux
Et Thulé** ne marquera plus l'extrémité du monde »*

*« Médée », pièce de SENEQUE
Ecrivain romain, philosophe et précepteur de l'empereur NERON*

* Thétis : l'océan

** Thulé : La légendaire frontière nord du monde

« Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entier, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes, avec tous leurs engins, descendus au fond inexorable des siècles avec leurs dieux, (...) Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même ... Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles ».

" La crise de L'esprit " Paul VALERY

« Vous croyez en dieu, quel que soit le nom que vous lui donnez, et pourtant personne ne l'a jamais vu, ni même entendu ou rapporté la preuve de son existence, ne serait ce que par un enregistrement sonore, une photographie ou un film vidéo. Pourquoi devrait-il en être autrement avec les civilisations antédiluviennes qui ont couvert le monde à une époque oubliée de l'Homme et donné naissance au Savoir ? »

L'auteur

Note de l'Auteur:

L'ensemble de l'ouvrage étant écrit avec un désir de s'affranchir des religions, vous ne trouverez aucune date faisant référence à la naissance du Christ (AVJC ou APJC), sauf en ce qui concerne les deux derniers millénaires, et dans le but unique de faciliter la bonne compréhension du propos. Dans ce cas, la datation comprendra un chiffre uniquement positif, sans le signe : -, précédant le nombre. En effet, dans cet ouvrage, l'an 2000 fait office d'étalon de mesure (antérieur à 2000 étant considéré comme étant avant le présent et après l'an 2000 étant considéré comme étant après le présent. En anglais, langue couramment utilisée dans le monde, on écrit cela de la manière suivante : BP – Before Present ou AP – After Present) ce qui entraîne donc une datation négative par rapport aux dates antérieures à l'an 2000.

Exemple : 14 000 ans avant le présent (- 14 000 ans BP) s'écrit - 14 000 dans cet ouvrage. Pour les années après la naissance du Christ, je me contenterai d'écrire l'an 1, le premier siècle, 1963, sans jamais citer la personne du Christ.

Remerciements

A ma compagne, Olga Nunes Guerreiro, qui a toujours eu une patience extraordinaire à mon égard, qui a souvent mis sa carrière et ses passions entre parenthèses pour me soutenir dans mes projets. Elle a su encourager et partager ma passion de l'aventure, des recherches et des découvertes, sans jamais piétiner ces rêves de quête absolue. Je lui témoigne ici toute mon affection.

A mon père et à ma mère qui m'ont donné trois dons précieux : le goût de l'aventure, la persévérance dans l'action et un sens aigu, presque intuitif, de la vérité.

A mes nouveaux amis : Graham Hancock, Thierry Jamin, Jacques Collina Girard, « Sam » Semir Osmanagich, Cristina Biaggi, SR Rao, Masaaki Kimura, Robert Ballard, Bernard Cloutier, Simon Dubuis, Michel Bizot, Jean Claude Fradin, du musée de Glozel, Geoffroi Crunelle de l'association pour le souvenir de Raymond Maufrais, pour leur aide dans mes recherches en espérant que le plaisir commun de la rencontre ou du contact se poursuivra par une très longue amitié.

A Ignatius Donnelly, l'un des premiers écrivains qui eut une réelle approche scientifique des civilisations disparues. Il fut un pionnier pour la nouvelle archéologie et eut le courage de saisir le flambeau et de le porter pendant une grande partie de sa vie. Il m'a transmis, à travers les siècles, le virus des civilisations antédiluviennes. Que je consacre autant de temps de ma vie à poursuivre ces recherches, avec la même ardeur qu'il déploya et je considérerai alors ma vie comme réussie.

A Heinrich Schliemann, premier archéologue amateur à avoir prouvé qu'il n'y a pas de légendes, juste des pans oubliés de l'histoire de l'Humanité.

A mes compagnons dans cette aventure, ceux que je cite comme étant mon équipe, et qui ont partagé souvent mes nuits blanches. Ils m'ont toujours apporté leur aide quelque soit la difficulté à dépasser. Je ne peux tous les citer ici, aussi je les remercie collectivement et pour certains au titre de leur communauté, qu'ils soient malgaches, tamils ou maoris. Ils m'ont tous toujours suivi dans les pires situations au cours de mes pérégrinations où la raison parfois commandait la prudence mais où notre goût de l'aventure commun nous entraînait plutôt dans la passion.

A mon cher professeur de français, au Lycée Mignet d'Aix en Provence, Monsieur Fernandez, et mon professeur de philosophie et de culture générale à l'Université de Provence, Monsieur Rubino, qui m'ont éclairé sur la pensée antique, pour leur philosophie platonicienne et socratique, je les remercie pour leurs « coups de gueule » salutaires et pour leur amitié dure à obtenir mais précieuse à conserver.

Je dédie enfin cet ouvrage à vous, lectrices et lecteurs qui avez saisi ce livre et ouvert ces pages. Je sais que comme moi, vous avez une indéfinissable conviction au fond du cœur, de l'âme, que l'ère antédiluvienne n'a pas été une période obscure de l'Histoire mais une époque où l'Homme était peut être plus civilisé qu'on ne veut bien l'admettre. Votre lecture est un encouragement à poursuivre ma quête et pour cela je ne vous remercierai jamais assez.

Ensemble, nous allons maintenant parcourir, comme une fabuleuse aventure, cette somme impressionnante de connaissances sur les mondes antédiluviens qui n'a pu être acquise qu'après douze ans d'enquêtes et d'efforts démesurés, de voyages dans le monde entier, pour préparer la plus formidable expédition jamais entreprise par l'Homme afin de comprendre cette période pour obtenir une réponse sur notre passé : ANTEUS. En route pour l'aventure !

Dominique JONGBLOED

TABLES DES MATIERES

11/	Préface
15/	Prologue
35/	Peur de l'inconnu ou peur de la connaissance ?
43/	Le monde en ce temps là
91/	Le mystère des origines de l'Homme
119/	Ce que l'on sait et ce que l'on croit savoir
135/	Au commencement ... était Shambala
159/	Hyperborée, la Septentrionale
181/	Mu l'Océanienne
263/	Atlantys, phare de l'extrême occident
363/	A la recherche d'Atlantys
515/	Origine de la civilisation Egyptienne
537/	La langue et l'écriture antédiluvienne
577/	Epilogue
583/	Crédits et bibliographie

Préface

Par Cristina Biaggi, spécialiste de la Préhistoire mégalithique, écrivain et artiste de réputation internationale.

Dominique Jongbloed a écrit un livre qui inaugure une nouvelle perspective unique et passionnante sur les débuts de l'histoire humaine.

Il suggère, à contrario de la pensée générale, que la civilisation n'a pas commencé en Turquie (Catal Huyuk) et au Moyen-Orient (Jericho) comme on le pense généralement.

Il réunit et présente des arguments forts en ce qui concerne la possible existence de quatre « civilisations antédiluviennes » antérieures à cette époque : Shambala au Thibet, la civilisation Hyperboréenne au cercle Arctique, Mu dans les océans Pacifique et Indien ... et l'Atlantide, quelque part dans l'Océan Atlantique mais avec des traces de son influence en Méditerranée.

Il conjecture que ces civilisations aient pu exister entre - 110.000 et - 6.000 BP et furent détruites par des désastres naturels, probablement des inondations et des déreglements climatiques.

Sa description et l'examen minutieux de ces civilisations sont le noyau central du livre, ce qui rend ce dernier fascinant. Utilisant des études précises extraites des dernières recherches géologiques et océanographiques, l'auteur décrit en détail la chute et l'élévation des océans du monde durant le milieu et la fin du Paléolithique.

Pendant les nombreuses glaciations du Pléistocène, une grande partie des eaux des océans étaient congelées et leur niveau beaucoup plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui. Par conséquent, une plus grande surface de terre était disponible pour l'habitation humaine et animale et cela partout dans le monde.

Avec la recherche étendue à l'ensemble de la planète et les photographies des restes des dispositifs architecturaux cyclopéens et artificiels sur terre ou sous les eaux côtières de l'ensemble du monde, l'auteur présente de solides arguments validant l'existence de ces civilisations. Des ruines sous-marines ont été découvertes près des rivages partout dans le monde. En fait, elles deviennent de plus en plus évidentes.

En plus de décaler, par rapport à l'heure actuelle, la limite des terres côtières et des niveaux des océans, il y a la question de nombreuses catastrophes significatives enregistrées et donc confirmées dans le Pléistocène, comprenant notamment quatre déluges principaux entre - 117.000 et - 6000 BP qui ont affecté avec certitude l'Humanité et les masses géographiques de la terre. Ces événements pourraient avoir facilement contribué à l'apparition ou à la disparition de caractéristiques géographiques de la terre ainsi qu'aux civilisations qui pouvaient l'habiter à ces époques.

Un point intéressant : Dominique Jongbloed fait résulter de son examen soigneux des cartes antiques, la découverte que celles-ci contiennent parfois les reliefs géographiques connus actuellement mais qui n'avaient pas été explorés à l'époque à laquelle les cartes furent dessinées. Par exemple, certaines cartes antiques montrent des éléments géographiques tels que des fleuves, des montagnes ou des reliefs côtiers qui sont maintenant profondément sous l'océan. Comment cela est-il possible ?

L'Auteur affirme que ces cartes, au sujet des reliefs topographiques anormaux pour les connaissances de l'époque, ont été basées sur des cartes beaucoup plus anciennes, connues tout d'abord oralement, de génération en génération, avant l'histoire écrite. Je trouve cette approche très intéressante.

Dominique Jongbloed consacre aussi beaucoup de temps à l'Atlantide qu'il présente comme la dernière des civilisations « perdues » (- 17.000 à - 6.000 BP) qui aurait engendrée la civilisation européenne suivante : la civilisation des Mégalithes. Pour moi, c'est sa théorie la plus passionnante.

L'Atlantide a longtemps été un sujet de spéculations et d'intrigues, avec beaucoup de points de vue divergents à son sujet.

Tandis que quelques experts sont d'accord avec le philosophe grec Platon qui a décrit l'Atlantide et a estimé pour la première fois qu'elle était située au sortir de la Méditerranée Jongbloed conjecture, lui, que c'était quelque part dans l'Océan atlantique et que peut-être les îles Bimini sont des restes atlantiens. Son point de vue est soutenu par des découvertes récentes de ruines sous-marines dans les eaux côtières autour de ces îles ainsi qu'aux Canaries.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

L'auteur présente un argument fort lorsqu'il affirme que l'Atlantide aurait culturellement et artistiquement influencé les constructeurs de mégalithes des régions côtières de l'Europe et de l'Afrique du Nord : Les mégalithes côtiers sont apparus pour la première fois autour du cinquième millénaire avant Jésus Christ, ce qui semble les placer de manière censée après la disparition de la civilisation Atlante du fait d'un désastre naturel.

Il présente sa théorie en démontrant qu'autour de la période du désastre, la civilisation Atlante a colonisé les rivages de l'Europe, la côte du nord de l'Afrique, de l'Egypte et des côtes italiennes. Il y a suffisamment d'évidences archéologiques au cours du Paléolithique pour que la prédominance de la navigation à cette époque prête créance à cette théorie.

Dominique Jongbloed apporte des arguments persuasifs pour valider une influence Atlante sur les cultures mégalithiques du début du Néolithique quand il compare les méthodes de construction des édifices cyclopéens et les dispositifs architecturaux des monuments mégalithiques vis-à-vis de certaines des structures sous-marines dans des secteurs côtiers autour du monde, particulièrement en Europe de l'ouest et en Méditerranée.

« Je reconnais, quoique ce ne soit pas très scientifique, qu'une partie des recherches dans le domaine archéologique réside sur l'intuition » écrit-il. Pour l'exemple, il cite le travail d'Heinrich Schliemann, le grand découvreur de Troie.

L'auteur a examiné en détail un certain nombre de tablettes gravées des diverses parties de l'Europe et qui remontent du sixième au cinquième millénaire avant Jésus Christ. Celles-ci montrent une forme d'écriture bien plus vieille que l'écriture sumérienne. Parmi ces dernières sont les tablettes de Tartaria de la culture de Vinça et les tablettes trouvées à Glozel, en France. Selon Marija Gimbutas, l'archéologue faisant autorité sur l'archéologie de cette période, des objets et des tablettes européennes et orientales avec des inscriptions semblables ont été trouvées dans plus de 1000 emplacements en Europe et constituent la base d'un prototype de langue.

Puisque les archéologues traditionnels sont malheureusement attachés à la croyance courante que l'écriture a commencée en Mésopotamie, l'importance de ces tablettes et des divers objets montrant des inscriptions semblables dans l'ensemble de l'Europe de l'Est a été en

grande partie ignorée en dépit de l'existence d'une datation fiable et de la certification de la provenance de celles-ci parfaitement documentée.

Si on considère les recherches et les nombreuses écritures sur le sujet par des archéologues et des chercheurs respectés et reconnus, il semble révolutionnaire de penser que la langue écrite puisse avoir une date antérieure à celle donnée pour la langue des Sumériens, longtemps crédité comme « inventeurs » de l'écriture.

La partie finale du livre de Jongbloed est consacrée à un examen de la possible langue antédiluviennne basé sur l'étude des langues pré-existantes antiques et d'inscriptions anciennes comprenant celles de Tartaria et les tablettes de Glozel.

Lire « *Civilisations Antédiluviennes* », c'est partir pour un voyage passionnant vers des territoires complètement inexplorés, c'est faire un voyage émouvant aux détours inattendus.

Tout au long de l'itinéraire que nous propose l'auteur, des questions étonnantes se posent et des inférences intéressantes sont faites. Il est clairement évident que la recherche de celui-ci a été prodigieuse et la documentation complète. Le lecteur est laissé avec plus de questions que de réponses ce qui le dirige vers une lecture approfondie du thème et donc forcément enrichissante.

Dominique Jongbloed a effectué un travail de pionnier, cependant très accessible, et je ne peux que recommander fortement la lecture de cet ouvrage.

Cristina Biaggi, Ph.D.
Palisades, New York
Mai 2007

Cristina Biaggi, issue d'Harvard, est spécialiste de la préhistoire et auteur du célèbre « Habitations of the great Goddess ». Elle est, en plus, éditrice et contributrice du livre - projet "In the footsteps of the goddess and the rules of Mars; Reading on the origins, history and impact of patriarchy.

Elle travaille avec le Smithsonian Institute et l'American Museum of Natural History. En dehors de ces activités scientifiques, c'est une artiste complète : peintre, sculpteur. Elle a exposé, entre autres, aux prestigieux Frauen Museum à Bonn, en Allemagne et au A.R.C. Gallery à Chicago, aux USA. Dans le cadre du soutien aux victimes de l'ouragan Katrina et du Tsunami de 2004, elle exposa récemment au New York City's Ceres Gallery.

Prologue

*Sur la difficulté de comprendre cette époque et l'état d'esprit
d'alors ...*

*« On a beaucoup de difficultés à bien imiter en actes, et encore plus en paroles,
un monde dans lequel on n'a pas été élevé » - Parole de Socrate dans
« le Timée » de Platon.*

Il est déjà minuit à l'horloge de mon bureau et la maison est endormie. Une musique de jazz enveloppe doucement l'atmosphère de la pièce d'une ambiance très « 1950 ». Devant mon ordinateur, avec pour seul éclairage la lampe d'architecte qui déchire l'obscurité de sa lumière blanche, je relis avec attention les milliers de mots que j'ai alignés depuis des mois sur les pages qui constituent ce formidable ouvrage que vous tenez entre les mains.

Je repense à cette formidable aventure que je vis maintenant depuis plus de 12 ans : Que de recherches, que d'aventures ! Une vie de suspens, de questions, pour certaines restées - hélas - sans réponses. Des images défilent à toute vitesse dans mon esprit. Je revois mon périple semé d'embûches, de suspicions de la part de scientifiques souvent interrogatifs sur le sens de ma démarche.

Mais face à cette méfiance, j'ai aussi le souvenir d'amitiés nouvelles, naissant à l'autre bout de la terre, de dévouement venant souvent de personnes inattendues, d'associations scientifiques ou culturelles qui me surprennent en montrant un réel intérêt pour mes recherches. Que de complicité avec d'autres écrivains et chercheurs en quête de vérité et qui s'associent moralement à ma lourde tâche !

Je me rappelle ainsi mes premiers contacts avec Jacques Collina Girard, Thierry Jamin, Graham Hancock et Henri Germain Delauze, qui découvraient alors un nouveau venu dans le petit monde de la nouvelle archéologie avec bonne humeur et en me formulant leurs plus sincères encouragements.

Je regarde les photos de ces femmes et de ces hommes, scientifiques confirmés, que j'ai rencontré au cours de mon enquête et qui m'ont fait part, avec beaucoup de courage, parfois avec une certaine appréhension, toujours en dehors de leur sphère de travail, de leur conviction intime sur la question des civilisations de l'ère antédiluvienne. Une conviction qui s'oppose radicalement aux discours officiels des structures pour lesquelles ils travaillent.

Il est une chose étrange qui hante mon esprit et qui gît dans notre mémoire collective depuis la nuit des temps, depuis probablement la naissance de la conscience chez l'Homme de sa propre importance au sein du monde dans lequel il vit. C'est comme inscrit dans ses gènes.

Cette chose a traversé les millénaires et les siècles, inspiré les philosophes et les modèles de civilisation mais aussi la morale, concept suprême contre la barbarie, une des bases de l'unité des peuples.

Cette chose magnifique a résisté à toutes les critiques et les tentatives forcenées d'ensevelissement, d'oubli, surtout lorsque cela remettait en cause une théorie qui n'est pas encore complètement certifiée : l'évolution.

Cette chose vous prend au cœur, aux tripes et vous tenaille, vous envoûte, vous obsède comme si elle faisait partie de vous depuis toujours, comme un bien précieux, comme la chose inconsciente à laquelle l'on ne fait attention que lorsqu'on l'a perdue. Cette chose fait partie de notre prestigieux passé, bien au-delà de l'Histoire, bien au-delà de la Préhistoire : L'ère antédiluvienne !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Avec l'apparition de la Science et de l'Histoire, c'est la signification du mystère, du mythe et de la légende, qu'il faut élucider. L'émotion des légendes ou des mythes ne doit plus nous suffire. La raison, la preuve, doit prendre le relais sur la trace, le vestige, la pierre ou le tumulus. Le défi est d'autant plus grand qu'il se heurte au désert des preuves matérielles. Il ne s'agit pas moins que de reconstituer des civilisations entières, avec leurs savoirs, leurs coutumes, leur vie quotidienne. Tout cela à partir de bribes parfois difficiles à assembler.

Accepter le défi, pour mon équipe et moi-même, soutenait à l'époque de la gageure car il fallait vérifier et revérifier des textes, les croiser, les comparer. Tout cela dans différentes langues qui ont cessé d'exister et qu'il fallut réapprendre avec des linguistes ou en solitaire. Il fallut également étudier attentivement des gravures, des photographies souvent faites par d'autres, en d'autres temps, se plonger dans des études faites antérieurement, souvent plusieurs siècles ont passé.

Il fallut reprendre et reprendre encore les conclusions de recherches entreprises autrefois sur le terrain par d'autres et dont il ne reste aujourd'hui, comme seul guide, que des carnets de notes griffonnés. Je ne peux vous décrire l'intensité de nos journées et celle de nos nuits, les voyages entrepris sur un coup de tête, parfois à l'autre bout de la Terre, pour pouvoir résoudre l'énigme de quelques mots !

Et comme si ces difficultés n'étaient pas suffisantes, il m'a fallu aussi me faire violence pour me défaire de ma culture contemporaine afin de pouvoir approcher la réalité de ce que la science classique appelle ... la «non histoire ». Il ne s'agit pas ici d'espérer retrouver ces civilisations sous la forme de villes entières ou de monuments imposants enfouis sous terre ou sous les eaux car il sera très difficile de les localiser et encore plus de les exhumer au vu des millénaires qui nous séparent de leur funeste destin.

Il s'agissait, par contre, d'étudier avec soin les civilisations qui leur ont succédé et, à rebours, de rechercher dans leur culture ce qui semble « rapporté », « rajouté » au fondement de base, ce qui donne un sens à l'évolution culturelle et scientifique de chacune d'elles, ce qui leur a permis d'évoluer vers la civilisation actuelle. Il s'agissait pour mon équipe et moi-même de rassembler le plus de pièces du puzzle pour avoir, peut être, une chance d'entrevoir ce que pouvait être le paysage que l'on essayait de reconstituer.

Contre toute attente, nous y sommes toutefois parvenus sur de nombreux points et cela nous a entrouvert une porte vers l'inévitable constatation que le monde scientifique actuel n'a pas encore véritablement pris conscience que les découvertes récentes confortent la lourde présomption d'existence d'une vie civilisée bien avant la date avancée par Platon pour son Atlantide et sa possible destruction dans le cadre d'un cataclysme d'ordre climatique.

Nous ne connaissons probablement que 100 000 ans de l'histoire des techniques, 30 000 ans de l'histoire de l'art et à peine 6000 de l'histoire de la politique. Chaque archéologue, figé dans sa discipline, ne va que très rarement « visiter » les disciplines voisines. L'Histoire elle-même n'est pas encore une science exacte, loin s'en faut ! Elle souffre de plus d'un excès de rationalisme, comme si tous les actes de nos ancêtres dans la vie quotidienne avaient été non seulement réfléchis, mais faisaient inmanquablement appel à une quelconque logique cartésienne !

Toute source qui n'est pas explicable immédiatement grâce aux dogmes retenus par la science actuelle est aussitôt écartée. Cela me rappelle bizarrement une citation d'Anatole France :

« Ce que les hommes appellent la civilisation, c'est l'état actuel des mœurs et ce qu'ils appellent la barbarie, ce sont les mœurs antérieures. Les mœurs présentes, on les appellera donc barbares quand elles seront des mœurs dépassées ».

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Le réflexe de la science aujourd'hui est, et c'est là son erreur, d'imaginer que nos ancêtres aient pu avoir les mêmes points de repères socio-culturels que nous et les mêmes priorités !

Un certain nombre d'apriorisme, ou de conclusions hâtives, furent élevés en règles absolues: *Ex Oriente Lux*, par exemple, (*le savoir est venu d'Orient*, sous entendu du Moyen-Orient) alors que chaque jour des découvertes viennent démontrer l'inverse de cette affirmation précipitée ! Sinon, comment expliquer l'écriture pré sumérienne de Tartaria en Roumanie et celle du village de Karanovo en Bulgarie ? Et que dire de la civilisation de LepenskiVir en Yougoslavie, vieille de plus de 8500 ans BP (Soit 3050 ans plus vieille qu'Ur en Sumérie) ?

Le thème de l'ère antédiluvienne, pris dans sa globalité planétaire, oblige à considérer la terre entière comme terrain d'investigation, avec la conséquence que cela induit en volume de documents à traiter ! Toutes les civilisations faisant l'objet de légendes comme Hyperborée, Mu et l'Atlantide mais aussi Shambala, deviennent soudain objet d'études. Il nous faut chercher quand l'Histoire a réellement commencé, comment et où l'étincelle civilisatrice a-t-elle surgi du néant. Rien que cela est déjà une incroyable aventure !

Si je raisonne dans le respect des dogmes, l'Histoire n'a existé qu'à partir du moment où une peuplade devint sédentaire et inventa l'écriture (*et que les archéologues purent en déchiffrer le sens, car pour nombre d'entre eux, ce qu'ils ne comprennent pas n'existe pas ! ndla*). Malgré les découvertes faites dans l'est de l'Europe et citées ci-dessus, l'archéologie pratiquée de nos jours se fige sur le Moyen-Orient et sur l'Egypte, avec toutefois un léger strabisme divergeant vers Sumer et récemment sur Catal Hüyük, en Turquie. Pour les historiens, le monde civilisé ne semble guère avoir plus de 8500 ans ! Le commencement de l'Histoire est fondé, par cette même science, sur l'idée que seuls des objets datables (selon des techniques pas toujours très fiables) ou des documents écrits sur des papyrus, gravés dans la pierre ou inscrits dans l'argile, peuvent valider l'existence d'un passé.

Les plus anciens manuscrits furent découverts en Égypte, en Mésopotamie (Iraq), en Iran, dans l'ouest de l'Inde et en Crète. Il y a bien sûr les 2000 sceaux de la vallée de l'Indus, mais ils n'ont toujours pas été décryptés donc on ne peut encore les dater avec certitude.

Les connaissances humaines sont ténues par rapport à ce qui nous reste à apprendre et le temps difficile à « tronçonner ». Rien n'est plus facile que de commettre, ici, une petite « erreur » de quelques dizaines d'années, là, une grosse « erreur » de centaines voire de milliers d'années. Malgré son désir intense de pénétrer les mystères des époques passées, de découvrir les choses cachées et de percer le secret de ses ancêtres, l'homme d'aujourd'hui reste limité dans ses connaissances, qu'il le reconnaisse ou non.

A défaut d'écriture ou parce qu'il en a perdu le sens, l'homme de la Préhistoire, qu'elle soit antédiluvienne ou non, ne nous a laissé que des inscriptions, des peintures, des objets, qu'il nous faut à présent déchiffrer. Bien des voyageurs, des navigateurs, des chercheurs, des écrivains, ont tenté de découvrir ou d'expliquer cette grande époque dont il ne reste que quelques vestiges terrestres ou immergés, éparpillés sur la planète, pour la plupart indéchiffrables car nous ne possédons que peu d'éléments pour comprendre et donc apprendre.

Les légendes ont été galvaudées, déformées voire embellies à l'excès par les traditions orales, de génération en génération. Des personnages douteux s'en sont parfois emparés pour orienter ainsi la vérité afin d'assouvir des intérêts égoïstes, on les appelle théosophes, créationnistes ou raëliens, entre autres, mais ils ne sont pas les seuls. Certains sont allés beaucoup plus loin. Au nom de leur gouvernement, parfois xénophobe, ils ont voulu s'attribuer une descendance légitime et donc un héritage et un droit à régner sur les autres peuples. Combien de gens aujourd'hui regardent le svastika - la croix gammée - comme quelque chose de maléfique alors que c'est le symbole sanskrit du bonheur, de l'harmonie et le blason de Shambala.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En dévoyant le sens même des légendes et des mythes, ils les ont ridiculisés et rendus, au sens le plus triste du mot, incroyables.

Dans cet ouvrage, véritable bibliothèque sur l'ensemble des recherches entreprises sur les civilisations antédiluviennes, je vous présente les mystères de Shambala et peut être même ceux de l'origine de l'Homme. Je vous entraîne dans l'exode et la naissance d'une civilisation qui pourrait bien être Hyperborée. Vous vivrez, avec moi, l'enfer blanc qui a condamné celle-ci à une mort certaine. Nous assisterons ensemble à la renaissance de Shambala au travers de la légendaire Mu qui donna après sa mort le royaume mythique tamul de Kumari Kandam. Nous finirons notre voyage aux portes de la dernière des civilisations antédiluviennes, Atlantys, pour appréhender en fin d'ouvrage la civilisation égyptienne.

Atlantys ... Dernière née des civilisations antédiluviennes, en extrême Occident, quelque part dans l'Océan Atlantique, elle porte un nom qui ne pourra jamais s'effacer de la mémoire des hommes.

Je ne pouvais éviter cette civilisation très présente, très ancrée, beaucoup plus que les précédentes, dans l'inconscient collectif des peuples du monde occidental. Elle nous est étrangement familière, on éprouve comme un malaise lorsqu'on pense à elle : aucunes ruines, aucun endroit pour la rattacher à notre mémoire.

L'Atlantide est une civilisation incontournable car elle est reliée aux peuples d'Occident par une sorte de lien invisible, ténu, mais extrêmement puissant. Elle porte, sans que l'on sache vraiment pourquoi, notre étendard. Elle rassemble autour de son souvenir l'ensemble des peuples de cette Europe aujourd'hui unifiée. Chacune et chacun d'entre nous, en Europe mais aussi aux Amériques et dans tout le bassin méditerranéen, ressent indiciblement cette liaison, comparable à celle que l'on entretient avec un parent éloigné. C'est comme le souvenir confus d'une origine lointaine, comme si l'on nous avait arrachés une partie de notre mémoire.

L'occidental est viscéralement attaché à l'Atlantide, presque inconsciemment, envers et surtout contre toutes les tentatives d'ensevelissement menées contre cette civilisation. De nombreux chercheurs, comme moi, ne peuvent trouver le sommeil car il y a tant de questions sans réponses ! Cela nous amène à chercher sans cesse la preuve de son existence pour comprendre la place qu'elle occupait dans le monde de nos ancêtres et pourquoi cette allégeance, non contrainte et non contraignante, nous pousse à refuser sa non-existence.

Dans un sondage paru en 2006 sur le site Internet *forospanama.com*, adressé à l'ensemble de ses visiteurs dans le monde, était posée la question : « *A votre avis quel est selon vous le mystère le plus énigmatique sur cette terre ?* ».

Il est apparu que l'Atlantide venait en tête avec 24,68 % des voix, suivit des pyramides d'Egypte à 16,88 % et des lignes de Nazca pour 11,69 % ... le saint suaire n'entrant qu'en neuvième position !

Bien sûr, concernant les recherches que j'ai entreprises depuis maintenant 12 ans et lors des voyages effectués, il m'a fallu comparer sans cesse, éviter l'exaltation, pour être équitable. Qu'est ce qui est rattachable à l'Atlantide ? Qu'est ce qui devrait l'être ? Qu'est ce qui pourrait l'être ? Qu'elle a pu être la réalité face au portrait un peu trop idéal de celle-ci ?

La présentation qu'en fait Platon au sein du *Timée* et du *Critias*, avec ce qui semble rester comme vestiges aujourd'hui de cette étrange civilisation, pose de nombreuses questions. Loin de contrarier Platon, les découvertes, notamment sous-marines, semblent donner raison au philosophe (sauf peut être sur le plan architectural, loin des lignes helléniques). Ce ne fut pas une chose facile pour moi que d'entreprendre ces recherches car j'ai toujours la sensation indescriptible que quelque chose m'échappe encore, que je ne vois pas, et qui pourtant est là. Quelque chose d'évident pour ce peuple mais d'invisible pour moi, aujourd'hui.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Notre culture contemporaine, nos repères modernes, nous masque cette évidence et nous empêche de voir. C'est comme un filtre posé devant nos yeux qui efface certains détails et nous fait passer à côté de la preuve indéniable.

J'ai beau tenté, depuis des années maintenant, de m'affranchir du regard scientifique actuel, de renoncer à mes repères sociaux, à mes acquis culturels, je n'arrive toujours pas à me projeter complètement dans leur réalité, dans l'état d'esprit nécessaire pour voir enfin ce qui doit être vu. Il m'a fallu démêler plus d'un écheveau scientifique, culturel et moral, pour dégager une vraisemblable réalité qui n'en est pas moins extraordinaire si on la situe dans le contexte de l'époque. L'équipe qui me soutient dans ces recherches représente plus de 85 personnes qui, de par le monde, correspondent régulièrement avec moi via Internet pour me fournir les précieux renseignements manquants. Ils se déplacent (quand je ne peux le faire) sur les lieux, objets de mes attentions, et photographient, filment, dessinent, notent, interviewent les populations, les scientifiques. Cette équipe a contribué largement à la mise en place de mon hypothèse que je veux la plus réaliste possible, loin des fantasmes qui peuplent la plupart des forums Internet sur le sujet.

Débutées en 1995, ces recherches sont loin d'avoir abouties à ce jour, mais la brume qui autrefois les entourait se dissipe lentement et laisse maintenant entrevoir une découverte majeure dans la prochaine décennie qui devrait réformer notre vision du monde et de son évolution passée.

L'Atlantide est la civilisation la plus charismatique de cette époque parce que la plus connue. Que peut on dire aujourd'hui de celle-ci, point très important de cet ouvrage, puisque qu'un chapitre lui est intégralement consacré ?

L'Atlantide, c'est d'abord, pour moi, la recherche de vérité que poursuivait Donnelly et dont je veux reprendre le flambeau, et une problématique née sous Platon du fait de sa divergence de point de vue avec Aristote, son disciple, et qui ne verra sa totale résolution

qu'au moment de la production de preuves indiscutables de son existence. Cette partie d'échec avec la supposée rationalité de la science actuelle durera tant que la réponse à l'ultime question ne sera pas donnée.

Les mécènes ou sponsors, qu'ils soient privés ou publics, sont très frileux vis-à-vis de ce type de recherches. Est ce du à un manque de vision de l'intérêt croissant de l'Humanité pour cette partie de son histoire ou une obsession de possibles retombées médiatiques défavorables qui freine l'initiative et la volonté d'agir ? Nul ne le sait.

Il faut toutefois reconnaître qu'on ne s'attire pas forcément les faveurs de l'Establishment en bousculant les idées reçues et les préjugés en place. Rares sont ceux qui en ont d'ailleurs le courage. Nombreux, par contre, sont ceux qui se défilent, prétextant que ce ne sont pas des recherches sérieuses, pour ne pas avoir à justifier leur peur de la disgrâce. En effet, aujourd'hui, avec l'état d'esprit entretenu par une certaine couche de la société, il est difficile pour un dirigeant d'organisme dépendant d'une structure gouvernementale ou pour un dirigeant d'une grande entreprise française (car les pays anglo-saxons ont une approche bien plus positive de la chose) de se lancer à l'assaut du mythe sans passer pour un original.

Une civilisation, située à l'ouest du continent européen, emplit pourtant bien les légendes du bassin méditerranéen, du Portugal à l'Egypte ! Elle prend des noms divers, selon le peuple qui en diffusa l'histoire, par la naturelle évidence de la multiplicité des langues parlées à l'époque.

L'argument selon lequel l'Atlantide n'a pu exister, simplement du fait que Platon fut le seul à la nommer ainsi, ne peut à lui seul justifier cette attitude négative à l'égard de telles recherches. Ce refus de connaître l'histoire des civilisations au-delà du déluge ne peut que choquer toute personne ayant un minimum de logique et d'ouverture d'esprit et laisser le chercheur sur une question : pourquoi ce refus ?

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Pendant la période où a pu prospérer l'Atlantide, la langue antédiluvienne, mère de toutes les autres et issue peut être de Shambala, s'était déjà profondément déformée en de nombreux idiomes créant ainsi de nouvelles langues qui sont à l'origine de celles utilisées aujourd'hui. On peut toutefois déceler un nombre important de mots de la langue mère dans les langues parlées sous l'Antiquité (et même dans celles d'aujourd'hui) car sa présence, même discrète, reste une preuve qu'elle est le socle sur lequel s'appuient toutes les autres. Les langues actuelles, à l'instar des langues d'alors, s'interpénètrent : La langue arabe a ainsi imprégné l'espagnol et le portugais, le latin a construit la langue italienne, française mais aussi anglaise ! Le sanskrit est à l'origine du grec mais aussi de bon nombre d'idiomes indiens voire pakistanais et népalais.

Il est plus que probable que le nom d'Atlantide soit en fait une légère déformation de celui que cette civilisation portait réellement. Une adaptation, en quelque sorte, faite par Platon ou les prêtres égyptiens du temple de Saïs. On ne saura jamais si le nom *Atlantide* lui a été donné par Platon ou s'il est bien son nom d'origine, à moins que l'on ne puisse un jour décrypter des écritures encore inconnues aujourd'hui, comme celle des Guanches des îles Canaries ou peut être celles de Glozel, de Tartaria ou de LepenskiVir.

L'étude du langage antédiluvien a fait l'objet de nombreuses recherches. Toutes les nationalités ont leur pionnier, mais en France c'est un certain Michel Demaria, en 2003, qui diffusa sur Internet sa vision de la langue mère, sous l'intitulé prudent *Attention, spéculations*. Il n'était toutefois pas réellement le seul pionnier puisqu'au même moment, avec un groupe d'amis passionnés, je travaillais moi même sur la question et cherchais, dans l'ensemble des langues de la planète ayant été parlées jusqu'à la fin de l'Antiquité, les lettres alphabétiques, les syllabes, les mots entiers, pouvant avoir la même consonance et surtout, en plus, le même sens à la traduction.

Cela m'a permis, à l'instar de Demaria, de déceler une fragile possibilité qui semble coller avec le nom reconnu de cette civilisation disparue, **Atl-ant-Ys**, et qui pourrait se traduire (traduction non littérale) par : « l'ancien (*Ant*) royaume (*Ys*) des océans (*Atl*) ». Je citerai donc désormais cette civilisation du nom d'**Atlantys**, pour respecter cette orthographe. Espérons que le futur me donnera raison.

Cet ouvrage, et les recherches dont il est issu, n'ont pour seul but que d'extraire le vrai du faux dans l'incroyable profusion de livres et diverses publications écrits sur ces civilisations d'un autre âge. Plus de 30 000 ouvrages traitent directement du sujet, mais si l'on compte les romans et autres bandes dessinées, il faut alors en rajouter plus de 10 000 ! Pour la majorité des scientifiques, Atlantys est un mythe qui n'a pas été démontré de manière indiscutable. Pour l'opinion publique par contre, pour toute personne sensée, il n'y a pas de fumée sans feu. Au fil des millénaires, la légende de cette civilisation a traversé toutes les cultures ayant existées depuis elle. Comment une telle affabulation aurait pu tenir plusieurs millénaires sans jamais avoir été démystifiée ?

Les Anciens, que l'on a nommé un peu rapidement « dieux », « demi-dieux » ou « géants », hantent en filigranes, au sein des versets, toutes les religions passées ou présentes, y compris les plus récentes comme la Thora, la Bible ou le Coran qui ne sont qu'une suite revisitée sans cesse d'une seule religion monothéiste. Ce qui semble à beaucoup une allégorie, voire une « héroïque fantaisie » de nos ancêtres (terme très en vogue de nos jours), est néanmoins présent tout au long de l'Histoire.

Dans toutes les épopées, de la Bretagne à l'Irlande et de celles de Sumer à celles des Indes, on nous raconte l'histoire d'un déluge qui mit fin à une fabuleuse civilisation. Certains déluges ont d'ailleurs été attestés par des fouilles, comme à Ur, dans l'antique pays de Sumer, ou récemment en mer Noire, près de Varna.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Et comme le disait à Solon les prêtres de Saïs : « (...) *vous ne gardez le souvenir que d'un seul déluge sur cette terre, alors que plusieurs sont survenus auparavant* ».

Si l'on regarde attentivement, autant sur terre qu'au fond des mers, il existe des vestiges inexplicables dont certains, particulièrement les immergés, sont troublants. Ils heurtent notre croyance contemporaine d'un début de civilisation récent à l'échelle du temps et, en plus d'être un testament, ils sont un témoignage pour ne jamais oublier que nous pourrions peut être, nous fières civilisations du vingt et unième siècle, finir un jour dans cet état !

L'archipel subocéanique de Spartel, révélé par Jacques Collina Girard en 2001, les photos des recherches sous marines soviétiques aux abords des Açores, la découverte d'une pyramide à niveau à Ténériffe aux Canaries, le plateau des Bahamas parcouru par des routes et des constructions immergées à Bimini, Andros et Cay-Sal et, dernièrement, l'image sonar d'une possible ville engloutie au large de Cuba, concourent à entretenir la légende et nous poussent à nous poser sans cesse plus de questions sur le passé trouble de l'histoire antérieure au déluge. Ces indices embarrassent de plus en plus les scientifiques formalistes qui adoptent, par réflexe de défense, une position conservatrice. Cela dit, ils leur posent toutefois des problèmes d'explications de plus en plus insolubles car la solution n'existe que dans le réapprentissage d'un savoir perdu aujourd'hui. De plus, la technicité extrême des méthodes de construction employées ne peut être reproduite à l'heure actuelle par notre civilisation, malgré toute notre « avance technologique ».

Savez vous, par exemple, qu'il nous est parfaitement impossible à l'heure actuelle d'ajuster, avec la même perfection que l'on connaît à Sacsahuaman ou Tiahuanaco, des pierres de telle façon qu'un papier de cigarette à rouler ne puisse être glissé entre elles ? Nous sommes même totalement incapables de restaurer ces constructions qui lentement se dégradent.

Le plus énigmatique reste que ces connaissances et techniques ont existées de manière formelle de chaque côté de l'Atlantique et cela sans pouvoir expliquer comment celles-ci ont pu être transmises, sauf à imaginer qu'elles furent l'héritage commun d'une civilisation originelle. Dans la logique contemporaine, des peuples censés n'avoir jamais été en contact les uns avec les autres ne peuvent bénéficier des mêmes méthodes et des mêmes connaissances, même en laissant une bonne part à la chance. De surcroît, ces dernières demandent une maîtrise mathématique et physique hors pair, liée à une longue initiation, qui ne peut être acquise de manière spontanée ou être le résultat de la simple coïncidence, de la chance. Alors, pourquoi refuser d'admettre la possibilité, aussi mince soit elle, qu'il ait pu y avoir, il y a des milliers d'années, des hommes qui avaient autant, sinon plus, de connaissances que nous, même si celles-ci ont été acquises de manière différente ?

Si l'on en croit les historiens, notre civilisation occidentale moderne est née, au mieux, avec la Grèce archaïque, il y a environ 3200 ans. Si l'on compare donc les civilisations antédiluviennes et les civilisations post diluviennes, (respectant ainsi le dogme tel qu'il est établi à cette heure) en prenant comme repère la plus ancienne du côté oriental, Sumer, censée, via la Mésopotamie puis l'Egypte, nous avoir apporté une culture raffinée, notre civilisation post diluvienne vue par les archéologues spécialiste de l'Antiquité n'a même pas atteint 8500 ans d'âge ! L'Homme ne se serait-il donc civilisé qu'il y a seulement 8500 ans, après une ancienneté paléontologique de 3 millions d'années ? Je ne peux croire un seul instant cette aberration. Il est inconcevable d'établir, suivant le modèle conseillé par la science actuelle, l'histoire des populations et de leurs civilisations ayant existé il y a 100 000, 50 000, 25 000 ou même seulement 12 000 ans. L'Histoire, il faut l'accepter, n'est pas une science exacte, loin s'en faut, sinon pourquoi toutes ces retouches faites ça et là, au hasard des nouvelles découvertes indéniables ?

Atlantys n'est finalement peut être pas un mythe intégral mais bien une possible histoire habitée d'un très sérieux fond de vérité.

Certes, la tradition orale et les millénaires, Platon peut-être, l'a sûrement embellie au fil des siècles pour diverses raisons que je suppose, mais qu'il ne m'appartient pas d'expliquer dans cet ouvrage.

Reste aux archéologues et aventuriers, dont je suis, de dénouer à présent le vrai du faux, l'à peu près du certain et de démontrer ainsi que la civilisation occidentale n'est pas née à l'Orient comme la plupart des historiens l'affirment mais bien chez elle et que ses origines sont même probablement extrême occidentales.

Je promène à présent lentement mon regard sur ma bibliothèque, immense trésor accumulé aux cours de mes pérégrinations, dérangée par endroits, comme fouillée fébrilement à la recherche d'indices, de réponses. Mon esprit vagabonde et je m'imagine un instant à une époque considérée par l'Humanité comme bénie des dieux, comme un âge d'or, le paradis perdu de toutes les légendes du monde. En regardant çà et là les gravures, croquis, dessins, photos éparées sur mon bureau, je voyage dans le temps à la recherche de la plénitude spirituelle de Shambala, de la grandeur d'Hyperborée, de la culture raffinée de Mu quand ce n'est pas de la magnificence supposée des villes d'Atlantys. Que de temps gâché par l'Homme à se combattre, à s'opposer, pour de ridicules lambeaux de pouvoirs bien vite ensevelis par le temps. La peur de l'inconnu reste vivace et nos craintes préhistoriques nous emprisonnent encore dans des convictions que nous voulons rassurantes : C'est tellement mieux de vivre dans son enclos aseptisé, tellement plus confortable ... tellement plus ennuyeux. Pourtant le monde, ce n'est pas ça.

Le monde, c'est une vaste contrée, immense, qui l'était encore plus à cette époque, avec des paysages à vous couper le souffle, des promesses de vie meilleure et où d'autres peuples existaient et nous ont laissé parfois un héritage inestimable. Cependant, pour en bénéficier, il faut le mériter et, pour cela, ne pas avoir peur de se mettre en péril parfois.

Une chose est pourtant sûre, à mes yeux et au vu du résultat de mes recherches : une grande et merveilleuse culture a autrefois existé. Elle fut probablement le point de départ de l'évolution de l'homme d'aujourd'hui et l'un des premiers grands remparts séparant enfin la violence bestiale humaine de son intellectualité civilisatrice. Elle fût à l'origine, avec ces consœurs plus anciennes, de la montée progressive sur l'échelle de la civilisation et de la connaissance de cet être que l'on nomme Sapien.

Nous allons suivre ensemble les traces de ces civilisations d'intrépides pionniers qui osèrent naviguer vers des terres inconnues et qui réussirent à jeter des ponts entre des peuples nombreux et culturellement divers qui ne se connaissaient pas, qui ignoraient parfois jusqu'à leur existence respectives ou qui, souvent, se faisait la guerre. Ils auraient ainsi apporté à ces peuples la culture, le savoir, le commerce et la paix.

Créatrice de la dernière civilisation antédiluvienne, que Platon appela l'Atlantide, cette nation atypique se serait répandue par les voyages et le commerce sur l'ensemble du bassin atlantique, d'est en ouest, puis en Méditerranée, entrant en contact inéluctable avec les peuplades des deux continents et modifiant ainsi le cours de l'histoire de bien des nations. Cette découverte de civilisations occidentales, nées avant les civilisations moyennes orientales, repose à nouveau le problème de la soit disante unicité de l'action civilisatrice. Il n'y a donc pas eu un courant mais des courants civilisateurs qui se sont créés simultanément de part le monde, autant en Occident qu'en Orient, et pas forcément en étant issus ou sous influence les uns des autres. Voilà enfin le signe attendu, la preuve, que rechercher les civilisations antédiluviennes n'est pas une cause perdue !

Chaque jour, avec l'appui d'une technologie sans cesse plus performante, avec la multiplication des vocations d'archéologues amateurs, mi aventuriers mi chercheurs, l'horizon temporel de l'Histoire recule au grand dam de cette archéologie classique qui va devoir revoir ainsi ses fondements et ses certitudes.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Elle s'embourbe aujourd'hui dans la vase de dogmes peut être obsolètes, au moins à revoir. Elle ne veut pas reconnaître l'incroyable mais pourtant véridique évidence : **La civilisation du vieux continent est née ailleurs qu'au Moyen-Orient**, contre toute attente, et a contrario de l'histoire unanimement reconnue par la communauté scientifique. Cette dernière va donc devoir un jour s'expliquer sur cet entêtement incongru !

Quelque soit de toutes façons la vérité qui sera révélée, le monde antédiluvien a construit au fil des générations un lien extrêmement fort dans le subconscient de l'Homme. Ce lien lui permet de subsister depuis toujours, après tant de millénaires écoulés, parce que l'être humain ne veut pas croire que son histoire se résume à l'évolution darwinienne tant il se sent différent des autres êtres vivants de cette planète. Orgueil ou intuition ?

La légende de l'Atlantide à ses partisans et ses détracteurs, depuis des siècles. Le moment est venu en ce troisième millénaire d'établir la réalité de cette époque et des civilisations qui existaient alors. En écrivant ce livre je veux, avant tout, rassembler toutes les connaissances vérifiées sur cette ère particulière, pour vous lectrices et lecteurs profanes, pour le chercheur convaincu, pour celui qui, comme moi, veut s'engager sur ce chemin. Avec ces données, je veux ouvrir le champ des possibles pour que chacun puisse se faire une idée claire sur la question, loin des sentiers battus et des intoxications fantasmagoriques ou religieuses.

En créant cet ouvrage, j'ai mis à jour mes connaissances, forcément, mais cela m'a permis aussi de mettre au point mon hypothèse de travail afin de préparer l'expédition conçue avec mes compagnons. En effet, je participe depuis un an aux travaux d'une association constituée en centre de recherches dans ce domaine et dont le but est de valider le plus possible de résultats issus des recherches et des découvertes précédant mon arrivée dans l'univers de l'archéologie antédiluvienne et de donner ainsi une structure capable d'appuyer l'expédition **ANTEUS**.

J'ai analysé tout ce qui a pu être dit ou écrit, même si cela tenait parfois en une seule phrase, par les divers navigateurs, aventuriers, chercheurs, écrivains, et qui se rapporte à cette période encore mal connue de notre histoire. A vous, nouveaux conquérants, de prendre ma suite et le périlleux chemin de la découverte, si vous l'osez !

Le temps des perplexes s'est achevé. Aujourd'hui, succède le temps des nouveaux aventuriers de l'archéologie, ceux qui veulent des réponses à leurs questions, quitte à prendre des risques. Pour eux, j'ai commencé le chemin, je le balise et répertorie dans la mesure du possible avec toutes les recherches qui ont été entreprises par différents personnages ou Etats, au cours des millénaires écoulés. Mon but est de ranimer la flamme assoupie dans le cœur de nombre d'entre vous, passionnés par le thème, et qui ne demande qu'à s'embraser. Je sais que parmi vous existent des aventuriers, des explorateurs, des chercheurs qui sommeillent. A la lecture de ce livre, comme moi de celui de Donnelly, de Maufrais ou de Deruelle, certains vont rassembler leur courage et faire le pas décisif pour assurer la relève, parce qu'il faudra bien quelqu'un pour aller voir sur place la vérité, bonne ou mauvaise. Parce qu'il faudra quelqu'un pour apporter une réponse définitive à cette question.

Les éléments incorporés dans cet ouvrage le sont uniquement parce qu'ils corroborent ou viennent appuyer une hypothèse plausible ou tout au moins tangible. Ils sont mûrement réfléchis, tournés et retournés dans tous les sens, appuyés par des écrits indiscutables qui permettent à vous lectrices et lecteurs de vous dire : **rien de ce qui est dit dans cet ouvrage ne l'est à la légère.**

Bien sûr, lorsque je réuni ici toutes les recherches et études faites au cours des deux milles cinq cent dernières années, il n'est pas question pour moi, lorsque j'ai pris mon information dans d'autres livres, magazines ou reportages, comme ce fut forcément le cas, tout au moins de manière partielle, de plagier ou de cautionner pour autant les analyses ou les hypothèses.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Il m'importe seulement de pouvoir assembler le plus de pièces possibles du puzzle, en fonction de la théorie que je vous propose.

Ce livre n'est pas un énième ouvrage de plus sur le sujet, il se veut avant tout la mise à jour de celui d'Ignatius Donnelly, *Atlantide, le monde antédiluvien* paru en 1882. Il est la première pierre d'un édifice bâti par ceux qui prendront la suite dans les recherches antédiluviennes.



Dominique JONGBLOED

Peur de l'inconnu ou peur de la connaissance ?

« Tout le monde regarde ce que je regarde, mais personne ne voit ce que je vois » Lacordaire

La communauté scientifique, à de très rares exceptions près, s'est toujours refusée à envisager l'existence de ces civilisations antédiluviennes et cela sans même essayer de prouver leur non existence, sans aucune recherche archéologique contradictoire.

Nombreux sont les détracteurs qui brocardent Atlantys ou Mu ou n'importe laquelle des civilisations de cette époque et se rient des personnes qui accordent un quelconque crédit, même partiel, à ces légendes. Ils ont toutefois beau jeu car tant d'écrivains sensationnalistes, de scientifiques plutôt mystiques ou en mal de sectes, de journalistes en manque de « scoops », ont écrit, dit et fait n'importe quoi ! Ce qui est encore plus aberrant, c'est qu'ils critiquent les travaux mais n'apportent aucune expertise contradictoire !

Au lieu de participer à l'exhumation et la réécriture de l'histoire de notre Humanité, ces opportunistes ont apporté des éléments aux détracteurs et autres sectaires de la science, à ceux qui ne veulent pas croire à la possible existence d'un « avant » différent d'aujourd'hui, jusque dans le concept de vie. Ces détracteurs sont auteurs du plus grand crime qui soit : celui de tenter d'effacer de notre mémoire collective une part importante de nos possibles racines. Hyperborée, Mu, Atlantys et toutes celles dont nous ne connaissons même pas le nom, sont classées à présent au nombre des légendes pour le commun des mortels. Nous avons négligé voire méprisé le fait même que pour les peuplades antiques, contemporaines de cette époque, ces civilisations étaient peut être une réalité tout à fait banale. Des villes comme Ur en Iraq, Catal Hüyük en Turquie, Jéricho en Israël, mais aussi Khambhat, la cité engloutie du golfe de Cambay, en Inde, étaient contemporaines d'Atlantys, quel qu'ait pu être son vrai nom.

Pour ma part, je les considère comme le niveau le plus abouti de l'architecture cyclopéenne, issue de l'influence d'Atlantys ou de la civilisation des mégalithes qui lui succéda.

On verra, plus loin, que la confirmation, même partielle, de l'éventuelle existence de ces civilisations entraînerait un tel bouleversement historique que notre vision de l'Histoire telle qu'elle nous est actuellement présentée dans les écoles et les universités, pourrait bien être totalement transformée et avoir ainsi des répercussions au-delà du simple savoir culturel, nous engageant dans une réforme irréversible de nos valeurs et aux conséquences incalculables, y compris sur le plan des croyances religieuses.

A ceux qui affirment qu'Atlantys, Mu, Hyperborée ou même Shambala n'ont pu exister parce qu'il n'en reste, apparemment, plus d'autres traces que celle de la mémoire collective (à ce jour), je déclame haut et fort : Pourquoi, celles-ci ne doivent absolument pas être considérées comme une éventuelle réalité ? Y a-t-il donc dans la communauté scientifique mondiale deux poids et deux mesures face à une interrogation aussi essentielle ?

Dans son livre, *l'Atlantide retrouvée*, Charles Berlitz exprime un sentiment, que je partage, et qui en dit long sur l'état d'esprit du monde scientifique et politique d'aujourd'hui. Je le laisse s'exprimer :

« En dépit – ou à cause – de l'intérêt constant du public pour l'Atlantide, un certain nombre de livres et d'études se sont employés, non pas à déterminer ou se situait l'Atlantide, mais plutôt à prouver qu'elle n'existait que dans l'esprit de ceux qui y croyaient. Certains scientifiques qui se refusent à envisager la réalité de l'Atlantide ont consacré de nombreuses années à démontrer que l'étude de ce mythe était une perte de temps. Les océanographes et les archéologues, dans leur grande majorité, ont tendance à considérer toute quête de – ou toute référence à – l'Atlantide avec un certain amusement et parfois même avec une intolérance notoire.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Un spécialiste en études platoniciennes, N. Susemilh, résuma l'ensemble des recherches faites pour retrouver Atlantys (et les civilisations antédiluviennes) comme étant, je cite : « un excellent support pour l'étude de la folie humaine ! » En d'autres termes, si vous n'êtes pas d'accord avec l'opinion établie des scientifiques actuels (donc la sienne), vous êtes sans doute fou, voire même dangereux ! »

Ce type de comportement a hélas déjà été employé au Moyen-âge européen contre d'illustres chercheurs : Galileo Galilée, Nicolas Copernic ou Giordano Bruno, avec les suites que l'on connaît pour ce malheureux.

Souvenons-nous de la grotte d'Altamira, des peintures préhistoriques et du señor Don Marcelino de Sautuola qui la découvrit en 1868 dans son domaine grâce à son chien de chasse. Lorsque celui-ci publia pour la première fois le bilan de ses découvertes, non seulement il ne convainc pas les archéologues mais fut accueilli par des railleries et du mépris. On cria au faux, voire qu'il était lui-même le faussaire ! (Cela nous rappelle évidemment les déboires de Schliemann avant sa découverte !). Un savant français, le professeur Cartailhac, président de l'association des anthropologues, fut l'un de ses adversaires les plus acharnés. Il essaya de démontrer que tout cela n'était qu'une vaste mystification conçue par le découvreur, Don Marcelino de Sautuola, pour accéder à la célébrité à bon compte. Pendant trente ans cette affaire empoisonna la vie du malheureux au cours desquelles le señor mourut déconsidéré dans son village.

Durant cette période, cependant, d'autres cavernes furent découvertes, beaucoup d'autres : En France, il y eut Lascaux, Font Gaume, les Combarelles, Tarascon, mais aussi en Espagne : Oviedo, Burgos, Santander, Castillo et Almeria. Concernant les peintures rupestres, il semble que depuis la nuit des temps il existait en quelque sorte des « écoles » d'art, comme le suggère les études de Zvi Hermann dans son livre *Peuples, mers, navires*, paru en 1964.

Il fallu bien admettre la vérité : l'homme de la Préhistoire savait peindre, dessiner et même sculpter.

Le professeur Cartailhac dut lui-même se rendre à l'évidence et, dans un article justement intitulé « *Mea culpa* », il présenta ses excuses. Un peu tard, certes, pour le pauvre Don Marcelino de Sautuola qui n'était plus là pour entendre cette confession, à la foi aveu de culpabilité et pitoyable repentance.

Il y eut aussi Marcahuassi. C'est un petit plateau andin au Pérou. Des sculptures gigantesques y ont été réalisées, in situ, dans les rochers du sommet de la montagne par un peuple inconnu et sont apparemment ordonnées dans l'espace rocheux sur lequel elles furent taillées. Depuis 1963, avec les travaux de l'ingénieur chimiste russe N.F Jirov, on a une idée un peu plus précise de ce site. D'après lui, il pourrait bien dater de - 12 000 ans BP.

Par le biais de leur association, à la vue ou par projection de leurs ombres combinées, via la perspective, ces sculptures donnent des tableaux d'ensemble. Le style même de ces sculptures témoigne de techniques particulières, comme celles qui ont permis de réaliser les yeux des personnages, de régler les jeux d'ombres, etc.

Il est évident que le hasard n'y est pour rien dans l'usage de la perspective de ces « tableaux » qui ont été réalisés pour être vus à un certain moment de l'année correspondant à l'équinoxe ou au solstice et sous un certain angle. Découvert en 1924, Marcahuassi reste un lieu qui crée la polémique entre archéologie classique et néo-archéologie. Malgré deux articles parus dans la revue *Ethnographie* en 1956 et 1959, rien ne change face au blocage psychologique. Ce site est heureusement répertorié dans la liste des sites faisant partie des lieux prévus par l'expédition **ANTEUS** et je compte bien me faire ma propre idée de ces sculptures.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Certes, le découvreur de Marcahuassi, Daniel Ruzo, n'est ni archéologue, ni historien, il est seulement photographe. Il eu beau exhiber les photos prises où l'on voit d'étranges profils, des jeux d'ombres remarquables et des escaliers aux marches rigoureusement taillées dans la roche la plus dure au monde, celles-ci étant parfaitement à l'équerre (quant on sait que la nature est incapable de pareilles prouesses), rien n'y fit ! Et il faut reconnaître que quand l'archéologie vous oppose que cela est du au hasard, aux variations brutales de températures, à l'action combinée des vents et des intempéries, cela sans connaître le climat en question à cet endroit précis, on reste confondu devant tant de mauvaise foi !

Dans un registre connexe, j'ose à peine vous parler des élucubrations de l'église chrétienne du docteur James Ussher, archevêque de Armagh en Irlande et John Lightfoot, recteur de l'Université de Cambridge, qui, pour faire coïncider l'Histoire avec la Bible, en avait déduit que la civilisation que nous connaissons n'avait pas plus de 4000 ans ! Selon eux le monde serait né le 22 octobre 4004 avant Jésus Christ à vingt heures précises, s'il vous plaît ! Et à cette époque la science était, passez moi l'expression, parole d'évangile. Quand on sait que les dernières découvertes ethnologiques et astrophysiques portent l'apparition de l'homme à plus de trois millions d'années et la naissance de l'univers, le fameux « Big Bang » à plus de 15 milliards d'années on reste dubitatif !

Concernant les civilisations antédiluviennes, si nous pouvions déjà exhumer quelques preuves crédibles après tant de temps passé, je m'estimerai heureux. Encore plus, si nous retrouvions assez de pièces du puzzle pour reconstituer une partie lisible de ce passé. N'oublions pas, même si cet argument peut paraître un peu facile, que la destruction de monuments mais aussi d'écrits appartenant à diverses peuplades, que l'incendie des bibliothèques de certains royaumes et notamment de la grande bibliothèque d'Alexandrie, nous a privé de parchemins, tablettes et autres documents précieux sur la vie de cette époque voire sur une époque encore plus reculée.

Les égyptiens, si l'on en croit leur historien Manéthon, possédaient des documents remontant à plusieurs milliers d'années avant leurs premières dynasties et il suffit de faire un rapide historique des dégâts irréparables faits à la mémoire de l'Humanité pour se rendre compte à quel point le patrimoine de celle-ci a souffert des inconsciences criminelles de certains monarques :

En - 2240 : L'empereur chinois Tshin Che Hoang fait brûler tous les livres de science et d'histoire sur lesquels ses troupes peuvent mettre la main.

En - 2048, sur l'ordre de Jules César, la bibliothèque d'Alexandrie est incendiée. Sept cent mille papyrus provenant de tous lieux du monde antique partent en fumée.

En 296 (- 1706 BP), Dioclétien fait brûler toutes les bibliothèques chrétiennes avec leurs documents grecs et égyptiens.

En 300 (- 1700 BP), les rois chrétiens d'Occident font de gigantesques autodafés avec les archives païennes de leur pays.

En 410 (- 1590 BP), Alaric, le wisigoth, pille la bibliothèque de Rome.

En 490 (- 1510 BP), des barbares incendient à nouveau la bibliothèque d'Alexandrie qui avait été partiellement reconstituée avec des ouvrages provenant de Pergame.

En 641 (- 1359 BP), c'est le troisième incendie de la bibliothèque d'Alexandrie sur ordre du Calife Omar.

En 700 (- 1300 BP), des moines irlandais fanatiques font brûler dix mille manuscrits runiques en écorce de bouleau.

En 728 (- 1272 BP), Léon l'isaurien brûle trois cent mille manuscrits à Byzance lors de la « guerre des images ».

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En l'an 900 (- 1100 BP), l'évangélisation forcenée des pays scandinaves s'accompagne de la destruction systématique des archives païennes antérieures. Sont détruites, entre autres, les « *Bock-stafirs* », tablettes runiques antiques en bois de hêtre.

En 1204 (- 796 BP), les croisés brûlent la bibliothèque de Byzance lors de sa capture.

En 1221 (- 779 BP), c'est au tour de Gengis Khan avec les livres de Djouldjoul, la Thèbes d'Orient.

La liste n'est pas exhaustive et s'allonge considérablement si l'on inclut l'Amérique précolombienne, les Canaries et ses Guanches, etc. Pertes incommensurables, s'il en est, dues à l'ignorance, la peur de l'autre, de l'inconnu, la soif de domination et l'expression des facettes les plus noires de l'âme humaine.

Comment une archéologie digne de ce nom peut elle en vouloir aux passionnés, aventuriers, archéologues amateurs ou non, de chercher là où elle même a déjà renoncé, soit parce qu'on le lui a commandé, soit faute de documents disponibles sur lesquels s'appuyer ? Comment peut-elle, ne serait ce que moralement, railler les efforts désespérés de ceux qui vont jusqu'au bout de leur passion pour tenter d'atteindre la réponse ? Comment cette archéologie peut elle affirmer la non-existence de quelque chose sans avoir une preuve écrite et indiscutable ? C'est là qu'elle se doit au contraire de forcer son imagination, fouiller le tréfonds de son intuition, torturer la logique pour combler les blancs laissés par de telles destructions.

Chaque fois qu'une découverte est faite, c'est une immense émotion qui m'envahit et m'enthousiasme. Il naît alors en moi un sentiment d'admiration pour le découvreur, pour sa ténacité, son abnégation devant les épreuves. Que ce soit un archéologue d'état ou un passionné jusqu'au-boutiste comme l'était Schliemann. C'est avec des Fernand de Magellan (Fernão de Magalhães en portugais), des Jean François Champollion et des Howard Carter que l'histoire progresse !

Heureusement les mentalités changent, les nouvelles générations de chercheurs sont plus rebelles aux conseils de leurs aînés et nombre de jeunes archéologues aujourd'hui ne se contentent plus de conseils « avisés » pour approcher les problèmes que nous pose l'Histoire.

Souvent jeunes et brillants, ils osent franchir la ligne rouge pour regarder au delà de l'horizon qu'on leur a fabriqué, ils n'ont plus peur du « quand dira-t-on » : ils veulent la vérité. Lorsqu'ils posent leur regard sur cette part de l'Histoire, ils ne peuvent plus s'en détacher. J'ai été très ému par une rencontre avec des étudiants en archéologie de la Maison Méditerranéenne de l'Homme à Aix en Provence tant la passion se lisait dans leurs yeux.



Le Monde en ce temps là

De - 117 000 ans à - 6000 ans

Pour comprendre ce qui a pu arriver sur terre pendant cette période et donc en final aux civilisations antédiluviennes, si nous avons un jour la preuve de leur existence, pourquoi et comment elles ont pu disparaître, il nous faut interpréter la paléoclimatologie de cette époque. Puis, préalablement à toute recherche de civilisations, appréhender la géologie de la planète et de ses continents. Il faut toutefois vous prévenir qu'il y a dans le monde, concernant la dernière grande période glaciaire (à ne pas confondre avec la dernière amplitude glaciaire, le DAG), qui dura approximativement de - 117 000 à - 11 300 ans, beaucoup de divergences d'opinions. Les paléoclimatologues s'affrontent par voie de théories sur tous les continents, selon que leur « école » soit européenne, américaine ou asiatique. Cette discipline souffre encore de nombreux manques liés à une absence de transversalité des données par telle ou telle autre discipline, d'une absence de volonté d'équiper les scientifiques de moyens dont ils auraient besoin pour aller au fond des choses. Moi, comme tous les autres chercheurs sur cette terre, je ne pense pas détenir l'exakte vérité. Qui d'ailleurs la détient ?

J'ai donc étudié plus avant la climatologie afin de mieux comprendre ce qui s'était passé à cette époque sur le plan géologique, climatologique, de la faune et de la flore. Je pense approcher d'assez près la réalité de ce qui s'est passé pour pouvoir vous en proposer ma version. Ensuite, chacun jugera en son âme et conscience de la cohérence de celle-ci et se fera alors son idée. Pour m'assurer de la justesse de mes informations, malgré le travail fait par mon excellente équipe d'archéonautes du web, j'ai sollicité l'aide de climatologues, et notamment d'Emilie Gauthier, de l'Université de Franche Comté (France), qui a fait un travail remarquable pour me documenter sur cette période de l'histoire du monde et grâce à laquelle j'ai pu rédiger sans trop d'erreurs, je l'espère, les pages de ce chapitre. Je l'en remercie vivement.

I - Qu'est ce que le climat ?

Il ne faut pas confondre le climat avec ce que le commun des mortels appelle « le temps qu'il fait ». Ce dernier est l'état de l'atmosphère, de l'enveloppe gazeuse de la terre, à un instant précis. Il est connoté d'une certaine notion de subjectivité.

La définition de cet état se base sur différents paramètres comme :

- la température, les précipitations (pluie, neige), l'humidité, la direction et la force du vent
- la couverture nuageuse, etc.

Le « temps » est ainsi observé quotidiennement par les stations météorologiques et les satellites.

Le climat, lui, se définit sur une durée et je dirais même sur une longue durée. Caractériser le climat d'une région de la terre revient souvent à déterminer, pour chaque saison, les conditions moyennes de température et de précipitation. A celles-ci s'ajoutent les valeurs moyennes d'enneigement, de vent, d'humidité, bref tous les aspects des conditions météorologiques que vous pourriez imaginer.

Cette définition est cependant incomplète car la fréquence des événements particuliers (vague de chaleur, de froid, inondation, etc.) est à prendre en compte. En fait, ce n'est pas seulement la moyenne mais aussi tous les écarts de cette moyenne, étudiés sur une longue durée, qui permet de définir le climat d'une région.

Ceci permet de s'affranchir notamment des fluctuations du temps d'une année à l'autre. Les plantes sont ici le meilleur reflet des conditions climatiques d'une région : leur développement dépend très fortement de la répartition saisonnière de la température, de la luminosité et de l'apport en eau. Cependant, elles peuvent parfois supporter des écarts importants de chaleur, d'humidité ou de froid. La végétation est représentative du climat et non des conditions météorologiques instantanées.

II - Comment en est-on venu à l'étudier ?

En dehors de l'apport de la météorologie, l'étude du climat demande des recherches sur différents indices géologiques qui conduisent les hommes à s'interroger sur l'hypothèse d'une période glaciaire ayant précédée l'essor de la civilisation.

En 1829, Ignatz Venetz, un ingénieur suisse, affirme, lors d'une conférence à la société suisse de sciences naturelles, que les glaciers alpins s'étendaient autrefois sur l'ensemble du Jura mais aussi plus au nord, dans la vaste plaine européenne. Il ne réussit cependant qu'à conquérir un seul auditeur, Jean de Charpentier, un chercheur travaillant aux mines de sel de Bex.

En 1834, ce dernier présente à son tour des preuves géologiques validant l'hypothèse de Venetz. Louis Agassiz, un savant suisse, est dans l'auditoire. Deux ans plus tard, passant un été chez Charpentier, il voit de ces propres yeux les preuves annoncées et adopte aussitôt la théorie des âges glaciaires dont il pousse plus loin l'investigation.

En 1837, Agassiz propose alors l'hypothèse d'une glaciation de grande envergure, planétaire. Lors d'une communication à la Société Suisse de Sciences Naturelles, il fait observer que le Jura suisse est jonché de blocs de granit tout à fait étrangers au calcaire sur lequel ils reposent. Il soutient que ces blocs, qualifiés d'erratiques, doivent avoir été transportés là par les glaciers et non lors du fameux déluge sur lequel les scientifiques s'appuient alors pour donner une explication logique. Les nombreux sillons et stries qui marquent souvent les roches du Jura indiquent également que les glaciers s'étendaient autrefois bien au-delà de leurs limites actuelles. Il crée alors le tableau d'une époque lointaine, où les calottes glaciaires s'étendaient du pôle nord au rivage de la Méditerranée et de la mer Caspienne, et déclare que cet événement d'une portée cataclysmique a dû annihiler bon nombre d'êtres vivants. Il baptise cette période : « *les Ages Glaciaires* ».

Partisans du Déluge et des Ages Glaciaires s'affronteront tout au long du dix-neuvième siècle. Agassiz vivra cependant assez longtemps pour voir la victoire de sa théorie, mais lègue à ses successeurs le soin d'établir la chronologie des événements et de rechercher les causes de ces glaciations.

En 1878, une première chronologie est présentée par le Suédois Gérard de Geer : il a compté les alternances de couches claires et de couches foncées dans les sédiments lacustres. Les couches claires sont issues des déglaciations estivales et les couches sombres proviennent des dépôts par décantation, l'hiver. De Geer réussit ainsi à suivre chronologiquement le recul du glacier scandinave et constate que les plus anciens lacs se sont formés il y a 12 000 ans environ, alors que les plus jeunes remontent seulement à 6000 ans.

Le problème de ce genre de calendrier, c'est qu'il ne couvrait que la période de la Dernière Apogée Glaciaire. Un glacier avance et arrache, tel un bulldozer, les dépôts précédents. Vers la fin du dix-neuvième siècle, les géologues ont donc dû surmonter ce problème en mettant au jour, aux Etats-Unis, les traces de quatre sédimentations morainiques. L'Amérique du nord avait en effet connu au moins quatre glaciations aux époques géologiques récentes. Elles reçurent le nom des états où leurs effets furent les plus flagrants : le Nebraskien, le Kansanien, l'Illinoien et le Wisconsinien.

Avec des méthodes un peu différentes, des géographes allemands, Penck et Brückner, découvrirent au début du vingtième siècle, que les régions alpines de l'Europe avaient été affectées elles aussi par quatre glaciations, auxquelles ils donnèrent les noms des quatre vallées affluentes du Danube dans lesquelles ils avaient recueilli des traces de celles-ci : Günz, Mindel, Riss et Würm. L'analyse des varves des lacs suisses (les varves étant les couches alternatives de glace constituant des strates permettant de suivre l'évolution des glaciations) amena ces géographes à estimer que les grands glaciers s'étaient retirés des Alpes il y a 20 000 ans.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Un mathématicien yougoslave, Milutin Milankovitch, sera le premier à calculer et publier les variations de l'insolation due aux fluctuations de l'orbite terrestre. Son idée est de montrer qu'une diminution de l'ensoleillement peut engendrer un refroidissement permettant à la neige de s'accumuler. L'accumulation de neige se fait logiquement sur un élément solide, donc sur les continents. Au vu du fait que l'hémisphère nord est plus terrestre que marin, c'est lui qui va donc se refroidir plus vite.

Les fluctuations permettant l'accumulation de la neige sont :

- La forme de l'orbite terrestre.
- L'inclinaison de l'axe de la terre par rapport à la direction des rayons du soleil.
- La période de l'année pendant laquelle la Terre est plus près ou plus loin du soleil.

Les glaciations sont donc issues de l'interaction de trois phénomènes astronomiques :

- Le cycle orbital de la terre.
- Le cycle de l'inclinaison axiale de la terre.
- La précession des équinoxes, qui était connue, elle, depuis l'Antiquité.

Des analyses effectuées sur des sédiments marins vont alors renforcer cette théorie : Non seulement un cycle de 100 000 ans module bien le rythme des glaciations, mais il existe des périodes plus courtes de 43 000, 24 000 et même 19 000 ans.

III - Les moyens scientifiques de la climatologie

a) La Dendroclimatologie

C'est l'étude des fluctuations du climat d'après les anneaux de croissance annuels de certains arbres. Chaque année, l'arbre produit un anneau ou cerne de croissance. Leur nombre indique la durée de vie de l'arbre. Les plus longues séries d'études dendroclimatologiques ont été reconstituées à partir d'une espèce de pin en Californie. Elles couvrent les 8500 dernières années aux USA. Pour l'Europe, on est en mesure de reconstituer les 7300 dernières années environ, à partir des cernes du chêne. La croissance de l'arbre varie d'une année sur l'autre, et donc l'épaisseur du cerne, selon divers facteurs, parmi lesquels le climat joue un rôle prépondérant. Pendant les années favorables à la croissance du végétal, le cercle formé est large tandis que pendant les années défavorables (très froides ou très sèches) le cerne est étroit.

D'autres facteurs interviennent également :

- dans un milieu clairsemé, la croissance est dopée par des conditions optimales et l'arbre est peu sensible au climat.
- dans un milieu forestier dense, la compétition des arbres entre eux marque plus fortement les changements météorologiques.
- les facteurs locaux : incendies, attaques d'insectes, maladies, gel, présence de troupeaux, émondage, coupes sélectives, influencent sur la croissance et donc sur la formation des cernes.
- l'âge : le rythme de croissance, d'abord rapide, ralentit avec l'âge, jusqu'à la mort de l'individu.

Au final, l'arbre enregistre le climat au travers d'une longue série de cernes. Quand cette série est suffisamment longue, elle a peu de chance de se reproduire au cours des âges et donc d'être identique à une autre.

b) Les études sédimentologiques

Pour travailler sur la reconstitution du climat, il faut trouver des milieux qui réagissent avec le maximum de sensibilité aux oscillations du climat. Ce milieu doit également assurer un enregistrement continu, détaillé du signal climatique.

Les témoignages les plus évidents de l'avancée et du recul des glaciers sont les moraines que ces glaciers édifient à chacune de leur avancée, puis abandonnent lors de leur retrait. La datation radiocarbone des sols fossiles ensevelis sous les moraines frontales, ou dans les systèmes de moraines emboîtées, du fait du glissement, permet de préciser la chronologie des avancées ou des retraits glaciaires. On peut effectuer également des analyses dendrochronologiques dans les troncs d'arbres arrachés par les glaciers et prisonniers de la moraine.

Les marais et tourbières qui se développent à proximité de ces glaciers constituent également des milieux intéressants : Quand le glacier est en crue, l'activité du torrent, qui déborde de la langue glaciaire, se renforce. Les débordements envahissent alors les marais où ils charrient limon, sable et galets. Quand le glacier se retire, l'activité du torrent affecte moins le marais où la tourbification reprend.

On retrouve donc, dans ces marais, une alternance de couches de tourbe et de couches de sable et limon, témoins stratigraphiques du mouvement du glacier. Il ne reste plus qu'à dater pour fixer la chronologie des événements. En utilisant ces différentes méthodes, on est parvenu, dans les Alpes suisse et autrichienne, à reconstituer les grandes phases d'avancées et de retraits glaciaires. Les phases mises en évidence se correspondent assez bien, avec des limites bien déterminées, d'après l'analyse sédimentologique des lacs.

Les lacs du Jura conviennent parfaitement à ce type d'étude. Depuis environ 15 000 ans ces cuvettes lacustres sont le siège d'une sédimentation régulière, continue, avec un taux d'accumulation annuel important : jusqu'à un ou deux mètres par millénaire, contre dix centimètres en milieu océanique par exemple. C'est un lieu privilégié pour l'étude des quinze derniers millénaires.

Certains de ces lacs jurassiens et alpins sont connus pour leurs sites archéologiques. Dès la découverte des premiers palafittes (villages lacustres), au dix-neuvième siècle, une querelle a agité la communauté archéologique. Ces villages ont-ils été construits sur pilotis, au milieu des lacs, sur des planches, sur la rive desdits lacs ou à la faveur d'un abaissement du niveau des eaux ? Les recherches menées entre autres à Chalain, par le Professeur Pierre Pétrequin, ont montré que tous les types de constructions ont pu co-exister au sein d'un même village, mais qu'ils furent toujours en bordure du lac.

Les séquences stratigraphiques mises au jour lors des fouilles ont permis différents travaux. Leur étude a mis en évidence les variations successives du niveau du lac au cours des occupations. Les résultats avaient cependant un caractère très local et ne donnaient qu'une version très ponctuelle des phénomènes. Il paraissait donc difficile d'en tirer des informations d'ordre plus général sur les variations du climat. Si la variation du niveau des lacs était liée aux oscillations du climat, il semblait alors intéressant de comparer les courbes de fluctuation de plusieurs lacs, y compris d'élargir le champ de recherche à des lacs inoccupés. De même, il était indispensable de dépasser les bornes chronologiques des occupations humaines : Pour comprendre un épisode, il est nécessaire d'en connaître toute l'histoire donc de s'enfoncer dans les âges géologiques où l'Homme n'était pas présent.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Étudier les sédiments des lacs jurassiens pour reconstituer les variations du climat revient à connaître à quelle profondeur ils se sont déposés et ainsi les identifier en posant des marqueurs (points de repères) bathymétriques (la bathymétrie étant la mesure de la profondeur des lacs et des mers) : On se base sur la situation actuelle en prélevant les sédiments sur un transect allant de la plate-forme littorale - le bord du lac ou la plage - à la zone profonde déterminée et cela, sur plusieurs lacs jurassiens et alpins.

Il y a trois types de marqueur :

- **La nature des sédiments** : plus on se rapproche de la rive, plus les sédiments sont organiques.
- **La granulométrie** : plus on se rapproche de la rive, plus les sédiments sont grossiers. Le ressac littoral concentre les particules grossières. Les particules plus fines sont entraînées, elles, par les courants de retour vers le large.
- **La composition macroscopique des limons carbonatés** : Composées de fragments de végétaux, de coquilles de mollusques et surtout de concrétions carbonatées, ces concrétions sont liées à l'activité des bactéries, des algues (Characées, Cyanophycées) ou à celle de la végétation littorale (phragmites) et aquatique (potamots, nénuphars). On en reconnaît différents types : oncolithes, « choux-fleurs », plaques et tubes, dont la répartition spatiale varie de la rive au pied du tombant.

Il faut évidemment apposer une chronologie à ces études sédimentologiques, à l'aide du radiocarbone, de la palynologie, de la dendrochronologie ou par la présence de cendres volcaniques (l'éruption du Laacher See, massif de l'Eifel vers - 11 000 ans BP, par exemple).

c) La Palynologie

Les conditions de développement des végétaux sont particulièrement dépendantes du climat. Les analyses de pollen sont de préférence réalisées dans les tourbières et les lacs où la sédimentation s'est faite de manière régulière depuis la fin de la dernière période glaciaire.

d) L'anthracologie

Cette discipline concerne l'étude des charbons de bois effectuée en milieu naturel. Si certains incendies sont d'origine humaine, d'autres ont un lien probable avec des conditions climatiques plus sèches. La difficulté est de faire la part entre ce qui est humain et ce qui est naturel.

Dans le contenu pollinique présent sur une lame de microscope, de nombreux résidus noirs, opaques, apparaissent. Ce sont, pour certains, des microcharbons de bois. Leur analyse et leur comptage (en raison de leur petite taille) à l'aide d'un microscope à lumière réfléchie permettent de mettre en évidence les grandes phases d'incendies au cours de la période Holocène.

e) La faune continentale

De la même manière que la flore, le climat influence aussi la mise en place de la faune. Les insectes et les mollusques, dont les restes sont souvent abondants dans les sédiments (par exemple l'étude des assemblages de coléoptères), sont de bons indicateurs des variations climatiques. En milieu lacustre, on peut également étudier les restes de larves de chironomes, c'est-à-dire les capsules restantes après leur mort, qui peuvent se fossiliser. L'écologie des différentes espèces de chironomes dépend étroitement des conditions de pollution, de salinité et surtout de température. Cet outil est extrêmement récent en paléoclimatologie et permet de reconstituer avec une certaine précision les températures d'alors.

f) Le domaine marin

Les forages effectués dans les sédiments marins permettent d'étudier en simultané l'évolution de nombreux paramètres liés aux climats et à l'environnement externe :

- On peut reconstruire la température ambiante de l'époque et le degré de sel des eaux de surface à partir de l'analyse de la faune et de la flore des planctons de la période et définir le rapport ^{18}O (oxygène 18) / ^{16}O (oxygène 16) contenu dans les foraminifères.
- On peut reconstruire aussi la température des eaux profondes à partir de la distribution des faunes benthiques et de la composition à l'échelle isotopique des oxygènes ^{18}O / ^{16}O des foraminifères. Quelques exemples :
 - 1) Les coccolithes : ce sont des algues calcaires unicellulaires microscopiques. Les assemblages retrouvés reflètent les conditions de surface de l'océan (températures, durée de la couverture de glace, etc.).
 - 2) Les coraux : ce sont des organismes très simples, vivant en colonies dans les eaux chaudes peu profondes, dont la durée de vie peut atteindre plusieurs siècles. Ils secrètent un squelette en carbonate de calcium dont la radiographie révèle une croissance saisonnière (alternance de bandes claires et de bandes sombres). Une chronologie peut ainsi être établie par simple comptage, comme pour les arbres. On peut également s'en servir pour reconstituer les changements de température, de salinité, de condition d'ensoleillement et de niveau marin. Ce sont des étalons largement utilisés par les paléoclimatologues.
 - 3) Les foraminifères : ces protozoaires marins (unicellulaires, mobiles, appartenant au règne animal) indiquent les températures et la salinité de l'eau.

Ils sont entourés d'une capsule calcaire sur laquelle il est possible d'effectuer des tests permettant de révéler la proportion d'oxygène 18 par rapport à l'oxygène 16.

g) Les archives glaciaires

Les calottes du Groenland et de l'Antarctique réunies représentent plus de 90 % du volume d'eau douce de la planète. Les cristaux de neige qui s'y accumulent évoluent au sein des glaciers et se transforment progressivement en glace, ce processus peut durer jusqu'à 2000 ans.

Les calottes glaciaires pèsent de tout leur poids sur leur socle solide ou liquide, qu'elles enfoncent et / ou déforment. Ce problème est observé par les scientifiques qui appellent ce phénomène l'isostasie. Le socle solide ou la masse liquide réagit alors en effectuant une poussée contraire de bas en haut, appuyée sur le manteau magmatique ou, dans le cas d'un iceberg, par réactivité de l'eau salée. En effet, le différentiel de poids existant entre l'eau salée et l'eau douce, cette dernière étant plus légère, oblige alors l'iceberg à flotter. Ces deux calottes glaciaires sont, de plus, les points froids de la planète et elles interagissent avec le climat. L'analyse de ces glaces est susceptible d'apporter un grand nombre d'informations. La neige, en se tassant, emprisonne des bulles d'air qui représentent environ 10 % du volume total de la glace. Lorsque la pression entraîne le scellement de ces bulles d'air, vers 80 m de profondeur, elles sont alors définitivement isolées de l'atmosphère. A cette profondeur, elles ont 2500 ans d'âge en Antarctique et au moins 250 ans au Groenland, où l'accumulation est plus grande.

L'étude des différentes couches de neige, quand elles sont identifiables, nous renseigne sur les conditions de formation des précipitations. L'étude des gaz emprisonnés dans les bulles donne la composition des atmosphères anciennes. La géochimie des poussières minérales permet de remonter aux régions désertiques qui les ont émises ou aux volcans qui ont explosé.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les calottes glaciaires sont donc de formidables observatoires des paléoclimats. Les carottes extraites dans ces glaces permettent de suivre en continu l'évolution de l'environnement au cours des derniers cycles climatiques et donnent des résultats qui dépassent largement la simple information locale ou régionale. Les grands forages, en Antarctique et au Groenland, représentent toujours une grande prouesse technique. Russes et américains se livrèrent pendant des années une compétition acharnée pour réaliser les premiers forages et obtenir les meilleurs résultats. Les préoccupations majeures, à l'époque, furent plus techniques que scientifiques : le but était surtout d'améliorer les systèmes de carottages pour aller le plus profondément possible.

Le carottier est muni d'une résistance chauffante ou d'un système de couteau. Le trou (environ 15 cm) est rempli de kérosène, un fluide assez dense qui ne se mélange pas à l'eau et dont le point de congélation est très bas. Ceci évite que les parois du conduit de forage ne s'effondrent sous la pression de la glace environnante. Malgré cela les échecs furent nombreux et il fallut souvent recommencer plusieurs fois. Une fois extraites, les carottes de glace sont généralement conservées sur place puis envoyées dans différents laboratoires pour analyses (par exemple le laboratoire de glaciologie de Grenoble).

Quelques enregistrements célèbres permettant de remonter dans le temps :

- Le Dôme C, au Groenland dans les années 60. Ce forage fut réalisé par la France et permit de remonter jusqu'à 30 000 ans en arrière.
- Station polaire Byrd, au Groenland et Camp Century, fin des années 70 / début des années 80. Réalisé par les USA, il nous donna la situation atmosphérique d'il y a 50 000 ans.
- La station polaire Russe Vostok, en Antarctique réalisa un forage en 1983 qui permit de remonter 140 000 ans avant le présent.

- GRIP, au Groenland, pendant les années courant de 1989 à 1993, réalisa deux forages pour le compte de l'Union Européenne et le GISP. Tous les deux sont profonds de 3000 m et permettent de reculer dans le temps jusqu'en - 250 000 ans BP.
- Le dernier forage, sur le site Vostok en 1998, a atteint la profondeur record de 3623 m, permettant de retracer le climat sur 420 000 ans ! Il fut cependant l'œuvre d'une coopération internationale.

Le profil étudié sur les 3350 premiers mètres de la dernière carotte de Vostok permet de couvrir une période de 400 000 ans soit quatre cycles climatiques complets de 100 000 ans liés aux variations orbitales de la terre.

h) Le rapport entre l'oxygène 18 et l'oxygène 16 dans la reconstitution du climat.

L'oxygène de l'air n'est pas uniforme, il existe des variétés d'oxygènes dites isotopiques et qui comprennent des atomes de masses atomiques différents : L'oxygène 16 (*8 protons positifs et 8 électrons négatifs*) et l'oxygène 18 (*8 protons positifs mais 10 électrons négatifs*) sont les plus significatifs.

L'Oxygène 16 (^{16}O) est de loin le plus répandu : il représente 99,76% des isotopes d'oxygène inclus dans l'atmosphère de la planète contre 0,04% pour l'oxygène 18 (^{18}O). Ce sont cependant des isotopes stables, c'est-à-dire non radioactifs.

On les retrouve dans l'oxygène qui entre dans la composition de l'eau ainsi que dans les glaces de l'Antarctique et du Groenland et dans les coquilles calcaires des petits organismes vivant dans l'eau, comme les foraminifères.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

L'utilisation de ces isotopes pour reconstituer le climat repose sur deux observations :

- Lorsque l'eau s'évapore au-dessus de l'océan, la vapeur d'eau qui se forme contient peu d'oxygène 18, trop lourd. Cette molécule est donc un peu défavorisée et reste dans la mer.
- Si cette vapeur d'eau se condense par contre, c'est alors l'inverse qui se produit : l'élément le plus lourd se condense en premier. Les précipitations s'appauvrissent en oxygène 18 au fur et à mesure que le nuage s'éloigne de l'océan.

Pendant une phase glaciaire, l'eau qui s'évapore au-dessus de l'océan se condense au fur et à mesure qu'elle s'approche des pôles. A chaque condensation, la vapeur d'eau s'appauvrit en oxygène 18 qui s'évacue avec les pluies. Les précipitations qui se forment donc au-dessus des pôles et qui approvisionnent la calotte glaciaire contiennent donc très peu d'oxygène 18. Au cœur de l'Antarctique, l'appauvrissement est de 5% par rapport aux régions tropicales.

Lors d'une glaciation, les précipitations ne retournent pas (ou moins) à l'océan puisqu'elles s'accumulent sous forme de glace sur les continents. De ce fait, l'eau des océans est appauvrie en oxygène 16 par rapport à l'oxygène 18. Le rapport entre la quantité d'oxygène 18 et la quantité d'oxygène 16 augmente. Lorsqu'il y a un réchauffement, les calottes fondent et l'eau repart dans l'océan, ce qui diminue les concentrations en oxygène 18 dans les eaux océaniques. Le rapport revient à la normale.

i) Les gaz à effet de serre

Les gaz comme le dioxyde de carbone et le méthane font partie des gaz à effet de serre. Dans l'atmosphère, ils retiennent la chaleur du soleil qui, si elle était réfléchiée intégralement par la terre, repartirait vers l'espace.

L'homme est actuellement responsable, partiellement, de l'émission de ces gaz et du réchauffement actuel. Cependant les analyses de CO^2 et de CH^4 dans les carottes de glace montrent que chaque interglaciaire est marqué par une augmentation du volume de ces gaz.

Le CO^2 (gaz carbonique). C'est l'équilibre entre atmosphère et océan qui gouverne en partie l'évolution à long terme du CO^2 . L'océan contient cinq fois plus de CO^2 que l'atmosphère. L'eau de mer est capable de dissoudre le gaz carbonique de l'air.

Ce phénomène s'effectue sous les hautes latitudes, où les eaux de surface sont plus froides, ce qui augmente la solubilité du gaz dans l'eau. Une fois dissous, le gaz carbonique se transforme en bicarbonate. Pris par les grands courants de circulation de l'océan (dite circulation thermohaline), une grande quantité de gaz carbonique séjourne des dizaines, des centaines, voire des milliers d'années dans l'océan, jusqu'au moment où, atteignant les eaux de surface chaudes des tropiques, ce bicarbonate se décompose, dégageant alors à nouveau du gaz carbonique dans l'atmosphère.

A ces mécanismes physiques et chimiques s'ajoutent aussi des processus biologiques. Le phytoplancton, par exemple, absorbe le gaz carbonique. Il est à la base de toute la chaîne alimentaire des océans. L'activité biologique joue donc le rôle d'une véritable pompe à carbone. En fait, on sait qu'il y a un lien entre les variations climatiques et ce mécanisme d'absorption et de rejet du carbone par les océans, mais on ne connaît pas avec certitude ce qui est à l'origine des variations du CO^2 .

Le CH^4 (méthane). Les variations du méthane sont attribuées à des changements de l'étendue des zones marécageuses et des tourbières (80% des sources en conditions préindustrielles).

j) Les poussières atmosphériques

Durant les périodes glaciaires, le climat est relativement aride dans les zones non touchées par les glaciers. Les déserts sont plus

étendus et les mers plus basses. Les sédiments fins sont alors plus soumis à l'érosion et transportés jusqu'aux régions polaires. Les vents sont aussi plus violents, favorisant le transport de ces poussières que l'on retrouve dans les glaces.

k) La géologie et la géomorphologie : l'étude du pergélisol.

Le pergélisol est un conglomérat de terres, de roches et de glace. Il est aussi la partie du sol située sous la surface qui ne dégèle pas pendant au moins deux années consécutives dans les zones froides du globe. L'étude de ce pergélisol permet, grâce à son impact sur le sol, de suivre l'extension du climat, en particulier au cours du dernier maximum glaciaire. Actuellement, le pergélisol s'étend sur les latitudes comprises entre 57° nord (sur la façade orientale) et 70° nord (sur les façades occidentales du continent). Son épaisseur varie de 20 à 600 m, excepté dans le nord de la Sibérie où il peut atteindre plus de 1000 m de profondeur. Durant le dernier maximum glaciaire, il parvint même jusqu'à la 44^{ème} latitude, en moyenne, et ceci à l'échelle mondiale. Lors de l'optimum climatique, l'extension du pergélisol s'est réduite jusqu'à 55° de latitude nord (le nord du Québec). Consécutivement à la baisse de l'insolation durant l'Holocène, l'extension du pergélisol vers le sud atteignit 1/3 de son expansion durant le dernier maximum glaciaire.

l) Les spéléothèmes : stalagmites et stalactites

C'est un outil extrêmement récent en paléoclimatologie. Les stalagmites et les stalactites sont des concrétions calcaires formées dans les grottes. Elles cristallisent sans subir de phénomènes d'érosion aérienne ou autre. Elles croissent en moyenne de 0,1 à 1 mm par an. Les carbonates, dont elles sont constituées, sont formés à partir des précipitations ayant percolé dans les sols sous-jacents. On effectue alors des analyses isotopiques. On a également remarqué que le taux de cristallisation dépend étroitement des conditions climatiques : les glaciations peuvent entraîner un arrêt complet du phénomène.

Si on résume : pour que les conditions nécessaires à une glaciation soient réunies, il faut :

- De la neige sur les continents. Pour cela il suffit que la température soit inférieure à 0° C, la neige se maintiendra alors. Le gel nocturne favorisera ce maintien.
- Que la neige soit blanche. Elle réfléchit du coup une grande part de l'énergie solaire (jusqu'à 80%). Une partie très minime du rayonnement réussit dans ce cas à la réchauffer. Si les continents se couvrent de neige et que l'été n'est pas trop chaud, la neige se stabilisera. En hiver, l'albédo (proportion d'énergie lumineuse renvoyée par la neige) est élevé, le froid s'accroît alors, inexorablement.

Ces conditions ne sont toutefois remplies que lorsque l'été est frais et donc que l'éclairement solaire est au minimum. Cela se réalise effectivement quand l'excentricité de l'orbite est importante et que la terre est à l'aphélie (point de l'orbite le plus éloigné du soleil) pendant l'été de l'hémisphère nord. Ce n'est pas la rigueur des hivers qui compte (d'ailleurs quand il fait très froid il fait généralement sec), mais l'abondance des précipitations (sous forme de neige) aux hautes latitudes pendant l'hiver. Une fois le mécanisme enclenché, la présence perpétuelle de neige va entraîner automatiquement la baisse des températures.

Quand il n'y a pas de cycle glaciaire, il y a cependant des glaciations de temps à autre. La dérive des continents est en partie responsable des changements climatiques. Au carbonifère, par exemple, l'Amérique du nord et l'Europe étaient près de l'équateur, favorisant ainsi un climat chaud et humide.

On a pu constater que :

- Les glaciations n'apparaissent que dans les régions polaires occupées par des terres.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

- La répartition géographique des continents les un par rapport aux autres a également modifié les courants atmosphériques et océaniques et influé ainsi sur le climat de la Terre.

Par exemple, la calotte antarctique n'a commencé à se former que lorsque le continent s'est trouvé suffisamment loin de l'Amérique et de l'Australie pour créer dans l'océan austral juste né, un courant circumpolaire isolant thermiquement le continent.

L'histoire climatique du dernier cycle glaciaire ne constitue qu'un épisode et pour comprendre cet épisode, il est nécessaire de connaître l'histoire dans son intégralité. C'est pourquoi j'ai quelque peu débordé avec ce cours de climatologie en aparté pour expliquer, en premier lieu, de manière rapide et le plus fidèlement possible, le fonctionnement du climat, l'histoire de son étude et les moyens qui furent mis en œuvre par la science pour tenter de reconstituer l'ensemble de la chronologie de cette période.

Il nous faut maintenant planter le décor. Nous sommes au Pléistocène, c'est une section d'une époque du système temporel de la terre, conçu par la science, et que l'on nomme le Néogène. C'est sur ce cycle que nous disposons d'un maximum de données disponibles. Celui-ci est le dernier pan de l'ère Cénozoïque et se subdivise en quatre périodes que l'on appelle le Miocène, le Pliocène, le Pléistocène et l'Holocène.

Le Pléistocène a débuté il y a 1,8 millions d'années et s'est achevé aux environs de - 11 430 ans avant le présent. D'un point de vue purement géologique, si l'on considère la théorie de la tectonique des plaques, les continents étaient déjà approximativement à leur emplacement actuel. Ceux-ci ont dérivé probablement de moins de 100 km par rapport à la position qu'ils avaient au début du Pléistocène, pour occuper des emplacements très proches de leur position actuelle.

Le changement le plus notable de cette époque étant la jonction actuelle des blocs continentaux de l'Amérique du nord et de l'Amérique du sud. Le climat, lui, s'est sensiblement refroidi durant cette période. Cette tendance culmine d'ailleurs pendant les glaciations du Pléistocène et couvre la plupart des récentes glaciations, incluant le Dryas récent qui interrompt momentanément la dernière déglaciation. La couche stratigraphique de référence de cette époque se situe à Vrica, en Calabre (Italie).

Comme pour les autres périodes géologiques, les couches stratigraphiques de début et de fin du Pléistocène sont bien connues, mais leur datation est, semble-t-il, approximative. A l'origine, le Pléistocène était censé couvrir toutes les récentes glaciations, mais son début a été, à ce qui semble, placé trop tard au départ des premières études si bien que certaines de ses glaciations sont placées maladroitement au Pliocène.

Le climat, lui, est caractérisé par des cycles de glaciation interrompus par de courtes périodes d'améliorations que l'on appelle des interstades, pendant lesquels les glaciers continentaux importants sont descendus jusqu'au 44^{ème} parallèle. Cette période glaciaire débute il y a environ 117 000 ans et dura près de 100 000 ans. Pendant les premiers 40 000 ans, les calottes glaciaires s'étendent lentement vers les continents septentrionaux.

Comme nous l'avons vu, la période n'est pas entièrement froide : les débâcles régulières d'icebergs dans l'océan entraînent une série de réchauffements. Pendant cette période de temps, il y eut quatre glaciations importantes, comme nous l'avons vu plus haut :

1. La glaciation Günz, dont la référence la plus caractéristique est au Nebraska (USA)
2. La glaciation de Mindel, caractéristique de référence au Kansas (USA)
3. La glaciation de Riss, caractéristique de référence à l'Illinois (USA)

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

4. La glaciation de Würm, caractéristique de référence au Wisconsin (USA), mais que l'on utilise très souvent pour qualifier globalement la Dernière Amplitude Glaciaire en Europe.

Il se peut qu'il y ait eu au moins quatorze autres avancées des glaces, mais elles n'ont pu être toutes nommées de manière formelle actuellement car leurs traces ont été largement érodées par les glaciations suivantes. La dernière glaciation du Pléistocène, le D.A.G, a atteint son extension maximale il y a environ 20 000 ans, époque à laquelle de vastes régions des latitudes hautes et moyennes étaient recouvertes d'une importante couche de glace d'environ 3000 m d'épaisseur. Cette absorption de l'eau a entraîné un abaissement significatif du niveau des mers d'environ 135 m. En Amérique du nord, un inlandsis occupait le Canada et s'étirait vers le sud des Etats-Unis. L'Arctique et l'Antarctique étaient également recouverts de glaciers, comme l'étaient la plupart des sommets des montagnes du monde.

Le système glaciaire européen était centré sur la Scandinavie, s'étendant sur la plus grande partie des îles britanniques. Le second système important de l'hémisphère nord couvrait la majeure partie de la Sibérie. Les calottes glaciaires descendaient jusqu'aux latitudes de New York, Manchester, Stockholm et Berlin, comme en témoignent les moraines et les blocs erratiques retrouvés dans ces régions. Le volume des glaces accumulées sur les continents atteignait le double du volume actuel de celles du Groenland et de l'Antarctique, soit environ 50 millions de km³.

Avant cette dernière grande période glaciaire, la précédente, la troisième glaciation de l'ère quaternaire, s'est étendue de - 230 000 ans, avec la glaciation de Riss I puis celle de Riss II, en - 190 000 et enfin celle de Riss III, en - 140 000.

C'est dans ces périodes, sans pouvoir aujourd'hui être plus précis pour l'instant, que se situe la naissance du premier concept de civilisation par le regroupement probable de tribus.

Ce rassemblement est probablement lié à des conditions de vie extrême et un désir collectif de survie. Dès - 110 000, nous entrons dans une phase de réchauffement entraînant des déséquilibres climatiques et donc des déluges. La période « chaude » durera d'ailleurs jusqu'en - 62 000 environ. C'est à cette période qu'on situe le départ probable des migrations de Shambala et le début de la diaspora de cette première civilisation. On ne s'explique pas le pourquoi de cette migration dont il faudra d'ailleurs trouver la réponse lorsqu'on aura investi les vestiges de la cité. A cette date, nous entrons dans une période interglaciaire appelée Würm. Dans 40 000 ans exactement nous entrerons dans une nouvelle période : l'Holocène.

Le schéma des successions forestières, à savoir forêts boréales suivies de forêts tempérées puis de forêts de résineux, se retrouve dans toute l'Europe et dans le nord de l'Amérique. L'exemple le plus connu concerne l'interglaciaire appelé Émien (entre environ - 130 000 et - 115 000 ans BP), mis en évidence, entre autres, dans les célèbres sites de la Grande Pile (retombée sud des Vosges) et du Marais des Échets (Au nord de Lyon).

On y voit d'abord une forte représentation de pins et de bouleaux, puis vont se succéder l'orme, le chêne, le noisetier et le charme. A l'optimum climatique de cet interglaciaire, qui va durer 10 000 ans, le lierre, le buis et l'if sont très bien représentés. La seconde partie de l'Émien voit venir la succession du sapin et de l'épicéa, puis après une période d'inertie, le climat entraîne un retour vers des conditions steppiques. Depuis les années 1990, il est devenu possible de déterminer les périodes glacières avec plus de détails en observant les isotopes d'oxygène dans la boue des océans. Ainsi, peut-on maintenant diviser certaines de ces glaciations. Si l'on répertorie les glaciations en étudiant les perturbations laissées par la glace, le Würm est la quatrième et dernière glaciation du Pléistocène. Elle est appelée glaciation du Wisconsinien en Amérique du nord et glaciation de Weichsel en Europe du nord. Aux îles britanniques, elle est appelée Devensian. L'appellation Würm appartient, en principe, à la région des Alpes.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La date et la durée du Würm commence approximativement aux alentours de - 70 000 ans BP pour s'achever vers - 17 000 ans environ et met fin ainsi au Pléistocène. Cette période glaciaire a cependant concerné toute la planète bien que le climat glacial ne se répande pas partout. La température s'abaissa progressivement jusqu'à - 25° par endroit, avec une chute de 6 à 10 % des températures par rapport à la période de réchauffement.

En - 62 000 apparaît l'interstade Würm I/II, puis en - 57 000, l'interstade de Brorup, de courte durée, lui. Le froid reprend ainsi son offensive en - 55 000 avec la glaciation de Würm II qui entraîne la création d'un paysage ininterrompu de steppes glacées et d'étendues neigeuses. L'anéantissement de la civilisation boréenne, se situe probablement à cette époque car c'est à ce moment que l'on date l'exode d'Hyperborée, logiquement lié aux conditions climatiques intenable.

C'est cette glaciation qui fut responsable de l'ensevelissement inéluctable d'Hyperborée sous des tonnes de neige et de glace, civilisation dont on retrouve aujourd'hui, progressivement, avec la fonte du manteau dans l'extrême nord du Canada, les vestiges épars (*cf. chapitre sur Hyperborée-ndla*).

Si, comme les travaux entrepris jusqu'ici le laisse penser, Atlantys serait en droite ligne une survivance éventuelle de la civilisation anéantie des boréens, victimes de la glaciation de Würm II il y a 55 000 ans, il est alors sûrement possible de suivre la diaspora des boréens autant par la terre, via l'Europe du nord et de l'est que par la mer où certains d'entre eux, plus téméraires, rencontrèrent dans leur périple marin les myriades d'îles formant alors l'hyper archipel qui allait devenir leur nouvelle patrie et où ils s'établirent. Il faut saisir absolument toute l'ampleur de l'évolution climatique et géologique de cette époque pour comprendre quelles étaient les réelles possibilités de survie offertes alors à l'être humain.

L'interprétation climatique et paléontologique présentée ici est le résultat de travaux que j'ai entrepris, en association avec de nombreux centres de recherches de par le monde.

Comme telle, cette hypothèse n'engage évidemment que moi dans cette présentation, mais je suis certain que les choses se sont passées à peu près comme cela.

En - 55 000 ans donc, le monde vit une ère climatique troublée qui dure déjà depuis au moins 70 000 ans et qui fait succéder aux froideurs les plus extrêmes des périodes de climat plus doux.

La terre est ainsi, tantôt un immense paysage de steppes glacées, tantôt une terre plus verdoyante. Les quelques oscillations tempérées qui émaillent cette longue période de froid ne parviennent pas cependant à mettre un terme à une ère glaciaire qui n'en finit pas. Ces interludes (oscillations dites d'Amersfoort et d'Odderade) sont bien trop brefs pour influencer durablement le climat rigoureux.

D'abord tempérées, ces périodes d'alternances se révèlent rapidement de plus en plus froides au fur et à mesure de l'écoulement des années. Le climat se dégrade donc par paliers jusqu'à atteindre un froid sec et très rigoureux qui suit une courbe descendante des températures commencée depuis le début des années - 70 000 à - 60 000 ans BP. Ces interstades continueront à se multiplier ainsi jusqu'en - 7000, date approximative à laquelle le climat commencera à se rapprocher de celui que l'on connaît actuellement.

Lors de sa dernière avancée, qui remonte à environ 100 000 ans, l'Inlandsis laurentidien (un inlandsis est un glacier continental très étendu), dans l'actuel nord canadien, s'étendait vers le sud et jusque dans l'Ohio, aux actuels Etats-Unis. Durant le Wisconsinien, période qui a débuté en - 65 000 ans pour durer à peu près jusqu'à - 11 430, il recouvrait encore le centre et l'est de l'Amérique du nord, jouxtant ainsi l'inlandsis de la cordillère boréale à l'ouest (de l'Amérique du nord) et l'inlandsis inuitien, au nord.

Combiné à ces deux glaciers, il ferme encore la porte du détroit de Bérिंग à toute immigration sur le continent américain. L'inlandsis nordique, lui, a atteint depuis le début de l'ère glaciaire la Tamise, en Angleterre, et l'espace de la future ville de Düsseldorf, en Allemagne. Il recouvre également les grandes plaines de Pologne, les futures villes de Londres et de Berlin. Les régions des futures villes de Lyon, Grenoble et Sisteron sont ainsi broyées sous les glaciers. Les lacs alpins se forment alors grâce à ces glaciations à répétition.

Cette période particulièrement longue et rude provoque lentement mais sûrement l'ensevelissement de toute la partie nord de la planète, couvrant ainsi les continents de l'hémisphère nord d'un manteau de neige et de glace éternelle entraînant, climatologiquement parlant, le gel de l'actuel Océan Arctique. Toutefois, à partir de - 50 000 ans BP environ, l'inlandsis nordique, de même que le laurentidien, amorcent un retrait progressif de l'espace qu'ils occupaient depuis 20 000 ans pour lentement remonter vers le nord.

Entre - 45 000 ans et - 38 000 ans, le réchauffement du climat s'installe. Il est dit d'Hengelo, et est suffisamment long et marqué pour entraîner cette fois-ci une nette augmentation des températures sur la planète. Toutefois, en - 40 000 ans avant le présent, une nouvelle stabilisation des températures impose une pause que l'on nommera l'Interstade de Laufen.

En 5000 ans la planète, beaucoup plus chaude que les trente millénaires précédents, va se développer sur le plan forestier mais aussi sur le plan humain. Il existe alors d'immenses steppes mi toundra mi taïga et de grands lacs au Sahara, peuplés de semi-nomades. L'Europe, elle, se verdit de nouvelles espèces d'arbres et de plantes. C'est à cette époque qu'on situe l'arrivée de la première vague d'homo Sapiens en Europe : un type d'être humain, très peu présent ailleurs sur cette Terre, visiblement - d'après les récentes études génétiques - et non compatible génétiquement avec Néanderthal qu'il va irrésistiblement supplanter.

Le climat est enfin plus accueillant pour l'Homme qui s'y développe enfin. Il y a cependant des différences notables dans la composition spécifique des écosystèmes forestiers qui se succèdent dans les différents interglaciaires : l'Éemien est, par exemple, très pauvre en hêtres alors que St Germain 1 qui sera l'interglaciaire suivant (et même notre interglaciaire actuel, l'Holocène) sera très marqué par cette essence. Si chaque début d'interglaciaire correspond bien à une augmentation de l'ensoleillement, ses variations au cours de l'interglaciaire, et les paramètres de saisonnalité n'ont pas été identiques et ont parfois favorisé une dynamique plutôt qu'une autre. Les faunes marines et continentales sont alors essentiellement modernes et c'est durant cette période que l'Humanité évolue dans sa forme moderne (si l'on accepte la théorie darwinienne comme dogme absolu, bien entendu). Plusieurs espèces de grands mammifères telles que les mammoths, les mastodontes et les tigres à dents de sabre commencent à disparaître pendant cette période. Les extinctions sont toutefois plus nombreuses en Amérique du nord où, par exemple, les chevaux et les chameaux sont totalement anéantis.

Trois groupes d'herbivores sont classables selon leur abondance :

I - Tout d'abord une association typique du dernier glaciaire, avec des espèces que l'on retrouve sur tout le territoire européen : le renne (dans 87% des sites), le cheval (83%) et les grands bovidés, essentiellement le bison (63%).

- **Le renne** (*Rangifer tarandus*) : il vit aujourd'hui dans les régions polaires de l'hémisphère nord. Il est présent durant les phases froides de l'avant dernière glaciation, en Amérique, et devient même très abondants au Paléolithique supérieur (appelé, et pour cause, l'âge du Renne, au dix neuvième siècle). Son exploitation devient intensive et dans certains gisements il représente alors jusqu'à 90% de la faune. Paradoxalement il est peu représenté dans l'art pariétal mais plus fréquemment dans l'art mobilier. Les rennes remonteront ensuite vers le nord lors du réchauffement de l'Holocène.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- **Les chevaux** : ils sont présents dans l'hémisphère nord durant le Paléolithique et disparaissent du continent américain au réchauffement de l'Holocène. Il n'existe aujourd'hui qu'un seul vrai cheval sauvage (*Equus przewalskii*). Il était chassé et consommé par les hommes préhistoriques et l'un des thèmes majeurs du bestiaire préhistorique.

- Le **bison des steppes** (*Bison priscus*, c'est une espèce disparue) : il avait une taille importante et un poids supérieur au bison européen actuel (jusqu'à 2 m au garrot) et pâturait dans les zones steppiques. Il a fait sans doute l'objet d'une chasse spécialisée car il a été souvent figuré dans l'art pariétal.

- L'**aurochs** (*Bos primigenius*, disparu lui aussi) : originaire d'Inde, il a migré en Europe et a disparu définitivement en Pologne au dix-septième siècle. On a des traces de sa domestication, il y a environ 7000 ans, en Turquie à Catal Hüyük, en Irak et en Inde. C'est un animal élancé, haut sur pattes mais néanmoins lourd, muni de cornes puissantes. Il pâturait en lisières de forêts et dans les ripisylves (forêts en bordure de cours d'eau). Ses ossements sont souvent retrouvés, mais en petite quantité. Il était sans doute assez difficile à chasser en raison de son agressivité.

II - Puis un deuxième groupe concerne le bouquetin, le chamois et le cerf élaphe qui restent des éléments assez communs ;

- **Le bouquetin** (*Capra ibex* et *Capra pyrenaica*), c'est à dire le bouquetin des Alpes et le bouquetin des Pyrénées (on les distingue par la morphologie de leur cornes). Ils s'adaptent bien au climat et à l'altitude. Ils sont chassés, parfois dominants, dans la faune de certains sites. Dans l'art pariétal ils arrivent en troisième position, après le cheval et le bison.

- **Le chamois** (*Rupicapra rupicapra*). Il est rarement le gibier principal des préhistoriques. On le rencontre plus dans l'art mobilier que dans l'art pariétal.

- **Le cerf élaphe** (*Cervus elaphus*) : c'est le cerf commun. Il abonde pendant les périodes tempérées du Paléolithique mais peut supporter un froid rigoureux (pas trop sec quand même !). Il est très chassé et régulièrement représenté, autant dans l'art pariétal que mobilier.

III- Enfin un groupe comprenant l'antilope saïga, le chevreuil et le sanglier, qui sont moins fréquents.

- **Le mammouth** et le **cheval hydruntinus** sont des espèces assez rares. Le cerf géant ne semble présent qu'à l'est avec une mention à Solutré (Saône-et-Loire) et une au Pignon (Hautes-Alpes).
- **Le mégacéros** (*Megaloceros giganteus*, espèce elle aussi disparue) : il mesurait 1,60 m au garrot et ses cornes gigantesques pouvaient atteindre 3,50 m d'envergure pour 37 kg. Il vivait dans les plaines humides et supportait un froid vif. Il apparaît durant l'avant-dernière glaciation et disparaît à la fin de la dernière. Des formes naines subsisteront dans les îles méditerranéennes (Chypre, Crète, Malte, Sardaigne et Corse). Il disparaîtra définitivement de cette dernière île au Néolithique lors de la colonisation. Il est rarement figuré dans l'art pariétal.
- Le **rhinocéros laineux** (*Coelotonda antiquitatis*, espèce disparue) : il existait en fait trois espèces de rhinocéros, le rhinocéros de Merck, le rhinocéros de prairie (proche du rhinocéros noir africain actuel) et le rhinocéros laineux qui disparaît définitivement d'Europe vers - 12 000 ans BP. Il est couvert d'une toison laineuse épaisse et son anatomie est bien connue grâce aux découvertes d'individus pris dans les glaces en Sibérie. Ses ossements sont fréquents mais trouvés en petite quantité : on ignore s'il était réellement chassé ou faisait seulement l'objet de charognage.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

On note l'absence totale d'animaux traditionnels des paysages froids tels le bœuf musqué ou le mouflon ainsi que d'espèces plus tempérées comme le daim ou l'élan (l'absence de restes ne signifie pas leur complète disparition puisqu'ils sont représentés dans les grottes, notamment le rhinocéros). Globalement, on peut relever l'existence d'associations comportant des éléments tempérés et des espèces plus froides (ex : rennes et cerfs se retrouvent associés dans 12 sites). C'est ce qui semble prévaloir dans les faunes du dernier maximum glaciaire avec quelques différences liées à des environnements contrastés et à la présence de zones au climat plus clément.

Un groupe représente les Carnivores :

Le loup, le renard et les ours sont les plus fréquents. Le lynx, le chat sylvestre et le putois restent particulièrement rares. Par contre, le blaireau et le renard polaire sont plus régulièrement présents.

L'ours des cavernes (*Ursus spelaeus*, est une espèce disparue) : il apparaît à la fin de l'avant dernière glaciation et disparaît à la fin de la dernière. L'ours des cavernes voit à cette époque sa distribution se morceler et il ne subsiste que des populations à l'état de reliques qui ne tarderont pas à disparaître. On connaît beaucoup de restes paléontologiques et archéologiques, le plus souvent d'individus séniles ou d'ourses. Il n'est pas certain qu'il fut chassé et on s'interroge sur d'éventuelles relations spirituelles entre ce grand carnivore et certaines populations, notamment néanderthaliennes.

L'hyène des cavernes (*Crocuta crocuta*, une espèce disparue) : Concernant le destin de celle-ci, il est probablement le même que celui de l'ours des cavernes. Elle fut proche de l'hyène africaine actuelle mais plus grande et robuste. Elle s'est éteinte durant la dernière glaciation. Ses mâchoires très puissantes lui permettent de broyer des os épais. Ce chasseur nocturne a des mœurs plutôt nécrophages mais s'avère redoutable si elle décide de chasser en meute.

Ces restes sont parfois très abondants dans les grottes du Paléolithique moyen et supérieur ce qui pose de nombreux problèmes. En effet, elle n'a pas été chassée mais semble avoir occupé des grottes qui furent aussi habitées par l'Homme !

Parmi les carnivores manquants au bestiaire paléolithique mais présents dans la nature à cette époque, il faut signaler le lion des cavernes (il est peint dans la grotte Cosquer), la panthère, le cuon ou dhole (canidé encore présent en Asie) ainsi que les Mustélidés (glouton, hermine, belette) dans leur ensemble. Le dhole (*Cuon alpinus*) est un chien sauvage d'origine asiatique. Il supporte les climats extrêmes : chaleur tropicale et froid polaire et vit en plaine et jusqu'à 4000 m d'altitude. Il est peu chassé. Aucune figuration sûre n'est connue dans le bestiaire paléolithique.

Les populations de grands mammifères au dernier maximum glaciaire en France révèlent des écosystèmes riches et diversifiés. Une faune de type arctique (renne, cheval, bison) côtoie des espèces plus tempérées. Cette cohabitation des espèces ne perdurera pas sous l'Holocène, toutes les espèces n'étant pas égales face aux changements de climat.

L'installation prolongée de conditions tempérées entraînera la migration progressive, en Europe, du mammouth, du mégacéros, ainsi que de l'antilope saïga, de l'hyène des cavernes et du cheval hydruntin. L'ours des cavernes et le rhinocéros laineux, eux, s'éteindront. Ce n'est pas une phase d'extinction massive d'espèces, juste une redistribution des espèces sur l'espace géographique des continents. La faune glaciaire désignait autrefois un regroupement de plus de trente espèces. Celle du Boréal n'en regroupera plus que vingt deux.

Mais - 35 000 voit venir le retour du froid : c'est le début de la glaciation dite du Würm récent, moins froide que celle du Würm ancien, mais qui sera visiblement fatale à l'homme de Néanderthal dans sa lutte pour la survie face à l'arrivée de Cro-Magnon en Europe 5000 ans auparavant.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En effet c'est à cette époque que l'on note, paléontologiquement parlant, la disparition totale et inexpliquée, encore aujourd'hui, de l'homme de Néanderthal. Cependant, en - 28 000, intervient un nouvel arrêt dans la glaciation : l'interstade d'Arcy. On aborde alors un réchauffement très net qui durera tout de même 500 ans. Puis, c'est le début de la phase glaciaire du Würm IIIa qui, elle, durera jusqu'en - 25 000 ans BP avec un unique interstade de réchauffement, l'interstade de Paudorf.

Selon Jacques Collina Girard, géologue, maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille (France), qui a publié en 1992 une étude sur le sujet (mise à jour une première fois en 1995 puis une seconde fois en 2001), au maximum glaciaire, il y a 19 000 ans, le plateau continental européen était presque quasi émergé et fréquenté par des hommes du Paléolithique supérieur.

La célèbre grotte Cosquer, située en France, au bord de la Méditerranée, par - 37 mètres de fond a été découverte en 1991 par un plongeur d'un petit village, Cassis : Henri Cosquer. Elle témoigne de son occupation dans une période approchant les dates ci-dessus : entre - 27 000 et - 19 000 ans avant le présent et cela de façon évidente, notamment après l'étude qui en a été faite par Jean Clottes et Jean Courtin en 1994, car la datation au radiocarbone des charbons de bois retrouvés sur place font preuve de cette présence de l'Homme au sein de cette grotte.

De là, une évidence : L'homme de cette époque a visiblement subi, à la fin de la dernière glaciation, une remontée sensible des eaux et cela s'est produit à l'échelle mondiale. Il a pu être déterminé que cette modification brutale des contours des côtes s'est accompagnée aussi de changements climatiques et culturels majeurs. Le réchauffement climatique, qui acheva la dernière amplitude glaciaire, s'accompagna alors d'une fonte accélérée des glaces polaires, suivie d'une remontée saccadée du niveau marin.

Après deux mille ans de calme, la phase glaciaire du Würm IIIc débute. A partir de - 23 000, le froid s'accroît, devient de plus en plus sec et rigoureux. Puis, de - 23 000 à - 16 000 ans BP, une chute de 12 à 15 % des températures se manifeste. Un climat très sec entraîne alors inexorablement la disparition des forêts entre - 25 000 et - 13 000 ans BP (voir pages centrales), mais ensuite le phénomène (heureusement) s'inverse.

La préhistoire des chasseurs-cueilleurs (ou prétendus tels) montre qu'un souci de conserver les traditions, et cela pendant des millénaires, a été entretenu par les peuplades. L'art préhistorique européen semble, en effet, ne pas avoir changé pendant plus de 20 000 ans. Ainsi, dans la grotte du Parpalló, près de Valence, en Espagne, Jean Clottes a relevé 10 000 ans d'offrandes répétées au travers de 4500 plaquettes gravées ou peintes. Plusieurs périodes sont donc à prendre en considération, en fonction de l'apparition et de la disparition présumée des civilisations antédiluviennes. Nous devons, pour comprendre ce qui a pu favoriser leur naissance ou leur mort, prendre en compte les variations d'un tel climat sur l'océanographie des mers et océans et ses diverses amplitudes au gré des glaciations et déglaciations sur les peuples vivant sur les littoraux de l'époque.

De - 19 000 ans à nos jours, le niveau des océans s'est relevé donc de 135 m. Les étapes de cette transgression sont bien connues, grâce aux forages effectués ces vingt dernières années dans les récifs coralliens de l'Océan Pacifique notamment. Les courbes publiées entre 1996 et 2000, notamment par Lambert et Bard, démontrent une submersion régulière avec toutefois deux périodes de débâcles glaciaires accélérées où la remontée du niveau des eaux atteint des proportions tout à fait spectaculaires.

En - 18 600, c'est le Solutréen inférieur. A cette date, sans explication pour l'instant, la température moyenne du globe cesse de chuter et se stabilise, dans un premier temps. Les paléoclimatologues considèrent cette période comme la fin de la dernière apogée glaciaire (DAG). C'est alors la fin de la glaciation de Würm IIIc.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cette période sera considérée comme la dernière offensive importante du froid. Les températures en - 18 000 ans sont alors d'environ dix degrés plus froides que celles d'aujourd'hui. Par exemple, en France, la température n'atteignait que péniblement les 10° C de jour, en période d'été.

Pour le dernier interglaciaire, on connaît parfaitement l'ordre de réapparition des différentes essences d'arbres et d'arbustes qui avaient disparu à la fin de l'Eemien (- 115 000 ans BP) : Le genévrier, le saule, le bouleau et le pin sur la fin de la dernière apogée glaciaire. Vient ensuite le noisetier, le chêne, l'orme, le tilleul, le frêne et l'aulne dans la première moitié de l'Holocène. Sur la seconde moitié, le hêtre, le sapin, l'épicéa et le charme. La chronologie de leur apparition dépend des refuges où ils ont persisté mais aussi de leur écologie et de leur compétitivité. Le chêne, par exemple, subsistait près de la Méditerranée. Il supporte bien la concurrence des autres espèces. Il a donc colonisé l'Europe rapidement durant le dernier interglaciaire.

Le hêtre, lui, montre une histoire différente : son refuge était près de la mer Noire et en Italie du nord. Il est d'une compétitivité moyenne et sa propagation s'est faite plus tardivement, de l'est vers l'ouest. Dans certains sites des Balkans, il a précédé les autres arbres dès le début de l'Holocène, mais étant moins compétitif, il a rapidement régressé, retardant ainsi sa propagation.

L'épicéa avait les mêmes refuges orientaux que le hêtre. Très abondant en fin de période glaciaire dans les Alpes orientales, il mettra plus de 6000 ans pour atteindre les Alpes françaises et le Jura, et ne colonisera le Massif Central qu'au dix-neuvième siècle, à la faveur des défrichements.

Le monde de cette époque n'a cependant rien de commun avec le nôtre car le tracé des côtes était différent. Panorama : L'Alaska est reliée par une bande de terre à la Sibérie et ferme l'actuel détroit de Béring, l'Amérique du nord et l'Asie sont reliées par un pont naturel correspondant au dit détroit, formant un rempart infranchissable du fait de la couche de glace, ce qui ne permettra

qu'en - 15 000 ans BP le passage par la terre des hommes et des animaux. En Europe, l'Angleterre, l'Irlande, mais aussi une grande partie de l'Europe du nord et de l'est, jusqu'à ce qui sera Moscou, est recouverte d'une épaisse couche de glace brillant sous un ciel de plomb, des tempêtes de vents glacés y font rage. On peut traverser la Manche à pied sec car celle-ci est un immense plateau émergé.

La plus grande partie de l'Europe et de l'Amérique du nord est recouverte d'un manteau de glace et de neige de plusieurs kilomètres d'épaisseur. Le nord et la bande est de l'Amérique du nord sont totalement inhabitables tant la glace et le froid y sont intenses, proche du climat de l'actuel Groenland. Contrairement à ce que vous pourriez imaginer, par rapport au monde d'aujourd'hui, la plupart des zones actuelles d'habitat de l'être humain étaient parfaitement hostiles à l'époque !

Dans l'Océan Atlantique et la mer Méditerranée, des myriades d'îles aujourd'hui englouties, couvrent la surface des eaux et les îles déjà existantes sont bien plus étendues qu'aujourd'hui : la Corse et la Sardaigne, par exemple, ne forment qu'une seule et même île. D'une façon générale et quasi uniforme sur la planète, les zones de végétation se sont déplacées de plus de 2000 km au sud. Les inlandsis ont profité de cette dure période pour progresser sur l'Europe et sur l'Amérique du nord durant ce maximum glaciaire. Ils ont repoussé les hommes toujours plus vers l'équateur. Steppes froides et taïga sont les principales formes de végétation sur ces pergélisols, qui ne sont qu'un conglomerat de terres, de roches et de glace. Il y vit une faune de région quasi-polaire, dont les rennes et les mammoths sont la plus belle représentation. La végétation ou la faune ne sont guère différentes de ce qui existe aujourd'hui, mais correspondent plus à ce qui se trouve dans le nord canadien ou en Sibérie. En bordure des masses glaciaires, par exemple sur le territoire correspondant à la France actuelle, s'étendent des zones de toundra, de steppes, et de sols gelés (pergélisols) similaires à ceux que l'on rencontre de nos jours en Russie et au Canada.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les eaux de surface de l'Atlantique nord ont une température de 6° à 10° plus froide (d'après l'étude des foraminifères). Seuls les océans tropicaux sont épargnés par le refroidissement et gardent une température voisine de la température actuelle. La quantité d'eau retenue sous forme de glace est, à l'époque, absolument phénoménale. Comme je vous l'ai dit précédemment, elle est de l'ordre de 50 millions de km³ de glaces de plus qu'aujourd'hui ! Cette rétention d'eau est à un point tel que le niveau des océans est alors de 120 à 135 m plus bas qu'aujourd'hui, c'est dire !

Concernant les températures de l'époque, les minima des mois les plus froids, en Europe, atteignent de - 20° à - 30° C. En été, ils sont compris entre - 8° et - 1° C. Les maxima atteignant, eux, 10° C. Au terme de cette phase, le retour à des conditions plus clémentes s'effectuera rapidement : en moins d'un demi-siècle, le climat bascule d'un équilibre à un autre.

Le régime des pluies est très affecté par le refroidissement antérieur général de la planète qui dure depuis plus de 100 000 ans, malgré les interstades. De par la rareté de ces intempéries, les déserts sont plus importants qu'à l'heure actuelle. Le Sahara, lui, est hyperaride et bien plus inhospitalier qu'aujourd'hui.

Dans les zones tropicales, par contre, le refroidissement est moins marqué : de l'ordre de 2° à 6° degrés de moins qu'aujourd'hui. Le régime des pluies est, partout sur la planète, très affecté : Les pluies de mousson existent mais sont plus faibles, notamment en Inde et en forêt amazonienne. L'Amazonie occupe d'ailleurs une superficie du continent sud-américain bien plus réduite qu'à l'heure actuelle.

A la fin de la dernière apogée glaciaire, en - 18 000 ans BP, les calottes sont soumises à un ensoleillement un peu plus intense (les paramètres orbitaux de la terre ont en effet changé), et se mettent à fondre. Les inlandsis ne vont plus cesser de reculer, avec les conséquences que l'on imagine sur le niveau des eaux partout sur la planète !

Alors qu'il avait fallu plusieurs dizaines de milliers d'années pour former ces inlandsis, il fallut seulement quelques milliers d'années pour faire fondre ces millions de km³ de glace accumulés.

Ce paysage à la fois sinistre et magnifique met en évidence des terres alors émergées sur d'autres océans et d'autres mers qu'il faut rattacher aux diverses civilisations s'étant bâties malgré un environnement hostile par endroit. Comment alors ont-elles pu éclore ? Cela s'explique facilement : pour survivre l'Homme a du apprendre le concept de monde social et d'action collective dans l'intérêt de tous : les bases essentielles du concept de civilisation.

En - 17 000 ans BP, c'est l'arrivée progressive du Solutrén moyen (dit de la feuille de laurier). Le froid s'atténue sensiblement, pour atteindre mille ans plus tard l'interstade. Le climat se réchauffe alors très nettement jusqu'au Solutrén supérieur. Progressivement, au fil des ans, la steppe laisse la place à des forêts clairsemées de nouvelles espèces d'arbres feuillus. Mille ans de plus et nous entrons alors dans le Magdalénien inférieur. Une nouvelle stabilisation des températures s'installe qui durera, elle, jusqu'en - 15 300. C'est l'Optimum de Lascaux.

Les températures sont au plus haut sur la planète depuis le début de la Dernière Amplitude Glaciaire, commencée en - 25 000 ans BP. L'optimum marque ainsi le début du Würm IVa qui s'achèvera avec le début du réchauffement d'Allerod.

En - 14 500 ans BP nous entrons dans le Magdalénien moyen. Dès - 14 000, la dernière série d'oscillations correspond avec un radoucissement entrecoupé de brefs retours d'un froid sec. On a nommé ces périodes les « Dryas ancien, moyen et récent ». Le niveau de montée de l'océan se ralentit de - 14 000 à - 11 300 ans pour atteindre un niveau de - 55 m, par rapport au niveau actuel.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Dans un premier temps, pendant le Dryas I dit aussi ancien, la fonte avait été assez lente car elle fut ralentie par le rafraîchissement de la température ambiante, mais depuis - 18 000 et pratiquement jusqu'à - 13 900 ans, on est passé d'un niveau marin de - 135 m à - 80 m (toujours par rapport au niveau d'aujourd'hui) du fait d'une accélération brutale de la fonte des glaces constatée par le Professeur Melt (le phénomène est référencé scientifiquement sous le nom de Waterpulse 1A). Le climat reste, lui, de type glaciaire. Le niveau des mers a donc monté de 55 m en seulement 4700 ans soit 11 mm par an !

Le Dryas moyen (Dryas II), lui, est caractérisé par une nouvelle vague de froid qui débute autour de - 13 900 ans BP et qui se manifeste par un retour inattendu des plantes herbacées du type de celui des steppes. Sa durée cependant n'excèdera pas 150 ans.

En - 13 750 survient le premier interstade froid dit du Magdalénien supérieur, il marque le retour d'une nouvelle vague glaciaire, le Dryas III. Les dernières oscillations de cette période sont toutefois plus humides et plus douces que les précédentes. Ce phénomène de radoucissement progressif dure depuis plus de 40 000 ans.

Vers - 12 500 le processus s'accélère, entraînant alors une diminution du volume des glaces continentales. En moins de 1000 ans, les calottes glaciaires régressent jusqu'à l'Islande, permettant ainsi aux eaux tempérées de gagner l'Atlantique nord et d'envahir la mer de Norvège. Le réchauffement atteint maintenant un taux moyen de quatre degré par siècle et le niveau marin remonte lui de 28 m en 800 ans passant de - 80 m à - 52 m par rapport au niveau actuel, soit une élévation des mers de pratiquement 29 mm par an !

L'Allerod, un nouvel interstade, surgit à partir de - 11 800 ans. Il résulte en fait de l'amélioration globale du climat amorcée depuis le Bolling. Au cours de cette période, les forêts de pins se développent de manière importante et couvrent rapidement toute l'Europe, particulièrement dans les futurs pays scandinaves,

ainsi qu'en Amérique du nord et au Canada. Cette hausse des températures profite d'abord aux arbustes pionniers puis aux forêts de bouleaux et de genévriers qui vont les suivre. L'augmentation de l'insolation d'été dans l'hémisphère nord a entraîné le réchauffement du climat mais une importante détérioration climatique va perturber cet adoucissement du climat : C'est l'oscillation de Gerzensee, située entre - 11 290 et - 11 090, un peu avant l'éruption du Laacher See, un volcan allemand situé en Rhénanie-palatinat. C'est dans cet intervalle que l'on situe les premiers problèmes d'inondations possibles pour la civilisation que l'on nomme Atlantys et les premières infrastructures retrouvées sous l'eau aux Bimini qui, toutes, laissent penser, après une tentative de résistance à l'engloutissement, à un abandon progressif des territoires au fur et à mesure de leur immersion. Au terme de cette phase, le retour à des conditions plus clémentes s'effectue rapidement.

L'interstade de Bolling (de -13 300 ans à - 11 300 ans) favorise légèrement le réchauffement, mais le climat reste cependant de type glaciaire et la végétation, bien qu'agrémentée de nouvelles essences d'arbres, est plutôt présente sous forme de steppes.

À partir de - 11 300 BP, alors que l'influx d'insolation estivale se renforce encore, la plupart des indicateurs climatiques suggèrent, paradoxalement, une détérioration sérieuse des conditions de climat. Celle-ci survient aux alentours de - 12 890 / - 11 590 ans. (Il ne faut pas s'étonner du chevauchement des dates des événements car personne ne peut garantir la précision de ces dates. Comme je vous l'ai dit plus haut, on ne peut faire que des estimations conjoncturelles). Son déroulement ne se passe pas de manière uniforme sur la planète. C'est l'oscillation dite d'Aagelsee (Les phases froides d'Aalgensee et de Gerzensee portent le nom des petits lacs suisses aux bords desquels elles ont été identifiées).

L'Holocène (que l'on appelle aussi le Postglaciaire) commence vers - 11 650 ans. Le professeur Melt constatera, dans les courbes stratigraphiques, une nouvelle accélération de l'invasion marine

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

(le Waterpulse 1B) de -11 300 à - 9000. Jacques Collina Girard précise d'ailleurs, dès 2002, que des observations en plongée suggèrent une remontée saccadée du niveau des mers, confirmée par une séquence de platiers sous-marins, d'encoches ou de paléo lagons noyés probablement à l'époque de l'Holocène et qui s'étendent de la mer Méditerranée au Caraïbes. Le Dryas récent illustre parfaitement la variabilité du climat.

Depuis cinq mille ans environ l'augmentation de l'insolation d'été dans l'hémisphère nord entraîne le réchauffement du climat. Vers 10 800 ans BP, sans que l'on puisse en déterminer exactement les causes, ce réchauffement déjà ralenti au cours de l'Allerod s'interrompt brutalement, provoquant le retour à des conditions climatiques glaciaires :

- Signal pollinique : extension des steppes, recul de la forêt.
- Signal isotopique : baisse des concentrations en oxygène 18 dans les calottes glaciaires.
- Chute des taux de méthane entraînant une réduction des espaces tropicaux et subtropicaux.

La plupart des méthodes utilisées dans la reconstitution des variations climatiques enregistrent cet événement d'une durée approximative de 1300 ans qui a donc touché l'ensemble du globe.

Comment expliquer un tel changement ? L'explication la plus souvent invoquée pour le refroidissement du Dryas récent repose sur le rôle joué par l'écoulement des eaux de fonte de la calotte glaciaire nord-américaine. A cause du réchauffement, cette calotte s'est rétractée vers le nord, libérant les eaux du cours du fleuve St Laurent. Les eaux de fonte, jusqu'alors, se déversaient dans le golfe du Mexique par l'intermédiaire du Mississipi ; lorsque le St Laurent s'est soudainement libéré de la barrière de glace qui le séparait de l'océan, les eaux de fonte se sont alors déversées dans l'Océan Atlantique nord.

L'apport d'eau douce fut considérable et diminua la salinité et donc la densité de l'eau de mer, perturbant, voire désamorçant ainsi la circulation thermohaline installée alors sur la région.

Vers - 10 500 ans avant notre époque, la limite sud occidentale du Sahara a déjà remonté : la surface désertique n'est plus alors que la moitié de l'actuelle.

En - 10 000 ans BP, débute alors l'Holocène (voir pages centrales), avec la période du pré-Boréal, celle qui préparera la fin d'Atlantys, les forêts de pins se développent, lentement envahies pas les essences méso thermophiles (noisetiers, chênes, ormes).

Durant le Boréal, le noisetier devient dominant pour laisser place, au cours de l'Atlantique ancien, à la chênaie mixte (chêne, orme, tilleul, frêne, érable). La fin de l'Holocène est marquée par l'arrivée d'essences comme le hêtre et en altitude le sapin et l'épicéa, par l'impact des sociétés humaines successives sur le couvert végétal. Les conditions climatiques atteignent alors leur optimum.

Pendant la période qui court de - 10 000 à - 6000 ans avant le présent, il y a eu au Canada, consécutif à cette déglaciation, des glissements de terrains, des éruptions volcaniques et des assèchements de lacs qui ont été rattachés aux mythes des amérindiens du nord, les Giksans, et du sud-ouest de l'Amérique du nord, les Hopis.

Les calottes glaciaires nordiques (- 9000 et - 8000 ans BP) et Laurentiennes (entre - 7000 et - 6000 ans BP) ont disparues. Vers - 6000, la limite atteinte par la forêt est de 300 km plus au nord que sa position actuelle. Autre phénomène intéressant, le Sahara connaît à cette période une période d'humidité relative, permettant le développement de peuplades sédentaires et agronomes : Le maximum thermique a accentué les pluies de mousson sur l'Afrique, permettant le développement de civilisations agricoles.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Le radoucissement du climat de cette région continue à demeurer tempéré jusqu'aux alentours de - 8500 ans avant notre époque. Le Sahara est alors marécageux, couvert de steppes et de savanes.

Les dépôts continentaux de cette période sont exhumés principalement dans les grottes en bord de littoral et au fond des lacs. On en a retrouvé incrustés dans les grandes quantités de matériaux déplacés par les glaciers. Les dépôts marins sont localisés, eux, dans une zone de quelques dizaines de kilomètres par rapport aux côtes actuelles, et dans quelques zones géologiques actives comme la côte sud de la Californie où ces dépôts marins peuvent parfois se retrouver de manière surprenante à une altitude de plusieurs centaines de mètres au dessus du niveau de la mer.

Durant la période qui coure de - 9000 à - 7000 ans BP, on recense la présence d'un certain nombre d'animaux : Le cheval moins abondant qu'auparavant est encore présent durant la période. Le cerf et le sanglier aussi. Ils sont accompagnés du chevreuil et de l'aurochs. Dans les plaines comme dans les montagnes, ces cinq espèces forment le fond du peuplement de grands mammifères et constituent le principal gibier. La faune des mammifères de Corse, pour laquelle on dispose d'une documentation assez abondante, diffère totalement de celle du continent. Aucune des espèces présentes sur ce dernier n'y a été trouvée, semble-t-il.

Cette situation résulte de deux phénomènes :

- Un isolement poussé, depuis le Pléistocène moyen au moins. Les quelques grandes espèces qui y ont résisté ont évolué en milieu clos vers des formes propres au massif insulaire corso sarde, dont il ne subsiste, au début de l'Holocène, qu'un cervidé et un canidé.
- Leur extinction reste obscure, faute de données. Ont-ils succombé au réchauffement de l'Holocène ou

sont-ils tombés sous les flèches de chasseurs paléolithiques extérieurs, inconnus à ce jour ?

Pour l'instant, la plus ancienne présence d'homo sapiens sur l'île est datée entre - 9000 et - 8000 ans BP et aucun des neuf sites archéologiques, en Corse et en Sardaigne, ne nous informent sur cette période qui n'a livré le moindre reste de ces deux espèces.

En - 8800, le Dryas III, dernière grande offensive du froid fait son apparition, mais sans conséquence désastreuse comme on aurait pu le penser de prime abord : L'ère glaciaire touche à sa fin et permet ainsi à l'Homme de prendre certaines dispositions pour sa survie qui lui seront favorables plus tard. En effet, c'est la période où il va, selon les éléments détenus par l'archéologie actuelle - et il faut être très prudent et ne pas forcément prendre cela pour argent comptant - maîtriser la culture de certaines plantes céréalières ainsi que l'élevage.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs disparaissent plus ou moins rapidement, bien que la collecte, la chasse et la pêche subsistent. L'arc et la flèche, dont on est incapable de situer la date exacte ou approchante de leur conception, ont joué un rôle non négligeable dans la survie de l'Homme car la chasse restera encore longtemps une activité fondamentale.

Toutes les espèces animales vivant lors de la dernière apogée glaciaire ou lors de la fin de celle-ci sont presque encore toutes présentes, pour l'essentiel au sud de l'Europe. La grande faune froide a migré, laissant la place à des espèces tempérées, dominée par le cerf et le sanglier. Certaines d'entre elles étaient sans doute rares. C'est le cas du bison et de la marmotte, présents pour des périodes qui suivront l'Holocène. C'est aussi le cas d'espèces comme le bouquetin, le chamois et le lièvre, sans doute déjà réfugiées en altitude. Certaines espèces comme l'antilope saïga, le renard polaire et peut-être aussi le glouton, suivant la migration des ceintures de végétation vers le nord, sont partis au nord de l'Europe bien avant - 8000. Il en va de même pour le renne.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La raréfaction des espèces dites alpines doit toutefois être relativisée. La rapide reconquête forestière a chassé des zones de moyenne montagne des espèces telles que la marmotte et le lièvre mais rien n'indique que les chasseurs ont exploité les écosystèmes d'altitude avec la même intensité tout au long de la période.

La végétation change et le sol se boise lentement. Les territoires se peuplent enfin d'animaux plus petits. Les techniques de chasse, nouvelles, s'adaptent au nouveau gibier. En même temps avec une végétation plus luxuriante, le régime alimentaire s'enrichit de nouvelles denrées comme les baies sauvages dont la mûre, la baie polaire, les myrtilles sont de beaux exemples.

La pêche se développe car la glace libère, par sa fonte, de nombreuses étendues d'eau. En plus du harpon et de l'hameçon, l'homme découvre la fabrication des filets en écorce.

L'outillage domestique lui se perfectionne : la hache, destinée au défrichement des forêts primaires, et le burin apparaissent. Le matériel de broyage, d'abattage et de taille du bois pour la construction des maisons, le chauffage, la cuisson des aliments, la fabrication des manches d'outils, de faucilles fait aussi son apparition. Pour la première fois, selon l'histoire établie par la science actuelle - donc sans certitude d'une quelconque authenticité, car de nombreux points restent aujourd'hui pures théories - l'homme est capable d'exercer une action sur son environnement.

Nous verrons dans les chapitres suivants que cette présentation du développement du monde sera mise à mal par les découvertes faites récemment ... mais poursuivons.

De nouvelles activités, essentiellement liées à une évolution alimentaire, se développent. La naissance de l'agriculture se confond avec la recherche de produits alimentaires nouveaux, ce qui comprend aussi les techniques permettant de les consommer, notamment la mouture et la cuisson.

Bien que les hommes se nourrissaient depuis longtemps de produits de la cueillette, en particulier de céréales sauvages (blé et orge au Proche-Orient, riz en Orient, mil et sorgho en Afrique sahélienne, maïs en Amérique), ils n'avaient mis aucune méthode nouvelle de culture ou de consommation de ces denrées.

Le passage de la notion de cueillette à celle d'agriculture implique un mode de pensée radicalement différent, et demande des connaissances précises : sélection des graines, semailles à une date précise, préparation du terrain en forme de champ, assolement, fumure, irrigation, stockage (greniers et silos), cuisine. Des stades intermédiaires ont certainement du existé, en particulier pour la protection des espèces végétales utiles par la destruction des espèces nuisibles voisines, et la sélection, consciente ou non, d'un certain type de plants.

La céréale sauvage se reproduit plus facilement quand ses graines se détachent aisément de l'épi. Or l'agriculteur a besoin de graines restant sur un épi solide et sur sa tige pour en récolter un maximum en un temps record. Il en va de même pour les légumes. La sélection des caractéristiques désirées, presque automatique, est certainement à l'origine de l'agriculture.

C'est au Proche-Orient que le mécanisme des origines de l'agriculture est le mieux connu, mais ce n'est pas forcément à cet endroit que débute celle-ci. Selon les historiens, c'est à partir de - 10 000 ans BP, en Syrie et en Palestine, que des groupements humains se fixent, cultivent le blé et l'orge (qui y ont leur berceau d'origine) dans des zones relativement humides pour subvenir aux besoins d'une population plus importante que celle des groupes ayant conservé un mode de vie paléolithique. Progressivement, tout le « croissant fertile » voit s'implanter des villages agricoles. L'irrigation permettra un peu plus tard la conquête de terres plus arides.

L'élevage, lui, est né de la même recherche d'aliments nouveaux. La chasse intensive sur le territoire réduit de communautés en voie de sédentarisation, raréfie le gibier et l'idée de le conserver sur

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

pied fait son chemin. Celui-ci, au début, fut sans doute nomade et l'homme se pliait au rythme physiologique et saisonnier de ses animaux. Son intervention se limitait probablement à un abattage sélectif pour équilibrer le potentiel de reproduction du troupeau. Cette stratégie n'est déjà plus celle du simple chasseur.

Cependant, l'élevage ne sera considéré comme tel qu'à partir du moment où l'homme agit sur la reproduction du troupeau. Le Proche-Orient n'est pas le seul centre ancien de domestication: le Sahara égyptien a vu la domestication du bœuf, peut-être à la même période qu'au Proche-Orient. L'Asie, elle, sera à l'origine de celle de divers bovins, du porc, du mouton et de la chèvre quand à l'Amérique andine, elle mettra en place celle de l'alpaga et du lama.

Nous sommes en - 7700 ans avant le présent. Le début du stade pré boréal caractérise maintenant une poursuite du réchauffement. Le niveau des mers s'est relevé de 52 m, pour atteindre le niveau actuel, soit une augmentation non négligeable de 14 mm par an depuis - 11 300 ! Pour vous donner une idée, en dix ans le niveau des eaux s'est élevé de 14 cm ! Vers - 7000 ans, le climat général de la planète se rapproche du l'actuel. Tandis que la glace fond de manière constante, le niveau des mers lui aussi s'élève régulièrement. Bien que le réchauffement s'amorce, le Sahara est encore humide et va le rester jusqu'aux environs de - 3500 ans avant le présent.

Dans l'Atlantique, c'est le début de la fameuse transgression flandrienne, résultante dévastatrice d'un phénomène commencé en - 18 000 puis accéléré entre - 11 300 et - 6000 ans. Ce phénomène cependant se produit partout sur la terre. (La transgression, en géologie, est un déplacement de la ligne de rivage vers l'intérieur des terres, due à un affaissement continental ou à une élévation du niveau de la mer). On appelle donc transgression flandrienne l'épisode qui, à l'Holocène récent, vers la fin de la dernière glaciation du Würm, voit l'eau des inlandsis de l'hémisphère Nord fondre et entraîner de facto une élévation considérable du niveau marin.

A cette époque, l'espace terrestre occupé aujourd'hui par la Flandre se trouve envahi par la mer. En souvenir de cet épisode de l'Histoire, on a donné le nom de cette région au phénomène.

Le niveau de l'eau des océans, en 12 000 ans, s'est donc élevé de plus de 135 m et a englouti, comme le démontre si bien Graham Hancock, dans son ouvrage intitulé *Civilisations englouties* : « ... près de 5 % de la surface des terres alors émergées soit une surface d'environ 25 millions de Km² ». Des millions de kilomètres carrés de littoraux, probablement habités par l'homme, ont été engloutis sous la montée des eaux à la fin de cette dernière ère glaciaire. Ne se pourrait-il pas que le mythe du déluge y trouve là son origine ? Est-ce donc si impossible qu'une ou plusieurs civilisations aient pu être ainsi entièrement anéanties par ce phénomène ?

Pour vous permettre de vous faire une idée plus nette de la surface des terres englouties, réalisez que cela correspond approximativement à la surface additionnée **de l'Europe et la Chine réunies** ! Vous comprenez mieux l'intérêt qu'ont ces étendues de terres aux yeux des chercheurs et des archéologues.

Que penseriez-vous d'archéologues qui oseraient vous présenter le monde en vous affirmant tout en connaître, alors qu'ils n'auraient exploré ni la Chine ni l'Europe ? Je pense qu'au minimum vous considéreriez leur présentation comme, disons ... imparfaite !

Pour ma part, je considère la transgression flandrienne comme le dernier acte d'un événement plus important car l'essentiel des dégâts causés sur les civilisations antédiluviennes le sont bien avant cette date. Pour nombre de scientifiques nous ne sommes pas sortis de l'ère glaciaire. Celle-ci devrait se prolonger encore sur une période de 80 000 ans. Nous bénéficions seulement d'un interstade, d'un répit, qui devrait se partager entre climat très chaud et chute des températures, avec un point culminant de froid dans environ dix mille ans.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Venant de brosser, je le pense, un panorama réaliste du climat et de la géologie de la planète durant cette époque troublée, il paraît plus évident maintenant de concevoir que bâtir des civilisations à cette époque relevait alors d'un véritable défi et d'une volonté farouche pour l'homme de survivre aux conditions difficiles de son existence. Il lui était très difficile de s'assurer une vie paisible dans un monde qui, lui, ne l'était pas. L'apparition en Europe de Cro-Magnon semble correspondre, sous toutes réserves, avec l'hypothèse de la plausible migration des boréens vers une terre plus accueillante et donc avant que la civilisation d'Atlantys ne voit le jour. Cela, et de nombreux autres éléments, me fait donc envisager que Cro-Magnon a peut être un lien avec ce peuple, celui qui, par la terre, descendit de contrées à présent gelées du nord et de l'est de l'Europe pour trouver une vie meilleure.

Une seconde partie de ce peuple semble avoir, elle, entrepris un voyage par la mer, vers le sud, qui la mena probablement droit aux îles de l'hyper archipel, à l'île de Cuba et au plateau, alors émergé, des Bahamas.



Le mystère des origines de l'Homme

« Le simple écolier sait maintenant des vérités pour lesquelles Archimède eût sacrifié sa vie » Ernest Renan

Puisque mon hypothèse commence à se construire et prend forme lentement, je me demande comment vais-je pouvoir relier celle-ci à l'homme de Cro-Magnon et chercher ainsi une explication plausible au fait qu'avant - 40 000 il était une espèce inconnue en Europe (et d'ailleurs presque partout dans le monde puisque l'on n'a de lui que des vestiges très fragmentaires) et que soudain il surgit de nulle part et, en moins de 5000 ans, met à mal le locataire précédent : Néanderthal.

Quel chemin faut-il prendre lorsqu'on débute une pareille quête ?

Installé confortablement à la terrasse du *Cintra*, une brasserie aixoise où j'y ai mes habitudes, je griffonne sur mon carnet de notes un synopsis censé me permettre de visualiser, en posant la chronologie officielle de l'apparition de l'Homme sur Terre, les pistes possibles pour débiter cette enquête.

Hélas, plus la chronologie des événements se met en place sur mon carnet et moins j'arrive à discerner de piste principale tant le nombre de voies possibles s'allonge au fur et à mesure que les données sont posées. Je ressens une sorte d'impuissance à ordonner celles-ci tellement il existe de points de départ, d'investigations, possibles. Sur le point de reporter cette réflexion, tant mes idées s'embrouillent, une idée soudain me traverse l'esprit alors que je contemple la ligne temporelle dessinée sur la page qui me fait face : Pour parler de civilisations antédiluviennes, ne faudrait-il pas d'abord faire un retour complet sur l'histoire de l'Humanité en général, afin de savoir d'où nous venons pour expliquer comment cela a pu être possible ? Certes, la tâche n'est pas aisée car où finit l'histoire des possibles « ancêtres » de l'Homme et où commence celle de Cro-Magnon ?

Je décide donc de débiter mon enquête par un préalable : Déterminer si nous sommes bien issus de l'évolution darwinienne ou si une autre explication est possible. Il me faut ici aborder le chapitre délicat des origines de l'Homme, sachant qu'avec mes convictions, j'ai de fortes chances de provoquer un tollé, une levée de boucliers, et d'être l'objet d'une critique sévère. Qu'importe, pour avancer il faut savoir prendre des risques !

Quelle chose peut elle expliquer notre extraordinaire développement social et technologique depuis les origines de l'Humanité et pourquoi sommes nous si différents des autres êtres vivants peuplant cette planète ? Y a-t-il réellement une connexion possible qui pourrait, par le biais de la génétique par exemple, marquer ainsi la limite qui sépare le « singe-animal » de « l'homme-humain » ? Où se situe-t-il ce précieux chaînon manquant ?

Cette limite me semble aussi difficile à fixer que le moment précis où, sortant d'un mitigeur, l'eau froide peut être considérée comme chaude. Mais cela ne veut pas pour autant dire qu'entre le singe et l'homme nos chromosomes soient obligatoirement et totalement identiques. La génétique, à l'heure actuelle, serait présomptueuse si elle affirmait qu'elle peut s'engager avec une totale certitude dans ces affirmations. Elle n'en est, elle-même, qu'à ses débuts et nous devons considérer les singes comme étant, au mieux, nos proches cousins.

La quête de nos origines est l'une de nos préoccupations majeures en tant qu'être humain et fait partie intégrante des questions fondamentales que nous nous posons depuis toujours et sur lesquelles nous n'avons toujours pas de réponse.

L'énigme de l'apparition de l'Homme sur cette planète se trouve posée sous un nouveau jour, et fait dos à la croyance divine en vogue à l'époque, lorsqu'au dix-neuvième siècle le naturaliste Charles Darwin (1809-1882) affirme l'appartenance du genre humain ... au règne animal !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cette appartenance, aujourd'hui encore, reste discutée au sein des instances scientifiques alors que notre cheminement évolutif en tant qu'être humain ne gagne toujours pas en clarté sur le plan historique. Les scientifiques s'affairent, encore aujourd'hui, à tenter de conforter cette théorie de 1859 alors que seul le très fameux « chaînon manquant » pourrait éventuellement certifier cela de manière probante et définitive.

Il n'est sans doute que peu de disciplines comme celle-ci où une théorie échafaudée la veille peut être remise en cause intégralement en une seule découverte le lendemain. Si l'on ignore encore avec certitude quelle est la réalité de l'origine de l'Homme et si l'on s'agit autour de la théorie darwinienne pour expliquer son évolution, cela ne donne pas pour autant la réponse complète à la question posée. L'hominidé africain dont les paléontologues suivent à la trace l'évolution est-il seulement réellement l'ancêtre de Cro-Magnon ou bien celui d'une autre espèce, peut être dérivée d'un même tronc, mais qui n'a pas suivi tant génétiquement que socialement le même chemin ?

Cette question m'obsède car si elle s'avérait confirmée, elle irait à l'encontre de la théorie généralement acceptée et révolutionnerait notre vision de l'histoire de nos ancêtres. Il s'agit de mettre la science à l'épreuve, sans toutefois nier son travail, seulement chercher une autre interprétation. Peut être qu'avec cette approche mettrais je le doigt sur un indice non révélé dans les déductions scientifiques ? Je décide donc d'aborder le sujet des origines de l'Homme avec un autre point de vue, plus sceptique, avec plus de recul.

Si l'on sait assez bien remonter le temps, en ce qui concerne les ancêtres de Néanderthal, en est-il de même pour Cro-Magnon ? Il m'est difficile d'être affirmatif tant la science s'acharne à trouver, pour compléter et valider son arbre généalogique discutable, le fameux chaînon manquant. Ne s'agit il pas ici de chercher une trame logique ?

Le carnet de notes du début de journée est maintenant un ramassis de pages griffonnées, raturées, à peine lisibles, mais il a le mérite de présenter un raisonnement qui me semble à présent convaincant.

Je décide donc de me lancer et de vous présenter le fruit de mes réflexions.

Au commencement de ce que l'on appelle la lignée de Néanderthal, il y a 38 millions d'années, on trouve une espèce de singe nommé *Amphipithécus*. Il semble que la lignée des singes ne soit pas directement intervenue dans la future lignée de Néanderthal, mais qu'un pré hominidé (un être n'étant plus un singe tout en n'étant pas encore un humain), aurait été le départ de cet arbre généalogique. De quoi rester perplexe sur l'idée qu'un singe puisse être source de notre humanité puisque celui-ci n'en était déjà plus tout à fait un !

Les origines de l'Homme semblent remonter, en fait, aux origines du groupe des primates auquel il semble appartenir, selon l'anthropologie actuelle. Et plus précisément à l'apparition des premiers hominidés, représentés actuellement par les singes d'Amérique du sud (ouistitis, atèles), d'Afrique (macaques, chimpanzés, gorilles) et d'Asie (orangs-outans et gibbons).

C'est au début des années soixante qu'ont été découverts en Egypte par l'équipe d'E.L. Simons, de l'Université Duke aux USA, les premiers restes de primates qui peuvent être apparentés aux lointains ancêtres de l'Homme. Depuis, une vingtaine d'espèces différentes, âgées de - 37 à - 32 millions d'années BP, a été trouvée en Afrique du Nord. Parmi elles, *Aegyptopithecus* et *Catopithecus* qui sont parmi les mieux connues. Longtemps considéré comme un lointain ancêtre potentiel de l'Homme, *Aegyptopithecus* ne serait peut-être, en fin de compte, qu'une branche isolée apparentée à des formes semblables aux babouins et autres macaques. Encore une certitude de l'anthropologie qui finit dans une impasse ! Une de plus.

Depuis, plusieurs fossiles contemporains et de morphologie assez proche de celle des formes égyptiennes ont été découverts au Sultanat d'Oman. Il faut y ajouter quelques restes très fragmentaires trouvés en Algérie et en Tunisie. Le nombre de ces découvertes était, jusque très récemment, en faveur d'une origine et d'une évolution africaine des premiers hominidés. Mais depuis 1994, les découvertes de primates fossiles se multiplient en Asie. La découverte en Chine orientale des restes d'un petit primate vieux de 45 millions d'années par l'équipe de C. Beard, du Carnegie Muséum, à Pittsburgh aux U.S.A, a relancé le débat d'une origine mixte africaine et asiatique.

En 1993, déjà, une équipe dirigée par Jean-Jacques Jaeger du C.N.R.S de Montpellier, en France, a retrouvé les restes d'un petit primate inédit, *Bahinia pondaugensis*, au Myanmar (ex-Birmanie).

Ce nouveau venu possède toutes les caractéristiques dentaires permettant de le placer au sein des premiers hominidés. Ces fossiles chinois et birmans sont particulièrement importants puisqu'ils contribuent à proposer une origine au sous-ordre des anthropoïdes, au sein de la famille des Tarsiidae. Cela nous apprend ainsi que l'origine des anthropoïdes (pré hominidés) pourrait bien remonter à 55 millions d'années. En 1997, nouvelle découverte : Jaeger décrit une de ses trouvailles, le *Siamopithecus eocaenus*, un anthropoïde vieux de 35 millions d'année vivant au Sud de la Thaïlande. Ces découvertes inédites de 1993 à 1997 confirment donc que l'Asie du sud-est, et en particulier le Myanmar et la Thaïlande, représentent des régions clés dans la compréhension de l'origine et de l'évolution des anthropoïdes et des hominidés actuels. Mais elles démontrent aussi que si l'ancêtre (supposé) direct de l'Homme est surtout recherché en Afrique, son lointain ancêtre, lui, est très certainement asiatique. L'histoire évolutive des grands singes serait donc plus complexe qu'on ne le pense. Il est à présent certain que l'Asie du sud-est a joué un rôle important dans l'origine et l'évolution des hominidés si l'on accepte, bien sûr, l'idée que les grands singes sont une étape dans l'évolution qui nous a permis de devenir humains.

Il faut remonter ensuite au premier *Ramapithèque punjabicus*, trouvé en Inde, le plus évolué des dryopithécinés, pour trouver dans cette espèce une approche sérieuse d'hominidé. C'est ce primate qui se répandit à travers l'Afrique et l'Asie et de là en Australie pendant 14 millions d'années, selon la paléontologie actuelle.

Si l'on accepte cette version, après l'Inde, c'est au Kenya et en Tanzanie que se situerait alors le berceau de la lignée de Néanderthal. Cependant, il n'a jamais été trouvé de squelettes certifiés ou des traces d'habitats ou de vie prouvant cette évolution, pas plus que le sens de cette migration vers l'Europe.

Si l'on continue sur la chronologie officielle, c'est le *Paranthropus*, un australopithèque caractérisé par une station debout et la maîtrise d'une technologie rudimentaire de pierre taillée, qui a débuté sérieusement la généalogie de Néanderthal (de - 4,5 à 1 million d'années BP).

Pourtant les deux australopithèques (*Ramapithèque* et *Paranthropus*) étaient différents d'aspect l'un de l'autre et ne doivent leur classement dans une évolution commune **qu'au fait qu'ils se tenaient tous les deux dressés sur leurs membres inférieurs**. Est-ce bien suffisant pour en faire des éléments d'une même famille, d'une même branche généalogique ?

Si l'on suit leur histoire, le premier aurait poursuivi son évolution vers une nouvelle forme d'individu alors que le second se serait éteint sans descendance. En sommes nous certains ? Et sommes nous persuadés réellement que nous tenons là les premiers maillons de la lignée de Néanderthal ? Rien n'est moins sûr. Celle-ci reste jalonnée d'impasses et de bifurcations inattendues dont certaines ne sont actuellement que des théories non confortées par des découvertes.

Les paléontologues actuels estiment que le genre a évolué, il y a environ 2,5 millions d'années, pour passer de l'australopithèque à l'homo, genre dont nous héritons directement,

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

si l'on en croit l'anthropologie : homo est donc le genre, dans l'espèce des hominidés, qui inclut les humains et les espèces qui peuvent lui être rapprochées. Toutes les espèces, sauf *homo sapiens*, sont éteintes aujourd'hui.

Habilis est la première espèce du genre homo et daterait de - 2,5 à - 2 millions d'années B.P. Elle serait issue d'Afrique de l'est (quoique l'Asie nous réserve peut être des surprises au vu des renseignements que j'ai mais dont j'attends la confirmation indiscutable avant de publier quoi que ce soit). L'individu mesurait environ 1,15 à 1,30 m et pesait de 30 à 40 kg. Il maîtrisait la pierre taillée. Sa capacité crânienne, développée, allait de 550 à 680 cm³.

Vient ensuite *Ergaster* qui aurait vécu à la même période qu'*Habilis* mais aurait survécu à son cousin puisqu'il était encore présent sur le sol africain de - 2,2 millions d'années à -1 million d'années BP. Il aurait donc continué de progresser, seul, pendant plus d'un million d'années ! C'est pourtant le successeur officiel d'homo *Habilis*, dans l'état actuel des recherches.

Puis, après lui, vint *Erectus* qui, apparu aussi à la même époque, mais survécu aux deux autres puisqu'il vécut de - 2,5 millions d'années à - 200 000 ans BP et imagina apparemment la vie sociale du genre homo en créant la notion de vie en groupe. Prenant pourtant comme repères les dates des recherches officielles en ce domaine, j'ai du mal à admettre qu'*Erectus* puisse côtoyer dans le même espace-temps que lui son ancêtre puisque ce dernier fut, aux dires des paléontologues, son contemporain pendant plus de 100 000 ans !

Cela va à l'encontre même de la théorie de l'évolution qui se veut linéaire et continue : un ancêtre disparaît et est remplacé par son descendant en un temps intermédiaire plus ou moins long ... 100 000 ans, ce n'est plus ce que l'on peut considérer comme un temps intermédiaire !

Erectus est la première espèce considérée comme humaine à dépasser son lieu d'origine, son territoire, et à conquérir le monde. Il a la taille d'un homme actuel, soit entre 1,70 et 1,80 m. Sa capacité crânienne par contre augmente encore : de 750 à 1250 cm³. Il connaît, semble-t-il, l'usage du feu et le domestique puisque des traces en ont été trouvées partout où cet individu fut exhumé. De plus, il est l'inventeur du silex biface.

Mais là aussi, comme pour les autres, le mystère règne : En effet, Savez vous que l'on a reconstitué le faciès de cet hominidé à partir de 70 fragments distincts trouvés en des lieux différents ? Alors, comment être sûr que nous n'avons pas carrément inventé un ancêtre qui n'existe pas dans la réalité ?

On a tendance actuellement à restreindre le terme d'homo *Erectus* aux seuls fossiles asiatiques (les Pithécantropes) et à appeler homo *Ergaster* les fossiles africains et homo *Heidelbergensis* les fossiles d'Europe. La paléontologie, qu'il ne faut absolument pas critiquer, fait des efforts prodigieux pour tenter de reconstruire la réalité, mais pour autant n'est-elle pas exempte de possibles erreurs. C'est là toute la problématique dans la lente remontée du temps.

Entre - 700 000 et - 300 000 ans BP surgit donc l'homo *Heidelbergensis*. On appelle souvent ces hommes les pré néanderthaliens. C'est la première espèce d'hominidé fossile connue en Europe et donc le premier humain considéré comme européen. La limite entre les homos *Heidelbergensis*, les premiers néanderthaliens et les néanderthaliens « vrais » est floue et sujette à discussion.

Lorsque Néanderthal apparaît enfin, c'est le plus abouti des hominidés de sa lignée, si l'on considère que cette chaîne est continue, ce qui ne me semble pas évident au vu de la juxtaposition de certaines dates de présence sur la planète qui ne plaident pas avec la notion d'arbre généalogique linéaire et continu !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cet hominidé aurait vécu entre - 250 000 et - 35 000 ans BP. C'est une espèce apparemment uniquement européenne (à quelques exceptions près) qui était présente durant les âges glaciaires. De la taille d'un homme actuel, sa capacité crânienne est importante : de 1200 à 1650 cm³. On appelle sa culture de la taille de pierre, la culture moustérienne du nom du village où elle fut exhumée : Moustier, en France, (Mais cette culture ne l'ont-ils pas « apprise » en regardant Cro-Magnon faire ?). De plus, ils enterraient leurs morts, comme le fait aussi Cro-Magnon.

De part les traces qu'a laissé Néanderthal sur le continent européen, on sait qu'il y a 100 000 ans, il y vivait déjà en nomade, voyageant en groupe à la recherche de nourriture. Il était organisé socialement mais, malheureusement pour lui, vivait pratiquement en autarcie et limitait au maximum ses relations avec les autres clans. On attribue d'ailleurs la lenteur de ses progrès sociaux et technologiques à ce fait. La plupart des traces trouvées le sont en Europe et nulle part ailleurs. Il est pourtant probablement issu d'une migration moyenne orientale car on trouve sa trace aussi au Proche-Orient et en Asie centrale.

On peut dire aujourd'hui, sans trop s'avancer, que Néanderthal pourrait être une branche parallèle à Cro-Magnon, un cousin en quelque sorte, mais certainement pas, à mon humble avis, son ancêtre. S'ils ont un ancêtre commun quelque part, cela ne peut être que loin derrière eux sur l'arbre généalogique et placé sur une bifurcation, une de plus, à un moment inexplicable aujourd'hui où cet aïeul était porteur à la fois des gènes de l'un et de l'autre. Ces gènes se sont probablement mutés pour devenir distincts l'un de l'autre sans que l'on sache pourquoi, quand et comment cela a pu se passer et quelles conditions ont été nécessaires pour réaliser ce mystère de la biologie humaine, impossible à reproduire aujourd'hui.

C'est alors que, vers - 35 000 ans BP, apparaît (au vu des résultats à ce jour) une population d'un type nouveau : Cro-Magnon appelé aussi homo sapien, « l'homme sage ».

Issu d'une espèce regroupant l'ensemble des ethnies actuelles, il va voir sa suprématie gagner sur les autres hominidés.

En trois cent mille ans, le premier représentant direct et certifié de notre espèce va peu à peu remplacer tous les autres hominidés, explorer la Terre et atteindre tous les territoires de celle-ci. Sa suprématie le distingue de tous ses « ancêtres » ainsi que sa vitesse de propagation sur la planète. Il se sédentarise et se lancera à la conquête du monde de l'imaginaire. Il découvre alors l'art, la magie et les mondes invisibles.

La nature le mettant toujours en péril par des cataclysmes, des changements climatiques et géologiques, il va renforcer sa capacité d'adaptation et de survie. Son cerveau continue alors de se développer et de se ramifier jusqu'à des niveaux vertigineux. Cet être devient un fabuleux penseur : Il conçoit la notion d'espace vital, le délimite et invente la défense du territoire, la propriété, la famille, la vie conjugale, le travail, l'agriculture. Quand il se regroupe au sein de villages, Cro-Magnon crée lentement les relations sociales, le pouvoir et les privilèges.

Avec l'expansion démographique, il s'organise et crée des sociétés. Puis il se lance dans la domestication des animaux qui va renforcer encore son pouvoir sur les éléments. Il se sent tellement puissant qu'il ne peut plus imaginer qu'il n'est qu'un simple produit de la nature. Il conceptualise alors un univers divin pour expliquer ses origines. Ce divin va l'exalter et l'amener à immortaliser sa présence par des œuvres magistrales : tombeaux, monuments dédiés aux dieux. Il invente l'écriture, l'architecture, la médecine.

Les deux populations, Néanderthal et Cro-Magnon vont se côtoyer paisiblement, sauf peut être dans le sud de la France où, semble-t-il, exista une lutte de territoire. Soudainement, et sans que l'on ait d'explications logiques, toute trace de Néanderthal va disparaître. Que lui est-il donc arrivé ?

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Qui est cet homme de Cro-Magnon, en tous points identiques à nous, mais dont on ne sait ni d'où il vient (car l'on n'a pas encore trouvé son lieu d'origine), ni surtout pourquoi il a choisi le continent européen pour prospérer. Quand est ce qu'il est apparu sur cette terre ? Où est son foyer d'origine ? Autant de questions sans réponses qui me laissent dubitatif.

J'ouvre un dossier machinalement sur mon bureau et je vois apparaître alors une myriade de photographies de peintures rupestres, de gravures faites par cet homme que l'on dit primitif. Les dates estimées de ces ouvrages mettent en évidence que les grands progrès culturels (création de l'art, de la parure, du débitage du silex en lames et non plus en éclats) n'interviendront qu'après l'omniprésence de Cro-Magnon sur Néanderthal.

Personne ne saura jamais si cette domination s'est faite par assimilation (peu probable au vu leur différence génétique), par extinction, ou par une guerre sans merci que ce serait livré les deux ethnies. Pour l'instant aucune trace de génocide n'a été trouvée qui appuierait cette théorie.

Le temps de m'allumer une cigarette, histoire de décompresser et, tout en m'asseyant, je me pose une question qui est revenue plusieurs fois dans la journée : Pourquoi la science classique tient elle tant à rattacher l'homme de Néanderthal dans la chaîne d'évolution du singe à Cro-Magnon puisqu'il est scientifiquement prouvé que celui-ci et l'homme de Cro-Magnon sont génétiquement incompatibles ? Une femme néanderthalienne n'aurait jamais pu avoir d'enfant d'un Cro-Magnon et vice-versa.

Le professeur français, André Langaney, grand spécialiste de la biologie moléculaire, interrogé sur la question, repousse lui aussi l'idée qu'une seule race ait pu évoluer linéairement et préfère privilégier l'idée d'une évolution humaine à partir de plusieurs arbres généalogiques, de plusieurs sources : « la poly-origine ».

Le non-spécialiste que chacun d'entre nous est, en présence de tant d'incertitudes, se doit d'interpeller les scientifiques sur leurs affirmations, mais là c'est une soudaine chape de plomb qui s'abat sur le sujet et un mutisme prudent cède la place à la belle certitude habituellement affichée par les scientifiques. L'homme de Cro-Magnon dont on fait le digne représentant de la race blanche a-t-il toujours été blanc ou a-t-il pu être noir, comme le pensait Negri en 1895 ?

Si, par contre, il a toujours été blanc, on ne sait alors toujours pas d'où le faire venir sans risquer de se tromper. Certains le font migrer d'Asie où il aurait, passez moi l'expression, « blanchi » dans un milieu froid (le Tibet, par exemple), d'autres le voient originaire du grand nord (rescapés de Thulé, d'Hyperborée ?).

A moins que ce ne soit un noir à la peau très claire de type Hottentot Bochimane ?

En effet, dans le sud de l'Afrique, la famille khoisane, (mot issu de *khoi* et de *san*. Cela se prononce « *koissane* ») appelée autrefois la famille Hottentot Bochimane, constitue une petite famille linguistique avec cinq groupes d'individus pour une trentaine de langues, presque toutes en voie d'extinction, et dont le nombre total des locuteurs ne dépasse pas le demi million d'individus.

J'avoue en cet instant ma perplexité, je reste plus qu'interrogatif. Je décide encore une fois d'explorer Internet à la recherche d'une réponse à la question troublante : existe-t-il encore une survivance de l'homme de Cro-Magnon quelque part sur cette planète ? Je repars donc de plus belle dans mes recherches documentaires. Se pourrait-il que le type Koissane soit une communauté survivante de Cro-Magnon ?

Qu'est devenu ce vieillard du commencement des temps de l'Homme, grand maître du rite de l'ocre rouge dont il s'enduisait le corps en signe d'hymne à la vie ? Voilà que de nouvelles questions apparaissent sans pour autant que j'ai pu régler les précédentes.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Si l'on recherche le lieu d'origine de Cro-Magnon, nous avons bien quelques traces de ses déplacements dans le monde : A l'est, on le retrouve en Europe centrale et du sud-ouest jusqu'aux Açores et aux Canaries, avec quelques cas étranges comme le code génétique européen inscrit il y a 15 000 ans dans celui des amérindiens et ce squelette retrouvé en Amérique du nord et vieux, lui, de 9000 ans.

Par le nord, nous le trouvons en Afrique où il est présent jusque dans les tombes égyptiennes prédynastiques et dans certaines parties du Moyen-Orient. A l'ouest, on le situe en Amérique centrale et du sud, jusqu'en Amazonie. Toutefois cela ne nous donne pas son point d'origine et le chemin de sa migration, pas plus d'ailleurs qu'un quelconque point commun avec Néanderthal qui, lui, ne semble pas friand de longs voyages. Selon les recherches du professeur Verneau, en 1886, on a cependant trouvé la trace d'une présence massive d'hommes de type Cro-Magnon d'essence très pure sur l'île de Gran Canaria, dans l'Archipel des Fortunées (les actuelles Canaries). Ils furent donc probablement les ancêtres des Guanches. Est-ce le point d'origine ?

L'Homme est-il le sujet d'une évolution biologique lente, comme l'affirme la théorie darwinienne ? N'a-t-il quitté que très récemment son statut d'animal pour devenir un être social ? A-t-il subi de nombreuses mutations liées à son évolution et son environnement géologique et climatique ? Ou bien, comme l'affirme la théorie diffusionniste, son évolution biologique est totalement indépendante de son évolution sociale, ce qui soutiendrait qu'il ait pu être civilisé bien plus tôt que la science anthropologique ne le croit et que le niveau de civilisation qu'il a pu atteindre de par le passé n'a rien à voir avec sa morphologie telle que le conçoit la paléontologie actuelle. Il nous est impossible de dater avec les moyens présents, aussi performants soient ils, la date d'apparition en tant que tel de l'homme de Cro-Magnon.

Tous les scientifiques s'accordent cependant pour dire qu'il supplante dès son apparition et d'une manière incontestable les autres espèces d'hominidés, inclus Néanderthal. Comment savoir à quel moment a commencé sa marche vers la civilisation ?

La théorie darwinienne

Toutes ces questions et les découvertes citées plus haut me rendent perplexe. Pour quel camp dois-je opter ? Vers quelle conception de l'évolution de l'Humanité mon intuition m'incline à pencher ? Je me propose de me replonger dans les méandres du darwinisme afin de clarifier mon point de vue ...

En publiant en 1859 son ouvrage intitulé *Origine des espèces par voie de sélection naturelle*, le naturaliste Charles Darwin, co-fondateur du concept d'évolution avec son précurseur Lamarck, bouscula les bases scientifiques sur lesquelles la science reposait jusqu'alors.

Aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, Dieu était encore très présent dans la vie quotidienne et la religion toute puissante. En France, la religion ne fut séparée de l'Etat qu'en 1905 ! A l'heure actuelle, aux USA, la religion tente à nouveau de prendre le pas sur la science et veut instaurer le dogme d'une Bible qui ne puisse être contestée sur le plan scientifique dans ce qu'elle est censée révéler. Les tenants de cette tendance se nomment eux-mêmes « les créationnistes ».

Les textes religieux (je parle ici sans désigner telle ou telle religion) aux siècles précédents étaient la référence absolue et les discuter, une hérésie ! Aujourd'hui, cette tendance pourrait entraver les progrès scientifiques en altérant le jugement et en limitant le libre-arbitre nécessaire dans ce genre de recherches. Ne croyez pas que cette attitude était seulement moyenâgeuse et si elle était simplement compréhensible à l'époque, compte tenu de nos connaissances et du climat social qui régnait alors, aujourd'hui

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

cela ne se justifie plus et sa propension à devenir agressive envers quiconque remet en cause la Bible, la Thora ou le Coran est un souci pour les libertés individuelles, y compris aux USA, où ces libertés sont paraît-il garanties.

Quelle est donc l'origine des espèces ? Existe-t-il un créateur originel qui aurait pu concevoir, en sus du monde minéral et végétal, la faune et l'Humanité, comme le croyait le théologien William Paley au dix-huitième siècle ? Darwin et ses confrères, partisans de l'évolutionnisme, répondent que la réponse la plus probable est : non. La sélection naturelle agit seule, en aveugle et sans intention.

La thèse de l'évolution définit en effet l'idée que le monde n'est pas le résultat d'une création spontanée (faune, flore et humanité créées en même temps) issue d'un dieu - quel qu'il soit - mais d'une lente évolution des espèces minérales, végétales et animales. Le discours est basé entre autres sur la constatation, lors des études naturalistes faites par Darwin pendant son parcours de cinq ans sur le « *HMS Beagle* », que l'espèce la plus forte l'emportait sur la plus faible.

Dieu n'existe donc pas : le monde est le bilan d'une combinaison infinitésimale de croisements biologiques et le résultat d'un mouvement permanent, d'une adaptation aux conditions environnementales et climatiques des espèces. Certaines réussissant à survivre là où d'autres disparaissent. Pour Darwin et consorts, c'est donc la somme infinitésimale des combinaisons qui transformèrent la cellule unique en créature invertébrée et celle-ci en ce qui est devenu, ensuite, la diversité générale des espèces. Diversités et modifications perpétuelles qui se poursuivent encore de nos jours.

Dans cet ensemble, l'Homme n'est qu'une espèce parmi d'autres et son évolution est encore à venir. Loin de son origine divine, il n'est le résultat, lui aussi, que d'une lente évolution qui l'a emmené d'une vulgaire entité unicellulaire à ce qu'il est aujourd'hui.

L'idée que les espèces se transforment au cours du temps remet en question l'origine divine de l'Humanité. Pour les adeptes d'une prédestination divine des hommes, notamment les créationnistes, cette théorie va à l'encontre du texte même de la Bible ou des textes sacrés des autres religions.

Georges Louis Leclerc Buffon, par exemple, envisageait une histoire de la terre et de la vie qui ne s'accordait pas avec *la genèse* dans la Bible, ce qui lui attira les foudres du clergé.

En 1751, la faculté de théologie de la Sorbonne à Paris (France) condamna seize propositions de son *Histoire naturelle* et il dû se rétracter publiquement. Les scientifiques de l'époque ont bien essayé d'écarter cet obscurantisme pour une logique plus matérialiste, fondée sur l'observation des êtres vivants et la façon dont ils tiraient avantage de leurs particularités, mais rien n'y fit. Aucune loi fondée sur l'expérience ne permettait de comprendre les raisons de l'évolution des êtres vivants. Il fallut donc attendre le génie de Lamarck pour trouver les preuves de cette transformation de la nature et proposer ainsi une explication rationnelle de ce mécanisme complexe qu'est l'évolution.

Ma démarche dans ce chapitre est avant tout de tenter de savoir si l'Homme qui a fondé la civilisation de Shambala, il y a probablement au moins 150 000 ans, pouvait être un primaire physiquement et / ou intellectuellement. Ce procédé est certes un peu à l'emporte pièce, mais mon sentiment est que l'évolution de l'espèce hominidée au sens biologique du terme, même si cela peut se révéler intéressant vis-à-vis de l'espèce humaine, n'est pas le facteur le plus important de l'évolution de l'Homme. La compréhension de son évolution intellectuelle et sociale est bien plus capitale. Si rien ne nous prouve que l'Homme ait été civilisé avant le ou les déluges (quoi que les découvertes de Jéricho et de Catal Hüyük nous prouvent dès à présent qu'il existe de sérieuses présomptions), le contraire ne peut pas davantage être attesté de manière précise.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Du coup, une question survient : un être humain qui a atteint un certain niveau de civilisation peut-il, si des conditions extrêmement astreignantes le placent dans une situation désespérée de survie, retourner à l'état sauvage ? Et dans ce cas, sur la base des traces laissées par lui lors de sa longue survivance, au cours des millénaires suivants, comment déterminer avec certitude son réel niveau de connaissances, de civilisation, par rapport à la vie qu'il mène alors ?

L'involution sociale est apparue maintes fois sur cette Terre, presque à chaque fois lors du déclin d'une civilisation :

- Sur l'île de Pâques où suite à une guerre tribale pour le pouvoir et sans merci, une partie de la population retourna au cannibalisme en mangeant l'autre.
- En Crête après le séisme qui détruisit la civilisation minoenne, seuls des pêcheurs illettrés occupaient l'île, sans réelle communauté, presque retournés totalement à l'état d'origine.
- Au Moyen-âge (appelé aussi l'âge obscurantiste), la chute de Rome en - 1507 ans BP (493) entraîna un retour à la barbarie dans une grande partie des provinces abandonnées de l'Empire et le retour au concept de tribus, de clans, aux naissances de royaumes de seigneurs de la guerre.

L'Homme, sur le plan darwinien, n'est pas incompatible avec l'évolution sociale. Il a pu évoluer en 150 000 ans sur le plan physique tout en se développant intellectuellement et socialement beaucoup plus vite que ce que la science ne le suppose ou ne l'admette aujourd'hui. La planète a vécu au moins quatre déluges importants, à des périodes où l'on situe la probabilité d'existence des civilisations de Shambala, d'Hyperborée, de Mu et bien sûr d'Atlantys.

Combien de temps a-t-il fallu, sans moyens ou presque, naufragés sur des terres inconnues, pour que ces femmes et hommes désespérés n'arrivent à reconstruire une société munie de règles permettant à nouveau une véritable évolution vers la civilisation ?

Aujourd'hui le schéma évolutionniste de Lamarck et Darwin, qui soutient une évolution génétique parallèle à l'évolution sociale, est battu en brèche par les nouvelles découvertes qui viennent soutenir un contraire inattendu il y a seulement deux cents ans.

Si l'évolution ne doit pas être considérée comme la panacée, comme l'évangile de la science, elle ne doit pas non plus être intégralement jetée aux orties car beaucoup du concept présenté par les deux naturalistes s'est révélé exact. Le concept est bon, mais malheureusement incomplet, surtout au vu des récentes découvertes, imprécis quant à l'évolution de l'aventure humaine qui ne peut se résumer seulement à une histoire de sélection des plus forts au mépris des plus faibles. Une preuve ?

Tous les peuples dits barbares, aussi puissants soient-ils, ne durèrent pas autant que les civilisations égyptiennes, grecques ou romaines. La force et la survie, ici, étaient du côté desdits « faibles », de ceux qui privilégièrent la raison à la brutalité. Drôle de paradoxe si l'on considère la règle de la sélection du plus fort, édictée en dogme de l'évolution, telle qu'elle était pensée par ses concepteurs !

La raison a toujours remporté la victoire finale face à la force physique. L'Homme n'est-il pas censé être le seul « animal » vivant doué de cette précieuse faculté de penser, de réfléchir sur lui-même, sur son devenir, sur son environnement ? Voilà une donnée qui n'a jamais été prise en compte dans le concept de l'évolution (ni dans celle des créationnistes) et qui ne peut s'appliquer à l'ensemble des espèces !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

L'archéologue, s'appuyant sur les théories existantes qui ont toutes au moins un siècle, voit le résultat de ses recherches contesté, contredit, quand ce n'est pas purement et simplement anéanti. La nouvelle génération d'archéologues ne se laisse pas influencer par les fondamentalistes de la Science, de quelques bords qu'ils soient, et refuse chaque jour un peu plus de nier l'évidence des preuves.

Le darwinisme sans nuances fait pourtant encore référence dans les écoles, les universités, les laboratoires d'archéologie. Le créationnisme, lui, y fait son entrée. Le seul fait d'imaginer qu'en lieu et place de barbares hirsutes vivant dans des grottes, au froid et dans la faim, découpant la viande avec des éclats de pierre, il y ait pu y avoir une ou plusieurs civilisations évoluées et que la situation de l'homme de la préhistoire ne soit pas le cheminement normal de son évolution mais le résultat d'un cataclysme planétaire l'ayant placé en fâcheuse situation de survie, bien involontaire, constitue un contresens voire, ce qui est un comble pour un concept athée, une hérésie !

Il ne faut pas pour autant nier en bloc le concept d'évolution, ou sombrer dans le créationnisme primaire qui est un retour à l'obscurantisme, et s'aveugler par rapport aux preuves scientifiques incontestables produites par le radiocarbone ou la thermoluminescence et entraîner alors un rétrécissement de l'esprit critique et du libre arbitre de chacun, ne pouvant mener l'Humanité qu'à une régression voire à sa perte !

La religion reste, et ce jugement m'est strictement personnel, le refuge des craintifs de la vie et l'expression exacerbée, la réminiscence, de peurs qui tenaillent l'Homme depuis la Préhistoire. Abonder dans une confiance absolue en la religion est un retour à l'esclavage intellectuel et moral, le contraire même de la progression d'une civilisation vers sa perfection.

La théorie néo-diffusionniste

Le néo-diffusionniste est une nouvelle approche de l'évolution de l'Humanité. Il n'est pas fermé aux possibilités alternatives, même si celles-ci revêtent parfois un aspect presque fantastique : Considérer que l'Homme ne suit pas forcément un procédé d'évolution comparable à celui des animaux qui peuplent la terre, compte tenu des spécificités qui sont les siennes, reste une conviction profonde du néo-diffusionniste. Il ne s'explique pas encore pourquoi celui-ci ne serait pas un animal comme les autres, mais pose en hypothèse que l'Homme évolue de manière différente. Peut être parce qu'il ne rejette pas une possibilité, folle certes, qu'il soit un « accident » dans l'évolution, une marginalité, une singularité de l'espèce.

Le fondement de cette théorie repose sur l'évidence qu'aucune connaissance véritable et structurée ne saurait naître spontanément, totalement finalisée, à partir du néant. Le créationnisme est donc un non sens aux yeux des néo-diffusionnistes. Plus simplement, ces derniers ne reconnaissent pas ce que l'on nomme dans le langage populaire « la science infuse ».

Pour le néo-diffusionnisme, la science ne peut découler que d'un modèle ancestral, construit par l'expérience, par petites touches successives, par tâtonnements, au cours de millénaires. Si une civilisation naît structurée spontanément, si elle passe d'une peuplade de nomades à un peuple sédentaire et bâtisseurs presque sans réelle transition, c'est qu'elle n'a rien conçu d'elle-même mais qu'elle a hérité de concepts ancestraux reçus en héritage par le biais de contacts avec un autre peuple, plus évolué. Cet héritage, soudain, inattendu, accélère alors vertigineusement sa progression civilisatrice : Le peuple cédant diffuse son savoir vers un peuple moins développé qui ainsi accède à cette connaissance sans l'avoir conçue. De lourds soupçons pèsent à ce sujet sur l'Egypte, mais aussi sur Sumer, la civilisation de l'Indus et sur la civilisation des Olmèques en Mésopotamie. Ils sont en passe prochainement d'être vérifiés.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En ce qui concerne les origines de l'Homme, sans dire que depuis sa conception celui-ci fut toujours tel qu'il est aujourd'hui physiquement, les néo-diffusionnistes pensent qu'il pourrait être un accident génétique de l'évolution et cela bien avant d'en arriver à la cohabitation Cro-Magnon et Néanderthal. Cela expliquerait évidemment pourquoi on ne retrouve pas le fameux chaînon manquant permettant de le relier à la chaîne d'évolution des hominidés : Il serait en fait une mutation accidentelle, une anomalie pour l'espèce de référence.

Quand je parle d'accident de l'évolution, je sous-entends que si la branche commune peut être celle admise aujourd'hui en ce qui concerne les origines de l'Homme, à un moment donné de son évolution, suite à des conditions encore aujourd'hui inexplicables, la branche de Cro-Magnon est née, elle, radicalement différente de celle qu'elle aurait du être pour confirmer le prolongement de l'homme de Néanderthal. Les caractéristiques, découvertes récemment, et qui corroborent totalement cette différence radicale, sont que Néanderthal et Sapiens (Cro-Magnon) sont génétiquement incompatibles d'une part, et d'autre part, sur le plan artistique, Sapien montre une supériorité intellectuelle et émotionnelle sans conteste sur son cousin Néanderthal.

Si le néo-diffusionnisme ne renie pas en bloc l'approche de Lamarck et de Darwin, il y met toutefois un sérieux bémol et considère donc qu'il n'y a aucune raison d'insérer Sapien dans la chaîne d'évolution qui a conduit le singe, via les premiers hominidés, en direction de Néanderthal.

Il peut y avoir d'autres explications non encore trouvées à ce jour sur l'apparent prolongement de Néanderthal et de Cro-Magnon. Actuellement les hypothèses les plus diverses peuvent être échafaudées, même les plus incroyables. On peut imaginer, par exemple, que l'ancêtre commun, duquel sont parties les deux branches distinctes qui ont donné Néanderthal et Cro-Magnon, soit beaucoup plus ancien que celui qu'on leur pressent actuellement.

On peut aussi imaginer que l'homme de Cro-Magnon a évolué comme une espèce à part et qu'il a perdu rapidement beaucoup des attributs de son arbre généalogique dans son évolution. Il est devenu moitié homme, moitié ... autre chose.

Tant que la liaison ne sera pas faite de manière indiscutable entre Néanderthal et Cro-Magnon, le mystère restera entier sur les origines de ce dernier.

Cela peut paraître totalement farfelu, mais il faut quand même savoir que l'homme est le seul « animal » qui crée son abri avec des matériaux composés de manière complexe, qu'il adapte son environnement au lieu de s'adapter à lui, qu'il crée des moyens artificiels pour accroître ses performances, qu'il exploite (en principe) les réserves naturelles de manière rationnelle, calculée et non de manière instinctive. C'est le seul aussi qui peut tuer son semblable ou tout autre animal autrement que par besoin de manger. Pour finir, et ce n'est la moindre de ses spécificités vis-à-vis des autres animaux, c'est le seul « animal » qui n'a pas de prédateur sérieux pour juguler son invasion planétaire, comme si rien dans la chaîne alimentaire n'avait été prévu à l'origine pour contenir son développement !

Face à une évolution aussi radicalement différente vis-à-vis de sa branche d'origine qui était quasiment à l'opposé de ces spécificités suscitées, on comprend mieux qu'ayant acquis une supériorité évidente sur le reste de son espèce (et sur toutes les autres espèces animales et végétales) il élimina complètement ses concurrents, de manière consciente ou non, pour seul subsister et régner sans partage.

Cro-Magnon est donc, peut être, beaucoup plus ancien qu'on ne le suppose et, s'il est contemporain de l'homme de Néanderthal, il est possible que cela fût depuis une très longue période. Sa dissémination sur le globe n'est pas à l'image de ses « ancêtres ». Il est plus discret, plus furtif et ne nous laisse que peu d'indices sur son déploiement planétaire.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Le néo-diffusionnisme, c'est aussi une approche de l'évolution différente. Il place dans le champ des possibles le fait qu'une partie de l'Humanité ait pu suivre un chemin privilégié qui lui a permis de croître socialement et technologiquement de manière exponentielle, même si la période de cette croissance a pu s'étendre sur plusieurs milliers voire plusieurs dizaines de milliers d'années.

Des êtres humains comme Sapiens, placés dans un contexte idéal, à savoir :

- Un territoire riche en gibiers et en fruits ou racines comestibles,
- Une alimentation régulière et abondante d'eau douce,
- Un climat favorable à un renouvellement rapide des ressources naturelles et animales.

ont pu alors prospérer et donc constituer rapidement, par le biais des naissances, une tribu voire une communauté bien plus importante qui a du faire face alors à une organisation nécessaire pour répartir justement les ressources de son territoire afin de permettre à chacun de vivre sans arrière-pensée sur les biens de son voisin, pour assurer correctement sa survie.

Le concept de vie tribale ne peut se perpétuer lorsqu'une population d'une même communauté atteint un point critique en nombre d'individus. Si une organisation ne naît pas rapidement de cette croissance, on atteint alors rapidement le chaos : La communauté se fractionne, créant ce que j'appellerai des seigneuries guerrières qui se combattent pour la prise des biens de l'autre. La civilisation n'aurait jamais pu voir le jour dans un pareil climat social. Mais, et c'est là le miracle, si un chef charismatique, terme que ne renierait pas Max Weber, surgit de cette communauté et la souda autour de lui, il instaure alors des règles qui assoient son pouvoir tout en régissant la vie de la communauté. Ce fut ces règles qui probablement devinrent la base, le premier pas vers l'acte civilisateur.

Sapien est, bien plus que Néanderthal, conscient de la place qu'il tient dans l'univers, dans son environnement. Ses peurs, ses questionnements, ont créé chez lui un besoin incoercible d'expliquer les phénomènes qui l'agitent ou qui l'entourent, de là la naissance des dieux. Avec leur conceptualisation, il créa, de facto, l'ordre social des prêtres.

D'abords chamanes, ils prirent de plus en plus de place dans la vie quotidienne de la communauté et régirent, en complément du pouvoir du chef, l'ordre dans cette communauté. N'exerçant pas son pouvoir par la force, le prêtre, en inventant la religion, inventa un concept dérivé : La morale.

Avec des règles non écrites, non astreignantes sur le plan de la vie quotidienne, mais nécessaires pour que la paix règne entre les différents individus d'une même communauté, la religion va lentement mais sûrement réduire le pouvoir de la force brutale et prendre de plus en plus d'ascendant sur le pouvoir du chef. C'est cette marche silencieuse, mais efficace, qui put permettre l'éclosion d'un climat favorable à la naissance de la civilisation.

Sapien, dans certains cas précis a pu évoluer, les conditions précédentes étant réunies et cela bien plus vite dans ces communautés exceptionnelles que partout ailleurs sur la planète où régnait un monde sauvage régi par la force, où le plus fort régnait sur le plus faible voire l'anéantissait. Si un groupe d'individus a pu suivre ce chemin, bien avant tous les autres sur cette planète, et il ne faut pas se fermer à cette éventualité, alors il est devenu infiniment plus doué que les autres parce que prospère et structuré. C'est probablement ce qui s'est passé pour les communautés de Shambala, d'Hyperborée, de Mu ou d'Atlantys. Mais dans ce cas, comment celles-ci ont-elles pu évoluer jusqu'au stade prestigieux qu'on leur connaît ?

Cette hypothèse et son cortège de questions demandent des preuves qu'il faudra aller chercher au plus profond de notre histoire et décrypter des vestiges que nous trouverons ça et là.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il ne faut pas tout attribuer à Atlantys qui, comme vous vous en doutez, ne fut pas l'unique civilisation d'avant le déluge.

Il est plus que probable que nous trouvions des vestiges qui ne peuvent lui être directement attribués, du fait que ceux-ci sortent probablement de sa zone possible d'influence. Il est clair que son rayonnement à l'intérieur des terres continentales européennes n'a pas pu dépasser, si l'on en croit Platon, l'Italie. Toute trace trouvée au-delà de cette limite appartient alors à une autre civilisation qui sera, soit plus récente, soit plus ancienne, soit totalement inconnue, des chercheurs actuels et ceci quelle que soit leur « école » archéologique.

Les terres d'Allemagne, de Bulgarie, de Roumanie, les espaces d'Europe centrale comme la Bosnie-Herzégovine ou même les terres lointaines de Sibérie ont plus de chances d'avoir été le territoire d'Hyperborée que d'Atlantys, voire de sous-produits de ces civilisations comme le fut la civilisation des mégalithes par rapport à Atlantys.

De même, les vestiges trouvés en Mongolie, au Tibet, en Inde ou en Asie du sud-est risquent fort d'être d'une origine inconnue, d'une civilisation non encore répertoriée ou tout simplement une expression, après coup, de la diffusion du savoir de Shambala !

Le néo-diffusionnisme considère comme possible qu'une civilisation ait pu, avant de disparaître, transmettre tout ou partie de sa culture et de son savoir à une autre en devenant, mais elle n'exclut pas pour autant la possibilité que cette civilisation ait pu disparaître sans avoir pu transmettre son patrimoine, à cause d'un déluge ou d'un autre cataclysme d'une rare violence. Le monde a pu vivre ainsi de longues périodes d'obscurantisme avant de se reconstruire sur la base d'écrits oubliés (ce qui fut le cas, moins extrême, du Moyen-âge qui fut, pour sa part, la transition entre notre Antiquité raffinée et la bien nommée Renaissance qui renouait avec l'art et la science). La succession de civilisations évoluées, balayées par une destruction cataclysmique et d'ampleur planétaire, peu importe le type de cataclysme, ne rend pas confus

l'évolution de l'Homme. Tout juste le rend elle amnésique d'une partie de son histoire en lui amputant une période dont il ne peut avoir qu'une souvenance orale, transmise de génération en génération, parfois déformée, ce qui complique encore les recherches.

Enfin, et pour terminer la présentation de cet conception de l'évolution de l'Homme, le néo-diffusionnisme est surtout une nouvelle lecture de l'Histoire qui s'appuie désormais sur les nouvelles découvertes faites, presque quotidiennement, par des aventuriers, des passionnés, des chercheurs partout sut terre et auxquels se joignent de plus en plus de jeunes archéologues en quête d'un territoire vierge d'exploration. C'est à la lumière des trouvailles que l'horizon de l'Histoire recule, que la brume se dévoile et que l'archéologie d'aujourd'hui se voit contrainte de réviser sa position, de plus en plus insoutenable.

N'en déplaise, messieurs les sommités archéologiques du moment, à présent ce sont les amateurs et vos jeunes cadets qui font les découvertes ! Une grande leçon d'humilité et d'ouverture d'esprit, face à l'immensité de l'aventure humaine, tant nos repères contemporains sont misérables face au génie déployé par nos ancêtres. Une leçon où la logique froide et impersonnelle, basée sur des dogmes centenaires que l'on voulait immuables, laisse place désormais à l'imagination créatrice, certes modérée, mais pleine du même appel qui nous pousse au défi, lorsqu'on débute un puzzle, aussi difficile soit-il, de le terminer coûte que coûte.

Dès 1920, le professeur Gordon Childe, un pionnier, avait émis une hypothèse que l'on avait accusée de diffusionniste mais qui fut néanmoins acceptée par la nomenklatura scientifique en raison de sa modération. Il soutenait l'existence de rapports entre la civilisation des mégalithes et celles de la Méditerranée (les civilisations de la mer Égée, plus exactement) et cela dès - 4500 ans BP.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Le professeur Colin Renflew, maître de conférences à l'université de Sheffield, en Angleterre, osa, pour son compte, envisager d'autres origines pour la civilisation occidentale que celles officiellement admises. Selon sa théorie, audacieuse pour l'époque, la source orientale n'aurait pas, seule, présidé à la naissance de la civilisation occidentale. Il estime qu'il faut en situer le berceau dans le nord-ouest du continent dont les habitants exerçaient une activité créatrice 1000 ans au moins avant l'épanouissement des premières cultures méditerranéennes. Pour lui, Stonehenge jouait un rôle important bien avant les célébrations cultuelles de Mycènes.

Sur ces réflexions, issues de mon travail de la journée, mes paupières suppliantes m'invitent à un sommeil réparateur, je referme donc mon journal et mes notes. Je suis satisfait : un premier pas décisif vient d'être franchi. Mon hypothèse de travail gagne en consistance. Le travail de la journée a porté ses fruits.



Ce que l'on sait ... et ce que l'on croit savoir

Savoir ce que tout le monde sait, c'est ne rien savoir. Rémy de Gourmont

Bien que l'objet principal de cet ouvrage, en sus du bilan des recherches faites sur l'ère antédiluvienne, soit la compréhension de la dernière civilisation de cette époque que le commun des mortels appelle Atlantide, je ne peux faire une fixation sur celle-ci tout en ignorant superbement qu'elle ne fut pas la seule. Elle fut simplement la dernière, la plus proche de nous, temporellement parlant.

Si l'énigmatique civilisation qui fit legs de son savoir à celle des mégalithes a probablement un rapport avec l'origine de la diffusion du mythe d'Atlantys et si cette dernière, sous une forme évoluée quelconque - quelque part dans l'Atlantique - (peut être l'archipel Spartel, les Açores, les Canaries, le plateau des Bahamas ou les quatre sous la forme d'un hyper archipel) a influencé le monde européen jusqu'à la Toscane (l'ancienne Tyrrhénie), il n'en reste pas moins qu'il y eut des civilisations plus anciennes que celle des mégalithes ou d'Atlantys dont on a retrouvé, à force de recherches, des indices et de lourdes présomptions d'existence.

Shambala serait apparemment la plus ancienne qu'il soit possible d'identifier à ce jour (mais pas forcément la première. La recherche dans ce domaine n'en est qu'à ses balbutiements), estimée, aussi ahurissant que cela paraisse, à - 150 000 ans avant le présent. Elle serait située quelque part dans l'Himalaya, creusée à même les falaises. Elle fut probablement un des premiers habitats troglodytes structurés de l'homme en marche vers la civilisation, une évolution de la vie des cavernes avec une redéfinition de l'espace de celles-ci, vers un espace de vie pensé, réfléchi, distribué en fonction des besoins fonctionnels (manger, dormir, ranger, cuisiner, etc.).

On vient tout juste d'exhumer les vestiges dispersés d'Hyperborée, l'extrême civilisation nordique, dont de rares survivants semblent avoir existé encore à l'époque des premières civilisations méditerranéenne, à en croire Hérodote. Une communauté semblait résider, il y a encore 5000 ans, en territoire celte britannique. Cette civilisation, située traditionnellement quelque part près du cercle polaire, serait née aux alentours de - 70 000 ans pour s'achever aux alentours des - 55 000 ans BP.

Il y a bien sûr Mu, dans le Pacifique, qui aurait elle-même vécu entre - 30 000 et - 8500 ans, avec le royaume de Kumari Kandam, dans l'Océan Indien. Il faut cependant édulcorer de nombreuses interprétations malheureuses faites par Churchward et rejeter en bloc le délire fantasmagorique des théosophes pour avoir une idée concrète de ce qu'elle put être.

Toutes se confondent dans l'esprit du public qui n'arrive plus à distinguer le vrai du faux, le mythe de la réalité. Toutes ont été l'objet d'interprétations abusives, de dérives xénophobes, de délires et de fantasmes que l'on retrouve ça et là sur Internet dans des sites pseudo scientifiques qui contribuent largement à discréditer leur existence plutôt qu'à encourager la science dans le lancement de programmes de recherches. Je me demande parfois si les personnes qui diffusent ces soit disantes « informations » sont conscientes du tort qu'elles font à l'Histoire et aux chercheurs qui s'épuisent, de par le monde, à retrouver ces civilisations ?

Certes, le gros du public de ces forums Internet représente souvent l'adolescent en mal de repères, en révolte contre la société actuelle qu'il juge terne et sans panache. Mais n'y a-t-il pas aussi des sectes qui utilisent habilement ces légendes à des fins bien plus sombres ?

Ma conviction profonde (mais qui reste ouverte à toute novation ou découverte), c'est que toutes ces civilisations ont du probablement exister. Peut être pas sous la forme qu'on leur prête dans la littérature ou dans l'imaginaire collectif, mais si l'on se

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

base sur le principe élémentaire « qu'il n'y a pas de fumée sans feu », au vu des traces très claires (aujourd'hui inexpliquées) qui viennent alimenter la probabilité, si l'on y ajoute les légendes par lesquelles elles sont connues dans les différents pays qui les ont diffusé, si on prend en compte qu'ils n'avaient pas forcément de relations suivies entre elles, ne faisaient ni commerce régulier ni échanges d'informations, alors il y a fort à parier que certains éléments dans chaque légende soient tout à fait concrets.

Lors des recherches que j'entrepris, concernant les autres civilisations qu'Atlantys, ce fut là mon postulat de départ. Il me semblait suffisamment réaliste au vu des moyens de communication pouvant exister à cette époque. Il est, de plus, probable que le monde était rempli de peuples ayant atteint un certain degré de civilisation : des découvertes récentes dans la vallée du Rift au Kenya et de la région d'Afar, en Ethiopie, risquent bien de faire reculer encore plus les estimations des anthropologues et autres archéologues de l'élite scientifique actuelle sur l'âge de la première civilisation.

Pour ma part, je suis parti de l'hypothèse que cette grande aventure débuta autour de - 150 000 ans BP, même si je n'en n'ai pas encore la preuve indiscutable. Il vaut mieux couvrir un grand espace de temps au départ, quitte à le rétrécir par la suite, que de partir d'une date trop récente et de se trouver contraint de recalculer toutes les données élaborées ou de devoir jeter aux orties l'hypothèse de base !

Un exemple de civilisation hors du temps est particulièrement étrange : dans le cadre d'une tentative (ce ne fut pas la première !) de créer une combinaison de techniques de datation permettant de s'assurer la fiabilité des résultats, des chercheurs ont obtenu exactement le contraire de ce qu'ils escomptaient et, contre toute attente, ont établi de manière incontestable qu'une mine de fer fonctionnait probablement déjà il y a environ 43 000 ans dans le Swaziland, en Afrique ! Surprenant, non ?

Nous devons, en toute logique, supposer que ces anciens travaux miniers avaient une raison d'être et que ces mineurs possédaient donc une technique leur permettant d'utiliser le produit de leur exploitation. Ceci dit, cette découverte met en évidence que le fer était déjà travaillé quelques dizaines de milliers d'années avant son apparition officielle au Moyen-Orient.

Jacques Bergier, pionnier de la littérature de vulgarisation scientifique, avec la publication de son best seller *Le matin des magiciens*, nous fait part, dans la préface de l'ouvrage de L. et C. Sprague de Camp sur *Les énigmes de l'archéologie* d'une découverte qui aurait été faite en novembre 1957 à Hambourg, en Allemagne, lors des travaux de reconstruction de la ville.

A la suite d'un percement effectué par un excavateur géant, en centre ville, une découverte fut apparemment faite et publiée par la très sérieuse revue russe *Technique et Jeunesse* le N°6 de 1965 : « *L'ingénieur Hans Elieschlager a extrait du sol des pierres géantes apparemment sculptées et ressemblant à des têtes humaines. Ces éléments étaient enfouis dans une couche d'argile très profonde qui fut atteinte par l'excavateur. Les travaux sont actuellement suspendus. Le service d'archéologie de la ville est convoqué, dans le cadre de fouilles préliminaires à toute nouvelle construction* ». Le Professeur Mattes, archéologue confirmé, alors chargé de l'étude de ces éléments, détermine un âge par le biais des datations qui laisse tout le monde sans voix : au moins 100 000 ans ! (*Rapport Mattes - Service archéologique de la Ville de Hambourg - 1959*). Certaines de ces figures offrent même un aspect inattendu : lorsqu'on les tourne à cent vingt cinq degrés, le visage d'apparence masculin se transforme en visage féminin, ce qui dénote une maîtrise totale des notions de perspective et de volume.

C'est tellement incroyable que je me suis empressé de vérifier cette information par un coup de téléphone aux services archéologiques de la ville, j'ai tenté d'obtenir des renseignements plus complets, des photographies, par exemple. (Ceci au travers de l'ambassade d'Allemagne à Paris, ne parlant pas l'allemand).

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Celle-ci m'a renvoyée très poliment sur son consulat à Marseille, lequel, au final, m'a confié aux bons soins de l'ambassade de France à Hambourg ! Je vous laisse imaginer la perte de temps incroyable pour une demande aussi simple. La seule réponse obtenue (et encore, verbale !) a été : « *Ces pièces sont non accessibles aux chercheurs étrangers et de plus, elles n'ont pas encore été toutes classées de manière certaine* ». Du coup, aucune de mes démarches ne m'a permis d'y accéder.

Je reste toutefois perplexe devant tant de mystères pour ce qui n'est ou est censé n'être, après tout, qu'un vestige archéologique. A moins que son intérêt soit beaucoup plus important que cela et que son exposition au monde aurait un impact considérable sur la chronologie de l'évolution de l'Humanité. L'incident s'arrêterait là si l'archéologue russe, Z.A Abramov n'avait pas déclaré, lui aussi, quelques temps plus tard, avoir trouvé des pierres analogues en Russie. Toutefois, malgré mes recherches sur Internet et mes demandes à l'ambassade de Russie, je n'ai pu trouver d'autres traces de cette affirmation écrite du chercheur russe, élément qui garde donc son mystère et ne peut être pris en compte, même si là encore une question reste posée sur le pourquoi ces artefacts se volatilisent aussitôt découverts !

Parmi les anomalies de l'Histoire qui pourraient être rattachées aux civilisations antédiluviennes, et avec toutes les réserves que cela suppose, sachant que j'édulcore les dires des uns et des autres pour ne prendre en compte que l'acceptable à défaut du probable, se trouvent ces « particularités » qui m'ont interpellé et que je sou mets donc à votre jugement :

- Au seizième siècle, en 1572 très exactement, un clou en fer fut trouvé incrusté dans la roche d'une mine du Pérou, il mesure 18 cm et fut offert au Vice-roi (comme souvenir). La couche géologique dont il a été extrait est estimée entre - 75 000 et - 100 000 ans BP. Un clou de 100 000 ans, avouez tout de même que ce n'est pas banal !

- En 1844, en Ecosse, entre les rivières Tweed et Rutherford, des ouvriers trouvèrent un fil d'or serti dans la roche à 2,5 m de profondeur. Il fut exposé un certain temps au siège du journal local, le *Kelso Chronicle*. Je suis parti à la recherche de ce Journal, mais plus aucune trace. Récemment, Vivienne Dunstan, chercheuse et journaliste, m'a fait part qu'à Selkirk il est encore possible de retrouver des archives de ce journal. Encore une étape sur la longue liste de l'expédition ANTEUS.
- Un « marteau » en fer a été retrouvé, au milieu du dix-neuvième siècle (en 1845) par le physicien David Brewster dans un bloc de pierre de la carrière écossaise de Kingoodie, sa tête mesure 2,5 cm. Il était en contact avec une couche de gravier, légèrement corrodée. Le reste du marteau était prisonnier de la roche et je dois reconnaître que la datation des éléments organiques emprisonnés dans la roche laisse perplexe.
- En 1851, à Dorchester, dans le Massachusetts, aux USA, au cours d'une opération de minage, les deux parties d'un vase ont été arrachées de la roche dynamitée. Ce vase fait 11,3 cm de hauteur, il est en alliage de zinc, à très forte teneur d'argent semble-t-il, et finement décoré. Son âge est estimé à - 100 000 ans BP environ. A une époque, il aurait voyagé de musée en musée, puis a disparu. Il ne reste de lui qu'une photo argentique très abîmée. Son aspect asiatique ou hindou et son âge pourraient laisser supposer qu'il est issu de Shambala. Toutefois comment aurait-il fini au fond d'une roche au Massachusetts ?
- Toujours en 1851, dans le Comté de Whiteside, en Illinois, aux USA, deux objets en cuivre ont été remontés d'une profondeur de 36 m lors d'un forage. Ils ressemblaient à un hameçon et à une bague, âgés d'environ - 150 000 ans BP. J'attends toujours la réponse à ma lettre adressée à ce sujet (et d'autres) à l'ambassade des Etats-Unis.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- En août 1870, à Lawn Ridge près de Peoria, toujours en Illinois, aux USA, avec deux autres ouvriers, J.W. Moffit trouva une pièce de monnaie dans les gravats du puits qu'ils étaient en train de forer. Appelé sur les lieux, le Professeur A.Winchell étudia l'objet composé d'un alliage de cuivre non usité à l'époque. Malgré la détérioration partielle, la pièce ronde présentait des arêtes bien découpées et une épaisseur incroyablement uniforme. Le dessin gravé représente un visage féminin surmonté d'une couronne et semble avoir été gravé par acidification. Sur l'autre face, un animal muni de longues oreilles pointues avec une longue queue effilochée. Il est accompagné d'un autre ressemblant à un cheval. Sur le pourtour des deux faces, les restes d'une écriture sont encore visibles. Trouvée à plus de 30 m de profondeur, cette « pièce » pourrait être âgée de 150 000 ans.
- De grands travaux d'extraction de pierres de calcaire eurent lieu dans une carrière voisine d'Aix-en-Provence (France), probablement celle de Rognes, de 1786 à 1788, en vue de la reconstruction du nouveau Palais de Justice, où se tiendra la Cour d'Appel. Entre les strates de roche étaient intercalées des couches de sable et d'argile. Lorsque les ouvriers eurent extrait le calcaire sur une hauteur de onze niveaux, ils se trouvèrent à une profondeur de 12 à 15 m au-dessous de la surface. C'est alors qu'ils rencontrèrent un nouveau lit de sable qu'ils entreprirent d'enlever pour arriver à la strate de roche suivante. Dans ce sable ils exhumèrent soudain des bases de piliers en pierre et des éléments de construction inachevés, dégrossis dans le même calcaire que celui qu'ils extrayaient !

Creusant plus profond, ils trouvèrent à la stupéfaction générale des pièces métalliques ressemblant à des monnaies, des manches de marteau et d'autres morceaux d'outils en bois visiblement pétrifiés. Ils découvrirent enfin une grande planche de plus de 2 m de long. Comme

les outils, elle s'était pétrifiée en une sorte d'agate et brisée en morceaux lors de l'extraction. Lorsque les morceaux furent rassemblés, les ouvriers eurent sous les yeux, une planche de carrier exactement semblable à celles dont ils se servaient, avec les mêmes signes d'usure, notamment les bords arrondis et irréguliers.

Comment un chantier de construction, équipé des mêmes outils que ceux en usage en France à la fin du dix-huitième siècle, pouvait-il se trouver sous 15 m de strates de sable et de calcaire vieilles de 300 millions d'années ? Nous sommes face à un anachronisme invraisemblable.

La seule explication possible serait un glissement de terrain mais même dans ce cas, celui-ci aurait eu lieu en des temps très reculés au vu du tassement des strates, tassement qui ne peut se faire que sur plusieurs dizaines, voir plusieurs centaines de millénaires. *The American Journal of Science and Arts, 1820*

- A partir de 1991, des prospecteurs d'or, puis des expéditions scientifiques, mandatés par l'Institut Central de Recherche Scientifique de Géologie (prospection de métaux précieux et non ferreux) de Moscou, ont découvert des objets métalliques, spiralés pour la plupart, dont la taille varie de 3 cm pour les plus gros à 3/1000^{ème} de mm !

Personne ne connaît l'usage qui pouvait être fait de ces objets mais une lourde présomption pèse sur eux et sur le fait qu'ils n'aient pu être fabriqués, aussi incroyable que cela puisse paraître, qu'industriellement.

J'ai sollicité une demande de visite des laboratoires dans lesquels se trouvent les exemplaires de ces artefacts à l'ambassade de Russie à Paris dont j'attends toujours la réponse à ce jour. Des milliers de ceux-ci ont été trouvés sur de nombreux sites dans la partie orientale des montagnes de l'Oural, sur les rives de plusieurs cours

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

d'eau, dans des couches sédimentaires datant du pléistocène supérieur et à des profondeurs variant de 3 à 12 m.

Ces objets ont été étudiés par l'Académie des Sciences russe de Syktyvkar, de Moscou et celui de St Petersburg, ainsi que par un institut scientifique indépendant à Helsinki en Finlande : Les plus gros de ces objets sont en cuivre, tandis que les plus petits sont en tungstène (point de fusion et donc de travail de la matière : 3410°C) ou en molybdène (son point de fusion est de 2650°C). Compte tenu du site et de la profondeur où ils ont été trouvés, leur âge n'est pas encore évalué avec certitude mais il pourrait aller de - 20 000 ans à plusieurs dizaines de milliers d'années avant le Présent. J'ai prévu une visite des fouilles et un rapprochement permanent avec les scientifiques russes travaillant sur ces sites.

- En Inde, le pilier de fer de Delhi dénommé Ashoka, mesure plus de 7 m de haut pour 50 cm de diamètre, il pèse près de 6 tonnes. Malgré le taux d'humidité et les intempéries (Mousson), il ne s'oxyde jamais !

Il porte, gravée, une épitaphe de *Kumara Gupta* datée de - 2413 ans BP, mais est beaucoup plus ancien que cela.

Malheureusement, aucune étude approfondie n'a été possible du fait qu'il était considéré comme un objet sacré jusqu'au printemps 2002. Le 18 juillet de la même année, les métallurgistes de l'institut indien de technologie de Kânpur ont annoncé qu'ils avaient enfin percé le mystère :

C'est une fine couche de misawite (un composé de fer, d'oxygène et d'hydrogène) qui protège le pilier de la rouille. Elle se serait formée de façon naturelle dans les trois années qui suivirent l'érection du piler et ce film protecteur aurait poursuivi sa croissance pour atteindre son épaisseur actuelle de $1/20^{\text{ème}}$ de mm.

Cette protection s'est formée par catalyse grâce à la présence importante de phosphore. Cette forte concentration étant elle-même le résultat de la fabrication du fer par les anciens indiens qui mélangeaient directement le minerai avec du charbon de bois. Nous avons donc là, avec ce pilier, un parfait exemple d'une connaissance perdue, aujourd'hui retrouvée.

- Les chinois de - 1800 ans BP ont réussi à produire du bronze d'aluminium que nous, occidentaux, n'avons pu produire industriellement qu'en 1819. D'où leur est donc venue cette science des alliages ?
- Aux Amériques, on trouve de nombreux bijoux en or et en platine, notamment des masques funéraires ou religieux. Sachant que le platine ne peut être travaillé qu'à une température de 1770° C et qu'en Europe, nous n'avons commencé à le travailler qu'entre 1730 et 1752, d'où tenaient-ils leur science des métaux rares ?
- En 1923, Waldemar Julsrud, commerçant d'origine allemande, et le père José Marie Martinez découvrent le site archéologique de Chupicuaro (Mexique) contenant des vases, des bols et des statuettes de la plus ancienne culture indienne connue datant de - 4500 ans BP. Cette découverte ne souleva apparemment aucune polémique particulière quand à sa paternité, si ce n'est un collectionneur rival (et local) qui cessa rapidement ses perturbations.

Quelques années plus tard, en juillet 1944, Julsrud, alors âgé de 69 ans, fait une découverte surprenante à Acambaro, pueblo mexicain situé à moins de 300 km au nord-ouest de Mexico, dans la province de Guanajuato : Alors qu'il se promenait à cheval le long d'un fossé, en compagnie d'un de ses employés, son attention fut attirée par un morceau de céramique émergeant du sol.

C'était une statuette en terre cuite travaillée dans un style qui était inhabituel pour la région.

Intrigué, il demanda à son employé de fouiller en surface le sol, à l'endroit de sa découverte, et d'en ramener, dès que possible, toutes les pièces similaires qu'il pourrait extraire du sol. L'employé se présenta quelques jours plus tard poussant une brouette remplie de ces artefacts. Julsrud était stupéfait par le nombre de statuettes exhumés et le style, totalement nouveau. Plusieurs campagnes de fouilles se succédèrent alors et de nouveaux artefacts furent découverts, par groupes de vingt à quarante exemplaires, à l'intérieur de puits creusés à même le sol et à une profondeur pouvant aller jusqu'à 1,80 m.

Ce n'étaient visiblement pas des puits funéraires car l'on a seulement retrouvé six crânes lors des fouilles et aucun dans les puits. Il semble, c'est du moins l'hypothèse avancée par Julsrud, qu'elles aient été ensevelies à la hâte pour les protéger du pillage des premiers colons espagnols. Cela n'ôte en rien le côté exceptionnel de la découverte car c'est tout de même plus de 33 500 objets en céramique, pierre, jade et obsidienne qui furent exhumés de ces puits.

Chaque statuette est **unique**. Aucune n'est dupliquée. Elles sont de taille variable, de quelques centimètres à presque un mètre. Différents types d'argile ont été utilisés, ce qui laisse à penser qu'elles n'ont pas toutes été fabriquées au même endroit, mais toutes ont cependant été cuites (en ce qui concerne les statuettes en céramique, c'est le cas de la grande majorité des pièces) selon la méthode dite à fourneau ouvert. En dépit de leur grande diversité, on peut cependant les regrouper, par style, par motif, par thème. Elles sont des centaines voire des milliers, issues de différentes cultures, et semblent avoir été empilées là sans que l'on sache trop pourquoi.

On ne peut considérer Waldemar Julsrud comme un quelconque falsificateur car il n'a jamais fait commerce de sa découverte. Son seul but étant scientifique voire ethnologique et sa volonté de protéger un pareil patrimoine n'a jamais été pris en défaut. C'est toujours avec gentillesse qu'il a montré ces artefacts à ceux qui le désiraient et n'a jamais cessé de se battre pour que les archéologues s'intéressent à sa découverte et viennent juger sur place.

Un homme a eu le courage de s'intéresser à cette exhumation peu banale, et pas un des moindres : Charles Hapgood, professeur d'histoire et d'anthropologie à l'Université du New Hampshire (USA), connu pour ses travaux sur les cartes de Piri Reis et son livre *Les cartes des anciens rois des mers*.

Il a été sur place pour enquêter, rencontrer et interroger les protagonistes de cette histoire afin de se faire une idée. De son voyage, il a ramené quelques échantillons, confiés par Waldemar Julsrud, afin de les analyser. Les mesures au radiocarbone (carbone 14) faites en 1968 s'échelonnent de - 3110 à - 6530 années BP. En 1972, une seconde expérience de datation eut lieu : les datations par thermoluminescence. Ces dernières, effectuée par l'Université de Pennsylvanie (USA), sur deux statuettes aboutirent à la possibilité que ces artefacts aient au moins 4500 ans !

Ce qui m'a irrésistiblement poussé à m'intéresser à cette histoire d'Acambaro, c'est une série de photographies en noir et blanc, reprenant une partie de la collection et que j'ai pu obtenir gracieusement afin d'étudier à loisirs ces objets.

Dès la première vision, il y avait comme une sensation de « déjà vu », mais je ne savais pas pourquoi je ressentais cette impression. Certaines photographies me rappelait quelque chose que j'avais déjà observé, déjà vu dans le passé, ailleurs, mais quoi ? Comment était ce possible que je puisse avoir une telle sensation puisque c'est la première fois que je pouvais admirer ces artefacts ?!

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

C'est plus tard dans la nuit, en feuilletant par hasard le livre de Fawcett, *Le continent perdu*, que je tombais nez à nez avec SA statuette et ma réponse ! Je vous laisse ressentir ce que j'ai pu éprouver en mettant les photos l'une à côté de l'autre (voir pages centrales). A gauche la photographie de certaines pièces d'Acambaro, à droite, la statuette de Fawcett. Incroyable similitude ! Ces statuettes étaient trop similaires entre elles pour que cela ne soit du qu'au hasard. De plus, Fawcett est très clair dans son livre lorsqu'il parle de sa statuette : nous sommes en 1923, l'année même de la découverte de Julsrud. Il ne pouvait donc être entré en possession d'une des statuettes d'Acambaro avant même leur découverte ! Pourquoi trouvait-on ces artefacts à la fois au Mexique et au fin fond du Brésil ? D'où provenaient-elles à l'origine, de quelle culture ? Cela ne venait-il pas appuyer ma théorie de la migration de peuplades du Mexique vers la Colombie, avec la civilisation post-mégalithique de San Augustin, puis de cet endroit à la jungle profonde du Brésil ?

Il était clair pour moi que nous étions en face, probablement, de la même civilisation que celle de Muribéca, au Brésil. Si la statuette du colonel, achetée au bazar de Bahia par Sir Henry Rider Haggard, offerte à Fawcett, provenait bien de la cité mythique des bandeiros de 1743 qui jouxtait, selon la légende, les mines fabuleuses et que cette cité est issue de la même civilisation que celle qui a conçu les statuettes d'Acambaro, alors la migration devient crédible voire probable, même si l'on n'a pas encore les motifs de celle-ci.

Plus important encore, la statuette de Fawcett devient bien réelle et cela aurait une signification aux conséquences inimaginables :
La cité Z ne peut plus être un mythe !

L'Histoire nous joue ainsi des tours permanents et nous ramène souvent à notre point de départ. Voilà que peut être, je dis bien peut être, nous détenons enfin un ersatz d'une possibilité de disposer en quelque sorte d'une traçabilité des peuples des Bahamas et de leur migration lente vers l'Amérique du sud. Ce serait en fin de compte les prémices d'une hypothèse étayant le fait que les aztèques puis les mayas et les incas sont issus d'une même lignée qui a évolué en même temps qu'elle migrerait. Cette théorie, si elle se révélait exacte, remettrait en question toute l'histoire de l'Amérique du sud et de l'Amérique centrale.

Plusieurs dossiers et objectifs de l'expédition **ANTEUS** m'amèneront obligatoirement sur ces lieux. Je partage avec l'équipe du Gran Paititi, menée par Thierry Jamin, certains objectifs identiques et je n'hésiterai pas à mettre tous les moyens de mon équipe en action le moment venu. Certes, nous avons des mesures à faire, des photographies à prendre, des analyses de sols et de minéraux, qui vont nous prendre un certain temps lors de notre visite en Amérique du sud, mais rien n'empêche que lors de cette expédition nous nous penchions plus avant sur cette théorie.

Le futur nous donnera peut être raison, peut être tort. Cela vaut quand même la peine d'être essayé car l'enjeu est d'importance et la compréhension de cette civilisation peut alors devenir primordiale lorsque l'exploration de la cité de Paititi par Jamin commencera, ne serait ce que pour mieux appréhender le mode de vie, les croyances, la quotidienneté, mais aussi le système de sécurité que l'on pourrait rencontrer en allant plus avant dans certains édifices sacrés. La recherche archéologique antédiluvienne ne fait que commencer. Il faut se préparer à une aventure hors du commun et des découvertes qui ébranleront le bel édifice des théories un peu trop rapidement acceptées comme exactes et immuables. L'expédition **ANTEUS** représente, en cela, une vraie chance pour l'Humanité d'avoir enfin la vérité sur ses origines, même si pour cela il faudra abattre des pans entiers de nos convictions, remettre en cause le bien fondé des affirmations qu'elles soient scientifiques, religieuses ou philosophiques.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Si nous découvrons que nous ne sommes pas les premiers à avoir atteint un haut niveau de civilisation, si nous apprenons que ce que nous croyons découvrir était déjà connu, même partiellement, alors notre ego souffrira sûrement, mais quoi de plus grand que de savoir enfin qui nous sommes et pourquoi sommes nous là ... et surtout pourquoi sommes nous ce que nous sommes.

Comme je le dis en titre de ce chapitre, il y a ce que l'on sait et ce que l'on croit savoir ...



Au commencement était Shambala

*« Ce qui nous distingue de nos prédécesseurs, c'est notre sans-gêne à l'égard du mystère. Nous l'avons même débaptisé, ainsi est né l'absurde » **Emile Cioran***

Je regarde ma montre : 3 heures du matin. Je me lève de mon siège et laisse le bureau en désordre. Un bon café me fera du bien !

Le temps de le faire (j'ai une cafetière dans mon bureau, près de la bibliothèque). Je m'en verse une tasse brûlante puis je retourne vers mon bureau pour continuer de rédiger les notes qui constituent aujourd'hui cet ouvrage.

Me voici à présent au seuil de l'Histoire ou plutôt, comme la qualifie la science, de la « non Histoire ». C'est une sensation étrange. Comme d'être au bord d'une falaise en pleine nuit avec, face à vous, un immense précipice obscur. Un vent violent, tournoyant et glacial vous balaie le visage et menace de vous précipiter dans l'abîme. Soudain un nom semble venir du fond du gouffre, comme un écho, comme le hurlement du vent : « *Shambala !* »

Un nom quasi-mythique, empreint de magie et de merveilleux, symbole de gigantisme mais aussi de plénitude et de révélations, où l'homme se retrouverait soudainement face à la vérité nue, incontestable. Simple vue de l'esprit, symbole initiatique ou délire fantasque ?

Pour le délire et les fantasmes, c'est mal me connaître. Si je suis quelqu'un d'ouvert et très large d'esprit, (il faut l'être quand on prend le chemin d'une pareille quête), je reste toutefois prudent mais à l'affût de toute nouvelle qui pourrait conforter mes convictions. Je peux toutefois comprendre le public qui, face à une légende façonnée par les millénaires et, sur ces derniers siècles, par les moines tibétains, croit découvrir une nouvelle Atlantide aux couleurs orientales. Ce n'est, hélas, pas si simple !

Shambala est, au vu de mes recherches, la plus ancienne et la plus mystérieuse des civilisations répertoriées par l'Homme. Il cherche depuis la nuit des temps à en retrouver le chemin, une preuve de son existence et un moyen pour l'atteindre. La naissance de Shambala est issue du désir des hommes de créer une sagesse humaine s'opposant à la violence animale qui nous anime, et ainsi aider à résoudre les problèmes du Monde. Cette sagesse n'appartient cependant à aucune religion ou culture. C'est plutôt une expression du besoin de l'Homme de maîtriser sa nature, qu'il veut dominer. Ce désir a toujours existé chez lui, au sein des nombreuses cultures qu'il a bâties à travers l'Histoire.

Shambala est une terre sainte, selon la vision bouddhiste du monde, car Padmasambhava le second Bouddha y serait né. Si les légendes assurent de l'existence de Shambala, la philosophie antique tibétaine et indienne racontent l'Agartha et la situe originellement, il y a une centaine de milliers d'années, dans les contreforts himalayens. Ce peuple avait alors une connaissance philosophique et scientifique bien supérieure à celle des peuples qui vivaient à la même époque. Une caste mystique, importante, régnait sur le continent asiatique.

Qui furent donc ces premiers hommes civilisés, que l'on nomme dans les épopées, les « fondateurs » ? Sapien est-il originaire de cette région, lui dont nous n'arrivons pas à trouver la trace de son point d'origine ?

Tout est tellement embrouillé dans l'histoire de l'Humanité que bien des réponses restent encore à apporter et beaucoup de théories, aujourd'hui jugées comme définitives, risquent dans les années à venir de s'effondrer avec ceux qui les ont conçues. Quand à la civilisation de Shambala, le mystère total règne sur elle, même si elle semble être à l'origine du premier acte civilisateur. Mais dans ce cas, où a-t-elle acquis son savoir et d'où viennent les gens qui l'ont fondée ?

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Aux yeux de cet antique peuple, les puissances psychologiques et spirituelles, les chants religieux notamment, sont indissociablement liés à chaque être humain et à l'ensemble de l'Humanité :

« Découvrir le « drala » est en effet concevoir des espaces dans notre monde, de sorte que chaque perception devienne unique. C'est « voir » avec le cœur, de sorte que ce qui est invisible à l'œil devienne évident à l'âme, comme la magie vivante de la réalité ». (Etude des chroniques de Shenrap Miwo, traduite par Trungpa en 1984).

Cette notion philosophique sera reprise ensuite par le bouddhisme, mais aussi par d'autres concepts philosophiques, qui l'appliqueront quotidiennement au sein des monastères tibétains, chinois ou orthodoxes. Le Zen, le Fen Shui, le Shiatsu sont des enseignements issus de cette philosophie originelle. Déjà à l'époque, le temps et l'espace sont considérés comme quelque chose de parfait, de fini, de construit, de structuré. Le monde n'est pas un « *Kénoma* » (néant vide et anarchique) mais un « *Pleroma* » (un néant plein de vie et organisé). On constate dans ce simple extrait des textes sacrés une connaissance de la cosmologie plus qu'en avance sur son temps.

Les premiers écrits sur Shambala, accessibles au public, peuvent être consultés dans les livres saints du bouddhisme tibétain. Nous les trouvons inclus dans le *Kangyur* et le *Tengyur*. Ces deux ouvrages sacrés qui constituent ensemble le Canon bouddhiste tibétain et qui représentent plus de 300 volumes ! Si l'on consulte les textes sacrés pour apprendre qui est ce peuple mystérieux, on y apprend que :

- *« ceux qui furent persévérants dans leurs recherches de perfection spirituelle, d'éthique, de morale et de sagesse face aux éléments et qui furent tout aussi courageux dans la proclamation de celles-ci étaient dignes d'appartenir à la lignée des gardiens et considérés par le peuple comme les fondateurs de Shambala »* (Etude des chroniques de Shenrap Miwo (extrait), Trungpa en 1984).

- « Cette classe sociale, d'une intelligence plus élevée, voit le 19^{ème} jour de chaque mois consacré à les honorer » (extrait du *Dhalla*)

Grâce à notre Hérodote shambaléen, Shenrap Miwo (Miwo voulant dire en tibétain, « *le grand homme* » - à moins que ce ne soit « *le sage* » peut être ?), nous avons plus de 300 volumes écrits par cet infatigable chroniqueur de Shambala. Toutefois, il faut être prudent car ses textes ont été traduits pour l'édition chinoise et il n'est pas certain que le sens des mots ou des textes y soit fidèlement reproduit. Toutefois le manuscrit du *Zermig*, à Berlin, semble être d'une facture fiable et représente l'une des deux plus grandes chroniques de ce personnage hors du commun. A côté de cela, en Inde, le *Ramanaya*, un des textes les plus anciens de l'Inde et du monde, nous raconte aussi l'histoire du grand Rama qu'il décrit comme l'émissaire d'Agartha.

Une croyance immémoriale aux Indes et en Asie centrale rapporte qu'une peuplade souterraine, dont le symbole est le serpent cobra (que l'on appelle aussi « *naja* »), demeurerait dans la ville sanctuaire de Bhâgavata. Selon la légende, cette peuplade, "*les nâgas*", (habitants des profondeurs), sont décrits comme une race très cultivée, avec un savoir fortement développé. Ils sont également et traditionnellement associés à l'eau, probablement parce qu'ils furent un ancien peuple de marins. La légende parle d'entrées souterraines cachées au fond de puits, de lacs et de fleuves. Sont-ils à rapprocher des « *Naascals* » de James Churchward ? Est-ce que le colonel n'aurait pas, en fait, mit la main sur des informations liées à Shambala plutôt que Mu ? Je reprends mes notes à la recherche d'une réponse.

L'exploration de l'Himalaya débute visiblement avec un personnage historique : Alexandre le Grand.

En - 2323 avant le présent, dans la lancée de sa conquête des Indes, il entreprend de découvrir Shambala, le royaume dont il avait entendu parler à Babylone, mû par l'idée de s'accaparer le fabuleux trésor dont on gratifiait ce territoire aux confins du

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

monde connu, en vain. Ce trésor n'était-il pas, finalement, d'ordre spirituel ? Il met au point une expédition qui, partie de Babylone, dura trois ans. Celle-ci l'entraîne de la Perse à l'Himalaya qu'il atteint, par l'Inde, en franchissant la passe de Khaybar en - 2326 ans BP.

Son expédition remontera la vallée de Sarasvatî (le Sarasvatî étant le fleuve sacré des légendes hindoues, aujourd'hui asséché) jusqu'à celle de Shambala. Mais pour une raison encore inexpliquée aujourd'hui, bien que l'on sache que ses troupes avaient un moral durement éprouvé par ces trois années de campagne, il renonce alors qu'il est aux portes de la vallée. Le mystère reste entier sur ses motifs réels d'abandon. A-t-il du faire face aux guerriers de la dernière survivance de Shambala ? Est-ce qu'il serait possible que ce soient les guerriers que l'on retrouve sur certains bas-reliefs en Inde et au Tibet ? Ces guerriers qui sont parmi les premiers à porter un manteau militaire et sont parfois armés d'un bouclier, d'un arc et de flèches ? (Ce qui est pour le moins étrange quand on connaît l'esprit de ce peuple qui se voulait pacifique et secret).

Concernant le fleuve Sarasvatî, bien qu'il soit un fleuve de légende, il n'en a pas moins existé. Dès 1886, le géologue R.D. Oldham le retrouve et émet l'hypothèse d'un changement du réseau hydrographique, inexplicable, qui aurait transformé la région du Rajasthan, autrefois fertile, en un désert : le désert du Thar. Le fleuve prenait alors sa source dans l'Himalaya, traversait le Panjab, l'Haryana (Aryana ?), le Rajasthan, le Gujerat, pour se jeter dans la mer d'Arabie.

Il avait trois affluents principaux :

- Le Sutlej appelé aussi Shatadru (aujourd'hui, une des cinq rivières du Panjab et un affluent de l'Indus),
- Le Drishadvati (le Sindhu de l'époque),
- La Yamunâ, qui se jette à présent dans le Gange.

Ce système hydrographique a probablement disparu entre - 5000 et - 3000 ans avant le présent, à la suite d'une catastrophe tellurique (la région connaît une activité sismique importante, la dernière en date est le tremblement de terre subi par le Gujerat en 2001).

Après cet évènement, le Sarasvatî devient irrégulier. Coupé de son alimentation en eau provenant de la fonte des glaciers, il n'est plus alimenté que par la mousson et son débit ne cesse de faiblir. Une large majorité des sites de la civilisation dite de la vallée de l'Indus était répartie tout le long de ce cours du Sarasvatî. La disparition de ce dernier, associée à un climat qui s'est profondément modifié en devenant plus sec, est peut-être la cause du déclin des cités et donc de la civilisation de l'Indus ?

Civilisation existante depuis plus de 10 000 ans, c'est entre - 4700 et - 4600 ans avant le présent que furent édifiés les imposants murs d'enceinte d'Harappa, mais dès - 5200 et jusqu'à - 3800 ans BP, il y eut un net recul des villes puis un abandon de celles-ci, comme un renoncement progressif à la vie en agglomérations. La civilisation de l'Indus disparaîtra en se diluant de manière incompréhensible aux alentours de - 3800 ans BP. Il n'est pas impossible qu'elle puisse avoir été un sursaut de Shambala, voire de Mu, des millénaires plus tard.

Depuis Alexandre le Grand, et cette première tentative d'exploration et de conquête, de nombreux explorateurs se sont essayés à cette grande découverte de Shambala, que ce soit à titre médiatique ou à titre archéologique, (quand ce n'était pas tout simplement pour l'appât du gain). Ce fut avec le même résultat qu'Alexandre. Parfois certaines expéditions disparurent même corps et biens dans ces inextricables montagnes.

En 1822, l'un des premiers découvreurs du Tibet de l'ère moderne, un hongrois de Transylvanie, Alexandre Csoma de Kőrös, partit à la recherche des origines de sa langue, et de son peuple. Il trouve asile dans un monastère du Zanskar (partie indienne de l'Himalaya), où il rédige un dictionnaire de

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

langue tibétaine. Si cette démarche est parfaitement scientifique, elle fut peut être involontairement instrumentalisée dans un sens nettement plus militant : il s'agit de prouver que c'est l'Himalaya qui est le berceau des civilisations européennes. Il faut donc établir la parenté entre les langues et les races. Le sanskrit est alors promu au statut de langue mère (après toutefois que William Jones ait établi son cousinage avec le grec) et l'Himalaya devient ainsi le berceau de la race aryenne, dont Sumer et Babylone seront considérées plus tard comme des descendantes.

Les nazis eux-mêmes, persuadés que l'origine de la race aryenne était née à Shambala, ont lancé un nombre impressionnant d'expéditions (on parle de près de trente), engloutissant des sommes pharaoniques dans la recherche de la ville sacrée et de son royaume. Mais, ils ne purent trouver la cité perdue, malgré les moyens mis en œuvre. Cette région conserve ses secrets jusqu'au début des années cinquante. On prête aux tibétains une relation amicale avec l'Allemagne nazie, mais alors pourquoi, avec le concours des moines, ils n'ont pas obtenu plus de succès que les autres expéditions ? Est-ce que finalement ils ne furent pas manipulés par le Dalaï Lama afin d'obtenir des avantages mais sans concéder sur l'essentiel ?

Heinrich Harrer (1912-2006), un alpiniste autrichien réputé avant la seconde guerre mondiale, a réussi à franchir l'Himalaya avec l'un de ses camarades prisonniers de guerre et à traverser les déserts du plateau central, ce qui constitue un véritable exploit ! Il restera au Tibet jusqu'en 1951 où il deviendra le précepteur, le confident et l'ami de l'actuel Dalaï lama alors âgé de 14 ans. Il est l'auteur du livre célébrissime *Sept ans au Tibet*.

Au cours de travaux hydrauliques réalisés pour la communauté tibétaine, il découvre d'énormes blocs transportés par des êtres humains au moyen d'engins visiblement munis de roues, à une époque très éloignée. Aucun doute pour lui : Les tibétains connaissaient l'usage de la roue. Mais alors pourquoi, comment et quand cet usage s'est il perdu ?

Le mysticisme occidental et les sectes pseudo bouddhistes qui fleurissent de par le monde, mais aussi la science qui freine des quatre fers toute initiative d'exploration et de compréhension de cette légende, (ce qui pour moi est plus grave encore) vont cependant subir un premier discrédit retentissant lorsqu'un 28 novembre 1997 tombe une dépêche à l'Agence Reuters de Paris :

« Un explorateur français, vétéran de l'Himalaya avec trente sept ans de présence au Tibet, a indiqué vendredi à notre correspondant à Lhassa qu'il avait découvert au nord du pays, complètement recouvertes par le givre et la glace, des maisons en forme de ruches, inconnues des différentes explorations entreprises auparavant, et qui pourraient être des vestiges du royaume prébouddhique de Shang Sung (Shambala en tibétain) ».

Michel Peissel, c'est son nom, revenant de la région lointaine de Shang Sung où il effectuait un voyage, a indiqué qu'il avait identifié, par hasard, sur son chemin de retour, deux constructions en forme de ruche, probablement employées autrefois par des nomades et ayant une structure en forme d'igloo. Utilisées sans doute comme abri lors des tempêtes de neige, la plus grande dispose cependant, fait rare vu l'ancienneté de la demeure, d'une coupole voûtée ! Les deux édifices sont remarquables, non seulement dans le fait de disposer de toitures voûtées, mais surtout du fait que leur conception architecturale est inconnue dans le reste du pays.

Peissel, qui a exploré l'Himalaya pendant de longues années, connaît très bien le Tibet et est persuadé que ces logements, uniques dans le pays, sont des vestiges, des traces, du royaume pré bouddhiste et semi mythique de Shambala, que les moines essayent de localiser, sur la demande du Dalaï lama, depuis plus d'un siècle. Il a indiqué, de plus, que les constructions en forme de ruche sont constituées de briques de boue séchée et sont situées à une altitude de plus de 5000 m !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

C'est une région qu'il entreprit d'explorer pour en étudier les cavernes préhistoriques et les anciens itinéraires de convoi du sel. Une douzaine d'européens seulement ont parcouru cette région désertique où il gèle 280 jours par an.

Le Tibet, qui alimente les sept plus grands fleuves de l'Asie sud-orientale, avec les châteaux d'eau du Qinghai et du Kailas, est élevé au rang de lieu sacré par cinq religions asiatiques. Cet endroit eut, autrefois, un climat différent : Il fut peuplé par d'importants troupeaux d'antilopes, de gazelles et de zèbres mais aussi, plus tard, par des loups, des lynx, des léopards des neiges, des yaks sauvages géants et une espèce d'ours tibétain, un peu semblable au grizzly, aujourd'hui disparue.

La publicité faite autour de ces expéditions révèle le Tibet au public occidental comme étant un plateau montagneux situé en moyenne à 4000 m d'altitude, entouré de déserts et des plus hautes montagnes du monde. Dans cet univers clos, rien ne semble avoir changé depuis des siècles. L'Occident y voit le berceau de la race indo-européenne et le refuge mystique de sages destinés autrefois à régir l'Humanité. Les voyageurs dont je suis, eux, traversent les fleuves suspendus à une poulie qui glisse sur un câble tendu de berge à berge ou sur des passerelles vétustes. On franchit d'immenses et profonds canyons où l'on aperçoit parfois, avec la lumière rasante, des habitations troglodytes creusées dans le roc.

L'atmosphère y est si rare et si légère que, malgré le froid, l'effet des rayons du soleil est intense, notamment les ultra violets, et que l'on ne s'expose pas longtemps sans risque. La pureté de l'atmosphère permet, elle, de distinguer des détails du paysage à une grande distance de sorte que les choses paraissent souvent plus proches qu'elles ne le sont en réalité. Il faut se protéger en permanence les yeux d'une poussière fine, d'où l'indispensable paire de lunettes. Les pluies y sont rares. Les glaciers datent, eux, d'un temps immémorial. Les écarts de température entre le jour et la nuit sont la cause principale d'une érosion intense qui fait éclater la pierre en menus fragments. Ces écarts sont tels, dans certaines régions désertiques, que l'ombre interrompt

temporairement l'écoulement des eaux ! C'est ainsi que des gorges asséchées pendant la nuit se transforment soudainement en torrents furieux dès que les rayons du soleil raniment les glaciers. La présence de ruines de fortifications sur les hauteurs des grandes pistes caravanières laisse supposer cependant que la région ne fut peut être pas le havre de paix que certains se plaisent à imaginer.

Edgar Quinet, historien, décrit en 1833 le Tibet comme étant « *l'essence des tribus humaines, rassemblées au sommet de l'Himalaya* ». De là, selon lui, les races humaines auraient essaimé vers les différents bassins de peuplement. J'avoue que je partage son point de vue, mais encore faut-il le prouver. Appuyant cette idée, Ernest Renan écrit en 1850 : « *Tout nous porte à placer l'Eden au point de séparation des eaux de l'Asie, à cet ombilic du monde que toutes les races semblent nous montrer du doigt comme le point où se rencontrent leurs plus anciens souvenirs. Saluons ces sommets sacrés où les grandes races, qui portaient dans leur sein l'avenir de l'Humanité, contemplèrent pour la première fois l'infini et inaugurèrent les deux faits qui ont changé la face du monde : la morale et la raison* ».

Avec les années soixante et soixante dix et le mouvement hippie, le Tibet et le Népal devinrent des pèlerinages obligatoires pour qui voulait justifier d'un savoir exotique, très tendance à l'époque. Des milliers de personnes se sont ruées vers ces lieux et ont, tant bien que mal, assimiler des connaissances sans toutefois comprendre leur signification profonde.

Ils ont ainsi, involontairement, déformé le sens des textes originaux et interprété les événements, aménagé la culture de ces pays à leur convenance occidentale, ce qui eut évidemment un effet désastreux sur le transfert du savoir, notamment aux USA. Résultat : la légende de Shambala fut plusieurs fois modifiée, embellie, mais aussi vidée de son contenu. Un exemple ? Malgré le fait que la vallée de Shambala existe belle et bien géographiquement parlant au Tibet, des incongrus veulent que celle-ci soit aux USA ou dans les Andes ! Du grand n'importe quoi !

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Ce n'est qu'après plus de 26 expéditions sur l'Himalaya que Michel Peissel a enfin entrouvert une porte sur le mystérieux royaume prouvant ainsi qu'Alexandre le Grand ne l'avait pas imaginé, même si ce dernier l'a cherché en vain. Aujourd'hui, la région reste délicate sur le plan de son accès car elle est située dans les montagnes de Karakoram dans la région du Balistan, une région de l'Himalaya convoitée par l'Inde et le Pakistan où les tensions y sont perceptibles jusque dans la vie quotidienne des gens. Michel Peissel a tout mon crédit car ce n'est pas un débutant. En 1994, il faisait déjà parler de lui en redécouvrant la source du fleuve Mékong et en 1995, il récidiva en révélant une race précédemment inconnue de petit et primitif poney de forêts. Il est aujourd'hui membre de la société géographique royale de Grande Bretagne et membre honoraire du Cercle des Explorateurs, dont le siège est à New York. Peintre à ses heures il expose à présent, dans divers points du globe, des paysages du Tibet. Un personnage on ne peut plus intéressant.

En 1997, grâce à Peissel, des traces de Shambala sont enfin apparues qui ne permettent plus de douter qu'il y ait bien eu quelque chose dans la région. Oui, mais à quel endroit précisément, quelle surface exactement occupait donc cette civilisation ? Et surtout, où se trouve sa capitale ?

Encouragées par cette découverte, les expéditions se sont multipliées et le secret qui entoure Shambala commence à se dissiper. Le 30 septembre 2004, un communiqué tombe sur les téléscripteurs de l'agence MosNews à Moscou :

« Une expédition russe a établi l'endroit exact du pays antique et mystique de Shambala ! Cette expédition dirigée par un membre de l'académie russe des sciences naturelles, Yuri Zakharov, a découvert l'endroit exact de l'antique royaume de Shambala, le centre mystique révérend par de nombreuses religions et philosophies dans le monde entier. Shambala, qui deviendra Shang Sung, en tibétain, fût un centre religieux et philosophique, à la frontière entre la Perse et le Tadjikistan, près du mont sacré Kailas (6714 m) ».

Selon Zakharov, *« si de nombreux chercheurs pensaient que Shambala n'était qu'un concept ésotérique, la découverte de son territoire à près de 6200 m d'altitude prouve que le pays a réellement existé et qu'il est un véritable concept scientifique. L'expédition dirigée par Zakharov a pénétré à l'intérieur du pays sur des zones visiblement peu fréquentées. Ils sont également parvenus à gravir le mont Kailas et à planter en son sommet le pavillon russe »*. Interrogé lors d'une conférence de presse organisée par l'agence de l'information russe Novosti, Yuri Zakharov répondit : *« Nous avons pu voir ce qu'aucun européen n'avait pu voir avant nous, notre expédition est unique en son genre, rien de semblable n'a jamais été fait auparavant »*.

Depuis longtemps je suis moi aussi convaincu que Shambala ne peut être une pure fiction car toute légende repose forcément sur un fond de vérité. J'en avais discuté devant un café avec une équipe de chercheurs, mais aussi avec une expédition française qui revenait d'une exploration au Tibet. Tous s'accordent à dire que rien ne doit être écarté tant que l'Himalaya n'a pas livré tous ses secrets. La surface à couvrir est immense et le nombre d'expéditions tentées jusqu'à présent largement insuffisant. Que les archéologues doutent aujourd'hui de son existence n'est pas pour moi un véritable obstacle. Si l'on avait expliqué en Europe, en 1492, qu'avec la découverte de l'Amérique on découvrirait aussi des civilisations élaborées qui pouvaient donner le change à notre civilisation en ce qui concerne leur niveau de culture, d'économie ou de conquêtes, il est certain que l'imprudent aurait subi les railleries et les foudres des incrédules. Le fond du problème, c'est plutôt de savoir comment est elle née, quel était son véritable niveau de civilisation. A-t-elle transmis d'une manière ou d'une autre son savoir et sa culture aux civilisations qui lui ont ensuite succédé ?

Des renseignements épars et variés, parfois contradictoires, situent Shambala dans le nord ou le nord-est de la chaîne de l'Himalaya, entre le Tibet, la Perse, le Tadjikistan et la Mongolie, cette dernière étant la zone la plus excentrée, donc la moins probable.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

La terre de Shambala se trouve, selon les chroniques de Shenrap Miwo, une sorte de voyageur historien, au nord du fleuve de Tarum (le Fleuve de Sita dans le Turkestan oriental ou bien le fleuve antique de Tarum - Tarim - qui n'existe plus aujourd'hui et qui a autrefois irrigué le Safid Rud, au pied de la mer Caspienne) Le Safid Rud est la patrie d'origine des shakyas. Les premiers rois du Rigden sont habituellement décrits comme les rois des shakyas. Les shambaléens seraient-ils donc les ancêtres des shakyas ?

De part les récits de voyages, les carnets d'expéditions, les légendes et traditions tibétaines, elle serait entourée de monts couverts de glace et de neiges éternelles quasi-inaccessibles, cachée discrètement dans les contreforts de l'Himalaya, dans laquelle elle aurait été creusée. Pour accéder à Shambala, il faut avoir été, selon la légende, initié. Non seulement pour retrouver le chemin qui conduit à la cité, mais pour faire face aux obstacles mis sur la route du voyageur afin de dissuader toute personne mal intentionnée. Si vous n'êtes pas instruit des secrets, vous ne pourrez parvenir à cet endroit, sauf si vous avez préalablement étudié les textes sacrés qui sont censés vous fournir les indications nécessaires. Parmi les possibles indications, il en est une étrange: On ne pourrait franchir les passes de ces montagnes ... qu'en volant ! Une interprétation mystique qui pourrait, traduite, laisser penser qu'une ou plusieurs passerelles créant un effet d'optique (les rendant comme transparentes) permettrait de franchir les abîmes. Reste à la (ou les) trouver. Des illustrations, des gravures millénaires, décrivent cependant un couple de voyageurs se déplaçant sur un pont en forme d'arc-en-ciel.

Cette ville, décrite dans les textes sacrés, aurait la forme d'un lotus, symbole hautement bouddhique. Elle est connue comme ayant été un lieu privilégié où ne régnait ni conflit ni famine. Le svastika serait, en fait, sa représentation symbolique, décrivant en son centre les monts tibétains d'où partent les grands fleuves d'Asie et les quatre branches symbolisant les quatre fleuves coulant à l'origine, ce qui en fait une description proche de l'Eden des juifs et des chrétiens que l'on retrouve dans la Thora et la Bible.

Les montagnes entourant Shambala sont, apparemment, situées auprès de deux lacs sacrés, l'un en forme de soleil, l'autre en forme de lune. A proximité se dresse un sommet que l'on pense être le mont Kailas (dit aussi mont Méru) : le siège des dieux. Les bouddhistes et les hindouistes assimilent le mont Kailas au mont Méru, montagne symbolique considérée comme l'axe du monde.

Dans certaines versions religieuses, on distingue même trois montagnes : Le Méru, le Mandara et le Kailas. Le Méru est l'axe central, le Mandara représente le pilier supporté par Vishnu (Atlas ?), le Kailas est supposé être la résidence de Shiva et de son épouse. Un autre nom donné au mont Méru est Jayadhara, c'est à dire support de Jaya : le soleil.

Le mont Méru a joué dans la mythologie indienne un rôle particulièrement important : pivot de la terre, autour duquel tournent les astres, Le Kailas est, lui, la résidence principale des dieux. Ses racines plongent dans les enfers et, à l'image d'une fleur épanouie, son sommet est plus large que sa base. Cette montagne représente le toit protecteur dans les temples de l'Inde. Ses quatre versants sont taillés comme les facettes d'un diamant. Ils sont, cas très rare pour une montagne, orientés vers les quatre points cardinaux !

Sur la face sud du mont Kailas, une entaille verticale s'entrecroise avec une faille horizontale, formant une image qui ressemble à un svastika, symbole ancien d'harmonie en sanskrit. Le Kailas montre aussi sur ses flancs, en diagonale, une série de corniches superposées correspondant à des strates géologiques et considérées par la population comme les sillons laissés par la corde du démon qui voulut arracher la montagne de sa base.

Pourquoi ce peuple avait-il donc choisi de vivre de manière troglodyte ?

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

On peut imaginer différentes raisons :

- Du fait que la barbarie la plus totale régnait alors à l'époque (l'on se situe tout de même aux alentours de - 150 000 avant le présent).
- Du fait des importants changements géologiques et climatiques que subit la planète, qui la rendent incertaine, inquiétante, aux yeux des habitants de Shambala.
- Du fait qu'elle constitue, de par sa conception, un refuge pour une population révélée par les textes sacrés comme étant pacifique et généreuse.
- Du fait qu'elle est très tôt un lieu secret et protégé pour les archives de la première civilisation, les enseignements sacrés de cette ancienne culture. Les épopées antiques indiennes et tibétaines colportent cette image. La dissimulation et le secret furent une protection efficace, même si aujourd'hui, cela nous pose un sérieux problème pour retrouver son emplacement.

L'on ne sait pas grand-chose de son économie, de sa culture, de l'étendue de son influence sur l'Asie à l'époque de sa splendeur. On ne dispose que de passages succincts dans les textes sacrés indiens et Tibétains pour se faire une idée. Elle est probablement celle qui créa le langage et l'écriture antédiluvienne dont est issu son nom tel que j'ai pu le déchiffrer :

SHAMBALA = *Sha Mana Ba La*, « **celle qui maîtrise l'esprit et ouvre la porte de la connaissance** ». Voilà ce que serait sa traduction en langue antédiluvienne.

L'ensemble des éléments que j'ai recueilli depuis le début de mon enquête me permet d'établir un premier état de mes connaissances à son sujet :

1. Shambala est la capitale d'un royaume appelé Agartha, que le public confond souvent avec la cité-capitale. Shang Sung est une survivance de Shambala mais non la civilisation originelle. Elle semble avoir totalement disparue autour de - 2700 ans en léguant une partie de son héritage à Sumer et Babylone, mais peut être aussi en le léguant par le biais de la civilisation de l'Indus.
2. Agartha se situe bien en Himalaya, mais probablement dans une zone actuellement inexplorée, parce que désertique, et probablement à une altitude assez élevée, ce qui a rebuté jusqu'à présent plus d'un aventurier.
3. Le mont Kailas marque peut être l'une des frontières de ce royaume. Il est peut-être aussi au centre de celui-ci.
4. Shambala, serait apparemment, d'après la description légendaire, taillée à même les parois d'une vaste falaise, donc à flanc de montagne, et s'enfonce profondément sous celle-ci. L'essentiel des habitats est troglodyte voire souterrain. Il est possible qu'il existe un réseau de passerelles reliant différents monts entre eux, mais celles-ci semblent être comme transparentes, donc invisibles, probablement sous l'effet d'une astucieuse illusion d'optique.
5. Si l'on regarde la capitale dans son ensemble, (il doit y avoir quelque part, sur place, un point de vue permettant de la visualiser en panorama) il semblerait qu'elle ait la forme d'une fleur de lotus. A moins que ce ne soit, par une erreur d'interprétation des textes, la disposition des montagnes entourant le royaume.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

6. A proximité (mais que peut-on appeler proximité ?) se trouvent deux lacs, peut être gelés ou asséchés, dont l'un prend la forme du soleil et l'autre de la lune.
7. De plus, une légende veut qu'une succession de grottes situées près de Shesna, dans le Bénarès, en Inde, conduisent à la cité de Patala (à ne pas confondre avec le siège du Dalaï lama). Une communication existerait aussi à Shigatse et une entrée pour Bhâgavata semble située quelque part en Himalaya, dans la vallée du Shang Sung.

La dernière capitale du royaume de Shang Sung (dont on n'a pas encore situé la date exacte d'extinction), dernière survivance de Shambala, serait un endroit appelé *Khyunglung Ngulkhar* (Le palais argenté de la vallée de Garuda). Des ruines y ont été récemment exhumées, dans la vallée supérieure de Sutlej au sud-ouest du mont Kailas. Il semble que cette civilisation en déclin ait existé jusqu'en - 2700 ans BP, dans la vallée de Shang Sung. C'était un état neutre qui contenait les provinces tibétaines centrales d'U et de Tsang, généralement connues sous le nom de Tibet occidental.

La recherche de Shambala et de sa sœur, la grande ville murée de Kalapa (appelée aussi *Kala*, *Calah*, *Qualla*), que l'on confond souvent avec elle et qui très probablement a existé en Asie centrale nordique, a fait l'objet de multiples recherches du monde persique antique. La description de Kalapa, dans les proches âges antédiluviens (- 30 000 à - 12 000 ans BP) est à couper le souffle :

« Le péricarpe central est élevé un peu au-dessus des pétales environnants le lotus, et là-dessus tient Kalapa. Ses palais sont faits d'or, d'argent, de turquoises, de coraux, de perles, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. Devant les dix trônes sont placés les cristaux polis. En regardant à travers, on voit à de grandes distances. Le nord de Kalapa est fait de crêtes boisées et rocailleuses, d'un reflet cristallin. Sur les crêtes figurent, gravés, les visages des dieux et de Bouddha. Le sud de Kalapa est une immense plantation de bois de santal.

Au centre de cette plantation est le cercle - mandala de Kalachakra réalisé par le Roi Sucandra. À l'est de la plantation, se trouve un lac miniature, le Manasa. À l'ouest, c'est un lac blanc, couvert de lotus.

Le Kalki (roi héréditaire de Shambala) et ses reines cultivent les quatre objectifs de la vie : le plaisir sensuel, la richesse, l'éthique morale et la libération de la pensée. On dit qu'ils ne deviennent jamais malades ou vieux et bien qu'ils apprécient toujours le plaisir sensuel, leur vertu, elle, ne diminue jamais. Le Kalki n'a pas plus d'un ou deux héritiers, mais il a par contre beaucoup de filles qui sont destinées à devenir les dames de vajra pendant les cérémonies tenues pour la pleine lune du Caitra, tous les ans.

Les maisons, dans les quartiers de Shambala, sont à deux étages. Le peuple a le corps fin et les vêtements sont d'aspects très riches. Les hommes portent des chapeaux et des vêtements blancs ou rouges en ce qui semble être du coton. Les femmes portent des vêtements blancs ou bleus plissés et modelés, de belle facture » (Traduction des biographies de Shenrap Miwo par John R. Newman en 1985).

La Perse semblait entretenir, avec la survivance de Shambala, sur la dernière période de son existence, une activité de commerce par le biais de caravanes. Les deux pistes les plus importantes pour toute personne intéressée par la connaissance de l'histoire de Shambala sont donc le royaume de Shang Sung et le royaume d'Elam (en Iran occidental antique). Il semble que le royaume d'Elam fut probablement appelé *Tagsig* en tibétain. Ce nom désignait le grand royaume persan au nord-ouest. D'après les enseignements de Shambala *aka* devrait signifier « iranien » ce mot étant une déformation du mot originel d'aryen.

Arya, en perse antique, voulant dire l'ami fidèle, cela dénote bien les bonnes relations entre les deux royaumes. L'Histoire antique de la Mésopotamie nous rapporte ainsi que les enseignements philosophiques qu'elle a acquis proviendraient d'une région historique désignée sous le nom de Shambala.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

« Pour y accéder, il faut entrer au Tibet et traverser le royaume de Shang Sung, un royaume antique dans la région de Kailas avec pour capitale Khyunglung Ngulkhar ».

Une ville persane, particulièrement vieille, semble inspirée dans sa construction des concepts philosophiques de Shambala : la ville royale de Hagmatan (aujourd'hui *Hamadan*, mais ayant porté aussi les noms de *Agbatana* et *Ekbatana*). Construite, semble-t-il, en - 2800 ans BP par le roi Deioces, (en iranien antique, *Daiukku*) elle est située approximativement à 400 km au sud-ouest de Téhéran.

Sept cercles concentriques constituent les murs de cette ville, chacun plus haut que le mur précédent et tous bâtis à flanc de colline, jusqu'au sommet où se tient le palais royal. Il me semble que l'archéologue H. Rawlinson essaya de montrer qu'il y avait une deuxième et plus ancienne Hagmatan, sur l'emplacement de la Takht-je-Suleiman moderne, mais les textes cunéiformes exhumés jusqu'à présent semblent indiquer qu'il n'ait y eu qu'une seule ville de ce nom à cet endroit. Cela ne prouve nullement qu'il ait tort, mais ouvre seulement une nouvelle question sur l'histoire de la région.

Quand à la particularité de cette ville, elle repose surtout sur sa construction, en cercles concentriques, respectant l'ordonnancement des couleurs de la philosophie shambaléenne et surtout, les trois derniers murs intérieurs respectent le code des couleurs d'Atlantys, ce qui ne peut que troubler le chercheur de civilisations antédiluviennes et confirmer la filiation d'Atlantys avec la première des civilisations !

Le septième mur, le plus haut, qui se trouve à la base de la colline, était peint de couleur or afin de figurer le soleil (la religion solaire en terre persane, avant l'arrivée de l'Islam, confirme bien que cette religion couvrait la planète entière). Le sixième mur était peint de couleur argent afin de symboliser la lune (deuxième symbole important que l'on retrouve dans les civilisations précolombiennes et dans la construction de certains édifices

mégolithiques dans le monde). Le cinquième mur était peint, lui, de couleur orange, symbolisant la terre fertile et l'*Asman* (le matin ardent). Le quatrième était peint de couleur bleue, symbolisant les eaux, sources de vie. Le troisième était peint en rouge, couleur des feux de la terre et de ceux du crépuscule. Le second était en noir, symbole de la nuit et de ses mystères, et le dernier mur extérieur était peint en blanc, symbole de pureté et de perfection.

Les villes circulaires et murées sont choses courantes pendant l'ère antédiluvienne. C'est le cas de Jéricho, par exemple. Une rumeur court sur la possibilité qu'une de ces grandes villes antédiluviennes se trouve actuellement enfouie sous la ville moderne de Damas. Celle-ci serait, dit-on, une ville entourée d'un anneau circulaire de montagnes.

Le choix de couleurs choisies pour les murs d'encerclement de la ville royale était semblable à celui choisi pour la robe longue du chef suprême, symbole de sa souveraineté, telle qu'elle est décrite dans le *Denkart*, traduit par Campbell en 1968. La robe longue est le symbole représentant à l'époque le palais céleste, la demeure des dieux. Cette robe donnant, à celui qui la porte, le pouvoir de représenter les dieux sur terre.

Shambala est sur la trajectoire de l'expédition **ANTEUS** et c'est le dirigeable expérimental que je suis en train de concevoir qui sera chargé de la retrouver, par reconnaissance aérienne, muni d'un appareillage des plus sophistiqués jamais conçus pour une telle expédition.

ANTEUS est donc une expédition très importante : C'est un français qui a trouvé les premières traces tangibles d'Agartha, c'est donc un français qui se doit de poser les premiers pas dans la capitale mythique. Comme de par le passé, les explorateurs bien qu'amis et confrères fraternels, sont animés de cet esprit de compétition qui permet l'exploit et donne la volonté de réussir.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Shambala ouvrira une nouvelle ère dans la compréhension de l'histoire de l'Humanité. Il est primordial de la retrouver, et comme dirait l'un de mes amis, moralement impératif !

Aujourd'hui, Shambala attend d'être découverte. Avec ces deux pas décisifs faits par Peissel et Zakharov, le royaume est circonscrit, la principale exploration va pouvoir commencer. Shambala ressurgit enfin des brumes dans lesquelles les millénaires et l'Histoire l'avaient plongé. La civilisation des civilisations, elle qui a la réputation d'avoir donné naissance à la toute première que l'Homme n'ait jamais conçue, est lentement extirpée de ses brumes pour ressurgir à la lumière.

Mais bien que la plus ancienne des civilisations, et probablement celle qui dura le plus longtemps, ait cédé sa place (à une époque difficile aujourd'hui à cerner) dans des circonstances et pour des raisons que nous ne connaissons pas encore, elle ne fut que la première d'une série de quatre qui nous conduit à celle que nous considérons, à juste titre, comme le berceau de notre savoir et de nos connaissances : Atlantys.

En disparaissant elle a transmis, par sa diaspora, les germes permettant à l'Homme de bâtir d'autres civilisations, de transmettre son savoir et sa philosophie. Sa population, évacuant en quasi-totalité Shambala (puisqu'il ne resta qu'une petite partie de cette population qui fonda ensuite Shang Sung), prenant le chemin du nord, s'est alors dispersée sur le continent européen et asiatique, vers l'ouest en direction de la Scandinavie mais aussi de l'Anatolie, vers le nord au niveau du cercle polaire, vers le sud en Inde et sur les bords de l'Indus, à l'est vers la Sibérie orientale et le détroit de Béring. Ceux qui, s'enfonçant plus au nord, ont atteint les territoires du Spitzberg et du nord canadien ont probablement fondé la civilisation septentrionale d'Hyperborée, objet du chapitre suivant.

Ceux qui partirent vers l'est sont peut être à l'origine du site de Sikhote-Alin (voir pages centrales), en Sibérie extrême orientale, découvert par le berger Ephrem Leshok et étudié par Alexei Okladnikov, de l'académie des Sciences d'U.R.S.S (la fédération de Russie, à l'époque de la découverte).

Dans les monts Sikhote-Alin, en Sibérie orientale, se trouve une grotte dans laquelle une immense statue géante, semble soutenir le plafond (manière évocatrice de se représenter Atlas soutenant le monde). Près de là, une figure altière, entourée de rochers sculptés in situ, déploie de grandes ailes bleues tout en contemplant les intrus les bras croisés. Dans la salle suivante, une statue délicate et pensive, aux traits nettement archaïques, arbore au milieu du front un troisième œil : l'œil des très anciennes représentations mythiques de la divinité du savoir. L'inclinaison de la tête démontre que l'artiste a suivi la forme naturelle du rocher lors de la sculpture de celui-ci.

Alexei Okladnikov, de l'académie des Sciences d'U.R.S.S, a visité les sculptures, mais sa datation « au visu » ne peut être considérée comme fiable. Une datation employant, en combinaisons, divers moyens devrait nous donner une datation plus certaine. Il est clair que l'emploi de menhirs, cromlechs et dolmens à un niveau de conception ultra élaboré donne une impression claire que la civilisation des mégalithes pourrait avoir ici son plus bel ouvrage et que celui-ci pourrait, à contrario, être le plus ancien de tous, voire le modèle servant d'inspiration aux autres. Celui-ci semble, en effet, être un recueil de tous le savoir-faire mégalithique, tant sur le plan architectural qu'astronomique et religieux.

Une architecte aux USA, Mimi Lobell (1942 - 2001), sur les conseils de Cristina Biaggi, une écrivaine américaine particulièrement intuitive, spécialisée dans l'étude des divinités et des mœurs préhistoriques, (je vous invite à lire son livre très instructif *Habitations of the Great Goddess*), a conçu une reproduction partielle de cette grotte, (nous n'avons que la statue géante présente à l'entrée) sans savoir qu'elle reproduisait pratiquement « l'esprit » de Silkote-Alin !

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Je vous livre en page centrale les plans de conception de la montagne de la déesse, tels qu'ils m'ont été confiés par Cristina Biaggi que je remercie vivement.



Hyperborée, la septentrionale

« *Le vrai peut, quelque fois, n'être pas vraisemblable* » **Nicolas Boileau**

Shambala quasi-désertée pour une cause encore inconnue, s'ouvre alors pour l'Homme une période intermédiaire de ténèbres qui dura, semble-t-il, presque 80 000 ans et sur laquelle je n'ai trouvé que des bribes, des hypothèses de travail, parfois très hasardeuses. Pour l'instant, je n'ose m'aventurer à proposer une hypothèse audacieuse qui me tarade car je me perds en conjectures sur certains points encore obscurs. Il est impossible de savoir aujourd'hui, sans recherches sur le terrain, ce qui s'est passé exactement pendant cette période qui précéda la naissance de la civilisation boréenne. Je suis donc contraint de faire, momentanément je l'espère, l'impasse sur cette période du temps.

Hyperborée, appelé aussi l'île blanche, (bien qu'on ne puisse garantir qu'elle ne fût jamais une île ou un hyper archipel) est une civilisation énigmatique car nous ne disposons que de peu d'éléments sur elle. Pour contenter notre appétit de connaissances, nous ne disposons que de quelques indications vagues ou tout au moins incomplètes :

- Hyperborée est un mot issu du grec antique. « *hyper* » se traduisant dans le sens de ce « *qui est en haut* ». Borée se traduit, lui, par « *vent du nord* ». La traduction approximative du nom de cette civilisation serait donc : « *Au-delà du vent du nord* ».
- Hyperborée marque, aux yeux des civilisations antiques méditerranéennes des trois derniers millénaires, la limite extrême nordique du monde connu, par delà les colonnes d'Héraclès.

Pour une raison inexplicée actuellement, mais dont on se doute, compte tenu du climat qui s'est abattu sur elle et du destin tragique qu'elle partage avec Atlantis, cette civilisation n'a laissé que très

peu de textes et de légendes. La plupart sont inaccessibles au public, malgré leur conservation officielle, semble-t-il, dans différents musées scandinaves ou nord européens. Est-ce par peur du néo-archéologisme et des néo-diffusionnistes, regardés comme des perturbateurs du fragile équilibre des connaissances acquises ?

On peut cependant imaginer deux cas de figures possibles à cette rétention de l'information :

- soit Hyperborée a dû abandonner une grande partie de son patrimoine lors de son exode forcée et, de ce fait, s'il reste quelque chose, c'est probablement enfoui non pas dans un musée, mais sous des tonnes de neiges et de glaces quelque part dans une zone immense correspondant à la bordure du cercle arctique et sur les franges de terres incluses à l'intérieur de ce cercle.
- soit elle n'a pas eu le temps de transmettre quoi que ce soit comme connaissances car elle a dû faire face à un cataclysme d'une telle ampleur, qu'aucune protection du savoir et sa transmission par de quelconques initiés n'a pu être entreprise. Il n'y aurait alors que des éléments sans grande importance dans les musées (on comprend mieux la gêne que cela occasionnerait de nous produire ces quelques bribes quand il s'agit tout de même d'une partie de l'histoire des pays scandinaves !) et seule la tradition orale a conservé quelques éléments sur lesquels il faut, malheureusement, se baser pour construire sa recherche archéologique.

Lors de cet exode, les boréens se sont fait probablement assimiler par les peuplades qui les ont alors accueillis. Auquel cas, il faudra rechercher des traces de leur culture dans celles des peuples d'accueil. Il semble toutefois qu'ils aient survécu au moins jusqu'à la période où la Grèce devint une civilisation. Un sérieux travail tout de même en perspective !

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

55 000 ans environ séparent notre civilisation de la fin de celle des boréens. La glaciation, qui couvre la période allant de - 70 000 à - 55 000 ans, fut probablement responsable, sur la durée, de l'ensevelissement inéluctable d'Hyperborée, malgré les interstades de Wurm I/II et de Brorup.

On retrouve aujourd'hui, progressivement, avec la fonte du manteau dans l'extrême nord du Canada, des vestiges épars de cette civilisation nordique. Les inuits, eux-mêmes habitants de l'Arctique, s'ils connaissent la légende d'Hyperborée, n'ont que peu de choses à nous révéler sur eux car au moins 35 000 ans les séparent des boréens ! A l'échelle du temps, c'est une véritable éternité sur cet espace glacé et désolé.

De plus, ils ne furent pas les seuls à occuper les anciens territoires hyperboréens. Un peuple les a précédé et fait la liaison entre eux et les boréens : les tinuits, qu'on appelle aussi, au Canada, les paléo esquimaux. Ce peuple est, originellement semble-t-il, nomade et issu du nord-est de la Sibérie. Il vivait de la chasse et de la pêche et semble avoir été le premier à relever les défis de ce milieu arctique, après les boréens. Certains groupes traversèrent le pont glacé qui reliait la Sibérie de l'est au Canada pour arriver à ce qu'on appelle aujourd'hui l'Alaska et le grand nord canadien. Ils conquièrent ainsi les terres gelées de l'Arctique probablement entre - 25 000 et - 20 000 ans BP et construisirent, contre toute attente et à contrario des inuits leurs successeurs, des habitations en pierre et non en blocs de glace !

Un affleurement rocheux sur lequel sont gravés des douzaines de visages a été trouvé dans la partie la plus extrême du nord canadien. Trois sites de pétroglyphes ressemblant à cet affleurement se trouvent aussi au sein de petites îles dans le détroit d'Hudson, non loin du littoral septentrional du Québec. Les gravures semblent avoir été réalisées par les tinuits, selon les archéologues qui s'occupent du problème actuellement, mais personne n'a pu dater avec précision cette découverte.

On ne connaît pas non plus la signification de ces visages. On ne sait même pas s'ils représentent des humains ou des esprits. Les lignes qui rayonnent de quelques-uns semblent indiquer que certains personnages disposeraient d'un pouvoir surnaturel. Le fait que ces sites de pétroglyphes soient si rares nous permet de supposer que ces endroits revêtaient, pour ce peuple, un caractère spirituel important.

Un petit masque en ivoire a été mis au jour à Tyara, un petit village tinuit exhumé récemment et qui est situé sur la côte sud du détroit d'Hudson. Il n'a pas encore été daté, malgré sa récente découverte. Des visages semblables existent, à l'état de pétroglyphes et se trouvent dans les îles voisines.

Cela pourrait sous-entendre que ce masque est bien plus ancien que le village dans lequel il a été trouvé. Particulier, il a une forme ovale bien que le bord supérieur du front, concave, forme une pointe aux deux extrémités, ce qui est inhabituel. Il reflète cependant une image incroyablement humaine et sereine, loin des vicissitudes et de la précarité de la vie polaire. Une particularité qui pose la question de sa réelle appartenance à ce peuple, à moins qu'il ait été inspiré par autre chose comme modèle, mais quelle fut elle ?

L'Arctique fut la dernière vaste région du monde que les humains actuels occupèrent. Les ancêtres des amérindiens, et notamment les esquimaux, ont traversé l'Arctique oriental, par le détroit de Béring. Ce périple eut lieu vers la fin de la dernière ère glaciaire, à partir de - 17 000 ans BP. A la faveur d'une déglaciation progressive qui ouvrait alors les portes du continent américain jusque là barrées par d'infranchissables glaciers, ils franchirent ce pont de glace et de terre. Autrefois, il fallait contourner périlleusement par la mer en longeant la côte ouest de l'Amérique du Nord pour espérer poser le pied en terre américaine. Pourtant, jamais leurs descendants n'ont développé de mode de vie qui leur aurait permis de vivre toute l'année loin au nord des zones forestières, au-delà desquelles ne régnaient que la neige et la glace à perte de vue.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La traversée a probablement eu lieu en hiver afin de limiter voire d'éviter le risque de traverser un pont dangereux et instable composé de glace fragile, en pleine débâcle. Au cours de plusieurs millénaires, ils conquièrent ainsi l'Arctique et furent donc, après les tinuits, les premiers à explorer à l'époque post diluvienne cette immense région septentrionale. Il y a 5000 ans encore, les descendants des tinuits occupaient tout l'Arctique, du Groenland jusqu'au Labrador.

Dans les traditions inuites, on parle de ce peuple de constructeurs, d'explorateurs, comme d'une véritable civilisation avec ses villages et son centre, sa capitale (qu'il reste à trouver). Coupés du reste du monde pendant au moins 3000 ans, ils développèrent ainsi un mode de vie unique : Une civilisation des glaces.

Pour répondre à certaines questions restées sans réponses, je me penche encore aujourd'hui sur les inuites afin d'étudier leurs contes et légendes, leurs anecdotes, dans l'espoir de trouver un jour des traces de découvertes concernant Hyperborée ou des pistes à explorer qui pourraient me tracer une voie.

Certains résultats cependant ne se sont pas faits attendre, dès que je communiquai l'objet de ma recherche sur Internet :

William E. Taylor, archéologue de l'Arctique, ancien directeur du Musée National de l'Homme (L'actuel musée canadien des civilisations) et ancien président du conseil de recherches en sciences humaines, dans d'innombrables articles, de revues, s'est attaqué au modèle « *Birket - Smith* » de la préhistoire inuit. Il a fait valoir, de façon convaincante, que l'origine des inuits de la période historique devait se trouver du côté de la culture thuléenne côtière et non chez d'hypothétiques proto esquimaux de l'intérieur des terres.

Annick Bergeron dans le magazine *Internet le toit du Monde*, volume 4, n°3 d'Automne 2005, nous dit :

« Il y a un millier d'années, une culture unique et fascinante disparaissait de l'Arctique nord américain. Plusieurs légendes inuits mentionnent la présence d'un peuple qui occupait déjà le territoire au moment de leur arrivée et qui était considéré par les inuits comme ayant rendu leur terre habitable. Ce peuple étrange était grand et fort, mais pacifique. Il s'est progressivement effacé des données archéologiques à partir de l'an mil pour disparaître complètement il y a environ 500 ans. Leur mode de vie ressemblait peu à celui des inuits : ils portaient des vêtements différents, n'utilisaient pas le kayak et parlaient un étrange dialecte ».

Les seuls vestiges de cette culture disparue sont les légendes inuites transmises de génération en génération et les traces archéologiques. On sait aussi qu'ils étaient extrêmement croyants en leurs divinités : l'un des plus forts arguments en cette faveur est la représentation de plusieurs « animaux esprits » qui donnent l'impression de voler, notamment cet ours polaire découvert à Igloolik, daté d'environ - 2000 ans BP.

On ne peut imaginer la possibilité que ces peuples, que furent les tinuits et les inuits, n'aient pu seulement croiser les boréens lors de l'engloutissement par la neige de leur civilisation : trop de millénaires les séparent.

L'on peut par contre imaginer que, lors de l'exode boréenne, ces derniers ont abandonné des objets dans leur marche et que ceux-ci aient été retrouvés, des millénaires plus tard, par les tinuits, seul peuple à arpenter alors quotidiennement ce sol glacé. Par ce biais, ils auraient alors transmis un savoir et une culture ignorés jusqu'alors du nouveau peuple de l'Arctique. Cette transmission, due au hasard des découvertes, le fut parce que les tinuits et les inuits intégrèrent ces éléments dans leur propre culture.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Le symbole du flocon de neige, que l'on retrouve beaucoup au nord du Canada mais aussi en Scandinavie, est pour nous, européens, le symbole du froid, mais pour eux, inuits, tinuits et probablement boréens, il est symbole de vie. Personne ne sait qui fut le premier utilisateur de ce symbole, mais il semble que celui-ci soit issu du passé d'Hyperborée. Une représentation ?

Lorsqu'il a fallu préparer l'expédition **ANTEUS**, qui prévoit sur son trajet l'exploration des différents lieux ayant pu abriter éventuellement des parcelles de cette civilisation, j'ai cherché le plus d'éléments possibles, y compris sur Internet. Je n'ai cependant trouvé que de nombreuses spéculations pseudo scientifiques sans grand intérêt et cela m'a pris un temps considérable à trier le possible du fantasque. Fâcheux inconvénient d'être le premier à répertorier sérieusement des pans entiers de cette période ! Il faut toutefois relever une information qui peut paraître fantasque mais qui est parfaitement réelle : Dans l'imaginaire collectif des peuples de l'époque antique, et notamment les peuples celtes, Hyperborée était assimilé à la terre des elfes !

Des renseignements récoltés, j'ai tenté avec mon équipe, sous la forme d'un listing de postulats considérés comme valides jusqu'à preuve du contraire, d'établir une vision plus ou moins nette de ce que put être Hyperborée.

Je vous livre à présent le résultat de ce travail :

1. Les boréens ont formé une civilisation ancienne et très avancée sur le plan technologique (ils ont visiblement été à l'origine des skis et autres traîneaux) et philosophique (ils avaient un panthéon de dieux, une religion pacifique, une morale d'entraide et de respect).
2. Leur royaume se situait quelque part dans une zone couverte par le cercle Arctique. On le dit né sur l'île Spitzberg, mais aussi en Islande (où se trouve la ville de

Thulé), même en plein centre du Pôle Nord ! (très improbable).

3. La seule chose dont on est sûr, de par la diffusion de la légende, c'est que ce royaume englobait dans sa zone d'influence le Groenland (la « verte terre » en danois), l'Islande, les pays nordiques jusqu'à la Finlande, voire la Russie sibérienne, mais aussi l'Irlande et la grande Bretagne, Ecosse comprise (ce qui expliquerait certains artefacts hors de leurs contextes, les fameux « O.O.P.Arts » - Out Of Place Artefacts : vestiges hors de leur contexte historique, - voir pages centrales - que l'on a retrouvé dans différents pays de cette zone).
4. Aujourd'hui, ce que l'on sait vraiment ... c'est que l'on ignore totalement sa localisation exacte !

Il semble qu'Hyperborée existait bien avant que Wurm II, il y a 55 000 ans BP, mis fin à ce royaume en l'engloutissant sous une montagne de neige, un peu comme Atlantys mais avec de la neige.

Cet anéantissement ne fut toutefois pas exactement identique à celui de la civilisation Atlantique, sombrant sous une masse d'eau inéluctable due à la déglaciation qui va s'opérer de - 17 000 à - 11 300 ans BP (fin de la glaciation de Würm III et Dryas I), ce fut de la neige et de la glace, à raison de 15 cm par an qui mit fin au développement d'Hyperborée, et cela de manière irréversible !

Je ne peux m'empêcher de penser, lors de l'arrivée de cette nouvelle période glaciaire, à la terreur qui s'est emparée des populations lorsque le soleil disparu dans des brumes qu'ils crurent éternelles. Je ressens une émotion indescriptible à la pensée de ce que vécurent ces hommes et ces femmes en cet instant. La « mort » du soleil a dû laisser une impression épouvantable dans la mémoire des boréens, elle fut une surprise pour tous, qui ne connaissaient pas la nuit éternelle, et une catastrophe humanitaire pour ceux qui en furent victimes.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La mort de toute vie végétale (déjà rare !) et animale, par le froid et la nuit sans fin, la faim et la destruction sociale qui accompagnent toute civilisation à l'agonie, a dû être un cauchemar sans nom !

Hyperborée était pourtant connu autrefois comme un pays paisible et accueillant, et surtout verdoyant ! On le nommait, à cette époque, « le pays des Sept Bœufs ». (Le septentrion est la traduction latine de son nom). Pourquoi les sept bœufs ? Franchement, je l'ignore, mais je pense que le climat était nettement plus tempéré à l'époque préglaciaire et la région se prêtait davantage à l'agriculture et à l'élevage. De plus, il semble que dans leur religion, outre le soleil, leitmotiv de toutes les civilisations antédiluviennes, ils vénéraient les sept étoiles de la constellation de la grande ourse, maîtresse à leurs yeux de leur destinée. Peut être étaient elles les divinités de l'agriculture, de l'abondance ?

Une chose pourtant me torture l'esprit : Ce n'était pas l'étoile polaire (*Polaris*) qui était l'étoile dans l'axe du Pôle Nord. En effet, si les pléiades étaient une constellation adorée et si les sept étoiles principales représentaient les sept bœufs divinisés, elles n'étaient pas pour autant à la place de l'étoile polaire actuelle. Quelle était donc l'étoile polaire de cette époque et quelles étaient les constellations à proximité du Pôle Nord ?

J'ai donc sollicité le concours par Internet de nombreuses structures mais c'est le Club Astronomique de Toussaint (76) en France qui m'apporta la réponse la plus posée, par la voix de Philippe Ledoux, membre de cette association :

« Voici 55 000 ans (période probable de migration des boréens – ndla), le pôle était situé entre les constellations du Dragon et celle de la petite Ourse. Aucune étoile brillante n'était à proximité, mais deux petites étoiles, à la limite du visible, HIP 65536 et HIP 66435, encadraient à mi-distance le Pôle Nord céleste. La distance à l'œil nu de ces deux étoiles par rapport au pôle était de deux pleines lunes ».

Sur quelle étoile, il y a 55 000 ans, les boréens se basaient-ils pour leurs navigations ? Quel était le repère permettant de situer le nord lors des voyages de nuit ? Une étude du ciel de cette époque me semble nécessaire.

Le pays des sept bœufs (septentrion) est une qualification visiblement romaine car la racine étymologique du mot est d'origine latine, bien qu'une langue étrangère fasse ici un apport des plus intéressants. En effet, le mot latin *septem* signifie Sept (le chiffre). Il est jouté avec un mot d'origine inconnue, probablement boréenne *tryonis*, que l'on peut traduire littéralement par « bœufs de labour ». Il est clair que ce pays autrefois était parfaitement verdoyant au point non seulement qu'on y cultivait la terre mais qu'on y faisait de l'élevage. Le climat devait y être suffisamment propice pour que le paysage soit du type de celui de Normandie ou d'Angleterre.

La légende d'Hyperborée nous parle d'un peuple fier et noble. Les hommes et les femmes de cette civilisation étaient, semble-t-il, d'une extraordinaire beauté avec des cheveux roux ou blonds et des yeux bleus ou verts. Ce qui est la morphologie de base du nordique, de l'écossais ou du saxon. Plus grands que les latins, qui ne dépassaient guère 1,60 m, ils devaient leur apparaître comme des géants. Malheureusement nous n'avons aucune gravure, sculpture ou tout autre moyen pour appuyer ces dires. L'on sait toutefois que la description morphologique est bien celle des peuples vivants dans le nord de l'Europe jusqu'au dix-neuvième siècle, avant que la technologie et le monde moderne ne favorise les voyages et la mixité des peuples.

On attribue aux boréens, dans la légende et l'inconscient collectif, la paternité de la race blanche, mais il est impossible d'être sûr de cette affirmation portée, à mon avis, à la légère. Si ceux si furent de peau blanche, alors c'est très probablement parce qu'ils devaient, comme les inuits d'aujourd'hui, se couvrir le corps de vêtements pour ne pas être brûlés par la réverbération intense de la lumière sur la glace.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Peut être étaient ils de peau blanche à l'époque où leur territoire était verdoyant, mais rien ne permet de l'affirmer. Toutefois, il n'y a pas de fumée sans feu et si l'on considère qu'ils viennent en droite ligne de Shambala, ils étaient alors probablement eurasiens car les deux types homo sapiens qui pouvaient être assez bien distribués sur le plan géographique dans cette région, étaient le type asiatique et le type européen tel que l'on connaît Sapien sur les reconstitutions faites de lui.

Un métissage avait probablement eu lieu entre ces deux grandes ethnies préhistoriques à une période fort éloignée, bien avant que n'existe Shambala. Issus de lieux montagneux et enneigés, les boréens devaient leur blancheur apparente probablement au fait qu'ils ne furent pas, comme dans les pays tropicaux, assaillis par le soleil et que la mélanine n'avait ici que peu d'intérêt : ils furent probablement hâlés par un bronzage naturel et non par une couleur spécifique de la peau.

On ne sait rien d'ailleurs de l'aspect de ceux qui leur ont succédé : les tinuits. Leurs masques et pétroglyphes nous donnent un léger aperçu. Mais même là, rien de bien convaincant sur la morphologie spécifique de ce peuple. Les boréens, sans vestiges de leur part, ne nous permettent pas de se faire une idée et donc resteront des inconnus, y compris sur ce plan.

Il nous faut impérativement retrouver cette civilisation pour pouvoir établir son niveau de culture et de connaissances scientifiques et définir si possible, son exacte origine. J'ai déjà envisagé la possibilité que les boréens soient sans liens avec Shambala. Je dois reconnaître que dans ce cas l'on s'enfonce encore plus dans le puits sans fond du questionnement : Une ascendance homosapienne, sûrement, mais issu de quelle partie du monde ? De plus, pourquoi se perdre au nord de la planète, sachant que depuis - 55 000 ans BP cette région est devenue un enfer glacé ?

Et si cette région était verte autrefois, cela ne nous donne pas pour autant de quel endroit sur terre cette peuplade serait originaire. Par contre, si ma théorie se révèle exacte, si les boréens sont issus d'une partie de la diaspora de Shambala, des millénaires plus tôt, alors ce furent des eurasiens au teint très clair qui ont forcément interpellé - par leur aspect physique - les latins, petits de taille, à la peau mate et aux cheveux noirs drus ou bouclés, lorsque ceux-ci sont venus les visiter lors de la naissance de leurs propres civilisations.

Avec le changement de climat, de plus en plus rude, et l'anéantissement de leur civilisation par la ruine des cultures agricoles, de l'élevage, mais aussi par la déliquescence du système social due à la destructuration de la société boréenne face à un climat impitoyable, les exilés d'Hyperborée se sont réfugiés plus au sud, probablement en Europe (les hypothèses vont bon train et la recherche archéologique est toujours très active sur ce sujet) plus proche à pied que le continent américain. Ce dernier, pour sa part, était alors barré, à cette époque par des glaciers infranchissables. Il le restera d'ailleurs jusqu'aux environs de - 17 000 ans BP, ce qui rend pénible la migration à pied par le détroit de Béring, comme l'ont fait plus tard les futurs amérindiens, et notamment les inuits.

Ils ont donc émigré par la voie la plus logique. Ils ont traversé l'immensité glaciaire arctique vers l'Europe du nord (les actuels pays scandinaves) et amorcé, en partie, un retour vers leur point d'origine. Ils parvinrent au centre du continent européen, peut être vers les territoires de l'actuelle Russie (notamment la Sibérie). Certains semblent restés, cependant, en Islande et dans le périmètre canadien et groenlandais, probables dépendances à l'époque de l'ancien royaume, où le climat restait à peu près supportable et d'où ils se sont ensuite répandus ultérieurement. On peut en effet parfaitement imaginer que les derniers boréens soient les premiers peuples précédant les celtes sur les terres d'Irlande, d'Ecosse et de Grande Bretagne. Ils ont probablement été de ceux qui peuplèrent le centre et l'est de la Sibérie.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Leur regroupement, après cette diaspora contrainte, si tenté est qu'il y ait eu un quelque part, reste un mystère. Bien des voyageurs, auteurs, chercheurs, se sont essayés à cet exercice sans pour autant apporter la preuve formelle d'un lieu et d'une date. Je ne suis pas certain qu'**ANTEUS** soit d'ailleurs en mesure d'apporter, une fois l'expédition achevée, une réponse beaucoup plus précise.

Ce lieu pourrait toutefois être l'Europe de l'ouest, centrale et de l'est comprenant les états slaves, y compris la Russie et jusqu'à la Sibérie orientale. Leur arrivée coïnciderait approximativement alors avec celle de Cro-Magnon. Etrange coïncidence.

L'historien roumain Nicolae Densusianu (1846-1911), dans son ouvrage *La Dacie préhistorique*, paru à titre posthume en 1913, émettait déjà l'hypothèse que de telles formations rocheuses, qui parsèment l'Europe centrale et de l'est, ne seraient pas l'œuvre de la nature mais l'œuvre d'une population ancienne, non rattachable aux peuplades dites autochtones, ayant été répertoriées jusqu'à présent dans la région, et ceci dans l'intention de laisser des signes spéciaux, voire des traces de leur passage, à leurs descendants.

Le nombre de roches mégalithiques taillées dans la masse semble cependant être beaucoup plus grand en Roumanie que dans n'importe quel autre pays de l'Europe. Comme si ce peuple y avait fait un arrêt prolongé. Ces rochers, représentant des figures énigmatiques, ont tout d'abord enflammé l'imagination des bergers qui menaient leurs troupeaux dans la haute montagne. Ils ont aussi ensorcelé l'esprit des voyageurs qui, s'arrêtant pour admirer la beauté des montagnes, cherchent à déchiffrer, comme on le fait avec les nuages, des ressemblances entre la pierre et les créatures de la terre. Ces mégalithes, que l'on rencontre dans toutes les montagnes de Roumanie, ont non seulement des allures de sphinx mais aussi d'oiseaux, de vieillards, de vieilles femmes, de démons, de prophètes ou de prêtres païens.

Ces sculptures monumentales parsèment le pays ainsi que d'autres régions de l'Europe du centre et de l'est :

- au Banat, un rocher appelé le "Sphinx de Toplet", est au bord de la rivière de Cerna.
- Il y en a un autre, dit de Bratocea, dans les monts Ciucas, dans la vallée du Teleajen. Il prend la forme d'un pigeon qui accueille le voyageur arrivant dans le massif Ciucas. Son œil, prégnant, son bec et son goitre bombés, imposent le respect.
- En Bucoviné, dans les monts Calimani, on se trouve en présence d'un mystérieux groupe de rochers surnommés « Les 12 Apôtres », parmi ces rochers, la figure du « Vieillard » est tout à fait impressionnante - une tête vigoureuse, sombre, comme si c'était un géant de contes de fées.
- L'un de ces rochers, appelé le « Sphinx des Carpathes », peut être admiré en Roumanie, dans les Carpathes justement, plus exactement dans les monts Bucegi.

En ce qui concerne le grand Sphinx des Bucegi (voir pages centrales), il avait été photographié, paraît-il, pour la première fois, vers 1900, de face, et non pas de profil, tel qu'il apparaît dans les images habituelles.

C'est en 1936 qu'il reçut ce nom. Mesurant 8 m de haut et 12 m de large. Il est situé à 2216 m d'altitude. L'image de sphinx apparaît au moment où le rocher est regardé sous un certain angle, ayant pour repère un axe qui part de celui-ci vers « *Baba Vantoaselor* » (la vieille femme des vents), un rocher voisin. Le rocher regarde vers l'axe solaire de précession des équinoxes.

Cette image donne un visage proportionné, avec des lèvres distinctes, des joues et de grands yeux placés sous un front large.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La figure colossale transmet une expression souveraine de dignité et d'une immense puissance qui ne pourrait probablement pas représenter n'importe qui. Les scientifiques roumains pensent que le sphinx est une représentation de la divinité suprême d'un peuple antique. Le mégalithe prend le contour le plus net le 21 novembre de chaque année, au crépuscule.

43 000 ans après leur migration du pôle, les boréens furent donc encore un grand peuple avant de se fondre avec les différentes peuplades nées dans les régions où ils migrèrent.

Il est intéressant de lire l'hypothèse du professeur Nicolae Densusianu « *Ces vieilles tribus firent partie probablement, avec leurs troupeaux, des Carpathes de l'Hellade à l'Asie Mineure et, de l'Asie Mineure. A une époque incertaine, longeant les côtes, elles descendirent avec d'autres tribus d'Hellade et des îles vers les vastes plaines du Nil* ».

Est-elle possible cette hypothèse ? Elle aurait quelque chose d'incroyable, mais viendrait confirmer la présence de personnes de type occidental dans les premiers temps de la naissance de l'Egypte, telles qu'elles apparaissent déjà au sein des fresques tombales des premiers temps.

L'historien voyageur grec Hérodote (- 2500 ans BP) semble ne pas pouvoir définir avec certitude l'identité du peuple qu'il appelle boréen. Dans son livre IV des *Histoires*, chap. 13, il présente les boréens comme « *un peuple paisible n'ayant jamais envahi le territoire de leurs voisins* ». Il semble que les scythes entretenaient une relation commerciale avec les survivants boréens en matière d'élevage de chevaux (chap.20) mais qu'ils ne s'attardaient pas sur leur territoire, compte tenu du climat particulièrement neigeux (chap.21). Les voisins des boréens les craignaient et « *restaient très discrets sur les mœurs et coutumes de ce peuple* » des neiges (chap.22). Le royaume boréen survivant semble s'étendre au nord de la planète, couvrant une surface englobant les îles de l'Atlantique nord, le continent européen et jusqu'à proximité du territoire Scythes.

Les survivants d'Hyperborée entretenaient des relations d'amitié avec la cité de Delos au point de se faire des présents mutuels (chap.23), mais les boréens qui venaient porter ces présents, en l'occurrence des vierges, ne voulaient, semble-t-il, plus repartir compte tenu de la douceur du climat qui régnait dans la cité méditerranéenne. Delos du alors interdire l'entrée de son territoire à ces messagères et reçu désormais les présents à ses frontières.

Pour Hecate d'Abdère, cité par l'historien grec Diodore de Sicile, « *ils étaient installés sur une île, Elixoïa, « face à la Celtique ».* Irlande ? Islande ? Compte tenu des incursions de marins téméraires dans l'Atlantique nord, la Manche et la mer Baltique, il est possible que l'île Elixoïa corresponde en fait à l'Islande si on oppose l'ensemble Grande Bretagne - Ecosse à toute terre située plus au nord : « ... *Nous croyons qu'il n'est pas hors de propos de discuter de la légende des hyperboréens. Selon ceux qui ont écrit sur les anciens mythes, Hécatee d'Abdère et certains autres disent que dans les régions situées au delà des celtes, il y a dans l'océan une île pas plus grande que la Sicile. Cette île est située au nord, et est habitée par les hyperboréens, qui sont appelés ainsi car ils vivent au delà du souffle de Borée (Le vent du nord) » « L'île est à la fois fertile et productrice de toutes cultures, et s'il arrive que le climat soit tempéré, elle produit alors deux récoltes chaque année ».*

Mieux encore, la légende suivante est racontée, concernant cette fameuse île : « *Léto, mère d'Apollon, est née sur cette île, et c'est pour cette raison qu'Apollon est honoré par eux plus que les autres dieux. Les habitants sont considérés comme des prêtres d'Apollon, d'après l'habitude qu'ils ont de prier le dieu chaque jour, continuellement et en chanson, et de l'honorer avec excès ».*

Concernant le passage suivant, il ne faut pas forcément l'assimiler à une description de Stonehenge mais plutôt vérifier si en Islande pareil monument n'aurait pas laissé quelques vestiges : « ... *Et il y a aussi sur l'île à la fois une magnifique enceinte consacrée à Apollon et un remarquable temple qui est orné de nombreuses offrandes votives et qui est de forme circulaire.*

Civilisations antédiluviennes.
bilan de 2500 ans de recherches

De plus, il y a une ville qui est consacrée au dieu et dont la majorité des habitants sont des joueurs de cithare et ceux-ci jouent continuellement de leur instrument dans le temple et chantent des hymnes de louange au dieu, glorifiant ses actes. Aussi Apollon est-il honoré chez eux plus que les autres dieux. Ils sont pour ainsi dire des prêtres d'Apollon, parce que ce dieu est quotidiennement célébré sans trêves par des chants, et honoré de façon remarquable».

« Les hyperboréens ont une langue particulière (probablement antédiluvienne - ndla) et des sentiments très favorables aux grecs (on entend par là ceux qui habitaient autrefois cette région, probablement des survivants de la diaspora, car lorsque la Grèce, en tant que civilisation émergea, Hyperborée en tant que super civilisation n'était déjà plus. - ndla), surtout aux Athéniens et aux Déliens. Ils ont conservé ces bons sentiments en héritage depuis l'Antiquité ... »

« On dit aussi que la lune semble toute proche de leur île (il est vrai que par une illusion d'optique due à l'atmosphère et la sphéricité de la terre, près des pôles la lune semble effectivement plus proche - ndla) et qu'on y distingue un relief, comme sur la Terre ». « On dit que le dieu Apollon visite cette île tous les dix-neuf ans, période dans laquelle s'accomplit le retour des étoiles à la même place dans le ciel. Cette période étant appelée, par les grecs, l'An Métonien. À la date de ce retour, ils jouent de la lyre et dansent tout le temps, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'au lever des Pléiades, pour exprimer leur joie de ses succès ».

En - 2330 BP, un navigateur du nom de Pythéas fit voile depuis Marseille afin de découvrir où se trouvait la limite du monde dans cette direction. Il doubla les îles Britanniques, puis s'engagea dans la mer du Nord. Lors de son voyage de retour, il mentionna une île du nom de "Thulé" mais on ne sait s'il en avait entendu parler ou s'il l'a découverte par lui-même. Je pense, pour ma part, qu'il s'agissait de l'Islande si l'on suit le trajet cité par Strabon et Pline : *"Vouant de cap en cap, il prit vers le nord le long des*

côtes d'Ibérie et Lusitanie (l'Espagne et le Portugal) et, continuant de faire le tour de ces côtes, en comptant cinq jours de navigation depuis Gadès (l'actuelle Cadix) jusqu'au cap Sacré (cap Saint-Vincent), il parcourut ainsi les côtes de l'Aquitaine et de l'Armorique qu'il doubla pour entrer dans le canal que l'on nomme l'Océan Britannique. Au-delà du canal, il suivit les côtes orientales des îles Britanniques, et lorsqu'il fut à la partie la plus septentrionale, poussant toujours vers le nord, il s'avança en six journées de navigation jusqu'à un pays que les barbares nommaient Thulé »

Strabon nous donne un nouvel indice: *« Pythéas nous dit que Thulé est à une distance de six jours de navigation de la Bretagne en direction du nord et qu'elle est proche de la mer gelée ».*

Pline ajoute, à propos des jours et des nuits : *« durant les jours de solstice quand le soleil vient proche du sommet du monde, à cause de la route enfermée de la lumière, la terre en dessous a des jours continuels de six mois autant que des nuits continues en hiver quand il est en direction opposée ».*

Selon Geminus *« Il apparaîtrait que Pythéas, le massaliote, était en fait allé dans ces régions. Il dit, à propos des observations qu'il a notées depuis l'océan : Les barbares ont désigné en plusieurs occasions l'endroit où le soleil disparaît. A cet endroit, la nuit est extrêmement courte : deux heures pour les uns, ou trois pour d'autres, et juste après le soleil se lève à nouveau ».*

« Le gouvernement de cette ville et la garde du temple sont confiés à des rois appelés Boréades les descendants et les successeurs de Borée » (Diodore de Sicile, bibliothèque historique XLVII, - 2100 ans BP).

Et la mythologie vient, elle aussi, en renfort pour appuyer l'existence d'Hyperborée :

- Persée dit-on leur rendit visite alors qu'il était à la recherche de la Gorgone.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- Héraclès, selon la légende, poursuit jusque chez eux la biche de Cérynie.
- Pour Pindare, c'était un peuple de bienheureux, qui habitait un pays enchanté (le décor neigeux devait participer à cette impression) et ignorant les épidémies et les maladies courantes.

En - 2021 ans BP, Pline s'égare complètement quand il situe Hyperborée en Grande Bretagne et écrit « *Le pays des hyperboréens se situe à la même hauteur que la Bretagne. Le jour le plus long y dure 17 heures* » (*Histoire Naturelle* VI-39). La localisation d'Hyperborée est aujourd'hui visiblement une incertitude, même pour les auteurs faisant foi à l'époque. Elle s'est perdue car l'on comprend que chacun y soit allé désormais de son interprétation et du coup la vérité s'est dispersée. Par la suite, avec l'oubli, la situation exacte d'Hyperborée se diluera définitivement pour finalement se perdre dans des conjectures géographiques : les romains situeront pour leur part Hyperborée et Thulé en Scandinavie.

En - 1445 BP, l'historien grec Procope, décrivant la guerre qui sévit entre les romains et les goths, parle de la Scandinavie en l'appelant « Thulé » et dit que parmi ses habitants il y a des gens qu'il appelle des « *skrithiphinoi* » (*skrid finns* = finno-ougriens lapons). Cependant, la Scandinavie de cette époque dépasse largement ses frontières actuelles et même occupe une partie importante de la Russie de l'ouest.

Vers - 1250 BP, Paulus Diaconus les mentionne également en précisant qu'ils pratiquent la chasse, qu'ils utilisent des planches de bois pour se déplacer (les skis et les traîneaux), et qu'ils ont des animaux qui ressemblent aux cerfs (les rennes).

En - 1175 BP, sous le règne du roi français Louis le Pieux, le moine géographe irlandais Dicuil composera le fameux *Liber de mensura orbis terrae* dans lequel il reprend les connaissances des romains et d'Isidore de Séville et identifie l'Islande à l'*Ultima Thulé*.

Après la disparition d'Hyperborée, probablement à partir de - 55 000 ans BP, l'Arctique resta pendant une longue période complètement désert de toutes vies. Les tinuits ont remplacé les boréens sur cette espace désolé probablement entre - 30 000 et - 25 000 ans BP et s'il y a un peuple qui ait eu une petite possibilité de retrouver des vestiges d'Hyperborée ce fut bien celui-ci. Il est d'ailleurs probable qu'il fit certaines découvertes car sa culture, sa philosophie de vie, sa manière de s'habiller, de chasser, de construire sa maison, n'ont rien de commun avec son successeur 5000 ans plus tard : l'inuit. Pourtant il lui transmet pendant le peu de temps où ils se côtoyèrent, cette culture à l'occasion de leur rencontre et de leur cohabitation lors de la grande migration de Béring vers - 17 000 ans BP.

Le travail d'exhumation d'Hyperborée est un travail de titan tant la surface à explorer est immense, sachant toutefois qu'il ne faut pas perdre de vue que l'Arctique recouvre aussi une grande partie de l'océan du même nom. Cette partie « liquide » est donc à exclure du champ des recherches car si nous devons trouver des traces de cette civilisation c'est probablement sur les bords des continents qui bordent cet océan : Alaska, Canada, Europe du nord (Islande, Norvège, Spitzberg et Sibérie extrême occidentale et extrême orientale). L'Arctique n'est pas à proprement parler un continent mais plutôt un océan en grande partie gelé en surface.

Avec la fin d'Hyperborée, c'est la deuxième tentative importante de l'Homme de s'élever au dessus de sa condition précaire d'homo sapien et de barbare qui échoue, en partie tout au moins. Mais loin de se décourager, il ne jette pas l'éponge, bien au contraire !

Cette seconde civilisation va essaimer, elle aussi, une partie de ses connaissances sur le continent européen, comme l'avait fait Shambala pour le continent asiatique. Bientôt, issue peut être de la migration maritime des boréens vers le sud de l'Atlantique, voire au delà, va émerger de quelque part, cette fois, dans l'Océan Indien et en Océanie, une troisième tentative ... Mu !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Avant d'entamer le chapitre suivant de ce livre, il a fallu que je souffle. Il faut dire que ce qui tient dans finalement si peu de pages a pourtant représenté une somme de travail considérable. Je sors de plusieurs mois de recherches sur Hyperborée et la quête de cette civilisation extrême nordique m'a épuisé tant physiquement que mentalement car les éléments permettant de certifier son existence sont des plus ténus et leur découverte m'a demandé une énergie, une patience, une endurance dont vous ne soupçonneriez jamais l'ampleur !

Je me souviens de la mine fatiguée de l'équipe à notre retour. Nous étions avachis au retour de notre dernier voyage, emplis d'une fatigue à la fois physique et intellectuelle. Une discussion, au salon de mon appartement (où nous nous étions rendus en pleine nuit, dès la sortie d'aéroport) s'en suivit, sur la nécessité de prendre un peu de repos. Bien que je partageais l'avis de tous, tant cette quête prenait alors des allures de marche forcée, je tentais d'expliquer que nous ne pouvions raisonnablement pas concevoir une halte dans cette aventure car **ANTEUS** devait pouvoir disposer de tous les atouts nécessaires le jour du départ et chaque information recueillie allait peut être devenir un avantage décisif dans cette expédition où l'inconnu et la possibilité d'une errance le disputait au risque d'accident physique et d'erreur d'interprétations.

Le lendemain, fort de mes dernières notes, je remerciais sur Internet mes correspondants multiples, qui avaient fait de leur côté les recherches demandées, puis je finis enfin le chapitre sur Hyperborée. Me voilà prêt à partir à l'assaut d'une civilisation bien plus gigantesque, de par sa taille géographique : Mu.



MU, l'océanienne et sa survivance Kumari-Kandam

Après le nord de la planète, me voici à présent dans l'Océan Indien et l'Océan Pacifique. Il va me falloir renouveler l'exploit précédent pour extirper des fantasmes collectifs de l'Humanité la réalité de Mu ... avec les mêmes difficultés que précédemment, mais heureusement avec plus de matière !

Il me faut donc fournir un nouvel effort afin de reprendre les recherches, de sonder à nouveau Internet, de visiter les lieux mystérieux et les bibliothèques des grandes villes mondiales, de contacter les différents chercheurs qui ont travaillé sur la question et d'obtenir le résultat de leurs travaux ou mieux encore, le raisonnement qui leur a permis d'aboutir à ce résultat. J'ai encore la tête perdue quelque part entre les hauteurs de Shambala et les immensités désertiques et glacées de l'extrême Nord de la planète. Mes pensées sont envahies par les milliers de données qui m'ont, depuis le début de cette quête, ouvert un champ extraordinaire des possibles et me donnent le vertige tant la dimension du monde paraît désormais s'étendre au fur et à mesure de mes réflexions et de l'avancée de mes recherches. Mais en même temps cela a profondément modifié, autant sur le plan intellectuel que sur l'approche conceptuelle, ma vision du monde et pas seulement du monde antédiluvien. Tout en ayant un pied dans la réalité contemporaine, je suis aussi, de l'autre, à des années-lumière de là, en pleine préhistoire abyssale !

Après avoir parcouru l'Asie en quête de la prestigieuse Shambala, traversé la Mongolie et la Sibérie, parcouru les limites du cercle arctique, le nord et l'est de l'Europe pour déceler d'infimes traces de la mystérieuse Hyperborée, je pars maintenant plein sud sud est, en direction de l'une des plus fantastiques contrées mythiques qui enflamment l'imagination des hommes :

Je rejoins l'Inde, à la rencontre de Mu l'Océanienne et son vestige, un temps, le royaume de Kumari Kandam !

Je suis empreint des textes de Shenrap Miwo et de certains passages troublants qui laissent songeurs et mettent en exergue une question : Churchward, finalement, n'aurait-il pas réellement vécu cette rencontre avec ce prêtre au Tibet ? Finalement son récit serait-il plus crédible que nombre de scientifiques s'accordent à le penser ?

Après tout, les chroniques de Shenrap Miwo sont claires. Tout en présentant la Shambala des derniers temps, avant son extinction, avec la vie quotidienne de ses habitants, ses traditions, sa philosophie, sa religion, elles mettent aussi en avant l'existence d'un royaume mystérieux appelé Mu, et là on est dans le concret, le constatable. Les chroniques, elles, existent bien. Alors Mu existe-t-il aussi ?

- « *Le personnel shen, du roi Thothori du Royaume de Shang Shung, étaient du clan de Mu* ». Etude des chroniques de Shenrap Miwo (extrait) traduites par Stein en 1972.
- « *Mon clan est considéré ici comme descendant des déités de Mu, une classe antique des déités célestes. Mu est également le nom d'une des quatre tribus originales du Tibet* ». Etude des chroniques de Shenrap Miwo (extrait), traduites par Tharthang en 1986.
- « *Selon la légende, un messager de Phyva (Où est ce territoire ?) rejoint le territoire de Mu, demandant à celui-ci de régner sur les hommes noirs* » (au sens physique ou spirituel ? au sens de mauvais ? à moins que ce soit les hommes en noir ?). Etude des chroniques de Shenrap Miwo (extrait) traduites par Bansal en 1994.

Shenrap Miwo aurait quitté Shang Sung pour vivre au royaume d'Elam et son nom est associé à celui de Mithra, le dieu de la lumière (de la connaissance ?).

Ce que l'on sait de Mu

Mu marque du sceau du mystère une région immense : les Océans Indien et Pacifique. Cette seule syllabe est peut être issue d'une langue dravidienne, non indo-européenne (mais rien n'est moins sûr), parlée par un peuple originaire de la région indo-tibétaine mais que l'on retrouve dans le nom du peuple Mundras, au sein de la péninsule indienne.

Affirmée par certains écrivains et néo-archéologues, contestée prudemment par les archéologues et les géologues classiques, selon les versions, Mu aurait été situé quelque part dans l'Océan Indien ou l'Océan Pacifique, il y a de cela plusieurs dizaines de milliers d'années. Le mot « Lémurie » est d'ailleurs souvent associé au « continent » légendaire de Kumari Kandam, lui même issu des légendes tamiles, l'une des composantes majeures du peuple dravidien et l'un des plus vieux peuples de l'Inde, dans le Tamil Nadu, au sud de la péninsule.

Retrouver Mu, la civilisation la plus célèbre après Atlantys dans la mémoire du public (et la plus controversée aussi), n'est pas une mince affaire et s'attaquer au mythe qui entoure cette civilisation, le tout en tentant de dégager une fois encore le vraisemblable de l'utopique, relève d'un nouveau défi.

Sans le concours mondial et amical (ainsi que passionné) de la communauté maorie de Nouvelle Zélande, de Polynésie, de Micronésie et de Mélanésie, sans l'aide précieuse de la communauté tamile (tamoule en français) installée en France ainsi que de l'ambassade d'Inde à Paris, que je remercie au passage pour son aide précieuse, sans l'écoute attentive des scientifiques japonais de l'équipe du Morien institute travaillant avec le Professeur Kimura Masaaki, professeur à l'université de Ryuku, et la volonté commune de faire aboutir mes recherches, sans l'appui de l'ambassade du Japon à Paris, qui m'a aidé à entrer en relation avec le professeur Kimura, je n'aurais pu arriver aux conclusions qui vont suivre.

Leur aide à tous fut nécessaire et indispensable pour extraire, de l'incroyable profusion de données, les informations les plus crédibles sur la possible réalité de Mu, au vu des traces concrètes qu'il nous reste partout dans l'Océan Indien et le Pacifique, bien visibles celles là.

Si l'hypothèse du « continent » perdu a eu autant de succès jusqu'à présent, c'est qu'elle était appuyée bien involontairement par des recherches scientifiques dirigées en 1858 par le zoologiste anglais Philip L. Sclater qui suggéra l'hypothèse que le lémurien, petit singe présent à la fois en Afrique et à Madagascar, malgré le fait que cette dernière soit une île, provenait sûrement d'un lieu commun. Il donna à ce lieu l'appellation maladroite de « continent » et le nom de Lémurie à celui-ci, en l'honneur des lémuriens. La problématique lémurienne ne commença toutefois sérieusement que lors de la publication en 1859, un an plus tard, des travaux de Charles Darwin *sur l'évolution et l'origine des espèces*.

Il y avait alors, à l'époque, deux courants de pensée qui s'affrontaient :

- les uns pensaient que Dieu avait créé les différentes espèces sous la forme que nous leur connaissons aujourd'hui, sans qu'il y ait eu une quelconque mutation depuis.
- les autres affirmaient que chaque espèce avait subi une évolution continue et cela pendant des millions d'années.

Dans le premier cas, Dieu avait du répartir ses créatures selon sa volonté :

- soit en limitant l'habitat des espèces semblables à certaines parties de la planète,
- soit en les répartissant sur des continents distants de plusieurs milliers de kilomètres.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Mais, dans un second cas, si des espèces similaires avaient évolué à partir d'un ancêtre commun, comme le soutenaient Darwin et son courant de pensée, leur répartition géographique devait alors se conformer aux limitations liées aux reliefs de la géographie terrestre et, à moins d'être amphibie, une espèce ne pouvait être présente en deux endroits séparés par une mer que si un passage - autrefois terrestre - avait existé.

Dans la vision darwiniste du monde, les modestes petits lémuriens posaient un problème de taille, car il fallait trouver par quels moyens ils avaient pu franchir la barrière océanique qui sépare leurs habitats actuels de Madagascar et d'Afrique. Si la dérive des continents peut en partie résoudre l'équation, elle ne donne pas pour autant toutes les composantes de ladite équation et, à l'heure actuelle, personne n'a de réponse satisfaisante. Les zoologistes en vinrent donc rapidement à une conclusion logique : les habitats actuels des lémuriens devaient, à une certaine période, être reliés entre eux par un vaste continent qui existait encore lors de l'évolution de cette espèce animale. Il n'en fallait pas plus, dans la publication *Proceedings of the Linnean Society*, pour que l'imagination du monde entier s'enflamme et que celui-ci ne considère alors cette hypothèse comme possible.

Pourtant, si l'on est allé vite en besogne, il ne faut pas pour autant rejeter en bloc cette possibilité. Certes, le hasard a mis cette hypothèse hardie sur le devant de la scène, sans crier gare, mais il faut quand même y regarder de plus près, au vu des légendes de l'Inde et de plusieurs endroits du Pacifique.

James Churchward reste, après Philip L.Sclater, le personnage qui médiatisa le plus cette hypothèse mais, contrairement à tout ce qui a pu être dit de par le passé, ce n'est pas le colonel mais un autre anglais, Johann R. Forster, un compagnon de Cook, qui envisagea dans son ouvrage *Observations made during a voyage around the world* (1778), paru 46 ans après sa mort, que les îles de la Polynésie puissent être les restes d'un continent submergé aujourd'hui et qui aurait communiqué anciennement avec l'Asie d'où aurait émigré sa population.

Cette hypothèse est cependant loin de faire l'unanimité et de nombreux chercheurs affirment qu'il n'existe, pour l'instant, aucune preuve permettant d'imaginer un tel cataclysme.

Un français, Dumont D'Urville, lui emboîta cependant le pas en 1834 dans son *Mémoire sur les îles du Grand Océan*, dans lequel il suppose qu'une grande île comme l'Australie, un quasi-continent, ait pu être jadis habité par un peuple dont les tribus polynésiennes ne sont que les derniers représentants, les restes éparpillés d'une civilisation plus importante qu'il baptise l'Océanide. Un second français, de l'île de la Réunion, Jules Hermann (1845 - 1924), fut le premier à mettre en place une théorie possible, réfléchie, d'une civilisation couvrant les Océan Indien et Pacifique. Loin d'être un doux rêveur, comme pourrait le supposer les détracteurs de son hypothèse, Hermann fut un homme politique reconnu et un scientifique avéré. Il était, par ailleurs, Président de l'Académie de la Réunion depuis 1913.

Doté d'un esprit curieux, il adressait aux sociétés savantes de France métropolitaine des communications sur les éruptions volcaniques de l'île, la formation des cyclones tropicaux dans la région, les maladies des caféiers ou l'échouage des baleines. L'académie des sciences de Paris le désigna même comme son correspondant sur l'île. Son œuvre majeure reste, toutefois, son livre de 800 pages, inachevé *Les révélations du Grand Océan*, mais qui fut tout de même publié à titre posthume par les soins de sa veuve en 1927, après une première tentative avortée en 1900. Cet ouvrage est donc édité après celui du colonel Churchward, mais existait en fait 26 ans auparavant. A cause de ce retard malheureux, la paternité de cette hypothèse est revenue publiquement à l'anglo-américain et non au français, comme cela aurait du être.

Tout en reposant sur des observations géologiques mûrement réfléchies, l'ouvrage propose une hypothèse sur l'existence d'un continent primaire appelé Lémurie, berceau de toutes les civilisations, et qui s'est englouti après qu'une importante catastrophe soit intervenu. Non seulement Madagascar mais aussi

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

les Mascareignes (les îles faisant un arc supérieur au dessus et à droite de Madagascar) feraient partie des derniers reliefs du « continent », selon sa théorie.

L'analyse de Jules Hermann représentait les toutes premières approches scientifiques de la légende de Mu et de Kumari Kandam, le royaume légendaire des tamils. A cette époque, il ignorait totalement l'existence de cette légende et à quel point il touchait du bout du doigt une hypothèse pleine de surprises et de rebondissements, qui allait entraîner, quelques 91 ans plus tard, la découverte des constructions immergées de Dwarka (en pleine zone d'établissement de la civilisation dite de l'Indus) et la ville engloutie de Khambhat (dans le golfe de Cambay, dans l'ouest de l'Inde), puis au large de Kanyakumari (ex-Cap Comorin) au sud de l'Inde, en territoire tamil, la découverte des ruines de Puhar et des sept temples du rivage et cela sans compter à l'est de l'Inde, dans les environs de Chennai (l'ex-Madras), près de Mahābalipuram, l'étrange structure en « U » au large de Poompuhur, découverte par l'équipe du professeur S.R. Rao du NIOT (National Institute of Ocean Technologies).

Si l'on considère Churchward, à juste titre, comme le promoteur de toutes les recherches relatives à Mu, (puisque c'est le nom attribué de facto à la terre australe originelle) il faut toutefois mettre en avant le fait que rien ne prouve la véracité de ses dires : aucune tablette, ni preuve de sa rencontre avec le prêtre, ni temple en Inde ou au Tibet, n'ont été exposés au public ou à la communauté scientifique. N'ayant jamais, semble-t-il, pu disposer et présenter lesdites tablettes dont il dit avoir eu connaissance et, de ce fait, ne pouvant les produire, le doute subsiste aujourd'hui encore sur la véracité de ces dires. Il est mort en emportant son secret sur la réalité ou non de ses affirmations livresques. Du travail de James Churchward, je me dois donc d'émettre les plus extrêmes réserves ... tout en ne les écartant pas pour autant définitivement.

Une part de vérité, j'en suis sûr, se trouve certainement au sein de ses recherches, comme vous avez pu le constater (notamment avec les chroniques de Shenrap Miwo) et, malgré sa réputation sulfureuse, je ne peux me permettre de reléguer, sans examens approfondis, les éléments proposés par le colonel.

Il faut, a priori, considérer comme une éventualité l'existence d'une importante civilisation d'origine tamile et maorie dans l'Océan Indien et le Pacifique, parce que l'ouverture d'esprit doit toujours prédominer dans de telles recherches. Suite à une collaboration remarquable avec ces communautés, certaines questions restées muettes jusqu'à ce jour ont trouvé enfin une réponse appropriée, fournies par elles et justifiées par une connaissance profonde de leur histoire, ce qui a permis de faire ainsi certaines découvertes stupéfiantes, en Océanie notamment, qui valide pleinement qu'**ANTEUS** entreprenne dans les Océans Indien et Pacifique son voyage archéologique.

Puisque le colonel Churchward est le grand promoteur reconnu mondialement de la médiatisation de la légende de Mu, faisons donc sa connaissance. En 1874, le colonel James Churchward, américain d'origine anglaise, rencontra apparemment un moine étrange, se disant originaire d'un peuple connu en Inde sous le nom de *Naascal*. Ce dernier lui aurait fait découvrir, au travers de certaines tablettes anciennes, l'existence passée du continent de Mu (les Chroniques de Shenrap Miwo ?). Fort de ses découvertes, il participa ensuite à une expédition au Tibet et, un peu plus tard, à une autre entreprise du même genre en Mongolie puis en Sibérie.

En 1921, William Niven (1850 - 1937), un minéralogiste, archéologue à ses heures, découvrit à San Miguel Amantla Atzacotzalco, au Mexique, des tablettes gravées de symboles inconnus. Il en récolta ainsi plus de 2600. Cette découverte a été publiée, en 1937 dans la revue *Austin American* du 3 juin, rédigée par Monsieur Wilburn sous le titre « *Llano, Gem of the Hill Country: A History of Llano County* » (article repris par Hereford, au Texas, dans le *Pioneer*, en 1970).

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

C'est en partie sur l'étude de ces tablettes que Churchward, en 1926, après avoir passé trente ans dans l'armée des Indes (plutôt aux renseignements qu'au sein d'un régiment), fit sensation en publiant son premier livre *Mu, le continent perdu*. Il affirmait dans cet ouvrage que des tablettes, découvertes au sein d'un monastère tibétain, étaient rédigées dans la langue antédiluvienne qu'un vieux prêtre lui avait appris à déchiffrer et qui affirmaient qu'un continent aujourd'hui englouti avait été la source d'une civilisation située à l'est du pays sacré (l'Océanie, comme héritière de cette civilisation ?). Pour appuyer ses dires, il cita dans son livre les analogies entre les tablettes découvertes par Niven au Mexique et celles de ce prêtre qui l'initia.

Selon Churchward, c'est à l'occasion d'une famine qui ravagea l'Inde, en 1874, qu'il fit la connaissance de celui qui allait l'amener à s'intéresser à Mu. Il nous rapporte : *« Ce prêtre Rishi s'intéressait beaucoup à mes travaux en archéologie et à l'intérêt occidental pour les anciens écrits. Quand il vit un jour que j'essayais désespérément de déchiffrer un curieux bas-relief, il s'intéressa à moi, et ce fut une des plus sincères amitiés que j'eus le bonheur de connaître. Il me dévoila ainsi le mystère de ce bas-relief et proposa alors de me donner des leçons qui me permettraient de m'attaquer à un travail plus ardu »*.

Ces documents exceptionnels évoqueraient donc un vaste monde, situé en plein cœur de l'Océan Pacifique, et qui aurait été englouti à la suite d'un gigantesque cataclysme composé de séismes, de raz de marées et d'éruptions volcaniques d'une violence inouïe.

Après avoir quitté l'Inde, Churchward, passionné par cette découverte, partit à la recherche de preuves complémentaires au Tibet, en Mongolie, en Sibérie, mais aussi en Egypte, en Nouvelle Zélande et sur l'île de Pâques qui pourraient concrètement attester de l'antique existence de Mu. Il continua ce travail de recherches pendant de nombreuses années, arpentant le continent asiatique et l'Amérique centrale, le Pacifique, avant de se retirer aux États-Unis où il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans.

La découverte dans les années cinquante de soixante neuf rouleaux intacts, dans une matière semblable au papyrus égyptien, par le professeur R. Hurdlop dans la vallée de Mexico, découverte estimée, selon lui, à près de 20 000 ans d'âge (ce point sera expertisé par l'expédition **ANTEUS** lors de son passage au Mexique car, visiblement, il n'y pas eut de tests radiocarbone effectués, entre autres) sur un site fouillé jadis par William Niven, vint renforcer, 23 ans après la mort de Churchward, les affirmations de celui-ci à propos de Mu.

Je ne peux toutefois donner le plein crédit à ces rouleaux et ceci pour les raisons suivantes :

- Selon la traduction faite par R. Hurdlop (traduction qui ne fut apparemment terminée qu'en 1964), ces textes furent écrits par un jeune prêtre nommé *Kland*.
- Or, je mets en doute ce patronyme (ou cette traduction), compte tenu que la langue antédiluvienne, sur laquelle je travaille depuis trois ans sans relâche, ne pouvait concevoir un tel mot à cette époque (au mieux : *Ka La N'*). J'attends d'accéder à ces rouleaux et à la traduction de ceux-ci pour me prononcer sur la suite.

Ce jeune prêtre aurait vécu dans un pays appelé Muror, mais en langue antédiluvienne « *ror* » n'existe pas ! Aucune consonance de ce type n'a pour l'instant été trouvée. A ce jour, au mieux, nous aurions le mot *roa* (la grande) : *Muroa*. (Mu, la grande), par exemple. Si l'on conserve la sonorité « *or* » on aurait alors le mot *Muhor* et non Muror, où le mot *hor*, en langue antédiluvienne, signifie : prince. Mais dans ce cas, ce n'est pas du pays que l'on parlerait mais de la qualité du prêtre : prince de Mu.

Cette découverte, si elle s'avère authentique, pourrait être comparée alors, dans son ampleur, à celle des manuscrits de la mer Morte, et dans la mesure où elle permettrait de balayer les théories actuelles et de jeter de nouvelles bases de recherches,

elle permettrait alors une meilleure compréhension sur les origines de l'ancien Mexique et sur ses rapports avec les « Terres de l'ouest », dont il serait question dans ces nouveaux documents.

Certes, il est presque inconcevable d'imaginer un continent au milieu de l'Océan Indien ou de l'Océan Pacifique. Par contre un groupement d'îles (plus important qu'aujourd'hui, vu le niveau de l'océan à cette époque), un hyper archipel en quelque sorte, avec peut être une île principale plus importante, serait être plus réaliste. Cet hyper archipel se serait présenté comme un ensemble de plateaux et d'îles couverts de plaines vallonnées au climat tropical et à la végétation luxuriante. L'expédition **ANTEUS**, dans le Pacifique et l'Océan Indien, a prévu de faire des relevés bathymétriques du fond des océans (Pacifique et Indien) afin de déterminer si oui ou non la possibilité d'un hyper archipel ou d'un ensemble de hauts plateaux aurait permis l'existence de ce que l'on appelle mythiquement l'empire de Mu. Pour le Pacifique, cette île principale reste encore difficile à trouver, mais c'est peut être dans l'Océan Indien que se trouve la réponse.

Cet empire, au vu de la taille que la légende lui prête, où que soit situé son centre, sa capitale, possédait semble-t-il une zone d'influence immense qui couvrait une part non négligeable de l'Océan Pacifique. Cette zone s'étendait sur quelques 5000 km du nord au sud et sur 8000 km d'est en ouest. Son extrémité septentrionale semblait être aux îles Hawaii et descendait jusqu'à l'archipel des Tuamotu, en Polynésie française. D'est en ouest, elle se serait donc étendue le long d'une diagonale joignant l'archipel des Mariannes à l'île de Pâques !

Il n'est pas illogique d'imaginer qu'un plateau important comme celui du Kumari Kandam, puisse constituer l'île principale gouvernant l'Océan Indien et, de là, par la force de son avance culturelle et de ses connaissances techniques, cette civilisation aurait étendu son aura sur les myriades d'îles situées dans l'Océan Pacifique, voire la mer de Chine, aussi lointaines soient elles.

Des précédents, récents à l'échelle du temps, comme les empires coloniaux espagnols, portugais, français ou britanniques ont largement prouvé qu'une entité située loin de ses colonies peut tout de même les diriger, parfois d'une main de fer.

On a une idée très surfaite aujourd'hui de ce que pouvait être Mu. La version qui est prônée par James Churchward est soit fausse, soit incomplète. Il sera donc nécessaire de reprendre intégralement sa théorie lorsque la carte des hauts-fonds des océans créée par l'expédition **ANTEUS**, incluant l'évolution des relevés bathymétriques correspondant à la déglaciation de l'avant-dernière période glaciaire (- 17 000 ans BP) et de la toute dernière fonte (- 7000 ans BP), sera terminée. Mais pour faire avancer notre connaissance de Mu, il est d'ores et déjà possible d'établir une hypothèse qui montre, à l'évidence, que cette civilisation a pu avoir une existence historique bien réelle. Son souvenir a pu se conserver dans les vestiges énigmatiques, aujourd'hui, pour les archéologues qui commencent seulement à explorer ces ruines. Mu fut, s'il peut être fait preuve de son existence, un monde extraordinaire par la taille de sa zone d'influence, par la similarité de son savoir architectural, technique et philosophique avec Shambala et Hyperborée, savoir probablement transmis à la dernière civilisation antédiluvienne, Atlantys, avant que celle-ci ne laisse en fragments cet héritage à la civilisation des mégalithes. A son apogée, Mu aurait été plus évolué que les peuplades alentours (comme Atlantys avec les peuples d'Europe et d'Amérique), mais cela ne signifie pas pour autant qu'il ressemblait à notre civilisation. Cela ne veut en aucun cas dire non plus qu'Atlantys puisse avoir été une colonie ou une vassale de cette civilisation, ni même que toutes ces civilisations aient pu entretenir des relations commerciales ou autres, entre elles, dans un lointain passé. Nous sommes en d'autres temps où les voyages et l'exploration, s'ils sont coutumiers en bordure des côtes, le sont beaucoup moins lorsqu'il s'agit de se déplacer d'un continent à l'autre (d'autant plus que le canal de Panama n'existait pas et que le contour par le cap Horn restait alors le passage obligatoire !).

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

C'est ce magnifique ensemble qui fut, semble-t-il, rayé de la carte du monde par une série d'éruptions volcaniques et de raz de marées gigantesques, liés probablement à la dérive des continents. Ceux-ci firent, semble-t-il, de ce vaste empire la poussière d'archipels que l'on rencontre aujourd'hui au cœur de l'immensité du Pacifique.

Tous ces éléments ont amené de nombreux ethnologues, archéologues et autres océanographes à repenser l'approche de cette légende. Il faut désormais réfléchir sur l'éventualité, aussi mince soit-elle, qu'il y ait bien eu une civilisation dans l'Océan Indien et le Pacifique dont tous les vestiges retrouvés aujourd'hui, et qui s'accumulent, témoignent.

Après l'engloutissement de la partie la plus basse de l'empire de Mu, entre - 17 000 et - 7000 ans BP, il ne restait alors de celle-ci que les terres de Kumari Kandam, sa survivance, jusqu'à l'époque de la transgression flandrienne qui mit un terme définitif au monde tamil d'alors.

Ce que l'on sait de Kumari Kandam

Kumari Kandam, une immense île submergée, a souvent été comparée et assimilée à la Lémurie. C'est une légende tamile qui parle de terres englouties au sud de Kanyakumari (ex-Cap Comorin), donc à l'extrémité sud de l'Inde. Selon cette légende, le début de ces terres se situerait à environ 152 miles (en gros 281 km) au sud ou au sud-est de Kanyakumari. D'après la tradition, les dravidiens seraient à l'origine des rescapés de cette terre.

Il y avait apparemment deux rivières principales sur cette île : le Pagliyar et la rivière Kumari. Il y avait également de hautes montagnes. Les épopées indiennes, comme le *Chilappadikaram* et le *Manimekhalai*, décrivent la cité de Puhar, aujourd'hui submergée, située justement dans cette région.

Une nouvelle ville de Puhar a été bâtie depuis (également connue sous le nom de *Kaveripattinam*) et est située à peu près dans la même zone. Cette ville, infiniment plus récente que la Puhar légendaire, est une cité portuaire antique située aux confluents des fleuves de Kaveri et du Bengale qui s'est épanouie sous l'Empire de Chola, il y a environ 721 ans avant le présent, si l'on se base sur les poteries trouvées aux alentours du site. Elle fut déjà une fois balayée par ce que les archéologues pensent être un tsunami. Cependant si elle a eu le même sort à l'époque que la légendaire cité, elle est loin d'en avoir l'âge et, de plus, elle a survécu !

L'expédition archéologique sous-marine, conduite en janvier 2002 par des membres de la société scientifique d'exploration du Royaume Uni (SES) et les archéologues sous-marins du National Institute of Ocean Technologies (NIOT) en Inde, a retrouvé une autre ville côtière submergée dans le golfe de Cambay et baptisée *Khambhat*. (Information publiée dans le quotidien *Indian today*).

Cette cité date probablement de - 9500 ans BP, selon l'équipe du professeur SR. Rao (Voir pages centrales). La ville, engloutie par 40 m de fond, présente des similitudes frappantes avec la civilisation de l'Indus, géographiquement proche d'elle, mais considérée comme plus récente. Les ruines s'étendent sur 9 km, le long des rives d'un ancien fleuve aujourd'hui noyé. On peut distinguer les vestiges d'un barrage ainsi qu'un édifice de la taille d'une piscine olympique, aux marches effondrées, rappelant le grand bain de Mohenjo-Daro.

Se répartissent ensuite sous la surface :

- Un monument rectangulaire de 200 m par 45 m de côté, aussi vaste que l'acropole découverte à Harappa.
- Un autre édifice, probablement un grenier à céréales, construit à l'époque en briques de boue, a une longueur de 183 m.
- Des rangées de constructions semblables à des vestiges de maisons en ruines, sont disposées en quartiers.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

- On y décèle aussi un système de drainage et, chose étonnante, des routes !

À Mahābalipuram, près de Chennai (ex-Madras), gît probablement une autre cité immergée. Elle n'a pas cependant pu être explorée par manque de finances. Des ruines submergées ont toutefois été trouvées dans l'océan, plus bas et plus au large, se trouve une étrange structure en « U » à la hauteur de Poompuhur.

L'Inde n'a pas le monopole du mystère car il reste une importante exploration à faire au sein du cimetière mégalithique d'IbbanKatua, au Sri Lanka.

Un certain nombre de faits - d'ordre chronologique notamment - conduisent à penser que le berceau des civilisations indiennes et maories puisse être un haut plateau aujourd'hui immergé sous les flots de l'Océan Indien. Cependant, à l'heure actuelle, il est très difficile de trouver une preuve concrète de l'existence de Kumari Kandam. Cette civilisation, si elle a existé, s'étendait principalement du sud de l'Inde qu'elle longeait probablement à l'est dans l'Océan Indien et cela jusqu'à l'île Diego Garcia à l'ouest, incluant au passage l'île de Madagascar, bordant aussi la corne orientale de l'Afrique.

La civilisation de l'Indus se trouve, étrange hasard, dans le prolongement nord de Kumari Kandam et à l'est de Sumer, bordant l'Océan Indien. Comment ne pas y voir une possibilité de va-et-vient de populations s'influençant mutuellement au gré des migrations ? Et si la civilisation de l'Indus était en fait un mariage entre la culture de Shambala et celle de Kumari Kandam ? La question reste posée.

La similitude de la flore et de la faune rend tout à fait envisageable l'existence d'un plateau aujourd'hui submergé, dans l'Océan Indien, mais exclu l'idée d'un continent. La théorie, certes discutable, de la tectonique des plaques rend dans l'état actuel des connaissances la chose irréaliste. Reste que pour clore le débat, seuls des relevés bathymétriques permettraient d'avoir enfin une

théorie réaliste sur le fait que ce plateau ait pu ou non exister et, s'il a été une réalité, quels furent ses reliefs et son ampleur géographique.

Mu a disparu en grande partie avec l'avant-dernière déglaciation, il y a environ - 17 000 ans BP, donc bien avant Atlantys. Il ne restait donc déjà plus, à la fin de la dernière déglaciation (pré boréale), que le Kumari Kandam en Océan Indien.

Il est très probable que celui-ci, la dernière survivance de l'empire, fut victime d'une montée des eaux inexorable entre - 11 300 et - 7500 ans BP (parmi ces montées d'eaux, la transgression marine dite flandrienne) et qu'elle ait finalement été submergée par les vagues de l'Océan Indien. On ne peut pas exclure, bien sûr, la possibilité de phénomènes vulcanologiques et sismiques associés, entraînant des tsunamis. Il suffit de voir l'étendue de la ceinture de feu qui entoure le Pacifique, mais aussi les fractures des fonds marins de l'Océan Indien, pour constater la probabilité de tels phénomènes.

L'Humanité, perdue dans ses problèmes quotidiens et l'analyse des conjectures économiques, a déjà presque oublié les tsunamis survenus en 1991 et en 2004 qui ont tué, à eux seuls, plus de 390 000 personnes ! **L'équivalent d'une ville comme Rouen ou Bordeaux, en France, ou Katmandu au Népal ou encore Minneapolis aux USA.** Ils nous rappellent avec force que l'hypothèse n'est pas aussi invraisemblable que cela puisse paraître de prime abord.

Cette civilisation, comme Atlantys, a donc probablement subi une immersion inévitable due aux deux déglaciations comprises l'une, entre - 25 000 et - 23 000 ans BP, et l'autre, entre - 11 300 et - 7000 ans BP, cela a entraîné une modification profonde du paysage des littoraux et de la géographie de l'Océan Indien modifiant le circuit des courants marins. Le niveau des plateaux insulaires et des terres émergées de l'époque, originellement bas par rapport à celui du niveau de l'océan d'alors, est la cause de cet engloutissement, de cette submersion.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Imaginez simplement les dégâts que peut causer un tsunami d'une vague haute de deux mètres seulement sur un plateau insulaire affleurant à peine à un mètre du niveau de l'océan ! Le tsunami du 26 décembre 2004 a vivement démontré la force destructrice des vagues de marée.

Ce phénomène n'était, cependant, pas inconnu des tamils antiques qui ont occupé l'Inde méridionale à cette époque. Toutes leurs traditions rapportent l'existence de terres étendues qui furent submergées par l'Océan Indien au sud de KanyaKumari (ex-Cap Comorin), mais aussi partout le long d'un littoral couvrant l'ouest et l'est de la péninsule indienne. « *Le tsunami qui a frappé la côte Est le 26 décembre 2004 n'est pas une calamité anormale du monde antique tamil. La littérature des Sangams (Académie, en tamil), a plus de 4500 ans et fait référence à des catastrophes semblables qui ont affecté le Tamil Nadu (l'Inde méridionale de l'époque)* » nous précise clairement le professeur A.Shanmugathas, chef du département de la langue tamile, à l'université de Jaffna, en Inde.

Les archéologues continuent d'affirmer, malgré les récentes découvertes, que la civilisation tamile est née uniquement dans le Tamil Nadu. Ils écartent arbitrairement les autres régions du monde, ou même de l'Inde, car ils sont convaincus que les vestiges d'Adichanallur sont le seul berceau de la civilisation tamile. Ces découvertes, bien que datées précipitamment comme étant de - 2300 ans avant le présent, seraient en fait plutôt datées de - 3700 ans dans l'état actuel des datations. Il est à parier que Khambhat, la cité engloutie vieille de - 9500 ans, a encore beaucoup de secrets à nous révéler et que les terres du Kumari Kandam vont, jour après jour, reprendre corps pour la plus grande fierté de ce peuple plusieurs fois millénaires.

Il semble que les techniques de datation utilisées en Inde pourraient être discutées. Avec un tel manque de fiabilité on comprend pourquoi l'on doit rester sur ses gardes lorsqu'une date est annoncée pour une quelconque ruine ou artefact de cette région, et cela d'Harappa à Mohenjo-Daro, d'Adichanallur

à Khambhat. Des dates de l'ordre de - 2 et - 3000 ans BP sont régulièrement « proposées » mais il faut cependant être prudent lorsqu'on s'enfonce dans le temps jusqu'à des - 9500 ans.

Toutefois, pour les archéologues qui se sont vraiment penchés sur la question et ont étudié les inscriptions trouvées sur des pierres et des objets façonnés, la civilisation tamile antique a réellement existé, il y a de cela au moins 6000 ans. Une étrange inscription retrouvée gravée à l'intérieur d'une urne, se lit apparemment comme étant : « *ka ri a ra va (na) ta* ». Peut être en langue primitive (début du langage tamil) à moins, cela serait possible au vu des consonances, que ce ne soit en langue mère, la langue antédiluvienne. Pour l'instant, cette inscription n'a pu être vraiment déchiffrée.

Le tamil est l'une des langues les plus vieilles du monde. Elle a une histoire connue et continue, en Inde et cela depuis au moins 4500 ans. Elle a été identifiée comme étant la langue la plus vieille de l'Inde, après le sanskrit. Le tamil n'appartient pas totalement à la famille indo-européenne des langues. De plus, s'il s'avère être une langue parente du sanskrit, il est toutefois bien plus ancien que le grec ou le latin et bien plus éloigné du sanskrit que ne l'est la langue de Platon ou de Jules César. Les données linguistiques des tamils, ainsi que d'autres langages existants et apparentés dans cette région, soutiennent cependant une autre histoire que celle des archéologues actuels : elles appuient l'idée d'un mouvement de populations parti du sud et qui remonta au nord de l'Inde. Cela semble plus conforme à l'histoire de la diffusion de cette langue dans la péninsule indienne.

La théorie actuelle du monde tamil, vu par les archéologues classiques, a reçu un sérieux coup d'arrêt avec les dernières découvertes archéologiques sous-marines concernant Kumari Kandam :

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Le 23 mars 1991, après le relèvement de nombreuses anomalies sous marines fait à l'occasion de travaux maritimes, l'équipe d'archéologues marins dépendant du centre d'archéologie marine de l'institut national d'océanographie d'Inde fait une découverte surprenante : à moins de 6 km des côtes indiennes, à la hauteur de *Poompuhur*, gît au fond de l'océan un édifice archéologique totalement inconnu. Cette découverte va provoquer un changement dans les mentalités au sein de la communauté scientifique indienne. Travaillant en bordure de mer, le long de la côte de Tarangambadi-Poompuhur dans le Tamil Nadu près de Nagappattinam, un navire de recherches du NIOT, équipé de sonars à balayage vertical et latéral, identifie l'image sonar d'un objet artificiel décrit comme une "structure en forme de fer à cheval".

En 1993, cette structure a été réexaminée et les archéologues sous-marins du NIOT ont rapporté les informations suivantes:

1. une structure en U se trouve à une profondeur de 23 m à environ 5 km des côtes.
2. La structure a un périmètre de 85 m avec des murs d'environ 1 m d'épaisseur sur 2 m de haut.
3. La distance entre les deux branches est de 13 m.

La signification de cette découverte, c'est qu'il existe sous l'eau des structures anciennes qui n'ont pas été découvertes plus tôt parce que l'archéologie sous marine en est à ses débuts. La profondeur de cette structure situerait son existence hors d'eau aux alentours de - 10 000 ans BP, selon Graham Hancock, dans son ouvrage *Civilisations englouties*.

Avec la description de terres perdues, mais aussi la découverte de Dwarka, cité immergée sur la côte ouest de l'Inde, d'autres villes submergées comme Khambhat et Puhar, la tradition du Kumari Kandam a prophétisé, des millénaires avant notre civilisation, la découverte des ruines préhistoriques de l'ancien territoire, témoins silencieux mais majestueux de la possible réalité de l'empire de Mu.

Concernant Dwarka, des fouilles archéologiques ont confirmé que la ville a été plusieurs fois reconstruite sur les vestiges d'une ancienne cité. L'actuelle Dwarka serait la sixième reconstruction. L'antique Dwarka, la cité engloutie du *Mahabharata*, la première cité construite, aurait été située, elle, près de l'embouchure du fleuve Gomti en mer Arabe, à plusieurs kilomètres au large, dans la baie, en un lieu dénommé *Pari Dwarka*. Cet endroit actuellement est à plusieurs kilomètres de la ville d'aujourd'hui. Il est sensé être l'emplacement de la résidence où le Seigneur Krishna, fondateur de la ville, vécu avec sa famille.

Le *Mahabharata* décrit comme suit l'inondation de Dwarka l'ancienne :

« Après le départ de Sri (seigneur) Krishna pour le monde spirituel (la mort) et à la suite de la bataille fratricide au cours de laquelle tous les chefs Yadavas s'entretuèrent, Arjuna se rendit à Dwarka pour ramener les petits fils et les épouses des Yadavas à Hastinapur. Peu après le départ d'Arjuna, la ville entière fut submergée par l'océan. Celui-ci, hors d'atteinte fut le témoin privilégié des événements ». Voici comment Arjuna décrits par lui-même les événements dans le *Mahabharata* : « Les lames qui sauvagement s'attaquaient au rivage, tout d'un coup gagnèrent une ampleur telle que les barrières naturelles ne suffirent plus à les contenir. L'océan s'engouffra alors dans Dwarka et, rugissant, déferla au travers des rues de la ville. Je vis, l'un après l'autre, ses bâtiments resplendissants devenir la proie des flots insatiables. En quelques instants, la ville se vit entièrement submergée. Puis l'océan devint soudain aussi placide qu'un lac. Plus rien ne subsistait de Dwarka. Celle-ci ne sera-t-elle désormais plus qu'un nom, qu'un souvenir ? »

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les archéologues indiens sont d'avis, en ce qui concerne Dwarka, que celle-ci a été submergée après qu'un tsunami, développant des vagues très élevées (on estime la hauteur de celles-ci aux alentours de 15 m, soit la taille d'un immeuble de 6 étages), détruisit les lourds blocs de pierre utilisés dans la construction des structures.

Il faut réaliser qu'il y a 10 000 ans en arrière, cette partie du golfe était recouverte par un Océan Indien 60 m moins profond qu'à l'heure actuelle. Ce tsunami provoqua également par sa violence des modifications du cours du paléo canal de Gomti, comme cela a pu être constaté par l'archéologue sous-marin K.H.Vora du NIOT lors de récentes études.

Sur la polémique concernant la date exacte de submersion de Dwarka, le professeur S.R Rao a indiqué que les archéologues ne pourraient pas arriver à isoler une date, dans l'état actuel des recherches, mais qu'ils comptaient sur la chronologie relative telle que la poterie et le calcul de l'élévation de niveau de la mer pour pouvoir prochainement apporter une réponse approximative. « *Sri Krishna en tant que seigneur sage et tout puissant a certainement existé, ceci sera confirmé très prochainement par les scientifiques chargés des fouilles* » a affirmé S.R. Rao. Je veux bien le croire, au vu de la cadence à laquelle les nouvelles découvertes se font en Inde !

La quête pour redécouvrir la ville disparue commença dans les années trente. Le département d'archéologie marine, quant à lui, prit le relais en 1981. Les recherches visaient la région côtière près de l'actuelle ville de Dwarka, dans le Gujarat. Entre 1981 et 1990, la cité fortifiée de l'antique Dwarka fut redécouverte et ressurgit d'abord sous forme de plans détaillés et d'images de synthèse en trois dimensions. Elle s'étendait apparemment sur plus d'un kilomètre dans l'océan à partir du rivage et fut construite en six quartiers sur les berges d'une rivière (le Gomti) aujourd'hui disparue. Les fondations des murailles révèlent que la cité fut érigée sur une terre gagnée sur la mer. Ce qui est conforme aux textes du *Mahabharata*.

Dwarka s'étendait alors jusqu'à Bet Dwarka (Sankhodhara) au nord et Okhamadi au sud. A l'est, elle atteignait Pindara. La configuration générale de l'ancienne métropole telle que décrite dans les textes sacrés correspond ainsi parfaitement avec celle de la ville submergée découverte.

Lors de l'expédition de 1981, des objets découverts confirmèrent l'authenticité de la ville submergée comme étant belle et bien la Dwarka du *Mahabharata*. On y a trouvé un sceau avec l'image d'une créature à trois têtes. Le *Mahabharata* mentionne ce même sceau, lequel avait été confié aux habitants de la cité lorsque cette dernière se vit menacée par le roi Jarasandha du royaume de Magadha (aujourd'hui, le Bihar).

Les rochers sur lesquels les murs de la ville ont été érigés montrent que le socle de la ville a été construit sur la mer, il y a environ 5600 ans. Sept anciennes îles, actuellement submergées, également décrites dans le *Mahabharata*, ont été également à nouveau localisées dans la mer d'Arabie. Des poteries, portant des inscriptions dans l'ancienne écriture de la civilisation de la vallée de l'Indus, y furent mises à jour. Ces poteries ayant subi des tests de thermoluminescence, elles sembleraient dater de - 5528 ans BP. *India Abroad News Service* Bangalore - Friday January 8th 1999.

Le professeur SR Rao précise de même que des pieux de fer et des ancrs en pierres triangulaires percées de trois trous, dont il est fait mention dans le *Mahabharata*, ont été trouvés en grand nombre dans les eaux de Dwarka et suggèrent une continuité dans l'évolution des ancrs, depuis celles retrouvées à Lothal et Mohenjo-Daro, qui n'avaient qu'un simple trou. Les ancrs de Dwarka, de la phase tardive appelée « phase d'Harappa », sont des concepts propres à la région et n'ont qu'un lointain rapport avec les ancrs identiques de l'âge de bronze utilisées à Chypre et en Syrie, elles leur sont toutefois temporellement parallèles.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cela demande quand même une vérification car l'on sait que la navigation et donc le transfert du savoir était déjà quelque chose d'existant à la période lémurienne, ne serait ce qu'en constatant le résultat sur les îles océaniques.

Les explorations suivantes, effectuées par Graham Hancock et son équipe, travaillant en association avec le professeur Glenn Milne, un spécialiste dans le domaine de l'isostasie glaciaire et des glaciations, ont découlés sur la constatation que le changement du niveau des océans, pouvaient prouver que les constructions situées à 23 m de profondeur auraient été submergées entre - 9000 et - 11 000 ans avant le présent. La conséquence historique de cette constatation entraîne que la structure en U serait plus vieille de 6000 ans par rapport à la première construction monumentale d'Egypte et de 4000 ans par rapport à celle de Sumer, alors qu'elles sont aujourd'hui, avec la Mésopotamie antique (l'actuel Iraq), traditionnellement considérées comme les civilisations les plus anciennes de l'Antiquité !

La conclusion des archéologues qui affirmaient, il y a un an encore, qu'aucune civilisation connue de l'Histoire n'a pu existé dans les terres tamiles de l'Inde du sud avant - 9000 ans BP s'effrite donc chaque jour un peu plus. La découverte de la structure en « U » et de la cité engloutie de Khambhat par les archéologues sous-marins nous amène à considérer sérieusement que c'était le travail d'une civilisation que les archéologues, notamment occidentaux, n'avaient pas identifié tellement ses ruines se trouvent profondément submergées sous les eaux. Comme le professeur S.R. Rao, doyen de l'archéologie sous-marine indienne, l'a indiqué en février 2002 à Graham Hancock, *« je ne crois pas que c'est une structure isolée; davantage d'exploration serait susceptible d'en révéler d'autres autour d'elle »*. Aucune autre exploration n'a cependant eu lieu depuis 1995, faute de moyens. Pour l'instant, ces découvertes ne représentent que le sommet de l'iceberg.

L'existence de structures artificielles par 23 m de fond, à cinq ou six kilomètres à peine de la côte de Tarangambadi - Poompuhur, près de Nagappattinam, en Inde du sud, ou la découverte de la ville engloutie de Khambhat en Inde de l'ouest, jette le discrédit sur l'Histoire un peu trop vite écrite de cette région du globe. Le *New Indian express* a édité un article sur la découverte de Poombuhur, présentant celle-ci comme étant les prémices d'une civilisation, l'un des berceaux de la civilisation dans le monde.

En mentionnant la découverte des restes archéologiques d'une ville sous la mer et la découverte d'autres villes submergées, autrefois à l'air libre, à une période antédiluvienne, juste avant la fonte des glaces de la dernière période glaciaire, la nouvelle archéologie révèle au monde un visage de l'Océan Indien antédiluvien bien différent des clichés de l'archéologie ordinaire et entrouvre la porte d'un monde surprenant par sa modernité et sa culture raffinée.

La réalité archéologique et géologique, indiscutable à présent, du déploiement de ces constructions immergées s'avère être aussi, par la même occasion, la validation historique des origines de la civilisation tamile. Celle-ci avait atteint un degré de perfection, une apogée culturelle et scientifique pendant tout le temps que dura les deux Sangams (Académies d'études avancées).

Ces deux premiers Sangams n'ont pas été créés dans ce qui est l'Inde du sud d'aujourd'hui, mais au large, sur la fameuse terre antédiluvienne de Kumari Kandam. Chacune des deux premières Sangams furent détruites de la même manière : le niveau des océans, suite aux déglaciations, se releva dangereusement au point de créer des marées montantes, voire des raz de marées, qui submergèrent alors progressivement le territoire. Au moment de ces inondations, elles étaient le cœur d'une civilisation tamile très élevée.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Ces Sangams étaient la source de leur civilisation et de leur culture et le souci principal de la population semble avoir été la perfection de la langue, de la littérature et des connaissances dans un environnement en paix. On retrouve encore et toujours les valeurs morales et l'éthique des civilisations antédiluviennes.

La première Sangam a siégé dans une ville appelée Alors-Madurai (Madurai du sud), sur une terre aujourd'hui sous les eaux. Iday Sangam est censée être sur le continent lémurien. Elle fut parrainée par une impressionnante succession de 98 rois et survécut pendant une période ininterrompue de 4400 ans (de - 17 000 à - 12 500 ans BP). Pendant cette période faste ils permirent la création d'une immense collection de poésies et d'ouvrages raffinés. À la fin de cet âge d'or, elle fut détruite par l'océan montant inexorablement. Alors-Madurai fut engloutie par la mer ainsi qu'une grande partie du Kumari Kandam. Cependant, les survivants, sauvant certains livres, réussirent à s'installer plus au nord, gravissant les hauteurs du plateau continental en direction des terres intérieures.

Ils établirent ainsi la deuxième Sangam dans une ville appelée *Kavatapuram*. Cette deuxième académie dura, pour sa part, au moins 3700 ans (- 12 500 à - 8500 ans BP). Hélas, le même destin funeste arriva à cette ville qui, elle aussi, fut engloutie par la mer. Toutefois cette seconde catastrophe eut des répercussions bien plus importantes que la précédente car une immense partie des travaux philosophiques, littéraires, scientifiques et poétiques accumulés furent engloutis avec la ville et perdus à jamais.

Pourtant un prince tamile, appelé *Thirumaaran*, parvint à sauver des eaux in extremis certains classiques et ouvrages littéraires qu'il ramena en lieu sûr et parmi eux, le fameux *Tolkappiyam*, un travail remarquable sur la grammaire tamile qui permet, de par sa précision et sa synthèse, de percevoir avec quelle grande intelligence ce travail fut réalisé par les érudits de l'époque, qui a échappé ainsi miraculeusement au désastre.

Les archéologues spécialistes du monde tamil (et donc de Kumari Kandam) recensent effectivement deux inondations principales, selon les références littéraires, et confirment au vu des textes la perte incontestable et irréparable d'une vaste partie de la littérature antique en raison de tels événements.

Après l'inondation de Kavatapuram, les survivants se sont alors à nouveau déplacés plus au nord, dans une ville connue alors sous le nom de *Vada-Madurai* (Madurai nordique) souvent confondue avec la Madurai moderne, située, elle, dans le Tamil Nadu, donc plus au sud. Ces inondations successives ont obligé la dynastie des rois de Pandya et les habitants de Kumari Kandam à reculer sans cesse plus à l'intérieur des terres voire, comme Atlantys, à abandonner la totalité ou presque totalité des terres à l'océan implacable.

La troisième Sangam réussit à perdurer ainsi pendant une période ininterrompue de 1850 ans (- 8500 à - 6650 ans BP) avant que de nouvelles civilisations ne ruinent sa prédominance et finissent par la marginaliser, comme c'est le cas aujourd'hui. Pour ne plus vivre un nouveau désastre de cette ampleur, à la reconstruction de la troisième académie, pour assurer définitivement la survie de la troisième Sangam, le roi de Pandya de l'époque aurait établi alors définitivement les archives restantes loin de l'océan, en les déplaçant. Pour cela, il construisit une troisième ville Madurai, à l'époque très loin du littoral. Les connaissances aujourd'hui disponibles ne sont que les bribes d'un savoir immense perdu par le peuple tamil, probable héritier de Mu, car la littérature de Cankam se mentionne elle-même comme étant une production de la troisième académie. Trois Sangams auraient donc ainsi existé successivement au cours des quinze mille ans passés. L'histoire de l'actuelle ville de Madurai, dans le Tamil Nadu, remonterait donc à une période que l'on estime entre - 6650 et - 4500 ans BP.

A l'époque, les derniers rois de Pandya en firent leur capitale. Madurai est donc l'une des villes les plus anciennes de l'Inde. Elle fut aussi un centre commercial connu des romains.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La ville fut l'objet de la convoitise des grandes dynasties qui se succédèrent par la suite ce qui entraîna sa chute en tant que pôle culturel du monde. La plupart des chercheurs s'accordent sur le fait que cette dernière académie, et avec elle la splendeur de la civilisation tamile, à cesser d'exister autour de - 6650 avant le présent.

La tradition des Sangams tamiles, et des déluges qui les ont détruites, a survécu jusqu'à nous avec pour seul support historique, pendant des millénaires cette culture orpheline. Aucune preuve historique n'était là pour soutenir leur ancienne réalité, jusqu'à très récemment.

A présent, il est peut être opportun de se poser la question : Quand et comment la civilisation tamile est elle née et pourquoi a-t-elle autant de points de liaison avec le malgache ancestral et surtout le maori des origines ?

En premier lieu, c'est la transmission continue des événements passés, de génération en génération, due à une continuité remarquable du pouvoir, garant des traditions, qui s'est poursuivie pendant presque 15 000 ans ! Les Pandyas, une dynastie historique de rois tamils, extrêmement cultivés et particulièrement sages, fut à l'origine de la fondation des trois Sangams afin de stimuler chez leurs sujets l'amour de la connaissance, de la littérature et de la poésie et aussi celui de la paix.

En second lieu, la trace écrite de ces événements : elle vient principalement des ouvrages de la troisième Sangam. Beaucoup d'écrits historiques sont basés sur leurs enseignements. Bon nombre d'entre eux citent clairement les événements (parfois avec force détails) qui ont entraîné la perte de terres et comment les déluges ont englouti le territoire de ce peuple antique.

La référence à une telle catastrophe a été faite dans le *Mahabharata* et d'autres épopées indiennes comme le *Kalittogai*, un autre travail littéraire, qui se rapporte spécifiquement aux

territoires perdus sur la mer par un roi de la dynastie Pandya qui, pour compenser la perte, conquiert de nouveaux territoires vers Chera et Chola, au nord.

Dans son commentaire sur le *Tolkappiyam*, Nachinarkiniyar mentionne que la mer a submergé 98 zones de terres, au sud du fleuve de Kumari. Le *Cilappatikaram* et le *Manimekalai*, les deux poésies épiques les plus anciennes en tamil, rapportent elles aussi, toutes les deux, que de vastes territoires au niveau de la mer ont été engloutis par des marées montantes et des raz de marée cataclysmiques. Ces raz de marée ont submergé le vaste territoire qui s'est appelé *Kumai Nadu* ou *Kumari Kandalam*, connu également comme Mu par les chercheurs occidentaux.

Pour sa part, le *Cilappatikaram*, qui est un travail littéraire bien connu des tamils, nous dit par exemple : « (...) le fleuve Prahuli et la montagne Kumari entouraient beaucoup de collines, aujourd'hui submergées par la mer déchaînée ». Quand au *Manimekalai*, il se réfère lui, en termes imagés, au raz de marée qui engloutit Poempuhur (ex-Kavirippoompaddinam, la capitale de la région de Chola), son port et mis fin à l'empire commercial florissant bâti par cette contrée. « La région de Chola, dernier vestige de la splendeur de Kumari Kandalam, eu la marine la plus puissante de son temps dans l'Océan Indien. Jusqu'en l'an 3000 avant le présent, le tamil était encore la langue commerciale employée dans cette région du globe » dit le professeur Sittampalam.

On a découvert en Egypte un pot vieux de plus de 4000 ans sur lequel étaient gravées des lettres tamiles. De même on a exhumé, dans l'actuel Sri Lanka, des inscriptions faites en trois langues : le tamil, le chinois et le persan. Celles-ci dateraient de plus de onze siècles après la disparition de la dernière Sangam !

« La description magnifique de la prospérité de la ville portuaire cosmopolite de Puhar nous permet de visualiser l'énorme tragédie que cela a représenté pour le monde Indien de l'époque. Adiyarkkunallar, le commentateur antique cité dans

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

le « Cilappatikaram », donne des détails étranges au sujet des terres englouties par la mer. Il mentionne des régions de cet empire ou des districts nommés nadu : les nadu d'Ezh Tenku, du nadu d'Ezh Panai, du nadu d'Ezh Kunakarai, etc., énumérant ainsi sept régions » dit le professeur Velupillai.

Des enregistrements historiques, tels que la destruction par des marées montantes similaires mais infiniment plus puissantes que le fameux « Mascaret », sont parfaitement établis, de par les exhumations archéologiques, notamment dans les cités de la vallée de l'Indus (Harappa, Mohenjo-Daro). Ce n'est donc pas à classer au titre des contes et légendes. *« On peut imaginer la force et l'importance de la vague de marée exigée pour que ce raz de marée puisse atteindre le secteur montagneux qui existait alors dans la ceinture côtière antique du monde tamil et le submerger »* nous indique le professeur Shanmugathas.

« La civilisation tamile a créé un mot pour décrire de tels phénomènes catastrophiques : le kadtakol - ce qui signifie « la mer dévoreuse de terre », (que l'on traduit aujourd'hui par raz de marée ou marée montante) il apparaît dans un commentaire sur l'akapporul d'Iraiyanaar. Quoique les chercheurs modernes datent ce commentaire du huitième siècle après Jésus Christ, le récit relate, lui, l'existence de trois académies tamiles qui auraient existé pendant presque dix mille ans » ajoute le professeur A. Velupillai, du département des études religieuses à Université d'Etat en Arizona. Il se réfère également au *Mahavansa*, la chronique bouddhiste du Sri Lanka. Le *Kumari Kandam* antique se dessine ainsi grâce aux bribes de connaissances recueillies par la dernière Sangam.

Comme observé par le Professeur M. Sunderam, *« la tradition de la perte d'un vaste continent par le déluge de la mer est trop forte dans les classiques antiques tamils pour les ignorer lors d'enquêtes sérieuses sur la question »*.

Les géologues de Durham menés par le professeur Glenn Milne ont montré sur leurs cartes cette Inde du sud telle qu'elle était entre - 17 000 et - 7000 ans BP, avant la séparation du KanyaKumari (ex-Cape Comorin) d'avec l'actuel Sri Lanka (l'ancien *Ilankai* - voir pages centrales).

Les cartes établies décrivent comment l'Océan Indien, au cours des siècles, a dévoré les plaines du plateau continental indien, mais aussi malgache, au fur et à mesure de la montée du niveau des eaux. Ces cartes dépeignent une région oubliée de l'histoire et des hommes. On y voit la patrie beaucoup plus grande des tamils, mais aussi des maoris et des premiers malgaches d'origine indonésienne, il y a des milliers d'années, telle qu'elle apparaît décrite dans la tradition du Kumari Kandam. Ces découvertes soutiennent la possibilité d'exactitude de la tradition d'inondations du Kumari Kandam et cela en fixant une date approximative située entre - 11 300 et - 7500 ans BP.

Les spécialistes en phénomènes de marées confirment la possibilité de tels événements pendant la période considérée sur les littoraux de la péninsule indienne, qui aurait été plus grande que ce qu'elle n'est aujourd'hui, avant qu'elle ne soit partiellement engloutie par l'Océan Indien à la fin de la dernière période glaciaire.

La découverte du NIOT et les calculs du professeur Milne semblent confirmer de manière éclatante l'exactitude de cette théorie. L'existence du Sri Lanka, en tant qu'île séparée de l'Inde, n'a commencé qu'entre - 8900 et - 6900 ans BP. Avant cette période, le Sri Lanka faisait encore partie intégrante de l'Inde du sud. Il est reporté cependant sur les cartes d'inondations des terres de la dernière glaciation d'il y a 10 600 ans, non comme une île au sud de KanyaKumari, mais comme un prolongement péninsulaire. De même, les Maldives n'apparaissent pas aussi réduites en surface qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Autrefois primitivement un bras de mer séparait Tuticorin, en Inde du sud, de Mannar dans ce qui est maintenant l'île de Sri Lanka. La séparation de Sri Lanka du sud-est du continent indien est complète aujourd'hui. Ce bras apparaît toutefois dans la carte bathymétrique d'il y a - 8900 ans, mais grâce au satellite on peut encore le voir en vue rapprochée car le fond de l'océan est là beaucoup plus réduit qu'en dehors du plateau continental, puisqu'il constitue ici un haut fond. Quelques historiens tamils considèrent que cette période correspond au déclin de la puissance politique tamile, en raison des relocalisations de la capitale sans cesse répétées. Ce que nous savons aujourd'hui de l'antiquité des civilisations tamiles et maories semble n'être que le départ d'une fabuleuse histoire : celle d'une des plus grandes civilisations qu'ait jamais connues le Monde.

La culture des tamils, peuplade incluse dans un ensemble de peuples qui résidaient à cet endroit et que l'on appelle génériquement les dravidiens (les tamils furent les principaux représentants de la culture dravidienne dans ce regroupement de peuples, mais ils ne furent pas les seuls acteurs importants de l'histoire dravidienne), est associée aux emplacements mégalithiques d'Adichanallur (plus correctement écrit : *Adityanallur*) dans la zone de Tinnevely, mais aussi dans divers endroits du Tamil Nadu et le long des détroits allant de Palk à Pomparippu, au nord-ouest du Sri Lanka. Les historiens et archéologues mondiaux (classiques et néo) sont d'accords sur ce point.

Les premières et deuxièmes Sangams étaient des âges d'or de la créativité littéraire, artistique et musicale tamile. Nous contemplons là une civilisation qui avait atteint un niveau très élevé de développement, d'organisation et d'avancement culturel, il y a de cela 15 000 ans. Elle ré-émerge aujourd'hui, peu à peu, de l'océan. Les nombreux vestiges, parfois découverts sur les plateaux continentaux, comme la cité de Dwarka, engloutie par un tsunami, littéralement posée sur le rivage, deviennent alors difficiles à ignorer pour l'archéologie traditionnelle qui se trouve contrainte à une réalité dérangeante pour ses théories, mais qui est

suivie de près par un public mondial de passionnés, avide de résultats. L'archéologie des îles et des côtes de l'Océan Indien, ainsi que des îles océaniques du Pacifique, n'en est qu'à ses débuts !

Une préhistoire plus passionnante et plus intéressante encore va probablement émerger des suites du déferlement des vagues du tsunami de 2004. Le sable des plages continentales a été sérieusement bouleversé et devrait exhumer de nombreux vestiges jusqu'alors enfouis. Il y a, aujourd'hui, une place suffisante pour que des socio anthropologues, des archéologues de tous bords, des géologues et des chercheurs spécialistes de l'histoire tamile puissent approfondir le sujet. Si chacun accepte la critique et l'avis de l'autre, le scepticisme oui, mais dans un esprit ouvert et constructif, alors l'Histoire devrait ouvrir des pages merveilleuses sur la région et permettre une nouvelle vision du monde antédiluvien.

Le long des littoraux de l'Océan Indien, ce n'est pas seulement l'Inde qui fut l'objet des attentions de cette civilisation mais toutes les îles (Maldives, Madagascar, Mascareignes, jusqu'à l'île Diego Garcia) qui furent sous l'influence de celle-ci. Certaines côtes de l'Afrique de l'est l'ont peut être été. Ainsi André Capart, l'océanographe, nous rapporte une légende très ancienne selon laquelle le lac Tanganyika aurait été, avant les déluges, composé de trois lacs au lieu d'un seul. Des études géologiques et géophysiques confirmèrent effectivement que l'ancien lac se composait bien, à l'origine, de trois cuvettes distinctes reliées par des détroits qui sont aujourd'hui noyés. Le souvenir de cette époque et du paysage paléogéographique a traversé, chez les peuplades africaines, plus de trois millénaires ! Il est probable que certaines légendes africaines renferment des informations sur Mu.

La lignée des rois de Chaldée (premier nom de la Mésopotamie) remonte, selon leurs propres écrits, à plusieurs dizaines de milliers d'années.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Le roi Assurbanipal a transmis à la postérité des tablettes d'argile cuites dans lesquelles il affirme comprendre et traduire des écrits en langues déjà mortes à son époque, de ce qui était déjà en son temps de l'histoire très ancienne.

On peut donc imaginer sans problème que ces textes dataient sûrement d'avant les déluges et que par conséquent la Chaldée connu de son vivant le royaume de Kumari Kadam !

Autres peuples contemporains de Mu : Sumer, entre les deux fleuves du Tigre et de l'Euphrate en bordure du golfe d'Arabie, et la civilisation de la vallée de l'Indus, située dans la partie ouest de la péninsule indienne, près du golfe de Cambay. La première est née plus de 1700 avant la civilisation égyptienne et pourtant, combien de personnes savent que l'on y trouva des vestiges de portes, de poutres et de meubles en bois de teck, arbre inconnu dans la région et qui ne pousse qu'aux Indes et en Afrique occidentale à l'époque ? On ne peut aussi éluder la possibilité que Sumer ou la civilisation d'Obeid, son ascendante, soit à l'époque en commerce avec les Indes, sinon comment expliquer que ces bois rares et menuisés aient pu voyager jusque là ?

Envisager que des convois chargés de bois de teck, bois on ne peut plus précieux - particulièrement à l'époque - puissent traverser le Pakistan puis l'Iran pour rejoindre, par le désert, le croissant fertile sumérien serait purement et simplement absurde ! Ce serait surtout sans intérêt pour les commerçants de l'époque car ces voyages auraient été longs et coûteux, donc non rentables. Seule la voie maritime était possible.

Les nouvelles techniques de datation et les découvertes ont permis d'établir que des villes, comme Jéricho en Israël, Catal Hüyük en Turquie et maintenant Khambhat en Inde, furent contemporaines de la période à laquelle on envisage l'existence d'Atlantys et de Kumari Kadam.

Il y a un point que je voudrais tout de suite préciser. Douze ans de recherches me permettent d'affirmer aujourd'hui qu'il faut cesser de considérer que la construction cyclopéenne et mégalithique soit de la seule initiative de la civilisation des mégalithes. Cette dernière a probablement emprunté, pour son inspiration, une technique qui devait probablement déjà exister sur d'autres continents que l'Europe.

Au Yémen, les alignements de menhirs de Mosna et d'Al-Mahandad, le cromlech de la *Ti Hama*, qui est baptisé « le Stonehenge oriental », sont tous estimés bâtis entre - 6000 et - 4000 ans avant le présent. Ils pourraient parfaitement correspondre avec l'arrivée de réfugiés, naufragés de Kumari kandam, englouti par un phénomène comparable à la transgression flandrienne en Occident, lesquels entretenaient semble-t-il des relations avec Atlantys à l'époque où ce royaume était encore émergé.

Qu'est ce qui m'incline à penser que ces constructions soient l'œuvre de naufragés de Kumari Kandam ? C'est la disposition très particulière des menhirs de Mosna :

En reprenant, avec toute la précision qui s'impose, les positions de chacun des menhirs et en me projetant plusieurs fois la vue d'ensemble pour m'assurer de la fiabilité des illustrations, une image est soudain apparue dans mon esprit. Comme pour la statue de Fawcett, une analogie de forme : **Les alignements de Mosna semblent s'inspirer de l'un des plus forts symboles de l'antique civilisation de Mu**, selon Churchward. Voulant en avoir le cœur net, j'ai comparé les deux éléments. Je vous laisse seul juge, dans les pages centrales de cet ouvrage, pour évaluer comme moi l'analogie des formes et de leur quasi proportionnalité. Coïncidence croyez vous ?

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il est temps à présent de quitter le Yémen, l'Inde, l'Océan Indien et ses mystères et de plonger le regard dans le vaste océan qui le jouxte : l'Océan Pacifique. Il est plus que probable, à mes yeux, que ces deux océans sont sur un plan humain et sur le plan de la civilisation de Mu, et plus tard de Kumari Kandam, très proches et très liés.

Avant que je parte visiter ce vaste océan et ses îles pour comprendre la part de mystère qu'il veut bien me laisser entrevoir, j'ai voulu me pencher sur sa géographie et son peuplement afin de mieux cerner les connaissances que je dois avoir et qui me seront utiles pour présenter ma théorie qui s'appuie sur une probable unité civilisatrice commune entre le monde indien et le monde océanien.

L'Océanie est divisée, selon Dumont D'Urville, en deux grandes régions :

- L'Océanie proche : l'Australie, la Nouvelle-Guinée, la Tasmanie et les archipels environnants comme les îles de l'Amirauté ainsi que les îles Salomon. Ces îles, proches les unes des autres, ne s'opposent à celles des autres régions d'Océanie que sur le plan de la botanique, de la zoologie et parfois des populations. En effet, les migrants d'Asie, notamment les aborigènes, ne dépassèrent pas cette limite dans leur voyage migratoire. Elle correspond géographiquement au plateau du *Sahul* (constitué principalement de l'Australie, de la nouvelle Guinée et de la Tasmanie. Sahul est le nom du plateau continental qui existait à l'époque, formé par un niveau des eaux de la mer d'Arafuna en Indonésie nettement plus bas qu'actuellement. Il a permis, depuis - 52 000 ans BP, le passage des homos sapiens depuis les îles indonésiennes jusqu'au continent australien. Il n'est pas improbable qu'il fût tour à tour ouvert ou fermé plusieurs fois au cours des millénaires).

- L'Océanie lointaine : Elle comprend les myriades d'îles et îlots de la Mélanésie, la Micronésie, et de la Polynésie jusqu'à l'île de Pâques.

L'Océanie, l'une des huit zones économiques du monde, couvre les îles d'Indonésie, à l'est de la ligne de Wallace, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Mélanésie, la Micronésie et la Polynésie.

Elle a été peuplée par trois courants principaux de l'espèce homo sapien :

- les papous, qui ont émigré depuis l'Asie pour se fixer dans les îles de la Sonde et en Nouvelle Guinée, ceux-ci devenant les aborigènes, par leur migration des îles de la Sonde pour se fixer principalement sur le Sahul, dont l'Australie.
- Les indonésiens, les ancêtres des malgaches, qui ont emprunté le même passage que les papous, par moment, parfois prenant un chemin commun avec les asiatiques du continent qui prenaient d'abord le chemin de Taïwan avant de rejoindre les îles Salomon.
- les austronésiens représentés par les mélanésiens, les micronésiens et les polynésiens constituant la future ethnie maorie, derniers arrivés à ce qu'il semble et qui, à partir des îles Salomon, finirent par occuper l'Océanie lointaine.

Ce concept migratoire fut imaginé en 1973 par Pawley et Green, deux linguistes. J'y ai apporté ma contribution, grâce à l'aide des communautés tamiles et maories avec lesquelles je suis en contact via Internet (mes archéonautes, en quelque sorte !). La question de l'origine des océaniens a été l'un des thèmes majeurs de l'ethnologie depuis le dix-neuvième siècle.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Si aujourd'hui, grâce à l'archéologie, la linguistique, la paléontologie, la paléobotanique voire la recherche génétique, on a une réponse à peu près cohérente à cette question, de nombreux points restent encore en suspens. La recherche ethnologique actuelle a mis en évidence qu'il y avait eu au moins deux vagues de peuplement.

On sait qu'à la faveur de la période glaciaire, vers - 140 000 ans BP, le niveau des océans avait baissé progressivement de 135 m. Homo Erectus, profitant de bandes de terres rendues accessibles conquiert de nouveaux espaces et atteint les îles du plateau continental asiatique par la terre ferme. Ce mouvement lui permet de prendre possession des îles océaniques les plus proches.

L'archéologie actuelle met toutefois en avant l'hypothèse que le peuplement des terres, qui allaient devenir de futures îles océaniques, ne put avoir eu lieu de cette manière :

La connaissance actuelle des reliefs sous-marins montre bien l'existence d'un plateau de type continental reliant l'Australie à l'Asie du sud-est, mais rien d'équivalent au-delà. Ni pour la Micronésie, ni pour la Mélanésie., ni même pour la Polynésie.

On constatait encore, il y a peu, une absence de fossiles d'hominidés du genre homo Erectus dans le Sahul, alors qu'ils sont attestés présents dans le Sunda depuis deux millions d'années. En 2004, cependant, la découverte récente de l'homo Floresiensis sur l'île de Florès apporte un démenti indiscutable à cette dernière hypothèse (*Pour la science* - N°346). On découvre même toute une famille en 2005 (*Nature* - octobre 2005).

Sur un plan identique, on a également récemment constaté l'existence d'outils paléolithiques en Sardaigne malgré l'éloignement de l'île par rapport à la Corse ou l'Italie et la difficulté de l'atteindre par bateau.

Pourquoi faut-il toujours qu'une archéologie dogmatique s'oppose à toute théorie nouvelle à chaque fois que de nouvelles pistes se révèlent et risquent de mettre à mal les postulats poussiéreux du passé ? Avec cette nouvelle découverte, voilà de nouveau l'embaras : Au lieu de prendre pour règle le fameux adage britannique « *wait and see* » (attendre et voir), elle préfère s'emballer et objecter sans débats contradictoires, rendant sa position inconfortable et réduisant son crédit auprès de l'opinion publique, agacée de cette réticence à l'étude de cette période de l'Histoire et en attente de réponses.

- **Le peuplement de l'Océanie proche.**

La première grande vague de migration maritime daterait donc d'il y a environ - 52 000 ans BP. Certains chercheurs, au Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly, en France, au regard des travaux réalisés, des voyages faits sur place et des vestiges de par le monde à notre disposition, évoquent même la possibilité que ces voyages aient même pu débuter entre - 70 000 et - 60 000 ans BP. Ils ne concerneraient toutefois que Sapien.

Il y a 23 000 ans, une nouvelle opportunité migratoire se présente car la planète connaît sa dernière grande période de glaciation, le DAG (de - 23 000 à, grosso modo, - 17 000 ans BP), si bien que le niveau des océans est de 55 m inférieur à ce qu'il est aujourd'hui. L'Asie du sud-est n'est pas l'ensemble d'archipels que nous connaissons aujourd'hui, mais un vaste domaine continental baptisé *Sunda* par les géologues (du nom des îles de la Sonde qui en constituent l'essentiel).

Entre le Sunda (plateau continental comprenant les îles de la Sonde : Bornéo, Java, Sumatra) et le Sahul (l'Australie, l'île de Nouvelle-Guinée et la Tasmanie ne forment alors qu'un seul ensemble) se trouve un vaste archipel que le paléontologue britannique Alfred Wallace nommera *Wallacea*, nom qui sera repris par les géographes (la fameuse ligne de Wallace).

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La Wallacea est une zone biogéographique qui comprend l'ensemble des îles situées au-delà de Java et de Bornéo, entre l'Asie du sud-est et l'Océanie proche. Elle correspond aux zones qui n'ont pas pu être complètement occupées en raison de leur isolement géographique et de la profondeur de l'eau qui les entoure (alors que Java, Sumatra et Bornéo ont été rattachées au continent pendant de longues périodes, notamment quand le niveau de la mer était au plus bas).

L'on peut aller du Sunda au Sahul sans avoir, par mer, à parcourir plus de 100 km à chaque fois. Chaque île se plaçant à la limite de visibilité de la suivante. C'est à cette époque qu'une population de chasseurs-cueilleurs provenant du continent asiatique a migré du Sunda vers le Sahul. C'est, du reste, la plus ancienne preuve de navigation humaine, attestée, sur une longue distance.

Une seconde étape leur permit, profitant des bas niveaux marins et ne possédant que des rudiments de navigation, d'atteindre le Sahul : ils seraient ainsi les ancêtres communs aux aborigènes australiens et aux papous.

Ce que l'on peu dire, à propos des papous, c'est qu'ils constituent un ensemble de peuples très divers. Traditionnellement, les papous vivent en villages divisés en clans familiaux. Il y a plus de 160 langues papoues et les cultures des différentes tribus varient énormément. Leurs langues et leurs cultures sont différentes de celles des austronésiens. Les groupes papous étaient isolés, souvent en guerre, jusqu'à la récente interdiction, dirigés par les chefs et sans système centralisateur. En règle générale, la société papoue n'est pas hiérarchisée par la naissance ou les origines divines. Le plus riche devient le chef. La richesse s'évalue surtout au nombre de cochons possédés et à la taille de leurs défenses. Ainsi chacun a sa chance de devenir un jour chef de la tribu. La maison dite « des hommes » est le centre du village, il s'agissait, en fait, d'immenses maisons où logeaient autrefois la plupart des hommes d'un clan. Aujourd'hui c'est plutôt un lieu de réunion.

Des sociétés "secrètes" existent chez les papous, mais elles sont assez différentes des *arioi* ou des *hula* polynésiennes. Elles ont une fonction de prestige et une connotation magique. On monte dans la hiérarchie de ces sociétés par des exploits réalisés dans la société ou en payant. La société secrète *Dukduk* est la plus connue de ces sociétés.

L'art papou est très développé. Le côté esthétique des objets, des masques, des parures, joue un grand rôle. Dans la vallée du Sépik en particulier, l'inventivité est reine et les artistes sont propriétaires des inventions techniques et artistiques qu'ils ont créées. Ils peuvent vendre ou échanger leurs procédés et leurs motifs. La guerre et le cannibalisme fit également partie de la vie de la plupart des tribus papoues qui ne connaissaient pas, pour la plupart, les métaux. Seules à l'est, certaines tribus avaient des contacts avec les marchands de l'actuelle Indonésie et se procuraient des objets en fer et en bronze.

Par la suite, avec la déglaciation et la remontée du niveau des océans, ces populations, installées en Australie, Nouvelle-Guinée et Tasmanie, vont connaître un développement séparé. Les ancêtres des papous de Nouvelle-Guinée, tout au moins ceux des Hautes Terres, vont mettre en place un système d'horticulture complexe dont on a retrouvé les premières traces il y a 9000 ans, soit à une date tout juste postérieure à celle fixée en Mésopotamie pour le système horticole babylonien et que l'on désigne généralement comme le plus ancien.

À l'inverse, les aborigènes d'Australie, eux, demeureront des chasseurs-cueilleurs : les conditions géo climatiques et les ressources en proies pour la chasse étant plus favorables que l'agriculture. Cette migration, qui va se poursuivre vers l'Australie, créera progressivement le peuple des aborigènes que l'on connaît actuellement dans ce pays. L'Australie est une île et non un continent comme certains se plaisent à le penser, la plus importante île du Pacifique en taille et en nombre d'individus, forcément, mais une île quand même.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les futurs australiens, issus de la migration de ce qui était devenu les papous se dispersèrent sur le vaste territoire, formant des clans. Ils étaient nomades et leur création technique la plus connue fut le fameux boomerang. Cependant, la richesse des mythes est extrême dans cette peuplade. Les aborigènes croient à un temps mythique, le temps du rêve, durant lequel les esprits du rêve façonnèrent le monde et continuent de le façonner par leurs actions. Les rêves sont des liens, selon eux, avec ces esprits du rêve. Le totémisme est également très présent, les aborigènes considèrent en effet que ce sont les esprits du rêve qui fécondent les femmes.

La date exacte de la première présence humaine en Australie est toujours le sujet de grandes recherches. Il y a de fortes preuves scientifiques de présence humaine il y a environ 52 000 ans. Mais certaines spéculations en cours, quant aux origines plus lointaines des toutes premières populations australiennes, et dont on aurait de très rares vestiges, confirmeraient que l'Homme aurait occupé les littoraux de l'Australie il y a maintenant 100 000 ans !

Les aborigènes n'eurent visiblement aucun contact direct avec les maoris et cela malgré la proximité relative d'*Aotearoa*. (Ancien nom de la Nouvelle Zélande). Peut être cessèrent-ils de naviguer, tout simplement ? Appartenant désormais à une nouvelle ethnie, les habitants de ce continent vécurent en autarcie et étaient au moment de leur découverte, selon les standards occidentaux, très primitifs.

Alors que diverses traditions orales démontrent que le souvenir d'un possible « continent » perdu, nommé *Ma Tang* en maori, persiste dans toute l'Océanie, certaines peintures rupestres d'Australie traduisent un degré d'évolution culturelle déjà élevé et qu'il est difficile d'attribuer, sans une certaine réticence, aux aborigènes qui peuplaient la grande île.

La linguistique comparative a permis de déterminer que les langues parlées aujourd'hui sur les terres citées précédemment, appartiennent à une même famille linguistique, à savoir celle des

langues austronésiennes. Ces populations qui s'installent sur les îles océaniques proches de l'Australie ont une autre caractéristique : ce sont des potiers. Les archéologues leur ont attribué le nom de culture *Lapita*, nom donné au style d'artefacts fabriqués sur la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie pendant une période d'environ 2000 ans et qui sont essentiellement des poteries remarquables par l'esthétique de leurs formes et de leurs décorations.

Divers chantiers de fouilles vont, tout au long du vingtième siècle, mettre à jour d'autres exemplaires de ces poteries sur toute la partie occidentale du Pacifique (ou Océanie proche) : les îles Salomon, le Vanuatu, la Nouvelle-Calédonie, les Fidji, Wallis et Futuna jusqu'aux Samoa. Un prêtre, le père Otto Meyer serait d'ailleurs le premier archéologue à découvrir ces poteries en 1909 sur l'île de Watom, dans l'archipel Bismarck (les actuelles Papouasie et la Nouvelle Guinée). En 1917, le géologue Maurice Piroutet en trouva, à son tour, dans une localité du nord de la Nouvelle-Calédonie. La culture *Lapita* fut une civilisation primaire certes, mais dont on ne connaît toujours pas, aujourd'hui, le point de naissance. En effet, l'on ne peut se baser sur les découvertes faites en 1909 pour considérer l'île Watom comme le point d'origine de cette civilisation.

- **Le peuplement de l'Océanie lointaine**

La deuxième grande vague de migration serait intervenue, quant à elle, entre - 6000 et - 4000 ans BP, provenant probablement de Taiwan, à travers le Sunda déjà morcelé en ce qui devint les îles de la Sonde, par une population de navigateurs expérimentés : les austronésiens.

Ceux-ci vont se répandre sur une grande partie de l'hémisphère sud, non seulement en Indonésie, aux Philippines et jusqu'à Madagascar, mais également et surtout dans le Pacifique. Ce brassage de peuples et de directions migratoires entraîna une mixité d'ethnies mais aussi un jeu de pistes très complexe qui rend aujourd'hui la reconstitution de ces migrations difficile.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Concernant la migration océanienne, on a retrouvé, en Australie des embarcations construites vers - 52 000 BP, parfaitement capables d'effectuer des traversées de plusieurs centaines de kilomètres, alors pourquoi pas des milliers ?

La culture *Lapita*, partie du Sahul, a couvert presque toute la Mélanésie. Mais l'abandon ultérieur de la poterie, lors des grandes migrations, est sûrement dû au manque d'argile. Les îles d'Océanie étant surtout construites sur une base corallienne ou volcanique. C'est la raison pour laquelle certains chercheurs ont évoqué l'idée que les polynésiens, en particulier ceux de Polynésie orientale (l'Océanie lointaine), ne seraient pas passés (ou alors sans y être restés longtemps) par la Mélanésie mais plus au nord, par les Philippines et ce qui deviendra la Micronésie.

Une partie de ces migrants, rencontrant les papous, déjà présents dans cette région, auraient fondé une civilisation dont le seul vestige qu'il nous reste est un ensemble de poteries, appelées dans l'actuel langage maori, des lapitas.

Cette civilisation aurait commencé à coloniser la Mélanésie à partir de - 4200 ans BP. Elle continua toutefois sa migration plus à l'ouest où elle atteignit apparemment les îles Tonga et Samoa vers - 3200. Dans certaines îles mélanésiennes, les tongans formèrent par ailleurs des colonies.

Le peuple, créateur de la culture Lapita, resté surtout sur les îles proches de Sahul (dont la nouvelle Calédonie), se serait divisé en deux clans. Le premier se serait fondu avec la population papoue pour créer une nouvelle ethnie, les mélanésiens, (des recherches génétiques récentes démontrent qu'effectivement aujourd'hui les polynésiens ont bien une origine commune avec les mélanésiens) tandis que le second serait parti à l'assaut des terres de l'Est.

-I- Les Mélanésiens

Les mélanésiens sont les plus anciens représentants des austronésiens. Ils ont la peau noire et partagent de très nombreuses similitudes culturelles avec les maoris (le peuple résultant de la fusion des mélanésiens et des micronésiens). Ils utilisent les mêmes techniques et ont des langues proches du maori. Leur société est moins stratifiée et leur culture et leurs mythes ne sont pas homogènes.

Deux hypothèses quant à leurs origines cohabitent :

- soit ils auraient commencé leur migration du sud-est asiatique au côté des ancêtres des papous, mais ils seraient d'une ethnie différente, peut être indo-européenne.
- soit ils seraient le résultat de la synthèse de cette ethnie avec les indigènes papous qui deviendront eux même le ciment du monde aborigène.

La Mélanésie correspond donc au territoire recouvrant les îles Salomon, Vanuatu et la Nouvelle-Calédonie.

-II- Les Micronésiens

La Micronésie regroupe un ensemble d'archipels composés d'îles basses se situant au nord-ouest de l'Océanie dite lointaine. Les insulaires, bien que possédant des caractéristiques asiatiques, sont proches ethniquement des maoris. Les archipels, selon leurs emplacements, subissent plus ou moins fortement les influences des trois grandes régions qui leur sont proches (Mélanésie, Polynésie et Asie). En Micronésie, certains états centralisés ont vu le jour, créant des constructions mégalithiques.

A Pohnpei (*Ponape*, en maori), la ville de Nan Matal bâtie sur des îlots dans une lagune tente d'imposer sa loi et rivalise de prestige et de gigantisme avec Kosrae (*Kusaii*, en maori) où s'élèvent les

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

constructions mégalithiques de la ville d'Insiru, avec ses voies pavées traversant l'île et donnant ... sur la mer !

L'archipel du dieu *Aù* est un ensemble d'archipels constitués autour d'une communauté de croyances religieuses et mythiques. Cet antique hyper archipel correspond maintenant aux actuels états de Kiribati, de Tuvalu et des anciennes îles Gilbert et Ellice. Les insulaires croient depuis toujours qu'ils ont été exilés d'un pays à l'ouest s'appelant Ma Tang où les habitants ont la peau blanche. Un jour, cet exil prendra fin et les habitants du pays originaire viendront dans les îles pour les ramener au pays d'origine.

De nombreux dieux peuplent ce pays mythique. Le plus marquant est le dieu du soleil, *Aù*, qui les protège, selon les habitants des archipels cités ci-dessus. Les dieux maoris, eux, avec le temps, sont devenus locaux et la puissance de la théocratie varia selon les époques. Les sociétés micronésiennes, moins hiérarchisées que les futures sociétés maories, eurent toutefois une classe de nobles. Le mot d'ordre général étant toutefois resté très souvent la survie.

La plupart des questions touchant un village sont discutées à la *maneaba* : la maison commune. Les guerres furent fréquentes et opposèrent les insulaires de ces îles entre eux ou les confrontèrent aux samoans et tongans. Une croyance barbare fut d'ailleurs répandue dans ces îles, qui consistait à croire que manger l'œil de son ennemi permettrait de s'approprier son *mana*, son esprit.

De leur côté, les habitants de Yap ont débuté une évolution en inventant une forme de monnaie en pierre qui servait pour commercer avec les îles voisines. Toutefois celle-ci n'était pas très pratique car en pierre et certaines faisaient jusqu'à un mètre de haut !

-III- Les Maoris

Concernant leur migration on est donc à peu près sûr qu'ils sont originaires de territoires à l'ouest, au nord et au nord-est de l'Océanie. C'est visiblement le résultat d'une très grande mixité d'ethnies mais qui, toutes, avaient des racines communes : l'Inde (partageant l'ancestralité dravidienne des tamils et des malgaches), l'Indonésie, l'Asie du sud-est voire la Chine.

Conjuguant dans un second temps la mixité des papous, des mélanésiens, des micronésiens et des migrants de l'Océan Indien, ils conquièrent les eaux de l'Océan Pacifique. Ils fondèrent ensemble la communauté austronésienne qui donnera naissance plus tard au peuple maori. Cette analyse ne se fonde malheureusement que sur la base d'études linguistiques et sur le fait que la langue maorie est, en effet, très proche de certaines langues hindoues comme le tamil, l'ancien malgache et certains idiomes asiatiques. Il faudrait, pour bien faire, entreprendre une étude génétique parallèle afin de s'assurer de cette possible réalité.

Les origines et les migrations des maoris restent toutefois un grand sujet de spéculations parmi les archéologues et les historiens. Le principal objet du débat est de savoir comment s'est faite cette mixité et quels chemins elle suivit. Comment un peuple, sans connaître (apparemment) le métal, a pu coloniser les îles d'un domaine océanique de plusieurs millions de kilomètres carrés ? Certains mystères persistent, comme par exemple, le fait que l'*umara* (la patate douce), une plante d'origine sud-américaine, est présent dans toutes les îles polynésiennes.

L'existence ou non de contacts entre le monde maori et l'Amérique du Sud constitue encore un des grands mystères de l'histoire du Pacifique. Si l'hypothèse du peuplement des îles par l'Amérique est aujourd'hui écartée, certains éléments permettent cependant de penser que des maoris foulèrent probablement le sol américain. En effet, l'*umara*, est une plante qu'on ne trouve en principe qu'en Amérique et les navigateurs maoris ne peuvent l'avoir acquise qu'en s'y rendant.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

L'île de Rapa Nui en particulier est la plus proche île de l'Océanie vis-à-vis des côtes de l'Amérique. Une piste à étudier.

Avec les recherches faites depuis plus de trois ans sur le sujet, mon équipe de chercheurs pense aujourd'hui que le peuplement de l'Océanie s'est fait en trois vagues :

- L'une issue principalement de l'Indonésie, dont nous avons déjà parlé avec les papous et les mélanésien,
- l'autre vers - 7000 BP, provenant de l'Océan indien concernant donc le peuple dravidien,
- la troisième, provenant d'une région proche de Taiwan (Yonaguni ?) aux alentours de - 4000 BP.

La seconde étape de migration de l'histoire des maoris se fait donc au départ de ces îles. Cette nouvelle migration va entraîner la colonisation de l'archipel maohi (une déclinaison du peuple maori dont Tahiti est le centre géographique) et de *Te Henua Enata* (les îles Marquises). La raison de ce nouveau et important flux migratoire reste inconnue : surpopulation ? Faits d'aventuriers ? Guerres ? Exil ?

Il est possible que plusieurs de ces hypothèses se soient conjuguées. Le nom de la première île à être colonisée reste un point de discordance parmi les spécialistes. Le site d'habitation le plus ancien, retrouvé à ce jour, se trouve sur un îlot dans le lagon de Maupiti. Il est également possible que les migrants se soient arrêtés lors de leur périple de plus de 1500 km dans l'archipel austral.

On ne sait pas par quels moyens les samoans de l'époque ont pu atteindre ces poussières d'îles dans l'infinité de l'océan. Sont-ils partis à l'aventure ou ont-ils eu connaissance de ces terres en y étant dérivés accidentellement ? Sont-ils les rescapés de nombreux essais infructueux ?

En tout cas, ils migrèrent en nombre important et emportèrent sur leur terre d'accueil les plantes et animaux qui leur étaient nécessaires: taro, igname, arrow-root, bananier, chien, poulet, rat, porc, etc., ce qui témoigne d'une colonisation volontaire.

C'est ensuite à partir de Tahiti et de Te Henua Enata que les maoris, dans une troisième étape de leur histoire, partirent à la conquête des autres îles, dites du triangle maori. Ils atteignirent Rapa-Nui, semble-t-il vers - 1500 ans BP, Hawaï vers - 1400 ans BP et enfin *Aotearoa*, appelée aujourd'hui Nouvelle Zélande, la dernière des grandes migrations, vers - 1200 ans BP.

Ces trois archipels forment les sommets de l'aire de population maorie, appelée « triangle maori ». Ce triangle a des côtés longs de 11 000 km et pourraient contenir trois fois l'Amérique du nord.

Des contacts semblent s'être maintenus longtemps entre Tonga, Samoa et les autres îles. Avec le temps, ils s'atténuèrent et finirent par disparaître. Des rapports existèrent pourtant durant très longtemps entre des archipels éloignés comme Hawaï et Tahiti. De même, les voyages entre archipels proches ou à l'intérieur d'un même archipel ne cessèrent jamais.

Une grande unité culturelle subsistait d'ailleurs entre les différents peuples maoris à l'arrivée des européens. Les maoris avaient une tradition navale lointaine tout en étant orale, ce qui relève de l'exploit de mémorisation des différents caps et aspects de chacun des voyages retenus de cette manière. Le capitaine Cook, pour ses besoins d'exploration, fit dessiner à un *Ari'i* (noble) de Tahiti une carte des îles de la région. De mémoire, l'*Ari'i* positionna nombre d'îles, et parmi elles, des îles aussi lointaines qu'Hawaï, Mangareva, Rotuma ou Rarotonga.

Une autre interrogation, des plus captivantes, est de se demander la raison qui a pu pousser ces populations à s'enfoncer toujours plus loin vers l'est, alors même que vents et courants dominants leurs étaient contraires.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Premier élément de réponse (cela a mis tout de même plus de 3000 ans) : les climatologues évoquent la possibilité que ces vagues migratoires n'aient eue lieu que durant les périodes où apparaissait le phénomène *El Niño*. En effet, lors de la manifestation de ce phénomène, l'océan se vidait de sa population de poissons, les oiseaux migraient de manière temporaire et la végétation souffrait, ce qui entraînait une situation de vie difficile pour les insulaires. La migration vers d'autres cieux devenait alors l'ultime choix pendant ces périodes pour survivre. Pour les scientifiques du dix-neuvième siècle, le peuplement par voie maritime était difficile à accepter car ils ne s'expliquaient pas comment des peuples aux techniques de navigation, apparemment aussi rudimentaires, avaient su atteindre des archipels aussi isolés. Andrew Sharp, historien actuel de Nouvelle Zélande, propose l'hypothèse selon laquelle le peuplement n'aurait pas été maîtrisé, pensé, mais qu'il serait du au hasard et aurait, sans espoir de retour, fait échouer des naufragés ou des bannis sur de nouvelles terres.

Une autre explication a été avancée ces dernières années : Les austronésiens savaient parfaitement ce qu'ils faisaient en migrant. Ils voyageaient à bord de pirogues ou de radeaux qui, d'après ce que l'on peut en savoir par la tradition orale, et certaines preuves archéologiques, pouvaient embarquer jusqu'à une cinquantaine de passagers.

Les provisions ne pouvaient être que limitées, mais leur tradition de pêcheurs leur assurait toutefois un approvisionnement régulier en nourriture tout au long du trajet. Ainsi, en naviguant contre le vent, ils étaient certains qu'en cas d'échec dans la découverte de nouvelles terres à peupler, il leur serait possible de revenir à bon port, profitant cette fois-ci d'un vent arrière.

La très faible densité de terres dans le Pacifique rend difficile la réussite de tels voyages. Trouver une île en naviguant au hasard, était cependant visiblement possible car il faut bien le dire et s'en convaincre : les maoris ne savaient pas où chercher, à cette époque, ni ce qu'ils cherchaient lorsqu'ils partaient à l'aventure

sur le Pacifique : une trace de végétation, des débris de pirogues inconnues, flottant sur l'océan et s'échouant sur leur rivage, leur suffisait pour se convaincre d'aller voir d'où ces choses provenaient.

Il faut cesser de réfléchir avec notre culture actuelle et se mettre à leur place, dans leur état d'esprit, pour comprendre alors quelles étaient leurs véritables motivations.

Ce peuple voyageait par le biais de ses embarcations : les pirogues. Celles-ci étaient construites différemment selon leur usage : la pêche, les voyages ou la guerre. La pirogue utilisée pour les voyages est du type dit « double, à voile ». Le mot pirogue existe dans toute l'Océanie mais il a subi, avec le temps, une variation idiomatique. D'une région à l'autre, elle porte un nom différent : *va'a*, *vaka*, *haveke*, *waka*, *wa'a* ou encore *kami'a*. Il utilisait deux types de pirogues doubles à voile :

- L'une, la *pahi* était destinée aux voyages. Elle était manœuvrée par 4 à 8 hommes selon son importance. Sa taille variait de 17 à 25 m.
- L'autre, la pirogue *tipaerua* était une sorte de catamaran à une ou deux voiles. Sa taille varia, elle aussi, de 13 à 25 m. Elle servait surtout de moyen de transport d'île en île.

La pirogue n'était pas seulement un moyen de transport. Elle était aussi le territoire (« *fenua* ») de son propriétaire ou du clan et recevait, de fait, le nom de la lignée. Lors des départs, la pirogue prenait souvent le nom de la terre quittée et, bien sûr, la nouvelle terre conquise était baptisée du nom de la première embarcation qui atteignait la nouvelle terre, lors de son échouage sur les plages. On peut ainsi prendre acte de la réalité de ce fait entre les îles de Rapa Iti et de Rapa Nui.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Pour perdurer la tradition de navigation océanique, les maoris apprenaient à leurs enfants les techniques de navigation ancestrales au moyen de jeux tels que le *titira'ina*, le *aumoa* et le *pauma* :

- Le « titira'ina » peut être comparé à une planche de surf avec une voile (un peu comme le kitesurf). Ce jeu était pratiqué sur l'eau et dans les airs. Pour mieux maîtriser cet objet, il fallait bien connaître les courants, leurs directions, leurs forces et leurs dangers.
- Le « aumoa » : Il est un modèle réduit de pirogue de jeux. Aux temps anciens, ce jeu était plutôt pratiqué à Taha'a, aux îles sous-le-vent. Les Polynésiens apprenaient à se guider et se repérer grâce au soleil et aux étoiles.
- Le « pauma » : C'est un cerf-volant. Ce jeu était pratiqué dans les airs. Pour mieux maîtriser cet objet, les enfants devaient maîtriser les vents, leurs directions et leurs forces.

Si donc l'apprentissage à la navigation était enseigné depuis le plus jeune âge, l'on comprend déjà mieux leur grande aptitude à traverser les immensités océaniques, mais une question se pose toutefois, cruciale si l'on parle de longs trajets maritimes : Comment faisaient-ils alors pour se repérer la nuit, lors de leurs périple ?

La course du soleil n'est utilisable qu'une partie de la journée, même si elle permet de situer l'est et l'ouest. La nuit, par contre, c'est la lune et les étoiles qui sont de précieux repères. La lune est sur le même plan que le soleil et se lève donc à l'est pour se coucher à l'ouest. De nuit, il est donc encore possible, trois semaines sur quatre, de prendre notre satellite comme boussole. Mais, pour affiner cette navigation nocturne, ne fallait-il pas trouver d'autres « instruments » ?

Les navigateurs maoris imaginèrent, comme les chaldéens et les mésopotamiens avant eux, de réunir entre elles les étoiles les plus visibles pour créer ce que je nommerai aujourd'hui des « chemins d'étoiles ». Ces indications stellaires permettent non seulement de se diriger dans une direction choisie, mais d'en revenir sans se tromper ! Cela demande probablement un long apprentissage, une véritable initiation, ainsi qu'une grande attention pour le barreur lors du voyage. La houle et l'écume, créée par les vents dominants, deviennent des repères de direction assez stables, à condition d'en avoir une bonne connaissance. Les vents, justement, étaient une notion intégrée dans leur « instrument de navigation ».

Les vents, auxquels ils donnèrent, pour chacune des directions desquelles ils provenaient, un nom :

Nord : *Apa To ee au* - Nord-est : *Mahaapiti* - *Faana* - Est : *Iti a te ea* - Sud est : *fee ti* - Sud : *Apa toa* - Sud ouest : *Maraamu tai rato* - Ouest : *Tooa a te ea* - Nord ouest : *Mu iti no paie*

Vu la faible taille de certaines îles, s'en approcher n'est pas suffisant, il faut encore pouvoir y accoster. Pour cette localisation, lors de cabotage en abords des côtes, les marins maoris usaient toute une gamme de repères :

- La présence d'oiseaux indique, comme chacun le sait, la proximité d'une terre, suivant l'espèce on peut évaluer la distance de la terre bien avant de l'apercevoir. De plus, le soir, certaines espèces rentrent à terre. Il suffit tout simplement de suivre leur direction.
- La couleur de la mer, surtout dans ces eaux océaniques où la transparence de l'eau est exceptionnelle, peut trahir la proximité de hauts fonds qui révèlent alors la présence proche de terres.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

- Le relèvement des fonds indique presque toujours la proximité d'une terre, sinon, c'est une île en formation et là la prudence est de mise car qui dit hauts fonds dit récifs.

Afin de bien mesurer l'importance de cette migration, mais aussi du probable empire qui naquit de celle-ci ou dans son prolongement, entreprenons un voyage au sein de ce qui put être l'empire de Mu afin de découvrir les vestiges de la civilisation océanienne ...

L'océan pacifique nous révèle aujourd'hui beaucoup de mystères qu'il paraît judicieux d'apprendre et de comprendre, avant que le climat et la montée des eaux dans le Pacifique ne les engloutissent définitivement. De nombreuses ruines viennent en effet confirmer, à travers les îles du Pacifique, le prestige passé d'une haute civilisation. Il existe des édifices de même conception architecturale sur des îles éloignées de plusieurs milliers de kilomètres. Certaines de ces constructions pourraient précéder les pyramides d'Égypte de plus de 5000 ans !

Jusqu'à récemment, les chercheurs les plus en pointe pour ce qui est des grands bâtiments antiques dans le monde n'étaient pas tous d'accord sur le jugement à porter sur ces vestiges. Depuis, ils se sont accordés sur le fait que ces édifices (notamment les submergés) soient d'origine artificiel et que le problème aujourd'hui est plutôt d'attribuer une date aux édifices les plus anciens. En effet, ceux-ci ayant une taille et une complexité architecturale importante, pourraient bien avoir un âge insoupçonné. Avec les découvertes récentes, c'est une toute autre histoire qu'il va falloir construire car leur révélation a tout simplement plonger l'archéologue ordinaire dans un abîme temporel insondable et ravi le néo-archéologue qui voit ici une opportunité d'approfondir ses connaissances et de faire des découvertes passionnantes.

Il reste sans doute beaucoup à découvrir dans les archipels des Mers du Sud. J'ai recensé, avec l'aide de la communauté mélanésienne, micronésienne et polynésienne dans le Pacifique, un certain nombre d'endroits qui demandent une profonde et longue investigation. Je vous invite dans les pages qui vont suivre à réfléchir sur le sens de leur découverte, la portée de chacune d'entre elle dans l'écriture de l'histoire de l'Humanité et la somme de recherches qui va être nécessaire pour apporter une réponse satisfaisante à toutes les questions qui émergent de ces révélations d'un monde aujourd'hui disparu. Les lieux que je vous présente ci-après ont été classés dans l'ordre dans lequel ils ont été visités lors d'un voyage fait de l'Australie vers l'île de Pâques. Chaque île ou archipel nous éloignant donc de l'Océanie proche pour nous enfoncer dans le Pacifique sud en direction de l'Océanie lointaine. En route !

PALAU (Balau)

Sur l'île de Palau (appelée aussi « *Balau* »), en Micronésie, à l'ouest des Carolines, plus de 5% de la surface des terres est nivelée en terrasses. Des collines entières ont été sculptées par d'anciens habitants de l'île sous forme de terrasses et de pyramides, un peu comme sur l'île de Rapa Iti que nous verrons plus loin. Certaines de ces terrasses sont hautes de 4,5 m ou plus et souvent large de 9 à 18 m. Elles ne sont pas issues apparemment des traditions locales car personne ici ne sait qui les a construites ni pourquoi. Si ces terrasses eurent autrefois un usage agricole, elles révéleraient alors que l'activité d'agriculture en niveaux n'est pas une conception continentale et qu'elle est beaucoup plus ancienne qu'on le supposait (voir pages centrales)

De plus, le site mégalithique de N'garchelong sur l'île de Babeldaob (*Babelthuap*), une des îles de l'archipel de Palau, possède deux à trois rangées de grands monolithes de basalte. Certains monolithes ne sont pas bruts, d'anciens habitants de l'île leur ont sculpté un visage. N'garchelong est aussi le nom d'un district de Palau. C'est au nord de l'île de Babeldaob. Ce site est d'une très grande importance concernant l'histoire de l'Océanie.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il a déjà été exploré archéologiquement, certes, mais au premier abord sans grande conviction. C'est à cet endroit que l'on peut admirer les fameux monolithes d'origine mystérieuse. Les autochtones connaissent évidemment l'existence de ces monolithes et pensent même qu'ils sont reliés à une antique religion. L'endroit est d'ailleurs considéré par certains comme un lieu sacré. Il existe cependant d'autres monolithes, dispersés ailleurs sur l'île, mais ils sont moins nombreux et moins concentrés qu'à N'garchelong.

Il faut néanmoins reconnaître une similitude, sur le plan de l'usage déjà, mais encore, pour certains monolithes, sur la conception de ceux-ci, avec certaines pierres de l'île de Pâques. Bien qu'ils soient plus conventionnels et moins soignés que les moais de Rapa Nui, la possibilité que ces statues aient des points communs avec ceux-ci ne peut, en aucun cas, être écartée. Le peuple de Rapa Nui désignait traditionnellement ses statues sous le nom du *mo'ai* (le visage vivant des ancêtres) ceux de N'garchelong les appelaient, eux, les *klid'm* (ce qui veut dire les visages).

Si 38 monolithes (dont vingt-huit ont des faciès humains) ont été localisés sur l'espace de N'garchelong, les îles de Babeldaob et d'Oreor (*Koror*) en contiennent plus, comme je vous l'ai précisé plus haut, mais en plus, tous n'ont pas, selon les dires des habitants, été répertoriés. Cette tâche m'attend donc évidemment avec **ANTEUS**.

Les études faites sur les migrations océaniques, présentent les premiers habitants de Palau comme des parents éloignés des malais d'Indonésie, des mélanésien et des polynésien. Le radiocarbone (Carbone 14), date leur arrivée autour de - 3000 ans BP, mais les objets trouvés, dans le plus ancien village, près des gradins de la place, semblent antérieurs à leur arrivée de 1000 ans !

LES ILES CAROLINES

Les îles Carolines forment un large archipel, constitué d'îles assez étroites, dans l'ouest de l'Océan Pacifique, au nord-est de la Nouvelle-Guinée. L'archipel s'étale d'est en ouest du sud-est des philippines vers les îles Marshall. La plupart des îles ont un relief très plat, de type atoll.

Kosrae (Kusaii)

À l'est de l'archipel se trouve l'île de Kosrae dont l'ancien nom maori est *Kusaii*. Kosrae, est une île de dimensions comparables à celles de *Ponape*. Les traditions indigènes évoquent clairement le passé d'un peuple très puissant qui vivait là autrefois.

La ville antique d'Insaru, en pierres basaltiques géantes, bâtie sur l'île de *Lelu*, qui se trouve à proximité de Kosrae, a été entourée de murs et d'énormes pyramides de basalte (voir pages centrales). Un réseau de canaux était même aménagé afin de relier en pirogues, mais aussi par des petites passerelles, les bâtiments et les îles voisines. Un peu à l'exemple de Venise. Ces ruines sont très semblables à celles de Nan Matal, (*Nan Madol*), mais moins étendues qu'elles. Certains murs font plus de 6 m de haut et les blocs mégalithiques de basalte qui les constituent pèsent jusqu'à 50 tonnes !

Par comparaison avec les ruines de Nan Matal, légèrement enfouies, les structures de *Lelu* semblent s'être soulevées puisque les canaux sont presque à sec. D'où viennent cependant les pierres qui constituent ces murs ? Cela reste un mystère car l'île ne possède aucune roche de ce type !

La légende indique seulement que la ville aurait été construite en une seule nuit par deux magiciens. Une métaphore à décrypter, une de plus ... L'île de Lelu nous réserve, pour finir, une surprise de taille : On y trouve également des routes pavées qui donnent elles aussi, à l'instar de l'île Malden, ... sur la mer !

Pohnpei (Ponape)

Au sein de cet archipel des Carolines, les îles de Pohnpei sont particulièrement riches sur le plan archéologique. Pohnpei est un archipel de petites îles situées dans le centre-est de la Micronésie, au nord-est de la Papouasie et de la Nouvelle-Guinée. C'est un des principaux archipels constituant les États fédérés de Micronésie. Palikir, la capitale, y est d'ailleurs située. Sa superficie totale est de 372 km² pour 49 300 habitants.

L'archipel est aussi connu parce qu'une forme rare de daltonisme, l'achromatopsie (vision en nuances de gris, également appelée dischromatopsie complète), y est commune : près d'un douzième de la population en est affectée. Il joue, de plus, un rôle central dans le mythe du « *Cthulhu* » d'Howard Philips Lovecraft, l'écrivain d'œuvres fantastiques, car distante de seulement une journée par la mer de l'île fictive de « *R'lyeh* » où le Cthulhu réside. Cette suite de romans fantastiques s'inspirent des ruines de Nan Matal qui avaient déjà servi d'inspiration dans une autre histoire de race perdue, au travers du roman *The Moon Pool* d'Abraham Merrit, dans laquelle l'archipel était appelé « *Nan-Tauach* ».

Le « temple » de Nan Matal (voir pages centrales) et les constructions qui lui sont périphériques constituent certainement un ensemble des plus remarquables. De par ses dimensions, de par l'importance de ses infrastructures telles que les routes ou les canaux dont les vestiges sont visibles alentours, il représente un savoir-faire aujourd'hui perdu. Un nombre incroyable de mégalithes, faits de blocs basaltiques bleus noirs en forme de prismes hexagonaux, le compose. Ils furent accumulés et disposés en croix comme les bûches d'une hutte sur plus de 12 m de haut et 5,5 m d'épaisseur. Les constructeurs de ces enchevêtrements basaltiques surprenants auraient, dit-on, utilisé de simples radeaux pour transporter ces prismes de plus de 3 m de long extraits dans d'autres îles, à plus de 15 miles nautiques de là.

Difficilement imaginable sans une certaine technique du transport maritime dont on ne voit pas comment ils auraient pu en faire l'acquisition si l'on admet, comme voudrait nous le faire croire les archéologues ordinaires, que leur culture était tribale !

Les habitants prétendent que le premier gouvernement centralisé fut établi dès - 2500 ans BP par la dynastie des Saudeleurs (probablement *Sa u de lu ra*, en langue antédiluvienne) qui régna jusqu'à - 550 ans BP. Cette date est cependant contestable car des preuves existeraient sur place que la construction de Nan Matal, le centre religieux, social et politique des Saudeleurs aurait débuté son activité quelque part entre - 3100 et - 3200 ans BP.

Nan Matal est constituée de 92 structures artificielles, posées sur 92 îlots naturels affleurant l'océan, et faites de colonnes prismatiques de basalte, au sud de l'île de Temwen, sur la côte est de Pohnpei. Entre 500 000 à 750 000 tonnes de roches furent extraites, transportées et érigées avec des outils supposés de l'âge de pierre pour créer cette "Venise océanique". J'avoue mon incrédulité sur le bas niveau de culture que l'on attribue à ce peuple et qui me semble totalement irréaliste au vu du niveau des travaux entrepris.

Le centre était principalement cérémonial et funéraire mais servait aussi de résidence à une petite élite, de moins de 1000 nobles et prêtres, à l'époque où la population totale du royaume devait avoir atteint 25 000 personnes.

Nan Matal demeure un des grands mystères des civilisations dites primitives de l'âge de pierre. Plusieurs livres ont été écrits sur cette cité, mais plusieurs questions restent toujours sans réponse.

Parmi elles :

- Quel système de croyances l'élite utilisait elle pour gagner le pouvoir et le maintenir sur les gens ordinaires?

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

- Quelles étaient les relations, s'il y en avait, entre les constructeurs des ruines de Lelu sur Kosrae et les maîtres de Nan Matal ?

Le dernier Saudeleur fut apparemment vaincu par un certain *Isokelekel* qui prit ainsi le titre de *Nahn m'warki* et établit le siège de son pouvoir dans la cité, comme l'avait fait les Saudeleurs avant lui. Selon la légende, Isokelekel serait né du dieu du tonnerre et d'une femme ordinaire de Kosrae d'où il lança son assaut sur Pohnpei, avec seulement 333 hommes. Les nouveaux arrivants continuèrent à gouverner jusqu'à une période, encore aujourd'hui, indéterminée. L'on sait juste que Nan Matal était définitivement abandonnée lorsque les premiers européens débarquèrent sur l'île, au début du dix-neuvième siècle.

À l'intérieur de la muraille externe avait été construite une enceinte interne. La raison d'être de cette double enceinte immense, dite de *Naudauwas*, était manifestement de protéger et honorer les restes des Saudeleurs, et rois suivants, dont les tombes étaient recouvertes des mêmes grosses poutres de basalte. Il n'en reste semble-t-il plus rien aujourd'hui, mais des fouilles sérieuses seraient à entreprendre, y compris sur le support corallien des îlots. J'émetts toutefois des réserves sur le nom exact des dynasties car je crains que ce ne soit pas leur nom originel mais une déformation de noms maoris voire antédiluviens.

LES ILES MARIANNES DU NORD (Guam - Saipan - Hagatha)

L'île de Tinian, qui appartient à cet archipel, possède des vestiges de grandes colonnes en pierres angulaires hémisphériques.

Ces piliers dressés étaient autrefois disposés en doubles rangées. Il y avait, à l'origine, dix piliers disposés en deux rangées parallèles : Ils représentaient l'allée qui menait à la maison du chef de l'île, le Taga (voir pages centrales).

Ces piliers sont composés d'une base posée à même le sol d'un mètre cinquante d'épaisseur sur un mètre quatre vingt de diamètre. Ils sont hauts de trois mètres soixante dix et sont en fuseau. La base de celui-ci étant de cinq mètres cinquante de circonférence et le sommet de quatre mètres cinquante. Chaque monolithe pèse environ trente tonnes !

Comme à Tinian, on trouve aussi des mégalithes de ce type sur l'île de Guam. Il en existe aussi sur les îles de Vao et Malekula, à Vanuatu.

LES ILES MARSHALL (Majuro) ET ILES GILBERT

Il semble qu'il y ait de nombreuses pyramides de pierre dans ces archipels, dont l'usage antérieur demeure un mystère. Tombe ou temple ? Comment les maoris ont-ils appris à construire ce type d'édifice ? La présence de pyramides dans le Pacifique est constatée scientifiquement, si l'on regarde une carte de répartition des pyramides dans le monde... sans pour autant qu'aujourd'hui l'ont puisse l'expliquer autrement que par la théorie que cet art était répandu partout sur la planète du fait d'une seule et même culture : la culture antédiluvienne. L'expédition ANTEUS dont la trajectoire circumterrestre passe par le Pacifique est chargée d'étudier et de photographier tous les monuments mystérieux de cette région du monde.

LES VANUATU

Il semblerait que l'île ait abrité une construction en labyrinthe autrefois. Ce dernier fut institué en rite au sein de l'île afin d'initier les jeunes guerriers au concept de la mort, le labyrinthe constituant ainsi une matérialisation du passage de la vie à la mort.

Fait étrange, sur l'îlot de Tomman, île faisant partie de l'archipel, chaque année se déroule une cérémonie millénaire. Le thème de celle-ci est l'hommage des habitants à la légende d'un géant blond, en souvenir de sa puissance et en espérant ainsi en détenir une part. Il était visiblement vénéré par les habitants de Malekula

et aurait été tué par des « colons » venus de l'île, toute proche. Ce géant aurait été le seul et unique habitant de l'île de Tomman (ce peut il qu'il ait un lien avec le géant *TU* de la légende ?) pendant des années et semblait posséder de très puissants pouvoirs ainsi que le soutien d'importantes puissances occultes (signifiées, dans la procession, par les yeux placés derrière la tête du masque cérémonial). D'où est donc venu ce géant blond, il y a un millier d'années ?

LA NOUVELLE CALEDONIE

Sur l'île des pins, en Nouvelle Calédonie, il y aurait 400 tumulus ou monticules, de 9 à 50 m de diamètre, et de 60 cm à 4,6 m de hauteur. Les matériaux qui les composent semblent venir des environs immédiats : débris organiques, terres diverses, grains de corail et d'oxyde de fer (rouille). Cependant, les plus grands tumulus semblent toutefois enfermer des colonnes de ciment de chaux et de coquillages, suggérant que ceux-ci soient le fait d'une activité humaine.

Les archéologues sont cependant sceptiques : les premiers colons ne connaissaient pas le ciment de chaux. Ils envisagent plutôt que les monticules aient pu être construits par des oiseaux énormes, maintenant disparus. Néanmoins, les cylindres à **l'intérieur des tumulus** sont d'un mortier de chaux très dur et parfaitement homogène, contenant peu de coquillages. La datation au radiocarbone de ces derniers a d'ailleurs indiqué que ces tumulus auraient été réalisés entre - 12 950 et - 7120 ans avant le présent !

Pour tenter de comprendre, peut être de départager, l'expédition **ANTEUS** a prévu d'aller regarder de plus près ces monticules lors de son voyage dans le Pacifique.

LES ILES TONGA

To'a (Tonga) est un archipel constitué d'îles basses et d'îles hautes. Tongatapu, une des îles, est un simple atoll, sans prétentions, mais où la pierre est toutefois ... naturellement absente ! En effet, cet atoll est constitué presque essentiellement de coraux et de pierres volcaniques et nous verrons plus bas que cela à son importance. Tonga est au cœur du monde maori. C'est ici que cette culture s'est différenciée de la culture précédente appelée *Lapita*. C'est également à partir de Tonga que les Mélanésiens partirent pour coloniser l'ensemble des autres îles du Pacifique. A Tongatapu s'est épanoui un royaume dont la dynastie est toujours au pouvoir. Le roi de Tongatapu fut très expansionniste et, à certaines périodes, les Samoa firent même partie de son royaume.

L'île de Tongatapu possède la seule voûte mégalithique du Pacifique sud : le trilithon de *Ha'amonga*, toujours dans l'île de Tongatapu, près du village de Niutua (Voir pages centrales). C'est un monument formé de trois monolithes imposants. L'ensemble pèse 12 tonnes. Chaque linteau mesurant respectivement en longueur 5 m, 2 m et 6 m. Ils sont disposés de la manière suivante : 5 m de haut sur 2 m de large et 6 m de long. Le linteau, qui est placé dans des cannelures de pierres droites, pèse environ 9 tonnes. Dans le mythe, *Ha'amonga*, un grand roi, est censé avoir construit ce monument, aidé par le demi dieu *Maui*, car les pierres qui le constituent sont trop énormes pour que de simples mortels puissent les manipuler. Si tel est le cas, qui l'a réellement construit alors ? *Maui*, le demi-dieu, les aurait en réalité extraites de l'île d'Uvéa (l'actuelle île de Wallis), ce qui accrédirait la thèse selon laquelle ces pierres proviennent d'un point se trouvant à plus de 200 miles nautiques ! Légende ou pas, ce qui est certain, c'est que les embarcations polynésiennes ne sont pas conçues pour un transport de ce type sur de pareilles distances et il n'est pas besoin de savants calculs pour imaginer qu'un seul de ces blocs suffit à couler n'importe quelle pirogue conçue à l'époque. Alors comment ont-ils fait ?

LES ILES TUVALU

Les Tuvalu dont l'appellation signifie « huit îles, toutes ensembles » sont habitées depuis - 3000 ans BP. C'est un archipel composé de neuf atolls : Nanumea, Niutao, Nanumanga, Nui, Vaitupu, Nukufetau, Funafuti, Nukulaelae et Nulakita, dont l'un d'entre eux est inhabité.

L'archipel de Tuvalu a probablement été peuplé de Polynésiens dont plusieurs vinrent des îles Samoa et Tonga. Le système communautaire traditionnel se maintient encore sur Tuvalu. Ainsi, chaque famille a sa propre tâche, la *salanga*, à exécuter pour la communauté, telle que la pêche, la construction de maisons ou la défense. Les qualifications d'une famille sont transmises de père en fils. Ce qui est étrange, dans ce système, c'est que l'on y retrouve la structure sociale atlantéenne telle que décrite par les prêtres du temple de Saïs, en Egypte lorsqu'ils en font part à Solon le sage en - 2500 avant le présent ! D'où leur est venue, aux gens de Tuvalu, cette idée de structurer leur société de cette manière ?

ILES DE LA LIGNE

Les îles de la Ligne sont un archipel composé de onze îles, dont trois habitées, et sont à environ 3300 km à l'est des îles Gilbert. Elles comprennent également l'île de Jarvis, le récif de Kingman et l'atoll Palmyra, mais ceux-ci sont actuellement administrés par les Etats-Unis. L'archipel compte, en plus, l'île Caroline (ou l'île du millénaire, baptisée ainsi en 2000 parce qu'elle fut la première terre où le soleil du troisième millénaire se leva), le récif de Filippo, les îles Flint, Kiritimati (ancienne île Christmas, le plus vieil et le plus grand atoll terrestre au monde), Starbuck, Tabuaeran (ancienne île Fanning), Teraina (ancienne île Washington), Vostok et l'île Malden. Seules les îles Kiritimati, Tabuaeran et Teraina sont habitées.

Dans cet archipel, c'est l'île de Malden qui attire plus particulièrement mon attention. Cette île, inhabitée lors de sa découverte en 1825, portait déjà les traces d'une occupation ancienne (idem pour l'île d'Henderson dans l'archipel Pitcairn) : Quarante plateformes de temples, peut être pyramidaux, hautes de 3 à 9 m, large de 6 à 18 m avec une longueur comprise entre 27 et 60 m s'y dressent !

Il est parfaitement clair qu'au vu de la taille de l'île, celle-ci devait probablement être une île sacrée. Elle a même dû être un lieu cérémonial important, peut être un lieu consacré aux morts. Il n'y a pas de doute que cette île doit être étudiée et examinée sur toute sa surface et au vu de sa richesse archéologique ce ne sera pas simple ! Ces vestiges sont comparables à ceux d'Insiru ou Nan Matal, notamment les routes pavées menant vers la mer qui complètent ce décor insolite.

L'étude approfondie de ces plateformes par l'équipe d'ANTEUS devrait nous en apprendre plus sur ce qu'elles étaient vraiment.

ILES COOK

Sous ce nom se regroupent l'archipel Austral et les îles Cook. Ces îles sont proches culturellement de Tahiti et Hawaïi, mais disposent néanmoins de traits propres. Les îles principales sont Tupuai, Rarotonga, Mangaia, Raivavae, Rurutu et Rapa iti. Les éléments les plus connus de ces îles sont les proues sculptées de Rarotonga, les dieux bâtons et le *Pa* (la forteresse) dominant l'île de Rapa Iti

Rarotonga

Sur l'île de Rarotonga, on découvre une route mégalithique qui, par le passé, a encerclé l'île entièrement. Quelques sections de cette route ont été pavées en des temps immémoriaux avec des pierres et des galets, de façon parfaitement ajustée. Sa majeure partie a hélas été goudronnée.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les bords de la route se composent de blocs de basalte prismatiques étendus étroitement serrés les uns contre les autres et disposés d'une manière ordonnée. Cette route est bien mieux conçue que celle de l'île Malden ou d'autres similaires, trouvées notamment au Pérou et en Inde. Plusieurs plateformes, peut être d'anciennes pyramides, se retrouvent un peu partout sur l'île.

Le perçage des oreilles et le prolongement des lobes étaient ici aussi de vieilles coutumes, de même que sur l'île de Pâques. Le dialecte de Rarotonga est d'ailleurs assez proche de la langue de Rapa Nui.

ARCHIPEL AUTRAL (Ma'aia)

Rapa iti

A 420 km au sud de Tahiti, existe une île connue sous le nom de *Rapa Iti*, la petite Rapa, pour la distinguer de Rapa Nui, la grande Rapa. Elle dresse, seule, au milieu de l'océan, les 650 m de son mont *Perehau*. Avec ses sommets entourés de nuages et ses baies profondes, Rapa Iti semble détenir un mystère ! Quels furent donc ses liens avec Rapa Nui ? Ses ruines antiques, ses nombreuses forteresses, n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Thor Heyerdahl, notamment, y fit des fouilles, cherchant des liens entre les deux Rapa.

A l'époque de la découverte de l'île, les 1500 à 2000 habitants (selon une estimation) se répartissaient en 14 clans souvent en guerre. Les nombreux vestiges de *pare* (villages fortifiés) témoignent de cette insécurité. Ceux de Morongo Uta, Tevaitau, Tanga, Ororangi, Pukutake take, Pukumanga, Kapitanga et Vairu ont été le plus souvent construits à l'intersection de la crête principale et des crêtes secondaires. L'ensemble a demandé de gros travaux d'aménagement : terrassements et construction de murs de soutènement, en pierres sèches. Des fossés venaient renforcer le caractère défensif de ces sites.

Les terrasses d'habitation comportaient des silos en fosse, pour les réserves de taro (*tio'o* - *taro*, deux appellations pour un tubercule un peu semblable au manioc).

Dès l'arrivée sur l'île, un relief montagneux étrange attire le regard : la plus haute colline de l'île est découpée en terrasses et en mystérieuses pyramides, envahies aujourd'hui par la végétation (voir pages centrales). Comme pour Tongatapu, il y a des constructions que l'on peut attribuer au peuple maori, sans doutes, et il y a ces constructions isolées, particulières, bâties selon des normes architecturales qui échappent au savoir des architectes maoris : l'architecture antédiluvienne. Toute la différence se voit dès le premier coup d'œil !

Sans doute, à force d'exploration et de visites, à force de scruter le moindre détail de photographies de cette architecture, ai-je acquis de manière subliminale la connaissance profonde de cette science de la construction au point de la distinguer immédiatement dans un lot d'autres photographies. Toujours est-il que ma conviction est faite et qu'un regard identique de votre part, chers lecteurs, aboutira forcément à la même conclusion. Si l'on gravit cette colline (il faut avoir un moral d'explorateur !) on constate immédiatement le côté anormal de ces terrasses. Trop plates, trop bien terrassées, trop parfaitement circulaires. Un soupçon pèse de plus sur les allées montantes : ce sont peut être d'anciens escaliers, quasi enterrés aujourd'hui.

Une fouille méticuleuse serait intéressante et lèverait bien des doutes car deux options se présentent :

- soit, comme les pyramides de Penticolca, au Pérou ou les monticules américains des « moundbuilders », ces constructions sont naturelles mais ont pu être aménagées par l'Homme dans un but cérémonial.
- soit, elles sont artificielles, mais recouvertes de terres et de végétation diverses, comme les pyramides bosniaques

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

auquel cas il faut les dégager pour explorer plus avant ces constructions.

Personne, sur l'île ou dans les archives de l'exploration de l'île, ne sait qui les a conçues (je ne parle pas des forteresses maories en présentation de l'île mais de CETTE forteresse particulière)

ANTEUS a bien sûr programmé cette île sur son parcours expéditionnaire afin de trouver une réponse à cette curieuse énigme. La communauté de l'île devrait nous aider dans cette tâche, fort heureusement ! Je regrette cependant la disparition de Marc Liblin, un personnage exceptionnel par sa culture sur l'histoire maorie et qui aurait été pour moi d'une aide inestimable. Vivant sur Rapa Iti, ce personnage du commun a enquêté toute sa vie sur l'univers maori. Hélas, Liblin est décédé en 1998.

LES ILES DE LA SOCIETE

Tahiti

Le Mahaiatea. Les marae sont des plateformes tronquées et pyramidales. Ils marquent la présence d'une civilisation aujourd'hui oubliée. On les retrouve sur l'ensemble des îles de la Polynésie Française.

Constitués de pierres mégalithiques soigneusement travaillées et ajustées, ils témoignent d'un passé lointain mais pas encore prêt à totalement disparaître. Les dirigeants ont partiellement reconstitué plus de 1000 paepae (plateformes sur lesquels les maisons étaient construites autrefois) ainsi qu'un grand tohua (centres cérémoniaux public), et plusieurs marae (*me'ae*, dans le langage des îles Marquises). Ces plateformes, sacrés tabous, sont interdites au public. Certaines sont longues de 120 m et large de 30. Elles contiennent des blocs cyclopéens de basalte pesant plus de 10 tonnes. Cependant, malgré ce travail titanesque, il n'y a aucune maçonnerie comparable à celle de l'*Ahu Vinapu* sur l'île de Pâques.

La plus grande de toutes ces structures polynésiennes en pierres était autrefois le marae *Mahaiatea* dans l'île de Tahiti, une des îles du Vent, de l'archipel de la Société. Du temps de sa splendeur, son aspect global était celui d'une pyramide tronquée possédant en son sommet une plateforme. Il s'est élevé sur onze niveaux de marches pour atteindre une hauteur de plus de 13 m ! Ce qui est surprenant, c'est qu'elle aurait pu être similaire à la pyramide de Guimar aux Canaries ! On retrouve encore et toujours le soupçon d'une même culture antédiluvienne partout sur la planète ...

Constitué de blocs de corail et de pierres volcaniques équarries, visible encore durant la visite du capitaine Cook en 1769, l'édifice a été démoli après 1897, les pierres ayant servi semble-t-il à la construction d'un pont à la fin du dix-neuvième siècle. Je laisse le capitaine Cook s'exprimer lorsqu'il vit ce marae pour la première fois : *« C'est une construction de pierre, élevée en pyramide, sur une base carrée de 267 pieds de long (81,4 m) et de 87 de large (21,6 m) Il y avait au milieu du sommet de cette masse une figure d'oiseau sculptée en bois, et près de celle-ci une autre figure brisée de poisson, sculptée en pierre celle là. Toute cette pyramide faisait partie d'une place spacieuse presque carrée, dont les grands côtés avaient 360 pieds (109,72 m) de long et les deux autres 354 (107,90 m) ; la place était environnée de murailles et pavée de pierres plates dans toute son étendue. (...) A environ cent verges (91,44 m) à l'ouest de ce bâtiment, il y avait une espèce de cour pavée où l'on trouvait plusieurs petites plates-formes élevées sur des colonnes en bois de 7 pieds de hauteur. (...) il nous parut que c'étaient des espèces d'autels, parce qu'ils y plaçaient des provisions de toute sorte en offrande à leurs dieux. »*

Raiatea

Dans l'archipel des Iles Sous le Vent, Raiatea la plus grande des îles sous le Vent, à 195 km au nord-ouest de Tahiti occupe la partie sud d'un très vaste lagon qui entoure également l'île de Tahaa.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

W. Ellis et T. Henry rapportent l'existence de deux récits de déluge dans la tradition orale polynésienne : l'un à Tahiti, l'autre à Raiatea.

A Raiatea, la tradition donne une version du déluge qui présente des analogies avec le récit biblique, bien que, selon les missionnaires, elle était répandue avant leur arrivée. « *Ruahatu, dieu de la mer dans la mythologie polynésienne, avait un corps d'homme terminé par la queue d'un espadon. Ce dieu de l'océan, dérangé par un pêcheur dans sa demeure de corail, décida de provoquer un déluge sur toutes les îles jusqu'à submerger le Temehani (la terre). Seuls seraient sauvés le pêcheur, son ami, sa femme et son enfant et quelques animaux qui se rendraient sur l'îlot de Toa-Marama, lieu chéri des dieux de la mer. Et la mer gronda, s'éleva sur la terre et balaya tout, les arbres, les maisons, les oiseaux, animaux et poissons, enfin tous les humains qui n'avaient pas ajouté foi au message du pêcheur* ».

Mais, tel Noé, la famille fut épargnée et avec elle, un chien, un cochon et un couple de volailles. L'île de Raiatea fut repeuplée par le petit nombre. Les indigènes avançaient comme preuve de leurs dires la présence de *farere* (coraux et coquillages) au sommet de leurs plus hautes montagnes.

Le marae *Taputapuatea*, c'est une place aux dimensions imposantes, couverte de grandes dalles de pierre, qui conduit à l'*ahu*, l'autel, qui mesure environ 10 m sur 10. Il est composé d'une cinquantaine de plaques de corail ou de rochers volcaniques dont certaines atteignent la hauteur de 3 m sur une largeur de 2. Au bord de la mer subsistent encore quelques vestiges du mur de pierre qui entourait et interdisait l'accès de l'enceinte sacrée. Il a été construit au-dessus d'une plateforme plus ancienne, dont on ignore l'origine et qui est l'une des plus grandes et des meilleures plateformes préservées dans toute la Polynésie.

Il existe des marae dans pratiquement chaque île du triangle maori, mais aucun n'ayant cette taille ou cette importance sacrée aux yeux des polynésiens.

Mataiva

A 350 km de Tahiti se trouve le célèbre marae *Papiro*. Ce marae est présent dans beaucoup de légendes. Il comporte des dalles levées vers le ciel et serait dédié au dieu chef de l'île, le géant *Tu*.

Reao dans l'archipel des Tuamotu, à 1350 km à l'est de Tahiti, est un autre exemple d'un atoll avec beaucoup de restes d'une civilisation antique. Il n'a été habité, apparemment, par les polynésiens que depuis – 1900 ans BP. Des douzaines d'emplacements destinés à l'agriculture ont été tracés il y a très longtemps. Le record du nombre de marae est donc détenu par l'île de Reao : l'île dispose de 60 marae (!), dont certains avec *Ahu* (c'est à la fois un autel et un piedestal), faits de galets de pierres empilées l'une sur l'autre (construction dite sèche car sans mortier de jointure), et complétées par les pierres érigées de manière identique aux structures trouvées sur l'île de Pâques.

ILES DES GAMBIERS

Témoé est une île située dans l'archipel des Gambiers, à 1700 km de Tahiti. Comme les autres îles citées ci-dessus, elle a, elle aussi, un marae. La particularité de celui-ci c'est qu'il fut, pour les polynésiens qui se rendaient aux Marquises, la dernière escale avant le grand voyage qui allait les mener vers Rapa Nui (l'île de Pâques). L'île fut vidée de ses habitants en 1838, à la suite d'un exode forcé à l'initiative de missionnaires en mal d'évangélisation. On retrouve ici encore un désastre supplémentaire issu des erreurs des religions et en l'occurrence de la religion catholique, en ce qui concerne cette île. Depuis l'île n'a plus jamais été habitée.

LES ILES MARQUISES (*Te Henua Enata* ou *Hiva oa*).

C'est une terre abrupte formée d'îles volcaniques aux paysages déchiquetés. L'absence de lagon y rend la mer dangereuse ... Le plus grand emplacement archéologique de Polynésie est sur *Hiva Oa*, à 1300 km au nord-ouest de Tahiti. Il occupe la quasi-totalité de la vallée de *Taaoa*. Là, existe, en plus des monuments typiquement polynésiens, des vestiges de grandes plateformes en pierres, de maisons murées et de terrasses qui fournissent un témoignage silencieux d'une culture disparue et probablement antérieure aux maoris. La plupart d'entre elles sont envahies par la végétation.

Très admiratif de la culture polynésienne, je ne veux en aucun cas remettre en cause les acquis concédés par l'archéologie classique, mais j'ai beau me forcer les yeux à chercher les points de similitudes entre les monuments, c'est plutôt les points de divergence qui m'apparaissent ! Comment peut-on imaginer un seul instant que ceux qui ont bâti (remarquablement) les marae de l'île aient pu être les mêmes que ceux qui ont construit les murs cyclopéens du centre cérémonial que l'on retrouve sur l'île ?

Le marae est très ancien, certes, mais regardez attentivement le système de construction employé : le monument est pratiquement de plain- pied. Il n'a aucune « élévation », sinon quelques murets le délimitant. La plupart des marae lui ressemblent ou ressemblent à une esplanade pavée. Il n'est composé d'aucune pierre massive, au sens antédiluvien du mot, et sa construction pourrait presque ressembler à celle d'une construction contemporaine.

Par contre, lorsqu'on regarde les murs du centre cérémonial, plus loin, le système cyclopéen est évident et se dégage immédiatement, au premier regard. L'élévation significative des murs est importante : dès que quelques pierres sont assemblées les une sur les autres, le mur gagne rapidement de la hauteur et il faut peu de pierres pour construire un mur épais et très solide, à l'épreuve du temps.

Une étude comparative est nécessaire car il ne faut pas perdre de vue que c'est d'ici que sont partis les polynésiens qui vont peupler Rapa Nui. Ont-ils été préalablement « enseignés » du savoir architectural antédiluvien ? Par qui ? Y a-t-il une liaison, un savoir faire commun, entre ces monuments et l'*ahu vinapu* bâti sur l'île de Pâques ?

Si l'on ne peut remettre en cause la migration océanienne, ne serait-il pas possible qu'ils aient atteint un certain nombre d'îles où soit, ils ont découvert certains monuments déjà présents et se les ont appropriés directement, sans chercher à savoir qui avait bien pu les construire, soit ils se sont emparés des îles et en éliminant les autochtones mettaient alors, involontairement, une chape de plomb sur la réponse à la question : qui a construit ces monuments ?

RAPA NUI (Île de Pâques)

Selon la légende, elle fut colonisée par le chef maori *Hotu-Matua*, chef banni qui reconstitua ainsi son royaume. On suppose que l'île resta ensuite isolée du reste du monde maori. Ses immenses et célèbres statues, les Moais, se dressent sur les autels, les *Ahu*.

Mais d'autres facettes étonnantes forment le caractère mystérieux de cette île comme les multiples grottes, les tablettes d'une écriture indéchiffrée (les *Rongo-rongo*) ou encore la course de l'homme-oiseau visant à ramener le premier œuf de l'année en l'honneur du dieu *Maké Maké*. Sans oublier cette étrange construction qu'est l'œuf de Maké Maké et que l'on retrouve sur l'île (voir page centrale). Cet œuf avait une symbolique très puissante : il était considéré comme l'incarnation de Maké Maké, le dieu qui créa le monde. Il symbolisait la renaissance annuelle du dieu et le renouveau de la vie, le passage pour la vie qui doit continuer.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Ce qui est étrange c'est que nous le retrouverons plus loin dans ces pages et sur la planète. La question est de savoir s'il est possible que cette pratique soit partie d'où je le suppose et ait pu atteindre l'île de Pâques dans sa propagation ... ou si cette construction se retrouve par pure coïncidence dans le Pacifique, en mer du Japon et en Atlantique.

Le symbole premier de l'œuf de maké maké, c'est la création du monde. Ce qui frappe le regard dans cette construction, c'est le concept de triple enceinte chère aux mondes antédiluviens : la coquille d'œuf protège l'essentiel, les quatre pierres forment le deuxième cercle, l'enceinte, elle-même, constitue alors le premier rempart sacré.

La civilisation insulaire de Rapa Nui, aussi mystérieuse soit elle, si elle n'a pas encore donné tous ses secrets, est assurément en ce qui la concerne elle et ses statues hors du champ principal de l'histoire possible de Mu. Aucun vestige de cette civilisation, à l'heure actuelle, sans avoir besoin pour autant d'un matériel de datation hyper sophistiqué, ne permet d'apporter une preuve concrète d'une ancienneté ne serait ce que de - 3000 ans BP aux monuments !

Le public, entraîné par de récents ouvrages et des sites Internet « vulgarisateurs » peu regardants, continue cependant à focaliser sur les statues et veut absolument leur donner un âge immémorial, fasciné par leur beauté et la profondeur du mystère. L'on peut, et l'on doit, considérer les monuments de l'île de Pâques comme de l'art mégalithique tardif et non plusieurs fois millénaires. Toutefois, il faut bien reconnaître que si la folie du frère Eyraud en 1865, évangéliste fanatique (Dieu sait qu'ils furent nombreux !), a eu raison de presque tous les « rongo-rongo », nous n'aurions jamais imaginer que cette civilisation ait pu être si avancée et nous n'aurions probablement pas cru possible qu'une civilisation dont les œuvres sont vierges de toutes inscriptions pouvait posséder une écriture élaborée.

Toutefois, les *moais*, constructions colossales issus d'une ferveur encore mal expliquée, ne sont pas les seuls monuments qui aient été exhumés sur ce modeste îlot de 118 km² : Un étrange vestige existe aussi sur l'île, l'*Ahu Vinapu*.

Il constitue, lui, un véritable mystère et une étrangeté dans l'univers pascuan car il est de conception unique et n'emprunte aucune des techniques de cette civilisation. Il fut peut être un lieu de culte, un grand temple. On ne le sait pas encore. Il possède une terrasse de pierre imposante, construites sur le modèle cyclopéen de Sacsahuaman ou de Cuzco. Bien qu'il semble passer inaperçu aux yeux des chercheurs, il est loin de laisser indifférents les autochtones. Ne présentant aucune similarité de construction ou de fonction avec les constructions pascuanes, quelque soit l'époque, il est évident qu'un tel édifice ne peut leur être attribué. Mais dans ce cas, de quand date-t-il et qui furent ses bâtisseurs ? **ANTEUS**, qui a prévu cette étape dans sa grande traversée du Pacifique, à la recherche de Mu, fera de nombreuses analyses afin de déterminer avec le maximum de précision s'il peut exister un lien de parenté architectural, culturel, religieux avec les prédécesseurs de l'empire Inca, maya et même aztèque.

Comme nous l'avons vu ensemble, tout au long de ce parcours, de nombreuses ruines viennent confirmer, dans l'Océan Indien comme dans l'Océan Pacifique qu'une civilisation, actuellement inconnue, est dans l'ombre de toutes ces cultures, citée dans les légendes, placée à l'égale des dieux. Il est difficile de nier l'existence probable de celle-ci, au vu des découvertes non seulement récentes mais quotidiennes qui ébranlent chaque jour un peu plus les certitudes présentes. Il ne subsiste toutefois que quelques vestiges épars et incompréhensibles pour la majorité des archéologues qui tiennent absolument à fragmenter ces ruines en cultures distinctes, sans pour autant pouvoir réellement et de manière incontestable créer ces distinctions. Une certaine similitude des croyances populaires, une même technique architecturale, des motifs dessinés, gravés, peints, très communs d'un point à l'autre des océans parachèvent cette impression d'unité.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Quant à la réalité historique de Mu, puis de Kumari Kandam, si celle-ci arrive à être démontrée, ce qui est l'un des objectifs d'ANTEUS, alors on imagine le nombre de questions auxquelles il faudra répondre !

De plus, surprenant, dans les textes classiques de l'Inde ancienne, notamment dans le *Purana* et le *Mahabharata*, on retrouve le nom d'Atala, connue des tribus berbères, et située si l'on en croit les épopées indiennes à un demi-monde de distance de l'Inde, sur une ligne qui coure des Canaries aux Bahamas : Cet endroit est également en plein territoire supposé d'Atlantys !

Les éléments disponibles aujourd'hui militent donc en faveur de sa réalité et de celle de Kumari Kandam, probable civilisation contemporaine de la première ! Il va de soi que la découverte de nouveaux vestiges archéologiques, plus précis, présenterait plus de crédibilité et pourrait conforter solidement les assertions des tenants de l'existence passée de Mu.

Le Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly a été fondé pour pouvoir disposer d'un outil concret pour les recherches antédiluviennes. Il a établi, via Internet, un réseau de travail avec de nombreux chercheurs, aventuriers et globe trotters ou habitants des lieux de recherches, partout dans le Monde, afin de rassembler les données clairessemées et de mettre en place, le puzzle déterminant. Il reste sans doute beaucoup à découvrir dans les archipels des mers du sud ... Claude Levi-Strauss, dans son ouvrage *De près et de loin*, n'exclut pas l'hypothèse que les thèmes communs mis en exergue dans les mythes amérindiens et asiatiques (ce qui impliquerait une circulation océanienne de l'information) ne soient en fait des vestiges d'une mythologie commune remontant aux temps paléolithiques.

Les découvertes en Mer du Japon et en Mer de Chine peuvent elles être reliées à l'antique empire de Mu ?

Les structures immergées au large du Japon et de Taiwan, à l'instar de celles qui peuplent le littoral indien et d'autres endroits dans le monde, en cours de prospection, pourraient appuyer de manière éclatante l'hypothèse de Jules Hermann concernant l'existence d'une civilisation antédiluvienne régnant autrefois sur les Océans Indien et Pacifique.

YONAGUNI, la ziggourat nipponne

En 1985, un organisateur de plongée sous marine touristique, Kihachiro Aratake, découvre d'étranges structures (voir pages centrales) apparemment artificielles : une sorte de ziggourat géante posée par 22 m de fond et affleurant à 5 m de la surface des eaux. Celle-ci se trouve au large de la côte sud de l'île japonaise de Yonaguni Jima, une petite île située à l'est de Taïwan et à l'ouest des îles Ishigaki et Iriomote, dans la Mer de Chine. Masaaki Kimura, professeur du département de physique et des sciences de la terre, à l'université de Ryūkyū à Okinawa (Japon), est alors chargé d'étudier ces structures. Il acquiert, avec les années, l'intime conviction qu'elles sont effectivement de fabrication humaine. Dommage pour ceux qui pensaient que c'était en fait une construction naturelle !

Cette analyse va bouleverser notre vision de l'histoire du Monde et redonner courage aux partisans de l'existence, avant les déluges, d'un monde civilisé très différent de celui que nous connaissons. Taillé à même la roche naturelle (on appelle cela terraformer un relief), cet édifice monstrueux se dresse sur cinq étages.

Cette structure apparaît aujourd'hui comme étant la plus vieille construction d'envergure du monde : Vieille d'au moins deux fois l'âge estimé des pyramides d'Egypte. Une sorte d'inspiration de ziggourats mésopotamiennes.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Elle pourrait se révéler être le premier témoignage avéré de l'existence d'une civilisation encore inconnue de l'âge de pierre. Les archéologues actuels, placés devant la structure, sont en désaccord entre eux.

Cette ziggourat est large de 183 m et haute de 27,43 m. Elle fut probablement construite en terraformant la roche de manière parfaitement maîtrisée. Il y a aussi plusieurs petites constructions aux alentours de la plus grande qui l'imitent, mais dans des dimensions beaucoup plus modestes : 10 m de large sur 2 de haut. Il y a des rues, des escaliers à angles droits, des percements dans le rocher, prévus apparemment pour l'insertion de piliers, etc. La découverte, d'une statue de tête humaine (qui ressemble aux têtes aux moais de l'île de Pâques, en ce qui concerne la méthode employée pour la sculpter) et de pétroglyphes, est particulièrement étonnante. La découverte, à la base de la ziggourat, de ce qui semble être une route entourant la construction, est une autre preuve de la nature artificielle du monumental édifice.

Le professeur Maasaki Kimura a déclaré lors d'une interview en septembre 1999 que, concernant la mystérieuse structure, l'on pouvait nettement se rendre compte de sa nature artificielle et de son façonnement par l'homme : *« Cet objet n'a pas été façonné par la nature. Si cela avait été le cas, on pourrait s'attendre à trouver des débris dus à l'érosion autour du site, mais il n'y a pas de fragments de roches, ici »*. Jusque récemment, les chercheurs les plus en pointe, pour ce qui est des grands bâtiments antiques dans le monde, étaient généralement d'accord sur le fait que les édifices les plus anciens ayant une taille et une complexité architecturale importantes, à savoir les pyramides d'Égypte, n'avaient pas plus de 3500 ans. La datation du site de Yonaguni a révélé pourtant que celui-ci remontait au moins à - 10 500 ans BP. D'autres structures ont été trouvées dans la région, à une distance de 500 km des littoraux, entre Yonaguni et Okinawa. Elles incluent, comme les autres édifices, des rues pavées et des carrefours, d'énormes autels et des escaliers menant à de larges places.

Les ruines de l'archipel Penghu près de Taïwan ... le Ma Tang des maoris?

En 2002, des plongeurs professionnels tombent nez à nez, à une profondeur de 25 à 30 m, avec un immense mur sous-marin : « *Taiwan Infos* » annonce le 26 novembre 2002 : « *Plusieurs tronçons de ce qui apparaît être des murs construits par l'Homme ont été localisés à une profondeur de 25 à 30 m sous la mer entre les îles de Hsichi et Tunghsi, dans l'archipel des Penghu (Pescadores).* »

Le site a été exploré pour la première fois en septembre par des membres d'un club de plongeurs taiwanais, à partir des indications données par des chercheurs qui avaient détecté les constructions à l'aide d'un sonar. Ces vestiges auraient plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années, et signaleraient la présence à cet endroit d'une colonie de peuplement à une époque où la région n'était pas submergée. Les murs de pierre, parfaitement rectilignes, sont d'une longueur totale d'une centaine de mètres, d'une hauteur d'un mètre et d'une largeur de cinquante centimètres. Ils présentent, par endroits, des brèches comblées par des amas de cailloux. En outre, aux alentours des constructions, le sol sous-marin présente des dénivellations ressemblant à des marches, des allées et des plates-formes. Un projet d'exploration sous-marine a d'ores et déjà été approuvé par les pouvoirs publics, qui subventionneront les recherches, sous l'égide du Musée National d'Histoire et de la Faculté des Sciences de l'Environnement de l'université Sun Yat-sen de Kaohsiung» a révélé Huang Yung-chuan, le directeur adjoint du musée national d'Histoire.

2006, quatre ans de recherches sont passés. Les chercheurs pensent avoir trouvé, par hasard, grâce aux plongeurs, l'emplacement précis de ce qu'ils croient être la cité antédiluvienne de *Hujing*, au large de l'île de Penghu (voir pages centrales). Ils ont découvert peut être mieux : La civilisation d'origine des maoris, *Ma Tang*, ou/et peut être l'un des territoires engloutis de Mu ou du Kumari Kandam.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Devant eux, des murs plats constitués apparemment de roches s'étendent sur presque 200 m. Ces murs antiques semblent disposés de manière cardinale : Des mesures au compas démontrent qu'ils indiquent avec exactitude les directions Nord / Sud et Ouest / Est, et cela à angle droit, c'est-à-dire en respectant un angle de 90°, ce qui est rigoureusement impossible dans la nature. L'immense mur en croix semble construit principalement en pierre de basalte et est recouvert d'algues et de concrétions diverses. Le premier mur, d'ouest en est, a une longueur d'environ 160 m et celui du nord au sud à peu près de 180 m. Ils sont apparemment épais d'environ de 50 cm et haut de 1,5 m sur le haut de la colline qu'ils gravissent, et d'environ 2,5 m sur le bas de celle-ci. Au nord, se dresse une construction ronde, un peu en forme d'assiette. Le diamètre extérieur du mur de cette dernière construction fait près de 20 m, avec un mur intérieur d'au moins 15 m. Certaines parties sont bien sûr inégales, mais cela semble dû à l'érosion. De ce que l'on en sait actuellement, les pierres qui constituent ces murs sont toutes de tailles similaires, avec des angles droits et un enduit de jointure entre chaque pierre.

De même, les endroits creux sur le mur seraient en forme de croix, avec des faces plates et lisses. Certaines sections murales ont des pavés arrondis qui correspondent totalement aux standards de construction actuelle. Les pierres ont une surface plate et lisse et sont alignées de façon si serrée que seul un couteau fin peut s'infiltrer entre les joints. Pour Graham Hancock, qui plongea sur cette construction, c'est sans hésitation une réalisation humaine et ne peut en aucun cas être un produit de la nature. Il explique à cette occasion que les pierres de Penghu sont absolument différentes des structures de pierres naturelles. La manière dont elles sont façonnées est assurément artificielle et une expertise poussée révélerait l'origine humaine des formes et de la disposition intelligente de ces roches.

Avec de pareils constats, la possibilité qu'il y ait eu autrefois, à cet endroit, une cité maintenant submergée sous l'Océan Pacifique, semble prendre corps. Selon les rapports d'anciennes archives du Comté de Penghu, si l'on regarde des hauteurs des falaises de Hujing, dans les îles Penghu, on peut apercevoir une longue ligne de remparts sous la mer.

A l'époque de la découverte, certains archéologues se demandèrent sérieusement si ce n'était pas en réalité la cité antédiluvienne de *Hujing*, engloutie à une époque immémoriale, et dont les vestiges terrestres s'enfoncent dans la mer. Les recherches des géologues pour déterminer si les murs sont d'origine naturelle semblent indiquer que si c'était le cas, il serait alors intact et en un seul tenant. Il semble, au contraire, avoir des parties distinctes. De plus, des murs aussi longs et droits, ne peuvent qu'accréditer la thèse d'une construction par l'Homme. Ces ruines sont-elles celles de la civilisation perdue et légendaire de *Ma Tang*, la maorie ? Mais ne pourrait-elle pas aussi, sans pour autant exclure cette première possibilité, être la civilisation légendaire dont parlent de vieilles légendes du folklore et des mythes taïwanais ? Au vu des résultats des recherches en cours, cela pourrait se révéler parfaitement possible car ces vestiges auraient entre - 9 000 ans et - 14 000 ans BP.

Le labyrinthe de Kémara au Japon, un vestige à la hauteur de Bimini

Les îles Kerama sont situées à environ 40 km de l'île d'Okinawa, face à la ville principale de l'île, Naha. Ce sont des îles comme Penghu : En apparence sans importance.

Tout aurait pu rester en l'état si, comme précédemment, des plongeurs n'avaient pas été surpris par des formes singulières. En premier, ils trouvèrent ce qui semble un lieu mégalithique datant probablement de l'âge de Pierre. Un ensemble de cercles en pierre gisent au fond de l'eau, entre 27 et 33 m de profondeur.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Pour les identifier, et compte tenu de la complexité de leur assemblément, on les baptisa du nom de labyrinthe, le « labyrinthe de Kerama ».

Les recherches les concernant ont à peine commencé et n'ont, pour l'instant, pas encore pu déterminer si ce sont des phénomènes naturels ou des structures travaillées. Toutefois cet endroit, au vu de sa profondeur, était probablement pour la dernière fois au-dessus de niveau de la mer il y a environ - 10 000 ans BP et cela entraîne la possibilité que ce lieu fut autrefois habité ou tout au moins fréquenté, ne serait ce qu'à titre cultuel. La disposition de ces pierres fait penser, dans leur style, aux ruines sous-marines des Bahamas : l'île de Bimini, le banc de Cay Sal et l'île d'Andros.

L'un des cercles de pierre est toutefois très particulier et crée un questionnement intéressant (voir pages centrales). Il n'est pas sans rappeler la disposition du monument dit « l'œuf de Maké maké » sur l'île de Pâques. Les trous circulaires artificiels qui sont sur le sommet d'un petit bâti situé entre 5 et 20 m sous l'eau, à proximité de la côte de Yonaguni laissent à penser qu'il est possible que ces trous aient été autrefois des puits ou des tombes, quand le sommet du bâti était au-dessus de l'eau. Cela expliquerait pourquoi certains « puits » ont deux chambres, une verticale en bas, et une horizontale de côté, la manière la plus simple pour un deuxième enterrement dans le même espace sans déranger le premier.



ATLANTYS, phare de l'extreme occident

Comparaison entre Platon et la vraisemblable réalité

« Tout ce qui s'est fait de grand dans ce monde s'est fait au prix d'espérances exagérées » Jules Verne

Après vous avoir révélé les mystères de Shambala et peut être même ceux de l'origine de l'Homme, vous avoir entraîné dans l'exode et la naissance d'une civilisation qui pourrait bien être Hyperborée, vous avoir fait vivre l'enfer blanc qui a pu condamner celle-ci à une mort certaine, vous avoir présenté la légendaire Mu qui donna, après sa mort, le mythique royaume tamil de Kumari Kandan, et peut être celui de Ma Tang, nous sommes à présent aux portes de la dernière des civilisations antédiluviennes.

Je dois reconnaître que je ne partage pas le point de vue de Platon sur tout et surtout sur le fait que cette civilisation ait pu être comme il nous la décrit, car ses textes sont emprunts d'hellénisme et je ne peux accepter, scientifiquement, une « coloration » quelconque tant que je n'ai pas la preuve évidente sous les yeux.

Sur le point de vue de son existence en plein ère glaciaire, je rejoins complètement le sentiment de Jacques Bergier lorsqu'il nous dit, dans la préface du livre de L. et C. Sprague de Camp, *les énigmes de l'archéologie* : « Personne ne connaît exactement la cause des dernières glaciations ni comment les hommes y ont survécu. Si les premiers hommes qui se sont retrouvés confrontés aux glaciers vivaient uniquement de la chasse et de la pêche, comme on veut nous le faire croire, on ne voit pas du tout comment ils ont survécu. On nous présente les hommes préhistoriques comme tout juste capable de tailler la pierre et d'entretenir le feu. Ils ignoraient la culture des terres et à priori l'élevage. Ils n'avaient donc pas d'autre subsistance que la cueillette ou la chasse. Les glaciers ayant envahi la plus grande partie de l'Europe, seules régions où nous trouvons en grand nombre leur trace, que sont alors devenues les baies, les animaux et les poissons et, pour ces derniers, avec quoi nos ancêtres cassaient-ils une glace épaisse de plusieurs mètres ? »

Certes, certaines peuplades ont du probablement émigré au sud vers les terres chaudes, d'autres d'ailleurs devaient même y habiter, mais une grande partie a été contrainte de rester car elle ignorait le moyen de sortir de ce piège de glace.

L'idée de « réserves » vient immédiatement à l'esprit. Plus spécialement de blé sauvage, puisque d'une part de telles espèces de blé ont existé longtemps avant l'agriculture et que, d'autre part, le blé conserve ses vertus (nutritives, entre autres) pendant plusieurs milliers d'années : les stocks des tombes égyptiennes nous en ont donné l'assurance ».

Cette idée n'est pas aussi simple qu'elle le paraît car elle recouvre les notions de prévisions et de prévoyance qui font appel à une intelligence développée, un savoir et des connaissances qui ne peuvent être celles que l'on attribue aux hommes de la Préhistoire actuellement. Si des réserves furent faites, elles durent être commencées bien avant l'avancée des glaces et ce n'est pas parce que nous ignorons comment ils ont fait que cela n'a pas eu lieu. Nous sortons complètement de l'image d'un individu vivant au jour le jour pour un homme possédant déjà des connaissances certaines et une maîtrise de sa destinée bien plus importante que supposée.

Comme pour Shambala, Hyperborée et Mu, Atlantys n'a pu exister que parce qu'un groupe d'individus, peut être les mêmes depuis l'origine, se sont organisés pour permettre la survie de notre espèce face à un climat changeant et parfois meurtrier, face à des peuplades primitives à tous points de vue et face à une barbarie d'une violence inouïe à l'époque. Que cela aboutisse à une civilisation n'est que pure logique. La civilisation, n'est elle pas un ensemble de comportements, de valeurs, supposés témoigner du progrès de l'Humanité, de l'évolution positive de l'Homme, face à la barbarie ?

La présentation qu'en fait Platon au sein du *Timée* et du *Critias*, avec ce qui semble rester comme vestiges aujourd'hui de cette étrange civilisation, posent de nombreuses questions.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Comme je l'ai dit précédemment, la question de l'existence ou non d'Atlantys est née d'abord d'un conflit, entre Platon et Aristote, son disciple. Pour mettre un terme à ce conflit il nous faut avoir des preuves indiscutables de l'existence de cette civilisation. Les vestiges trouvés en Méditerranée, mais aussi partout dans le monde, sont des indices qui embarrassent de plus en plus les scientifiques. Comme je le précisais dans le prologue, la technicité extrêmement élaborée des méthodes de construction employées à l'époque ne peut être reproduite à l'heure actuelle par notre science, et cela malgré toute notre « avance technologique ».

Malgré les découvertes faites dans l'est de l'Europe, l'archéologie pratique la politique de l'autruche : Pour elle, le monde civilisé ne peut être que celui qu'elle reconnaît comme tel et n'importe quel apport qui ne provient pas de son microcosme est considéré alors comme fantaisiste.

Il est vrai, cependant, qu'il est difficile pour un découvreur d'attester du réel intérêt de sa découverte étant donné que les civilisations antédiluviennes ne nous ont laissé à ce jour, dans l'état actuel des recherches, que quelques documents écrits mais incompréhensibles sous forme de gravures sur pierres ou sur tablettes d'argile, des os gravés et des objets dont nous ne connaissons pas encore avec certitude le véritable usage et comme toute source qui n'est pas explicable immédiatement grâce aux dogmes actuels est aussitôt écartée ...

Les origines de l'Histoire sont établies aux travers de règles établies par l'archéologie - ce qui ne les excluent pas de possibles erreurs - et à partir d'objets qu'elle date - selon des techniques pas toujours très fiables - ou sur des documents écrits sur des papyrus, gravés dans la pierre ou inscrits dans l'argile.

Si j'acceptais cette base de réflexion étriquée, comme seule valable, à l'exclusion de toute autre, un être venu des étoiles et explorant la terre en commençant par le Sahara, jugerait la planète comme inhospitalière, inhabitée et ayant en final un faible intérêt voire un attrait totalement inexistant.

Origines d'ATLANTYS

Avec la fin d'Hyperborée, vers - 55 000 ans BP, complètement détruite par la neige et la glace qui recouvrent les terres arctiques et les transforme en ce désert glacé que nous connaissons aujourd'hui, l'Homme est à nouveau contraint à l'exil et à la migration salvatrice.

Comme nous l'avons vu plus haut, une partie de la population boréenne migra par le nord-ouest et descendant le continent eurasiatique vers l'Asie du Sud est, fonda Mu. Peut-être rencontrèrent-ils des peuples issus de la migration shambaléenne au sud de l'Himalaya ? Tous les indices en tout cas mettent en évidence une renaissance de la civilisation dans l'Océan Indien d'abord avant de recouvrir le Pacifique.

L'autre partie, émigrant vers l'est, rejoint les terres nordiques de l'Europe que nous qualifions aujourd'hui de scandinaves pour fonder, plus tard, les civilisations d'Europe centrale.

Mais qu'est donc devenu la partie du peuple boréen qui décida, elle, de prendre la mer et de chercher plus au sud de nouvelles terres plus hospitalières ? (On en a une preuve tangible par la découverte dans le nord canadien d'un « chantier naval » bâtissant des embarcations de taille anormalement grande pour l'époque).

Elle va tenter de faire émerger dans l'Atlantique, une nouvelle civilisation. C'est la quatrième tentative de ce peuple mythique issu, à l'origine, des profondeurs de Shambala : Atlantys.

La recherche d'Atlantys (mais cette méthode est bonne pour toutes les civilisations antédiluviennes) doit dépasser les seuls écrits de Platon et les éléments du *Livre des Morts* égyptien qui font clairement mention d'une terre à l'ouest d'où leurs ancêtres furent originaires. Cette recherche doit s'inscrire dans une étude globalisée, planétaire, et surtout par l'addition de présomptions, un peu à la manière d'un puzzle.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Le principe en est simple :

On dispose sur une table une carte du monde tel qu'il se présentait à l'époque d'un point de vue géologique, mais aussi océanographique et climatologique. On pose alors sur cette carte des « témoins », des petits drapeaux de couleur par exemple, qui symbolisent les éléments dont on dispose (écrits, bribes, artefacts divers), en partant du lieu où ils furent trouvés et de l'époque à laquelle ils semblent correspondre.

L'on essaie ensuite de trouver à ces « témoins » un point commun ou un point d'évolution, un plus petit dénominateur commun entre eux. Il suffit alors de tracer une logique possible de diffusion pour que cet « assemblage » prenne un sens. Cette démarche va permettre ainsi de créer progressivement une reproduction du monde antédiluvien à un moment donné de son histoire.

Au début, les quelques pièces posées ne semblent correspondre à rien, il apparaît comme une absence complète de logique dans la disposition des éléments, les écarts géographiques qui séparent parfois certaines pièces à conviction donnent le vertige tant l'espace entre chacune d'elle paraît immense. Mais au fur et à mesure que les pièces sont disposées sur la carte du monde (ici du monde antédiluvien, bien sûr), cet espace se remplit, se comble, et la visibilité de l'ensemble devient lentement de plus en plus claire, plus limpide.

Le puzzle se construit en respectant une logique de construction basique à trois dimensions :

- Quel est le sujet de l'étude (quel est l'objet précis de nos recherches ?)
- Quel est l'espace géographique (où ce sujet a-t-il commencé à apparaître et comment peut-on suivre son évolution, mais aussi son déplacement, sur un plan géographique ?)

- Quel est le déroulement chronologique (quand est-il apparu et quelle a été sa dernière apparition ?)

Cette troisième dimension assemble les pièces du puzzle selon une chronologie impérative, qui ne souffre d'aucun écart, **sous peine de rendre anachronique le tout.**

Quand la trame de ce système est mise en place, elle fait alors apparaître immédiatement trois questions essentielles :

1. Pourquoi personne, (à ce qu'il paraît), n'a entendu parler de cette civilisation avant Platon ?
2. Quand a-t-on commencé à nommer la mer extérieure du monde méditerranéen sous le nom d'Océan Atlantique ?
3. Qui sont donc véritablement ceux que l'on appelle « les atlantes » ?

La science semble vouloir répondre, avec insistance : « *Au commencement de l'Atlantide ... était Platon !* », sans chercher à évaluer la moindre possibilité qu'une once de vérité puisse être à l'origine du mythe. Et dans ce cas, qu'en serait-il ?

L'information sur la possible existence de cette civilisation semble provenir de Solon, l'un des sept sages d'Athènes (né en - 2644 et mort en - 2560, les dates trouvées sur sa naissance ou sa mort ne concordent pas toutes - *ndla*), qui aurait fait un voyage en Egypte vers - 2600 (peut être - 2590).

Personnage éminemment important, donc très sérieux, il ne peut être suspecté d'avoir inventé cette histoire de toutes pièces. Ses responsabilités politiques et diplomatiques excluent toutes formes de fantaisies. Il se serait rendu ainsi, à titre diplomatique, dans la ville de Saïs, en Egypte, instaurée nouvelle capitale administrative par *Psammétique 1^{er}*, le père de *Nekao II*, pharaon régnant à l'époque de Solon. *Psammétique 1^{er}* y avait fondé une célèbre école d'interprètes.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

A l'époque, les grecs étaient accueillis très amicalement en Egypte par le pharaon ainsi que par son successeur *Ahmosis*, connu, lui, pour sa politique clairement en faveur des grecs. Le port le plus proche de Saïs était alors Naucratis, un port franc, détaxé, comme on l'appellerait aujourd'hui, à environ 16 km de Saïs. La Grèce y était bien reçue mais aussi, en quelque sorte, cantonnée à celui-ci. En effet, tout commerce venant de Grèce avec l'Egypte passait par ce port et ce port uniquement. C'est de là que débarqua Solon, un matin de - 2600. La ville de Saïs, pour sa part, était située au sommet du triangle de séparation des eaux du Nil lorsqu'il arrive à son delta. Dans cette ville régnait à l'époque un engouement incroyable pour l'antiquité du pays. Tout ce qui touchait au passé de l'Egypte passionnait les prêtres et la population.

Reçu avec les honneurs au temple de *Neith*, Solon aurait, à cette occasion, rencontré quelques prêtres avec qui il aurait lié amitié. Il y a ambigüité sur le nombre exact des prêtres, mais à la lecture de nombreux ouvrages sur le sujet, je serai plutôt partisan qu'il discuta surtout avec deux prêtres parmi le nombre et que l'histoire oublia le nom d'un troisième, plus important, qui fit la synthèse de toutes les données notées et que je nommerai l'Ancien.

Pour l'anecdote, la déesse *Neith* était assimilée à cette époque à la déesse grecque *Athéna* par les égyptiens de l'époque car Saïs et Athènes étaient devenus en quelque sorte « jumelées ». Solon prit de nombreuses notes et probablement accéda à des parchemins secrets, comme le laisse entrevoir les recherches de Philippe Aziz dans son livre *L'Atlantide, civilisation disparue*, paru en 1975. Ces informations sont d'ailleurs extraites de son remarquable ouvrage. Sur le retour en Grèce, Solon ne peut accomplir son projet de composer un grand poème épique sur Atlantys car son grand âge et ses obligations politiques mirent fin à cette ambition. Il se contenta donc de confier ses notes à un ancêtre de Platon, l'un de ses amis.

Pour résumer, cette histoire aurait été donc lue à Solon, traduite en grec par lui-même ou avec l'aide des prêtres égyptiens, en commentant des hiéroglyphes ornant les colonnes d'un des temples de la cité (temple toujours pas retrouvé de nos jours). Le texte originel, lui, aurait été confié à Dropidès un ami de Solon, puis à Critias l'Ancien, le grand père de celui-ci, cité d'ailleurs dans les fameux dialogues. Platon décida de révéler Atlantys au monde au travers de ses dialogues. Comment aurait-il pu faire autrement pour la faire connaître ? L'histoire est si extraordinaire ! D'ailleurs, l'aurait-on seulement cru si elle n'avait pas été si habilement insérée dans un propos philosophique ?

Pourquoi la Grèce ne dispose d'aucunes archives sur Atlantys, avant Solon ? Cela pose une véritable question car, si les ancêtres des grecs avaient effectivement combattu cette civilisation, un tel exploit aurait été aussitôt consigné dans les archives de la nation, comme c'est le cas pour d'autres batailles toutes aussi épiques. Mais n'oublions pas que, par exemple, la Grèce d'Homère n'est pas la Grèce hellénique qui nous est beaucoup plus familière, la première est antérieure d'au moins 1000 ans par rapport à la seconde, qui servira de modèle au monde occidental.

Entre les deux, dix siècles au minimum de barbarie, de pillages et de destructions, ont pu faire parfaitement leur œuvre. Il suffit de voir ce qu'il reste de Troie. L'on peut donc se demander si ces archives ne furent pas finalement détruites lors d'un assaut de conquérants ou de pillards.

Mais revenons au fil de notre histoire : Solon aborda donc une discussion avec ce collège de prêtres initiés sur l'Antiquité du monde. On y parla science et philosophie, mais aussi de Phoronée, que les égyptiens et les argiens appelaient le premier homme, de Deucalion et du déluge qui porte son nom et qui marquait alors la limite extrême du passé selon les civilisations occidentales, limite non reconnue par la civilisation égyptienne.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Alors qu'il tentait de mettre en place une chronologie des faits en vue de situer les informations fournies par ce collège de prêtres, Solon fut interrompu par l'un d'entre eux, d'un âge très avancé (l'Ancien) qui lui dit : « *Solon, Solon, vous autres grecs êtes toujours des enfants. Vieux, un grec ne peut l'être* ».

Solon, surpris de cette entrée en matière, lui répondit : « *Que veux-tu dire par là ?* ». Et le vieux prêtre de répondre : « *Jeunes, vous l'êtes tous par l'âme, car vous n'avez en elle aucune vieille opinion transmise depuis l'Antiquité de bouche à oreille, ni aucun savoir blanchi par le temps* ».

Il faut se rendre malheureusement à l'évidence : Seuls quelques rares érudits, antérieurs à Platon, parlent à demi-mot de cette civilisation extrême occidentale. Comme je l'ai dit plus haut, bien que Platon appelle cette civilisation « Atlantide », il existait déjà à l'époque plusieurs noms pour la désigner. On n'a pas encore retrouvé de documents plus anciens que ceux que je vais citer ci-dessous, mais cela ne signifie pas pour autant qu'ils n'existent pas. Ils ne sont peut être pas, comme ceux ci-dessous, rédigés en grec. Les premiers peuples qui se civilisèrent en Occident, à partir de - 5000 ans BP, craignaient de sortir de l'espace méditerranéen et considéraient les colonnes d'Héraclès comme la limite du monde connu et « civilisé ». Ils étaient terrorisés par l'idée de franchir les fameuses colonnes d'Héraclès où la mort était censée les attendre. Souvenir confus d'une histoire parfaitement vraie mais oubliée, déformée par le temps ?

Pourtant certains téméraires et courageux avaient franchi ce détroit et en avait rapporté, semble-t-il des choses extraordinaires. Ainsi, par le biais d'aventuriers, cette civilisation était déjà connue de Thucydide (né en - 2460 et mort en - 2400), **plus de 160 ans avant Platon**. Thucydide écrit d'ailleurs dans « *les Guerres du Péloponnèse* » : « *La mer à Orobiai, en Eubée, se retirant de ce qui était la côte et se soulevant en une énorme vague, recouvrit une partie de la ville. Puis elle se retira en certains points mais en d'autres l'inondation subsista, et ce qui était jadis la terre est*

aujourd'hui la mer. Les gens qui n'avaient pu se réfugier sur les hauteurs périrent. Une inondation semblable se produisit dans le voisinage d'Atlantè, une île de la côte des Opuntia Locri ».

Hérodote, le voyageur géographe (né à Halicarnasse en - 2484 et mort à Thourioi en - 2404) en parle aussi dans son livre IV de ses *Histoires*, **précédant ainsi Platon de plus de 100 ans**, et parle entre autres de la montagne Atlas et du peuple vivant à son pied. Visitant le bassin méditerranéen pour son ouvrage sur l'histoire et la géographie des peuples, il décrit ainsi les atlantes : « (...) *qui tirent leur nom d'une montagne appelée Atlas, ronde et conique, qui va en s'amincissant, si haute dit on, que son sommet est invisible, les nuages ne le quittent jamais, ni l'été ni l'hiver (...)* ». Les tribus de la côte atlantique du nord-ouest de l'Afrique sont appelées les atalantes ou atarantes par les auteurs antiques. Une chose est sûre : les tribus berbères font bien référence dans leurs légendes à Atala, un royaume guerrier au-delà des côtes africaines, aux riches mines d'or, d'argent et d'étain (cela pourrait être toutefois Tarsys, au vu de la proximité géographique). Personne ne connaissant son nom avec exactitude, ni dans l'Antiquité, ni à l'heure actuelle, elle a eu plusieurs noms qui lui ont été successivement attribués comme vous pouvez déjà le constater. Ce qui est incroyable par contre, c'est que personne parmi les archéologues qui se sont succédé, depuis que l'archéologie existe, n'a jamais cherché à connaître son nom véritable !

Sur les traces d'Hérodote, Théopompe (né en - 2376 et mort en - 2323) croit en son existence, écrit sur son sujet, et la nomme Méropide.

Polybe (né en - 2206 et mort en - 2124) situe Atlantys, qu'il baptise Cerne, à l'extrémité de la Mauritanie, vis-à-vis du mont Atlas, à huit stades du continent.

Cornélius Nepos parle lui de Cerne comme étant une île n'ayant pas plus de 4 km environ de circonférence. Voici une Atlantide de bien modeste taille mais qui pourrait, d'une certaine manière

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

convenir à la description que nous fait Jacques Collina Girard, chercheur au CNRS, de l'archipel subocéanique englouti au large de Gibraltar et qui pourrait être une sorte d'avant poste car l'archipel de Spartel compte une île ayant une surface de 14 km sur 5.

Diodore de Sicile, (né en - 2090 et mort en - 2020) historien grec, contemporain de l'empereur romain Auguste, rapporte dans son livre III que les atlantes furent voisins des libyens (rappelons nous que la Libye, à l'époque, désignait l'Afrique du nord du Maroc à la Libye actuelle) et avaient été attaqués et soumis par les amazones conduites par la reine Myrina. Hors la légende des amazones, on voit mal comment une civilisation d'une telle puissance, si tant est qu'elle ait existée, puisse être asservie par une tribu de femmes barbares inférieure en nombre et désorganisée militairement !

Posidonius d'Apamée (né en - 2135 et mort en - 2050), célèbre philosophe stoïcien, était persuadé qu'il s'agissait là de la transposition poétique d'événements qui avaient bel et bien eu lieu.

Strabon, géographe grec (né en - 2058 et mort en - 1975), dans ses livres II et XIII, parle également d'Atlantys. Il écrivait, en - 1900 ans BP, en se référant aux travaux de Posidonius : *« Il est fort possible que l'histoire concernant l'île d'Atlantide ne relève pas de l'imagination »*.

C'est Pline (né en - 1777 et mort en - 1921) qui nous rapporte les thèses de Polybe et de Cornélius Nepos que nous avons lues plus haut : *« Polybe place Cerné à l'extrémité de la Mauritanie, vis-à-vis du mont Atlas, à huit stades du continent (soit à 1482 m, cela semble un peu court !). Cornélius Nepos parle d'une Cerné à laquelle il ne donne pas plus de 2 mille de circuit (mesure romaine correspondant à 2964 m). En face du mont Atlas est, dit on, l'île Atlantide, passé laquelle, à cinq journées (vitesse d'un navire antique moyen : 8 nœuds, soit 13 km par heure sur 5 jours on a donc 1560 km) de navigation, la terre ne présente plus que des étendues désertes»*.

Tertullien (né en - 1845 et mort en - 1770), l'apologiste chrétien, écrit : « *Parmi les îles, Délos n'est plus... Samos est un tas de sable... Dans l'Atlantique, on cherche en vain cette île de la taille de la Libye ou de l'Asie. Lorsque le côté de l'Italie coupé, en plein centre par la violente secousse des mers asiatiques et tyrrhéniennes, ne laisse d'autre vestige que la Sicile (...)* ».

Arnobius Afer, aux alentours de 327, se convertissant sur le tard au christianisme, défendit cette religion ardemment pour se racheter de ses écrits diffamatoires et d'interroger les détracteurs de celle-ci : « *Est-ce notre faute, nous chrétiens, si voilà 10 000 ans, un grand nombre d'hommes s'enfuirent de l'île qu'on appelait Atlantide, comme nous le dit Platon, et ruinèrent, anéantirent ainsi d'innombrables tribus ?* ».

Ammien Marcellin (né en - 1670 BP et mort en - 1600 BP), historien latin, soutenait lui aussi avec conviction la thèse de son existence.

Proclus (né en - 1588 BP et mort en - 1514 BP), philosophe néo-platonicien a écrit un commentaire sur le Timée dans lequel il déclare : "*La fameuse Atlantide n'existe plus, mais il n'est guère possible de douter qu'elle existât jadis*".

Des peuples que l'on dit bien moins cultivés que les civilisations grecques et romaines mais qui, semble-t-il, furent eux aussi au contact d'Atlantys, la cite dans leurs légendes :

- Les celtes, gaulois (gallois) et ligures, croyaient que leurs ancêtres venaient d'un continent disparu dans la mer occidentale et dont le nom était Avalon.
- La légende Irlandaise de « *Tir'na n'oge* » parle d'une vaste cité enfouie sous les flots.
- L'engloutissement du rivage continental de la Bretagne fut lié à la légende locale du roi Gradlon, dont la cité d'Ys disparut dans l'océan parce que sa fille, la désobéissante Mahu remis à son amant la clé de la digue préservant le pays de l'océan.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il est intéressant de relever qu'en langue antédiluvienne *Ys* signifie royaume. Pourrait-il y avoir une transposition d'Atlantys dans les légendes celtiques ? De même, les basques, énigme raciale et linguistique en bordure de l'Europe, se disent naufragés d'un désastre et citent l'endroit d'où ils viennent, à l'ouest, comme s'appelant *Atlaintika*.

Le Portugal, dont les falaises à l'ouest font face à l'océan en direction d'Atlantys, a pu entretenir une grande activité commerciale avec le fabuleux empire. Les autorités scientifiques, plus ouvertes qu'en France, n'écartent pas la possibilité que les Açores aient pu être un possible territoire d'Atlantys. Sur le sujet des écritures inconnues trouvées ça et là sur le continent européen, et notamment à Glozel, l'universitaire portugais, A. Mendes Correa dit : « *On s'étonnera plus tard, dans le futur, de l'incroyable légèreté avec laquelle le misonéisme (la peur de ce qui est nouveau) et l'orgueil s'efforcèrent d'imaginer des arguments contre l'évidence des faits* ».

Au contraire, les portugais se sentent fiers d'être les possibles héritiers de la civilisation antédiluvienne car Tartessos (Tarsys), la prodigieuse cité-Etat nommée dans la bible comme la pourvoyeuse d'or et d'argent du royaume de Salomon, se trouvait à l'époque au sein du territoire qui serait plus tard la Lusitanie. Cette cité étant apparemment une colonie voire une alliée d'Atlantys. La Gadire, en effet, faisait partie de ce territoire qui partait des côtes ouest, couvrait une partie sud de l'Espagne jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir et la ville de Gadir (Cadix). Elle avait été donnée en héritage à Atlas, selon la légende, premier roi d'Atlantys.

Avec la chute de Rome en - 1507 BP (493 de notre ère) et l'avènement de l'obscurantisme et des âges médiévaux, Atlantys tombe dans l'oubli jusqu'à ce que la fougue des navigateurs du quinzième siècle (Christophe Colomb mais aussi Amerigo Vespucci, Magellan, Vasco de Gama, etc.) ne vienne remettre celle-ci au goût du jour, exploration des mers oblige !

On ne compte plus les scientifiques très sérieux, **certains de réputation mondiale**, qui se sont rangés finalement, à force de réflexions, du côté des néo-diffusionnistes :

D'Athanase Kircher (1601-1680), cartographe du dix-septième siècle, à Tournefort (Botaniste, 1656 -1708), Buffon (Naturaliste, 1707-1788) ou Jean de Bailly (astronome, 1736 -1793), ils furent tous convaincus de sa probable réalité.

Ce n'est pas Ignatius Donnelly (Sénateur américain, écrivain, 1831-1901), ou Léo Frobenius (Anthropologue et explorateur, 1873-1938), ni même Lewis Spence, (1874-1955), avec son livre publié en 1924 *The problem of Atlantis*, qui auraient rejeté l'option d'une vérité à demi effacée par le temps et le manque de rigueur de transmission de la tradition orale.

La polémique commence effectivement très tôt, avec Aristote (Philosophe, né en – 2384 et mort en - 2322), disciple de Platon, qui critique vertement son maître en philosophie. Il fut l'un des premiers à mettre en doute la véracité des textes de Platon, mais que pourrait savoir un disciple tant qu'il n'est pas devenu maître ? Il n'est pas absurde de penser que celui-ci, jaloux de la notoriété de Platon, cru trouver dans la négation de l'existence d'Atlantys un moyen de se faire valoir aux yeux de ses contemporains. Une intrigue mesquine qui le desservira, plus tard, quand il citera dans ses œuvres une île nommée Antillia (nom très approchant de celui d'Atlantys et, comme elle, située au milieu de l'Atlantique).

Au contraire d'Aristote, Crantor d'Athènes (- 2306), autre disciple de Platon soutint, lui, la véracité du récit et publia même lesdits dialogues en affirmant avoir vu personnellement les colonnes du temple de Saïs sur lesquelles était gravé l'histoire d'Atlantys.

Si l'on veut avoir accès à l'information telle qu'elle est présentée aujourd'hui par la communauté scientifique, Atlantys est le mythe d'une grande île fabuleuse située par les anciens égyptiens dans l'Océan Atlantique, face aux colonnes d'Hercule (Héraclès,

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

pour les grecs, civilisation plus ancienne que celle des romains), l'actuel détroit de Gibraltar, et qui aurait été engloutie à la suite d'un cataclysme inexpliqué en un jour et une nuit.

Les habitants de l'île sont supposés avoir été immensément riches, puissants et hautement civilisés pour l'époque. Platon décrit de grands ports et une flotte puissante, un système de canaux complexe, des temples immenses, une l'utilisation généreuse de l'or, de l'argent et d'un métal non identifié (peut être de l'aluminium) appelé orichalque. Il décrit aussi la politique de répartition des terres, le système d'agriculture et d'irrigation, les animaux sauvages et domestiques, l'équipement militaire, le gouvernement et le commerce.

En prenant un minimum de recul, peut on vraiment accepter l'idée saugrenue que l'un des plus grands philosophes de tous les temps ait pu avoir besoin de tant de détails si précis, si recherchés, si minutieux, si réaliste, pour appuyer avec conviction sa thèse philosophique alors qu'il bénéficiait déjà d'une écoute attentive ?

Cela ne correspond ni au personnage, ni à l'époque, ni aux références de pensées de celle-ci et ne répond à aucune logique aussi sophistiquée soit elle. C'est un point qui fut des plus importants pour motiver depuis 1995 ma quête de vérité sur le sujet. Les seules mentions, d'Atlantys sous son nom grec, selon l'archéologie ordinaire, figurent dans les deux ouvrages philosophiques de Platon, le *Timée* et le *Critias*. Je pense, pour ma part, que la description de Platon ne porte que sur l'île - capitale et n'englobe pas les autres îles de l'hyper archipel. Reste maintenant à définir si la surface de cet hyper archipel ne correspondrait pas (voire même si elle n'est pas à mettre en corrélation avec l'île de Cuba), à celle du plateau en grande partie immergé des Bahamas !

Les premières mentions d'Atlantys, sous son nom hellénique en tous cas, se trouvent dans les dialogues de Platon. La date de rédaction de ces deux dialogues est généralement fixée aux alentours de - 2355 BP. La description qu'en donne alors Platon surprend et fascine par la prolifération de menus détails. On ne peut que se dire : « *c'est trop détaillé pour n'être qu'un pur produit de l'imagination* ».

Les personnages mis en scène sont Socrate, Timée de Locres, Hermocrate et Critias, fils de Callaischros. Dans les deux ouvrages de Platon, certains des personnages sont très connus à l'époque :

1. Hermocrate est un personnage historique, stratège de Syracuse, il écrasa le corps expéditionnaire athénien lors de la désastreuse expédition de Sicile, en - 2414 / - 2413 BP.
2. Critias est l'oncle de Platon, il est dit « le jeune » car il vient rapporter des propos qu'a tenus son grand père Critias « l'ancien ».
3. Ce dernier tient ses informations de Solon, l'un des sept grands sages athéniens qui les tenait lui-même (et c'est là que le flou commence à s'insérer) :
 - soit d'un vieux prêtre du temple de Neith à Saïs (l'actuelle Sa El-Hagar), dans l'actuel delta du Nil : Chonouphis ou Sechnouphis.
 - soit de deux prêtres : l'un, prêtre du temple de Neith, Souchis et l'autre, prêtre du temple d'Héliopolis, Psenouphis.

Il est toutefois possible aussi que l'ensemble de ces prêtres fut en relation avec Solon. Le mystère reste entier.

Tout ceci laisse, en tous cas, à penser que des témoins oculaires, bien avant Platon, avaient ramené des descriptions de l'archipel antédiluvien qui furent alors consignées en Egypte.

Platon développe dans le *Critias* tout ce qui est résumé au début du dialogue du *Timée*. Toutefois le *Critias* semble interrompu et se termine au milieu d'une phrase, comme si Platon avait laissé le dialogue inachevé ou qu'une partie ait été perdue lors d'un autodafé ou de la destruction de documents antiques, ce qui n'étonnerait personne au vu les désastres de l'époque (l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, pour ne citer qu'elle).

Pour la plupart des spécialistes de l'œuvre du grand philosophe (que je qualifierai de littéraires et non de scientifiques), Atlantys est une légende, une création du philosophe fabriquée de toutes pièces pour argumenter ses énoncés philosophiques. L'inachèvement du *Critias* est même considéré, par certains, comme volontaire !

Platon, s'il n'est pas le seul à avoir parler d'Atlantys, est cependant devenu son plus célèbre ambassadeur ! Ce point fait oublier à l'Humanité qu'Atlantys était donc connu, comme je l'ai dit en début de chapitre, **bien avant le récit de Platon**. Et si, à l'instar d'Homère (on l'a vu avec Heinrich Schliemann dans la recherche puis la découverte de Troie), il s'était inspiré de faits réels et ensuite avait adapté la réalité aux besoins de sa démonstration ?

Schliemann partage avec Donnelly une profonde conviction de la réalité et de la justesse de leur quête et tous les deux ont mon admiration car ils sont l'exemple même du comportement et du raisonnement que doit avoir aujourd'hui un chercheur, non seulement vis-à-vis des civilisations antédiluviennes, mais de toutes recherches en général.

Schliemann, lui, à l'âge de sept ans, pauvre, rêva de découvrir Troie et trente neuf ans plus tard la découvrit.

Je ne vous citerai que quelques passages très significatifs sur le destin de Schliemann, extrait de l'excellent ouvrage de Curt Wilhelm Marek (1915-1972) alias CW Ceram *Des dieux, des tombeaux, des savants* publié en 1952.

L'auteur brosse un portrait particulièrement captivant et historique de ce personnage hors du commun : C'est un livre sur Troie, offert par son père en 1829, qui déclencha chez le petit Heinrich la passion de l'archéologie et motiva sa grande quête. Bien que les débuts de sa vie fussent laborieux et loin de toute lecture, il se mit à étudier les langues modernes. Il eut un parcours exceptionnel tant dans l'apprentissage des langues (il en parlait au final au moins 10) que dans les affaires où il prospéra sérieusement, dès 1850, en fondant même une banque en Californie, à l'époque de la ruée vers l'or. Il fut dès ce moment chanceux en affaires et devint très riche grâce à des affaires en relation avec la guerre de Crimée et celle de Sécession en Amérique, puis par l'importation du thé. En 1868, il se rend à Ithaque et là, renonçant à sa vie d'homme d'affaires multimillionnaire, avec pour tout bagage une connaissance approfondie d'Homère, il brave le monde scientifique d'alors, oppose fermement ses convictions aux dogmes de l'époque, méprise les philologues pédants et prend la pioche et la pelle pour éclaircir un ciel que des centaines d'écrivains plus ou moins bons n'avaient fait qu'assombrir.

Pour les contemporains de Schliemann, Homère était un poète légendaire, l'existence même de celui-ci était d'ailleurs mise en doute. Les sphères culturelles et scientifiques n'accordaient pas plus de crédit aux récits du poète qu'aux vieilles épopées : Troie n'était rien de plus qu'un mythe.

Comme le dit CW Ceram : « *Dans l'Iliade, la Grèce est décrite comme un pays hautement civilisé. Néanmoins, quand les Grecs apparurent dans la tradition historique, c'était un peuple simple et numériquement réduit. Les rois n'étaient pas puissants, ils ne possédaient pas de grandes flottes.* »

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Aussi, à l'époque de Schliemann était il plus aisé de croire que la Grèce d'Homère était un mythe poétique que de donner crédit à l'idée qu'une période de haute civilisation avait précédé la barbarie d'où, selon l'histoire consacrée, était sortie la noble culture hellénique ».

Schliemann avait déjà quarante six ans quand il commença ses fouilles archéologiques. Après de nombreux tâtonnements autour du village de Bunarbashi, il se fixa sur celui d'Hissarlik, qui lui semblait mieux correspondre à ses analyses.

« Il creusa pendant deux mois la première année, et quatre mois les années suivantes. Il disposait pour cela d'une centaine d'ouvriers. Rien ne pouvait le détourner de sa cause : ni le paludisme, ni le manque d'eau potable, ni l'insubordination de ses ouvriers, ni les lenteurs administratives, ni l'incompréhension des savants du monde qui le traitaient de fou et pire encore ».

Parti à la recherche de la seule cité homérique, il ne trouva pas moins de sept cités à l'emplacement supposé, puis deux autres plus tard, ce qui porta à neuf le nombre de cités exhumées !

C'était alors le triomphe international de Schliemann qui ébranla dans ses fondements les plus établis l'archéologie contemporaine. Une vague d'enthousiasme saisit le public et balaya le monde : Celui-ci reconnu ainsi la sagacité de Schliemann. Comment un non archéologue avait-il pu réaliser un tel exploit ? Ce fut aussi le triomphe d'Homère, des milliers d'années plus tard, comme il est dit dans son épopée *L'Illiade* à Achille :

« Si tu ne vas pas à Troie, tu vivras une vie heureuse, entouré de tes amis et de ta famille. Mais si tu y vas, la mort t'attend, cependant des milliers d'années plus tard on parlera encore de toi ».

Au dernier jour de ses travaux, Schliemann aperçu une brillance au fond d'une excavation. Renvoyant tous ses ouvriers (il avait une confiance limitée en eux), il entreprit lui-même

l'exhumation d'un trésor appartenant, certes, à un roi qui avait vécu 1000 ans après Priam, mais tout de même !

Considéré comme un doux rêveur et un fou parce qu'il dépensait sans compter la fortune qu'il avait accumulé pour réaliser un rêve de gosse, il a démontré que la volonté, la foi en une possible vérité, un acharnement à la révéler, peut permettre l'exhumation d'une histoire oubliée et replacer une légende dans un autre contexte : l'Histoire.

Un exemple à méditer quand on pense aux légendes de l'ère antédiluvienne et à la manière dont elles sont appréhendées actuellement par la même Intelligentsia. On lit dans les textes de Platon ces passages qui aujourd'hui encore motivent toutes les recherches entreprises pour découvrir la vérité :

Critias : « *Oyez donc, Socrate, une histoire très singulière, **mais absolument vraie**, à ce que dit une fois Solon, le plus sage des sept sages (...)* »

Socrate : « (...) *mais quel est cet exploit que Critias rapporta, non comme une simple fiction mais comme un **haut fait réellement et anciennement accompli par cette cité*** »

Critias : « (...) *Quel était-il (cet exploit), comment fut-il accompli et de qui Solon l'avait-il appris pour le rapporter comme **véritable** ?* »

Socrate : « (...) *et surtout qu'il ne s'agisse pas d'une légende fabriquée à plaisir, **mais d'une histoire vraie, voilà qui est considérable !*** »

Ces quelques phrases sont tirées du prologue du *Timée* où elles se rencontrent en une quarantaine de lignes. Difficile à leur lecture d'accréditer, sans sourciller, la simple fiction créée pour valider une idée philosophique !

Où a pu être Atlantys, exactement ?

L'une des principales questions que se pose l'Humanité, aujourd'hui, est celle de la localisation d'Atlantys. Platon est l'un des premiers à parler de cette civilisation fabuleuse mais ce ne fut pas le premier, comme le veut la légende (nous en avons parlé toute à l'heure).

Les égyptiens dans leur *Livre des Morts* font mention d'*Amenti*, le paradis de l'ouest, séjour des morts. Les babyloniens situaient leur paradis eux aussi en occident, sous le nom d'*Arallu*. Mais leurs ancêtres, les akkadiens le nommaient *Edinu* et les sumériens, qui les ont précédés dans l'échelle du temps, appelaient leur paradis *Edin*. Pour les peuplades arabes, le paradis est aussi situé à l'occident et est nommé *Ad*. Il serait intéressant de se pencher sur le pentateuque biblique ou la Torah en cherchant à savoir si Adam n'est pas, en réalité, un écho de la tradition d'*Ad*. S'il ne représente pas, en fait de premier homme, le premier peuple civilisé.

En Chine, le lieu de séjour des Immortels s'appelle *Kun-Lun* et se situe loin à l'Occident.

On ne cherche pas une civilisation étroitement localisée entre ses remparts (ce qui était le cas de Troie) mais plutôt des traces d'une civilisation largement étendue, détruite par un probable cataclysme lié à la dernière déglaciation, et dont les rescapés ont laissé des traces incluses dans les civilisations qui les ont suivi car ce peuple (ou du moins ce qu'il en est resté) s'est ensuite fondu au sein des peuplades auprès desquelles il a trouvé refuge. Au fil des générations et des unions « extérieures », ils finirent par disparaître en tant que peuple (aux alentours de – 500, semble-t-il), absorbés par les sociétés dans lesquelles ils vivaient. Au fil de l'histoire chacun échafauda sa théorie et de l'île continentale platonicienne nous aboutissons à l'hyper archipel.

Aujourd'hui encore, on s'interroge sur la Phéacie d'Homère qui apparaît dans *L'Odyssée* (Poème épique écrit par l'auteur plus de 400 ans avant Platon et 300 avant Hérodote !) car, après avoir prouvé de manière éclatante avec Troie que les écrits d'Homère n'étaient pas forcément des légendes intégrales, on peut se poser la même question pour cette Phéacie qui a de très nombreux points communs avec l'Atlantide de Platon en ce qui concerne sa description.

Francis Bacon, dans son ouvrage *La nouvelle Atlantide*, paru en 1627, imagina qu'elle puisse se trouver sur le continent américain.

L'archéologue Galanopoulos, en 1981, la situe à Santorin, en pleine mer Egée. Santorin en aucun cas n'a pu être l'Atlantide car trop de points la séparent de cette civilisation. Au mieux, pourrait-on expliquer une certaine similitude civilisatrice avec l'Atlantide de Platon. Il n'est pas interdit toutefois de s'interroger sur ces similitudes et se demander si cette civilisation crétoise n'a pas été en contact, à un moment ou à un autre, au fondement de son existence, avec la possible Atlantys et si elle n'aurait pas emprunté un certain art de vivre à son inspiratrice. Il est possible aussi qu'il y ait eu commerce entre elles, au vu de la suprématie des crétois dans ce domaine, en Méditerranée, pendant une certaine période. Enseignement des atlantes sur l'art du commerce ?

Le frère jésuite Athanase Kircher (cartographe du dix-septième siècle), publie une carte de l'Océan Atlantique sur laquelle était dessinée Atlantys, située entre l'Afrique et l'Amérique (1665). Elle englobe sur cette carte les Canaries et les Açores.

Tournefort (Botaniste 1656-1708) et Buffon (Naturaliste 1707-1788), sont du même avis quand à la localisation d'Atlantys dans l'Océan Atlantique (avec comme vestiges les Açores et les îles Canaries), ainsi que Cadet dans son ouvrage *Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de l'île de Corse* (1785) et Bory de St Vincent dans son ouvrage *Essai sur les îles fortunées et l'antique Atlantide* (1803).

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Ignatius Donnelly se rangea en 1882 au côté de Platon, après l'étude des travaux de Brasseur de Baubourg et d'Auguste Le Plongeon, et situa lui aussi Atlantys en Atlantique.

Pourtant, et pour des raisons souvent discutables, des chercheurs situèrent Atlantys très loin de la position géographique où la place sa légende antique :

- Le suédois Olaüs Rudbeck (1630-1702) affirmait que l'Atlantide avait existé en suède !
- Jean Sylvain de Bailly (astronome 1736-1793) publia en 1779 *Lettres sur l'Atlantide* dans lequel il affirmait que la civilisation disparue était au Spitzberg ou en Mongolie.
- Les archéologues allemands Adolphe Schulten, Hermann, Henning et Jensen furent convaincus que Tartessos fut une colonie atlante (quant ils ne voient pas en elle Atlantys elle-même !). Sur le premier point, j'avoue être en possible accord avec eux, mais sur le second j'exprime mes plus extrêmes réserves.
- Jean Baptiste Isoard dit Delisle de Sales (1743-1816) prétendit qu'Atlantys était dans le Caucase.
- Pierre André Latreille (1762-1833), en 1819, voulait voir Atlantys dans l'archipel de la mer Egée.
- Frobenius (1849-1917) l'imaginait au Nigeria et identifie son peuple aux guerriers africains Yoruba.
- Ludwig Borchardt (1863-1938) lui, l'a voyait en Tunisie et Godron l'imaginait enfouie sous le Sahara.
- Etienne Berlioux (1928-1910) la situa également en Afrique du nord. Il sera suivi des français Butavand et Jolleaud qui, eux préféraient la voir dans le golfe de Gabès. En 1920, Pierre Benoît créa une Atlantide

romancée située dans le désert du Tibesti. En 1761, Olivier de Marseille, Eurneus et Baer, situèrent la mythique civilisation en Palestine.

- Jürgen Spanuth, pour finir, situa l'Atlantide dans l'île d'Héligoland, en mer du Nord.

Comment cela se peut-il que presque toutes ces personnes puissent nier à ce point l'évidence du texte de Platon, pourtant translucide ?

Quand on se contente de lire ce qui est écrit il me faut admettre pour bâtir mon hypothèse que l'emplacement supposé est non négociable et que, comme le disait James Bramwell : *« Ou l'Atlantide est quelque part en Atlantique ... ou l'Atlantide n'existe pas ! »*.

Par contre, il ne faut pas négliger les recherches entreprises par ces chercheurs car ce n'est peut être pas l'Atlantide qu'ils ont trouvé mais des traces de son influence sur le continent européen voire beaucoup plus intéressant : des traces de civilisations plus vieilles encore comme Hyperborée ou Shambala ?

Alors où doit-on chercher l'emplacement probable d'Atlantys ?

Il suffit de lire ce que Platon rapporte à ce sujet : *« En ce temps là, on pouvait traverser cette mer lointaine. Une île s'y trouvait en effet devant le détroit qui, selon votre tradition, est appelé les colonnes d'Héraclès. Cette île était plus étendue que la Libye et l'Asie prises ensemble. A partir de cette île, les navigateurs de l'époque pouvaient atteindre les autres îles, et de ces îles ils pouvaient passer sur tout le continent situé en face, le continent qui entoure complètement cet océan, qui est le véritable océan.*

Car tout ce qui se trouve de ce côté ci du détroit dont nous parlons, ressemble à un port au goulet resserré. De l'autre côté, c'est réellement la mer, et la terre qui entoure cette mer, c'est elle qui mérite véritablement de porter le nom de continent ».

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La position d'Atlantys est là, clairement déterminée. Même si la possibilité d'une erreur d'emplacement exact reste possible, ce ne peut pas être une erreur de plusieurs milliers de kilomètres ! C'est la partie cruciale du texte de Platon concernant cette civilisation car c'est la partie qui subit, depuis des siècles le plus de contestations et de dérives intellectuelles.

Certains chercheurs et écrivains placent Atlantys là où cela arrange leur théorie. Pour chercher efficacement, il faut savoir où chercher et donc ne pas commencer à mettre en doute son emplacement. On a cherché l'origine de cette civilisation dans presque tous les pays d'Europe, même au-delà du vieux continent. Si certaines idées ou théories peuvent avoir un intérêt (partiel) dans le cadre d'une recherche rigoureuse, il est toujours bon d'avoir cependant plusieurs pistes de recherches. Il ne faut pas pour autant dériver de la ligne directrice des textes et des éléments de recherches en notre possession. Géographiquement, nous avons en partant d'Égypte, et en nous dirigeant vers l'ouest, la mer Méditerranée appelée autrefois mer septentrionale. En nous déplaçant dans la direction du soleil couchant nous abordons alors les deux bords des continents européens et africains, connus dans l'antiquité sous le nom de Colonnes d'Héraclès. Au sortir de cet étroit passage, celui de Gibraltar, nous atteignons un évasement : le golfe de Cadix et du Guadalquivir, patrie de Tarsys (Tartessos).

Face à lui, directement au Ponant (le soleil couchant) : l'Océan Atlantique.

La première île importante que nous rencontrons sur notre trajectoire est censée, selon les textes, être l'île royale de Poséïdopolis, composante de l'hyper archipel atlante connu sous le nom d'Atlantys.

La question de la taille de l'archipel atlante se pose et se posera toujours car c'est une question d'interprétation : Platon parlait-il de sa taille géographique ou faisait-il une image de sa sphère d'influence politique, commerciale et culturelle ?

Si l'on suit ses indications, « *l'île – continent était grande comme la Libye et l'Asie réunies* ». Or, la Libye d'alors constituait la partie nord du continent africain : en gros l'actuel Maghreb uni. L'Asie mineure, elle, englobait l'Égypte, la Palestine, la Turquie, l'archipel de la mer Égée et bien sûr la Grèce.

Il est clair qu'une pareille île n'a jamais existé dans l'Atlantique et les multiples résultats des recherches entreprises par les pays contactés lors de mes recherches (Russie, USA, Canada, France, Espagne, par exemple) ont toutes abouties à la même conclusion : Le fond des océans est trop profond pour que l'hypothèse du vestige d'un immense plateau de type continental qui se serait effondré n'ait pu jamais être crédible. De plus, la dorsale nord atlantique est en perpétuel mouvement tellurique, du fait du déplacement des plaques continentales européennes, africaines et américaines.

Plusieurs études faites par le Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly, centre avec lequel je travaille parfois, recourent les travaux de Jacques Collina Girard, et rendent ainsi caduque cette notion d'île continentale. Toutefois, une place est encore possible pour un hyper archipel comprenant de très nombreuses îles et couvrant une grande partie de l'Océan Atlantique à la dernière ère glaciaire.

De l'île « principale », il faut donc entendre, la première île importante rencontrée lors du voyage dans cette direction. C'était donc une île probablement située sur la partie est de l'archipel et en face des colonnes d'Héraclès (le détroit de Gibraltar). De cette île, on pouvait atteindre d'autres îles - preuve écrite de l'existence d'un hyper archipel - et de celles-ci on accédait au continent (américain ?) qui était tellement grand qu'il bordait une mer vraiment digne de ce nom (le golfe du Mexique ?). « *Car pour tout ce qui en deçà du détroit dont nous avons parlé, cela ressemble à un port dont l'entrée est étroite, tandis que le reste (ce qui est au-delà) est une véritable mer, de même que la terre qui l'entoure (à l'est l'Europe, à l'ouest les Amériques) à tous les titres à être appelée continent* ».

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

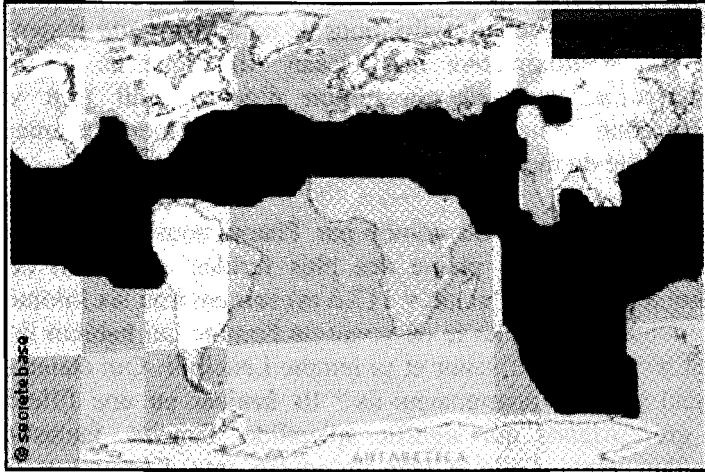
N'oublions pas que les civilisations de notre Antiquité avaient une idée très approximative de l'Océan Atlantique et du monde « extérieur ». Pour eux la notion d'océan était trop vaste, ils ne connaissaient autour d'eux que des mers et imaginer l'immensité du monde dépassait leur entendement.

L'histoire qui nous est contée par Platon nous parle d'une île principale avec une plaine des plus fertiles et en son centre, à cinquante stades (1 stade = 117,6 m) soit environ six kilomètres, une montagne peu élevée où vivait un homme qui habitait là bien avant les atlantes : Evenor et sa femme Leucippe. Qui étaient-ils ? A quel peuple appartenaient-ils ? Ils avaient eu une fille Clito (en grec *Kleitos* qui signifie splendide, fameux, fantastique). Poséidon, épris d'elle et bien qu'adolescente, l'épousa et fonda son royaume.

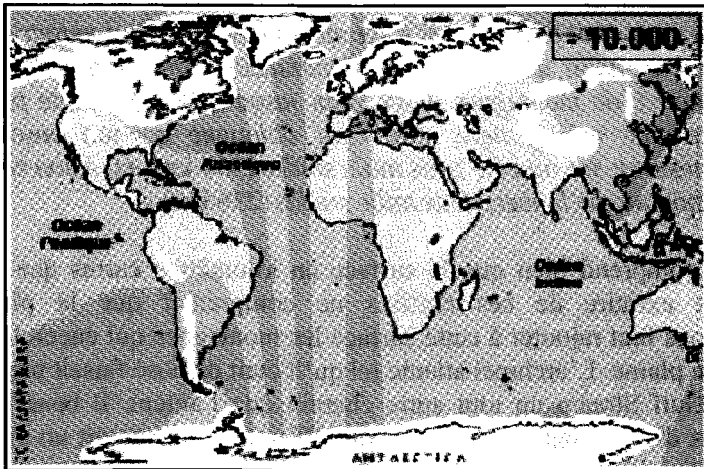
Platon décrit la géographie de l'île principale (on ne parle pas ici de l'îlot contenant le palais des rois, qui était au centre de l'île principale) :

« Le pays était très élevé et à pic sur la mer (...) Tout autour de la ville s'étendait une plaine qui l'entourait et qui était elle-même encerclée de montagnes descendant jusqu'à la mer. Cette plaine était unie et régulière, elle était oblongue en son ensemble et mesurait sur un côté trois mille stades (354 km) et, à son centre en montant de la mer, deux mille stades (236 km) ».

On comprend bien que la surface en kilomètres carrés que l'on peut extraire de ces chiffres ne comprenait que la plaine. Il nous faut rajouter à cette surface les montagnes qui encerclaient cette plaine. L'archipel atlante tel qu'il était disposé faisait prendre au Gulf Stream un tout autre chemin que l'actuel. Il bénéficiait alors d'un climat chaud tandis que l'Europe connaissait un climat froid voire glacial. Nous savons que c'était effectivement le cas lors de la dernière amplitude glaciaire (- 23 000 à - 17 000). Nous savons enfin que c'est vers la fin de cette période, entre - 18 000 et - 11 600 qu'est sensée avoir disparu la plus grande partie d'Atlantys.

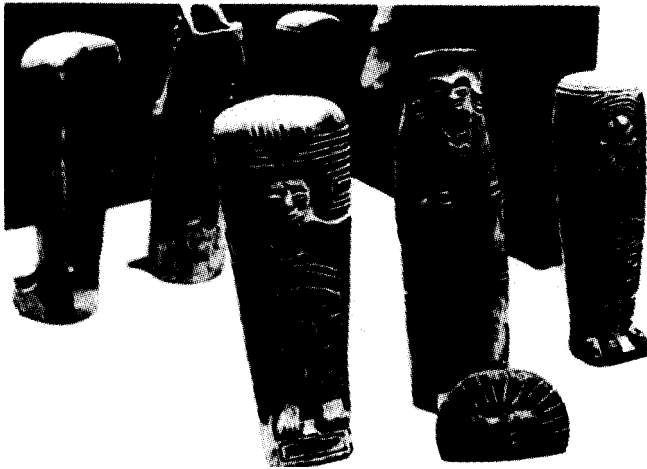


*Carte du monde présentant celui-ci en - 25 000 ans BP. La glace recouvre La presque totalité du globe. La zone où doit se trouver Atlantys est hors de glace avec un climat tempéré, conformément aux résultats des recherches effectuées jusqu'à aujourd'hui (photo Secretebase- Tous droits réservés).
Page 74*



*Carte du monde en -10 000 ans BP, c'est-à-dire lors de la lente immersion Des terres atlantiques. La planète est beaucoup plus libre de glaces.
(photo Secretebase - Tous droits réservés) page 82*

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches



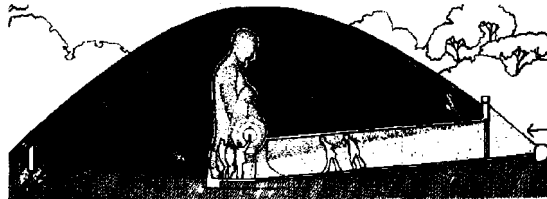
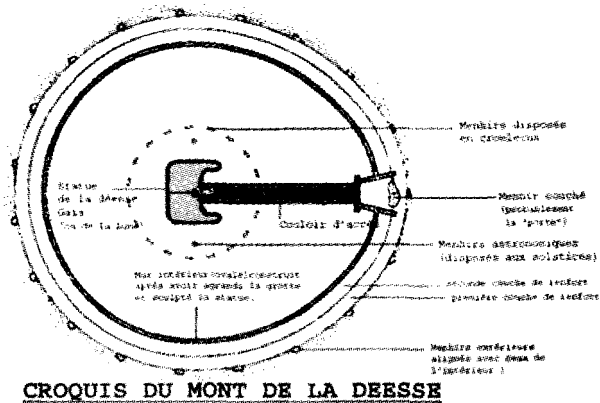
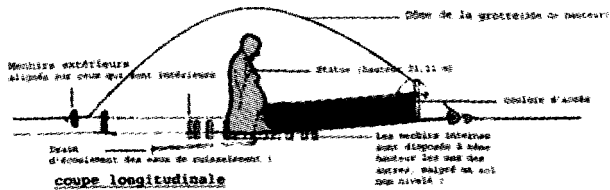
*Statuettes découvertes à Alcambaro au Mexique. (Photo Collection Julsrud
- Tous droits réservés). Page 131*



*Statuette appartenant au Colonel Fawcett.
Elle disparu avec lui lors de sa dernière expédition
en 1925.*

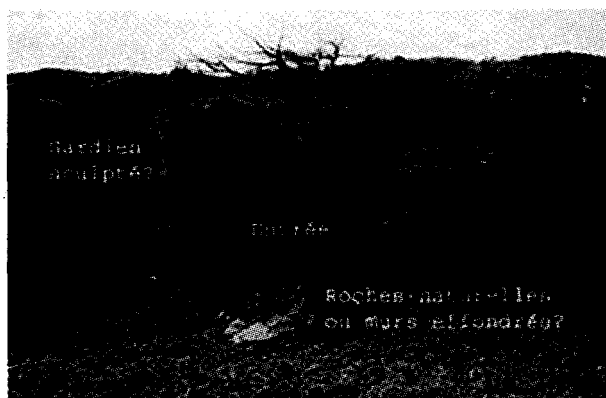
*La ressemblance avec les statuettes découvertes
à Alcambaro (Mexique) est saisissante.
Pourtant lorsque ces statuettes furent découvertes,
Fawcett était déjà en possession de la sienne et il en
avait fait l'acquisition au Brésil ... bien loin
du Mexique !*

*(Photo Brian Fawcett - Tous droits réservés)
Page 131*



Les grottes de Silkote Alin sont situées en Sibérie Orientale, dans un endroit difficilement accessibles en véhicule. Découvertes par un berger, elles constituent l'une des plus importantes énigmes auquel l'Homme soit confronté actuellement vis-à-vis de son passé. Elles posent une vraie question sur cette part obscure de l'Histoire de l'Humanité. (Dessins de Cristina Biaggi - Tous droits réservés).

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches



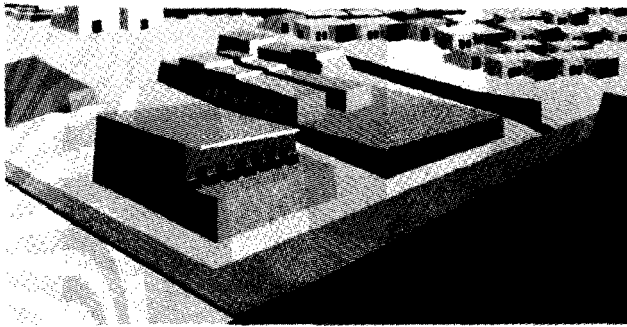
Grotte culturelle probablement boréenne car rattachable à aucune autre culture dans le Dorset en Angleterre (Photo Jongbloed - Tous droits réservés). Page 166

*Ci-dessous, Sphinx de Bugaci en Roumanie
(Photo Jongbloed - Tous droits réservés)
Page 172*



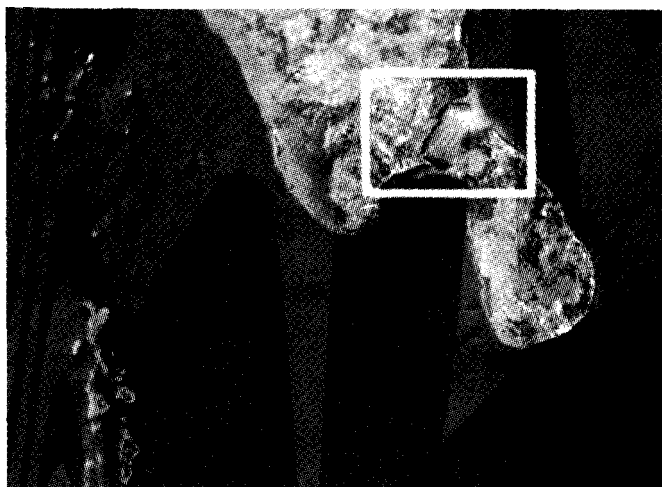


Image scanner obtenue lors d'un balayage par sonar latéral dans le golfe de Cambay par le NIOT. (Photo NIOT - Tous droits réservés)

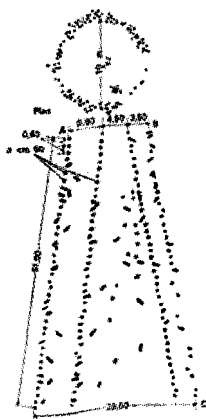


Reconstitution de Khambhat par image de synthèse de l'image Scanner ci-dessus par le NIOT (Photo NIOT - Tous droits réservés)

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches



*Image satellite du Sri Lanka (Photo X - Tous droits réservés)
Celle-ci met en évidence le fait que le Sri Lanka fut autrefois rattaché
à la péninsule indienne (voir cadre). Page 210*





*Les allées de colonnes de l'île de Tinian dans les Mariannes du Nord
(Océan Pacifique) telles que l'on pouvait les voir au dix-huitième siècle.
Elles furent démantelées pour servir de matière de construction*

Illustration X - tous droits réservés

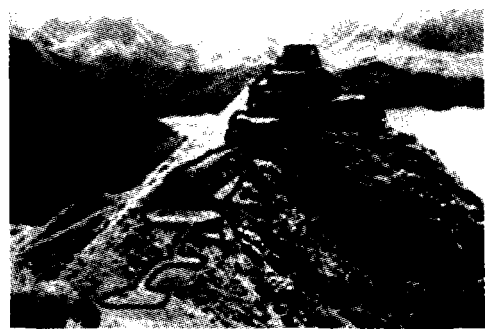
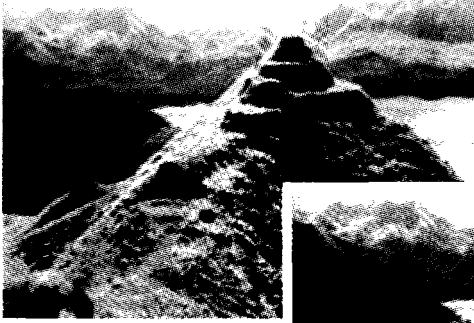
*Deux siècles plus tard, l'inconscience et l'irrévérence des hommes
ont fait leur travail ...
Ce qu'il en reste aujourd'hui ... Page 239*

Photo Jongbloed - Tous droits réservés



Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La mystérieuse forteresse de l'île de Rapa Iti.

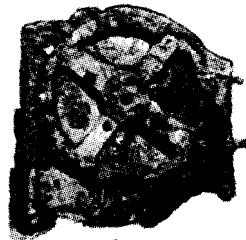


*On ignore qui furent ses
bâisseurs. La population
de l'île, elle-même ne le
sait pas.*

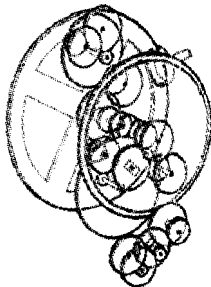
*Personne depuis longtemps
n'a gravi les collines pour explorer les lieux qui sont un peu considérés comme
sacré. Photos de l'auteur - tous droits réservés. Page 246*

*Une partie de l'artefact appelé
« Machine d'Ancythère ».
Tous droits réservés*

*On ne s'explique pas comment un appareil si
Sophistiqué a pu se retrouver à fond de cale
d'une trirème romaine !*



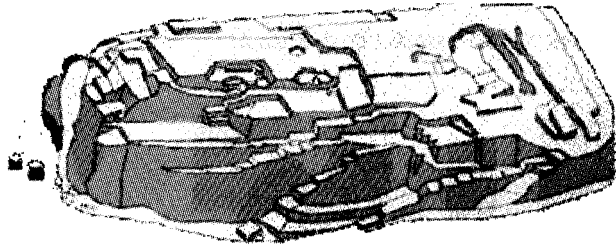
*L'objet venant de bergama, en Asie mineure, on ne connaît pas son origine
exacte.*



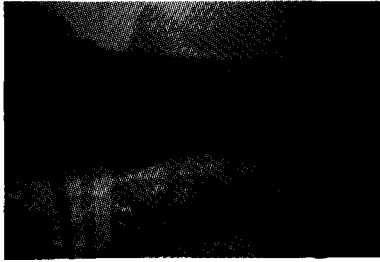
*Le mécanisme reproduit en dessins après
que celui-ci ait été minutieusement étudié.
Un mystère insondable entoure cet objet !*

Page 325

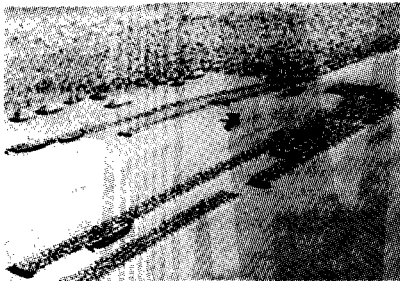
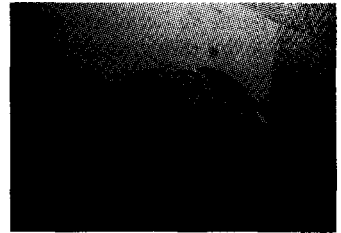
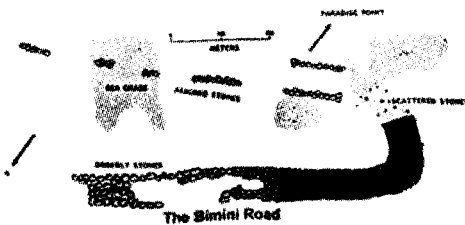
Tous droits réservés -



*Plateau de Yonaguni - page 256
Dessin Morien institute - Tous droits réservés
Deux vues du plateau (vues sous-marines)*



Les fameuses « Bimini Road » à Bimini se révèlent en fait être les ruines d'un port préhistorique datant de - 25 000 ans BP !! - Dessin ci-contre de Jongbloed, inspiré des travaux de Rebikoff et Valentine - Tous droits réservés.



*Vestige de statue inconnue
trouvée sur les hauts fonds de
bimini - Page 385*

Photo X - Tous droits réservés.

*Une illustration de ce que fut le
port préhistorique - Dessins
inspiré d'un croquis de l'ARE
Tous droits réservés*

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cet engloutissement aurait alors modifié les reliefs tant terrestres que sous-marins, ce qui permit au Gulf Stream d'atteindre enfin l'Europe et ainsi de réchauffer son climat. Une scientifique soviétique, Catherine Hagemesta, écrivait en 1958, dans le N°3 du magazine *La nouvelle antiquité du monde*, volume 11, sous le titre « *Une découverte d'importance* », que les eaux du Gulf Stream ayant atteint l'Océan Arctique il y a 10 à 12 000 ans, Atlantys pourraient avoir été la barrière qui empêchait le courant d'atteindre la zone arctique avant de redescendre vers le sud pour se réchauffer et entamer ainsi le cycle qu'on lui connaît actuellement qui permet à l'Europe et l'Amérique de bénéficier d'un climat tempéré. Atlantys explique, selon elle, la durée des périodes glaciaires dans l'hémisphère nord et attribue la fin de ces périodes glaciaires à la disparition des obstacles constitués par cet hyper archipel.

La végétation de cet hyper archipel était, semble-t-il, luxuriante avec des forêts abondantes et fournies. Cela pourrait s'expliquer, malgré la période glaciaire, car l'hyper archipel bénéficiait, seul, du climat tempéré du fait qu'il constituait un barrage vers le nord. Les textes de Platon font d'ailleurs allusion à un archipel d'îles couvertes de forêts voire de jungles et de savanes, probablement dans sa partie sud. Les récentes recherches en paléobotanique nous confirment cet état des lieux à l'époque sur des terres situées à la même latitude. Ces îles possédaient des marais, des lacs et des rivières. La confirmation d'un climat chaud nous est apportée par la description de « *fruits ligneux qui nous fournissent des boissons, des aliments et des parfums* » et qu'il est inutile de décrire davantage : les noix de coco, les ananas et les bananes. Sachant que la noix de coco était à l'époque inconnue du peuple grec, on ne peut nier l'authenticité du témoignage. En effet, en Occident, on ne trouve guère de mention de la noix de coco avant le quatorzième siècle, époque où l'Italien Marco Polo effectua ses célèbres voyages en Asie. Avec l'expansion de l'empire portugais aux quinzièmes et seizièmes siècles, elle deviendra populaire en Europe, puis plus tard en Amérique du nord. Ici Platon nous décrit donc un fruit dont il ignore lui-même le goût et jusqu'à l'aspect exact !

L'île principale de l'archipel possédait deux sources d'eau potable : l'une chaude, l'autre froide. La source d'eau chaude laissant présager une origine volcanique :

« (...) (Poséidon) lui-même embellit l'île centrale, chose aisée pour un dieu. Il fit jaillir du sol deux sources d'eau, l'une chaude et l'autre froide, et fit produire à la terre des aliments variés et abondants » (Extrait du *Timée*). « Cette région était, dans toute la longueur de l'île, exposée au midi et à l'abri des vents du nord ». On recherche donc ici une île dont les massifs montagneux sont surtout situés au nord, avec une plaine très ensoleillée car exposée plein sud. « On vantait alors les montagnes qui l'entouraient, comme dépassant en nombre, en grandeur et en beauté toutes celles qui existent aujourd'hui ».

Si l'on se base, en ce qui concerne Atlantys, sur les descriptions de l'ensemble des personnes qui en parle et qui l'ont soit vu, avant même que Platon n'écrive ses dialogues, soit entendu parler au travers de témoins ayant voyagé dans cette direction (ne se limitant pas, du coup, aux seuls textes de Platon), on est en droit de s'interroger et de se demander si finalement il n'y aurait pas une part de vérité dans l'information reçue par Platon et de mettre dès à présent à l'écart l'idée que ce texte soit une totale affabulation.

Cette civilisation aurait été une vaste île, ou un archipel d'îles plus exactement, où vivait un peuple civilisé et ambitieux à une période de l'Humanité où le reste des peuples vivait, lui, selon des lois tribales. Possédaient-ils réellement de grandes cités ?

La plus imposante, la capitale, que nous appellerons Poseïdopolis, et dont nous possédons une description absolument parfaite grâce à Platon, mais qui est également décrite dans d'autres récits, nous permet elle, cependant, de juger du niveau de culture atteint par cette civilisation ?

Les chiffres donnés dans ce chapitre laissent supposer, par un simple calcul mathématique, la taille probable en kilomètres carrés de l'île principale ou de l'hyper archipel. Chaque district fait 10 stades sur 10, ce qui donne une surface en kilomètres carrés de $1,4 \text{ km}^2$ par district. Il y a soixante mille districts (six myriades) soit une surface globale d'environ $84\,000 \text{ km}^2$. Cela correspond, selon l'un de mes confrères, à une surface comparable à celle de l'île de Cuba ($100\,860 \text{ km}^2$) !

Si l'on admet que chaque soldat représentait 1/3 des habitants, qu'il avait au moins une femme et un enfant par foyer et que l'on exclu la possibilité, improbable, qu'il n'y ait pas de célibataires dans les deux sexes, on peut estimer alors la population minimale de l'hyper archipel à au moins 10 millions habitants !

Dans l'espace méditerranéen, c'est parfaitement clair : il n'existe aucune île inconnue ou peu connue, dans notre Antiquité, qui ait put avoir pareille taille ! La densité de la population est exceptionnelle et n'a aucune comparaison possible dans aucun autre pays antique.

- **La vie politique en Atlantys**

La monarchie issue de Poséidon étant la base de l'Etat et sa légitimité, il est important de discerner l'origine de sa constitution.

« (...) Nous avons déjà dit, au sujet du tirage au sort que firent les dieux, qu'ils partagèrent toute la terre en lots plus ou moins grands, suivant les pays, et que les peuples établirent, en leur honneur, des temples et des sacrifices »

La terre entière une fois partagée entre tous (mais qui étaient ils ces « dieux » qui se partageaient ainsi la planète et à quelle période cela a pu avoir lieu ?), Poséidon pris possession, en ce qui le concernait, de l'île principale d'Atlantys et d'un nombre très important d'îles dans l'Atlantique d'une manière qui ne nous est pas dévoilée. Aux alentours de - 52 000 ans, il y établit son royaume, au centre de l'île principale de ce territoire marin.

L'île, voire l'hyper archipel, appartenait alors à un peuple qui vivait là bien avant l'arrivée du « dieu ». Platon nous en glisse d'ailleurs quelques mots que j'ai volontairement soulignés :

« (...) C'est ainsi que Poséidon, ayant eu en partage l'île Atlantide, installa les enfants qu'il avait eu d'une femme mortelle, Clito, dans un endroit de cette île que je vais décrire. Vers le centre de la plaine centrale de l'île, à une distance d'environ cinquante stades, se situait une montagne qui était partout de médiocre altitude. Sur cette montagne habitait un de ces hommes qui, à l'origine, étaient en ce pays nés de la terre » (la terre étant appelée « Gaïa » depuis des temps immémoriaux, était-ce un représentant du premier peuple civilisé, Shambala ?). Il s'appelait Evénor et vivait avec une femme du nom de Leucippe, ils engendrèrent une fille unique, Clito, qui venait d'atteindre l'âge nubile, quand son père et sa mère moururent ».

Poséidon, s'en étant épris, s'unit à elle et décida de construire un abri pour sa bien-aimée. *« Il fortifia alors la colline, où elle demeurait, en découpant le pourtour par des enceintes faites alternativement de mer et de terre, les plus grandes enveloppant les plus petites. Il en traça deux de terres et trois de mer et les arrondit en partant du milieu de l'île, dont elles étaient partout à égale distance, de manière à rendre le passage infranchissable aux hommes car on ne connaissait en ce temps là ni vaisseaux ni navigation ».*

« Il engendra cinq couples de jumeau mâles, les éleva, et, ayant partagé l'île entière de l'Atlantide en dix portions, il attribua au premier né du couple le plus vieux la demeure de sa mère et le lot de terres alentours, qui était le plus vaste et le meilleur ; il l'établit roi sur tous ses frères et, de ceux-ci, fit des souverains, en donnant à chacun d'eux un grand nombre d'hommes à gouverner et un vaste territoire. Il leur donna des noms à tous. Le plus vieux, le roi, reçut le nom qui servit à désigner l'île entière et la mer qu'on appelle Atlantique, parce que le premier roi du pays à cette époque portait le nom d'Atlas.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Tous ces fils de Poséidon et leurs descendants habitèrent ce pays pendant de longues générations (...) »

La légende veut que Poséidon ait eu ainsi de Clito (*Kleitos*) cinq couples d'enfants mâles :

1. Atlas et Gadir (Eumèlos, en grec)
2. Ampheres et Evemon
3. Mneseus et Autochton (jailli de la terre)
4. Elasippos et Mestor
5. Azaes et Diaprepes

« La postérité d'Atlas demeura toujours en honneur et seule déclina le roi des rois ».

Le plus âgé était désigné comme roi sur ses frères et transmettait ainsi son autorité au plus âgé de ses fils, de sorte qu'ils conservèrent la royauté dans la famille pendant de longues années. On peut déjà déduire que le royaume d'Atlantys était un royaume maintenu par l'hérédité, comme la plupart des monarchies avant le dix-huitième siècle. Il avait toutefois une particularité : afin de maintenir l'ordre sur l'ensemble de ses territoires et pour limiter l'ambition des neuf autres familles, ils avaient tous obtenu une sorte de sous royaume et régnaient en maîtres dessus, tout en étant vassalisés à l'aîné des frères. **Poséidon venait ainsi de fonder l'unique fédération monarchique connue à ce jour.**

Le royaume tout entier était divisé en sous royaumes, eux même divisés en soixante mille districts. L'on a une idée de la taille de ces districts et donc, en les additionnant, de la taille du royaume tout entier, mais l'on n'a aucune idée de la taille et de la position géographique des sous royaumes. Chacun d'eux comporte une cité où vit la famille royale des frères du roi principal que j'appelle l'Archi-roi :

« Poséidon divisa l'île toute entière en dix parties et donna à l'Aîné du premier couple, Atlas, la demeure de sa mère avec toute la campagne environnante, la plus vaste et la plus riche du pays et l'établit roi sur tous ses frères.

De ceux-ci, il fit également des rois et donna à chacun d'eux un grand nombre d'hommes et une grande étendue de territoire à gouverner sur l'île et en dehors. Ainsi l'extrémité est de l'île échue à son frère jumeau ainsi que la portion de terre continentale dans le prolongement cardinal de cette partie de l'île : La Gadirique, dont Gadir (Cadix) était la capitale du nom du frère jumeau d'Atlas ».

Chaque district disposait d'un chef suprême, qui représentait le sous-roi, mais aussi l'Archi-roi, puisque le sous-royaume était vassalisé. Il dirigeait le district un peu à la manière d'un Préfet aujourd'hui en France.

La structure de base était la caste (cela ne vous rappelle rien ?) qui n'était pas déterminée socialement par rapport à un niveau de richesse, mais par son importance dans la survie du royaume. Ainsi, l'armée devait elle être la caste la plus importante après celle des conseillers du roi. Mais la caste des agriculteurs ou des industriels (au sens minéral du terme puisque l'industrie se limitait à l'extraction des métaux et leur travail) ne devait pas non plus être une caste mineure.

L'individu ne comptait pas en soi, puisque l'idéal de cette société était basé sur la solidarité de tous pour tous, comme nous le verrons plus bas. La sécurité de l'individu et son bien être allait donc de soi. « *Or dans cette île, l'Atlantide, s'était constitué un empire vaste et merveilleux, que gouvernaient des rois dont le pouvoir s'étendait non seulement sur cette île toute entière, mais aussi sur beaucoup d'autres îles et sur des parties du continent. En outre, de ce côté ci du détroit, ils régnaient encore sur la Libye jusqu'à l'Egypte, et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. De plus, dans nos contrées, en deçà du détroit, ils étaient maîtres de la Libye (le Maghreb, comprenant le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye) jusqu'à l'Egypte et de l'Europe (jusqu'à la Grande Bretagne, limite du monde antique) jusqu'à la Tyrrhénie* » (La toscane, donc l'actuelle Italie, selon Hérodote).

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Atlantys entretenait donc des relations avec tous les pays qui l'entouraient. Ce que dit Platon de l'île, on le retrouve dans de nombreuses légendes un peu partout des deux côtés de l'Atlantique.

Conformément aux dires de celui-ci, Atlantys semblait avoir des relations harmonieuses avec ses voisins (au point que ceux-ci faisaient des présents lors de la grande réunion quinquennale - se rappeler dans les dialogues les statues offertes, *ndla*).

Les lois étaient la règle suprême dans cette organisation sociale et seules capables de résoudre les problèmes quotidiens de la vie. Si un sujet du royaume n'était pas content de l'application de la loi ou s'il considérait cette loi comme injuste, il inscrivait sa doléance sur un registre qui était présenté aux dix rois (dont l'archi-roi) lors de la grande réunion quinquennale. Tout habitant d'Atlantys avait un droit de vote et de doléance, sauf les étrangers résidant sur l'île et les habitants des colonies (pourtant les lois s'appliquaient aussi à eux). L'île et ses territoires renfermaient donc un grand nombre de riches villages peuplés d'égaux - les atlantes - et d'étrangers qui avaient toutefois le droit de posséder des terres et pouvaient même faire partie de l'armée. En revanche, ils ne pouvaient pas devenir hauts responsables ni participer à l'assemblée quinquennale.

Les lois essentielles étaient inscrites sur un pilier d'orichalque, aux abords du temple principal. Les autres lois étaient elles aussi gravées sur des piliers, mais l'on ne nous dit pas s'ils étaient partie prenante de la construction du temple ou simplement posé, sans participer à celle-ci, sur un espace précédant l'entrée de celui-ci. Un peu comme ces piliers ornementaux de la cour carrée du Louvre (mais en beaucoup plus haut). Les lois étaient souveraines et les enfreindre entraînait, pour certaines, la peine de mort.

Tous les cinq ans, une grande réunion se faisait au palais de l'île principale où se réunissaient alors les dix rois pour consulter les doléances, améliorer les lois et juger les cas nécessaires (probablement des cas importants ou graves car je ne pense pas

qu'on attendait cinq ans pour juger les problèmes courants). Les rois se réunissaient aussi au cours de cette période pour voter les nouvelles lois et abroger celles qui étaient devenues obsolètes. L'archi-roi avait un pouvoir de partage qui lui permettait, en cas de score égal, de départager les deux parties pour arriver à une majorité absolue de voix.

Lors d'une grande cérémonie, (où le taureau est très présent car il symbolisait la force à cette époque et jusqu'à tard dans l'Antiquité que nous connaissons - par exemple dans la civilisation crétoise), un sacrifice était offert à Poséidon sous la forme d'un taureau qu'il fallait attraper au sein d'un troupeau lâché dans une arène. Cette course se faisait sans autre arme qu'un bâton et une corde. Capturé, il était ensuite égorgé et son sang répandu sur la colonne d'orichalque, un peu comme une sanctification. La bête était ensuite équarterie, cuite et mangée par les dix rois et leur suite, en signe de dévotion. Cette cérémonie clôturait la grande réunion quinquennale, les lois nouvelles ou révisées étant désormais valables pour cinq ans.

L'essentiel de l'activité politique extérieure s'exprimait par la voie du commerce et donc par la voie du commerce maritime. En ce sens, on peut même dire qu'Atlantys fut une thalassocratie : une puissance politique fondée principalement sur la domination de la mer. Les thalassocraties traditionnelles dominent rarement l'intérieur des terres, cela pourrait expliquer pourquoi, si elle correspond bien à l'esprit repris par la civilisation des mégalithes, elle ne pénétra que très modérément dans l'intérieur des continents qui la bordaient.

Pour garantir cette puissance politique, au vu de l'étendue de sa zone d'influence, Atlantys a dû se bâtir une flotte impressionnante (1200 navires), dont une grande partie devait avoir une utilité mixte (transport de marchandises et transport de troupes), et une armée toute aussi extraordinaire.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Son armée, surtout défensive au départ, s'est étendue et s'est diversifiée pour garantir ses comptoirs, sur tous les territoires avec lesquels elle commerçait.

• Des valeurs morales hors du commun

Dernière civilisation antédiluvienne, pétrie de valeurs morales probablement issues de Shambala, via hyperborée, elle sombrera en emportant l'essentiel du contenu de ces valeurs qui avaient pourtant traversé les âges. Heureusement une faible partie de cette morale nous est quand même parvenue, par l'intermédiaire des récits des voyageurs et de Platon, et il faut bien avouer que nous sommes loin aujourd'hui d'avoir de si hautes aspirations et une solidarité aussi ancrée dans l'inconscient de la population.

Les civilisations antédiluviennes (et pas seulement Atlantys) ont hérité, au travers des moments difficiles qu'elles avaient passé depuis Shambala, d'une société socialement extrêmement soudée, découpée en castes cependant (ceci dit, les classes sociales de nos civilisations modernes ne répondent-elle pas aux mêmes aspirations ?), où chaque caste s'occupait d'une et d'une seule tâche, de préférence pour la vie entière. La répartition des activités assurait ainsi toutes les fonctions vitales de la civilisation afin de lui permettre de perdurer même dans les situations les plus dures. Les périodes glaciaires, depuis 100 000 ans, n'avaient pas épargné la population et nombre de fois les victimes s'étaient comptées par centaines de milliers.

Dans un monde hostile, et par son climat changeant et parfois cataclysmique, et par ses peuplades barbares et sanguinaires qui auraient tôt fait d'écraser cet oasis de paix, la société antédiluvienne s'était bâti un monde secret, distant des autres peuples, afin de se protéger des pillards et des violents. Ces civilisations n'étaient pas faibles, non, elles étaient pacifistes. Si elles possédaient une armée c'était dans un but uniquement défensif (au début tout au moins).

L'armée, visiblement, avait comme aujourd'hui un devoir de réserve et ne pouvait prendre parti. Elle était au service de la civilisation (ici d'Atlantys) et n'avait comme seul but que de lui permettre de survivre. Coûte que coûte. Le soldat, perçu comme le rempart ultime contre la barbarie, recevait un entraînement extrêmement poussé. Nous verrons quelle discipline suivait un soldat et vous comprendrez pourquoi ils étaient une force invincible. Une éducation stricte lui interdisait de posséder en quantité déraisonnable son propre or, argent ou tout autre bien. Ceci afin de ne pas créer chez lui un appétit insatiable pour les richesses et le pouvoir. On retrouve là les fondements de ce qui sera plus tard le fameux code d'honneur des samourais : *le code Bushido*.

Cependant, en contrepartie de leurs obligations de défense des citoyens, ils percevaient une juste rémunération, compte tenu de la lourde charge dont ils étaient investis. Cette paye était suffisamment élevée pour que chaque soldat puisse conserver sans trouble sa vertu morale et être libéré de toute autre préoccupation d'ordre matériel.

Autre fait marquant : dans une société, une communauté, qui devait se suffire à elle-même, la femme était normalement l'égale de l'homme, sans que la moindre question se pose sur sa corpulence ou ses aptitudes mentales, l'égalité semblait ne pas être un vain mot dans cette civilisation. On peut donc déduire qu'elle jouissait de pouvoirs identiques et que par conséquent il pu y avoir, plus tard dans le temps, des reines au sein même du pouvoir fédératif et à tous les postes à responsabilités dans l'administration ou l'armée.

Chaque individu étant investi d'une seule et unique tâche dans la société et cela durant toute sa vie, parce que c'était la condition sine qua non de la bonne marche de ce type de civilisation. Il n'y avait aucune objection. Chacun se sentait utile à tous et cela mettait tout le monde en sécurité. On choisissait librement, dans cette civilisation, son activité en fonction de ses prédispositions naturelles.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Pour assurer sa tâche, le sujet du royaume se devait de conserver un état d'esprit sain, il était donc éduqué dès son plus jeune âge dans le goût du savoir, de l'apprentissage de tout et cela tout le temps. La finesse d'esprit et de culture de chaque individu, fille ou garçon, était exacerbée par une éducation profonde à la musique et aux arts.

Pour conserver son esprit sain, il lui fallait aussi un corps sain. Ce fut chose faite lorsque ce peuple conçu, semble-t-il, la culture physique (et notamment la gymnastique) et l'équitation. Sont-ils les grands initiateurs de ce qui deviendra plus tard les arts martiaux ? Personne ne peut le dire, mais il est sûr (et même écrit) qu'ils faisaient un travail sur le corps, par la gymnastique notamment, pour permettre à celui-ci de soulager les tensions de l'esprit.

Concernant le rapport entre les hommes et les femmes, la société était soucieuse du bien-être sentimental de toutes et de tous. La morale de l'époque, elle, prônait d'assortir pour chaque homme une femme dont la nature se rapprochait le plus de la sienne. Une loi voulait qu'aucun mariage ne puisse avoir lieu si le couple était dépareillé. En fait, il ne pouvait y avoir de divorce car dans cette civilisation l'erreur de choix était mal vue. Le mariage était toutefois libre, si la personne semblait correspondre.

Il se heurtait toutefois à un a priori lié directement au comportement de l'individu dans la société : si la personne était asociale, il lui était interdit d'épouser quelqu'un qui soit son contraire, afin de ne pas faire souffrir psychologiquement son conjoint. Elle ne pouvait alors épouser que son pareil. Cela devait grandement limiter les emportements de chacun !

Un système de tirage au sort était appliqué lorsque la personne était célibataire pour éviter qu'une personne soit à l'écart de la société, reste seule. Il devait tout de même y avoir quelques endurcis, qui avaient décidé de rester célibataire, mais la majorité des célibataires devaient probablement l'être parce qu'ils le voulaient bien ou qu'ils étaient veufs ou veuves !

Parce qu'elle se voulait solidaire à l'excès, cette civilisation avait mis en place un tissu social très imbriqué où chaque personne était responsable de l'ensemble des autres.

La société antédiluvienne était une société où l'enfant d'un couple était l'enfant de tous, où chacun était responsable de son enfant mais aussi de celui des autres. Pour éviter les ghettos sociaux, les enfants étaient mélangés entre eux au sein des activités. Les associaient avec les autres, dans le but de tenter de permettre la création de liens sociaux entre eux et donc de réduire ainsi les inégalités de tempérament, pour annihiler les inégalités tout court.

Si, après plusieurs tentatives, des enfants n'arrivaient pas à s'accorder avec la majorité des autres, ils étaient alors répartis dans des groupes différents pour canaliser leurs défauts et utiliser ceux-ci comme avantages : souvent les acariâtres finissaient à l'armée où leur agressivité était alors canalisée tandis que les autres étaient dirigés vers le savoir et la politique, l'administration de la cité ou le commerce.

L'amour donné à un enfant était le même, que cet amour soit donné par ses parents ou par un membre quelconque de la communauté. On est ici à la limite de la philosophie hippie des années soixante dix, 11 800 ans avant les incroyables événements hippies lancés par Jerry Rubin, l'auteur du célèbre « *Just do it !* » !

Pour en finir sur la description sociale de cette civilisation, le partage est une loi sacrée : tous se considèrent comme membre de la même famille, chaque enfant, chaque homme ou femme se considérerait frère ou sœur, père ou mère, grand père ou grand-mère de tous les autres. La société atlantique avait aboli la famille comme base de l'organisation sociale et donné une place primordiale à la femme et aux enfants, à la collectivité, plutôt qu'à l'individu.

Il est impensable que Platon ait pu seulement imaginer ce concept qui était totalement inacceptable, à son époque, où la famille était au centre du concept social et où un pareil propos aurait causé un désordre et un tollé inimaginable.

Et ce n'est pas tout : Histoire d'heurter un peu plus notre modèle social actuel, l'argent, billet ou monnaie, le concept fiduciaire même, le capitalisme, le socialisme et toutes nos belles théories économiques et sociales n'existaient pas au sein de cette civilisation !

Les échanges au sein du pays se faisaient au moyen d'un type de troc extraordinaire : chacun prend ce qu'il a besoin en quantité suffisante et donne à tous ce qu'il produit en excédent, hormis une réserve raisonnable pour ses propres besoins. La rentabilité ici n'agit que pour la collectivité. L'individu agit pour elle et rien que pour elle. C'est la raison pour laquelle l'atlante n'a aucune considération, autre qu'artistique ou esthétique, pour l'or et l'argent, les pierres précieuses. Ce qui est précisé dans les textes de Platon mais aussi dans des textes plus anciens :

« (...) Pendant de nombreuses générations, tant que la nature du dieu se fit sentir suffisamment en eux, ils obéirent aux lois et restèrent attachés au principe divin auquel ils étaient apparentés. Ils n'avaient que des pensées vraies et grandes en tout point, et ils se comportaient avec douceur et sagesse en face de tous les hasards de la vie et à l'égard les uns des autres.

Aussi, n'ayant d'attention qu'à la vertu, faisaient-ils peu de cas de leurs biens et supportaient-ils aisément le fardeau qu'était pour eux la masse de leur or et de leurs autres possessions. Ils n'étaient pas enivrés par les plaisirs de la richesse et, toujours maîtres d'eux-mêmes, ils ne s'écartaient pas de leur devoir. Tempérants comme ils étaient, ils voyaient nettement que tous ces biens aussi s'accroissaient par l'affection mutuelle unie à la vertu, et que, si on s'y attache et les honore, ils périssent eux-mêmes et la vertu avec eux. Tant qu'ils raisonnèrent ainsi et gardèrent leur nature divine, ils virent croître tous les biens dont j'ai parlé »

Si cela se révèle exact, cela expliquerait pourquoi, dans les autres civilisations contemporaines de celle-ci (Jéricho, Cata Hüyük, LepenskiVir, etc.) on ne trouve aucune sorte de monnaie, ou autre substitut, provenant de cette civilisation ou pouvant lui être attribuée.

Les réalisations Architecturales et scientifiques qu'on lui attribue : entre le rêve de Platon et la réalité historique

Entre - 23 000 et - 11 600 ans avant le présent, Atlantys est, si l'on en croit les auteurs anciens, Platon et le *Livre des Morts* égyptiens, une civilisation structurée socialement, organisée politiquement, religieusement et économiquement. Sa puissance économique lui vient de sa capacité à gérer de manière optimale les ressources de son territoire alliée à sa domination évidente des mers, de par son avance technologique. Le niveau atteint par cette civilisation pourrait être comparé, avec une architecture toutefois plus massive, plus « cyclopéenne », à celui de la Grèce hellénique ou de l'empire romain. Ce qui, plusieurs milliers d'années avant ces civilisations, est tout simplement prodigieux !

Une description du degré de savoir faire architectural nous est rapportée par Platon : « *Or cette plaine avait été, grâce à la nature et aux travaux d'un grand nombre de rois au cours de longues générations, aménagée (...). Elle avait la forme d'un quadrilatère généralement rectiligne et oblong.*

Ce qui lui manquait en régularité avait été corrigé par un fossé creusé sur son pourtour. En ce qui regarde la profondeur, la largeur et la longueur de ce fossé, il est difficile de croire qu'il ait eu les proportions qu'on lui prête, si l'on considère que c'était un ouvrage fait de main d'homme, ajouté aux autres travaux. Il faut cependant répéter ce que nous avons oui dire :

Il avait été creusé à la profondeur d'un plèthre (31 m), sa largeur était partout d'un stade (185 m) et, comme sa longueur embrassait toute la plaine, elle montait à dix mille stades (1850 km).

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Il recevait les cours d'eau qui descendaient des montagnes, faisait le tour de la plaine, aboutissait à la ville par ces deux extrémités, d'où on le laissait s'écouler vers la mer. De la partie haute de la ville partaient des tranchées d'environ cent pieds de large (32 m) qui coupaient la plaine en ligne droite et se déchargeaient dans le fossé près de la mer. De l'une à l'autre, il y avait un intervalle de cent stades (18,5 km).

Ces tranchées servaient au flottage des bois descendus des montagnes vers la ville et au transport par bateaux des autres productions de chaque saison, grâce à des canaux qui partaient des tranchées et les faisaient communiquer obliquement les unes avec les autres et avec la ville ».

L'île principale, sur laquelle se trouvait la capitale, fut aménagée. Ils y construisirent des temples, les palais des rois, les ports, les chantiers maritimes et ils embellirent tout le reste de l'île (et donc de l'hyper archipel). Ils commencèrent par jeter des ponts sur les fossés d'eau de mer qui entouraient l'antique métropole, pour aménager un passage vers le dehors et vers le palais royal. Ce palais, ils l'avaient élevé dès l'origine à la place habitée par le « dieu » et par leurs ancêtres. Chaque roi, en le recevant de son prédécesseur, ajoutait à ses embellissements et mettait tous ses soins à le surpasser, si bien qu'ils firent de leur demeure un objet d'admiration par la grandeur et la beauté de leurs travaux.

A son apogée, cette civilisation construisait des temples et des palais de toute beauté : « *Le palais royal, à l'intérieur de l'Acropole, avait été agencé comme je vais le dire.*

Au centre même de l'Acropole, il y avait un temple consacré à Clito et à Poséidon. L'accès en était interdit et il était entouré d'une clôture d'or. Ce temple était long d'un stade (185 m), large de trois plèthres (93 m) et d'une hauteur proportionnée à ces dimensions, toutefois il avait dans son aspect quelque chose de barbare. (Ce qui est compréhensible puisqu'il est construit de manière cyclopéenne et non hellénique).

Le temple tout entier, à l'extérieur, était revêtu d'argent, hormis les acrotères, qui étaient d'or. A l'intérieur, la voûte était toute entière d'ivoire émaillé d'or, d'argent et d'orichalque. On y avait dressé des statues d'or, en particulier celle du dieu, debout sur un char, conduisant six chevaux ailés, et si grand que sa tête touchait la voûte. Puis, en cercle autour de lui, cent néréides sur des dauphins car on croyait alors qu'elles étaient au nombre de cent. Mais il y avait aussi beaucoup d'autres statues, consacrées par des particuliers. Autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or de toutes les princesses et de tous les princes descendants des dix rois et beaucoup d'autres grandes statues dédiées par les rois et les particuliers, soit de la ville même, soit des pays du dehors soumis à leur autorité ».

Les mesures données par Platon sont souvent considérées comme fantaisistes, voire exagérées. Pourtant si vous vous remémorez des railleries des vénitiens lorsqu'ils lisaient les récits de Chine rapportés par Marco Polo, vous vous rappellerez alors qu'ils étaient pourtant rigoureusement vrais !

La décoration des murs était effectuée par prélèvements dans le pourtour de l'île centrale et en dessous des enceintes, à l'extérieur et à l'intérieur de pierres de couleur. Il y avait des pierres blanches, noires et rouges. (NB : ces trois couleurs de roches sont encore très présentes aux Açores).

« Et tout en extrayant les pierres, ils construisirent des bassins doubles creusés dans l'intérieur du sol, et couvert d'un toit par le roc même. Parmi ces constructions les unes étaient d'une seule couleur. Dans les autres, ils entremêlèrent les pierres de manière à faire un tissu varié de couleur pour le plaisir des yeux et leur donnèrent ainsi un charme naturel ».

Concernant la gestion de l'eau de source et l'irrigation, une description du savoir-faire atlante laisse rêveur quand on imagine combien cette gestion a du être réfléchie, projetée, élaborée pour en arriver à un pareil niveau.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Ce n'est pas une simple rigole creusée dans la terre pour faire s'écouler l'eau mais un véritable réseau d'eau courante qu'ils ont admirablement conçu : *« Les deux sources, l'une d'eau froide et l'autre d'eau chaude, avaient un débit considérable et elles étaient, chacune, merveilleusement adaptées aux besoins des habitants par l'agrément et la vertu de leurs eaux.*

Ils les avaient entourées de bâtiments et de plantations d'arbres appropriées aux eaux. Ils avaient construit tout autour des bassins, les uns à ciel ouvert, les autres couverts, destinés aux bains chauds en hiver. Les rois avaient les leurs à part et les particuliers aussi. Il y en avait d'autres pour les femmes et d'autres pour les chevaux et les autres bêtes de somme, chacun d'eux étant disposé suivant sa destination.

Ils (ces bassins) conduisaient l'eau qui s'en écoulait dans le bois sacré de Poséidon, où il y avait des arbres de toutes essences, d'une grandeur et d'une beauté divine, grâce à la qualité du sol. Puis l'a faisait s'écouler dans les enceintes extérieures par des aqueducs qui passaient sur les ponts ».

Ils creusèrent depuis la mer jusqu'à l'enceinte extérieure un canal de trois plèthres de large, de cent pieds de profondeur et de cinquante stades de longueur, et ils ouvrirent aux vaisseaux venant de la mer une entrée dans ce canal, comme dans un port, en y ménageant une embouchure suffisante pour que les plus grands vaisseaux y pussent pénétrer.

En outre, à travers les enceintes de terre qui séparaient celles d'eau de mer, vis-à-vis des ponts, ils ouvrirent des tranchées assez larges pour permettre à une trière de passer d'une enceinte à l'autre et, par-dessus ces tranchées, ils mirent des toits pour qu'on puisse naviguer dessous car les parapets des enceintes de terre étaient assez élevés au dessus de la mer.

Le plus grand des fossés circulaires, celui qui communiquait avec la mer, avait trois stades (555 m) de largeur, et l'enceinte de terre qui lui faisait suite en avait autant.

Des deux enceintes suivantes, celle d'eau avait une largeur de deux stades (370 m) et celle de terre était encore égale à celle d'eau qui la précédait. Celle qui entourait l'île centrale n'avait qu'un stade (185 m).

Quant à l'île où se trouvait le palais des rois, elle avait un diamètre de cinq stades (925 m). Ils revêtirent d'un mur de pierre le pourtour de cette île, les enceintes et les deux côtés du pont, qui avait une largeur d'un plèthre (31 m). Ils mirent des tours et des portes sur les ponts et à tous les endroits où passait la mer ».

« (...) et voilà comment tout était disposé autour du palais des rois : quand on avait traversé les trois ports extérieurs, on trouvait un mur circulaire commençant à la mer et partout distant de cinquante stades (9250 m) de la plus grande enceinte et de son port. Ce mur venait fermer au même point l'entrée du canal du côté de la mer (...) »

Le concept de fortification, d'aménagement urbain, en forme de cercles concentriques est en quelque sorte, si l'on accepte l'hypothèse d'une existence possible de cette civilisation, sa « marque de fabrique ». L'architecture de sa capitale en témoigne. Les archéologues classiques attribuent, pour l'instant, à la civilisation dite des mégalithes, postérieure à Atlantys, le concept de fortification en cercles concentriques. Il y a de fortes probabilités pourtant pour que la civilisation atlante soit l'ancêtre de cette civilisation, laquelle, en souvenir de ce passé prestigieux scientifique et culturel dont elle a hérité, aurait bâti ses propres monuments en s'inspirant de ce savoir architectural issu d'Atlantys, mais sans toutefois parvenir au même degré de perfection.

N'oublions pas qu'il est plus que probable que l'élite atlante aient été dispersée lors de l'exode liée à l'engloutissement de ses terres et que ceux, qui vécurent en « naufragés », n'avaient pas toutes les données entre les mains, ni le savoir, ni la main-d'œuvre, permettant de reproduire à l'identique.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il n'est pas important que les anneaux soient de terre ou d'eau, qu'ils soient circulaires ou carrés. C'est l'idée de cercles concentriques qui est importante et novatrice. Elle prévaudra jusqu'au Moyen-âge (le château - terre, entouré de ses douves - eau). Leurs constructions étaient peut être un moyen de marquer leur zone d'influence de leur sceau voire un symbole de soumission des peuples qui se plaçaient alors sous leur bannière.

N'ayant laissé à l'intérieur des terres continentales que très peu de traces de leur civilisation et aucune d'eux, à peine quelques exemples de leurs monuments, il est évident que ce peuple était bien un peuple de marins et qu'il n'était pas désireux de trop s'éloigner de son élément naturel. Je ne vais pas ici forcer le trait et prétendre que toutes constructions de ce type sont atlantes ou mégalithiques, mais je suis persuadé que beaucoup d'entre elles sont inspirées d'un concept plus ancien que les civilisations qui ont suivi ensuite celle des mégalithes.

Ces civilisations antédiluviennes, dont Atlantys est la dernière représentante digne de ce nom, avaient institué le monument, l'édifice, en règle civilisatrice. La vague de la civilisation des mégalithes, dont elle est certainement l'ancêtre, a vu une technique architecturale imposante envahir le monde. Cette technique de construction, empreinte de gigantisme, il faut bien le reconnaître, garde encore bien des secrets sur ses méthodes d'assemblages et d'élévation : à l'heure actuelle il nous est impossible de bâtir de pareils monuments.

Il est facile de souligner les traits principaux de caractère de ce peuple, même retourné presque à l'état primitif : Ils furent industriels, commerçants et intrépides. Ils étaient forcément un peuple plus ancien que ceux qu'ils rencontraient au gré de leurs explorations car à cette époque la navigation était quelque chose d'hasardeux pour les autres peuples qui n'en avait pas eu besoin jusqu'alors et qui étaient très en deçà du niveau de la civilisation atlante dans ce domaine. La civilisation des mégalithes a concouru à transmettre ce savoir et laissé des traces durables de son héritage atlantique, et cela bien plus profondément que ses

ancêtres en dépassant la limite occidentale du monde et en répandant sur celui-ci ses menhirs, cromlechs et dolmens.

A la question : « Les atlantes, si l'on peut prouver leur existence, ont-ils influencé les peuples voisins dans l'art de construire ? », il est difficile de répondre car l'Histoire reste encore floue dans ce domaine. Il y a peut être du vrai, mais le plus difficile est de mettre en évidence cette influence pour l'isoler comme spécificité de cette civilisation. Atlantys a pu influencer, en plus de l'Europe occidentale, l'art architectural des Amériques, quand on connaît la proximité des ruines submergées de Bimini. Ces ruines, de plus, n'ont rien de rudimentaires lorsqu'on les observe de près.

On trouve par exemple, sur les hauts fonds de Bimini des rochers qui n'en n'ont que l'apparence, Un des rochers posés sur le fond, qui semblait n'avoir rien de particulier où même un plongeur n'aurait pas fait immédiatement la différence, s'est révélé être la tête d'une gigantesque statue (voir page centrale). Seul un œil exercé permet de distinguer très nettement la tête d'une statue, couchée sur le côté droit au sol. Le personnage a l'air chauve, à moins que ce soit sa nature. Peut être est-ce une divinité ? On voit bien ses deux yeux, celui de gauche est encore bien visible. Sur le côté gauche on aperçoit aussi ce qui pourrait être son oreille. Que peut bien faire au fond de l'eau, aux Bimini, une statue dont le style préfigure le futur style hellénique et dont l'âge est estimé à plus de 10 000 ans ?

Si c'est bien le cas, alors cette influence civilisatrice n'aurait elle pas pu donner l'inspiration aux peuples amérindiens et européens qui auraient ainsi construit, sur la base de modèles observés, des forteresses comme Sacsahuaman, Cuzco, Tiahuanaco, au Pérou, Teotihuacan au Mexique, mais aussi les constructions colossales de San Augustin en Colombie et plus tardivement l'acropole de Tirynthe, en Grèce, vieille de 7000 ans et dont les habitants du quatrième millénaire avant le présent croyaient les murailles construites par les cyclopes de Lycie !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

N'est ce pas des murailles de l'acropole de Tirynthe que nous est venu le terme de « murs cyclopéens » pour désigner des murs dont les pierres, de grande taille, ne sont pas équarries ?

Cette acropole, située sur une proéminence de 20 m au dessus de la plaine environnante, mesure 300 m sur 100. Le palais semble, lui, avoir été détruit à l'âge du Bronze. Les murailles, épaisses, sont parcourues par des galeries, dont les blocs de pierre sont assemblés astucieusement pour former une voûte en ogive. La salle de bain du palais présente une caractéristique intéressante : son sol est composé d'une unique dalle de schiste dont le poids est évalué à 20 tonnes !

Les murs de Mycènes (en Grèce), ceux de Filitosa, en Corse (France), ceux de Mohenjo-Daro (Pakistan) dans la vallée de l'Indus ou ceux de Byblos en Phénicie (actuel Liban) sont tous de la même veine, de la même inspiration mégalithique mais datent évidemment d'une période plus récente, plus proche des débuts de l'Histoire telle qu'elle est définie aujourd'hui (que l'on situe classiquement vers - 8500 ans BP).

Une puissance maritime incontestable

Il est certain que la civilisation antédiluvienne d'Atlantys n'a pu être connue des peuples de la terre que parce qu'elle est venue à eux. Les distances à cette époque ne pouvaient être franchies ni facilement ni rapidement. Il faut s'en remettre à la logique plus qu'aux textes de Platon qui, je le rappelle, n'est pas l'auteur de la traduction, que celle-ci fut surtout faite par les interprètes de Saïs pour Solon et que l'on ne peut exclure la possibilité d'une interprétation faite par les prêtres à partir de la légende originale.

Il ne faut pas perdre de vue que les textes inclus sur les colonnes du temple de *Neith* ne sont pas là depuis une éternité, mais depuis que le temple a été bâti. Celui-ci ne peut être antérieur à la date de naissance de la ville de Saïs, elle-même née apparemment en - 6000 BP. Saïs (en grec ancien Σάϊς) est le nom donné par Hérodote, dans son chapitre II de son livre *Histoires* à la ville

antique de Saou (nom hiéroglyphique). Le site porte aujourd'hui le nom arabe de *Sà el-Hagar*. Elle est postérieure de plus de 6000 ans à la date présumée de la grande migration des atlantes. D'où est venue cette légende, de quelles archives ? Peut-être de la bibliothèque d'Alexandrie, avant que celle-ci ne subisse son premier incendie. Mais cela n'indique pas qui a apporté cette information aux égyptiens.

Du port principal d'Atlantys, situé près de la capitale, Platon nous apporte les précisions suivantes : *« Quand on avait traversé les trois ports extérieurs, on trouvait un mur circulaire commençant à la mer et partout distant de cinquante stades de la plus grande enceinte et de son port. Ce mur venait fermer au même point l'entrée du canal du côté de la mer. Il était tout entier couvert de maisons nombreuses et serrées les unes contre les autres et le canal et le plus grand port étaient remplis de vaisseaux et de marchands de tous les pays du monde et de leur foule s'élevaient jour et nuit des cris, du tumulte et des bruits de toute espèce ».*

Concernant sa marine, il décrit *« des arsenaux pleins de trières et de tous les agrès nécessaires à celles-ci, le tout parfaitement apprêté. L'ensemble était disposé autour du palais des rois ».* Si l'on se fie aux textes de Platon, lors de la création d'Atlantys, donc bien avant la description que nous venons de voir de son port, Poséidon avait créé une triple enceinte faite d'eau autour du palais royal *« de manière à rendre le passage infranchissable aux hommes; car on ne connaissait encore en ce temps-là ni vaisseaux, ni navigation ».*

Il n'était donc pas possible de franchir (autrement qu'à la nage) les trois cercles concentriques qui ceinturaient l'île sacrée. Cette barrière a été levée par le peuple lui-même lorsqu'il fut décidé de poser des passerelles et des ponts au dessus de ces cercles d'eau, rendant ainsi l'île sacrée accessible par voie de terre.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Si à la création d'Atlantys on ne semble pas connaître pas la navigation (selon Platon), c'est peut être que celle-ci est soit inconnue (improbable, au vu de la migration avérée de sapien au canada), soit utilisée par un nombre réduit de personnes, soit encore qu'on en avait dissimulé la possibilité pour éviter les malveillances. Mais alors quand débuta-t-elle officiellement ?

Nous l'ignorons car le début de celle-ci du être une épreuve importante, un défi, pour le premier homme qui se lança dans l'aventure. Ce qui est sûr, c'est que le premier exode de Shambala fut réalisé par voie de terre, donc sans usage de navires.

A partir de la fondation d'Hyperborée, le doute s'installe quand au non-usage de cette possibilité. Certes, la glace fut toujours un obstacle à la navigation, même avant le cataclysme, mais la navigation devait avoir cours car Hyperborée était, à l'instar d'Atlantys, un hyper archipel ou tout au moins possédait nombre d'îles et je ne vois pas comment ils auraient fait pour les relier entre elles sans ce moyen. De plus, concernant Atlantys, une évidence nous oblige à relativiser l'affirmation de Platon. Etant sur un archipel, comment le peuple d'Evenor et de Leucippe avait-il atteint l'île lors de leur propre installation, bien avant Poséidon ? La plus ancienne embarcation retrouvée à ce jour date de - 52 000 ans, ce qui est une indication mais pas forcément une certitude. (Il faut s'attendre à d'autres découvertes du genre et datées de manière plus ancienne encore). Après, c'est le vide infini des abysses du temps.

On peut supposer, au vu des informations fournies par Platon, qu'Atlantys naquit entre - 55 000 et - 30 000 ans BP (date à laquelle naquit Mu, ce qui expliquerait les nombreuses similitudes). Mais si ce peuple est devenu le conquérant des mers que l'on suppose, comment a-t-il fait pour passer de l'ignorance à l'expertise ?

Il suffit, encore une fois, d'oublier notre époque et ses repères et de se transporter dans la leur : traverser une rivière signifiait déjà savoir nager, sinon c'était la mort. C'est probablement la première tâche à laquelle l'homme de l'époque s'attela. Oui, mais lorsque la rivière devient fleuve ? Comment traverser à la nage une telle étendue et surtout comment ne pas être emporté par le courant ?

Il fallu probablement plusieurs tâtonnements et beaucoup d'observations avant qu'un être humain se lança à l'assaut d'une pareille entreprise. Il observa probablement des troncs d'arbres ou des branches dériver le long du fleuve et constata qu'ils flottaient. Encore fallait-il ensuite monter dessus, les chevaucher, et chercher un moyen de diriger ces corps flottants. Le tout sans tomber à l'eau bien sûr, en cas de retournement imprévu !

Ce n'est probablement qu'après avoir compris que pour gagner en flottabilité, pour gagner en place, il lui fallait éviter le tronc d'arbre (il pouvait, de plus, emporter quelqu'un ou quelque chose avec lui) que l'Homme commença véritablement à appréhender ce nouveau moyen de déplacement. Il perfectionna donc son art nouveau en se lançant dans la confection de radeaux en roseaux, plus facile à créer que de tailler dans la masse d'un tronc, ce qui lui donna la possibilité de voyager plus confortablement et en transportant une charge plus importante sur les rivières et les fleuves.

Le défi n'était pas gagné pour autant. Certes, il pouvait désormais se transporter sur des distances considérables mais sans pour autant pouvoir revenir à son point de départ et sans jamais s'éloigner des terres. La mer et l'océan lui étaient totalement interdits, tronc ou radeau s'y briserait à la première lame, car il n'avait pas encore trouvé le moyen de contrôler sa trajectoire.

C'est là qu'intervint probablement la découverte ingénieuse de la godille pour la navigation en eaux basses : une rame à long manche, voire un simple piquet très long pouvant toucher le lit de

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

la rivière pour s'y appuyer et ainsi imprimer un mouvement à l'embarcation. Cette invention allait donner naissance plus tard aux avirons puis aux rames et surtout à un instrument obligatoire pour la mer ou l'océan, la rame qui va permettre d'orienter son embarcation : le gouvernail.

Désormais sa mobilité à l'intérieur de son territoire est grande. Il redescend les rivières et les fleuves et avec sa godille et ses rames et peut remonter le fleuve à contre-courant et donc revenir à son point de départ, lorsque le courant n'est pas trop fort. La véritable découverte qui va lui permettre de partir à la découverte de sa planète, l'Homme va la faire à ses dépens : face à une mer houleuse, une mer en tempête, pas une de ses embarcations ne supportent le choc et systématiquement elles se retournent quand elles ne se brisent pas ! Quel est donc cette force qui oblige en cas de forte houle son bateau à se retourner ?

Il vient de découvrir le roulis et le tangage, un balancement de gauche à droite et un balancement d'avant en arrière qui s'amplifient lorsque la mer s'agite. C'est là qu'il va mettre au point la quille, sorte de frein limitant le roulis, l'étrave, relèvement important de la coque à l'avant, et la poupe qui est aussi un relèvement de la coque mais par l'arrière afin de ne pas prendre d'eau lors des tempêtes.

La dernière étape de la maîtrise de son embarcation viendra avec la voile qui lui permettra d'économiser ses forces et de laisser porter son embarcation par les vents dominants le long des courants marins. On a des traces de radeau à voile datant de - 9000 ans avant le présent.

Plusieurs milliers d'années se sont écoulées depuis le moment où il chevaucha un tronc d'arbre pour redescendre la rivière. Plusieurs milliers d'années ? Oui, mais pas pour tout le monde. Certains hommes, vivant sur un hyper archipel très étendu, sur un océan aux tempêtes farouches, ont du apprendre beaucoup plus vite que les autres.

Ils n'étaient pas forcément, à la base, **plus** doués que les autres peuples de la terre, mais simplement ils n'avaient pas d'autre choix pour survivre. Il leur était nécessaire de communiquer d'une île à l'autre pour pouvoir chasser, cueillir et, pourquoi pas, cultiver. Seules, les ressources d'une île n'y suffisaient pas, mais celles de l'archipel tout entier sûrement ! Ils apprirent donc à naviguer et à pêcher, dans l'intérêt de leur civilisation, de leurs échanges internes mais aussi du commerce avec les autres peuples. Quand la lente montée inexorable des eaux débuta, ils n'eurent pas d'autre choix que de se confectionner des embarcations pour chercher une nouvelle terre d'asile. Ils entreprirent ce qui était pour eux le plus périlleux des défis mais pour l'Humanité le plus important évènement jamais arrivé depuis que l'Homme avait décidé d'explorer sa planète : ils entreprirent de naviguer sur les océans et de les explorer. Peut être, sur la fin, en vue de trouver une terre d'accueil.

Pour preuve que la navigation hauturière n'était pas quelque chose de vraiment exceptionnelle à cette époque, l'exemple du cauri. : C'est un coquillage utilisé encore jusqu'à une date récente comme monnaie en Inde et au Sénégal. Il fut connu de nombreuses civilisations antiques puisqu'on le retrouve en Chine, en Afrique noire et berbère, en Amérique, dans presque toute l'Océanie et même en Italie où il fut retrouvé aux côtés de restes humains datant de - 30 000 ans BP, dans la grotte de Grimaldi, en Italie, près de la frontière française, aux bords de la Méditerranée. Qu'a-t-il donc d'exceptionnel ? Rien de particulier en soi, si ce n'est qu'il est originaire d'une région parfaitement déterminée de l'Océan Indien **et de celle-ci seulement** : les îles Maldives.

La navigation hauturière nécessitant le calcul de sa position sur les mers, induit automatiquement, avec l'amélioration des techniques (déjà à cette époque) la création et l'emploi d'instruments de navigation pour calculer sa position géographique. Il s'agit ensuite de créer une méthodologie pour pouvoir s'orienter vers le cap choisi afin d'atteindre sa destination.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En 1900, des pêcheurs d'éponges découvrent par hasard l'épave d'un navire romain par 60 m de fond au large de l'île grecque d'Ancythère. Parmi les débris provenant de la carcasse et remontés à l'air libre : de nombreuses amphores, statues en bronze et en marbre, et des pièces de bronze corrodées, enchâssées dans les vestiges d'une boîte probablement en bois qui, elle, ne sera pas conservée (voir pages centrales). L'ensemble de cette « boîte » mesure environ 21 cm de haut pour 16 de large et 5 d'épaisseur. Une fois dégagée de ses concrétions, l'ensemble est daté (à partir des objets trouvés avec elle) entre - 2100 et - 2080 ans BP. Afin de dater avec davantage de précision, une expédition de la « *Calypso* », de l'équipe de Jacques Yves Cousteau, replonge sur les lieux de la découverte en 1976.

Il résulte de ces nouveaux travaux, et surtout des monnaies retrouvées incluses dans des gangues calcaires, que le bateau était romain et qu'il transportait le trésor artistique de la ville de Pergame (en Asie mineure, l'actuelle Bergama en Turquie) au titre de butin. En effet, la ville s'était rebellée et l'armée romaine venait de la détruire et de la piller. En route de Pergame à Rome, le navire vint se perdre sur les côtes d'Anticythère, sans doute coulé par une de ces terribles tempêtes qui sévissent quelquefois sur la mer Égée.

Derek de Solla-Price, chercheur anglais, en 1959, eut une autorisation d'analyse de l'instrument trouvé. Par l'emploi d'une désoxydation électrolytique, il dégagea les éléments de la machine : cadrans, aiguilles, une vingtaine d'engrenages (qui avait été découpés avec une précision surprenante dans des plaques de bronze de 2 mm d'épaisseur) et les différentiels d'entraînement du mécanisme manuel. Pour lui : « *La machine d'Anticythère ressemble à une horloge astronomique, sans balancier. Elle a été conçue comme une machine à calculer qui permet d'obtenir instantanément des renseignements sur les phases de la lune, la position des planètes et sur les cycles cosmiques* ».

Examinant cette découverte avec un regard néo-diffusionniste, je suis tenté de dire que cet instrument est trop complexe pour pouvoir être attribué, sans autre analyses, aux grecs ou aux romains : Ces civilisations n'ont pas vraiment brillé par leurs découvertes technologiques. Par contre, qu'elles puissent acquérir un savoir ancestral et en faire ensuite usage pour leur utilité personnelle, je veux bien accepter cette version. Et cela, d'autant plus que les romains avaient rapporté cet instrument du pillage de Pergame, territoire de l'empire romain, certes, mais pas lieu de culture romaine à l'origine.

L'hypothèse du génie solitaire qui aurait conçu cette machine, sur sa seule intuition, est séduisante. Toutefois même un génie (et celui-là en serait vraiment un de la plus belle espèce !) se réfère à des acquis antérieurs. Comme le disait l'écrivain Arthur C. Clarke : *« Si la perspicacité des grecs de l'Antiquité avait été à la hauteur de leur ingéniosité, la révolution industrielle aurait commencé 1000 ans avant Christophe Colomb ! »*

Il reste que l'on est en droit de se demander qui fut le réel inventeur de cette machine. Bien que l'on attribue le système de calcul à un système en vogue à l'époque, une adaptation de la machine à ce système a pu être effectué sans pour autant que la machine soit d'origine grecque ou même de la Méditerranée. Le mystère reste entier et la question totalement ouverte.

En dehors de cette trouvaille, il faut le reconnaître, pas banale, d'autres furent réalisées depuis presque 2000 ans, notamment des copies de cartes originales réalisées par de mystérieux voyageurs et qui ont survécu à la destruction des bibliothèques antiques dans lesquelles elles étaient au départ conservées. Certaines indiquent les côtes du continent américain quelques 15 000 ans avant sa découverte !

Il est clair que là, ni la Grèce, ni Rome, ni aucune autre civilisation, orientale fut-elle, ne peut revendiquer une quelconque paternité de ces artefacts. On ne peut donc attribuer pour l'instant qu'aux atlantes (à défaut de mieux), dernier peuple marin avant

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

l'arrivée de nos civilisations postdiluviennes l'élaboration de ces cartes marines, extrêmement précises, car elles semblent établies à une période où l'Europe était en pleine barbarie, où n'existaient pas encore les civilisations occidentales de Tartaria, Karanovo et LepenskiVir, ni même celle de Catal Hüyük, en Anatolie (Turquie) et dont les fameux portulans ne seraient en fait que des copies.

De telles cartes sont actuellement conservées à la Bibliothèque du Congrès des Etats-Unis et dans divers pays du monde, notamment à la Bibliothèque Nationale de France. Elles constituent indéniablement un hommage direct aux connaissances nautiques et scientifiques d'un peuple ayant vécu bien avant ce que nous considérons comme le début de l'Histoire. De plus, elles confirment le récit de Platon et d'autres écrivains sur les voyages maritimes autour du monde à cette époque. Certaines cartes décrivent le littoral antarctique, mentionnant des fleuves côtiers, des baies et des montagnes intérieures qui reposent aujourd'hui à plusieurs milliers de mètres sous la glace !

Charles Berlitz précise d'ailleurs, dans son ouvrage *L'Atlantide retrouvée*, qu'une recherche effectuée dans la mer de Ross, avec prélèvements de «carottes», aurait révélé que la côte antarctique était libre de glace, il y a environ 10 000 ans.

De plus en plus de documents découverts dans les pays méditerranéens, (des cartes des mers et des océans) resurgissent à travers toute l'Europe à la suite de la chute de l'Empire Byzantin et de Constantinople, sa capitale, renversés par les turcs en - 547 avant le présent.

Si ces cartes sont établies par des cartographes d'il y a au plus 2000 ans, en contrepartie, il est clair que leurs renseignements eux datent d'une période beaucoup plus vieille et la question que l'on est en droit de se poser est la suivante : « Où se sont-ils procurés ces renseignements ? ».

La carte de Ptolémée datant de l'an 200 (- 1800 BP) semble inspirée d'une carte plus ancienne et montre le Groenland quasi-libre de glace ainsi que des glaciers en Suède tels qu'ils étaient il y a 10 000 ans.

La carte de Dulcert, datant de 1339 (- 661 BP) est d'une rare précision sur le découpage des côtes méditerranéennes, sur l'aspect de l'Europe, en partant de l'Irlande et en allant jusqu'en Russie. Les latitudes reportées sont particulièrement exactes et l'erreur maximale, en ce qui concerne le report des longitudes, ne dépasse pas le demi degré d'arc !

La carte de Nicolas Zeno Jr, l'original, date de 1380 (- 620 BP), il fut recopié en 1558 (- 442 BP) et montre le Groenland sans glaces avec ses montagnes et ses îles, inconnues encore aujourd'hui !

La carte d'Andréa Benincasa, qui a été redécouverte en 1482 ? (- 518 BP?), positionne les Antilles à l'endroit même où se trouve théoriquement l'hyper archipel atlante ainsi qu'une « île sauvage » et une troisième île, qui ne porte, elle, aucun nom. Sur cette carte, le recul des inlandsis du nord de l'Europe est déjà très avancé.

La carte d'Ichudi Ibn ben Zara date de 1487 (- 513 BP). La précision des longitudes sur cette carte est stupéfiante. Elle présente l'Europe du nord et son inlandsis tel qu'ils étaient il y a 12 000 ans environ. On y voit des îles, dans la Méditerranée, qui occupent toujours la même position aujourd'hui mais qui ont été submergées lors la dernière déglaciation.

Une carte remise par un navigateur anonyme au Roi Henri VII en 1500 (- 500 BP) montre le Nouveau Monde attaché à la Chine, mais surtout place les Antilles sous le nom d'Atlantis ! Cette carte nous réserve des surprises car elle présente le Sahara non comme un désert, mais comme une terre fertile couverte de rivières, de bois et de lacs.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cette situation a bel et bien existé mais n'existe plus depuis une période comprise entre - 5000 et - 3500 ans avant aujourd'hui. On retrouve d'ailleurs ces paysages sur les peintures rupestres des grottes de Tassili, en Algérie.

La carte du portugais De Carneiro date, elle, de 1502 (- 498 BP) et nous montre les côtes d'Afrique. Il semble qu'elle ait été conçue avec un système de grilles qui utilise la trigonométrie sphérique que l'on a retrouvée aussi sur une carte gravée sur un pilier, en Chine. Cette technique ne sera toutefois maîtrisée dans notre civilisation qu'au dix-huitième siècle !

La carte du portugais Jorge Reinol date de 1510 (- 490 BP) et reporte avec précision les longitudes sur l'Océan Indien et même instaure une ligne verticale imaginaire qui sera exactement à la position du premier fuseau horaire, celui de Greenwich.

La carte du monde d'Oronteus Finaeus en 1531 (- 469 BP) présente l'Antarctique, avec non seulement les coordonnées longitudinales correctes, mais des rivières, des vallées et des rivages à leur exacte position sous la glace ! C'est un aspect incroyable du continent qui est libre de la majorité des glaces qui l'enserrent aujourd'hui. La carte semble indiquer également le Pôle Sud ! Cette précision dans le découpage des côtes fait remonter l'original duquel elle s'inspire d'au moins 8000 ans.

Les cartes dites de Piri Reis soulèvent elles aussi de très nombreuses questions. Les deux exemplaires du recueil de ces cartes, datent de 1513 (- 487 BP). Ces exemplaires sont conservés au musée de Berlin et, bien que certifiés comme étant des originaux car il y en eu de nombreuses copies, ils semblent être eux-mêmes des copies. Ils rassemblent plusieurs cartes du monde antique. En 1520 (- 480 BP), Muhiddin Piri Reis, dit l'Amiral Piri Reis, né en 1470 (- 530 BP) et mort en 1554 (- 446 BP) publiait en Turquie ce recueil de cartes, baptisé « *l'Atlas Bahriyye* » (destiné aux navigateurs). Cet atlas, en peaux de chevreuil, contient de nombreuses cartes additionnées de notes en marge.

Il fut redécouvert par Halil Edhem, directeur des musées nationaux, le 9 novembre 1929 (- 71 BP) au Palais de Topkapi, à Istanbul (Turquie). Dans ses notes, Piri Reis révèle l'origine de ses cartes : Lors d'une bataille navale entre l'Espagne et la Turquie, en 1501 (- 499 BP), un officier turc fit prisonnier une personne possédant tout un lot de cartes étranges qui, selon les dires du prisonnier, avait été confiés à Christophe Colomb pour entreprendre son voyage en Amérique (cartes confiées par l'Eglise, seule détentrice du savoir antique, à l'époque ?).

Ces cartes, assemblées, forment une carte générale du Monde dans laquelle la distance entre l'Amérique du sud et l'Afrique y est indiquée avec une précision impossible à obtenir pour l'époque. Elles dévoilent clairement la côte de l'Amérique du sud, alors encore inconnue à cette époque. Celle-ci est à un emplacement et à une distance correcte de l'Espagne et de l'Afrique. La côte de l'Antarctique est représentée telle qu'elle existe aujourd'hui, sous les glaces qui la recouvrent. Les contours du continent y sont libres de toute glace, or la confirmation de ce tracé des côtes ne sera confirmé qu'après l'expédition anglo-suédoise de 1949 (- 51 BP). Ce continent ne sera découvert, lui, qu'en 1818 (- 182 BP), soit 305 ans après la conception supposée de la carte. L'Antarctique y est représenté sous l'aspect de deux (ou trois) îles alors que celui-ci est actuellement recouvert d'une épaisseur de 1500 m de glace rendant impossible cette information ! Ce n'est que récemment qu'une expédition polaire française conduite par Paul Emile Victor a pu démontrer que l'Antarctique était effectivement composé de deux îles.

Ces cartes sont normalement impossibles à concevoir tant pour l'époque qu'elles représentent que pour la période à laquelle elles ont été recopiées et cela pour des raisons essentiellement historiques ou techniques. Le professeur Charles Hapgood, de l'université du New Hampshire, étudia les cartes attentivement et découvrit qu'elles furent établies au moyen de la trigonométrie sphérique, technique qui permet de reproduire des coordonnées longitudinales correctes. Seul hic, comme dit plus haut, ce procédé ne sera découvert qu'au milieu du dix-huitième siècle.

Mais les cartes de Piri Reis sont aussi incroyables parce que :

- L'île de Marajo, à l'embouchure de l'Amazonie n'a été découverte qu'en 1543 (- 457 BP)
- Les îles Malouines (Tristan d'Acunha) ne seront découvertes, elles, qu'en 1592 (- 408 BP)
- Les Andes et le lama, animal typique du lieu, y sont représentés et, à cette époque, on ignorait jusqu'à leur existence.
- Les grandes îles au dessus de l'équateur, inconnues à cette date, sont en fait les îles St Pierre et St Paul ou du moins ce qu'il en reste depuis la montée des eaux de l'océan.

Arlington H.Mallery, cartographe américain, a demandé en 1957 (- 43 BP) à l'Office Hydrographique des Etats Unis d'étudier cette carte. Les résultats de l'étude laissent pour le moins perplexe. (Commentaires du Commandant Larsen de O.H.USA) :

« Nous avons vérifié les divers éléments de la carte de Piri Reis, il semble que les contours qu'elle décrit et le niveau de glaciation qu'elle présente fait remonter sa conception à un peu plus de 10 000 ans.

La présentation met en évidence l'usage de la trigonométrie sphérique, inconnue à cette époque et même durant l'antiquité, sauf certains cas aujourd'hui encore inexpliqués. La seule explication probable, mais impossible, sous-entend le survol du monde ou, plus plausible mais encore plus incroyable : une maîtrise hors du commun et selon une technique encore inconnue à ce jour du calcul : le relevé géodésique tridimensionnel établi sans faire appel, en pratique, à la troisième dimension, la hauteur ! Nous avons, aussi étonnant que cela paraisse, fait usage de la carte pour corriger des erreurs sur les cartes contemporaines. »

La liste de ces portulans incroyables continue avec la carte de Hadji Ahmed, découverte en 1550 (- 450 BP), qui présente un contour plus correct de la côte ouest de l'Amérique du nord et mentionne également une terre entre la Sibérie et l'Alaska suggérant l'antiquité extrême de la carte originale. En effet, cet isthme a disparu depuis au moins 10 000 ans !

Le père Athanasius Kircher, prêtre jésuite, traça en 1665 (- 335 BP) une carte relativement détaillée de l'Atlantide, telle qu'il l'imaginait, les expéditions vers le Nouveau Monde ayant révélé qu'elle n'existait plus. La carte est inversée à nos yeux mais si nous la retournons, nous obtenons la forme réelle du plateau médio atlantique.

La carte de Buache, découverte en 1737 (- 263 BP), montre l'Antarctique libre de glace et composé de deux grandes îles. Une réalité qui ne sera confirmée qu'en 1958 (- 42 BP). Cette même carte montre les îles Canaries, à l'endroit exact, en mentionnant le contour correct du plateau sous-marin sur lequel elles sont situées. Un fait qui ne peut s'expliquer que par une connaissance ancienne de leur forme et de la forme de ce plateau avant la fonte des glaces et l'élévation de l'océan.

Avec de pareils instruments, Atlantys, si nous découvrons un jour la réalité de son existence, aurait pu sans difficultés gérer la taille de sa zone d'influence commerciale et politique. En effet, au vu de la surface immense que couvrait cette zone, Atlantys a dû créer de nombreux comptoirs nécessaires pour les échanges commerciaux, le suivi des marchandises et leur acheminement.

Il ne faut cependant pas croire qu'en ce temps là on acheminait d'une seule traite les marchandises. Cela suppose donc qu'il doit être possible de retrouver des vestiges de ceux-ci, ou quelque chose d'approchant, dans de nombreux lieux et en particulier sur les littoraux d'Europe ou d'Afrique du nord, régions qui étaient couramment en liaison avec cette fédération de royaumes, de par la circulation des courants océaniques du Gulf Stream.

La vie économique, culturelle et sportive

« Des rivières, des lacs, des prairies, fournissaient une pâture abondante à tous les animaux domestiques et sauvages et des bois nombreux et d'essences variées amplement suffisants pour toutes les sortes d'ouvrages de l'industrie ». Atlantys est décrit ici, par les dialogues de Platon, comme une île constituée essentiellement d'une immense plaine grasse et fertile, bordée de montagnes lui apportant à profusion sédiments et eau douce. Il n'est pas difficile d'imaginer alors les étendues riches que l'île principale visiblement possédait (et de ce fait il était évident que le peuplement devait être conséquent). On nous parle de rivières et de lacs, ce qui sous-entend, outre l'eau douce presque sans limite, pour la consommation ou l'agriculture, la possibilité de zones très poissonneuses. Des prairies grasses assurent le pâturage des animaux d'élevage et les plantations agricoles.

Visiblement, la gestion des forêts était aussi une force de cette civilisation qui développait ainsi son industrialisation et, probablement, son urbanisme. Il est à noter que cette civilisation avait déjà instauré une gestion des forêts que notre propre civilisation n'est pas encore capable de mettre en place sur ses propres territoires (d'où les désastres des feux de forêts estivaux, chaque été) : *« Ils avaient acquis des richesses immenses, telles qu'on n'en vit jamais dans aucune dynastie royale et qu'on n'en verra pas facilement dans l'avenir. Ils disposaient de toutes les ressources de leur (s) île (s) et de toutes celles qu'il fallait tirer de la terre étrangère. Beaucoup leur venait du dehors, grâce à leur empire, mais c'est l'île elle-même qui leur fournissait la plupart des choses à l'usage de la vie ... »*

Atlantys semble être arrivée à un niveau de développement comparable à celui de nos civilisations antiques, avec un degré de raffinement digne de la Crète, mais une avance technologique sans conteste sur l'ensemble des futures civilisations post déluge. On peut considérer qu'elle débutait alors son ascension vers ce que nous allions devenir.

La métallurgie paraît maîtrisée sur Atlantys et ceci pour de très nombreux métaux. Je les soupçonne même de maîtriser la construction de fours à hautes températures et de contrôler la technique des amalgames sous pression atmosphérique que cela peut permettre. Cela expliquerait alors pourquoi en Amérique (nord et sud), on a découvert de nombreux bijoux en or et en platine, notamment des masques funéraires ou religieux, constitués de ce métal très rare qui ne peut fondre qu'à une température de 1770° C, impossible à atteindre avec un four classique. En Europe, nous n'avons commencé à le travailler qu'entre 1730 et 1752. Aucune civilisation précolombienne, européenne ou orientale n'a connu de four de ce type. Si ce n'est pas les atlantes, qui a donc pu produire ces bijoux et autres masques ?

S'ils possédaient toute la technique nécessaire pour la recherche, l'extraction et le travail des métaux, tel qu'il est dit dans les dialogues du philosophe, il semble qu'ils disposaient soit d'un métal connu aujourd'hui mais inconnu sous l'Antiquité, soit d'un alliage mis au point par leurs métallurgistes connu d'eux seuls.

Ils travaillaient ainsi « (...) *en premier lieu tous les métaux, solides ou fusibles, qu'on extrait des mines et, en particulier, une espèce dont nous ne possédons plus que le nom, mais qui était alors plus qu'un nom et qu'on extrayait de la terre en maint endroits de l'île, l'orichalque, le plus précieux, après l'or, des métaux alors connus* ».

On a longtemps prétendu que l'orichalque n'existait pas. Pourtant l'on m'a rapporté, au cours de mes rencontres entre aventuriers, une anecdote étrange dont je cherche encore aujourd'hui une preuve concrète (j'aime m'appuyer sur du solide pour conforter mes thèses) : En mai 1973, un archéologue français du nom de Rivolier aurait découvert dans une grotte située à une quinzaine de kilomètres de Fez, au Maroc, au cours de fouilles, deux réglettes faites d'un métal totalement inconnu.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Ces deux pièces étaient enfouies, semble-t-il, par trois mètres de profondeur depuis au moins 25 000 ans. Elles seraient composées d'un alliage inconnu, de teinte cuivrée, avec des reflets or, mais pesant plus lourd que le cuivre ordinaire. Ces réglettes, martelées sur leurs trois faces se seraient révélées d'une dureté exceptionnelle et n'avaient, au moment de leur découverte subi aucune trace d'oxydation.

Côté Art, la beauté des constructions, l'enseignement tourné vers la culture et le savoir, à l'instar de Shambala, les divers exemples décrits dans les Dialogues de Platon, ne laissent place à aucune interprétation sur leur niveau dans ce domaine. Bien sûr, à chaque fois, un concert de détracteurs hurle à l'imposture, s'appuyant sur le fait que nous n'avons pas de preuves directes de leur savoir en ce domaine.

Pourtant, on trouve ça et là, dans le monde, des objets, des artefacts, qui semblent anachroniques par rapport à l'endroit où on les a trouvés ou par rapport aux objets qu'ils accompagnent parfois. Un exemple criant, en pleine Préhistoire, période notoirement connue pour son dénuement total en matière d'art perfectionné, (je ne parle pas des arts premiers ici, je parle d'art suffisamment développé pour avoir créé une technique, le concernant, qui le rend alors inaccessible au néophyte), est la petite sculpture sur ivoire dite « la dame de Brassempouy ». C'est le premier visage sculpté véritablement humain. Il représente une figure de femme, une petite tête en ivoire, créée probablement il y a 25 000 ans.

La dame de Brassempouy (à ne pas confondre avec la Vénus de Brassempouy qui, elle, n'a pas de visage et est de facture très différente) est aussi appelée « la tête à la capuche ». Elle a été exhumée dans une grotte à proximité du village landais du même nom, appelée « la grotte du Pape », dans les Pyrénées, (sud-ouest de la France) et daterait de l'époque du Gravettien, au Paléolithique supérieur. Haute de seulement 3,6 cm, elle a des arcades sourcilières, un nez et un menton particulièrement bien reproduits.

Ses yeux, en creux, sont marqués presque comme une fente, avec une pupille légèrement apparente sur le côté droit. Sur la tête, retombant en arrière pour couvrir le cou, des lignes croisées. Cela a tout d'abord été interprété comme une capuche, mais, en accord avec mon confrère Henri Delporte, auteur du livre *Brassempouy, il y a 20 000 ans ... l'art*, je pense qu'il doit s'agir plus probablement d'une chevelure coiffée. Cela entraîne obligatoirement la réflexion du débutant : « alors le peigne ou la brosse existait déjà ? ». Il faut tout au moins le supposer, il n'y a que cela comme réponse logique à cette coiffure si bien arrangée !

Si l'on compare la dame de Brassempouy avec des figurations féminines de la même période, ailleurs sur le littoral, le contraste est saisissant : Elle a une élégance, une finesse, dont se rapprochent seulement quelques morceaux de statuettes provenant du même endroit. Seule la « dame » a un visage et un charme qui en fait une des plus belles œuvres d'art au monde. L'objet d'ivoire est conservé depuis sa découverte au musée de Saint Germain en Laye, (Musée des Antiquités Nationales) près de Paris et n'est pas accessible au public. En effet, la pièce originale doit être tenue à l'abri à cause de la fragilité de cet ivoire vieux probablement de - 22 à - 29000 ans BP.

Aujourd'hui, on pense avec une certaine précision qu'elle aurait été sculptée il y a - 25 000 ans. Peut être un jour en trouvera-t-on d'autres, plus anciennes, mais à l'heure actuelle, c'est la première preuve d'un savoir qui dépasse largement le cliché que se fait l'archéologie ordinaire de Sapiens, le classant comme un être à l'intelligence limitée, totalement inculte de toutes sciences et connaissances, peu expert de ses mains.

Pour situer le niveau de maîtrise de cet art de la sculpture par l'auteur de cette petite statuette, les dessins de la grotte Chauvet sont datés, eux, de - 37 000 ans. Leur niveau est sans conteste inférieur à ce travail et, de plus, ils ne représentent exclusivement que des animaux. Sans limiter la qualité de ces dessins et la beauté du résultat, il faut accepter l'évidence : cette statuette a été conçue

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

par un artiste qui possédait une maîtrise de la sculpture dépassant largement le niveau desdits arts premiers.

Certes, 12 000 ans séparent les deux groupes d'artistes, mais l'on sent indiciblement que ce n'est pas les mêmes êtres humains qui réalisèrent ces deux œuvres. Appelez cela une sensation purement artistique, inexplicable, comme si je sentais que le savoir-faire, le « coup de main » était vraiment très dissemblable. Je le reconnais, cela n'est pas très scientifique, mais une part de la recherche, dans le domaine archéologique, repose aussi sur l'intuition (il suffit de voir le résultat avec Schliemann).

Quant à ceux qui s'imaginent encore l'homme préhistorique comme une brute à moitié animale, qu'ils regardent et contemplent ce visage. En sculptant il y a 25 000 ans ce minuscule fragment d'ivoire, un artiste venu du fond des âges nous montre la beauté et la jeunesse d'une jeune femme issue de notre plus vieille ascendance. Il nous prouve, par son regard sur cet être, son intelligence de conception et sa main d'orfèvre, qu'il a atteint les sommets de son art.

Evidemment, cela ne nous dit pas pourquoi il a fait ce visage et nous ne saurons jamais son nom ni celui de la dame de Brassempouy, tous les deux, ne nous laissent qu'un magnifique témoignage des millénaires passés et la preuve indéniable que nous n'étions pas si primitifs que l'on veut bien nous le faire croire. On est contraint cependant à la réflexion lorsque l'on contemple cet objet et, pour ma part, ayant constaté que la datation correspondait alors avec la haute époque de cette civilisation mystérieuse qu'est Atlantys et sa relative proximité géographique des lieux, je ne pouvais que me demander si c'était un autochtone inspiré du savoir atlante qui avait gravé cette magnifique sculpture ou un artiste atlante de passage dans la région, lors des échanges commerciaux avec les peuplades environnantes.

Concernant le sport et les loisirs, les atlantes étaient, semble-t-il, des passionnés de courses hippiques et de gymnastique :

« ... beaucoup de jardins et beaucoup de gymnases, les uns pour les hommes, les autres pour les chevaux, ces derniers étant construits à part dans chacune des deux îles formées par les enceintes circulaires. Entre autres, au milieu de la plus grande île, on avait réservé la place d'un hippodrome d'un stade de large qui s'étendait en longueur sur toute l'enceinte, pour le consacrer aux courses de chevaux ».

L'allusion faite aux chevaux atlantes par Platon dans ses textes a souvent été l'objet de critiques. Il apparaît, de prime abord, comme absurde que le cheval ait pu être domestiqué à l'époque des atlantes soit 9500 ans avant le philosophe, ou pour mieux nous situer, 12 000 ans avant aujourd'hui.

En effet, il faudra attendre plusieurs milliers d'années, après les atlantes, pour voir apparaître dans des peintures et des bas-reliefs, le cheval comme animal domestiqué. L'archéologie actuelle pense, encore aujourd'hui, que les premiers chevaux ont été domestiqués quelque part en Chine, il y a environ 6000 ans. Les travaux du paléontologue français Edouard Piette semblent cependant démontrer le contraire.

Il a en effet découvert, dans des grottes du sud de la France et d'Espagne, des peintures rupestres de la Préhistoire représentant des chevaux équipés de rênes harnachées grâce à une sorte de licol fait de lianes (Le licol est un harnais de tête qui s'emploie pour attacher un cheval pendant le pansage ou le transport).

La découverte en France, à St Michel d'Adury et au Mas d'Azil, de peintures rupestres, de gravures sur manches, reproduisent des têtes de chevaux, révélant clairement la présence de brides correctement placées sur la tête de l'animal, ne laisse place à aucun doute sur le fait que l'animal est domestiqué depuis bien plus longtemps que nous le supposons.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Soyons sérieux et logique : Si les chevaux de la Préhistoire sont sculptés avec des harnais, c'est parce que quelqu'un les a inventés et les a utilisés. L'homme (ou la femme) qui a sculpté ces chevaux en os a vu de ses yeux les brides posées sur l'animal. C'est le genre de détails qui ne peut s'inventer à l'époque, même avec l'imagination la plus fertile. Néanmoins, ce sont bien les chinois qui semblent avoir inventé la selle, les étriers et les éperons. Dès l'âge de bronze (- 4300 / - 2800 ans BP) le cheval devient donc l'auxiliaire de l'homme autant dans les champs que dans ses conquêtes de nouveaux territoires. Il tire alors des chariots légers en Egypte et sert de monture guerrière en Assyrie.

Mes recherches me mettent tous les jours devant cette terrible vérité : nous ne sommes que le recommencement. Il est grand temps de nous en apercevoir et de gagner en humilité ce que nous perdons en crédibilité face aux découvertes qui nous rappellent, chaque jour, que nous ne savons, en fait, rien du passé. Celui-ci est une histoire sans fin qui se modifie au gré des révélations de nos investigations !

Mais revenons à nos atlantes. Le sport en général, et la gymnastique en particulier, semblent être instaurés en activité nationale, comme aujourd'hui le football dans la plupart des pays du monde. Le fait même de s'adonner à cette activité dénote un niveau évolué de civilisation. La nécessité de faire de telles activités dans une peuplade au niveau tribale échappe totalement à l'entendement de ses membres. Le sport n'est pas utile, au sens tribal du terme (aucune vocation guerrière ou religieuse), et sa vocation (être en bonne santé, au mieux de sa forme, être esthétiquement plus beau) ne peut être compris par un peuple de niveau de culture différent. Pourtant on comprend, nous qui sommes d'une culture voisine de celle des atlantes, tout l'intérêt d'être en bonne santé, au mieux de sa forme, et par sa portée sur la pérennité du peuple et sa force au combat.

Pour satisfaire ce besoin tout à fait particulier, il leur fallait des lieux. Ils ont donc inventé le gymnase où probablement tous les sports connus des grecs devaient être pratiqués (lutte, javelot,

course à pied, saut en hauteur et en longueur, natation et pourquoi pas aviron, qui sait ?) Ces gymnases, d'ailleurs correspondaient avec des bassins pour se laver, se rafraîchir, peut être même des bains chauds thermaux (vu la source d'eau chaude citée), voire le hammam ou le sauna.

Sa puissance militaire

« Nos écrits disent l'importance de la puissance étrangère que votre cité arrêta jadis dans sa marche insolente sur toute l'Europe et l'Asie réunies, lançant une invasion à partir de l'Océan Atlantique » Senouphis, prêtre de Saïs.

Pour garantir la défense de son immense espace marin, de sa zone d'influence économique et politique telle qu'elle est décrite dans les dialogues de Platon et, de surcroît, l'hyper archipel où elle était née, cette civilisation a dû se doter d'une armée exceptionnelle. De plus, cette fédération monarchique contrôlait sa zone d'influence grâce à une politique thalassocratique forte qui prédisposait ses actes dans les rapports qu'elle entretenait avec les autres peuples : Il lui fallait assurer la sécurité de ses comptoirs comme l'on fait en leur temps les empires espagnols, portugais, britanniques et français.

Dans cette civilisation, comme je l'ai dit auparavant, chaque citoyen avait une et une seule tâche attribuée au sein de la collectivité. Les militaires, eux, devaient porter une arme pour le restant de leurs jours et l'on était militaire de père en fils. Il leur faudrait donc être exclusivement des gardiens de la Cité, mais aussi des territoires extérieurs d'Atlantys.

Ils devaient donc agir pour défendre la nation contre un éventuel ennemi de l'intérieur ou même l'extérieur *« Faisant respecter avec douceur la justice chez ceux qui sont leurs subordonnés et qui, par nature sont leurs amis, tout en se montrant implacables envers les ennemis qui leur arriverait d'affronter au combat »*.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les soldats étaient éduqués dans un esprit de fougue et leur esprit devait tendre vers le goût du Savoir. L'éducation sportive était omniprésente, avec la gymnastique notamment, mais l'on peut penser que, comme toute armée, ils s'entraînaient dans l'hypothèse de devoir faire face à un conflit.

Des découvertes récentes en Espagne sur la zone couverte par l'ancienne cité de Tartessos, réputée être l'un de ses comptoirs, en même temps que l'un de ses plus fidèles alliés, ont permis de mettre à jour des fragments d'armures et d'armements qui laissent rêveur. Des milliers d'années avant les grecs, les tarsyiens, super puissance antique (la cité-Etat est nommée dans la Thora), fournisseurs attitrés du célèbre roi Salomon disposaient déjà d'un casque copié sur leur allié atlante, très supérieur au casque corinthien qui, lui, ne fera son apparition que vers - 2700 ans BP. On remarquera d'ailleurs que les grecs ne se sont pas privés de faire eux même une copie du casque tarsyen pour en équiper leurs troupes. (Sur un même plan, on remarquera que les troupes alliées lors de la seconde guerre mondiale ont constaté l'efficacité du casque allemand et que l'actuel casque de combat de biens des armées occidentales est une copie stylisé de ce fameux casque).

On a aussi retrouvé, dans le sud de l'Espagne, dans la région du parc de Donana, près de l'embouchure du Guadalquivir, des débris d'armures présentant des fixations par crochets s'apparentant à des boucles, ce qui préfigure les futures armures de la chevalerie du Moyen-âge !

Le plus incroyable est une parcelle de cotte de maille (datée au minimum de - 4000 ans BP, soit plus de 3000 ans plus vieux que le Moyen-âge, période où son emploi fut généralisé dans la chevalerie !). Cette protection métallique ne se présente pas comme celle que nous connaissons issue de l'époque médiévale, mais son principe est le même : empêcher la perforation par une lame ou une flèche.

Sous la forme d'écailles, inspirée visiblement des écailles de poissons (donc aucun maillage, cela démontre fortement une

signature de conception prouvant son origine atlantique), d'une taille individuelle d'environ 3 cm, elles sont superposées pour moitié l'une sur l'autre et liées entre elles par de petits anneaux de métal d'environ 5 mm de diamètre. Une simulation informatique a mis en lumière qu'aucun coup d'épée ou de couteau, donné horizontalement ou en hauteur (quelque soit l'angle) ne parvient à traverser cette carapace ! Mieux, une flèche ne peut être dangereuse pour le guerrier que si elle est tirée pratiquement à vue du combattant (dans les 30 à 50 m de distance). Dans les autres cas, celui-ci s'en sort avec quelques bleus !

Plusieurs débris d'arc ont été trouvés qui laissent à penser que ceux-ci avaient au moins la taille du guerrier ! Soit 1,70 à 1,80 m. La conception de ces arcs laisse à penser qu'une force musculaire importante était nécessaire pour bander pareille arme, mais que la distance à laquelle était envoyée une flèche était supérieure aux meilleurs arcs de notre Antiquité classique (Grèce et Rome).

Pour finir, il semble (mais rien n'est confirmé pour l'instant) qu'ils furent les inventeurs d'un propulseur de javelot qui imprimait une poussée supplémentaire à la lance afin de lui permettre d'atteindre des distances incroyables. Le propulseur de lance, y compris dans les temps préhistoriques, s'appelle l'atlatl (« *atl-atl* » - racine du mot atlante, cela ne s'invente pas !).

Le lancer avec propulseur :

On cherche à atteindre une cible lointaine et donc à projeter l'arme le plus loin possible. Long d'environ 1,60 m, le javelot est lesté à l'extrémité. La lance est extrêmement légère et entourée d'un propulseur à lacet de cuir de 30 à 45 cm, terminé par une boucle dans laquelle le lanceur introduit l'index et le majeur de la main droite (au gauche, s'il est gaucher).

Le guerrier, en lançant son javelot, précédé d'un bref élan et d'une torsion du corps, va utiliser le propulseur qui va imprimer un

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

mouvement de rotation au javelot, ce qui va doubler ou tripler, la portée du lancer.

Le casque, la cote de maille et le javelot, laisse augurer de l'avance technique et des possibilités en matière stratégique que pouvait avoir l'armée atlante décrite par Platon ! Une technologie militaire déjà supérieure à tout ce qui existait à l'époque, en ce qui concerne les troupes « de contacts ».

Et dire que nous ignorons leur connaissance exacte du travail des métaux ! Et s'ils avaient, là aussi, une avance technologique sur les autres peuples ? (Le bon sens le dicte, mais il faut rester pragmatique et sans autre preuve, je ne peux que le supposer) !

Concernant l'ampleur des forces militaires, il semble quelle était, tant pour l'organisation que pour le nombre de soldats, particulièrement impressionnante :

« En ce qui regarde le nombre de soldats que devait fournir Atlantys en cas de guerre, il avait été décidé que chaque district fournirait un chef. La grandeur d'un district était de dix fois dix stades et il y en avait en tout six myriades (soixante mille). Quant aux hommes à tirer des montagnes et du reste du pays, leur nombre (...) était infini ».

Ils avaient tous été répartis par localité et par village entre ces districts sous l'autorité des chefs. Or le chef avait ordre de fournir pour la guerre la sixième partie d'un char de combat, en vue d'en porter l'effectif à dix mille. Deux chevaux et leurs cavaliers. En outre, un attelage de deux chevaux, sans char, avec un combattant armé d'un petit bouclier et un conducteur des deux chevaux porté derrière le combattant.

En plus de cela, il devait fournir deux hoplites, des archers et des frondeurs au nombre de deux pour chaque espèce, des fantassins légers lanceurs de pierres et de javelots au nombre de trois pour chaque espèce, et quatre matelots pour remplir les douze cents navires (1200) que possédait cette marine.

C'est ainsi qu'avait été réglée dans les grandes lignes l'organisation militaire. Chacun des districts avait son organisation particulière et comme le disait Platon : « ... dont l'explication demanderait beaucoup de temps ».

Si l'on repose les chiffres à plat et qu'on les extrait du texte, histoire de mieux matérialiser les moyens de cette armée, on peut arriver à se faire une idée plus claire de l'importance de celle-ci, selon Platon, à l'apogée de sa puissance :

1. Pour dégager le terrain et réduire ainsi le nombre d'adversaires valides, l'attaque était soutenue préalablement par une pluie de flèches, décochées par 120 000 archers, chargées d'affaiblir les rangs qui allaient supporter la charge des chars.
2. Concernant ceux-ci, légers et maniables, ils devaient avoir une force de pénétration dans les rangs ennemis très importante et transportaient en plus du conducteur et d'un soldat l'accompagnant (probablement archer ou lancier), des troupes.
3. Par le transport de soldats montés à bord de ces chars (au nombre de cinq, si l'on compte l'accompagnant du conducteur), c'est la première conception du transport de troupe, permettant d'amener rapidement sur le champ de bataille un nombre important de soldats, qui est née. :
 - 10 000 chars pouvant accueillir six personnes par char.
 - 10 000 cochers, pour les conduire.
 - 50 000 combattants montés, probablement lanciers et archers.
 - 20 000 chevaux attribués à ces chars.

Derrière ces chars, 60 000 combattant à pied suivent et sont ainsi protégés pendant l'attaque puisque la mission du char est de faire une brèche dans les flancs de l'adversaire, puis d'y déverser ses

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

cinq soldats montés (par char) et les six soldats d'infanterie qui profitent ainsi de la brèche.

Puisque l'ensemble des districts devait fournir 10 000 chars de combat, on peut imaginer la mobilité des troupes atlantes en terrain d'opération comme l'on dirait aujourd'hui. Avec une vitesse moyenne d'attelage de 30 km/h et à raison de 60 000 hommes transportables, elle pouvait ainsi amener ses troupes n'importe où sur 30 km en une heure environ ! Certaines armées actuelles ne peuvent prétendre à des performances identiques !

Pour accompagner ses chars dans leur mission offensive et prendre en tenaille l'adversaire pour lui fermer la porte à toute retraite, les atlantes disposaient de :

- 100 000 chevaux.
- 100 000 cavaliers armés d'épée, de cotte de maille, de bouclier et d'une lance.

En arrière pour progresser sur la brèche, laminer les dernières résistances et réduire l'ennemi à la défaite :

- 180 000 lanceurs de javelots (fantassin armé d'une lance équipée, semble-t-il, d'un propulseur type atlatl, et d'un bouclier).
- 120 000 hoplites.
- 120 000 frondeurs.
- 180 000 lanceurs de pierres.

Et pour transporter cette armée sur le lieu de ses combats, lorsque la distance était importante ou par voie de mer :

- 240 000 marins affectés aux 1200 navires.

Soit un total ahurissant **d'un million deux cent quarante mille soldats !**

Certes, cela représente beaucoup de soldats, mais dans notre Antiquité de telles armées ne sont pas exceptionnelles : A la bataille de Marathon, en - 2510 BP, les effectifs athéniens étaient de 10 000 hommes contre 20 000 pour les perses et Hérodote, décrivant les guerres médiques qui opposaient les grecs aux perses en - 2500 ans avant le présent, nous parle, pour Xerxès, d'une armée de 1,7 million d'hommes et d'une flotte comparable en marins et navires à celle décrite pour les atlantes de Platon.

- **Y a-t-il eu une guerre entre les peuples d'Europe et Atlantys ?**

« A un moment donné, cette puissance concentra toutes ses forces, se jeta d'un seul coup sur votre pays, sur le nôtre et sur tout le territoire qui se trouve à l'intérieur du détroit, et elle entreprit de les réduire en esclavage. D'abord à la tête (...), puis seule par nécessité, puisque abandonnée par les autres, elle fut exposée à des périls extrêmes, mais elle vainquit les envahisseurs, dressa un trophée (à quel endroit ?), permit à ceux qui n'avaient jamais été réduits en esclavage de ne pas l'être, et libéra, sans réserve aucune, les autres, tous ceux qui, comme nous, habitent à l'intérieur des colonnes d'Héraclès ». Rien n'est moins sûr que cette bataille épique. On n'en trouve aucune trace nulle part et à fortiori en Grèce, et c'est là justement le problème !

Même si elle était puissante au point de pouvoir se laisser aller aux démons de l'hégémonisme et décider, à un moment donné de son existence, d'envahir les territoires au nord et à l'est avec lesquels elle n'avait pas encore de relations, il ne peut y avoir eut la confrontation qu'on lui prête : Une alliance sacrée de tous les peuples contre elle, une défaite de tous sauf de la Grèce, selon Platon, laquelle résiste et gagne à elle seule alors que toutes les autres puissances ont échoué ! Ce n'est pas crédible.

De plus, Atlantys n'avait pas besoin de se donner cette peine tant (il suffit de regarder le public d'aujourd'hui pour imaginer celui d'hier) elle bénéficiait d'une immense aura d'admiration qui lui

donnait l'occasion de conquérir par la séduction ce qu'elle ne conquerrait pas par les armes.

La fin d'Atlantys

« Mais quand la portion divine qui était en eux s'altéra par son fréquent mélange avec un élément mortel considérable et que le caractère humain prédomina, incapables dès lors de supporter la prospérité, ils se conduisirent indécemment, et à ceux qui savent voir, ils apparurent laids, parce qu'ils perdaient les plus beaux de leurs biens les plus précieux, tandis que ceux qui ne savent pas discerner ce qu'est la vraie vie heureuse les trouvaient justement alors parfaitement beaux et heureux, tout infectés qu'ils étaient d'injustes convoitises et de l'orgueil de dominer. Alors le dieu des dieux, Zeus, qui règne suivant les lois et qui peut discerner ces sortes de choses, s'apercevant du malheureux état d'une race qui avait été vertueuse, résolut de les châtier pour les rendre plus modérés et plus sages. A cet effet, il réunit tous les dieux dans leur demeure, la plus précieuse, celle qui, située au centre de tout l'univers, voit tout ce qui participe à la génération, et, les ayant rassemblés, il leur dit : ... »

C'est sur ces dernières lignes que Platon semble finir son traité sur la civilisation atlantique. Comme je l'ai dit plus haut, le mystère demeure, plusieurs hypothèses se bousculent :

1. Platon n'a pas voulu le finir, pour laisser volontairement un suspens.
2. Il n'a pas pu le finir, pour diverses raisons, ce qui en fait une œuvre inachevée.
3. Il l'a terminé, mais son œuvre a fait l'objet d'un autodafé partiel ou total, postérieurement à son époque. Heureusement une grande partie de l'œuvre est alors parvenue jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, Atlantys, dans les textes de Platon, voit ainsi sa civilisation disparaître, jugée comme impie par les dieux de l'Olympe. Est ce un tour du philosophe pour contourner son ignorance des motifs réels qui ont poussé les atlantes à débarquer sur les plages des autres pays ? Si l'histoire ne s'achève pas là, quelle fut la suite ?

Les questions se posent, mais toutes n'ont pas forcément une réponse. Il faudra bien faire avec ce qu'il nous a laissé, chercher comme je le fais depuis le début de cette quête, et confronter les écrits à la réalité scientifique.

Quoi qu'il en soit, lorsque cette puissance déclina, probablement par la lente agonie de ses territoires, victime de l'engloutissement inéluctable, elle transmet une parcelle de ses acquis au travers de ses réfugiés, ceux qui fonderaient ensuite la civilisation mégalithique voire ceux qui impulserait celle d'Egypte, l'énigmatique peuple de Chemsour-Hor.

Les terres atlantiques, au travers de l'hyper archipel recouvraient une surface immense. Y eut il réellement un cataclysme violent permettant la disparition de cette civilisation en un jour et une nuit ? Cela semble véritablement impossible. Certes, lorsqu'on voit le résultat du tsunami du 26 décembre 2004, on est en droit de se poser des questions sur une éventuelle probabilité. Platon, nous retranscrit, via les prêtres de Saïs en Egypte : *« Mais dans le temps qui suivit, se produisirent de violents tremblements de terre et des déluges. En l'espace d'un seul jour et une seule nuit funestes, toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et l'île Atlantide s'enfonça pareillement sous la mer. De là vient que, de nos jours, là bas, la mer reste impraticable et inexorable, encombrée qu'elle est par la boue que, juste sous la surface de l'eau, l'île a déposée en s'abîmant »*.

Si l'on reprend, à la lettre, le texte platonicien, il est clair que grecs et atlantes étaient au même endroit et donc au même moment lors du déclenchement d'un cataclysme qui tua tout le monde. Autant grecs qu'atlantes disparurent.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les uns sous terre et les autres sous l'eau. Toutefois, il faut réaliser l'ampleur que devrait prendre le cataclysme pour pouvoir atteindre son objectif, à savoir non pas anéantir un littoral, mais la totalité d'une civilisation !

De nombreuses recherches faites depuis, sur ce cataclysme, ont été réalisées avec l'emploi de modèles virtuels sur l'Océan Atlantique et l'on comprend pourquoi : Les côtes d'Europe et d'Amérique sont formidablement plus peuplées que celles des pays d'Asie du sud-est. Une catastrophe de même amplitude que celle de 2004 aurait largement dépassé le nombre du million de morts, si celle-ci avait eu lieu sur les littoraux atlantiques. Toutefois, un tel cataclysme est-il possible et l'Histoire en a-t-elle retenu un ou un évènement comparable ? Effectivement, il a existé des cataclysmes qui pourraient être comparés à celui qui est censé avoir mis fin à la guerre et à la civilisation des atlantes, ainsi :

- Dans l'antiquité, en - 2373 BP, le port grec d'Héliké, près du golfe de Corinthe, à l'ouest d'Athènes, fut englouti par la mer **du vivant de Platon**. Le tremblement de terre d'une puissance terrifiante provoqua l'effondrement du port dans les eaux du golfe. La catastrophe fut si soudaine que douze vaisseaux de guerre spartiates sombrèrent sans avoir eu le temps de quitter celui-ci ! Loin d'être englouti par la mer, le port a été retrouvé, ruiné, par une équipe grecque et américaine, sur la terre ferme, mais sous une couverture de terre de 6 m de profondeur. Ce qui prouve l'existence du fameux raz de marée, du tsunami gigantesque, provoqué par le choc séismique.
- Rungholt était une ville côtière du nord de l'Allemagne, dans la région du Nordfriesland. Le 16 janvier 1362, elle fut engloutie par la mer lors d'une violente tempête. Elle fut totalement anéantie sous les vagues d'un raz de marée qui donna l'assaut aux digues le 16 janvier 1362. La légende a toutefois considérablement exagéré la taille de la ville et sa richesse. Reconstituée, elle fut située sur

l'île de la Rive, qui était hélas, elle aussi, sous le niveau de la mer, protégée par un polder, mais quand même en zone donc inondable.

Lorsque la marée de 1634 franchit le polder, elle engloutit à nouveau la ville et une grande partie de l'île. Les îlots de Pellworm et de Nordstrand en sont les seuls fragments restants.

Des reliques de la ville furent encore trouvées en mer de Wadden jusqu'au vingtième siècle. Dans les années vingt et les années trente, quelques restes de la ville ont été exposés. Ils suggèrent une population d'au moins 1500 à 2000 habitants, ce qui était assez important pour la région en ce temps là. Il est probable que Rungholt fut un port important. La ville ne fut jamais reconstruite ensuite.

- Au sortir de la renaissance et en plein « siècles des Lumières », en 1662, la ville de Villa Franca, capitale de Sao Miguel, une île des Açores, fut enfouie par une convulsion sismique soudaine, qui ouvrit de grandes failles dans la terre et provoqua des raz de marée dans l'océan.
- La ville de Port-Royal, en Jamaïque, (la nouvelle ville bâtie près du lieu de la catastrophe est aujourd'hui Kingston) servait autrefois de rendez-vous aux boucaniers. Le 7 juin 1692, peu avant midi, un terrible tremblement de terre surgit. Lors de la troisième secousse, une grosse partie de la ville sombra dans la baie ... avec ses pirates et ses vaisseaux ! Ce cataclysme entraîna la fin de la piraterie à Port-Royal. C'est d'ailleurs ici que se trouve un des plus importants sites archéologiques sous-marins du monde, tant la richesse des ruines est grande.
- Il y a à peine cent cinquante ans, vers le milieu du dix-huitième siècle, un tremblement de terre, s'étendit sur plusieurs milliers de kilomètres de l'Islande à la dorsale

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

médio atlantique entraînant la mort d'un quart de la population de l'île, à l'époque.

- Un tremblement de terre, suivi d'un raz de marée, frappa aussi, de manière soudaine, Lisbonne le 1^{er} novembre 1755. Jacques Collina Girard, géologue français, nous rapporte que le professeur Baptista, en 1998, retrouva des traces géologiques de ce raz de marée et reconstitua ainsi son histoire : D'une intensité de 10 à 11 sur l'échelle Mercalli, ses vagues ont atteint une hauteur de 6 m (5 m au Cap St Vicente, au sud-ouest du Portugal, et plus de 10 m tout au long du golfe de Cadix). Son épïcéntré était sous-marin, comme celui de décembre 2004. Il provoqua la mort de 60 000 personnes en quelques minutes, parmi lesquelles un bon nombre avait cherché à se mettre à l'abri de l'effondrement des immeubles sur un quai dégagé du port qui, en s'effondrant sur lui-même s'engouffra dans l'océan, entraînant ainsi les malheureux à une profondeur de près de 200 m. Ce raz de marée, compte tenu de sa force, eut des conséquences sur les côtes marocaines. Depuis le tsunami de 2004, la communauté scientifique s'accorde à penser que le tremblement de terre et le raz de marée qui s'en suivit à Lisbonne devait probablement être de même intensité que celui du tsunami asiatique.
- Le volcan de l'île de Sao Jorge, dans les Açores, entrant en éruption, s'éleva de plusieurs centaines de mètres au dessus de l'eau en 1808 et, en 1811, une grande île apparut. Elle fut baptisée alors Sambrina et reportée sur les cartes, puis, sans qu'il y ait d'explication, elle disparu brusquement dans l'océan !
- La montagne Pelée, volcan de Martinique, connu le 8 mai 1902 une éruption qui souffla le côté de ce mont et tua l'intégralité de la population de la capitale, St Pierre, sous une nuée ardente dévalant à 500 km/h la pente qui, elle, se désintègre sous l'explosion.

Seuls un détenu et un fou, qui étaient enfermés dans des cellules particulièrement solides, survécurent à ce cauchemar. Tous ceux qui n'avaient pas été tués par le tremblement de terre le furent par la nuée, rayant ainsi de la carte la ville et ses 30 000 habitants.

- En 1931, deux îles surgirent des fonds océaniques à proximité de l'archipel Fernando de Noronha, au large des côtes brésiliennes. L'Angleterre s'empressa d'en réclamer la propriété, s'opposant ainsi au Brésil, mais le problème fut résolu lorsque les deux îles furent à nouveau englouties par les flots.
- En 1991, le 30 avril, un séisme sous-marin a provoqué au Bangladesh un raz de marée qui engloutit 138 000 personnes. Le tsunami dans l'Océan Indien le 26 décembre 2004 a tué plus de 250 000 personnes et n'était prévu par personne. Il était parfaitement, comme celui de 1991, imparable dans la mesure où son déplacement fut très rapide. Il a détruit plusieurs villages dans leur totalité et des stations balnéaires en grande partie, sans que la population comprenne encore aujourd'hui ce qui lui est arrivé.

Ce genre de cataclysme a parcouru la terre plus d'une fois, mais comme cela se déroule rarement deux fois de suite dans le temps de vie d'un être humain, la mémoire collective ne prend pas forcément acte de ceux-ci pour s'en protéger.

Concernant la fin cataclysmique d'Atlantys, mes recherches ne portent pas sur une population étroitement localisée entre ses remparts, ce qui était le cas des villes ou des îles citées ci-dessus, mais plutôt sur des traces de vie d'une population géographiquement largement étendue. Celle-ci fut, semble-t-il, détruite par un probable engloutissement inéluctable lié à la dernière déglaciation. Cet engloutissement progressif a probablement généré des raz de marée du type du Mascaret au vu

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

de la descente inéluctable du niveau des terres par rapport au niveau de l'océan. Les rescapés ont probablement laissés des traces incluses dans les civilisations qui les ont suivit.

Il me paraît toutefois difficilement croyable qu'un gigantesque tsunami ait pu à la fois anéantir les rives est et ouest de l'Atlantique, sauf à accorder du crédit à la thèse d'un impact météorite ou cométaire. Cette hypothèse, comme les autres, n'est pas entièrement à rejeter mais il faut approfondir les recherches avant de s'avancer sur ce terrain. De plus, sachant qu'Atlantys n'était pas un continent mais un hyper archipel, en étant anéanti cela a du avoir des répercussions décelables, malgré l'ancienneté de l'évènement, sur les littoraux américains et européens. Ils restent à trouver ces fameux indices.

Bien sûr, comme le météorite de la Toungouska, en Sibérie en 1908, le possible aérolithe a pu se désintégrer en altitude (le modèle virtuel de cet « impact », réalisé en laboratoire, a relevé une désintégration de l'objet à 6000 m d'altitude). Dans ce cas, effectivement, l'on ne trouverait alors aucune trace d'impact sérieux au fond de l'eau. Mais est ce que le souffle de l'explosion serait suffisant, à lui seul, pour créer un tsunami ? Rien n'est moins sûr ! Faucher des forêts, même sur 2000 km², est une chose, mais créer un tsunami de plusieurs centaines de mètres de hauteur pour anéantir la totalité d'une civilisation en « *un jour et une nuit* » en est une autre ! Si l'on laisse de côté la version selon laquelle Atlantys se serait effondrée comme un navire sombrant au fond des mers, thèse qui ne me paraît peu crédible, il nous faut alors revenir à l'étude de la version, plus probable, d'un engloutissement progressif et inéluctable de l'hyper archipel, du seul fait de sa situation géographique, à savoir au sein d'un océan qui augmente de volume chaque jour par une fonte accélérée des inlandsis.

Si l'on se fie aux textes de Platon, après l'engloutissement d'Atlantys (ici on parle bien sûr de l'archipel tout entier, hormis les quelques îles restant à l'air libre que nous connaissons aujourd'hui), le fond des mers, à l'emplacement de l'ancienne

civilisation, était particulièrement peu profond, vaseux, et comme il se doit, impraticable à la navigation. Il faut se rappeler qu'encore aujourd'hui le fond de l'océan est très faible du côté des Bahamas.

Toute exploration est délicate à cet endroit et ne peut se faire qu'avec des navires à faible tirant d'eau, vu la profondeur variable des eaux (à certains endroits elle n'est que de 6 m). La théorie des fonds à faible profondeur se révèle exact pour cet endroit. Cela implique alors que les petites îles qui subsistent dans le périmètre supposé de l'hyper archipel mériteraient d'être explorées sur leurs littoraux. Cela coure des Bermudes aux Açores, en passant par Madère, les Canaries, les îles du Cap Vert et St Pierre et St Paul, à mi-chemin entre l'Afrique et le Brésil.

Les montagnes, les plateaux et les vallées sous-marines qui les entourent seraient en effet susceptibles d'abriter quelques vestiges enfouis de constructions ou de murs, peut être de traces de travaux colossaux (construction d'un aqueduc, tracé d'une route). Nous voilà ici en accord avec les vestiges sous marins de Bimini qui semblent confirmer l'existence de tels travaux.

Au fond de l'Océan Atlantique reposent peut être les restes de la dernière grande civilisation antédiluvienne qu'aie jamais créé l'Humanité. Habitant le plus grand territoire maritime depuis Mu, il ne reste de celle-ci que quelques îles éparses, sommets de ce qui était ses plus hauts monts et seuls repères de ce que pouvait être ce grand peuple aujourd'hui disparu. Quand les prêtres de Saïs dirent à Solon : *« ... vous ne gardez le souvenir que d'un seul déluge sur terre, alors que plusieurs sont survenus auparavant. (...) vous avez perdu le souvenir de tout cela parce que, pendant plusieurs générations, ceux qui furent épargnés, moururent sans avoir livré leur voix à l'écriture »*, ils ne faisaient que confirmer ce que l'Humanité pratique régulièrement : l'amnésie collective.

Entre - 18 000 et - 6000, Atlantys, la dernière civilisation de cette importance, avant les temps antiques, est foudroyée à l'apogée de sa puissance, en pleine conquête de nouveaux territoires par un

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

cataclysme planétaire qui ramène l'homo sapiens pratiquement à son point de départ. L'ère glaciaire prend fin de manière soudaine et difficilement explicable et entraîne, par un réchauffement accéléré une montée du niveau des eaux jamais vue de mémoire d'homme auparavant.

Ce n'est toutefois pas l'unique déluge qui exista sur la planète. Il y a eu plusieurs déluges sur cette terre, à des périodes où l'Homme était déjà présent. Les paléoclimatologues en ont relevé au moins quatre dans une période comprise entre - 117 000 et - 6000 ans BP. A-t-on une preuve de ceux-ci ?

Je répondrais sans détour : Il n'y a que depuis peu de temps que nous possédons certaines preuves indéniables concernant l'existence autrefois de déluges. Il y a les traces géologiques indiscutables au sein de la ville sumérienne d'Ur, découvertes par Charles L. Woolley, mais aussi dans toutes les autres villes de l'antique Sumer : En 1929, le Professeur Charles L. Woolley découvre sur le site de l'antique ville d'Ur en Sumérie, (l'actuel Iraq), une couche argileuse de plus de deux mètres d'épaisseur. Les analyses démontrent que celles-ci sont le résultat d'un dépôt laissé par les eaux. Or des vestiges d'une civilisation plus ancienne sont encore présents sous la couche d'argile. Comment est arrivée cette rupture de l'histoire ? Nul ne le sait, mais l'épaisseur de la couche d'argile laisse présumer d'une inondation hors du commun.

A Ninive, Babylone, Shourouppak, Ourouk, Kish, Tello et Fara d'autres fouilles ont mis en évidence la même couche sédimentaire.

De nouvelles traces d'un déluge cataclysmique ont été trouvées par Robert Ballard, océanographe, en mer Noire. Ce déluge mit probablement fin à la civilisation de Varna et pourraient, selon lui, très sérieusement avoir inspiré avec le déluge biblique.

Peut-on donc enfin croire à une preuve de la réalité historique du déluge ? Hélas, cette réalité est à nuancer car la difficulté des techniques de datations (aucune n'est fiable à cent pour cent)

semble indiquer que ces couches argileuses ou sédimentaires ne datent pas de la même époque : Il n'y aurait donc pas eu un déluge, mais des déluges !

La bible rapporte, semble-t-il, le dernier et le plus connu, des déluges qui nous soient parvenus. Les chapitres 6, 7 et 8 de la *Genèse*, inclus dans l'Ancien Testament, contiennent l'histoire du déluge tel qu'il nous est rapporté par le peuple hébreu : Dieu veut supprimer le mal qui a envahi la terre et décide d'anéantir l'Humanité corrompue. Un seul homme mérite d'être sauvé, Noé.

Dieu (pour les croyants) s'adresse à lui et lui ordonne de construire une arche pour abriter sa famille et un couple d'animaux de chaque espèce. Lorsque l'arche est achevée, des pluies torrentielles s'abattent sur la terre et submergent le monde. Noé et les siens sont, durant quarante jours, ballottés par la tempête. Enfin la pluie s'arrête et Noé lâche une colombe qui revient alors avec un rameau d'olivier : la végétation a repris ses droits sur terre ; les eaux refluent pendant cent cinquante jours (*Genèse* VII-17), puis déposent Noé et les siens au sommet du mont Ararat, à partir duquel ils repeuplent la terre.

En août 1952, les alpinistes français Navarra et De Riquier se sont aventurés sur ledit mont et ont aperçu une forme étrange prisonnière d'un glacier. En 1953, de retour pour une seconde expédition, ils sont parvenus à filmer « la forme » sous les glaces, mais l'expédition a du être écourtée pour raisons climatiques. Ce n'est toutefois qu'en 1955, au cours de la troisième expédition, qu'ils sont parvenus à dégager une partie de la structure qui s'est avérée construite en bois. Ils ramèneront ainsi une poutre qui, après analyses, s'avère être une pièce de chêne équarrie vieille de 5000 ans !

Ce récit du déluge tel qu'il est connu par les chrétiens fusionne deux textes de - 2700 et - 2500 avant le présent, originellement issus de Babylone qui les tenait elle-même de Sumer. Noé, dans la version babylonienne, s'appelle *Outa-napishtim* (ce texte est

inclus dans la fameuse épopée de *Gilgamesh*) et, dans la version sumérienne, il s'appelle *Ziousoudra*. Les similitudes de chaque légende sur le déluge sont frappantes car elles semblent toutes construites sur le même scénario !

Plusieurs mythes des Indes relatent les mêmes faits. On en trouve trace dans certains livres sacrés : Le *Shatapatha Brahmana*, le *Bhâgavata Purana* et le *Mahâbhârata*. Suivant les versions, *Manu* (ou *Satyaavrata*, le premier homme) est prévenu de l'imminence d'un déluge par *Vishnou* qui a pris l'apparence d'un poisson. Sur les conseils du dieu, il construit un bateau pour abriter les espèces vivant sur la surface du monde et échoue sur une montagne après le reflux des eaux. Dans certaines versions, l'oiseau qui revient un branchage au bec apparaît.

Au total, c'est treize versions à peine différentes pour certaines qui nous viennent d'Asie, neuf d'Océanie (surtout l'Australie) où le déluge est provoqué par un dieu grenouille qui, ayant bu toutes les eaux de la terre les recrache brutalement. Quatorze versions sud-américaines donnent comme origine de la catastrophe la brouille entre deux dieux jumeaux fondateurs du monde. Dans sept écrits d'Amérique centrale et seize d'Amérique du nord, des pluies et des inondations sont tour à tour responsables de la catastrophe. Aux Iles Andaman (entre l'Inde et la Malaisie) : La légende du déluge est transmise par le peuple insulaire d'Andaman et concerne leur dieu principal : *Puluga*, « qui vit dans le ciel » et le premier humain *Manu Indou*.

A Jino (Chine), c'est la survie lors du déluge de *Mahei* et *Maniu*, deux enfants, et leurs enfants issus de la courge magique de *Grandma Apierer* qui permet de reconstruire l'Humanité. A Kabadi (Nouvelle-Guinée), c'est *Lohero* et son frère qui, en perçant la terre, provoquent une inondation. En (Thaïlande), le frère et la sœur de *Kammu* vivent pratiquement la même expérience qu'à Jino. C'est aussi le cas à Lisu (Yunnan du nord-ouest, Chine, et secteurs voisins).

Le Tibet, lui, était inondé presque totalement, jusqu'à ce que le dieu *Gya* soit pris de compassion sur les survivants. Il retira alors les eaux en créant le fleuve Bengale et envoya des sages pour civiliser le peuple, qui jusque-là, avait été à peine meilleur que des singes (*sic*). Ces gens sages repeuplèrent la terre.

La géophysique a confirmé récemment l'hypothèse d'un déluge pluriel et bien que toute l'eau de la terre ne suffise pas pour provoquer un déluge planétaire, il ne peut être exclu, compte tenu de la réalité d'une période climatiquement et géologiquement très agitée comme l'a été la fin de la dernière période glaciaire, que plusieurs déluges aient eu lieu, d'une rare violence, pendant une période qu'il reste à déterminer. L'hypothèse la plus vraisemblable serait celle d'un déluge étalé sur plusieurs siècles et qui correspondrait au réchauffement consécutif à cette dernière déglaciation. Sur le thème des vestiges possibles de civilisations, avez-vous déjà imaginé les dégâts que causerait une guerre thermonucléaire globale ou un dérèglement climatique général du même type que celui qui nous est présenté dans le film *Le jour d'après* de Roland Emmerich, même si son étendue serait, à l'inverse du film, étalée sur plusieurs années ? Croiriez vous sincèrement qu'il resterait nombre de survivants et vestiges à la surface de la terre ?

Au vu des diverses simulations effectuées par les climatologues, océanologues et géologues du monde entier, je peux vous présenter le paysage que vous embrasseriez d'un seul regard :

- moins de 20 % de la population mondiale en réchapperait, dans la version la plus optimiste.
- nos plus grands édifices (statues, tours, ponts, etc.), notre gloire de bâtisseur, n'auraient après coup et pour la grande majorité d'entre eux pas plus de trente centimètres de haut !
- l'acquis technologique et social, gagné de hautes luttes au cours des milliers d'années, serait purement et simplement balayé pour autant de millénaires.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Devant cette catastrophe annoncée que croiriez-vous pouvoir faire ? Et que restera-t-il comme trace sur cette terre de la florissante civilisation d'aujourd'hui, dans dix mille ans, quarante mille ans, cent mille ans ? Le récit du déluge pourrait renvoyer à des inondations catastrophiques comme celle qui a englouti la civilisation de Varna en mer Noire, il y a 7600 ans. Peut être que cette catastrophe est à l'origine, vu sa proximité avec le monde hébreu, de ce passage de la Bible. Selon Platon, compte tenu de la soudaineté du cataclysme, aucun habitant des îles de l'hyper archipel Atlantys n'a pu se sauver. Je pense que c'est faire abstraction de la puissance scientifique et culturelle de cette civilisation et cela sans la surévaluer. Face au lent engloutissement de ses îles, à l'enfoncement inéluctable du plateau des Bahamas, probablement à des séismes liés à ce phénomène, le peuple Atlante, du se résigner à quitter son territoire pour investir ceux de ses voisins.

On peut imaginer, compte tenu de l'évidence d'un engloutissement progressif, même si Atlantys a du survivre quelques temps à quelques marées dévorantes de terre, que la nécessité d'émigrer se faisait de plus en plus pressante et que la réduction des terres émergées entraînait, de facto, une insoutenable surpopulation à la longue.

Il n'est donc pas certain qu'Atlantys se soit comporté comme un conquérant, tel que le dit Platon. Il est plus probable, à mon sens, qu'il n'avait pas d'autre choix que d'investir avec sa population de nouveaux territoires pour y réfugier son peuple. On peut comprendre alors la réaction de ces peuples limitrophes car si l'on ramène le taux de population en rapport de la surface des royaumes de l'époque, c'est une migration de plusieurs centaines de milliers de personnes voir quelques millions qui vont envahir les territoires de peuples inférieurs en nombre sur leur propre territoire.

Il n'y a, dans la guerre avec Athènes, qu'un réflexe possible de petits pays subissant l'immigration importante et forcée d'un grand royaume (pour le peu qu'il y ait eu guerre). Ce peuple (ou du moins ce qu'il en est resté à la suite de cette diaspora) s'est

ensuite intégré au sein des peuplades auprès desquelles il a trouvé refuge. Au fil des générations et des unions « extérieures », ils finirent par disparaître en tant que peuple distinct (je situe leur disparition en tant qu'ethnie distincte aux alentours de - 2500 BP, semble-t-il).

La quête des vestiges d'Atlantys, et des civilisations antédiluviennes qui l'ont précédé, est plus réaliste que jamais même si les fonds financiers manquent cruellement et si les mécènes ne se bousculent pas pour participer à cette grande aventure. Je collecte donc peu à peu, et avec moi une poignée de chercheurs, aventuriers, archéologues dans le monde, les vestiges existants et les découvertes nouvelles qui confortent ces vestiges, les nouvelles hypothèses de travail issues de ces découvertes qui renforcent les présomptions.

Autant de pièces d'un même puzzle qui, par leur accumulation, constituent peu à peu le tableau général des preuves! Cette recherche a besoin de moyens maritimes, aériens et terrestres conséquents. Il n'est pas de continent qui ne soit concerné par ces recherches. Il faut faire appel à la palette complète des moyens technologiques actuels.

Le Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly tente désespérément de sensibiliser le public à l'urgence des moyens nécessaires pour pouvoir travailler et répondre ainsi aux questions que l'Humanité se pose. Actuellement, se constituent pour l'expédition **ANTEUS**, les moyens suivants :

- Gestion et traitement des images obtenues au moyen de satellites ;
- Gestion liée à la retranscription de sonars verticaux ;
- détection de métaux à fort pouvoir discriminatoire ;
- photographie scientifique (fausses couleurs, traitement sensibles aux rayons d'un type particulier) ;
- Création d'éclairage artificiel (reproduisant la lumière du jour sous un climat préhistorique) ;
- informatique de traitement des données ;

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- Gestion, conception et réalisation d'images de synthèse ;
- Création de modèles climatiques et géologiques sur ordinateurs.

Toutes les disciplines pragmatiques comme la géologie, la vulcanologie, l'océanographie, la climatologie, la botanique, l'archéologie, l'ethnologie, l'anthropologie, la linguistique, l'astronomie, sont mobilisées. L'étude globale des côtes englouties, des fluctuations du niveau des mers, du relief des fonds marins, révèle un océan considérablement plus profond qu'il ne l'était avant la dernière glaciation. Il est survenu à cette époque un évènement dont les répercussions furent tragiques.

A l'heure actuelle, la planète est en passe d'affronter un problème climatique identique à celui qui a anéanti Atlantys et qui a bien failli exterminer une grande partie de l'Humanité.



Dominique JONGBLOED

A la recherche d'Atlantys

« D'abord, ils nieront la chose, ensuite, ils la minimiseront, enfin, ils diront que cela se savait déjà depuis longtemps ». Alexandre von Humboldt

Pour partir à la recherche de traces de cette dernière civilisation antédiluvienne, il nous faut essayer de distinguer quelques uns de ses traits caractéristiques afin de chercher leurs présences dans les vestiges épars disséminés sur la planète et de les situer à l'échelle du temps comme étant son héritage direct ou celui de la civilisation qui lui succéda, peut être issue de ses naufragés :

La civilisation des mégalithes.

D'où vient donc cette première civilisation « d'après déluge » qui a répandu sur le monde ses menhirs, cromlechs et dolmens ? Cette question reste aujourd'hui encore, et malgré mes recherches acharnées, sans véritable réponse.

J'ai pris contact avec tous les pays possesseurs de sites à mégalithes, tous les centres de recherches archéologiques, tous les organismes traitant de paléontologie et j'ai toujours obtenu la même réponse : *« On ne lui connaît ni source de diffusion, ni origine réellement définie, nulle part en Europe occidentale ou septentrionale, ni dans les régions méditerranéennes à mégalithes »*. Certaines présomptions cependant commencent à émerger. La spécificité du mode de construction des dolmens, cromlechs et menhirs, disséminés sur une surface importante du monde, écarte toute possibilité d'une invention locale ou même régionale et rend absurde l'idée même d'une coïncidence, impossible à cette échelle.

Cette civilisation, dans la conformité de la pensée néo-diffusionniste, semble s'être développée à partir d'un acquis antérieur très sérieux et est venue se répandre sur les côtes des littoraux de l'Océan Atlantique, en se diffusant vers l'intérieur. La densité de ses vestiges est surtout concentrée sur les littoraux, cependant on en trouve à l'intérieur des terres dans certains endroits qui semblaient favorables, à l'époque, au développement

de communautés. Ce seul fait, plaide en faveur d'une origine extracontinentale du concept mégalithique, rayonnant à partir d'un centre qu'il reste à découvrir.

Il semble, au travers du système de datation approximatif actuel, qui comme je vous l'ai dit n'est pas d'une fiabilité à toute épreuve, que les plus anciens mégalithes répertoriés en Europe soient ceux d'Evora, au Portugal. L'expédition **ANTEUS** est chargée de répertorier l'ensemble des mégalithes planétaires afin de créer une carte géographique de répartition des objets mégalithiques dans le monde mais aussi un catalogue d'objets mesurés, étalonnés, pouvant permettre une réelle comparaison entre eux sur laquelle se baser pour démarrer une recherche sérieuse de ce point d'origine et de l'évolution du concept de la taille ou de l'assemblage de ceux-ci au cours des millénaires.

Une statistique descriptive, par ordinateur, nous paraît aussi être une démarche intéressante pour essayer de parvenir à une réelle compréhension globale du phénomène. C'est l'un des objectifs prioritaire de l'expédition **ANTEUS**.

Ne serait-il pas possible que la civilisation dite des mégalithes soit en fait un prolongement de la dernière civilisation antédiluvienne, Atlantys ? Dans son élan, pour ne pas oublier ses origines, aurait elle été l'instigatrice de ces constructions à la fois magnifiques et maladroites ?

Ce qui est frappant, si l'on regarde une carte planétaire des régions à mégalithes dans le monde (j'en ai établi une qui est assez complète), on s'aperçoit immédiatement que ceux-ci se trouvent en majorité écrasante dans les régions côtières ou insulaires. Etant toutes situées en mer où dans des régions côtières pour l'essentiel, cette culture ne peut pas être une culture « terrienne » mais plutôt une culture « marine ». Le côté extra territorial, l'évidence d'une source d'inspiration extérieure (venant de la mer) frappe immédiatement.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Lorsqu'on regarde les implantations et leurs répartitions sur le globe, que l'on trace des lignes de jonctions entre ces diverses constructions sur la planète, on constate immédiatement que celles-ci suivent les chemins de navigation et passent par des carrefours situés en plein cœur de l'Atlantique, quand ce n'est pas au cœur de l'Océan Indien !

Il est clair que l'on rencontre un nombre très important de ces « constructions » partout dans le monde et beaucoup plus que l'on ne pouvait s'y attendre de prime abord. Le peuple qui a conçu l'idéal mégalithique ne pouvait pas être une simple tribu autochtone d'un lieu quelconque mais bien un peuple de conquérants qui parcourut le globe et diffusa son savoir. Le parallèle avec Atlantys est impressionnant. Là où cette constatation prend des allures fantastiques, c'est lorsqu'on superpose à la carte de situation des mégalithes celle des fameux courants océaniques de la planète. On est alors surpris par la coïncidence qui fait que de très nombreux points d'implantation des mégalithes correspondent étrangement à des lieux où aboutissent ces fameux courants marins !

Je ne suis pas loin de penser qu'il va falloir rapprocher les deux cartes de manière plus précise, plus détaillée, pour mettre à jour certaines évidences sur la diffusion de ce mode de construction. La même constatation s'est faite lorsqu'on analyse le phénomène en mer quasi-fermée, comme c'est le cas de la mer Méditerranée ou la mer Noire. L'étude cartographique prévue par **ANTEUS** lors de la visite de ces lieux devrait nous éclairer, au moins en partie.

Le nombre de ces monuments est tellement important (plus de 50 000 répertoriés dans le monde) qu'aucune étude comparative n'a été tentée jusqu'à présent pour essayer d'en tirer des conclusions qui aideraient à la compréhension.

Les mégalithes ... Qu'est ce donc ? De quoi parle-t-on ?

Immenses rochers longilignes, enfoncés dans le sol, ils constituent parfois des ensembles de plusieurs pierres géantes (*Méga* : géant – *Lithos* : pierre) formant ainsi des enceintes géométriques. On en trouve un peu partout dans le monde, de France au Yémen, et même au delà.

Ils se présentent sous différentes formes :

- Une simple pierre levée, seule : **le menhir**.
- Plusieurs pierres levées constituant une enceinte, généralement ovale : **les cromlechs**.
- Des tables de pierres posées sur des pierres dressées : **les dolmens**.

Il semble toutefois que si l'on observe attentivement les menhirs, les cromlechs et autres dolmens, et cela dans tous les pays, il y ait comme une forme d'évolution dans le savoir-faire qui amène la roche taillée grossièrement vers la construction cyclopéenne. Intuitivement, je dirai que l'on peut en quelque sorte suivre l'évolution de ce type de construction, de l'ébauche progressive vers des constructions plus élaborées, notamment celles dites du mégalithique tardif que l'on trouve sur l'île de Malte, à San Augustin, en Colombie ou à Baalbek, au Liban.

En Europe, on retrouve l'architecture mégalithique de la Scandinavie jusqu'à l'Andalousie, sans pour autant éviter l'Angleterre, notamment l'Ecosse, l'Irlande, l'île de Man, etc. Présente en Méditerranée, on la retrouve du sud de la France à la Grèce, généralement sur les côtes liées aux anciennes routes maritimes. En Afrique, elle est présente au nord, du Maghreb au sud de l'Egypte et jusqu'à l'Ethiopie. A l'est, elle est sur les côtes de Somalie et de Madagascar, à l'ouest, sur le littoral du Sénégal et de la Gambie.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Aux Amériques, on la retrouve sur les côtes sud-est et sud-ouest des Etats Unis, en Haïti, en Amérique centrale et du sud, jusqu'au Brésil. Dans l'Océan Atlantique, on la trouve aux Açores et aux Canaries (dans cette dernière, à l'état de vestiges). Dans l'Océan Indien, face à l'Ethiopie, on la retrouve en Arabie, aux Indes (Dekkan et Ceylan), au Pakistan et en Indonésie. Il existe même des mégalithes très surprenants, immergés, sur les hauts-fonds de la mer du Japon, près de l'île d'Okinawa, insérés dans des constructions étranges et très élaborées que nous aborderons plus loin. Dans l'Océan Pacifique, en Océanie, on en trouve aussi un certain nombre, particulièrement aux îles Salomon, en Nouvelle Guinée, en Nouvelle Calédonie, en Mélanésie et Micronésie, en Polynésie, comme nous l'avons vu dans le chapitre sur Mu.

Autre mystère, l'implantation des mégalithes ne semble obéir à aucun critère environnemental :

- Ils sont implantés sur tous les types de terrain, qu'ils soient granitiques ou calcaires.
- Ils sont installés dans la lande, au sein des forêts, au fond des vallées ou à flanc de montagne.
- Ils se trouvent autant en bord de mer ou d'océan que sur les rives d'un lac ou d'un fleuve.

Plus mystérieux encore et totalement inexplicable : si le matériau de base est manquant sur le lieu choisi pour l'élévation, les bâtisseurs vont le chercher où il se trouve et ceci quelle que soit la distance à parcourir ! Ce n'est pas n'importe quelle pierre qui sert à la fabrication d'un menhir ! Pourquoi ?

Pour les pierres « bleues » de Stonehenge, en Angleterre, ils ont extrait le matériau dans une carrière située dans les Prescelly Mountains, au Pays de Galles, à quelques 200 km de là, quand ce n'est pas à 250 km, puisque l'on retrouve aussi des pierres provenant de Milford Haven. Comment on-t-il pu transporter des blocs pesant de 20 à 25 tonnes sur une distance pareille ?

On ne peut imaginer raisonnablement que cela se soit fait à l'aide de simples billots de bois. Il en aurait fallu des quantités impensables pour parcourir une telle distance, vu l'usure de ceux-ci sur le sol, écrasés par le poids du monolithe, à moins qu'ils ne maîtrisaient alors la navigation en radeau. Cela aurait tout de même supposé une parfaite connaissance des lois hydrauliques pour calculer une taille de radeau en rapport avec la taille et la masse des blocs à transporter. D'où tenait-il cette science si tel était le cas ?

Concernant Stonehenge, des légendes rapportées entre autres par Strabon, attribuent la construction du monument aux hyperboréens (ce qui ferait remonter le monument à une date bien plus lointaine que celle acceptée aujourd'hui), des rescapés de cette civilisation auraient été en contact avec les premiers grecs. Ils adoraient un dieu nommé ... Apollon. C'est un dieu qui sera intégré beaucoup plus tard dans la mythologie grecque.

L'historien Diodore de Sicile évoque même, dans son ouvrage, un site qui pourrait être Stonehenge : *« Il y a dans l'île une magnifique enceinte d'Apollon et un temple illustre (...) ceux qui s'occupent de ce lieu sont nommés Boréades (...) »*

La science classique veut absolument attribuer Stonehenge aux ibères (celtes du sud) qui auraient migré jusqu'en Angleterre après avoir parcouru les côtes d'Espagne et de France .Cela est des plus douteux puisque les ibères n'étaient pas le premier peuple du Portugal et qu'à cette époque il n'est pas du tout sûr qu'ils occupaient la région où furent bâtis les premiers menhirs et cromlechs d'Europe. Ce ne peut être que l'œuvre du peuple précédent ceux-ci. De plus, les celtes, et les ligures, c'est certain, ne sont pas les bâtisseurs des mégalithes malgré la croyance populaire diffusée par la bande dessinée *Astérix et Obélix* de Goscinny et Uderzo.

En effet, ils ont toujours eu beaucoup de respect pour ces monuments, mais ont aussi toujours reconnu que ces constructions étaient là avant leur arrivée.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Autre question non résolue sur les mégalithes : Il y a une densité égale de dolmens dans les régions du monde, qu'elles soient arides ou plus fertiles. Ainsi, en trouve-t-on au Yémen, terre désertique par excellence et quasi-dépeuplée, mais aussi en France, en Bretagne notamment, pays fertile s'il en est ! Peut être l'hydrologie des lieux, notamment au Yémen, n'était elle pas la même ? Il est vrai qu'il ne faut pas regarder le climat présent aujourd'hui mais celui qui existait au moment de l'élévation de ces constructions.

Pour que l'esprit des mégalithes diffuse son credo, sa culture, il ne lui suffit pas de se diffuser dans le monde, encore faut-il avoir des valeurs qui soient susceptibles de se perpétuer, d'être adoptées par une immense majorité des populations sinon la pérennité de l'implantation est vite menacée. Quelles étaient ces valeurs ? Etaient-elles ces valeurs d'égalité, de solidarité, de fraternité que l'on retrouve au sein des civilisations antédiluviennes ? Quel rôle jouaient ces constructions ?

Pour les menhirs, on ne sait pas exactement quelle fonction leur donner :

- Bornage ? oui, mais alors pour quelle utilité ?
- Symbole cultuel ? possible, comment l'utilisait-il ?
- Élément de repère ? Pour les moissons ? la pêche ? l'astronomie ? dans quel but ?
- Monument commémoratif ou stèle d'avertissement d'entrée de territoire ? pour les morts (mémorial) ou pour les vivants (marque du territoire) ?

Ces pierres levées, parfois sous forme d'alignements longs de plus d'un kilomètre, gardent jalousement leur secret.

Pour les cromlechs, on est face à la même problématique. Ils ont une forme plus ou moins régulière de cercle, tirant plutôt sur l'ovale. Que représente donc ce cercle ? Une dimension religieuse, astronomique, sociale (C'est un lieu de jugement ou de réunion) ?

Quand aux dolmens, la problématique prend des allures d'équation à plusieurs inconnues : Non seulement les constructions sont plus complexes, mais elles semblent être en plus régies par des principes d'orientation liés à la position du soleil ou de la lune tout au long de l'année (équinoxes, solstices) et être, pour certaines, des instruments de mesure ! L'étude des plans d'implantation et de construction reste muette jusqu'à présent, malgré quelques interprétations hasardeuses. Les dolmens, mégalithes composites, véhiculent sûrement des valeurs, un savoir et une technique qu'il nous faut réapprendre à connaître pour pouvoir redécouvrir toute la force de cet idéal qui a perduré des milliers d'années. Le monument semble être un livre ouvert plutôt qu'un temple pour l'exercice d'un culte ou d'un pouvoir.

Il faut donc accorder aux archéologues actuels un délai pour arracher leurs secrets aux monuments et accorder crédit à quelques évidences citées par eux et qu'il serait de mauvaise foi de disconvenir :

- Pour établir ces alignements, ces cercles, ces constructions à tables orientées, il faut disposer d'un minimum de savoir mathématique voire astronomique.
- Il faut disposer d'une technique, perdue à ce jour et inconnue de nos contemporains, pour transporter sur une longue distance et déplacer des blocs de pierre de plusieurs tonnes sans l'aide de grues de levage. Il faut bien se poser la vraie question, à un moment ou à un autre : Face à l'énormité des monolithes, pris seuls ou constituant une structure, il y a une incohérence complète entre ce que la paléontologie nous présente de l'homme préhistorique et cet exploit technologique renouvelé maintes et maintes fois qu'est le transport de ces gigantesques pierres sur des distances parfois à peine croyable !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

- Il faut disposer d'une méthodologie de construction, un travail d'équipe plus que bien élaboré pour que l'ensemble soit à la fois solide et harmonieux. Preuve en est le dolmen de Pepieux, dans l'Aude, en France :

Les pentes du monticule isolé, sur lequel se dresse le dolmen, sont telles qu'il faudrait construire une véritable autoroute en plan incliné, de plusieurs kilomètres, si l'on voulait y poser, par traction, les 35 tonnes de la table qui le coiffe !

Si tel avait été le cas, on aurait sûrement trouvé des vestiges de ce plan incliné, même s'il avait été ensuite nivelé par les bâtisseurs. Or, non seulement nous n'avons rien trouvé comme vestige d'un tel nivellement mais en plus nous ne connaissons pas le système employé pour arriver à poser cette table, pire, nous sommes parfaitement incapables à ce jour de l'imaginer et de le recréer !

L'initiation, nécessaire à la transmission de l'idéal mégalithique, sauf à vider celle-ci de tout contenu, devait porter probablement sur la transmission des traditions des valeurs morales, religieuses, mais aussi pour les initiés sur les acquis techniques (méthodes de construction, calculs mathématiques, concepts, etc.). Le culte des ancêtres devait pleinement jouer pour maintenir cet esprit et ce désir de transmission qui était, ne l'oublions pas, essentiellement oral. On est dans une logique qui rejoint celle qu'aurait probablement adopté un peuple déraciné pour que sa culture, son « ciment social », ses valeurs, ne se diluent pas avec le temps, dans le respect des ancêtres.

La danse et le masque, que nous retrouvons parfois sur des menhirs sculptés tels ceux de Corse, de Sardaigne, de Guernesey, participaient certainement à cette transmission des traditions, mais ils ne sont apparus que plus tardivement.

Pour des raisons certainement liées à l'aspect religieux de l'esprit mégalithique, certaines îles revêtaient à l'époque un caractère sacré, si l'on s'appuie sur les légendes locales. Affabulation ou réalité ? Nul ne saurait répondre aujourd'hui.

Une chose est cependant sûre : religion et science, croyance et pouvoir, ne faisaient qu'un à cette époque. Il n'y avait pas ce discernement particulier, tourné notamment vers une confiance sans borne pour la science, qui remplace les dieux ou tout simplement Dieu et dont nous avons hérité de par le chemin qu'a emprunté notre propre civilisation.

Je reconnais que je vous assène assez régulièrement, presque de manière subliminale, un leitmotiv important pour comprendre ces civilisations : Il faut cesser de penser avec nos références culturelles actuelles. Croyez moi, ce n'est pas orienter votre libre arbitre que de vous aider à une meilleure compréhension de ce qu'était leur univers. Celui-ci n'a jamais rien eu de commun avec le nôtre. Vous pourrez progresser dans la compréhension de cette époque qu'à cette condition : faire UN avec leur idéal, avec eux, partager leur concept de vie, leurs aspirations, leur foi, leurs espoirs. Rien de ce qui les concerne n'est en rapport avec notre monde actuel.

Sur la base de leurs repères culturels, du moins le peu que j'en connais ou que j'ai pu extraire de mes multiples recherches, j'ai répertorié un certain nombre d'îles dans le monde qui revêtent, à leurs yeux, un caractère sacré, je vous les présente :

- Dans la mer Baltique, les îles Gotland et Seeland ainsi que Hélioland, en face de l'embouchure du fleuve Elbe.
- Dans la mer d'Irlande, l'île de Man.
- Dans la mer Méditerranée, Malte (de son nom originel Mayllata : *Ma illa ta* ?) qui possède encore des constructions inexplicables.
- Dans la mer Noire, Aquilée, appelée aujourd'hui l'île blanche aux serpents (qui est censée avoir abrité le mausolée d'Achille, le héros de la guerre de Troie).

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- Dans l'Océan Atlantique, les îles Canaries (dites fortunées), patrie des Guanches, Haïti, l'île de Marañón à l'embouchure de l'Amazone.
- Dans l'Océan Indien, les îles Maldives, l'île d'Amboine en Indonésie.
- Dans l'Océan Pacifique, l'île de Pâques et ses fameux moais (statues monolithiques dressées).

Pourquoi ces îles ont-elles été considérées comme sacrées ? Il m'a fallu acquérir des textes très rares sur les légendes rapportées sur ces îles. Lire, relire l'ensemble de ces textes pendant des heures, comparer la forme de chacune des îles, ce qui les rapprochait ou les différenciait, entrer au fond de leur histoire populaire, en extraire la véritable source de la légende et me procurer de la documentation géographique (le lieu est souvent lié au pouvoir « magique » de l'île), pour comprendre les raisons qui animaient la légende, lui donnaient une cohérence, une justification au sens mégalithique du terme. Un travail instructif mais prenant.

Je vous livre ici mes conclusions (provisoires) :

Une île, pour être sacrée, doit visiblement répondre à certains critères qui sont ceux qui vont vous être présentés dans les lignes qui vont suivre. Elle doit d'abord être isolée par rapport au continent, qui reste cependant proche. Si elle fait partie d'un archipel, elle doit être à l'écart des îles avoisinantes car son isolement est très important : il concourt au caractère sacré, religieux.

Elle doit ensuite apparaître comme « surgie des eaux » afin de frapper l'imagination de la population. Il faut qu'elle fasse appel à l'imaginaire de chacun pour renforcer son côté magique. Plus elle apparaît comme ces décors d'héroïques fantaisies dignes du *Seigneur des anneaux*, le roman de JRR Tolkien, plus elle semble avoir une attirance sur la population.

Elle ne doit cependant pas être trop éloignée de la terre pour être atteignable facilement par les « fidèles » et les « prêtres », au moyen de radeaux ou de barques. Enfin, aucune n'est placée à plus de 150 km des terres continentales, sauf quelques particularités situées sur des océans. Le plus souvent, elles ne sont éloignées que de 10 à 12 km seulement du rivage continental.

Le sacré ne se limite cependant pas aux îles, l'idéal mégalithique est empreint de sacré. La civilisation des mégalithes, et avant elle Atlantys, a non seulement le culte dit « de l'édifice » (elle exprime sa volonté d'exister, de participer au développement du monde, par la construction d'édifices monumentaux destinés à durer et affirmer ainsi sa grandeur au-delà de son existence même), mais elle entretient avec ses probables racines antédiluviennes une relation sacrée, mystique, centrée sur l'idée de cycle sans commencement ni fin, un renouveau pour chaque étape de la vie, entraînant le déclin et la mort de l'état antérieur des choses et de l'existence (marque-t-elle ainsi une sorte de commémoration relative à Atlantys ?).

Pour que ce concept soit compréhensible par le peuple, il s'appuie dans la vie de tous les jours sur des rites liés directement à l'astronomie et ses phénomènes et cela grâce à l'observation du jour et de la nuit, de la lune et du soleil, mais aussi des étoiles. Ces éléments astraux sont omniprésents dans les alignements et les constructions issues de cette culture.

La connaissance du zodiaque et de ses constellations par la civilisation des mégalithes, probable héritière d'Atlantys, est attestée par la tablette de Karanovo (pages centrales).

Le zodiaque, toutefois, ne peut avoir été conçu par celle-ci car, pour posséder une telle connaissance des événements stellaires et de la géographie du ciel, il aurait fallu qu'elle commence ses calculs et fasse donc cette découverte quelques 25 920 ans plus tôt ... à une époque où très probablement elle n'existait pas encore !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Seule une civilisation antédiluvienne comme Atlantys a pu mettre au point ce concept (au regard des 25 920 ans qui entrent totalement dans sa période d'existence située entre - 55 000 ans et - 12 000 ans BP). Le zodiaque est donc ainsi intimement lié à Atlantys. Son héritière, la civilisation des mégalithes, n'en a été qu'une utilisatrice.

Pourquoi peut-on affirmer que le zodiaque est un concept purement extrême occidental ? Il suffit d'énumérer trois éléments qui appuient sérieusement cette thèse :

- Du seul fait que les constellations qu'il représente sont particulièrement visibles dans le ciel septentrional où elles passent au zénith de nombreuses terres de l'hémisphère nord.
- Elles apparaissent de facto dans de nombreux artefacts ou monuments de ces pays.
- On trouve une concentration très importante de constructions mégalithiques sous ce ciel, cet hémisphère.

Du déplacement du soleil dans la constellation du Lion, qui marque l'arrivée de l'été, à son exil dans le signe de la balance, en septembre, qui marque l'arrivée de l'automne, le zodiaque, au vu de la situation du plan de l'**écliptique** (trajectoire que suivent les constellations du zodiaque dans le ciel) n'a pu être conçu que par **un peuple vivant dans l'hémisphère nord et à l'ouest de l'Europe**. Paul Couderc, astronome à l'observatoire de Paris, appuie cette affirmation de calculs plus que probants que je peux hélas reproduire dans cet ouvrage, compte tenu du nombre de pages que cela prendrait.

Tout cela ne ressemble guère à l'homme de Cro-Magnon tel que nous le représente l'archéologie aujourd'hui !

J'ai planifié au sein de l'expédition **ANTEUS** un programme d'inventaire général des cercles de pierres avec mesures des objets, relevés topographiques et étude de l'orientation exacte des monuments.

La présence en plusieurs endroits du monde de représentations très probablement zodiacales, de surcroît circulaires, avant leur redécouverte et leur perfectionnement par les peuples moyen orientaux, démontrent suffisamment qu'à une époque comprise entre - 25 920 ans BP et la fin des courants mégalithiques en Occident, soit vers - 4700 ans BP, la conception cyclique du calendrier et le cercle zodiacal circulaient déjà en extrême occident.

Vous n'êtes pas totalement convaincu ? Pourquoi seule Atlantys a pu concevoir le zodiaque et pourquoi seule une civilisation de l'hémisphère nord a pu diffuser ce concept ?

Nous allons donc le voir ensemble :

La précession des équinoxes est une lente variation de direction de l'axe de rotation de la terre. Cette variation de la direction vers laquelle s'oriente l'axe de la terre est provoquée par le couple qu'exercent les forces de marées (attraction) de la lune et du soleil sur le renflement équatorial de la terre. Ces forces tendent à transférer l'excédent de masse situé à l'équateur vers le plan de l'écliptique.

La terre étant en rotation, ces forces ne peuvent modifier l'angle entre l'équateur et l'écliptique : elles provoquent un déplacement de l'axe de rotation de la terre dans une direction perpendiculaire à cet axe et au couple. Cette déclinaison, ce déplacement, s'appelle une précession et a pour résultat que l'axe de rotation de la terre décrit un cône, dont le sommet est l'axe de rotation et dont le tour complet de la base (qui est inversée) est effectué en environ 25 920 ans.

Pour répertorier la masse de calculs faits afin de pouvoir les réutiliser pour prévoir la périodicité ou le retour d'un phénomène, ou simplement déchiffrer chaque séquence de celui-ci, compte tenu des variations liées à ce mouvement tout au long des siècles, et assurer ainsi la justesse de ses calculs, il faut prendre en compte toutes les données et variations quasiment au jour le jour et cela

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

depuis le début du phénomène. Cela revient à noter l'ensemble des variations et leurs résultats sur 25 920 ans à partir du début du cycle puisque celui-ci se reproduit invariablement sur une même période de temps.

Pour qu'il y ait une toute petite possibilité qu'une civilisation ait pu jamais établir ces calculs, il faut remonter au moins 25 920 ans avant le présent, or aucune civilisation connue ne remonte à une date aussi éloignée. Pour l'époque, il n'a pu exister qu'une seule civilisation dont le niveau légendaire de savoir, transmis par les écrits égyptiens mais aussi par d'autres voyageurs plus de deux siècles avant Platon, aurait pu entreprendre une pareille entreprise scientifique : Atlantys.

Civilisation extrême occidentale existant en des temps où aucune des civilisations connues n'avaient ne serait ce que germé, elle était géographiquement, parcourue par les constellations qui composent ce zodiaque. Ces dernières traversant à la verticale (au zénith) son ciel. Ainsi, s'il n'est pas faux que les mésopotamiens puis les égyptiens avaient une certaine connaissance du zodiaque et en avaient même perfectionné le système, nulle part il n'est prouvé qu'ils en fussent les inventeurs.

D'autant plus qu'on retrouve ce zodiaque, étonnamment, sur le continent américain ! La représentation circulaire du zodiaque s'y retrouve et semble donc universelle puisque c'est de cette manière aussi que les mésopotamiens, les chaldéens et les égyptiens représentaient la course du soleil dans le ciel des constellations.

On est en droit de se demander alors comment, avec la connaissance du cercle, ces civilisations précolombiennes n'ont pas imaginé la roue chez eux ... mais était ce bien le cas ? La découverte d'un artefact olmèque, sous la forme d'un jouet d'enfant, semble apporter un démenti formel à ce préjugé.

De même, je prends du bout des doigts la découverte faite, en 1950, par Koch-Grumberg dans la Guyane brésilienne, d'un dolmen (et oui !) sur lequel on peut voir une étrange gravure que l'on peut assimiler à un zodiaque, tant plusieurs symboles semblent très similaires à ceux connus en Occident. Ce dolmen est baptisé par les habitants du nom de *piedra pintada*.

Le fait que les olmèques pratiquaient selon des méthodes visiblement propres à la civilisation des mégalithes, malgré un âge plus récent de leur civilisation, favorise la théorie de la liaison historique et culturelle car il est prouvé qu'un nombre important de mégalithes existent aux Amériques et cette tradition a probablement été transmise par leurs ancêtres avant qu'ils ne deviennent la civilisation brillante que l'on connaît. Et s'il fallait encore un exemple pour prouver de manière indiscutable que le zodiaque n'est pas, à l'origine, une conception orientale, (nous savons qu'aucune civilisation orientale structurée scientifiquement n'a vu le jour avant Sumer, soit avant - 6500 ans BP), la découverte de la tablette de Karanovo (- 7600 ans BP), en Bulgarie, a mis fin définitivement à toute spéculation dans ce domaine vu son grand âge qui atteste ainsi que le zodiaque babylonien ou celui égyptien de Dendérah, sont en fait respectivement plus jeune que cette tablette de plus de 1100 à 4450 ans !

Il faut donc rester très prudent et particulièrement réservé avant d'affirmer que l'invention de l'astrologie est une découverte mésopotamienne, chaldéenne ou égyptienne. L'astrologie et ses calculs reposent, visiblement, sur des connaissances beaucoup plus anciennes.

Pourquoi la civilisation des mégalithes a-t-elle, sur les littoraux Atlantique, marqué autant sa présence ?

Personne ne s'est posé vraiment la question de savoir combien de temps était nécessaire pour qu'une construction atlantéenne soit achevée. A l'instar des murs de Sacsahuaman ou de Tiahuanaco, elle était constituée de blocs cyclopéens de plusieurs dizaines

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

voire centaines de tonnes. Il est évident qu'il fallait probablement plusieurs dizaines d'années pour voir sortir de terre un édifice cyclopéen. Une réelle foi devait pousser ces hommes à chaque fois qu'il fallait bâtir un monument ou une quelconque construction nécessaire à la communauté. Lors de la submersion des terres autrefois occupées par ce peuple, lorsqu'ils débarquèrent sur les plages des continents qu'ils abordèrent, rien de ce qu'ils avaient bâti pendant des millénaires n'avait survécu. Leur règle civilisatrice étant, comme je l'ai dit plus avant, l'édifice, ils voulurent marquer ces nouveaux territoires de leur empreinte et construisirent, avec des moyens plus rudimentaires cette fois, (compte tenu de l'extrême misère dans laquelle ils se trouvaient) des édifices en mémoire de leur civilisation anéantie. Ces travaux ont du durer une très longue période au vu du nombre d'édifices retrouvés. Bien que se considérant comme l'élite du monde face aux peuplades barbares qui les entouraient de toutes parts, ils durent pour survivre, accepter de gré ou de force l'assimilation et le transfert de leur savoir (probablement une petite partie, sinon nous saurions au moins comment refaire cet exploit).

Hélas, ce n'étaient pas forcément l'élite qui transmis ces connaissances et le résultat ne fut pas celui que l'on était en droit d'attendre d'une telle civilisation (il faut reconnaître que côté esthétique il n'y a pas de comparaison possible entre Sacsahuaman et les dolmens en France, ou tout au moins ce qu'il en reste).

Ce fut probablement des commerçants, des soldats ou des gens du peuple qui transmirent le peu qu'ils savaient, mais ce fut déjà un extraordinaire bond en avant pour l'Humanité car la perspective dans l'Europe de l'époque ne dépassait guère la hutte ou le fortin en bois.

Prenons le temps d'une pause et tentons de rassembler nos idées et les données recueillies afin d'établir une première synthèse :

1. Une civilisation plus ancienne a certainement influencé celle qui a bâti les menhirs, cromlechs et dolmens. Ce savoir, encore une fois, n'a pu naître de manière spontanée. Il est clair que la mer et les océans étaient le territoire de cette mystérieuse civilisation.
2. Toutes les analyses, aussi loin qu'elles sont poussées, nous amènent à une même conclusion : Si ce n'est pas l'ancienne civilisation d'Atlantys qui a influencé celle des mégalithes alors, quoi qu'il advienne, l'inspiratrice de celle des bâtisseurs de menhirs, cromlechs et autres dolmens vient sûrement de quelque part au large. Il est incontestable que ce peuple ne fut pas terrien : c'était un peuple de marins.
3. Il a indéniablement beaucoup voyagé voire s'est engagé dans une vaste exploration du monde puisque sa culture a influencé nettement l'ensemble des littoraux, non seulement de l'Atlantique mais aussi de tous les océans de la planète.
4. Il maîtrise la navigation depuis longtemps pour les mêmes raisons : savoir ancien ou savoir transmis ?
5. Les principaux astres lui sont connus (Etoiles, constellations, soleil, lune). Ce peuple les a appris, de par son expérience, ou on lui a transmis ce savoir (peut être l'ancienne civilisation d'Atlantys). Depuis au moins 25 920 ans sa connaissance profonde du zodiaque et de ce qui en découle (prévisions des phénomènes, notamment des éclipses, etc.), ses connaissances astronomiques, lui ont permis de naviguer sur des distances à peine croyables.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cette civilisation est, soit issue d'une plus ancienne, soit a hérité d'elle et a donc au minimum 25 920 années d'existence, probablement plus.

6. Il semble, au vu des constellations du zodiaque, qu'elle soit née ou qu'elle se soit développée dans l'hémisphère nord.

Le mythe d'Atlantys serait-il finalement une réalité oubliée ?
Le peuple des mégalithes n'est-il pas finalement une tentative par la dernière civilisation antédiluvienne de se reconstruire ?

Quelques pièces du puzzle se sont maintenant mises en place, mais il nous faut continuer notre enquête. Le travail consiste maintenant à appuyer ces déductions par des éléments de preuves, tout au moins de sérieuses présomptions. Comme le disait Carl Sagan : « *Des affirmations extraordinaires nécessitent des preuves extraordinaires* ».

Partons donc à la recherche des ruines, vestiges et constructions, pouvant renforcer notre hypothèse sur l'existence, la migration et l'influence, de cette civilisation. Pour cela nous allons parcourir l'Océan Atlantique d'ouest en est et d'est en ouest afin de chercher des indices, des traces d'elle, des migrations de sa population, de son influence architecturale, philosophique et culturelle sur les peuples qui ont bordé les littoraux nord-américains, sud-américains, africains, européens, méditerranéens et d'Europe centrale, via la mer Noire.

Avec l'exploration des côtes et des fonds marins océaniques, notamment aux USA, au Mexique, à Cuba, au Venezuela, aux Bahamas, aux Açores, en Espagne, au Portugal, au Maroc et aux îles Canaries, les pièces manquantes du puzzle se réunissent lentement. La découverte de constructions étranges, de ports submergés, de temples engloutis, de murs sous-marins, de routes au fond des océans, laisse penser qu'après tout Atlantys n'est peut être pas qu'une légende.

Certes, toutes ces ruines ne sont pas situées dans l'Atlantique, puisqu'on en trouve dans l'Océan Indien et même dans le Pacifique. L'on peut pourtant les qualifier toutes d'antédiluviennes sans avoir peur de se tromper car ce mot désigne, par défaut, le monde perdu qui existait avant ce que l'on nomme, pour l'archéologie classique, l'Histoire. Ces ruines, de plus, se ressemblent étrangement et peuvent, sous certains aspects, être comparées entre elles. Elles ont toutes une forme propre aux constructions mégalithiques et appartiennent à des cultures, à des peuplades, ayant vécu sur des littoraux ou des îles, et cela parfois à plusieurs milliers de kilomètres les unes des autres. Exhumées, pour la plupart, depuis ces trente dernières années, elles ne sont pas encore expliquées par les archéologues classiques.

Les routes de pierre des Bahamas, du Yucatan, du Belize, de la Méditerranée et de la mer Noire, les voies de dolmens et de menhirs, en Bretagne mais aussi partout dans l'Atlantique, mènent à l'océan et se poursuivent sous les flots. Toutes ces routes, ces constructions, semblent converger vers des ruines plus vastes enfouies au milieu de l'océan.

Si l'on excepte pour l'instant la pointe de l'Amérique du Sud, les terres bordant l'Océan Atlantique ou étant submergées par lui regorgent d'énigmes sur les peuples qui l'ont à un moment ou à un autre occupé. Avec les découvertes récentes faites dans les années soixante dix sur le plateau des Bahamas, et qui ont déclenché une nouvelle énergie, des chercheurs et archéologues se sont remis au travail pour démontrer plus que jamais l'existence d'une civilisation extrême occidentale ayant essaimé sur l'ensemble du Monde tant à l'est qu'à l'ouest de l'Atlantique. Si l'on admet que ces migrants atlantiques se soient laissés portés par les courants du Gulf Stream et les vents, leur course les a menés aux Açores et aux Canaries, sur les côtes d'Irlande, d'Angleterre et de Bretagne, ainsi qu'au nord-ouest de la péninsule ibérique.

Notre voyage commence donc aux Bahamas, probable point de départ et chemin d'une immigration inévitable.

LES BAHAMAS

Lors de la dernière déglaciation, le climat fut profondément modifié et, avec la montée des eaux de l'Océan Atlantique, le plateau fut inéluctablement submergé, millimètre après millimètre. Les courbes de niveaux résultant des recherches au sonar vertical (*SVRM* - Sonar Vertical à Résonance Magnétique), l'étude chimique de la végétation noyée, ensevelie, fossilisée, les formations géologiques résultant de l'usure provoquée par les eaux douces qui autrefois baignaient le plateau, permettent de reconstituer assez fidèlement ce que fut chaque étape de cette lente immersion. Mais de quoi parle-t-on exactement ? Je vous invite à lire avec attention les lignes qui vont suivre ...

Le niveau du plateau Bahamas, situé actuellement à environ 20 m de profondeur, a été au raz de l'eau pendant une période qui coure de - 15 000 à - 8000 ans BP. L'expédition **ANTEUS** a prévu de vérifier ces mesures afin qu'il n'y ait plus de doutes sur leur véracité. Le niveau situé entre 8 et 15 m de profondeur était à l'air libre il y a encore 7 ou 6000 ans et celui compris entre 5 et 8 m de profondeur était lui aussi hors d'eau aux alentours de - 5000 ans BP.

Si l'on admet l'hypothèse, au vu des structures des îles de Bimini, que le plateau était probablement habité entre - 17 000 et - 6000 ans BP et, sachant que le peuplement proche des Amériques est vieux d'au moins 82 000 ans comme l'a démontré indirectement le professeur Richard Leakey en Californie, au vu de ses découvertes entre 1970 et 1971, cette hypothèse apparaît parfaitement acceptable.

Vers - 10 000 avant le présent, l'immersion évidente du plateau a contraint la population à envisager une migration qui s'est faite progressivement mais a entraîné une évacuation totale aux alentours de - 6000 avant le présent.

Les terres basses ont tout d'abord été désertées en premier, entraînant ainsi une migration vers des lieux plus élevés. Mais cela n'étant pas suffisant avec le temps, les habitants ont dû se résigner à rejoindre le continent pendant qu'il était encore accessible à pied ou avec une petite traversée maritime. On peut imaginer qu'il y a seulement 5 à 7000 ans, on pouvait encore apercevoir, çà et là, des ruines à demi submergées. L'engloutissement du plateau des Bahamas a eu donc des témoins oculaires, au travers des habitants de celui-ci. Ces hommes vivaient avant la catastrophe sur des terres fertiles et bien arrosées avec des cours d'eau abondants et un littoral très poissonneux.

J'aborde ici, en effet, une archéologie à la portée de tous du fait de sa faible profondeur et qui met en évidence la réalité du travail de l'Homme sur les vestiges qui gisent au fond de l'Océan Atlantique : Ces restes sont situés dans une zone de l'Atlantique appelée couramment « le triangle des Bermudes ». Je tiens à vous avertir chers lecteurs que je ne fais ici aucun cas des rapports portant sur la zone citée ci-dessus. Je me contente uniquement de situer les éléments dans leur zone géographique, en toute impartialité, et en faisant fi des légendes courant sur cette zone.

I - BIMINI

La région des îles de Bimini appartient au plateau pré continental des Bahamas. Il y a de cela 25 à 30 000 ans, dans un monde qui était fondamentalement très différent au point de vue végétation ou faune de celui que nous connaissons, les îles des Bahamas étaient la partie surélevée d'un grand plateau continental de plusieurs centaines de kilomètres. Cette très ancienne plateforme appartenait autrefois à une étroite parcelle qui séparait la terre américaine du continent africain.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En 1971, Robert Marx, Dimitri Rebikoff (un explorateur ingénieur spécialisé dans le domaine de la photographie sous-marine, concepteur du mini sous-marin Rémora M 114 E), Jacques Mayol (Le recordman de plongée en apnée) et Manson Valentine (ancien professeur de l'université de Yale, spécialiste des civilisations précolombiennes en plus d'être le conservateur du Musée des Sciences de Miami, en Floride), découvrent une structure immergée à proximité de la côte de l'île principale des Bimini, au nord-ouest exactement. Cet édifice avait été signalé auparavant par John A. Gifford, géologue marin de l'université de Miami, le 25 février de la même année (voir pages centrales).

Dimitri Rebikoff dit, à la suite de cette découverte faite le 7 décembre 1971 : *« Il faut considérer qu'il y a quelques 15 000 ans, les Bahamas formaient un immense plateau hors de l'eau pouvant fort bien abriter des millions d'hommes. Les nombreux vestiges découverts rendent cette hypothèse vraisemblable. Il reste que nous ne savons absolument rien sur cette civilisation. Le problème est donc archéologique et non plus géologique. Il faut poursuivre les travaux et les fouilles pour enfin trouver les clefs de cette formidable énigme »*. Mais qu'avaient ils trouvé exactement ?

Ils tombèrent en fait nez à nez sur une structure longue de 70 m et large de 10 (voir pages centrales) qui semblait construite en gros blocs de pierres régulières assemblées par une espèce de ciment. La mesure des blocs avec un demi-décamètre d'arpenteur et un stéréocomparateur, utilisé habituellement pour tracer des cartes aériennes en courbes de niveau, a permis à Rebikoff d'en effectuer les mesures et de préciser que certains d'entre eux avaient même plus de 5 m de côté et que leur épaisseur variait de 50 à 150 cm. Leur poids atteignant parfois les cinq tonnes, pour une densité moyenne du matériel rocheux supérieure à 2. Au mois d'avril 1972, les tranchées d'exploration creusées sur la face est du mur oriental révélèrent l'existence d'au moins une deuxième couche de pierres similaires sous la première. Toutes ces pierres sont jointes par une couche uniforme de « ciment » de 5 à 6 cm d'épaisseur.

J'ai constaté personnellement que la face extérieure du mur est nettement dressée et alignée. Les coins inférieurs sont protégés de l'érosion des vagues et ont été vérifiés à l'équerre dans leurs trois axes. Sur certains endroits de la face intérieure des blocs apparaissent ce qui me semble des traces qui pourraient avoir été laissées par des outils. Des recherches menées prochainement devraient déterminer s'il s'agit là d'un mur unique ou d'un simple élément d'une construction infiniment plus vaste. La zone d'exploration couverte sera très importante.

En mai de la même année, de nouvelles explorations semblèrent indiquer qu'on avait affaire à un très ancien port submergé, comportant des quais et une double jetée, élargi à certains endroits de manière symétrique. De nouvelles recherches entreprises depuis cette découverte révèlent qu'en fait de jetée, nous avions affaire à une construction portuaire de plus de six cents mètres de long, courbe et affrontant de pleine face le Gulf Stream. L'examen approfondi de la construction confirma non seulement les détails d'emplacement des blocs, des pierres d'angles posées à l'équerre et de leur parfait alignement, contrôlé à la corde de maçon, mais de surcroît que la disposition des rangées de blocs simples appartient à un mode de construction que la nature ne peut en aucun cas imiter : **La construction sur piliers.**

Les dernières explorations ont révélé aussi la position exacte des dalles géantes soutenues effectivement par des piliers et dont la surface inférieure est rigoureusement parallèle à la surface supérieure. Le niveau du sol est, de plus, rigoureusement parallèle à la surface de l'eau. Rien que cela serait un vrai miracle dans la nature ! Ce mode de construction, dans une certaine mesure, est comparable à celui des jetées des anciens ports construits par les phéniciens. L'espace vide entre les piliers sert en fait de brise-lames. Le môle de l'antique port de Byblos est de ce type (voir pages centrales).

Pierre de Latil, chercheur et plongeur, décrit après son voyage sur place : « *les blocs ne reposent pas directement sur le fond mais sur quatre pierres formant piliers. Les piliers sont parfois encroûtés mais ils sont toujours au nombre de quatre. D'ailleurs en ce qui concerne l'encroûtement des piliers, d'une épaisseur de deux à trois centimètres, il est dû à un dépôt calcaire d'éponges et dissimule la forme purement géométrique des blocs qui apparaîtrait, sans lui, beaucoup plus évident* ».

C'est là, en effet, le plus important : Le fond de sable se trouve sous les blocs. **Les blocs ne sont donc pas à même le sol.** Sous le plafond de la roche plane on voit de la lumière de l'autre côté ! En fait, lorsque je suis allé constater sur place, il m'a paru difficile d'accorder du crédit aux arguments du spécialiste de l'environnement qu'est Harisson, à la simple vue des éléments de constructions. Il fustigea prématurément les découvertes faites en leur attribuant une origine naturelle (avant même le résultat des analyses) et se retrouva donc bien embarrassé par la suite. En effet, il affirmait dans son article dans *Nature* l'origine naturelle des structures et appuyait le fait que les découvreurs n'étaient pas géologues, sans savoir que six mois plus tard des géologues seraient envoyés sur place, lesquels étaient, eux, parfaitement qualifiés pour juger des structures. Ils ont déclaré voir en celles-ci une énigme géologique de taille et une probabilité artificielle non négligeable.

Les bâtisseurs des îles Bimini échappent donc à tous les schémas historiques admis. Je ne ferai pas cas des polémiques qui sont nées de ces découvertes, je vous renvoie pour de plus amples informations à l'ouvrage de Pierre Carnac : *L'Histoire commence à Bimini*. J'acquiescerai simplement aux côtés de celui-ci que Monsieur Harisson, spécialiste de l'environnement, aurait mieux fait de ne pas faire paraître son article dans le magazine *Nature*, vu son contenu et le retard qu'a pris la publication.

Concernant les pierres constituant ces jetées, leur nature pétrographique indique, d'après un rapport des géologues de l'Université de Miami en date du 25 Février 1971, que ce sont des blocs de micrite ne présentant aucune ressemblance avec les formations rocheuses naturelles qu'ils recouvrent :

- Les formations rocheuses recouvertes sont faites de calcarénite (grain de matériau calcaire cimenté par des cristaux aciculaires d'aragonite) qui sont caractéristiques des côtes du nord de l'île principale de Bimini.
- Les blocs qui les recouvrent, eux, sont très différents : à fort contenance de micrite, ils ont une basse porosité (30 à 50 %) et renferment dans leur masse de nombreux coquillages et mollusques fossilisés qui les rapprochent des formations du faciès lagunaire de la côte sud de Bimini !

Ainsi le rapport est formel : les blocs constituant la structure artificielle proche des côtes septentrionales des îles de Bimini n'ont assurément aucun lien naturel avec les formations naturelles qu'ils enjambent. Ils appartiennent bien géologiquement à des couches que l'on ne trouve qu'à une distance de 22 miles (40,7 km) de l'autre côté de l'archipel.

Il faut signaler qu'en plus du sol parfaitement aligné avec la ligne de surface des eaux, l'horizontale du sommet du mur (sur presque toute sa longueur) est elle aussi parfaitement de niveau avec la ligne de surface de l'eau et que cette horizontale est partout à une profondeur égale d'environ 6 m. Cet état de fait confirme donc bien que **nous avons affaire à une construction on ne peut plus artificielle**. L'aspect général de la construction met donc en évidence une structure ancrée dans un soubassement aménagé selon les règles de l'art. Enfin, et ce n'est pas la moindre des observations, toute la structure apparaît vierge de vie marine fixe : ni éponges, ni coraux, ni même une quelconque algue.

On peut évidemment expliquer cet état exceptionnel par le fait que l'édifice semble avoir été longtemps enfoui dans le sable,

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

pendant des millénaires. Il est probable que les ouragans violents des années précédant cette découverte ont fait apparaître les contours des structures à travers les eaux claires des Bahamas. La solidité de la construction est telle qu'elle a été capable de résister à des ouragans tropicaux générant des vagues de plus de 10 m et des vents soufflants à plus de 200 nœuds (370 km/h) !

Quant à l'âge de ces structures, il faut chercher forcément avant la date d'immersion du plateau. Pour être plus précis, il faut déterminer celle-ci en fonction du nivellement des hauts-fonds : l'eau ayant monté progressivement, la partie basse du plateau est donc sous les eaux depuis bien plus longtemps que sa partie haute. Si l'on s'en tient uniquement au niveau de l'eau, L.S. Kornikker, et les deux chercheurs M.G. Multer et J.E. Hoffmeister de la société géologique d'Amérique, situent dans leurs publications respectives de 1958 et 1968, l'immersion du plateau aux alentours de - 8000 ans BP. Une étude au radiocarbone des tourbières voisines du plateau conclut à une période plus proche de nous, aux alentours de - 6700 (à plus ou moins 10%) pour une profondeur d'eau de 3 m et de - 8000 ans pour une profondeur de 4 m. Compte tenu que ces constructions sont situées, elles, généralement à 6 m de profondeur en moyenne on obtient, par extrapolation, un âge d'environ - 12 000 ans.

Comprenons nous bien : Ce n'est pas que plus on s'enfonce sous l'océan plus les constructions sont vieilles, elles ont pu être construites à la même époque mais sur un relief accidenté, donc de hauteur inégale mais il est probable que les constructions hautes soient plus récentes que les plus profondes, et cela en raison même de l'immersion progressive des terres. Ces données seront vérifiées lors de l'expédition **ANTEUS**.

De ces constats, on ne peut écarter l'hypothèse qu'à une époque assez reculée la surface émergée du plateau des Bahamas était plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cette surface originelle devait être assez vaste pour accueillir une civilisation capable de réaliser ces constructions, la structure des îles Bimini n'étant pas la seule retrouvée sur le plateau : des plaisanciers ont signalé

également d'anciennes colonnes à demi submergées par le sable quelque part autour de l'île principale de Bimini et à Cay Sal.

Reste tout de même que le mystère se le dispute à l'étrange : On retrouve ici, près de Cay-Sal, un haut fond à l'ouest d'Andros et à mi chemin entre Cuba et les USA, une construction surprenante : Un « œuf » comme celui découvert à l'île de Pâques et à Yonaguni (voir pages centrales). Seule question de taille : **Pourquoi ici ?**

Les deux autres sont dans le Pacifique ou dans le détroit de Taïwan, jusque là rien d'anormal : une possible diffusion par la voie de la migration. Mais que fait alors cet « œuf » dans l'Atlantique ? Et si cette pratique n'était pas seulement un rituel maori, mais que ce dernier soit en fait l'expression d'un rite ancestral datant de l'ère antédiluvienne ? Un mystère plane sur cette tradition qu'il va me falloir éclaircir avec l'expédition **ANTEUS**, car je me trouve là devant une situation inexplicable et inexplicable.

II - ANDROS

Il y a environ 25 à 30 000 ans, d'Andros, on pouvait aller à pied sec jusqu'aux îles de Bimini. Le littoral à l'est de l'île bordait un vaste golfe intérieur en fjord vers le nord, véritable paradis aux eaux chaudes où régnait la plus fantastique végétation tropicale. C'est justement au nord d'Andros que Robert Brush, pilote privé et ami de Manson Valentine, photographia une structure apparemment rectangulaire. Il s'agit d'un mur épais de plus de 30 cm entièrement enseveli sous le sable.

Arrivés sur place, ce mur semblait être les fondations d'un édifice rectangulaire d'environ 30 m sur 20 et était constitué de pierres soigneusement alignées, comme au cordeau. Seule sa partie inférieure, révélée par une petite tranchée creusée au couteau, a été préservée.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Elle reposait sur un substrat horizontal de roche calithrotique bahamienne. Cette construction n'a pas encore été complètement explorée et fait partie des objectifs de l'expédition **ANTEUS**. Je sais néanmoins qu'elle possède quelques cloisons et même deux chambres en coin, ce qui la rapproche, au plan architectural, de la célèbre maison des tortues d'Uxmal (*prononcez « ouchmal »*), un site archéologique au Mexique, à 80 km de Mérida, qui est une ancienne construction maya.

En novembre 1971, pendant une courte exploration d'une grotte submergée à proximité de l'île, Robert Marx découvrit une excavation artificielle assez profonde et qui contenait des restes de céramiques. Une des pièces récupérées, visiblement faite à la main, représente un visage humain. D'après les premières études faites sur ces restes, l'origine non amérindienne est certifiée, sans pour autant pouvoir nous donner l'origine de ceux-ci.

Non loin de cet endroit, le professeur Valentine découvrit des pierres discoïdales au centre troué et d'un diamètre de 60 à 150 cm. Ces dernières, qui semblent être des ancres de navires, ont été reconnues aussi par Robert Marx. Elles présentent d'étranges similitudes avec des artefacts découverts près de Dwarka, la légendaire citée rasée par un tsunami et retrouvée immergée sur le littoral ouest de l'Inde. On en trouve du même genre, mais carrées, sur le site archéologique sous-marin de Khambhat, dans le golfe de Cambay, sur le même littoral, et aux Iles Yap, dans le Pacifique

Pour qu'une structure émergée ou immergée ait le droit de figurer dans l'immense catalogue des éventuelles constructions artificielles on doit pouvoir en déterminer l'origine. Or, c'est là que le bât blesse : On ignore tout de ces bâtisseurs atlantiques !

Voici donc, en un bref résumé ce qu'il ressort des zones de ruines dans les Bahamas, selon les divers études faites (y compris la mienne) :

Emplacement	Iles Bahamas (au nord des Bimini surtout)
Caractéristiques	a) Murs cyclopéens b) Constructions à sec sur un plateau ensuite envahi par l'océan c) Traces présumées d'usage d'outils à l'intérieur des structures d) Murs nets de vie marine. e) Constructions utilisant des pierres à angles droits et jointures de ciment.
Constructeurs	A la date d'aujourd'hui : inconnus
Observations	Le plateau a été progressivement envahi par les eaux il y a au moins 5 à 6000 ans. Forte probabilité que les constructions, construites à sec alors, aient de 8 à 12 000 ans.

Si l'on s'en réfère à ce que l'on connaît de l'histoire amérindienne ou européenne à l'heure actuelle, et en ce qui concerne la période qui nous intéresse (- 15 000 à - 8000 ans BP), rien ne nous permet de rattacher ces structures à l'une ou l'autre. Si l'on écoute l'archéologie classique, aucune civilisation amérindienne précolombienne ou autre n'était susceptible de réaliser de telles structures avant - 4000 ans BP ! Quant à l'Europe, le constat est plus grave encore : les autochtones du moment, en dehors de la civilisation des mégalithes qui a de fortes chances de se confondre avec le peuple des Bahamas, étaient totalement incapables d'édifier un mur ou un quelconque édifice manipulant des blocs de pierre de cette importance (hormis la civilisation tarsyenne) !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Qui furent donc ces bâtisseurs capables de créer de telles structures, contemporaines de la période dite de Lascaux, en Europe, et à une époque où les Amériques n'étaient pas encore entièrement peuplées par les peuples d'origine asiatique descendus du détroit de Béring ou, comme on le pense, venus de l'Océanie, portés par les courants du Pacifique. Où ont-ils donc migré, ces bâtisseurs, une fois qu'ils eurent quitté le plateau Bahamas ?

Plusieurs destinations sont possibles. Les bâtisseurs de Bimini et des autres structures que l'on retrouve au fond des océans, un peu partout sur cette planète, appartiennent peut être à un très ancien peuple vivant en bord de mer et possédant une culture de type mégalithique (L'hypothèse selon laquelle le plateau des Bahamas serait une partie importante de l'hyper archipel atlante se renforce de jour en jour. De même que l'idée que la civilisation des mégalithes serait en fait son peuple, tentant de se reconstruire une identité après la diaspora). Il n'est pas non plus incongru d'imaginer une migration est et ouest, à partir du plateau des Bahamas lors de sa lente immersion.

Revenons justement à cette migration. Celle-ci s'est probablement effectuée d'est en ouest, en premier lieu, car c'était le chemin le plus simple au vu de la proximité du continent américain.

A l'ouest, en effet, on rencontre directement la Floride et, plus au sud, les grandes îles de Cuba et de la Jamaïque, les côtes du Yucatan et du Honduras, celles de l'isthme de Panama et du nord de l'Amérique du sud, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone.

Certes, l'on ne sait pas s'ils étaient ou non en relation antérieure avec les autres peuplades qu'ils rencontrèrent au cours de leur voyage, ni si au cours de cette migration certains ne sont pas restés sur les lieux traversés. De plus, il est parfaitement possible qu'il y ait eu une migration d'ouest en est vers les îles atlantiques et le continent européen. Le mythe même d'Atlantys, connu sous divers noms en Europe et même au-delà, appuie cette thèse.

Il ne faut pas perdre de vue que la situation géographique du plateau des Bahamas et le climat de l'époque, avec un océan plus bas de 135 m, permettaient, à eux seuls, une telle migration.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver au Nouveau Monde des monuments (pyramides, dolmens, aqueducs) dont l'origine amérindienne est plus que contestable et dont l'archéologie classique tente désespérément de justifier leur présence en nous expliquant, maladroitement, qu'ils ressemblent bien à des menhirs et à des dolmens et que cela en serait sûrement ... s'ils n'étaient pas en Amérique. Les historiens s'embourbent davantage en nous disant que surtout il ne faut ne pas prendre cette éventuelle hypothèse au sérieux car c'est totalement impossible. On se demande bien au nom de quoi !

Quand les conquistadors atteignirent le Mexique, ils apprirent des aztèques, que leur lointaine lignée était issue, à l'origine, d'une île située à l'est de l'Océan Atlantique et connue sous le nom d'Atlzan. C'est avant tout les olmèques qui furent originaires en direct de cette île. Les autres civilisations précolombiennes ne sont que les héritières de celle des olmèques et sans grand rapport sur le plan généalogique. Cette similitude dans les noms désignant un continent insulaire ou une patrie perdue ne constitue pas à proprement parler une preuve déterminante, mais donne une piste, un point de départ, aux recherches à entreprendre et met en évidence le fait que Platon n'est effectivement pas le seul à avoir parlé de civilisation à l'ouest - celle des aztèques étant à l'est du continent américain, donc à l'ouest de l'Europe.

CUBA

Le 12 décembre 2001, l'agence Reuters publiait une nouvelle qui fit l'effet d'une bombe dans le microcosme de l'archéologie sous-marine : les experts d'une compagnie d'exploration canadienne Advanced Digital Communications annoncent avoir filmé en juillet 2000 les ruines d'une éventuelle ville submergée au large de la péninsule de *Guanahacabibes*, à l'extrémité ouest de l'île de Cuba.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Advanced Digital Communications est une société spécialisée dans la recherche sous-marine d'épaves et la cartographie des fonds marins. Pour effectuer leurs travaux de recherches, Advanced Digital Communications (ADC) utilise « *l'Ulises* », un ancien chalutier reconverti sur les conseils du célèbre océanographe, Jacques-Yves Cousteau, en bâtiment de recherches scientifiques. Cette compagnie dispose, depuis qu'elle a commencé ses opérations sur la zone maritime cubaine, de moyens de détection très sophistiqués, comme un sonar à balayage latéral et un système de positionnement informatisé. Paul Weinzwieg, ingénieur naval et directeur de la compagnie, affirme que sa société est experte dans l'analyse des fonds marins et qu'elle a déjà trouvé et répertorié d'importants gisements de pétrole et de gaz naturel, ainsi qu'une vingtaine d'épaves de navires, dont le célèbre « *Maine* ». Effectuant un balayage sonar sur une portion d'océan, Les chercheurs d'ADC ont identifié, à une profondeur de 610 m environ, une grande plate-forme où l'on distingue des structures de pierre organisées apparemment symétriquement et qui sembleraient être une construction urbaine recouverte de sable. Vu au sonar, ces formes paraissaient pyramidales, entourées de routes et de divers édifices.

Décrivant l'exploration, voici ce qu'ils nous disent : « *Les images apparaissaient lentement sur l'écran vidéo, comme des fantômes. La bande-vidéo tournée par un robot sous-marin téléguidé, montrait des blocs de pierre de forte dimension, curieusement symétriques, disposées en carré ou en pyramide qui reposaient dans les profondeurs de l'océan. L'écho sonar obtenu par le navire de recherches se trouvait à 2000 pieds (soit environ 610 m de profondeur) et révélait des choses encore plus étonnantes, car on distinguait nettement des blocs de pierres polies arrangés de façon géométrique. On croirait être en présence des vestiges d'une cité, ce qui a de quoi rendre dubitatif, car à de telles profondeurs ces vestiges étant dispersés sur une étendue de presque huit miles carrés (14 816 m²) à l'extrémité de l'île de Cuba, on ne peut qu'imaginer l'œuvre d'êtres humains lors d'une pareille découverte.*

Il s'agit réellement d'une structure merveilleuse qui pourrait avoir été un grand centre urbain, cependant, il serait totalement irresponsable de dire ce que c'est avant d'en avoir toutes les preuves», nous dit l'ingénieur océanographe Paulina Zelitsky, épouse de Paul Weinzweig.

Les chercheurs d'ADC ont indiqué également que les mystérieuses structures pourraient avoir été construites il y a, au minimum, 8000 ans, ce qui les situerait, au bas mot, comme bâties plus de 4500 ans avant les pyramides d'Égypte !

Madame Zelitsky a signalé, de plus, que les structures ont sans doute été construites sur la terre ferme avant d'être recouvertes par la mer, peut être en raison de l'activité volcanique de la zone ou d'un tsunami lié à un quelconque cataclysme. « *C'est un vrai mystère* », affirme Paul Weinzweig. Un an plus tard, en Juillet 2001, l'équipe d'ADC et des experts de l'Académie des Sciences de Cuba sont retournés sur la zone et ont envoyé un robot sous-marin dirigé à distance, pour filmer des parties de la zone de 20 km² considérées comme l'emplacement de la cité. Les images ont confirmé la présence de grands blocs de granit en formations circulaires et perpendiculaires. La majorité des blocs, de 2 à 5 m de longueur, étaient découverts. D'autres étaient couverts de sédiments et de sable fin blanc provenant de la zone.

Cette intrigante découverte a fourni la preuve que Cuba pourrait avoir été unie au continent américain par une bande de terre jusqu'à la péninsule du Yucatan. « *Nous avons exploré bien des océans et des fonds marins à travers le monde, mais jamais nous n'avons vu quelque chose de semblable* » a déclaré Paul Weinzweig. Est-on en présence de vestiges significatifs de la civilisation atlante ou de simples rochers prenant la forme de constructions ? Pour l'instant nul ne saurait le dire.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La profondeur à laquelle se trouvent ces éléments est à la limite de la capacité de plongée de l'être humain. Cette limite constitue d'ailleurs un record détenu par la Comex, une société française basée à Marseille, avec une plongée à 721 m en scaphandre spécial, et dont le fondateur n'est rien de moins que le célèbre Henry-Germain Delauze, connu pour ses chasses aux trésors et ses exploits techniques en milieu sous-marin.

Aujourd'hui, seuls des robots et des appareils de plongée de type bathyscaphes peuvent explorer cette région, ce qui ralentit considérablement les découvertes.

Quittons les Caraïbes pour nous enfoncer dans l'Océan Atlantique, côté est.

La preuve d'une possibilité de vestiges dans cette région nous est venue d'une histoire rapportée par Charles Berlitz dans son ouvrage *L'Atlantide retrouvée* :

ATLANTIQUE EST

« Au mois de mars 1882, un navire marchand britannique, le « SS Jesmond » avait embarqué à Messine en Sicile, une cargaison de fruits secs à destination de la Nouvelle Orléans.

Il était sous les ordres du capitaine David Robson, détenteur du certificat de maîtrise 27911 dans la marine marchande de sa majesté la reine d'Angleterre. Ce n'est donc pas à un aventurier des mers mais bien à un capitaine reconnu pour ses compétences de marin à qui nous avons affaire.

Le « SS Jesmond » dépassa le détroit de Gibraltar, le 1^{er} mars 1882 et cingla au large. Le journal de bord mentionne que lorsque le navire arriva à la position 31°25'nord et 20°40' ouest, à quelques 350 km à l'ouest de Madère et à peu près à la même distance au sud des Açores, il traversa d'immenses bancs de poissons morts. Il semblait qu'une maladie soudaine ou qu'une explosion sous-marine les avait décimés par millions.

Peu de temps avant la tombée du jour, le capitaine Robson remarqua un panache de fumée s'élevant à l'horizon, il supposa que c'était un autre paquebot. Mais le lendemain, les bancs de poissons étaient encore plus épais et la fumée se détachait maintenant de montagnes dominant une île située directement à l'ouest.

Consultant ses cartes, la première terre dans cette direction était éloignée de plusieurs milliers de kilomètres. Le « SS Jesmond » s'approcha au plus près de l'île et jeta l'ancre alors qu'il s'en trouvait à vingt kilomètres à peine, pour vérifier s'il n'y avait pas de récifs aux abords. Les cartes indiquaient en cette région une profondeur de plusieurs milliers de brasses...alors que l'ancre toucha le fond à sept brasses à peine !

Robson et une partie de l'équipage se rendirent à terre et découvrirent une grande île dépourvue de végétation, d'arbres, de plages de sable. Ils n'y découvrirent pas la moindre trace de vie, comme si cette île venait de surgir des océans (ce qui était probablement le cas). L'absence d'arbres permit à David Robson et à ses hommes de distinguer clairement un plateau commençant à plusieurs kilomètres d'eux et au-delà duquel des montagnes se perdaient dans la fumée. Le petit groupe s'enfonça très prudemment à l'intérieur des terres mais des gouffres profonds ralentirent puis finirent par décourager toute exploration plus avant. De plus cette expédition aurait nécessité plusieurs jours.

Aux alentours du point de départ de l'exploration, ils examinèrent une falaise brisée. Une partie de celle-ci avait été réduite en gravillons, preuve que cette partie de l'île avait du subir une pression phénoménale. Au hasard des recherches l'un des marins découvrit ce qui s'avéra être, plus tard, une pointe de flèche. Cette découverte encouragea le capitaine à se procurer à bord des pioches et des pelles afin que l'équipage puisse fouiller les gravillons. Ils découvrirent des vestiges de murailles massives ».

(Déclaration faite par David Robson au journal Times Picaune de la Nouvelle Orléans).

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Les fouilles durèrent près de deux jours et mirent à jour, auprès des murailles, d'épées en bronze, des bagues, des maillets, des oiseaux et divers animaux sculptés, deux jarres ou deux vases renfermant des fragments d'os et un crâne, presque intact. Le plus étonnant fut la découverte de ce qui était peut être une momie enfermée dans une caisse de pierre. Son étanchéité exceptionnelle étant due au fait que celle-ci avait été découverte fermée hermétiquement par des dépôts volcaniques. Cet étrange sarcophage fut ramené à bord du « SS Jesmond » et probablement remis au British Muséum, selon les intentions de David Robson.

Le journal de bord du « SS Jesmond » fut détruit en septembre 1940 lors du bombardement de Londres avec les bureaux des armateurs du paquebot, la « Watts, Watts & Co. Ltd » sise dans Threadneedle Street. Il ne nous reste désormais plus que les articles de Presse pour attester de ces faits (à moins qu'une copie existe ou que sa destruction soit un prétexte pour rendre inaccessible le document au vu des découvertes faites). On ne trouve aucune trace du dépôt de ces objets au British Muséum (du moins officiellement) et seule la déposition sous serment du capitaine et de l'équipage du « SS Jesmond » atteste de la véracité de cette découverte».

Toutefois nous disposons d'éléments venant appuyer les dires du capitaine Robson. Il ne fut pas le seul à voir l'île mystérieuse. James Newdick, capitaine du « *Wesbourne* » quitta Marseille pour New York à la même période. Il déclara à son arrivée aux USA avoir observé une grande île dont les coordonnées étaient les suivantes : 25°30' nord et 24° ouest. Le rapport de Newdick fut publié dans le « *New York Post* » du 1^{er} Avril 1882.

Si les coordonnées des deux navires sont exactes, l'île occupait un espace de 30 km par 50 !

ACORES

Des recherches, hélas infructueuses, ont été entreprises par divers pays pour retrouver Atlantys, nous en avons un certain nombre de connues. Ce sont les russes qui sont à la pointe de la recherche en ce domaine avec, dit-on, plus de 30 expéditions à leur actif. C'est eux qui vont commencer à faire les premières découvertes significatives, à bord du navire d'exploration « *Académicien Petrovsky* », et révéler des traces de l'Atlantide là où précisément elle aurait eu des territoires. Il semblerait, à ce sujet, que nous approchons du but depuis l'exploration systématique des archipels sous marins situés, pour le premier, face aux colonnes d'Hercule, pour le second, à 500 km à l'ouest de Gibraltar. Ce dernier archipel, aujourd'hui submergé, se présente sous la forme d'un groupe important de montagnes arrangées en forme de fer à cheval. Certaines, tels que les pics Ampère et Joséphine ou Pico, près des Açores et de Teide, près des Canaries, s'élèvent à une profondeur de moins de 100 brasses (30 m).

Des photographies de la surface de ces montagnes révèlent des falaises, des coraux vivants isolés. Les montagnes de la moitié nord du « fer à cheval », semblent avoir subi des modifications tectoniques, mais à l'heure actuelle elles n'ont pas encore été étudiées en détail. Cette partie s'étend d'ouest vers l'est. La moitié sud du groupe, pour sa part, ressemble, apparemment, à des cônes volcaniques.

Bien qu'une expédition américaine du Lamont Geological Observatory ait étudié la même région, prélevant des échantillons de terrain, prenant des photographies et draguant le fond, elle n'y découvrit aucune trace de civilisation antique. Et le Docteur Maurice Ewing, directeur de cette expédition, de lancer :

« J'ai consacré treize ans à l'exploration de la dorsale nord atlantique et je n'y ai jamais trouvé de traces de cités englouties ».

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Je serai tenté de lui répondre – théorie du raisonnement par l'absurde - qu'il aurait pu tout aussi bien, s'il n'avait eu connaissance de la possible existence des mers et océans, explorer le Sahara pendant treize ans sans jamais avoir trouver la trace d'une mer, d'un lac ou simplement d'une rivière et cela n'aurait pas pour autant voulu dire que les océans et les mers n'aient jamais existé !

L'expédition russe, datant de 1974, fut la première d'une série qui révéla bien l'existence de vestiges de l'hyper archipel. Un article, paru dans la revue soviétique *Znanie-Sila*, le numéro 8 de 1979, reprend en détail toute l'expédition.

Pour des raisons stratégiques, à l'époque, les russes ne communiquèrent pas l'endroit exact de ces découvertes (d'autant plus que celles-ci seraient en territoire portugais). Il faut dire que la mission première de cette expédition n'était pas la découverte d'Atlantys, mais d'un lieu propice, un emplacement sécurisé, pour leurs sous-marins en cas de guerre. Toutefois, des informations ont filtré et il est possible que le point de recherche soit quelque part aux Açores, entre les îles Santa Maria et Sao Jorge, dans le parages des rocs Formigas.

L'exploration débuta donc en janvier 1974 par un travail de photographie systématique de l'archipel des Açores. Un nombre considérable de clichés furent pris à plusieurs dizaines de mètres de profondeur dans la région où le capitaine Robson aperçut son île mystérieuse. Cette expédition fut apparemment plus heureuse que celle de son homologue américaine du Lamont Geological Observatory : Les photos prises par Vladimir Marakuyev (et ses résultats) furent rapportés par le professeur Aksyonov, directeur adjoint de l'Académie Soviétique, devant l'Institut des Sciences Océanographiques. Il met en évidence un nombre important de caractéristiques inattendues au sommet du Pic Ampère. Ce dernier prend naissance à plus de 3000 m de profondeur et se dresse jusqu'à 66 m de la surface.

Marakuyev, qui était le responsable des travaux photographiques, déclara à l'issue de l'étude de ces clichés :

« Lorsque je développai les photographies et tirai les premiers clichés, au cours même de l'expédition, je réalisai aussitôt que je n'avais jamais rien vu de semblable. L'institut d'océanographie de l'académie des sciences soviétique possède dans ses archives un nombre inestimables de photographies sous-marines prises au cours de multiples expéditions, portant sur de nombreuses années et couvrant toutes les régions des océans du globe.

Nous disposons également de plusieurs milliers de photographies prises par nos collègues américains. Jamais, je n'ai vu quoi que ce soit qui ressemble à ce point à des traces de vie et d'activité de l'Homme».

Je dispose d'une partie de ces photos qui seront incluses dans un prochain ouvrage. Du fait de certaines incertitudes, elles ne seront publiées qu'après vérifications, car le doute subsiste en moi sur le côté humain des constructions qui apparaissent sur ces photos. Je ne les écarte donc que temporairement, cela n'enlève toutefois rien aux travaux de Marakuyev. Je vais toutefois les commenter pour que vous puissiez vous faire une idée de ce qu'elles représentent :

- 1) La première photographie révèle ce qui semble être un mur sur le côté gauche du cliché. Des blocs de pierre, apparemment taillés, sont parfaitement visibles sur la partie supérieure du mur. Des concrétions de lave recouvrent en grande partie cette possible construction. Il est intéressant, si l'on tient compte de l'effet de perspective de la photographie et de la hauteur du mur, d'examiner plus attentivement la bande de maçonnerie verticale. Ce travail devra être absolument vérifié sur place par un second travail de clichés sous-marins. L'objectif, sur la photographie, pointe vers le bas, de manière quasi-verticale, un travail de maçonnerie semble effectivement possible.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

On compte cinq zones semblables et si l'on prend en compte la déformation de l'échelle due à la proximité de l'objectif par rapport à l'objet, on peut estimer les mesures des blocs de pierre composant le mur à 1,5 m de hauteur pour à peine plus en longueur.

- 2) La deuxième photographie montre le même ensemble, mais photographié exactement à la verticale. Le « mur » traverse le cliché en diagonale. Le disque de contrôle est au centre. Il n'est donc pas difficile de calculer que la largeur du mur est de 75 cm. Les blocs de maçonnerie semblent visibles des deux côtés du mur.
- 3) La troisième photographie est extraite d'une autre série de clichés prise au sommet du Pic Ampère. On remarque une région sur laquelle la lave a coulé. Il semble qu'il y ait un escalier, peut être de trois voire de cinq marches. Si l'on compte celles du sommet et du bas, à peine visibles, nous avons alors en tout cinq marches. Elles sont bien évidemment brisées et recouvertes d'éponges semblables à du verre. L'ensemble ici paraît plus évident, mais un contrôle sur place reste le meilleur moyen de vérifier que l'on ne s'est pas laissé abuser par des formes naturelles imitant l'homme.

Ces découvertes ont été publiées le 21 mai 1978, dans le *New York Times*, suite à une interview du Professeur Andrei Aksyonov, directeur adjoint de l'académie soviétique de l'Institut des Sciences Océanographiques.

Les étendues de sable de plage sur les hauts plateaux sous-marins à proximité des Açores, à une profondeur d'environ 1500 m, sont une indication supplémentaire de l'activité sismique dans la région et de la soudaineté de l'engloutissement de certaines portions du littoral des Açores. Les plages de sable, en effet, ne se forment normalement qu'au niveau approximatif de la mer.

Cette anomalie suggère donc que cette partie du plateau a été submergée soudainement, par effondrement. Une fracture d'un pan du plateau s'est effondrée plus bas dans l'océan, voilà qui me paraît une déduction plus que probable.

De plus, venant accréditer la thèse d'une existence humaine aux Açores, archipel désert lors de l'arrivée des portugais, ceux-ci découvrirent une île de cet archipel qui semblait autrefois habitée, dans des temps visiblement très anciens. C'est Charles Berlitz qui nous rapporte, encore une fois, cette étrange histoire :

« Sur l'île de Corvo aurait existé une statue, aujourd'hui disparue dans des circonstances étranges. En effet, elle fut soit disant brisée lorsqu'on essaya de la déplacer pour la remettre au roi du Portugal. Des documents de la bibliothèque de Lisbonne font mention de cette statue, mais rien en revanche, n'étaye la thèse de sa destruction accidentelle.

Disposée face à l'ouest et représentant un cavalier, le bras levé et tendu, la main présentant l'index en extension, le socle était gravé du mot « caté ou catés » (selon l'interprétation de l'époque), ce, qui n'évoque rien dans les langues indo-européennes, mais pourrait avoir un sens en quechua, la langue ancestrale de l'empire Inca car « cati » (selon Charles Berlitz), en quechua veut dire « par là ». En langue antédiluvienne, le mot « cata » se prononcerait plutôt « Ka ta » ce qui signifierait globalement : « le lieu où repose l'esprit du monde ».

ST PIERRE ET ST PAUL

Durant les années 1940, des pilotes de ligne effectuant la traversée du Brésil vers l'Afrique ou inversement déclarèrent avoir aperçu ce qui leur semblait être des agglomérations de bâtiments sous la surface de l'océan, à proximité des rochers de St Pierre et St Paul (1° nord et 30° ouest), une petite éminence se dressant à 1000 km à l'est de Recife, au Brésil. D'autres signalèrent des ruines et ce qui leur semblait être des murs de pierre à environ 6° nord et 20° ouest.

CANARIES

Les premiers habitants de ces îles, les Guanches, affirmaient être les seuls survivants d'une catastrophe globale. Ils étaient grands, imberbes, de peau blanche et les yeux bleus, les cheveux blonds ou roux.

Conquise par un français, Jean de Béthencourt, pour le compte de l'Espagne, les Canaries étaient peuplées d'une population qui s'appelait-elle même « *guan* » : les hommes, dans leur langage. Le mot Guanches étant une hispanisation de leur nom (*guanchos*). A leur découverte, ils furent surpris d'apprendre qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir échappé au désastre qui avait englouti leur monde, les laissant isolés sur ces îles qui étaient autrefois les sommets des montagnes élevées de leur antique patrie.

Les Guanches, lors de la première rencontre avec les occidentaux, présentaient un exemple frappant de désintégration culturelle : ils n'étaient plus capables de déchiffrer des inscriptions gravées dans la pierre, (on a un bel exemple de cette mystérieuse écriture dans un endroit appelé « *la caleta* » sur l'île d'Hierro) ils ne prenaient même plus la peine de réparer ou de rebâtir d'anciennes maisons de pierre, préférant vivre dans des grottes ou dans des huttes. Plus étonnant encore : Ils ne possédaient apparemment aucune embarcation d'aucune sorte, ce qui est surprenant pour des insulaires. Ils motivaient cette absence d'embarcations par une peur panique de la mer depuis qu'elle avait submergé leur pays, beaucoup plus vaste. Ce mystérieux pays était, selon eux, situé à l'ouest de l'île Gran Canaria où ils résidaient.

Ils nous auraient certainement beaucoup appris sur leurs légendes et leur origine raciale si, dans des guerres ultérieures contre l'occupant espagnol, celui-ci ne les avait exterminé (il faut reconnaître que l'Espagne de cette époque est un exemple de barbarie par rapport aux peuples qu'elle envahit au nom d'une évangélisation douteuse guidée par une hégémonie et une cupidité galopante plutôt que par le salut des âmes de ces nouvelles ouailles).

A l'extrémité nord de l'île de Gran Canaria, dans une région appelée la côte de Gáldar et la pointe de la Guancha, se trouvent conservés les restes d'un des villages guanches. Le plus important du point de vue de la superficie. En plus d'un grand nombre de maisons, les tumulus funéraires les plus exceptionnels de l'île s'y trouvent.

Concernant les rites funéraires, les cimetières de l'île de Gran Canaria sont très variés, certains se distinguant par le fait qu'ils contiennent des individus momifiés. Le traitement des corps n'impliquait pas forcément qu'on retire les viscères, mais un processus établi par des générations de Guanches permettait la conservation des tissus corporels. Les linceuls étaient très complexes, c'est pour cela qu'on a trouvé des bandes de tissus, mais aussi des nattes végétales et des capes en cuivre. Les cimetières étaient réalisés à l'intérieur de grottes ou à l'intérieur de structures aménagées, plus ou moins complexes, et construites spécialement à cet effet, parmi lesquelles on trouve les fabuleux tombeaux de la *Guancha* (Galdar) et la nécropole de Maipés (Agaete).

Cette dernière a une étendue funéraire très importante pour l'époque : elle occupe plus d'un kilomètre carré de surface et est formée par un nombre très élevé de sépultures « en laitier » (près de cinq cent).

La *Cueva Pintada* (Galdar) est un des sites les plus importants des îles Canaries, non seulement en raison de ses dimensions mais aussi parce qu'il contient un des plus beaux exemplaires de l'art canarien. Il s'agit de motifs géométriques utilisant de la peinture rouge, noire et blanche (couleurs qui sont le symbole originel d'Atlantys, selon Platon). L'utilisation de cet espace fait l'objet de nombreuses interprétations. Plusieurs options se présentent : une grotte temple, une grotte funéraire, une habitation royale ou princière. Dans tous les cas un lieu sacré. Néanmoins, il n'existe aucune donnée suffisante pour parvenir aujourd'hui à une conclusion définitive. Certaines marques, gravées dans la pierre, s'avèrent être des symboles ou des signes ressemblant aux

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

inscriptions gravées sur les rochers des îles. Une étude plus approfondie devra déterminer si ces signes sont indigènes et se ressemblent sans plus, ou s'ils correspondent à une écriture oubliée ou descendante de peuples ayant fait escale dans ces îles (comme les carthaginois, les grecs archaïques, les navigateurs minoens, les libyens antiques, les berbères touaregs (le tfinagh, langue écrite et très ancienne des touaregs, distincte de la langue parlée, est présente dans le langage Guanche).

En 1981 une expédition privée, organisée par Pippo Cappellano, journaliste et producteur de documentaires pour la télévision italienne, comprenant un groupe de plongeurs espagnols, fit une découverte au large des îles Canaries, le long du banc sous-marin qui était décrit par les anciens Guanches comme étant les anciens sommets de leur terre submergée : de grandes dalles de pierres sur le fond de l'océan à une profondeur d'une quinzaine de mètres (pour certains vestiges jusqu'à 22 m ?). Elles recouvrent une surface d'environ 300 m². Les pierres sont agencées avec soin et de larges marches descendent du pavement central, comme si elles menaient à un embarcadère.

GIBRALTAR

Après que des centaines de personnes, chercheurs, amateurs éclairés, aventuriers, se soient penchés sur le destin dramatique d'Atlantys, après des millénaires d'obscurantisme scientifique, un français, spécialiste de la morphologie marine, Jacques Collina Girard, travaillant pour le CNRS (centre national de recherches scientifiques) a mis enfin un terme à une affirmation sans fondement : l'archipel atlante n'existe pas. Si, Messieurs, il y a bien eu des îles en face de Gibraltar !

En effet, Jacques Collina Girard, s'intéresse particulièrement aux 20 000 dernières années. Son étude, rendue publique en septembre 2001, portait au départ sur les mouvements de populations entre l'Europe et l'Afrique du nord au plus fort de la dernière ère glaciaire, il y a 18 000 ans environ.

Pour comprendre si les peuples du paléolithique avaient pu traverser le détroit de Gibraltar, dans les deux sens (Maroc - péninsule ibérique et vice versa), il a reconstitué le profil du plateau continental et de ses abords, de ce qui devait être la côte de l'Europe et de l'Afrique du nord à l'époque, c'est-à-dire lorsque le niveau de l'océan était de 135 m inférieur à ce qu'il est aujourd'hui.

Sa reconstitution révéla, à sa propre stupéfaction, l'existence d'un ancien archipel situé sur un haut-fond connu (Banco Majuan, chez les espagnols, Ridges, chez les anglais). Celui-ci, orienté nord-est / sud-ouest, est situé au nord-ouest du cap Spartel avec une île de 70 km² contenant un mont s'élevant au moins jusqu'à - 56 m du niveau de l'océan actuel, mais qui était à l'origine haut de 79 m d'altitude par rapport au précédent niveau marin. Cette île est positionnée précisément là où Platon situe le début de l'hyper archipel.

Nommée Spartel, elle n'est pas seule car elle constitue, avec six autres îles, un petit archipel qui se situe à l'ouest de Gibraltar (dont trois îles qui barraient à l'époque l'accès direct à l'Océan Atlantique). La passe ; plus étroite qu'aujourd'hui, posée ouverte sur un socle plus élevé que l'océan d'aujourd'hui, se renfermait sur une sorte de mer intérieure sur laquelle se dressaient les îles constituant peut être l'avant-poste d'Atlantys et probablement le premier lieu possible de rencontre et de commerce avec le peuple tarsyen. La question vient immédiatement à l'esprit : Comment ces îles en virent à disparaître ? Je laisse le scientifique vous l'expliquer lui-même :

« ... curieusement la reconstitution géographique du paysage du maximum glaciaire devant le détroit de Gibraltar fait ressurgir une île et un archipel actuellement sous l'océan. Ce paysage et son histoire coïncide point par point à celui décrit par Platon. A l'ouest du détroit une mer intérieure précédait l'Océan Atlantique. On pouvait facilement traverser cette mer pour atteindre les continents africains ou européens.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Une grande île, actuellement immergée faisait face aux fameuses colonnes d'Hercule. La description de Platon pourrait s'appliquer sans modifications à l'aspect qu'avait le paysage à cette époque. La passe Est (en deçà, par rapport à l'Atlantique) se présente comme un couloir très étroit («havre au goulet resserré »).

La partie Ouest est une véritable mer intérieure (77 km de long pour une largeur variant de 10 à 20 km). Cette mer était entourée par les continents africains et européens élargis par l'émersion de leurs plateaux continentaux respectifs. A partir de cette île, on pouvait passer sur les autres îles, et de ces îles, on pouvait gagner le continent au nord et au sud après avoir traversé une mer quasi fermée (à l'ouest par une barrière d'îles) ».

Ces îles semblent avoir été connues par un témoin de choix en la personne de Marcellus, un géographe, qui les cite. Proclus, plus proche de nous temporellement parlant, a écrit un commentaire sur le *Timée* dans lequel il parle des écrits de ce géographe.

Sur la grandeur de l'île, les recherches ont abouti sur une dissonance quand à sa taille entre les dialogues de Platon et les découvertes du chercheur. Comme dit plus haut, nous ne pouvons savoir avec certitude si Platon parlait géographie ou politique lorsqu'il citait la taille de l'Atlantide. Pour ma part, je ne pense pas que Spartel soit Atlantys mais seulement une sorte de « porte d'entrée » du royaume et un lieu actif où se pratiquait le commerce entre les deux continents (Europe et Afrique) et le royaume d'alors.

Jacques Collina Girard et moi-même sommes donc d'accord sur un point : C'est plutôt de l'étendue géographique de leur influence dont il est question dans les écrits de Platon.

La transgression liée à la fonte des glaces et la fin de la dernière ère glaciaire voient les contours littoraux subir une transformation majeure. La fonte des glaces s'accélère dès - 17 000 et le niveau des eaux en moins de 12 000 ans va se relever de plus de 135 m !

La date de - 14 000 voit d'ailleurs le début de l'engloutissement des îles de l'archipel. Celui-ci est situé aujourd'hui entre - 130 et - 80 m, par rapport au niveau de l'océan. Vers - 13 300, les deux îles principales de l'archipel Spartel ont effectivement été englouties, le niveau des eaux atteignant alors - 55 m par rapport au niveau actuel. C'est la disparition totale d'un paysage sous la mer 9400 ans avant que Platon n'en parle. C'est curieusement la date exacte indiquée par Solon qui n'avait pourtant aucune connaissance des étapes de la remontée des eaux consécutive à la déglaciation !

Quant au niveau réel de civilisation des habitants de l'archipel Spartel, il reste à déterminer, par des fouilles, bien évidemment ! Comme cette zone est sous-marine, stratégique et traversée par de forts courants liés à la mixité des eaux de l'Atlantique avec celles la Méditerranée, il y a fort à parier que ce n'est pas pour demain.

C'est dans l'antichambre de la mer Méditerranée que l'on suppose donc que les atlantes, si l'on peut démontrer un jour la réalité de leur existence, installèrent leur premier comptoir : Tartessos (Tarsys, dans la bible), au sein du golfe du Guadalquivir, en Espagne. C'est donc à cet endroit que nous allons nous rendre à présent.

Tartessos est le nom donné par les phéniciens à cette civilisation occidentale. Ce n'était pas son nom d'origine, puisque celui-ci est *Tarsys* - le royaume de Tars. Héritière de la civilisation andalouse des mégalithes (elle-même issue probablement de celle d'Atlantys), elle s'est développée dans le triangle formé par les villes actuelles de Huelva, Séville et San Fernando sur la côte sud-ouest de la péninsule ibérique. Elle eut pour axe le fleuve Tartessos, appelé ensuite « *Baetis* » par les romains et « *Oued el Kebir* » par les arabes lors de l'invasion de l'Espagne, (aujourd'hui, son nom moderne est Guadalquivir).

Les habitants de Tartessos avaient une langue et une écriture différente de celles des peuples voisins, qui attestent bien de son origine étrangère à la région où ce peuple s'est implanté.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Ils connurent l'influence culturelle des égyptiens et des carthaginois. Encore actuellement, on en ignore son emplacement exact, bien que l'on croule sous la documentation. Cette ville et sa civilisation existaient probablement depuis de nombreux millénaires, mais les seules traces actuelles en notre possession, du fait des recherches archéologiques en Espagne, remontent au mieux à - 3000 ans BP. Elle vivait essentiellement du commerce, de la métallurgie et de la pêche.

L'arrivée successive des phéniciens et l'établissement de leur comptoir à Gadir (l'actuelle Cadix), stimulèrent certainement son expansion vers l'intérieur des terres et l'intensification de l'exploitation de ses mines de cuivre et d'argent (Tartessos devint le principal producteur de bronze et d'argent de la Méditerranée).

De même, la navigation vers les îles Cariterides (les îles Britanniques ou, plus concrètement, les îles Scilly, au sud-ouest de l'Angleterre) leur permettait d'importer l'étain nécessaire à la fabrication du bronze.

Les grecs et les phéniciens entretenaient des contacts fréquents avec Tartessos. Cette Cité-Etat existait encore à l'époque de la bible et assurait la construction navale et l'activité commerciale du sud de l'Espagne. Elle y est décrite comme possédant la plus grande flotte du bassin méditerranéen et s'occupant de chargements précieux et quelque peu exotiques pour le compte, entre autres, du roi Salomon : « *Tous les trois ans, les navires de Tarsys revenaient chargés d'or et d'argent, d'ivoire, de singes et de paons. Le roi Salomon devint le plus grand de tous les rois de la terre en richesse et en sagesse* » Rois I, 10 :22-23). Dans la Bible, Tartessos est évoquée sous le nom de Tarsys (*Tarshish, en hébreu*). C'est le seul lieu de la Méditerranée occidentale à y être évoqué, et c'est au large de ses côtes que serait situé l'épisode de Jonas et la baleine.

Les tarsyens avaient une monarchie et des lois écrites sur des tables de bronze, depuis des temps immémoriaux. Hérodote, l'historien voyageur, nous parle de plus 6000 ans (à son époque, ce qui signifie pour nous - 8500 ans BP). L'historien grec Strabon, lui, parle de 7000 ans, ce qui repousserait à une date incroyablement lointaine la date officielle de l'invention de l'écriture. Habis, fils de Gargoris, fondateur d'une dynastie qui se termine avec Argantoine, fut un des rois civilisateur de Tartessos dont le territoire s'étendait tout le long du cours du Guadalquivir. Habis est un ami des grecs et un protecteur des phocéens (les habitants de Marseille, en France). La légende de ce dernier rappelle celle de Géryon, pasteur de taureaux, mort par la volonté d'Héraclès. Habis figure à Tartessos comme l'inventeur de l'agriculture, celui qui attela les bœufs à la charrue et organisa la société en établissant la domination d'une aristocratie.

Cette civilisation disparaît brusquement de l'Histoire en - 2600 ans BP, certainement balayée par Carthage qui lui fit indubitablement payer cher son alliance avec les grecs. On prête à Tartessos le même destin qu'Atlantys, mais il faut plutôt privilégier l'idée que privée de son puissant protecteur, convoitée par les carthaginois, elle fut attaquée et détruite pour le contrôle du commerce en Méditerranée. Reconstituée semble-t-il sous le nom de Carpia, après la bataille d'Alalia, dans des circonstances toutefois assez obscures, selon certains archéologues, elle perdura jusqu'à l'arrivée des romains qui appelèrent alors toute la baie de Cadix *Tartessus Sinus*, mais le grand royaume avait déjà cessé d'exister depuis longtemps.

Les fondations de Tartessos sont perdues actuellement, probablement enfouies sous les sables mouvants qui ont comblé les anciens estuaires entre les dunes près de l'actuelle embouchure, unique, du Guadalquivir. Le delta du fleuve a été graduellement bloqué par une immense langue de sable qui s'étend du rio Tinto, près de Palos de Moguer jusqu'à la rive opposée, à Sanlúcar de Barrameda. Le site est aujourd'hui protégé, car il est intégré dans le parc naturel régional de Donana.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Bien qu'il y ait de nombreux vestiges archéologiques découverts dans le sud de l'Espagne, comme le trésor du Carambol, que l'on considère comme appartenant à la culture de Tartessos, la ville elle-même n'a jamais été retrouvée. L'entêtement de certains archéologues comme Helen Wishaw et Adolphe Schulten n'a rien changé à la situation. Pourtant ce dernier y a consacré une grande partie de sa vie. Toutefois, maigres compensations, les constructions cyclopéennes le long du fleuve rio Tinto, le vestige d'un port cyclopéen dans le golfe du Guadalquivir, attestent de la réalité de l'existence passée de Tarsys. Ces vestiges n'auraient sinon aucun autre sens dans le contexte environnemental.

Il se pourrait que les recherches actuelles entreprises par divers centre de recherches, dont le Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly, donnent cependant quelques résultats : Outre les travaux de Georgeos Diaz Montexano, remarquables, les photos-satellites effectuées pour le Professeur Rainer Kuehne, sur la région des marais de sel connue sous le nom de *Marisma de Hinojos*, près de la ville de Cadix, montrent deux structures rectangulaires enfouies dans la boue et des parties de ce qui pourrait être des anneaux concentriques qui auraient pu autrefois les entourer. Le professeur suppose que les traces rectangulaires sur les photos puissent être les restes d'un temple et d'un palais. Kuehne juge que la guerre entre Atlantys et le monde méditerranéen orientale décrit dans les textes de Platon ressemble étroitement aux attaques menées sur l'Egypte, Chypre et la Lybie en - 3200 ans BP par des navigateurs mystérieux connus sous le nom de « peuple de la mer ». De fait, il propose l'hypothèse que les habitants de Tartessos et le peuple de la mer ne fassent qu'une et une seule personne. Autre nouvelle d'importance, en bordure du cap Trafalgar, près du détroit de Gibraltar : Une équipe du Centre Ignatius Donnelly a décelé l'existence possible d'une route submergée ainsi que, dans une autre partie de la région, d'ancres de navigation carrées (typiquement de la région méditerranéenne) retrouvées et qui accrédi teraient totalement la vocation maritime de Tartessos !

J'ai prévu d'effectuer des recherches pour fouiller systématiquement avec des moyens ultrasophistiqués le parc régional du Donana, dans la région du Guadalquivir, ainsi que d'anciennes galeries souterraines sous Séville. Ces études sont fondées sur les recherches préalables d'Adolphe Schulten et d'Helen Whishaw.

Avec le temps, les recherches entreprises démontreront que Tartessos n'était pas un bastion avancé d'une civilisation orientale mais bien un avant-poste ou une colonie d'Atlantys elle-même. Un port à partir duquel l'influence atlante s'étendait plus avant dans la Méditerranée, vers l'Orient. Depuis la découverte de la « Dame d'Elche », sculpture en rupture totale, au niveau vestimentaire, avec tout ce qui est connu de notre Antiquité et de ses peuples, et cela aussi loin géographiquement qu'on aille, elle conforte cette hypothèse d'une relation privilégiée entre le peuple d'Atlantys et celui de Tarsys (Tartessos).

FRANCE

En France, la question de la forte présence mégalithique n'est pas encore réellement expliquée. La présence de lieux civilisés très anciens, beaucoup plus anciens que la gaule dont l'Histoire nous berce, plus anciens que la conquête romaine, pose toujours la question de l'origine de ces mini civilisations qui émergent de ci de là, sans grand courant, semble-t-il, pour les porter. La datation au radiocarbone (^{14}C) a permis de dater, par exemple, les alignements de Carnac aux alentours de - 7500 ans BP, avec certains vestiges datés jusqu'à - 10 500 ans BP !

Et que dire de Cambous ? A 20 km au nord de Montpellier (France), sur une bifurcation de la route de Saint-Martin-de-Londres, le petit village de Viols-en-Laval abrite un site surprenant. Les ruines de Cambous sont sans doute celles du plus vieux village qu'il soit possible de visiter en France (voir pages centrales).

Civilisations antédiluviennes. bilan de 2500 ans de recherches

Il date, apparemment, du Chalcolithique (ou âge du cuivre), une période comprise entre - 4800 et - 4400 ans avant le présent. Durant ces quatre siècles va s'épanouir une brillante culture, dite de Fontbouisse. Les habitants de Cambous appartiennent à cette civilisation qui doit son nom à un site de la région de Sommières (Gard) où des vestiges assez semblables ont été étudiés dans les années quarante.

MEDITERRANEE

Nous entrons à présent en Méditerranée. Le passage délicat de Gibraltar franchi, nous sommes face à l'étendue de cette mer. On peut aisément imaginer qu'à l'époque où le peuple atlante navigua pour la première fois dans cette mer (probablement aux alentours de - 15 000 ans BP), celle-ci avait un niveau nettement plus bas et de nombreux littoraux étaient très différents de ceux d'aujourd'hui. Durant la période Holocène, la mer Méditerranée fut une petite mer intérieure, bien plus petite que sa surface actuelle et des peuplades vivaient sur les bords du plateau continental qui borde son fond.

J'ai d'ailleurs entendu de rumeurs d'une découverte (à vérifier) faite par des plongeurs au large de Marseille, en France et qui parlent de tunnels horizontaux et verticaux qui auraient été découverts par 25 m de fond, creusés dans les falaises sous-marines. Des vestiges d'installations de fours pour la fonte des métaux, des scories parsèment, semble-t-il, les alentours. Avec le relèvement des eaux de la dernière glaciation, ces installations ont probablement été noyées.

Qu'est-il possible encore de trouver au fond de cette mer ?

On m'a parlé aussi d'une route sous-marine suivie par Jacques Yves Cousteau lors d'une plongée pour toute autre chose et d'un temple englouti près de Mélos (l'île Milo, le berceau de la fameuse Vénus) trouvé par hasard par un plongeur américain du nom de Thorne.

MINORQUE

Nous arrivons, après avoir longé les côtes de l'Espagne et pris le large en direction de l'est, en vue de l'île de Minorque. C'est une des îles qui, avec Majorque, Ibiza et Formentera, constituent les îles Baléares. Sur cette île se dresse un monument des plus avancés dans l'art de la construction cyclopéenne, la « *Taula* ».

Elle consiste en une grande dalle horizontale appuyée sur une autre verticale. L'ensemble a une forme de table, d'où son nom. (*Taula* en catalan). C'est l'un des édifices les plus remarquables de l'île de Minorque. Il a aussi l'air d'un gigantesque « T », symbole impossible à déchiffrer actuellement.

De par le particularisme de cette construction, au vu de ces deux énormes pierres en forme de «T», les spécialistes Peter Hochsieder et Doris Knosel ont envisagé que les monuments du type taula soient peut-être des œuvres maîtresses symbolisant aux yeux des fidèles la puissance en équilibre : à la fois architecture et sculpture, les pensées sont ici changées en pierre pour être éternelles. Il suffira d'une visite au site de la taula de Torralba pour vous convaincre de la justesse de leur vision. L'édifice est impressionnant de par sa nature : la pierre du support mesurant exactement 4,30 m sur 2,50 m avec 60 cm d'épaisseur. Celle du chapiteau mesure 3,80 sur 1,05 m pour, elle aussi, 60 cm d'épaisseur.

L'ensemble se trouve à mi-chemin entre Mao et Alaior. Il fut habité à l'époque préhistorique et au Moyen-âge. Il conserve encore une salle hypostyle des plus spectaculaires. Des fragments de muraille, des grottes, une demeure et un grand taula, ainsi que les restes d'autres plus petits, complètent les ruines présentes sur ce lieu. Le plus frappant, lorsqu'on y accède, est sans doute son enceinte, d'une hauteur de 4,30 m, entourée de pilastres latéraux.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La Taula est une construction dont l'île de Minorque a cependant l'exclusivité, plus élégante et plus évoluée que le reste des monuments préhistoriques découverts en Méditerranée. Étrangement, et cela reste un mystère, il n'y a pas d'exemples de ce type à Majorque, qui appartenait pourtant (à ce que l'on en sait) à la même culture. Il semblerait que les taulas soient en fait des sanctuaires qui, à cette époque, se construisaient en des lieux où une divinité manifestait sa présence.

Il s'agissait donc d'emplacements réservés au culte où l'on offrait des sacrifices et des offrandes à l'image du dieu et où des feux brûlaient probablement en permanence. Lorsqu'il fut découvert, cet endroit regorgeait de provisions amassées, de statuettes de divinités (ce qu'on appelle communément aujourd'hui dans la religion catholique des « *ex-voto* » : des offrandes au dieu afin de le remercier d'une faveur ou qu'il accomplisse un vœu). A proximité de la taula de Torralba fut découvert, par exemple, une figurine de bronze représentant un taureau, datée de - 2300 ans. Il semble qu'elle ait été placée sur un socle, comme objet de culte. Autre trouvaille : un brûle-parfum de terre ayant la forme d'une tête de déesse dont, hélas, l'Histoire n'a pas retenu le nom.

Cette culture ne serait-elle pas antérieure à celle de Malte ? A l'entrée de la Méditerranée, on pourrait le supposer, Malte étant beaucoup plus à l'intérieur. Ne parviendrait-on pas, en retraçant le voyage de ce peuple, à créer ainsi une sorte de « traçabilité » de la culture cyclopéenne en Méditerranée ? Ne pourrait-on pas, comme pour Tartessos et les monuments que nous rencontrons sur notre passage, relier tout cela à un ersatz de culture atlante moribonde essayant de se reconstruire un monde ?

Quoi qu'il en soit, je vous invite à visiter le site pour vous faire votre opinion. On peut accéder à celui-ci depuis Mao, par une déviation de la route principale, à sept kilomètres et depuis Alaior, par une route qui part du centre du village.

Quittons les Baléares, direction le Liban. Nous croisons alors la Sardaigne où se trouve, là aussi, des ruines mégalithiques intéressantes (mais de liaison indirecte avec ce qui nous préoccupe dans cet ouvrage) et, plus loin au nord, la Corse avec, elle aussi, une culture mégalithique (Filitosa) particulièrement intéressante. Toutefois, nous ne sommes pas dans la recherche directe des possibles héritiers de la civilisation atlantique et de leur évolution, mais dans la recherche de celle d'Atlantys, de ses traces et de ses influences.

Nous voguons maintenant sud sud est en direction du Liban, laissant sur notre côté tribord l'Algérie, la Tunisie, la Libye, l'Egypte, Israël et la Palestine. Petit pays enclavé dans un monde en guerre, le Liban émerge de l'horizon. De l'aube surgit le gigantesque port de Beyrouth. C'est notre première étape avant de traverser transversalement le pays en direction plein sud par Zahlé vers Baalbek. Au départ de Beyrouth, c'est l'immensité des montagnes littorales du mont Liban qui barrent la route de la plaine de la Bekaa.

Sol de poussières qui vous envahit rapidement l'atmosphère dès que vous roulez à vive allure, sol de pierres surchauffées, la route monte en altitude jusqu'à quelques kilomètres de Zahlé où c'est alors une descente qui nous conduit jusqu'à la plaine et la ville, à quelques kilomètres du fleuve Nahr el litani. La route ensuite bifurque vers l'est en direction de Baalbek. Toute la majesté de cette plaine de la Bekaa vous prépare déjà, quelque peu, à la rencontre avec les ruines et surtout les vestiges cyclopéens de ces ruines.

BAALBEK

« Balbek! Balbek! C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek qui sortait toute éclatante de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire ». Alphonse de Lamartine

La ville de Baalbek se trouve à 85 km de Beyrouth, à une altitude de 1150 m, bien installée au sein de la riche plaine de la Bekaa. La cité se trouve sur une des voies de passage des caravanes marchandes qui sillonnaient les routes entre la Mésopotamie (Iraq), l'Egypte et toute la Méditerranée orientale. L'abondance d'eau, favorisée par la présence de deux sources, l'une au sud-est de la ville (Ras el-Aïn) et l'autre à l'Est (Aïn Lajouj), encouragea les caravaniers à faire halte en ces lieux. Les commerçants venant vendre ainsi leurs produits dans l'arrière pays, profitant également de cette escale à mi-chemin. Dans cette cité phénicienne, construite sur un tell (la formation d'un tell résulte de conditions particulières où les processus de "fossilisation" des activités humaines l'emportent sur les processus d'érosion), la religion semble avoir eu un rôle important dans la vie quotidienne, preuve en est que l'édifice primaire semble être un temple cyclopéen du Néolithique sur lequel les romains ont ensuite construit. Les hommes ici cherchaient visiblement la protection des dieux durant leurs déplacements.

Après le déclin de l'empire romain et pendant des siècles, Baalbek, modifiée maladroitement en forteresse, dormait sous des mètres de terre. Cependant, les ruines qui émergeaient partiellement du lieu, n'avaient jamais cessé d'attirer les visiteurs intrigués tant elles suscitaient l'admiration pour leur majesté.

En 1898, une mission archéologique allemande entreprit les premiers travaux de prospection, de déblaiement et de restauration. Ceux-ci furent toutefois interrompus par la première guerre mondiale. Les recherches ne reprirent donc qu'à partir de 1922 et se poursuivent aujourd'hui.

Depuis l'indépendance, obtenue en 1943, ces études archéologiques sont effectuées à la seule initiative de la direction générale des antiquités du Liban. Les temples de Baalbek furent probablement construits sur un tell dont les origines remontent au moins à 5000 ans. L'histoire du site est d'ailleurs très mal connue.

A Baalbek, se trouve la plus importante pierre taillée au monde appelée « la pierre du sud ». Probablement destinée à un temple gigantesque qui ne fut jamais construit, on relève ses mesures et on reste stupéfait du travail réalisé par les ouvriers de l'époque : 21 m de long pour une section carrée de 4,30 m d'épaisseur ! Sa masse est estimée à 1200 tonnes ! Elle se trouve dans une ancienne carrière, non loin de l'acropole romaine. Cette dernière est d'ailleurs bâtie sur une terrasse dans laquelle on retrouve, de manière attestée, au moins trois pierres de taille similaire mais légèrement plus petites.

Qui a taillé aussi parfaitement ces gigantesques monolithes, d'où proviennent-ils, comment les a-t-on transporté ? Peut-on raisonnablement croire que ces pierres furent taillées avec des outils préhistoriques tels qu'on les imagine ? Bien que ce soit une réalisation du mégalithisme tardif, l'origine des techniques de construction ne fait aucun doute.

GOLFE DE CORINTHE (HELIKE)

Une nuit d'hiver, en - 2373 BP, la ville grecque d'Helike fut détruite par un tremblement de terre massif suivi d'un raz de marée. La cité toute entière ainsi que ses habitants disparurent sous la mer, du vivant de Platon. Sa destruction fut probablement l'une des plus grandes et des plus effroyables tragédies au monde et beaucoup de scientifiques pensent que cette réalité est à la base du mythe d'Atlantys. De nombreux touristes antiques purent contempler, pendant des siècles, dans l'eau claire du golfe de Corinthe, ses ruines et notamment sa célèbre statue de Zeus qui se détachait comme un haut-fond du fait de sa proximité avec le niveau de la mer.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Pendant des siècles on ne trouva cependant plus aucune trace d'elle et l'ensemble des archéologues eurent beau compulsier de nombreux textes antiques, ceux-ci étant souvent obscurs (quand ils n'étaient pas contradictoires), personne ne réussit à identifier sa localisation exacte. Ainsi, en dépit de nombreuses expéditions draguant les eaux des côtes de Grèce, des investissements colossaux et de la plus élaborée des technologies pour résoudre le problème, personne ne trouva, si ce n'est deux petites pièces de monnaie, sans rapport avec la ville, il y a cent ans.

Puis, en 1988, Dora Katsonopoulou et Steven Soter ont relevé le défi. Dora avait grandi avec cette légende durant son enfance et fut déterminée à trouver ce trésor archéologique. Ensemble, ils sont allés inspecter les lieux supposés de la catastrophe et ont examiné à nouveau les textes antiques. Ceux-ci indiquaient qu'Helike avait été détruite sur l'île de Poros que tout le monde situait dans le golfe de Corinthe alors que celle-ci se trouvait dans le golfe Saronique.

Dora a pensé alors que les « poros » pourraient être également une lagune intérieure. Si elle avait raison, la ville perdue ne pouvait pas être sous la mer, comme tout le monde le pensait, mais quelque part à l'intérieur des terres. Le paysage s'était modifié avec le temps et la mer avait, un temps, reculé.

L'étude de la géologie de la région, des séismes, appuie le fait qu'un grand tremblement de terre aurait pu créer une lagune intérieure. Les petits tremblements de terre récents dans la région ont entraîné la « liquéfaction » du sol - un phénomène terrifiant où la terre s'effondre en s'émiettant sous vos pieds. Si un même événement s'était produit sur une échelle beaucoup plus grande alors toute la ville pouvait avoir été littéralement « descendue de niveau », entraînant une grande partie de celle-ci au dessous du niveau de la mer, mais encore plus ou moins protégée par le contrefort de la lagune dans laquelle Héliké se situait.

Toutefois ce tremblement de terre pourrait bien avoir eu un effet secondaire plus dévastateur que le premier : Produit à grande échelle, les éboulements sous-marins auraient généré une grande vague, un tsunami. Celui-ci aurait alors traversé le golfe de Corinthe et ricoché sur le littoral opposé, abrupt, et serait alors revenu sur le contrefort, le brisant alors et remplissant ainsi la lagune en égalisant le niveau marin partout. De ce fait, il engloutit inéluctablement la cité en la noyant sous le niveau de la mer. La théorie de Dora ne manquait pas de sens, excepté une chose : Il n'y a aucune lagune dans la région aujourd'hui. Il y a bien cependant des indices troublants, comme ce pont antique qui est placé étrangement en pleine terre et dont le sol, emplit de sédiments, atteste de l'existence autrefois d'un fleuve qu'il chevauchait.

La possibilité que le reste de la lagune non engloutie par la mer ait pu disparaître par l'amoncellement de sédiments fluviaux provenant d'une rivière aujourd'hui disparue, qui aurait ainsi recouvert les restes de la lagune non noyée, ne peut être écartée. Lentement Dora et Steven ont circonscrit le lieu, malgré de nombreux faux départs et la découverte de ruines romaines plus récentes. Ils ont trouvé ensuite des vestiges qui se sont avérées être préhistoriques, datant de plus de 2500 ans avant Héliké. Ce n'est qu'en janvier 2002 qu'ils obtinrent enfin un résultat. Alors que l'équipe commençait à désespérer, elle découvrit des ruines datant de la Grèce antique, solidement confirmées par la découverte de pièces de monnaie et de poteries. Dora fut alors totalement convaincue qu'elle avait enfin retrouvé la ville tant recherchée.

A la différence d'Atlantys, une équipe d'archéologues a pu enfin retrouver Héliké qui est particulièrement bien préservée et chacun espère qu'elle pourra révéler tous ses mystères. Cela prendra toutefois des années pour découvrir le passé et la richesse de la ville mais, pour la première fois depuis des milliers d'années, nous avons enfin la possibilité d'analyser un phénomène très proche de ce qu'a pu vivre probablement Atlantys, si sa réalité se confirme un jour.

MALTE

C'est une île riche en vestiges antérieurs à l'Histoire, telle qu'elle est aujourd'hui définie. Les temples de pierre y ont tous la particularité, en vue aérienne, de symboliser un trèfle qui semble être le symbole le plus représentatif de l'époque et qui caractérise l'île. Les constructeurs de ces édifices sont encore inconnus, même si je suppose qu'ils sont à relier avec ceux de Minorque voire de Tartessos, avant qu'elle ne soit une colonie phénicienne.

Le mégalithisme ici très proche de celui de Minorque, mais par endroit il a des ressemblances avec celui de Baalbek. Il est certain qu'ils ont une origine commune avec la civilisation des mégalithes, elle-même probablement héritière d'Atlantys. L'âge des constructions remonte au moins à 6000 ans, voire plus. Période où, selon Strabon et Hérodote, Tarsys était déjà une cité-Etat développée.

Sur l'île, on trouve aussi de nombreuses autres ruines de constructions mégalithiques, tout autant inexplicables :

- Les constructions d'Halsalfieni, par exemple, sont des monuments incorporant une structure d'hypogée, ce qui est incroyable quand on sait l'âge à laquelle en principe ce type de structure fut généralement employé.
- Le temple d'Hagar-Qim, est un exemple-type de ce genre de construction, aux pierres monumentales. Les murs d'enceinte du temple d'Hagar-Qim devaient, à l'époque, mesurer entre 10 et 15 m de haut !

Le temple date, lui, probablement de - 5800 ans BP et fait partie, aux côtés des autres édifices néolithiques de Malte, des constructions humaines les plus anciennes au monde.

HagarQim et le temple voisin de Mnajdra sont situés près du village de Qrendi, à environ 15 km au sud-ouest de La Valette, la capitale de l'île de Malte.

Les sculptures zoomorphes, les idoles, les autels sacrificiels et les salles d'oracles de ces monuments ont été taillés entièrement à la main. L'archéologie ordinaire suppose que ce travail fut fait à l'aide d'outils en silex et en obsidienne, mais je ne crois pas cela possible vu l'ampleur du travail. Cela aurait pris plusieurs générations - et pendant ce temps là où se faisaient les cérémonies ?

La disposition en ovale de gigantesques blocs de calcaire fait écho aux formes arrondies de figurines de la déesse mère, *Gaia*, découvertes sur place. L'archéologie classique ne sait toujours pas à quelle civilisation attribuer ces constructions, celle-ci ayant disparu dans la seconde moitié du cinquième millénaire avant le Présent. Pour ma part, je situe cette civilisation dans la mouvance migratoire de la civilisation des mégalithes, née de l'effondrement d'Atlantys.

L'Histoire nous rapporte qu'une population venue de Sicile aurait investi l'archipel vers - 4000 ans BP et le trouva déjà rempli de ces constructions, mais totalement désert. Pourquoi n'imagine-t-on pas que cette civilisation soit une propagation de la migration des réfugiés atlantes, migration qui, des millénaires plus tard, continuait sa progression vers l'est. Atlantys a forcément, à sa destruction, pu coloniser les rivages d'Europe, comme le dit Platon, puis se rendrent en Libye (actuelle Afrique du nord, donc Maroc, Algérie, Tunisie, puis Libye actuelle), en Egypte et ainsi jusqu'à la Tyrrhénie (l'Etrurie des étrusques : l'actuelle toscane).

Mais ce sont ils vraiment arrêtés là ?

Les légendes parlent d'une invasion plus profonde au sein de la mer Méditerranée, jusqu'en Egypte et même en Mésopotamie. Si l'on admet que ces migrants viennent probablement des Bahamas, ils se sont d'abord laissés portés par les courants du Gulf Stream et les vents d'ouest, puis leur course les a menés aux Açores et aux Canaries, sur les côtes d'Irlande, d'Angleterre et de Bretagne. Plus bas, au sud-est, ils retrouvent la péninsule ibérique.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Aux portes de la Méditerranée, peuple de marins, tout les poussait à entreprendre une migration au sein même de celle-ci, à la recherche d'une nouvelle terre, d'un nouveau départ. Après tout, les solutréens d'Europe n'ont-ils pas fait le chemin inverse avec les mêmes aspirations ?

L'homo sapien de l'Aurignacien et du Solutrén (de - 40 000 à - 18 000 ans BP), peuplade européenne, utilisait déjà couramment le radeau voire la barque en peau, un peu à l'image de celle des esquimaux. Celui du Magdalénien (de - 15 000 à - 10 000 BP) connaissait la pirogue monoxyle creusée dans un tronc d'arbre. Récemment une étude nord-américaine, portant sur les pointes de flèches dite de Clovis trouvée aux USA, a mis en évidence une migration de solutréens partis du Sud-ouest de la France qui accosta au nord de l'Amérique, il y a de cela environ 15 000 ans. Les pointes de flèches, mais aussi la génétique sur les amérindiens, ont certifié de manière indiscutable cette migration. La théorie du voyage vers l'est (Bahamas vers Europe) est donc tout à fait concrète et envisageable. La navigation n'est pas une activité récente chez l'Homme, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents. Les découvertes d'embarcations datant de - 52 000 ans BP, en Australie, font taire immédiatement les détracteurs.

Une embarcation munie de voiles est tout à fait plausible vers - 12 000 ans quand on connaît l'existence du radeau de type maya qui existait déjà, et cela est certifié, il y a 9000 ans environ, sans pour autant que l'on sache à quelle période le premier a été conçu. Oui, il est probable que cet ancien peuple qui a présidé à la naissance de la civilisation des mégalithes a tenté sa chance en Méditerranée et les nombreux édifices trouvés sont autant de traces de la réalité de son passage.

Quittant Malte. Nous nous dirigeons à présent vers la Turquie, direction le Bosphore, pour aller cette fois à la découverte de civilisations contemporaines d'Atlantys et qui, par ce biais, ont très bien pu commercer avec elle malgré leur éloignement de

l'Atlantique, dans ses eaux lointaines de la mer Noire. Nous allons découvrir l'Anatolie et la Thrace, verrou de la mer Noire, passage obligé du commerce entre cette dernière et la Méditerranée.

TURQUIE (Anatolie)

L'Anatolie se trouve sur la péninsule extrême occidentale de l'Asie. Son nom « Anatolie » était celui des communs car dans l'Antiquité les érudits, et notamment les grecs, la nommait « Asie mineure ». Cette région occupe la partie asiatique de la Turquie, limitrophe à l'Irak, l'autre partie de la Turquie, la Thrace, étant le côté occidental de ce pays. Entre l'Asie et l'Europe, au carrefour de nombreux courants civilisateurs, l'Anatolie a vu naître sur son territoire plusieurs civilisations, dont certaines préhistoriques. Parmi celles-ci : Catal-Hüyük, Cayönü, Nevali Cori, Hacilar, Göbekli Tepe et Mersin.

De nombreux peuples se sont installés ou ont conquis l'Anatolie. Ces peuples sont tous d'origines ethniques et linguistiques diverses. Au début de la période historique, les anatoliens parlaient non seulement des langues indo-européennes et sémitiques, mais aussi de nombreuses langues isolées et difficiles à rattacher à des familles. Parmi ces civilisations, une particulièrement attire mon attention : Catal Hüyük. L'agglomération de Catal-Hüyük est située dans la plaine de Konya, au centre de l'Anatolie, sur les bords de la Carsamba. Elle fut le plus grand site néolithique du Proche-Orient. La ville fut fondée vers - 9000 ans BP mais ne devint un centre important qu'entre - 8500 et - 7700.

A son apogée, elle couvrait une surface de 13 hectares. C'était une agglomération prospère qui comptait environ un millier de foyers, soit une population estimée à près de 4000 personnes. La construction architecturale de l'époque était pour le moins surprenante : Les maisons étaient serrées les unes contre les autres, sans rues, ni aucun autre passage. Chaque demeure n'était accessible que par des échelles disposées au gré des habitants, la circulation se faisant par le biais des toits !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Elles étaient construites de briques crues, recouvertes d'enduit, et comprenaient généralement une pièce commune de 20 à 25 m² et des pièces annexes. La pièce principale disposait de bancs et de plateformes en dur pour s'asseoir et dormir, d'un foyer rectangulaire surélevé et d'un four à pain voûté. Dans la campagne environnante, l'agriculture produisait surtout du blé, de l'orge, des pois, des lentilles et on y cueillait des pommes, des pistaches, des baies diverses, des amandes et des glands. La viande, elle, était fournie par la pêche et la chasse, en bordure de la mer Noire ou de la Méditerranée. On a trouvé des indices troublants laissant supposer qu'un début de concept d'irrigation y a été pratiqué, probablement pour la culture du lin ou l'obtention d'un meilleur rendement pour les céréales, grandes consommatrices d'eau.

La ville, communautaire, pratiquait le commerce et produisait un artisanat de bonne qualité (figurines de pierre et d'argile cuites, textiles, vaisselles de bois et de céramique). Elle était le carrefour de nombreuses marchandises : bois, pierres taillées (extraites du volcan Hasan-Dag), silex, cuivre, coquillages des rives de la Méditerranée. On lui attribue d'ailleurs la paternité de la métallurgie du cuivre dans la région, et notamment dans la production de pointes de flèche, de fers de lance, de bijoux (perles et pendentifs en cuivre). C'était aussi une sorte de manufacture d'armes dont on a retrouvé une trace importante par l'exhumation de poignards en pierre et en silex, de masses d'armes en pierre.

Les sanctuaires, nombreux, différaient dans leur décoration et leurs peintures murales selon les maisons. Ils étaient décorés de reliefs modelés de crânes d'animaux et de figurines. La mort était ici appréhendée d'une façon complexe et encore méconnue, par certains aspects. Elle semble faire partie de la vie et n'est pas perçue, comme aujourd'hui, comme quelque chose de distinct. Les corps des morts, par exemple, étaient déposés sous les plateformes de repos dans les maisons, et s'entassaient ainsi au cours des ans et des générations, ce qui laisse supposer un culte de proximité avec les ancêtres pour le moins original : La famille, même après la mort, n'était pas séparée.

Avant d'être ensevelis accompagnés d'objets précieux, les corps des morts étaient confiés aux vautours et aux insectes nécrophages. Une pratique qui n'a pas encore été complètement expliquée.

Les peintures murales sur les murs des maisons ou des sanctuaires laissent penser à une apologie de la fécondité de la femme : les déesses y sont souvent enceintes ou en train d'accoucher, accompagnées de léopards et de taureaux symbolisant les dieux protecteurs. Les murs peints de certaines maisons représentent des scènes de chasse, des taureaux, des cerfs, des béliers, des vautours et, plus étonnant, des hommes décapités ! Parfois on trouve même des motifs géométriques. Sur les parois sont modelés en relief des personnages féminins ou des animaux et sur les murets délimitant les banquettes, des têtes de bœufs en argile pourvus cependant de véritables cornes. Si Catal Hüyük n'a pas été une colonie, si elle n'a pas été influencée par le peuple atlante sur son modèle de construction, il n'en reste pas moins que celle-ci existait à la même époque.

Si l'on avait dit aux archéologues du dix-neuvième siècle, qui niaient farouchement l'existence d'Atlantys, sous prétexte qu'aucune civilisation n'avait pu exister avant Babylone, qu'un jour on trouverait une civilisation, proche d'elle sur le plan temporel et que cela prouvait que le concept de civilisation ne s'arrêtait pas au Croissant Fertile, ils auraient sûrement crié au scandale et à l'affabulation ... et pourtant !

EST DE L'EUROPE

I - ROUMANIE (Tartaria)

La culture « *Vinca* » (située par l'archéologie classique entre - 8000 et - 5000 ans BP) est dite aussi européenne. Elle peuplait les régions à proximité du Danube, comme la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie et la Macédoine, mais il reste des traces de celle-ci un peu partout dans les Balkans.

En 1961, sur le territoire actuel du village de Tartaria, au centre de la Roumanie, l'historien Nicolae Vlasa découvrit trois tablettes en glaise sur le fleuve Murès. Ces tablettes, datant approximativement d'une période courant entre - 7300 et - 7200 ans BP, contiennent des écritures similaires à celle de la civilisation sumérienne. Elles furent d'ailleurs considérées comme telles, probablement à cause de la similitude de leur structure protolittéraire. Elles méritent effectivement une attention toute particulière en raison justement de leur étonnante ressemblance avec les tablettes protoélamites et protosumériennes. La signification des symboles gravés sur les tablettes reste encore à ce jour un mystère, mais elles ont révolutionné les théories concernant l'aspect de l'écriture car elles sont considérées aujourd'hui comme le premier message écrit dans l'histoire de l'humanité (du moins pour l'instant). En 1968, le professeur Hood considéra tout d'abord les tablettes pictographiques comme de simples « imitations » de la culture de Sumer et conclut que les tablettes furent « importées ». Les rapports directs entre ces deux territoires sont cependant à peine justifiables puisque, outre la distance géographique, un intervalle de 1000 ans plus vieux sépare le legs transylvain de celui de la Mésopotamie.

D'autre part, comme chacun sait, bien des écritures linéaires et géométriques des époques antérieures sont analogues sans qu'il y ait eu pour autant de contacts reconnus comme effectifs entre les peuples qui les pratiquaient.

Mais des découvertes faites lors d'un examen poussé de ces tablettes mettent en évidence le fait que les inventeurs de l'écriture ne semblent pas être les sumériens mais les habitants de la Transylvanie ! Pour vérifier cette découverte essentielle mais incroyable, une datation au radiocarbone faite en Russie et en Italie, attesteront de manière indiscutable que ces tablettes ont bien 1000 ans de plus que les tables de Sumer. Comment cela pouvait être possible ?

Les chercheurs du Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly pensent que cette évolution fut la conséquence logique au fait que certains groupes exploitant les gisements métallifères de la région ne pouvaient se suffire à eux-mêmes et avaient besoin de recourir aux produits agricoles provenant d'autres peuples, d'où échanges de biens.

Pour que cette « écriture » puisse voir le jour, on doit supposer alors l'existence, sur ce territoire, à un moment donné, d'un Etat doté d'un certain nombre de villes (on en a retrouvé certaines comme Tartaria, Urastie, Simeria, Kugir) aux structures très rudimentaires, certes, mais s'appuyant tout à la fois sur un certain nombre de lieux de culte et sur une répartition du travail entre les communautés humaines. Cela nous amène donc à conclure, fait très significatif, que les peuples établis sur le Murès s'essayèrent, vers - 6000 BP, à l'écriture. Les archéologues classiques placent ces découvertes comme appartenant à la civilisation dite *Vinca Tordos*. Cependant, les tablettes de Tartaria – étant donné qu'elles portent sans aucun doute des écritures – ont permis de considérer comme des graphies une partie des signes tracés sur les objets d'argile de la civilisation de *Vinca Tordos* (Tordos étant le lieu d'une découverte de cette écriture en 1875 par l'archéologue Zsofia Torma), Les signes de ces tablettes font partie d'un système d'écriture local très répandu et doivent être lus en sens inverse des aiguilles d'une montre. J'écris actuellement un ouvrage spécifique sur la langue antédiluvienne et son développement. Il vous apportera bientôt un éclairage nouveau sur des noms, des lieux, des expressions parfois sans sens apparent.

Qu'y a-t-il donc d'intéressant sur ces tablettes ?

Sur la première tablette sont représentés deux boucs ayant entre eux un épi, symbolisant probablement l'aisance de la population, dont l'agriculture et l'élevage sont les activités dominantes, malgré un savoir-faire incontestable en métallurgie. L'inscription doit être lue de façon circulaire, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

Les totems sur la deuxième ardoise trouvée à Tartaria sont arrangés dans le même ordre. La deuxième tablette figure six motifs (une chèvre, un scorpion, un diable, un poisson, un bâtiment étrange et un oiseau). Les différentes images symboliques découpées sur cette deuxième ardoise sont divisées par des lignes horizontales et verticales. Ces motifs sont considérés comme des « totems ». Ils présentent une coïncidence frappante avec la cuvette rituelle trouvée dans la ville sumérienne de Djemdet Nasra.

La troisième tablette est circulaire et présente une graphie linéaire alphabétique faisant allusion au dieu local Same, qui semble coïncider avec le dieu sumérien Usmu. Est-ce que ceci peut être une simple coïncidence graphique? N'oublions pas que les signes de l'énigmatique Proto écriture indienne trouvée à Harappa sont semblables à ceux de l'île de Pâques, appartenant eux à l'écriture de Kohau (le fameux Rongo-Rongo) et rien, à l'heure d'aujourd'hui, ne permet de les relier. Mais peut-il être que tout ceci a une origine commune et que nous traitons ici, comme je le pense personnellement, la migration unique d'un peuple originaire qui s'est diffusé ensuite, au cours des différents âges, partout dans le monde.

Amulettes ou talismans ? Ces tablettes constituent une grande découverte mais appartiennent encore au domaine du mystère.

Seule l'étude de la civilisation Vinca-Tordas pourra nous apporter une réponse sur l'énigme des trois tablettes d'argile de Tartaria. En comparant avec la Mésopotamie, des savants russes, américains, bulgares et britanniques suggèrent que le peuple de Sumer ait pu émigrer vers l'Orient à partir de l'espace carpatodanubien, ce qui pourrait expliquer les différences surprenantes entre les Sumériens et leurs voisins sémites.

II - BULGARIE

Varna

Le 11 août 2001 tombe une dépêche (AFP) : « A Varna, en Bulgarie, une expédition américano-bulgare se lance à la recherche des vestiges d'une civilisation antérieure à celles d'Egypte et de Mésopotamie, disparue sous la mer Noire pendant une inondation gigantesque il y a 7600 ans. Le navire bulgare "Akademik" explorera donc du 15 au 31 août, au moyen de sonars, les traces des embouchures des rivières Provadiyska (nord) et Kamtchia (sud) dans le lac d'eau douce que fut jadis la mer Noire, et le long desquelles devraient se situer des localités. Un robot télécommandé, actuellement en construction, "Hercules", examinera en détail les sites trouvés au cours d'une nouvelle expédition en 2003. Le projet est dirigé par le géologue américain Robert Ballard qui a découvert en 1985 les vestiges du « Titanic » dans l'Atlantique, et qui vérifie actuellement l'hypothèse selon laquelle le déluge biblique s'est produit dans la mer Noire ».

Robert Ballard a déclaré à l'AFP : « Nous cherchons des preuves d'habitations humaines où des hommes auraient vécu avant l'inondation qui transforma ce lac d'eau douce en mer salée. Toutefois nous ne pensons pas que l'Arche de Noé puisse être retrouvée, même si cette inondation a pu donner naissance à la légende biblique du Déluge ».

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Pour le professeur de géologie Petko Dimitrov, chef de l'expédition du côté bulgare, le déluge biblique devrait être confirmé par deux éléments : les preuves de la catastrophe et des traces d'une civilisation que celle-ci aurait effacée.

« Des sédiments organiques qui se forment en cas de catastrophe écologique ont été retrouvés. Ils datent d'il y a 7000 à 8000 ans, époque du Déluge décrit par la Bible » dit-il. *« D'autre part, l'ancien littoral, celui du lac, a été retrouvé et il est naturel de croire qu'il fut peuplé »* a-t-il ajouté. *« Des inondations se sont produites partout dans le monde, mais en mer Noire ce fut l'inondation des inondations »* a déclaré M. Ballard.

« La différence des niveaux de l'ancien lac d'eau douce et de la Méditerranée a fait qu'après la fonte des glaciers à la fin de l'ère glaciaire, l'eau de la Méditerranée déferla au-delà du Bosphore à une vitesse 200 fois supérieure à celle des chutes d'eau du Niagara », a-t-il expliqué.

Deltcho Solakov, chercheur à l'institut bulgare d'océanologie, a rappelé que selon la Bible l'Arche de Noé s'échoua au mont Ararat, dans le Caucase, au sud de la mer Noire. A une période qu'il nous est encore impossible à situer, une mystérieuse civilisation s'est installée sur les rives de lacs voisins de la mer Noire - tout près de l'actuelle ville de Varna. Cette culture dite « de Varna » connaîtra un développement culturel et technologique sans précédent pour l'époque. Une civilisation est née antérieure à celle de l'Egypte et à celle de la Mésopotamie et est attestée par une nécropole néolithique découverte en 1972 comportant *« la plus ancienne tombe découverte à ce jour en Europe et le plus ancien trésor d'or du monde »*, a indiqué M. Dimitrov.

Datée de - 6600 à - 6200 ans BP, cette nécropole contient 294 tombes avec environ 3000 objets en or pour un poids total de plus de 6 kg, On y a trouvé aussi 200 objets en cuivre et de nombreux outils en silex et en pierre, des objets de culte et de rites funéraires.

La tombe la plus richement dotée est celle d'un homme âgé d'environ 40 à 50 ans, visiblement un chef de tribu ou peut être un prêtre, enterré avec quelques 900 objets en or. Les tombes découvertes dans la nécropole de Varna, contemporaines de - 6000 ans BP, abritent de nombreuses parures en or qui témoignent du degré d'avancement de la culture Varnéenne. Quelques vestiges révèlent l'existence d'une écriture (découvertes de Tarnovo et de Gradechnitsa).

Par ailleurs une expédition bulgare russe a découvert en 1985, enseveli au fond de la mer Noire, un récipient en argile parfaitement rond et portant une inscription que l'on n'a pas encore su déchiffrer, surnommé par les archéologues « *le bol de Noé* ».

Ballard explique que la mer Noire, dont la profondeur dépasse 2000 m, est le meilleur endroit pour trouver des bateaux parfaitement préservés et d'autres vestiges en bois. Partout dans les océans l'oxygène pénètre jusqu'au fond porté par l'eau froide dense et lourde issue des glaciers des pôles. « *La mer Noire constitue ainsi un réservoir auquel cette eau n'a pas accès car elle n'est reliée à la Méditerranée que par l'étroit détroit du Bosphore. La vie n'y existe qu'à une profondeur de 750 m. Un bateau coulé demeure donc parfaitement préservé car aucun micro-organisme n'est susceptible de le détruire. Déjà l'année dernière une expédition Ballard, près de Sinap, en Turquie, a découvert des bateaux en bois vieux de 1500 ans* ».

Pour Robert Ballard, il reste évidemment beaucoup à explorer. « *Actuellement nous disposons de meilleures cartes de la planète Mars que de la mer Noire* », constate-t-il amèrement.

Karanovo

Karanovo est le nom d'un village dans la vallée de Maritza, près de la ville moderne de Nova Zagora, en Bulgarie centrale. On peut se faire une idée de la culture de l'époque paléolithique de Karanovo en visitant le tumulus et les magnifiques dessins dans la

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

caverne de Magoura (la grotte de Rabich). Le Paléolithique supérieur y est abondamment représenté, mais c'est avec le Néolithique, il y a 8000 ans, que la population de la région va augmenter rapidement. Le trésor d'Hotnitsa, découvert près d'un village datant de l'époque Néolithique tardive (- 6500 ans BP), est une preuve incontestable de la présence d'une civilisation développée dans le sud-est de l'Europe.

Le perfectionnement de la céramique, la maîtrise de la métallurgie du cuivre, le développement du tissage et la construction de hameaux fortifiés préparent dès - 5000 ans BP le passage à l'âge du bronze sur de nombreux sites où des tertres semblables aux tells orientaux témoignent de l'accumulation des niveaux archéologiques successifs. La plupart des fouilles révèlent un niveau élevé dans la maîtrise des matériaux: argile, kaolin, pierre, bois, bronze et fer. Les récipients d'argile et d'autres objets de la vie quotidienne (trouvés près de Nova Zagora), s'échelonnant de l'époque néolithique jusqu'à l'âge du bronze, sont très intéressants. Voilà pourquoi, le tumulus de Karanovo (où l'on trouve sept couches archéologiques et culturelles) est appelé « l'arche de Noé de la civilisation européenne ». On y remarque en fait les principaux styles de la civilisation méditerranéenne en formation, devenus ensuite des modèles pour le monde antique.

On suppose que les populations installées là, durant la période chalcolithique, appartenaient aux premières vagues d'immigrants indo-européens venus des steppes du nord-est. À la suite de nouvelles invasions, le bronze s'impose dans la fabrication des armes et des outils. Dès - 4000 ans BP, de nouveaux venus maîtrisent la métallurgie du fer, ce sont les thraces. Ils sont mentionnés par Homère et Hérodote et, dès la haute Antiquité, occupent les régions correspondant à peu près à la Bulgarie actuelle, de la Dobroudja aux côtes septentrionales de la mer Égée.

La tablette de Karanovo, trouvée en Bulgarie, est une véritable énigme qui aujourd'hui encore n'a pas révélé tous ses secrets. Les caractères de Karanovo sont incisés sur un disque d'argile de 6 cm de diamètre et 2 cm d'épaisseur, avec une poignée longue de 2 cm. Le disque a été découvert dans les restes d'une maison détruite par le feu, ce dernier ayant légèrement roussi le disque, ce qui a finalement contribué à son bon état de conservation.

Le disque incisé a été découvert au niveau 6 des fouilles du tell. Les archéologues sont en désaccord cependant quand à la date du niveau et donc sa catégorie culturelle. Certains, comme le Professeur Janos Makkay, l'associe volontiers avec le niveau 4 dite phase de « Vinca-Plonik C » (- 4600 à - 4300 ans BP) mais d'autres, comme le professeur Marija Gimbutas, font correspondre cette tablette avec la couche dite de Karanovo IV (la phase de « Gumelnita »), avançant ainsi une date plus rapprochée de - 6800 ans avant le présent. Depuis l'apport récent de la dendrochronologie (dont nous avons parlé au chapitre du climat du monde à cette époque), la plupart des archéologues se rallient désormais à la deuxième hypothèse. Quand à définir l'usage de cette tablette, plusieurs possibilités ont émergé :

- a) une série de décorations bulgares de Chalcolithique ?
- b) une « proto-écriture » qui ne fait partie d'aucun « système » codifié reconnaissable ?
- c) des « signes » se composant de lignes droites incisées en travers d'un disque divisé ?

Je propose ici, une théorie mise au point successivement par les professeurs Mikov, V., Georgiev (1969), Marija Gimbutas (1982), Vladimir Vitanov et Richard D. Flavin (1991) et à laquelle je me rallie :

Les caractères incisés sur la tablette de Karanovo soutiennent une ressemblance remarquable avec les constellations qui composent le zodiaque occidental, dans un ordre quelque peu séquentiel. C'est peut être la première tentative de tracer une carte des cieux.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les épigraphistes mondiaux restent confondus au sujet des inscriptions antiques européennes. Aucun d'entre eux n'est parvenu jusqu'à présent à percer le mystère des tablettes du prémice des civilisations occidentales, que ce soit *l'Azillian* dans le sud de la France (environ - 8000 ans BP), les tablettes de Tartaria en Roumanie (- 7600 ans BP), la « proto-écriture » de Gradeshnitsa, en Bulgarie (- 6000 ans BP) ou même le disque crétois de Phaistos. Diverses disciplines scientifiques se sont essayées à des interprétations obscures et occultes des exemples mentionnés ci-dessus. Quelques interprétations de ces chercheurs seront peut-être un jour confirmées, d'autres ne le seront probablement jamais ... mais les recherches continuent. Je vais tenter de vous démontrer la cohérence de notre théorie concernant le fait que la tablette de Karanovo est probablement une carte du ciel. A notre avis, les caractères de Karanovo ne sont pas un manuscrit mystérieux attendant le déchiffrement, mais plutôt la plus vieille carte des constellations du ciel occidental.

La culture balkanique, quel que soit le lieu, en Roumanie, en Bulgarie ou ailleurs, a émergé rapidement, passant ainsi d'une société agricole à une société experte en métallurgie. Cette société était complexe mais apparemment non militarisée (aucune fortification n'a été découverte pour l'époque qui nous intéresse). Qualifier cette civilisation de vraie civilisation n'est pas s'écarter de la rigueur scientifique. Ce n'est pas parce qu'à l'heure actuelle nous ne possédons pas de manuscrit ou simplement la preuve incontestable d'une écriture élaborée que l'on peut se permettre de la considérer comme une civilisation incomplète.

Même sans capacité de produire un manuscrit ou une écriture reconnaissable, la culture balkanique semble avoir atteint un état avancé. Seule une sémantique universitaire bornée empêche aujourd'hui la désignation de cette civilisation comme étant la culture la plus antique et la plus avancée au monde.

Certes, certains pays brillant de tout leur passé historique se retrouvant de fait relégués du titre tant convoité de plus vieille civilisation au monde, créent une fois de plus une hésitation préjudiciable à la sacro-sainte vérité historique : Comment reconnaître l'évidence sans pour autant froisser l'amour propre de telle ou telle nation ?

Il est clair que cette civilisation est bien la plus vieille au monde, à l'heure d'aujourd'hui en tous cas, mais bien sûr elle est très en deçà de celle d'Atlantys. Malheureusement, ne possédons pas assez d'éléments pour faire reconnaître la civilisation atlante comme une réalité aux yeux du monde. Que la culture balkanique ait pu produire une carte précise des constellations situées sur l'écliptique (donc qu'elle ait pu reproduire le zodiaque) et de surcroît dans leur ordre séquentiel n'a, à vrai dire, rien d'étonnant. Comme il a été dit plus haut, le zodiaque circule dans le monde depuis qu'il a été conçu soit au moins depuis 25 920 ans !

Ce qui est d'importance ici c'est la capacité d'une culture antédiluvienne pré-européenne de produire une telle carte zodiacale et sa capacité de se placer ainsi en égale d'une culture dite antique (comme la Mésopotamie ou l'Égypte).

Les développements récents de la recherche dans le domaine de l'archéo-astronomie ont permis d'apprécier les capacités scientifiques de nos ancêtres. Des exemples de représentations astronomiques et l'application de ce savoir scientifique dans plusieurs édifices mégalithiques, notamment le long de l'Océan Atlantique et de la mer Méditerranée (par exemple, le soleil se levant au-dessus de Stonehenge au solstice d'été) faisait partie d'une approche scientifique et religieuse du monde. Il est temps de faire face à la réalité : nous n'étions pas des barbares, des sauvages, des primitifs, comme le prêche l'école de pensée de la Science aujourd'hui. Non, la civilisation n'est pas une exclusivité orientale, mieux, il est possible que son concept ait été à la fois occidental et extrême orientale et non de source moyenne orientale, celle-ci s'étant inspirée tour à tour de l'une et de l'autre.

Que savons-nous vraiment de la période précédant ou accompagnant la préhistoire ? Qui peut dire d'où nous sont venues ces constructions de l'esprit qui ont donné naissance à la numérotation, au calcul, au calendrier, donc au zodiaque. Pourquoi les civilisations orientales utilisaient-elles un zodiaque représentant en grande partie le ciel septentrional et non le ciel sous lequel elles vivaient ? Autant de questions qui demanderont tôt ou tard des réponses. De cette tablette ont été extraites chacune de ces incisions. Elles ont été étudiées une à une pour en chercher le sens. Depuis 1991, toutes les options ont été envisagées, mais seule celle d'un zodiaque paraît la plus probable.

Que dire de plus ? L'influence des civilisations antédiluviennes plane sur ce savoir acquis l'on ne sait trop comment.

IV - SERBIE (LepenskiVir)

Le parc national de Djerdap embrasse une partie du secteur de la gorge de Djerdap connue sous le nom de défilé des « Portes de Fer » (partie centrale du cours du fleuve Danube). Au milieu de ce défilé, existe une région très difficile où le fleuve est traître de par ses tourbillons. Là fut trouvée par Dragoslav Srejovic entre 1965 et 1971 une agglomération préhistorique vieille de plus de 8000 ans qui connut un développement sans précédent. Sur les bords du fleuve apparurent les premières traces d'une civilisation inconnue qui a mis au point un système économique, culturel et social extrêmement bien pensé. Par son art, ses croyances et ses modes de subsistances, la civilisation de LepenskiVir a comblé le fossé qui existait encore entre les cultures mésolithiques et néolithiques des régions danubiennes.

L'écriture Vinca-Tordos y a été retrouvée, comme sur plusieurs autres sites de fouilles archéologiques dans les Balkans et en Pannonie (région à cheval sur la Hongrie et la Croatie). On y a recensé plusieurs dizaines de symboles différents qui composent les bases d'une écriture présente partout en Europe du sud-est au néolithique, entre - 6000 et - 8000 ans BP. Cette civilisation subit, semble-t-il, une invasion Pélasge qui l'a balaya.

Alors que les plus anciennes tablettes portant des caractères cunéiformes, exhumées en Iraq, étaient considérées jusqu'à présent comme les premières formes d'écriture, (elles datent de - 6300 ans avant le présent), cette écriture, dont l'existence précède de plus de 1000 ans l'écriture cunéiforme des sumériens, se révèle donc la plus ancienne connue à ce jour. Le plus ancien écrit humain serait donc, contre toute attente, européen puisque issu d'un peuple installé dans l'actuelle Serbie.

De même, pendant longtemps, on a cru que la métallurgie, apparue au Proche-Orient entre - 11 000 et - 10 000 ans, s'était répandue progressivement depuis ce pôle dans tout le bassin méditerranéen jusqu'à atteindre l'Europe occidentale dans le courant de - 6000 ans BP. Selon cette théorie, le Danube, longue voie de communication fluviale entre l'Orient et l'Occident, aurait servi ainsi d'agent de diffusion, et les premiers métallurgistes danubiens seraient apparus lors de cette progression technologique vers l'ouest. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien et que la métallurgie s'est développée dans les régions danubiennes dès 7000 ans BP de manière autonome.

Près de LepenskiVir existe une tête mystérieuse (voir pages centrales) baptisée par l'équipe du Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly « Le géant », gravée dans la roche et placée au dessus de la gorge de Djerdap, entre les deux petites villes de Donji Milanovac et Tekia. A cet endroit, le fleuve Danube est une frontière qui sépare la Serbie de la Roumanie. La tête sculptée est sur le territoire roumain. Il est évident, à sa simple vue, que cela ne peut être une fantaisie de la nature.

L'endroit où se trouve gravée cette tête est une partie des gorges de Djerdap où le fleuve Danube est presque impossible à la navigation. Cette roche est placée juste dans l'axe du fleuve.

Entre cette roche et le village néolithique de LepenskiVir, il y a un tourbillon dangereux (« *Vir veut dire tourbillon en serbe* ») où une embarcation légère risque d'être aspirée. La manœuvre de contournement de ce tourbillon est très délicate.

III - ALLEMAGNE

Dresde

Le 11 juin 2005, le journal *le Monde* et le quotidien britannique *l'Independent* publient une nouvelle tout à fait extraordinaire : Des vestiges d'une très ancienne civilisation européenne auraient été découverts et sembleraient dater de plus de 7000 ans BP.

Des vestiges d'édifices pouvant être assimilés à des temples, plus de 150, auraient été édifiés, entre - 6800 et - 6600 ans BP, sur une zone de plus de 600 km de long, couvrant ce qui constitue de nos jours l'est de l'Europe et la partie est de l'Allemagne, la république tchèque, la Slovaquie et l'Autriche. Les spécialistes n'ont pas encore été en mesure d'identifier cette civilisation malgré des recherches effectuées sur plus de trois ans, à partir de photos aériennes, de fouilles dans les champs et sous d'actuelles villes allemandes.

L'une des plus remarquables découvertes a été faite sous la ville de Dresde (est de l'Allemagne), où les archéologues ont mis au jour les vestiges d'un temple, de 150 m de diamètre, entouré de quatre fossés, trois remblais de terre et deux palissades. Des pierres, des outils en bois, ainsi que des figurines représentant des personnages et des animaux y ont été trouvés. Ces constructions de grande taille semblent avoir été bâties quelque 2000 ans avant les pyramides d'Égypte et le centre mégalithique de Stonehenge, dans le sud de l'Angleterre.

Ces découvertes révolutionnent l'étude préhistorique de l'Europe alors que l'archéologie actuelle s'accordait à penser, jusqu'à présent, que l'architecture monumentale ne s'était développée que plus tard et uniquement au Moyen-Orient, en Mésopotamie et en Égypte. « *Nos recherches ont permis de révéler à quel degré de vision de grandeur et de sophistication étaient parvenues les premières véritables communautés agricoles d'Europe* », a déclaré Harald Staeuble, chargé du département du patrimoine du gouvernement du land de Basse-Saxe.

Leipzig

Les archéologues ont trouvé les vestiges d'un village, près de Leipzig, dans l'est de l'Allemagne, qui abritait environ 300 habitants vivant dans une vingtaine de grandes habitations, regroupées autour d'un temple. La concentration et la consolidation des techniques agricoles, semble-t-il, a provoqué l'édification de ces temples. Ces derniers, après une période relativement courte, peut-être deux à trois cents ans, ont cependant disparu sans motif qui soit compréhensible aujourd'hui. Le mystère entoure donc la fin brutale de ce village. De telles constructions monumentales n'ont à nouveau vu le jour que 3000 ans plus tard, à l'âge du bronze moyen, ajoute *l'Independent*.

Ici aussi, une influence de la civilisation des mégalithes ou d'Atlantys a pu s'exercer, ce qui nécessite que l'on se penche plus sérieusement sur la question. Surtout que bien que n'étant pas de la même période, étant placé loin à l'intérieur des terres européennes, d'autres civilisations que celle-ci ont pu influencer ce village de Leipzig.

Atlantys est la dernière civilisation antédiluvienne mais cela ne signifie pas, par exemple, qu'Hyperborée n'ait pas pu influencer de son temps des peuples au centre de l'Europe qui, à leur tour, influencèrent, plus tard, la naissance de ce type d'initiative civilisatrice.

Sinon, comment expliquer cette découverte faite en 1854 à Neufchâtel, en Suisse, au bord du lac où, à l'occasion d'une sécheresse exceptionnelle, on découvrit des vestiges de villages datant de la préhistoire et, parmi eux, quelques outils en pierre, ces fameuses pierres à produire le feu dont la composition chimique révéla qu'elles ne pouvaient provenir que de l'île de Rugen, dans la baltique !

Les terres de Bulgarie, de Roumanie, les espaces de l'Europe centrale comme la Bosnie Herzégovine ou les terres lointaines de Sibérie ont plus de chances d'avoir été le territoire d'influence d'Hyperborée plutôt que celui d'Atlantys, toutefois nous ne pouvons en négliger l'éventualité. Comment expliquer autrement le miracle de Tartaria en Roumanie, de Karanovo en Bulgarie et de LepenskiVir en Serbie, vieilles, elles aussi, comme les temples ci-dessus, d'au moins 7000 ans.

V - BOSNIE HERZEGOVINE

Un explorateur, néo-archéologue bosniaque, « Sam » Semir Osmanagic, semble d'avoir découvert dans son pays natal des traces sérieuses d'un très ancien peuple, bâtisseur des plus grandes pyramides d'Europe. *« J'ai été stupéfait dès que je les ai vues. Je suis intimement convaincu qu'il s'agit de l'œuvre d'une civilisation inconnue »*, dit cet archéologue tout en surveillant les travaux d'excavation sur le site, situé à une trentaine de kilomètres au nord de Sarajevo. Osmanagic, qui a vécu pendant les quinze dernières années aux Etats-Unis, assure ne pas rechercher la gloire. *« Je veux seulement encourager les autorités bosniaques à prendre au sérieux ce site qui pourrait devenir une attraction lucrative pour le pays »*, dit-il.

Pour cet homme d'affaires, écrivain, âgé de 45 ans, la colline de Visocica, qui surplombe la petite ville de Visoko, dissimule d'anciennes pyramides. Pour le prouver, il a déjà investi quelques 16 000 euros de sa poche dans des recherches préliminaires. La colline principale a incontestablement la forme d'une pyramide, tout comme une autre colline proche, moins grande, identique. Osmanagic affirme que les deux constructions présentent des similitudes frappantes avec les célèbres pyramides de Teotihuacan : les pyramides sont groupées par paires et représentent l'une le soleil et l'autre la lune. C'est pour cette raison qu'il a baptisé la colline de Visocica « La pyramide bosniaque du soleil ». *« Cela ne peut pas être l'œuvre de la nature »*, s'exclame-t-il.

Osmanagic, qui vient de publier un ouvrage sur ses recherches, estime que les ouvriers à l'origine de ces « constructions » ont taillé la colline en forme de pyramide avant de la recouvrir d'une sorte de béton primitif.

La colline la plus grande, sur laquelle les travaux ont été engagés, est haute d'environ 70 m. Sa base est un quadrilatère dont les côtés mesurent 220 m. Après la découverte, à l'aide d'une sonde, de nombreuses anomalies du sol, à une profondeur estimée à 17 m, il est revenu accompagné d'experts pour réaliser des recherches plus approfondies.

Une géologue sur le site, Nadja Nukic, explique avoir été frappée par la découverte de trois couches d'une pierre inconnue, polie et brunâtre, placées à des distances égales les unes des autres. Les excavations entamées dans plusieurs endroits donnent de bons résultats. L'équipe espère dévoiler une « marche » de la pyramide et trouver des morceaux plus grands de cette pierre mystérieuse pour les analyser. Semir Osmanagic affirme également que son équipe a déjà découvert des « voies d'accès » possibles dans les deux pyramides, recouvertes d'une couche de grès épaisse d'une dizaine de centimètres.

Le directeur du musée de Visoko, Senad Hodovic, pour sa part, ne doute pas des hypothèses des chercheurs. « *Ces pyramides sont évidemment l'œuvre d'une civilisation. Mais nous devons effectuer des analyses sérieuses pour démontrer par qui et quand elles ont été construites* », déclare le conservateur du musée.

Il explique avoir, lui aussi, demandé en vain aux autorités de soutenir financièrement des recherches archéologiques à Visocica, endroit également connu pour avoir abrité une cité médiévale.

IRLANDE

Comment ignorer la citadelle des firborg ? Ce peuple inconnu des ethnologues, est visiblement un peuple de marins, comme les atlantes, venu de l'ouest comme eux, ils se seraient réfugiés sur l'île d'Aran après une défaite cuisante contre les irlandais de l'époque, la tribu des tuatha de danann. Je n'ai pas encore compris comment ce peuple de marins audacieux, habiles constructeurs a pu être battu par un peuple d'agriculteurs vivant à l'époque dans des huttes ! Il faut que je me penche plus avant sur les légendes irlandaises tant je reste interrogatif devant cet événement.

Au nord du pays, dans la vallée de la Boyne, à 40 km de Dublin, au sommet d'un petit contrefort, un peuple tout aussi inconnu (mais peut être le même) a édifié trois tumulus dont l'un, Newgrange, est particulièrement ouvragé sur le plan architectural.

Newgrange est, en effet, la plus grande et la plus élaborée des trois sépultures découvertes dans cette vallée. Mais ce n'est probablement pas un tombeau comme de nombreux archéologues aujourd'hui le croient. Il s'agirait plutôt d'une sorte de « cathédrale » préhistorique élevée à la gloire du soleil et des ancêtres. Construit, d'après la datation au radiocarbone des terres sur lesquelles il est bâti, entre - 4535 et - 4425 ans BP, (l'espace gazonné, lui, daterait de - 3060 ans BP), Newgrange serait ainsi plus ancien que les pyramides d'Egypte et cela de 925 ans ! Comment ne pas y voir la preuve incontestable d'une civilisation occidentale bien antérieure à l'orientale et née de manière totalement autonome par rapport à celle-ci !

D'une hauteur d'environ 11 m et d'un diamètre variable, allant de 79 à 85 m, Newgrange couvre une surface de 5000 m² et est constitué de 200 000 tonnes de pierre et de terre dont 450 rien que pour le monument à proprement parler. Sa façade est entièrement constituée de quartz et de granit.

Une entrée, protégée par un monolithe richement sculpté, se découpe au milieu de ce mur et débouche sur une galerie de 19 m de long, bordée de part et d'autre de 43 monolithes de près de 2 m de haut, pesant chacun 10 à 12 tonnes. A l'extrémité de cette galerie, un enchevêtrement de pierres massives forme une chambre cruciforme et au pied de chacun des bras de la croix se trouve une pierre large, creusée en cuvette. En 1699, le tumulus est découvert par un certain Edward Llwyd. Sa restauration ne sera effective cependant qu'entre 1962 et 1975.

Alors qu'ils travaillaient à la restauration de celui-ci, deux archéologues irlandais découvrirent une ouverture verticale pratiquée entre les dalles du toit. Cette brèche comportait une structure décorée. Les deux hommes, pressentant que cette ouverture avait une fonction particulière, décidèrent de se poster à l'intérieur du tombeau le 21 décembre, jour du solstice d'hiver.

Sept minutes après le lever du soleil, un premier rayon direct pénétra par l'ouverture du toit et longea la galerie pour atteindre la pierre en cuvette de la chambre du fond. Le mince rayon de lumière s'élargit et embrasa soudain la tombe. Dix-sept minutes après, le soleil disparaissait. Il s'avéra ensuite que ces illuminations commençaient environ une semaine avant le solstice d'hiver et durait jusqu'au 28 décembre environ. Chaque année, pendant cette période, le soleil pénétrait dans le monument où seuls les « ancêtres » étaient censés pouvoir le voir. Il a fallu attendre 1988 pour que toute la lumière soit faite sur Newgrange.

En effet, un astrophysicien, Thomas P. Ray, révéla que la galerie centrale se trouvait, au moment du solstice d'hiver d'il y a 5150 ans, en plein dans l'axe du levant. A l'époque, l'édifice s'illuminait à l'instant précis de l'apparition du soleil. Une telle précision ne pouvait évidemment pas être le fait du hasard. La découverte de Ray fut d'une portée considérable pour les chercheurs qui étudient l'Homme du Néolithique, notamment en Irlande.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En effet, ces tumulus sont les seuls vestiges qu'ils puissent examiner aujourd'hui de cette grande culture qui remonte à 10 000 ans environ et qui s'éteignit sans laisser de traces écrites. La grande complexité de l'ouvrage ainsi que sa remarquable exécution montre combien on a sous-estimé les facultés créatrices des sociétés dites préhistoriques.

Un millier d'années après son édification, Newgrange n'était plus qu'une simple butte sur laquelle des envahisseurs faisaient paître leurs troupeaux. Mais rien n'explique pourquoi Newgrange fut davantage craint que Knowth par les gens du village de Baker, au point de ne pas oser s'y aventurer seul. Personne ne peut répondre aujourd'hui à ce mystère. Knowth semble pourtant être de la même période que Newgrange.

Il découle de ce fait qu'une étude approfondie doit être réalisée par **ANTEUS** afin de répondre (entre autres) à la multitude de questions qui suivent :

- Pour quel usage réel était fait cette structure ?
- Quelles étaient les étapes de construction du monticule ?
- Quelle est sa relation avec les autres structures du voisinage ?
- La percée faite au dessus de la porte d'entrée, par laquelle passe le rayon, a-t-elle une connotation astronomique ?
- Où est la différence entre l'art et l'écriture, à cette époque ?
- Pourquoi employer du quartz dans la construction des murs droits de Newgrange, quelle nécessité ? Isolation ? Induction électrique ?

On sait que le quartz constitue l'essentiel de la paroi extérieure de Newgrange. Connue depuis la plus haute antiquité, il était utilisé par les grecs qui s'en servaient, sous forme de boules de cristal de roche, pour se refroidir les mains en été : le quartz est en effet un excellent isolant thermique et électrique. Newgrange a-t-il besoin d'une température constante, et si oui, pourquoi ? En quoi la propriété piézoélectrique du quartz peut être utile au site ?

Je suis devant une montagne de questions et, hélas, sans études approfondies, je crains de rester longtemps sans réponses.

Autre découverte à Newgrange : Le peuple qui a bâti ces monuments extraordinaires était probablement navigateur : Il a gravé des barques sur ses dolmens et cela en fait un éventuel et potentiel candidat au statut prestigieux d'atlante car seul ce dernier peuple peut avoir évolué sur les océans il y a environ 8000 ans.

La navigation en Méditerranée débutait à peine. Les seules traces de navigations possibles à une date approchante ont été trouvées dans le golfe persique, dans ce qui fut Sumer, et c'était il y a au moins 6700 ans !

Un bateau, miniature symbolique, fut retrouvé enterré avec le défunt pour lui permettre de retourner sur l'île d'Avalon, à l'ouest de l'Océan Atlantique. Reconstitué par mes soins à l'état de maquette, il apparaît comme parfaitement capable de naviguer. De plus, on aurait retrouvé un vestige d'un bateau à voile ayant de fortes similitudes et qui aurait navigué il y a plus de 8000 ans ! L'actuel curragh irlandais s'inspire fortement de ce voilier. Les irlandais, dans leur légende, parlent des incursions des mystérieux firborgs. Ne serait ce pas possible que ce soit, en fait, un navire firborg ?

Comme nous l'avons vu plus haut, lorsque nous avons abordé la capacité maritime de la civilisation atlantique, nous avons vu que la navigation en haute mer n'était pas une chose d'exceptionnelle pour eux et qu'ils avaient une avance considérable dans ce domaine par rapport aux civilisations naissantes en Méditerranée et en Egypte. La propagation du cauri dans le monde fut présentée plus haut comme un exemple significatif. Pour bien se remémorer cet exemple, rappelons nous que le cauri est un coquillage utilisé encore jusqu'à une date récente comme monnaie en Inde et au Sénégal.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il fut connu de nombreuses civilisations antiques puisqu'on le retrouve en Chine, en Afrique Noire et Berbère, en Amérique, dans presque toute l'Océanie et même en Méditerranée, en Italie, où il fut retrouvé aux côtés de restes humains datant de 30 000 ans, dans la grotte de Grimaldi. Cet endroit se trouve au nord de l'Italie, près de la frontière française, en bordure de mer.

On a donc l'assurance qu'il a parcouru des distances impressionnantes à l'occasion d'échanges qui se faisaient entre les différents peuples de la planète. Assez de distances en tous cas pour partir de l'Océan Indien et atterrir au fond d'une grotte en Italie. Certains autres objets parcoururent des distances encore plus effarantes : dans des tombes du Mésolithique et du Néolithique, en Allemagne, en Angleterre et en Suède.

HELIGOLAND

Des plongeurs réalisèrent, sous le commandement de Jürgen Spanuth, un pasteur allemand, une expédition en 1953 en mer du Nord et découvrirent des murs de pierres parallèles, de couleur blanches (craie), rouges (grès) et noires (grès fortement chargé de cuivre), près de l'île d'Héligoland, à une profondeur de 15 m.

De là à en déduire qu'Atlantys était enfin retrouvé, il n'y avait qu'un pas. Celui-ci fut franchi allègrement par Spanuth sans se soucier de l'incohérence avec les textes de Platon ! On a souvent reproché d'ailleurs à celui-ci son amateurisme dans la méthode utilisée pour ses recherches et son côté partial, écartant tout obstacle qui contredisait sa théorie sans expliquer pourquoi celui-ci était écarté.

Pour Spanuth, l'orichalque était de l'ambre jaune dont on connaît plusieurs gisements sur la côte voisine du Schleswig-holstein. D'après le pasteur, cette île formait autrefois, avec la presqu'île du Jütland, les îles danoises, la partie méridionale de la Suède et l'île voisine de Öland en baltique, un empire celto-germain.

L'île d'Héligoland, nommée par les grecs « *Electris* », riche en ambre, n'a pu jouer selon moi le rôle de relais euraméricain qu'on est en droit d'attendre d'Atlantys si l'on reste fidèle aux textes platoniciens et cela même si son activité commerciale dans l'Antiquité, avec la Grèce notamment, ne semble pas négligeable.

De plus, Héligoland connut une série de tremblements de terre dont le plus important à notre connaissance eut lieu il y a 1500 ans. On est donc loin de la période présumée de la catastrophe qui détruisit Atlantys.

Cette expédition de Spanuth avait pour ambition de démontrer que les peuples de la mer, qui avaient organisé l'expédition contre l'Égypte et les pays limitrophes, citée sur le temple de Médinet-Habou, venaient de cet endroit. Cependant, malgré quelques similitudes d'armement, rien ne semble accréditer sérieusement cette thèse. De plus, d'autres plongeurs ramenèrent du même lieu des silex taillés datant probablement de l'âge de pierre, ce qui ruina purement et simplement sa théorie de civilisation élaborée, mais n'empêche pas la possible relation de cette terre avec les atlantes, ces derniers ayant pu côtoyer alors un peuple plus primitif habitant l'île.

Il est possible aussi qu'Atlantys ait pu diffuser une partie de son savoir. Acquis alors par un peuple préhistorique, ce dernier brilla à son tour auprès des peuplades limitrophes et engendrant ainsi la légende d'Héligoland. De nos jours, certains cherchent encore Atlantys entre la Manche et la mer du Nord.

Il y a 12 000 ans, le niveau de l'océan était encore inférieur au niveau actuel d'environ 52 m, sur toute la surface du globe. La côte des Pays-Bas, par exemple, s'avancait de plus de 150 km dans l'Océan Atlantique. Avec la fin de l'ère glaciaire, des milliards de litres de glace et de neige fondue se déversèrent dans les océans. Cette soudaine élévation a entraîné l'anéantissement de nombre de communautés côtières et, dès - 7000 ans BP, débuta la dernière grande inondation que l'on nomme, et pour cause, la transgression flandrienne !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La Hollande et une partie de la Belgique portent, hélas, bien leur nom de Pays-Bas car ces deux pays furent en grande partie sous les eaux. Si Hélioland fut une île sacrée, à n'en pas douter, elle ne fut pas Atlantys et les recherches de Jurgen Spanuth ne servirent qu'à éclairer le public sur le rôle de cette île au Néolithique et dans l'Antiquité. Il faudra bien se résoudre à ce constat un jour ou l'autre ...

Nous avons voyagé sur l'ensemble de la partie est des littoraux bordant l'Atlantique et nous sommes aventurés en Méditerranée puis en mer Egée et enfin en mer Noire. Nous avons visité ensuite l'Europe centrale pour revenir vers l'Atlantique nord avec l'Irlande et la mer Baltique.

Il nous faut à présent explorer la partie ouest de l'Atlantique.

Si Atlantys ou la civilisation des mégalithes a traversé l'Océan Atlantique pour gagner l'Europe et l'Afrique, elle a pu également toucher, à plus forte raison, les côtes des Amériques. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver au Nouveau Monde des monuments dont l'origine culturelle amérindienne est plus que contestable. A l'heure actuelle, la position de l'archéologie classique est particulièrement difficile à maintenir : Celle-ci tente désespérément de minimiser la présence d'édifices mégalithiques et de dolmens en nous expliquant, maladroitement, qu'ils ressemblent bien à des constructions mégalithiques, à des menhirs et à des dolmens et que cela en serait ... s'ils n'étaient pas en Amérique ! Elle surenchère dans l'absurde en nous disant « *surtout il ne faut pas prendre cela au sérieux car c'est totalement impossible !* » (Je cite le Musée de l'Homme - Paris, France).

Notre première étape serait logiquement le continent qui fait face au plateau des Bahamas : l'Amérique. Si l'on prend la carte possible des migrations, nous avons face à ce plateau :

- a) Au nord, la péninsule de la Floride. Si nous choisissons cette direction, il nous faut alors

trouver des traces allant jusqu'au Mississippi voire jusqu'au sud-ouest des Etats-Unis.

- b) Plein est, c'est la péninsule du Yucatan et d'Uxmal. Si nous prenons cette voie, nous entrons en terres olmèques. Nous irons donc probablement à la rencontre de ce peuple, à moins que nos réfugiés ne soient en fait ceux-ci ! (voir plus loin).
- c) sud-est, c'est l'isthme de Panama. Si nous prenons ce chemin, nous entrons en future zone aztèque. Cependant, ils restèrent une peuplade de nomades très longtemps et firent partie, dans le déroulement de l'histoire de la Méso-Amérique, des dernières civilisations évoluées. On pourrait presque dire qu'ils furent les moins doués.
- d) sud sud est, c'est la Colombie. Là, par contre, nous nous trouvons face à un vrai questionnement car bien que la civilisation de San Augustin semble appartenir à l'époque mégalithique tardive, des points communs avec les olmèques et la civilisation des mégalithes, probable héritière d'Atlantys, laisse penser à une possible traçabilité des migrants venus des Bahamas vers le nord de l'Amérique du sud.

Si l'on suit l'ordre dans lequel nous avons placé nos recherches, il nous faut à présent explorer chacune des directions citées. Nous allons donc commencer par la Floride et donc les actuels Etats-Unis. La Floride ne recelant pas, pour la période qui nous intéresse, de lieux susceptibles d'attirer notre attention, nous allons donc vers les Etats du sud, à la rencontre des « *moundbuilders* ».

ETATS UNIS

L'histoire de l'Amérique du nord est vieille, contrairement aux idées reçues, d'au moins 82 000 ans. Le Nouveau Monde porte donc bien maladroitement son nom car, s'il est un monde nouveau pour l'occidental du quinzième siècle, il a déjà un long passé de migrations par le nord-ouest et par l'est :

- 1) Il semble qu'il y ait existé une espèce d'homme préhistorique appelé l'Homme de Leakey dont on a trouvé des traces vieilles de 82 000 ans !
- 2) Il fut envahi par les populations d'origine asiatique à partir de - 19000 ans BP, venus du nord de la Sibérie orientale, via le détroit de Béring, et par l'ouest du Pacifique.
- 3) Il fut visité par les solutréens du sud-ouest de la France en - 17 000 ans BP.
- 4) Et plus récemment au travers du Canada, par les vikings.

Tout cela sans prendre en compte la migration propre à Atlantis (puisque encore aujourd'hui des doutes subsistent au sein de la grande famille des archéologues sur la réalité de son existence). Si les atlantes ont migré vers l'ouest, ils ont atteint alors l'Amérique par différents littoraux. L'on pourrait alors envisager une filiation entre eux et les moundbuilders des états du sud, les anasazis et les hopis du sud-ouest des Etats-Unis, mais il faudrait le certifier de manière indiscutable car la distance est longue, à pied, jusqu'au Nouveau-Mexique, l'Arizona, l'Utah ou le Colorado ! Toutefois, si l'on ne peut garantir que les anasazis soient d'origine atlante ou le résultat d'une mixité de peuples avec les autochtones de l'époque, il n'en est pas de même avec le peuple dit des « moundbuilders » - les constructeurs de monticules - Les archéologues classiques veulent les situer aux alentours de - 3000 ans BP, mais je suppose leur existence bien plus vieille.

I - LES MOUNDBUILDERS

L'influence des civilisations mésoaméricaines reculerait cette date d'au moins 500 ans, si ce n'est plus, car, toujours sur le principe du néo-diffusionnisme, une civilisation ne naît pas « clés en main » ! La civilisation des moundbuilders a probablement emprunté son style aux constructions de type olmèques, il suffit de comparer celles-ci. Mais alors qui sont-ils ? Quelles sont leurs origines ?

Ils occupaient apparemment, la moitié ouest et sud-ouest de l'Amérique du nord. La date de naissance de leur civilisation n'est pas très claire. La seule certitude que nous ayons actuellement, c'est qu'elle disparu brutalement, il y a environ 500 ans. Les européens qui explorèrent l'Amérique du nord au seizième siècle ne les ont donc pas connus. La plupart de leurs monuments, des collines artificielles en terre, ont disparu. Les archéologues américains essaient aujourd'hui de comprendre leur mode de vie, leurs aspirations, leur religion, à partir des maigres indices qui subsistent.

Ceux-ci, exhumés, mettent en évidence au moins quatre périodes d'évolution de cette civilisation :

- 1) La culture des adenas, la plus ancienne, semble s'être développée au sein des états actuels de l'Ohio, de l'Illinois, de la Virginie occidentale et du Kentucky
- 2) La culture des hopewells, dite des « hopewelliens », remplaça progressivement celle des adenas aux alentours de - 2300 ans BP et dura, semble-t-il, jusqu'en - 1400.
- 3) Suivi alors la culture des « Effigy Mounds » qui se développa, elle, dans l'Iowa, l'Illinois, le Wisconsin, le Michigan et le Minnesota. Elle avait pour particularité qu'en plus des monticules, elle dressait des tertres zoomorphes (à l'image d'animaux). Ainsi, près de Newark, dans l'Ohio, a-t-on repéré un complexe

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

monumental s'étendant sur 11 km² et comprenant, pour le grand tertre, une figure d'oiseau de 360 m de diamètre.

Les terres utilisées pour la décoration étaient de différentes couleurs car chaque couleur avait visiblement sa signification symbolique et religieuse. Chef-d'œuvre technique de l'âge de pierre, on a découvert un octogone qui a pu servir d'observatoire, érigé en fonction du lever de la lune. Près de la « *Great Hopewell Road* », on a même retrouvé l'effigie géante d'un alligator, symbole d'un esprit du monde souterrain. Il existe plusieurs tertres de ce type, mais le plus connu mondialement n'est autre que le tertre appelé « *tertre du serpent* », qui mesure, lui, environ 380 m.

- 4) Enfin la civilisation du Mississippi, avec la grande ville de Cahokia dans l'Illinois, fut le stade le plus élaboré de cette civilisation, très empreinte des savoirs mésoaméricains des littoraux du golfe du Mexique. Situation cocasse, les villages et les tertres des moundbuilders correspondent souvent, aujourd'hui, à l'emplacement des villes modernes américaines. Il est probable que les moundbuilders étaient en contact avec la civilisation olmèque, située plus au sud-est. Des objets, en pierre de roches coupantes, d'origine volcanique, ont été retrouvés sur des sites qui n'ont aucune nature volcanique ni aucun volcan à proximité.

Certains des plus grands tertres servaient, semble-t-il, de temples funéraires. Ils permettaient de célébrer des cérémonies en l'honneur des morts. Les chefs étaient, lors de leur décès, enterrés sous ces monticules de terres (on retrouve ici le principe égyptien du mort enterré sous un édifice de taille suffisamment importante pour que cela constitue une sorte de mémorial à sa mémoire, voire plus généralement à la mémoire des ancêtres). Les archéologues ont retrouvé des bijoux et des objets symboliques de leur pouvoir. Mais ce qui était en or et les bijoux,

dont on a quelques pauvres fragments, ont été souvent pillés par les chercheurs de trésor.

Jusqu'à présent, les archéologues n'ont trouvé aucune trace d'une écriture de type alphabétique. Mais ce peuple gravait pourtant des signes (des pétroglyphes) sur les rochers et dans les cavernes. Cette pratique se retrouve d'ailleurs dans de nombreuses régions du monde, notamment aux Canaries. La pratique des pétroglyphes est planétaire : on en trouve partout, peu ou prou, gravés dans des rochers ou dans des grottes. On retrouve aussi ces signes sur des poteries. Ceux que les épigraphistes ont pu décrypter, pour les moundbuilders, semblent parfois raconter l'histoire d'un ancêtre-héros valeureux. La tradition orale, ici, vient donc en appui à cette forme d'écriture.

Cahokia fut probablement la première véritable ville d'Amérique du nord et rassemblait au moins 20 000 âmes. Les rues formaient un quadrillage régulier. Un tertre pyramidal à gradins s'y trouvait et surplombait la ville. Appelée aujourd'hui « tertre des moines », sa base mesurait 250 par 300 m. Elle était donc plus large que celle de Khéops en Egypte !

Vers 1300 (-700 ans BP), des puissances étrangères semblent avoir menacé la ville de Cahokia. Un mur en bois de 3 km de long a été érigé pour protéger le sanctuaire. Des indices montrent qu'il a été restauré au moins quatre fois en un siècle !

Toujours sur le même site, on a trouvé la tombe d'un chef allongé sur une couverture funéraire en coquillages. Il était enterré avec des corps que l'on pense sacrifiés (4 hommes aux mains et têtes coupées). On avait placé près de lui 400 pointes de flèches ouvragées, spécialement fabriquées pour lui, un sceptre en cuivre et plusieurs kilos de micaschiste. Plusieurs tombes collectives, avec des femmes du même âge, se trouvent à proximité, peut-être victimes d'un sacrifice en son honneur.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les historiens n'ont aucune certitude sur la raison de leur disparition. Ils avancent cependant plusieurs explications, qui ne sont toutefois que des suppositions :

1. La civilisation a commencé à s'affaiblir avant l'arrivée des envahisseurs occidentaux. On a relevé des traces de guerre et d'abandon de certains villages.
2. Les nouvelles maladies apportées par ces conquérants à partir de - 400 ans BP se sont rapidement propagées et ont du décimer les populations concentrées dans les villes.
3. Un changement climatique (lequel ?) a pu aussi accélérer leur disparition.

Les monticules les plus anciens ont été construits vers la fin du sixième millénaire avant le Présent. D'autres monticules datent aussi du cinquième millénaire, puis c'est un grand vide temporel jusqu'en - 3800 ans BP où cette technique reprend de l'ampleur. La tradition archaïque de monticule bâtiment culminera entre - 3800 et 2500 ans BP.

II - LES ANASAZIS

Les anasazis sont considérés comme les premiers indiens d'Amérique citadins, depuis les moundbuilders. Ils habitaient le sud-ouest des Etats-Unis actuels entre - 1200 et - 700 ans BP. Ils ont bâti une brillante civilisation fondée sur l'agriculture, mettant au point une technique remarquable d'irrigation. Dans leur héritage, ils nous ont laissé des villages d'une conception des plus énigmatiques. Le mot *Anasazi* se traduit par « ancien » et fut utilisé par les amérindiens pour désigner leurs lointains ancêtres.

Aujourd'hui, les indiens hopis utilisent plutôt le mot *Hisatsinom* plutôt que celui d'anasazi. Les historiens, eux, regroupent parfois sous l'appellation « anasazi » plusieurs cultures semblables et qui ont vécu dans la même région : les hohokams, les mogollons et les patayans, des peuples qui ont tous disparus avant l'arrivée des européens en Amérique. Les archéologues ont retrouvé toutefois des vestiges de cette culture dans quatre états américains : l'Arizona, l'Utah, le Nouveau-Mexique et le Colorado.

Les plus anciennes habitations des anasazis étaient bien modestes : il s'agissait de petites maisons, chacune assez grande pour loger une famille. Elles étaient aménagées dans des fondations peu profondes. Elles se sont regroupées progressivement pour former ensuite des hameaux. Par la suite, les villages anasazis pouvaient abriter plusieurs centaines d'habitants.

Agriculteurs sédentaires, les anasazis cultivaient les champs proches des habitations. Les murs étaient faits d'une sorte de pisé (murs de terre, sans planches de renfort) appliqué sur un treillage. Les constructions les mieux conservées aujourd'hui comportent une structure de pierres sèches tenues ensemble par un mortier. Le toit est recouvert par des couches d'argile et de branchages maintenus sur des rondins de bois. Les maisons ne comptaient qu'un seul niveau au début, mais pouvaient s'agrandir par le haut, en ajoutant un ou deux étages supplémentaires. Plusieurs pièces étaient réservées au stockage de la nourriture. Les céréales étaient gardées dans des récipients fermés, afin des les protéger des rongeurs et des insectes.

En - 1400 ans BP apparaît une poterie décorée de figures (lignes, points) qui reprennent sans doute des décors simples de vannerie. Plus tard, le décor devient plus complexe : des représentations d'animaux ou d'êtres humains sont dessinées. Les couleurs utilisées sont différentes selon les régions : noir et blanc dans le Colorado, noir et rouge dans le nord de l'Arizona, rouge et chamois dans l'Utah. La poterie était souvent richement décorée de motifs incrustés avant cuisson au moyen de divers objets (épis de céréales, tige de yuccas ou coquillages).

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les anasazis ont laissé de nombreux pétroglyphes dans le désert américain sur des falaises en grès. Il s'agit de dessins plus ou moins stylisés, gravés dans la paroi des canyons. Ils peuvent être isolés ou couvrir plusieurs mètres carrés. Les archéologues ne peuvent faire que des suppositions quant à leur signification. Ces dessins figurent souvent des animaux et témoignent de l'importance de la chasse. D'autres signes seraient des cartes rudimentaires indiquant des sources ou des villages. La figuration de céréales représente une bonne récolte. Certains motifs nous montrent une famille ou un groupe d'hommes.

Plusieurs sites de pétroglyphes sont en relation avec les solstices. Ceux de *Hovenweep National Monument* indiquent clairement ce moment de l'année. Les alignements de bâtiments du site archéologique de *Chimney Rock* prouvent que les anasazis comprenaient et savaient prévoir les cycles lunaires. Ceux-ci rendaient un culte au dieu Kokopelli ainsi qu'aux kachinas : des esprits invisibles.

La société devait probablement ressembler à celle des pueblos actuels. Elle est matrilineaire : Le mari doit intégrer le clan de sa femme, la terre et la maison appartiennent à la mère. Les archéologues ne sont pas certains que les anasazis vivaient en clans. Ils penchent plutôt pour une organisation égalitaire, sans groupes sociaux vraiment hiérarchisés. Cela rappelle encore une fois la structure primitive de la civilisation antédiluvienne lors de sa création avant qu'elle ne devienne telle qu'elle a été détaillée dans le chapitre sur la vie sociale d'Atlantys.

A partir de - 700 ans BP, les anasazis se réfugient dans la vallée du rio Grande et au centre de l'Arizona. On finit par perdre leur trace avant l'arrivée des européens.

MEXIQUE

Les Olmèques

Caterina Magni, écrivain et maître de conférence à l'université de la Sorbonne à Paris (France), nous parle magnifiquement de cette civilisation dans son livre *Les olmèques. Des origines au mythe* que je vous invite à lire si vous êtes passionné(e) d'histoire précolombienne. Ma présentation de cette civilisation est en fait un recueil de l'ensemble des recherches faites sur ce peuple par divers chercheurs de plusieurs nations. Cet amalgame de résultats est inévitable dans la logique de notre poursuite des traces d'Atlantys dans le monde ou de l'influence qu'elle a pu exercer sur d'autres peuples.

La légende des olmèques nous indique que c'est là, dans le golfe du Mexique, que Quetzalcóatl et ses compagnons auraient débarqué, après avoir quitté le pays d'Aztlan et traversé la mer orientale sur de grands vaisseaux. Voici que la légende vient apporter, fait inattendu, son concours à la recherche scientifique et nous laisse une indication infime de l'origine de la population olmèque. Les atlantes venant de la même direction, s'échouant pareillement sur les mêmes plages, le parallèle est difficilement évitable. La civilisation olmèque est reconnue comme étant la plus ancienne et surtout la plus mystérieuse civilisation mésoaméricaine.

Ce peuple, à qui l'on attribue les secrets de *Teotihuacan* (« *La cité où les hommes deviennent des dieux* » - en langage nahuatl, le langage aztèque - parlant peut être ainsi de leurs descendants, les olmèques) et de Cholula, développa à une période tout aussi énigmatique que celle des populations dont nous avons parlé précédemment, la première des grandes civilisations précolombiennes. Le bassin inférieur du rio Coatzacoalcos correspond à peu près au lieu de son berceau légendaire.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

On ignore cependant le nom réel de ce peuple car celui qu'il porte aujourd'hui lui a été attribué par des archéologues occidentaux empruntant à d'anciennes histoires aztèques. En effet, « olmèque » signifie « *les hommes originaire du pays du caoutchouc* » en nahuatl (ancien aztèque). Ce nom est affecté archéologiquement à tous ceux qui habitaient cette même région à l'arrivée des conquérants espagnols et s'applique donc à toutes les cultures ayant occupé les Etats actuels de Vera Cruz et de Tabasco, en particulier, mais pas seulement, vu la diffusion du peuple dans l'ensemble de l'Amérique centrale.

La civilisation olmèque s'est effectivement épanouie sur la côte Est du golfe du Mexique dans les riches et tropicales plaines alluviales délimitées par les rivières Papaloapan et Grijalva (en face des anciens territoires d'Atlantys !). Lors de la fin de son expansion, et précédant son déclin, elle couvrait les hauts plateaux de l'Amérique centrale et exerçait de très fortes influences sur les quatre-vingts cultures du haut plateau mexicain (Tlatilco), sur la côte du Pacifique (Izapa) jusqu'au Salvador, dans la région d'Oaxaca et sur la culture maya en formation (Chiapas et Guatemala) ainsi que sur les cultures de la région de Vera Cruz. La civilisation olmèque s'éteint, semble-t-il, à la fin du Préclassique moyen, soit vers l'an 600 (- 1400 ans BP) et survécut un temps au sein de groupes nomades.

Au début de son existence reconnue, la vie des paysans olmèques s'était organisée autour de l'activité sociale, religieuse, scientifique et économique du village. Cette organisation, ces rites, ou même la langue des olmèques nous sont actuellement peu familiers et je travaille diplomatiquement sur un rapprochement avec les archéologues et paléontologues mexicains pour tenter, ensemble, d'approfondir les recherches sur ces points. Il est possible, mais non vérifié, que l'organisation sociale des débuts de cette civilisation fut structurée en clans totémiques.

De leur foyer initial, les littoraux est de l'Atlantique, les olmèques rayonnèrent ensuite vers l'intérieur des terres (reprenant ainsi trait pour trait la méthode employée par Atlantys et la civilisation des

mégalithes, son héritière) afin d'établir de fructueux échanges commerciaux avec les peuples de l'intérieur. Ces échanges commerciaux supposèrent d'ailleurs une puissance militaire suffisante afin d'assurer la protection des biens et personnes lors de voyages ou de contacts avec d'autres peuples.

Les produits d'origine lointaine que l'on a retrouvé sur le territoire pouvaient cependant provenir aussi de tributs de guerre imposés par les olmèques aux peuples vaincus.

L'économie, surtout agricole, est basée sur l'intensification de la production. Celle-ci est complétée par la collecte de crustacés et de mollusques, la cueillette, la chasse et la pêche. L'innovation des moyens de production (le stockage et la spécialisation des tâches) permet une croissance régulière de cette civilisation. La domestication des animaux (chiens et dindons) semble faire son apparition très tôt. L'introduction de nouvelles techniques agricoles, de nouveaux produits provenant parfois de régions éloignées, jusqu'alors inconnues, implique une dimension sociale et économique supérieure à celle des cultures antérieures. Les olmèques se distinguent particulièrement des autres cultures passées par le fait que les échanges utilisent de manière importante les voies fluviales et maritimes. Cette dynamique active permet une meilleure alimentation et donc une croissance démographique marquée.

L'intensification des échanges commerciaux et une urbanisation importante, accompagnées d'une forte stratification sociale, d'une centralisation des pouvoirs politiques et d'une religion institutionnalisée, parachèvent la structuration de cette peuplade en civilisation tout à fait concrète. Au cours de cette période, on enregistre alors une intensification des travaux d'architecture et de sculpture. Les villages, rattachés à des centres cérémoniaux, donneront d'ailleurs naissance à des zones de forte concentration de population.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

On donne, par ailleurs, à la civilisation olmèque le nom de culture de « La Venta », du nom d'un des principaux sites archéologiques - dont la célèbre pyramide du même nom est probablement l'une des plus anciennes constructions cyclopéennes de la région mésoaméricaine - avec ceux de San Lorenzo, Cerro de las Mesas et Tres Zapotes.

San Lorenzo est le plus ancien site olmèque connu à ce jour. Il est daté de - 3500 ans avant le présent. La culture olmèque semble cependant déjà très développée. Ils ont entrepris dans cette cité les premiers systèmes de contrôle hydraulique de la Més-Amérique, y ont bâti des réseaux souterrains de canalisations (plus d'une vingtaine de réservoirs artificiels sont reliés entre eux par un réseau de conduites). Une partie de ce réseau passait de surcroît par un aqueduc qui n'a rien à envier à ceux de l'empire romain. Il s'agit là d'un réseau hydraulique très élaboré. Je serai même tenté de dire trop élaboré pour une civilisation qui débute et se construit !

Tres Zapotes était, pour sa part, un important centre olmèque tardif qui aurait été florissant, semble-t-il, entre - 4500 et - 3900 ans avant le présent. C'est à cet endroit que l'on a trouvé la preuve que le fameux calendrier maya provenait en fait des olmèques.

Dispersé dans divers endroits du pays, des têtes géantes de guerriers furent découvertes. Elles mesurent en moyenne 1,90 m de haut. Il s'agit souvent de guerriers aux traits africains qui portent un casque avec de longues jugulaires. Cinq exhumations de tombes ont permis de mettre à jour des têtes négroïdes identiques. Ces étranges tombes contenaient également des objets précieux et des statuettes dont certaines ont été mutilées avant d'être enterrées. Ces blocs de basalte pèsent chacun, en moyenne, 10 tonnes. Le plus gros pèse jusqu'à 30 tonnes. Ils proviennent tous, probablement, de la chaîne volcanique de Tuxtla, au nord du territoire olmèque : un gisement volcanique situé avec certitude à 130 km de là !

Si certains d'entre eux furent acheminés par radeau, ils furent aussi le plus souvent transportés par voie terrestre, tractés sur de longues distances par une main-d'œuvre importante. A cette époque, la population vivant sur la côte Est du Mexique ne pouvait pourtant pas être très nombreuse et il a quand même bien fallu de nombreux bras pour transporter ces fameuses pierres volcaniques avec lesquelles les artistes olmèques ont sculpté ces statues colossales que l'on a retrouvées un peu partout dans la forêt profonde.

Certaines sculptures représentent des scènes de rencontre entre deux ethnies différentes et non amérindiennes. D'où venaient donc ces deux types ethniques (caucasien et négroïde) que l'on dit inconnus des olmèques ?

Il semble pourtant évident que les têtes ont été reproduites d'après un modèle humain. Plusieurs dizaines de stèles représentent ainsi des hommes de type africain et caucasien, égaux dans la mort. Ce qui va totalement à contre courant de la théorie générale que les têtes négroïdes seraient celles d'esclaves phéniciens. D'ailleurs, qui a pu voir, dans une quelconque civilisation, une statue d'esclave rameur porter un casque de soldat ? La datation au carbone 14 de fragments de bois sur lesquels certaines têtes étaient posées prouve seulement que le bois en question date d'au moins - 3200 ans avant le présent mais rien ne contredit la thèse que ces sculptures soient plus anciennes.

La Venta est le plus grand centre cérémonial olmèque connu. Le site couvre une surface de plus de 5 km² et occupe un îlot marécageux sur le rio Tonala.

Autrefois, se concentraient là des constructions monumentales. Les centres cérémoniaux font d'ailleurs leur apparition à l'époque olmèque. Ces monuments sont construits de part et d'autre d'une allée centrale et orientés selon les points cardinaux, obéissant ainsi à des impératifs religieux mystérieux. La datation au carbone 14 (datant de 1955) suggère que les olmèques s'y soient installés en - 3000 ans BP et qu'ils ont occupé alors le site

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

jusqu'en - 2600 ans BP. A partir de cette date, les constructions sont subitement arrêtées. De plus, les édifices paraissent avoir été défigurés ou démolis. Plusieurs têtes géantes furent enterrées. Pourquoi ? Que s'est-il passé en - 600 avant notre ère ?

Ces sites archéologiques comportent des tombes, des autels ornés de bas-reliefs où se répète le thème du jaguar tenant dans sa gueule un homme, mais surtout une statuaire monumentale sous la forme de stèles de un à cinq mètres de hauteur. Il s'agit de toute évidence d'un peuple civilisé, technologiquement avancé.

Par l'apport de traits culturels essentiels :

- Tous les édifices de briques sont recouverts de pierre (technique inventée par les olmèques en raison de la rareté de la pierre dans cette région).
- L'orientation des constructions se fait systématiquement selon un alignement Nord / Sud.
- L'invention d'une écriture hiéroglyphique qui sera reprise par leurs divers successeurs (mayas bien sûr, mais aussi une grande partie des peuples mésoaméricains). Cette écriture hiéroglyphique complexe est composée de glyphes et n'ont pu être décryptés que sur quelques symboles. On a pu cependant extraire de ces hiéroglyphes des signes numériques ainsi que ceux du calendrier qu'on retrouvera plus tard chez les mayas. Il s'agit là, sans conteste, de la plus ancienne écriture connue au Mexique.
- d'une arithmétique couchée sur les murs en bas-reliefs hiéroglyphiques dont le niveau dépasse largement celui de la civilisation qui se l'est approprié. C'est un des éléments qui plaide en faveur de l'hypothèse d'un héritage culturel et non d'un savoir acquis avec le temps.

- Un calendrier complexe, muni d'un système de notation calendaire usant de points et de traits (connotation informatique) qui prend en compte les données zodiacales, ce qui est impossible pour une civilisation aussi jeune car la base des calculs du zodiaque aurait du être débutée en - 25 920 ans BP, or il est évident que cette civilisation n'existait pas à cette époque. De plus, ce calendrier répertorie des événements ayant eu lieu dans un lointain passé et même fait des prédictions sur l'avenir !
- Il est établi sur une double période :
 - a) civile en 365 jours,
 - b) religieuse en 260 jours, se recoupant toutes les deux sur une année de 52 semaines !

Une stèle, mise à jour, écrite selon le système codé olméco-maya, correspond au 3 septembre 32 avant notre ère. Le calendrier olmèque nous ramène à l'énigmatique date initiale du 13 août 5114 avant le présent, date à laquelle est associée aussi celle de la fin du monde, en l'an 2012 prochain. Dans ce calendrier, il est prévu, en effet, que notre civilisation actuelle sera détruite par le « *nahuatl olin* » (le mouvement de la terre, c'est-à-dire, une dévastation par tremblements de terre et basculement du magnétisme des pôles). Superstition ou prévision ? Aujourd'hui personne ne peut le dire.

- La création d'une sculpture et d'une statuaire portées à un haut degré de perfectionnement.

Les olmèques se sont aussi illustrés dans la taille des pierres dures: le jade, le quartz, la serpentine, l'obsidienne et l'améthyste, dans lesquelles ils ont sculpté des figurines semblables aux énormes têtes; des bijoux, des haches cérémonielles, des objets constituant parfois des offrandes enterrées.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Une autre découverte récente, encore plus extraordinaire, est celle de jouets pour enfants. Il s'agit de petits chiens munis de ... roulettes ! Cette découverte remet en cause la théorie selon laquelle la roue était inconnue en Amérique centrale jusqu'à l'époque de la conquête espagnole.

La culture olmèque se place en effet à l'origine des grandes cultures américaines, auxquelles elle a donné une remarquable impulsion, en leur permettant d'accéder au stade qu'on leur connaît. La culture olmèque, qu'il s'agisse de sa chronologie ou de ses caractéristiques essentielles, pose donc une série d'énigmes non résolues à ce jour. Le problème est qu'il ne reste presque rien, hormis des œuvres d'art, qui puisse nous renseigner sur la nature et l'origine de cette civilisation. La vérité en ce qui les concerne, il faut se l'avouer même si cela ne nous enchante pas, est que l'on ne sait rien d'eux.

On ne sait même pas à quel groupe ethnique ils appartenaient. Le type physique des olmèques nous est donc totalement inconnu. La forte pluviosité des régions où leur civilisation s'est développée n'a laissé subsister, à ma connaissance, aucun squelette. La seule certitude que nous ayons est que ce peuple est apparu en Amérique centrale alors qu'il avait déjà atteint un stade de développement très avancé. Comment croire à la « civilisation spontanée » ? Il partage le mystère de leur foudroyante ascension civilisatrice avec l'Égypte qui eut, elle aussi, une émergence d'une extrême rapidité.

On peut aisément faire un comparatif entre l'énigme olmèque et l'énigme égyptienne : Les vestiges archéologiques égyptiens ne laissent aucune trace d'une évolution progressive de cette civilisation. Aucun vestige permettant de constater un tâtonnement quelconque, une recherche, un savoir faire acquis par l'expérience. Il existe une rupture brutale dans l'histoire du pays de l'ordre de 400 ans où cette civilisation d'agriculteurs et de pêcheurs se transforme brutalement en architecte géniaux et où le niveau de civilisation passe d'une civilisation pastorale et agricole à une civilisation urbaine complexe.

Tout laisse croire que la civilisation égyptienne a surgi d'un seul coup, en étant déjà entièrement constituée. Son niveau de culture, son savoir-faire technologique auraient normalement dû prendre plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années. Aucune trace d'évolution, d'un état primitif vers une société avancée, n'a été découverte et cela malgré des fouilles soignées. John Anthony West, historien, qui a étudié très sérieusement l'Egypte ancienne et le sphinx notamment a écrit: « *Comment une civilisation aussi complexe peut-elle surgir déjà toute faite ? La solution de cette énigme coule de source : la civilisation égyptienne n'est pas le fruit d'une évolution, c'est un héritage* »

On retrouve exactement le même cas de figure avec la civilisation olmèque. Elle semble avoir surgi du néant. Il n'y a aucun doute sur le fait que cette civilisation soit la civilisation mère de l'Amérique centrale. Elle est beaucoup plus ancienne que celles qui vont se succéder dans cette région et qui lui emprunteront culturellement et architecturalement beaucoup. Malgré les recherches des archéologues, pas une seule trace de la phase de développement progressif de cette civilisation n'a été retrouvée. La première des grandes civilisations précolombiennes est-elle en fait constituée des réfugiés de la civilisation atlantique du à l'engloutissement des « terres orientales » (le plateau des Bahamas) ? Si c'est bien d'eux dont on parle, cela expliquerait alors la technologie, les connaissances, le savoir et le savoir-faire, la culture si élaborée des olmèques. Il n'y aurait plus de question à se poser sur l'essor de leur civilisation : ils n'avaient pas hérité de ce savoir, c'était tout simplement le leur !

Je martèle depuis le début de cet ouvrage (et je continuerai de le faire) : Atlantys semble ne pas être une affabulation, un support philosophique, elle doit avoir en partie une existence réelle. Si tel est le cas, se fut une civilisation exceptionnelle par son avance sociale, technique et culturelle. Héritière elle-même de trois civilisations précédentes, elle aurait atteint un niveau proche de la civilisation grecque ou romaine sous bien des aspects et l'ayant même dépassé sur certains point comme la construction mais aussi la navigation maritime et l'astronomie.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En disparaissant, elle ne faisait qu'affronter son anéantissement inéluctable face aux éléments contre lesquels aucune civilisation, y compris la nôtre aujourd'hui, ne peut survivre pour peu que l'ampleur du cataclysme (ici la déglaciation massive) soit planétaire.

Tout transpire Atlantys dans la civilisation olmèque :

1. une origine inconnue, mais apparemment de par leur légende, issue de terres situées à l'Orient.
2. une arrivée sur les rivages mexicains par bateaux avec un dieu (« *deus* » = le chef en latin) nommé Quetzalcóatl, un homme blanc, barbu et sage.
3. un savoir-faire architectural cyclopéen conforme à la signature atlante.
4. une maîtrise de la gestion de l'eau potable et de l'irrigation.
5. une science avancée en mathématiques, astronomie et gestion du temps (calendrier).
6. une urbanisation développée.

La civilisation olmèque, comme la civilisation égyptienne, ne seraient elle pas le fruit d'un programme élaborée par Atlantys, lors du constat définitif qu'elle ne pourrait éviter la catastrophe ?

Si Atlantys est une civilisation au niveau que je lui prête, face à l'inéluctable elle n'a pas disparu « *en un jour et une nuit* » mais, au contraire, a planifié l'évacuation de sa population du territoire désormais condamné. Certes, une possible disparition brutale a pu avoir lieu (à l'heure actuelle il est difficile de se prononcer sur ce sujet), mais une grande partie de sa population semble avoir pris le chemin de l'exil bien avant l'engloutissement final.

Qu'il s'appelle peuple de Chemsour-Hor dans le livre des morts égyptiens ou olmèques dans le patrimoine historique mexicain, il semble que l'on parle bien du même peuple.

COLOMBIE

N'entrant pas dans le propos de ce livre de raconter la progression des civilisations précolombiennes, des olmèques jusqu'à l'extinction de la dernière par la barbarie des espagnols du quinzième siècle, je veux simplement faire le trait d'union avec, peut être, le fait qu'une petite partie des migrants des îles Bahamas aient pu poursuivre leur chemin au-delà du Yucatan et de Uxmal, en direction du nord de l'Amérique du sud. Plusieurs indices m'incitent à penser à une réalité de cette migration extrême.

San Augustin

Cette civilisation présente certains points communs avec la culture de Chavin, au Pérou, ou celle de Tiahuanaco, en Bolivie. Son origine septentrionale est plus que probable si l'on prend les côtes de la Colombie du nord. On rencontre, en effet, des ruines semblables dans toute la région de l'isthme d'Amérique centrale :

- Les villes d'Azuero et de Chiriqui, au Nicaragua,
- La ville de Comapa, au Salvador, où le docteur José Antonio Urrutia découvrit des ruines dites *Cinaca Micallo* où l'on retrouve aussi les mêmes souterrains qu'à San Augustin.

L'élément remarquable de cet apport mégalithique (tardif) aux Amériques, et en particulier en Colombie, du à cette migration qui entraîna de facto la diffusion de la culture mégalithique, est la mystérieuse civilisation de San Augustin.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Cette civilisation fut signalée pour la première fois par le docteur Miguel A. de Velasco en 1893, au travers de son ami l'ethnologue Carlos Cuervo-Marquez, qui l'avait passionnément étudiée sur le terrain. Elle entra ensuite dans l'histoire grâce aux travaux de Konrad Théodor Preuss qui y consacra une partie de son livre *l'art monumental préhistorique* en 1927. Les premières fouilles véritables commencèrent en 1935, sous la houlette de José Perez de Barradas, suivit de Luis Duque-Gomez. Celles-ci révélèrent une véritable culture mégalithique septentrionale andine dans la haute vallée du Rio Magdalena. Certes, cette civilisation était le dernier souffle de l'esprit des mégalithes puisque les monuments seraient datés, selon les responsables des fouilles, de - 2555 à - 2425 ans BP, mais il semble qu'ils seraient inspirés d'un courant originaire venu d'Amérique centrale.

La description du site par Luis Duque-Gomez à de quoi laisser songeur, je vous laisse seul juge : *« Ce qui est indéniable, c'est que l'essentiel de cette civilisation est constitué de constructions mégalithiques dont quelques unes ont une datation que je crois supérieure à celles fixées par de Barradas. Parmi ces monuments, il me faut citer des constructions souterraines et, je sais c'est surprenant, des dolmens ! »*

Dans le voisinage d'Inza se trouvent de très étranges nécropoles et de vastes salles souterraines qui n'ont pas été suffisamment explorées. Au pied de la berge orientale d'une colline, il y a une entrée de galerie souterraine de 3 m de hauteur sur 2 m de large, taillée dans la roche vive. Cette galerie est longue de 40 m et comporte sur toute sa longueur trois rangées de sarcophages taillés dans la roche et superposés. Au bout de la galerie se trouve une grande salle ronde dont le sol et les parois sont recouvertes d'un revêtement noir, dur et poli. Dans les murs, on peut compter plusieurs niches taillées.

Quant aux « dolmens » cités par Luis Duque-Gomez, cette architecture s'applique surtout aux temples et aux sépulcres, les uns et les autres étant formés d'énormes dalles de pierre. Chose curieuse, certains temples ressemblent à s'y méprendre, de manière étonnante, aux dolmens européens ! Lorsqu'on regarde ces érections de pierre, c'est bien des dolmens dans leur forme et leur mode de construction que l'on voit.

Ceux-ci se trouvent d'ailleurs en abondance, hors du périmètre de San Augustin, sur les collines de la vallée de San Bernardo, à l'est d'Ibagué. La comparaison avec les plus anciennes sculptures égyptiennes, rencontrées entre le Nil et la mer Rouge, au temps des millénaires obscurs de l'Égypte, et décrites par Eduardo Todda dans son livre *A travers l'Égypte*, ne peut être évitée.

Que faut-il en penser ? Quel doit être notre attitude ? Cette ressemblance troublante entre les constructions mégalithiques en Europe et la civilisation de San Augustin en Colombie, ne peut s'expliquer que si l'on admet qu'un peuple plus ancien que les indiens colombiens actuels ait été le constructeur de ces vestiges. Les indiens actuels ne savent visiblement rien sur ces ruines et aucune de leurs traditions n'en parlent. Cela sous-entend aussi que ces constructions sont probablement plus anciennes que les actuelles fouilles ne permettent de le dire.

La problématique de la datation surgit régulièrement lors des découvertes et il faudra bien, à un moment ou à un autre, se pencher sur ce problème sous peine d'errer encore longtemps dans les dédales du temps et de manquer douloureusement de précision.

J'ose affirmer ici que le radiocarbone reste une technique complémentaire, mais n'est en rien le « passe-partout » de la datation. Ce système passe probablement, dans certain cas, à côté de la vérité. De plus, **ce n'est pas les sédiments sous la pierre qui peuvent dire l'âge de la construction, c'est la construction elle-même !**

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

C'est une datation du travail fait sur la pierre qui s'avérerait réellement précise, mais nous ne possédons pas encore une pareille technique. Comment faire aujourd'hui ? Je ne peux répondre, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de techniques possibles. Compte tenu de l'extrême étrangeté des constructions, un nouveau programme de datation et d'évaluation va être mis au point par **ANTEUS** afin de préciser la date des constructions et à trouver la source géographique précise de cette civilisation.

AMAZONIE

Ce n'est pas la première fois que de l'on me parle d'implantations possibles des bâtisseurs de mégalithes en Amérique du sud. La civilisation des mégalithes était bonne navigatrice et quoi de mieux pour reconstruire, après avoir quitté les Bahamas, contrainte par l'engloutissement du plateau, que la jungle épaisse ?

N'existe-t-il pas des traces de constructions mégalithiques sur le fleuve de Marañón, au Pérou, aux sources de l'Amazone ?

Voilà une piste sérieuse que nous allons suivre ...

Dans le chapitre 120 de son *Histoire générale des Indes*, Francisco Lopez ne nous parlait-il pas déjà de ces hommes de *Ma-Noa*, organisés, semble-t-il, de manière très proche de la fameuse civilisation atlantique telle qu'elle est décrite par Platon ? Et qui était ce souverain couvert d'écailles d'or que les explorateurs espagnols avaient baptisé *el Dorado* - le doré ?

Réétudiée par George d'Espera en 1536, puis en 1823 par Ferdinand Denis dans son *Histoire de la Guyane*, aucune réponse satisfaisante sur l'existence ou la non-existence de cette cité enfouie ne m'est pour l'instant parvenue. Chaque année, des aventuriers partent à sa recherche, en Amazonie, mais en vain semble-t-il. Elle fut narrée pour la première fois par Orellana, le conquistador, et recherchée très sérieusement par Marcel Homet, l'archéologue.

Des rumeurs persistantes laissent penser que celle-ci aurait été engloutie lors d'une importante crue au milieu d'un lac qui serait situé dit-on dans la région de *Serra di Pari Ma*.

Reste à savoir où cela peut se trouver car j'ai eu beau scruter Internet des nuits entières, me plonger dans la lecture de cartes provenant directement du Brésil, je n'ai trouvé aucun lieu portant ce nom ou approchant (sous la forme cartographiée), ce qui aujourd'hui n'éclaire pas notre future expédition. D'où nous vient alors ce témoignage ? Qui a donc vu de ses yeux cette mystérieuse cité ?

L'histoire débute avec l'avancée des conquistadores au sein de l'Amérique du sud. C'est visiblement Orellana et Belalcázar, son lieutenant, qui auraient aperçu presque par hasard la ville mystérieuse mais n'ont jamais pu la retrouver dans les méandres du fleuve et de ses confluent. Ils n'eurent aucune souvenance de la direction exacte qu'ils avaient prise cette fois là. Le mystère reste donc entier, malgré le fait que ces deux personnages ne passaient pas pour être des rêveurs, ni des personnes peu fiables.

La recherche de Ma-Noa a depuis emporté la carrière de nombre de gens illustres et coûté la vie à de nombreux aventuriers courageux :

- Antonio de Herrera en 1535,
- Gonzalez Ximenes de Quesada en 1539,
- Don Antonio de Berrio en 1584,
- Sir Walter Raleigh en 1595.

Un nouvel espoir souffla sur Ma-Noa lorsque des aventuriers (que l'on appelait au Brésil et à l'époque des « bandeiros ») firent le récit dans un précieux carnet d'une aventure étrange :

La découverte d'une cité perdue, trouvée par hasard, où ils auraient passé plusieurs nuits, en pleine jungle. Hélas, encore une fois, personne de cette expédition ne se souvint du lieu exact.

Pour vous permettre de vous faire une idée de la fantastique aventure qu'ils ont vécu, et pourquoi pas préparer l'étude de votre propre expédition, je reporte leurs notes ci-dessous, recueillies dans un carnet aujourd'hui conservé à la bibliothèque nationale de Rio de Janeiro et traduit par Brian Fawcett, le dernier fils du fameux colonel du même nom dans l'ouvrage posthume *Le continent perdu*.

J'ai édulcoré le texte pour n'en garder que l'essentiel, il diffère donc de celui de Brian Fawcett, assez romancé :

« En 1743, un groupe d'aventuriers mené par un ancien mineur de Minas Gerais dont il est impossible de relire le nom sur les notes, (mais que j'appellerai par commodité Manuel Guerreiro), entreprit de retrouver coûte que coûte les mines de Muribeca et la cité inconnue qui était sensée jouxter lesdites mines.

Ils partirent vers le nord du pays, s'enfonçant dans la jungle. (Il faut réaliser que la région au-delà du rio Sao Francisco était aussi inconnue des brésiliens de l'époque que l'est aujourd'hui la région du Mato Grosso. Partir en expédition au-delà de cette « frontière » relevait de la témérité pour ne pas dire de la folie).

Non seulement il fallait avancer dans une végétation quasi - impénétrable (aujourd'hui encore la vitesse de marche raisonnable dans la jungle est de l'ordre de 5 km par jour !), mais il fallait aussi affronter toutes sortes de dangers, des animaux sauvages et des hordes d'indiens agressifs, quand ils n'étaient pas cannibales !

De nombreuses expéditions s'y risquèrent, on appelait alors ces expéditions d'aventuriers des « bandeiras » parce qu'elles recevaient des autorités une consécration officielle à chaque départ et donc portait un drapeau de reconnaissance. (« Bandeira », en espagnol) Il faut savoir que des expéditions jusqu'à 1500 personnes se sont évanouies sans laisser de traces dans cette jungle dense et hostile !

Pourtant cette Bandeira là décida tout de même de tenter l'aventure. Est-ce pour l'argent ? Pour la renommée ? Un peu des deux sûrement, mais surtout elle était mue par un esprit incroyable d'aventure.

Sans cartes de la région (de toutes façons, elles n'existaient pas encore), sans qu'aucun membre ne soit spécialisé dans l'orientation, guidé uniquement par des indiens locaux et une furieuse envie de réussir, ils vivaient de la chasse et de la pêche ainsi que de fruits trouvés çà et là sur leur chemin. L'expédition dura quand même dix ans, quadrillant en tous sens la jungle du sertao ! La troupe resta cependant constamment composée d'au moins dix huit personnes.

Fatigués d'arpenter la jungle de long en large, ils décidèrent à un moment donné de partir vers l'est en direction de la côte. Manuel Guerreiro pensa même un moment que réellement ces mines et cette cité n'étaient qu'un mythe. Ses compagnons ne le suivaient plus que par instinct de survie et parce que seul dans la jungle, c'était la mort assurée.

Ils traversèrent une brousse immense, puis des marécages, et virent s'élever devant eux des montagnes déchiquetées situées au-delà de la plaine herbeuse qu'ils étaient en train de franchir, elle-même entrecoupée de bandes de forêts vertes. Ce n'étaient toutefois pas des montagnes ordinaires car, il avait plu et le soleil en se couchant se réfléchissait sur les roches mouillées riches en quartz donnant l'impression que les flancs des montagnes étaient couverts de diamants. Des ruisseaux dégringolaient des falaises, en cascade. La nuit s'approchant, elle obligea l'expédition à camper.

Le lendemain, ils atteignirent les montagnes, pensant les franchir sans trop de difficultés, mais là une surprise de taille les attendait : des précipices infranchissables ! Ils cherchèrent alors toute la journée un passage sur ces plans abrupts qu'on aurait pu croire en verre.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

La troupe, après 12 km d'errance, envisagea de contourner par le nord mais leur chef décida de camper. De toute façon tout le monde était épuisé.

Pour la nuit, il demanda à deux de ses hommes d'aller chercher du bois pour faire du feu car bien qu'il fasse très chaud et humide le jour, la nuit l'atmosphère se rafraîchit en jungle. Alors que tout le monde commençait à s'assoupir, avec la fatigue, les deux hommes revinrent en courant, totalement excités : ils venaient de trouver par hasard un passage !

En cherchant du bois, ils avaient aperçu un arbre mort de belle importance sur la crête d'un petit cirque boisé. Un trésor dans cette jungle humide ! Tandis qu'ils se dirigeaient vers lui, un animal bondit devant eux et, affamés, ils entreprirent de le chasser : cela aurait clôturé par un bon repas cette dure journée, mais il s'échappa au-delà de roches affleurantes. En courant après lui, ils arrivèrent à une profonde crevasse dans le flanc du précipice et constatèrent qu'il était possible, en y grim pant, d'atteindre le sommet.

Du coup, ils en oublièrent, et le bois et l'animal, et redescendirent au plus vite au campement. Malgré une après-midi bien avancée, le camp fut donc aussitôt levé et la troupe retrouva toute son énergie, courant presque parmi les fourrés, en file indienne, sur le sentier qui menait à la passe.

Arrivé près de la faille, ils virent, en s'y engouffrant, qu'elle s'élargissait progressivement et, malgré la marche pénible, ils constatèrent au sol des vestiges d'anciens dallages et, par endroits, les véritables murailles de la crevasse semblaient porter des traces d'outils, presque effacées, comme si l'on avait aménagé ce passage. Il leur fallut cependant trois heures pour parvenir au sommet, sur une corniche dominant la plaine environnante. C'est alors que l'incroyable se produisit : A six ou sept kilomètres, en contrebas, se dressait une ville immense !

Par peur d'être aperçus, ils se jetèrent spontanément à terre, dans l'espoir que les habitants au fond du val n'aient pas eu le temps de voir leurs silhouettes se découper sur le sommet de la montagne.

La ville semblait si loin de tout qu'il leur parut évident que cela ne pouvait être qu'une ville habitée par une haute civilisation qui avait échappé aux envahisseurs européens. Manuel Guerreiro, rampant, se mit au bord de la corniche pour avoir une vue d'ensemble de la région. L'arête de la montagne s'étendait à perte de vue du sud-ouest au nord-ouest et, au loin, dans le nord, estompée par la distance, se trouvait une forêt immense.

Directement sous eux se trouvait une vaste plaine tachetée de vert et de brun, avec des mares parsemées qui rompaient l'uniformité. Il vit, du haut du promontoire, la suite du chemin qu'ils venaient de prendre descendre au flanc de la montagne pour disparaître à la vue puis réapparaître un peu plus loin, serpentant la plaine en direction de la ville. Aucun signe de vie n'émanait de celle-ci. Seul un silence pesant régnait.

Prudemment, cachés à la vue, ils entreprirent de descendre le chemin pour camper près d'une petite rivière qu'ils avaient aperçu du haut de la corniche. Par précaution, par peur aussi, aucun feu ne fut allumé ce soir là, pour ne pas signaler leur présence. Manuel Guerreiro décida d'envoyer alors quatre éclaireurs pour s'assurer de la nature et des intentions des habitants de la ville. Le reste de la troupe, cachée, attendait leur retour en fourbissant leurs armes dans une compréhensible nervosité. Le moindre bruit était pour eux inquiétant, suspect.

Au retour des éclaireurs, et bien que le terrain était bien dégagé aux abords de la ville pour pouvoir suffisamment se rapprocher et distinguer quelque chose, ils n'ont vu aucun signe de vie. Manuel Guerreiro décida alors de lancer un nouvel éclaireur, seul ce coup-ci, au plus près de la ville, le lendemain matin après le lever du soleil. Ce qui fut fait. Ce n'est qu'en fin de matinée que celui-ci revint, visiblement terrifié, impressionné. Il assura que la ville était toutefois inhabitée.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Manuel Guerreiro décida de ne partir explorer cette ville que le lendemain : Cela faisait déjà trois nuits que la troupe ne dormait pas et la jungle et ses bruits, mais aussi l'impressionnante masse de la ville ne rassuraient personne.

A l'aurore, la troupe reprit son chemin, divisée en deux parties : un corps d'éclaireurs de quatre personnes et le gros de la troupe avec le chef, en repli, légèrement en arrière. A leur arrivée près des murailles de la ville, ils constatèrent avec étonnement que celles-ci étaient couvertes de végétations éparses. Quelques minutes plus tard, les quatre éclaireurs apparurent et informèrent Manuel Guerreiro que la ville leur semblait bien abandonnée.

Avec un peu plus d'assurance, ils s'engagèrent alors vers l'entrée de la ville (ou du moins ce qu'ils considérèrent comme telle) et traversèrent ainsi trois arches formées d'imposantes dalles de pierre, construites dans le plus pur style cyclopéen. Le style de la civilisation des mégalithes.

L'assemblage des pierres rappelait ce que l'on peut voir à Cuzco, Sacsahuaman ou Tiahuanaco. Le décor était si impressionnant que la troupe n'osa parler pendant tout le trajet, tout juste osa-t-elle chuchoter, comme prise d'un sentiment d'immense réserve ou religieux.

En haut, au dessus de l'arche centrale (la seconde donc, en traversant le passage), la dalle horizontale était gravée d'étranges caractères, en grande partie rongés par les intempéries. La troupe, hypnotisée, s'arrêta net sans oser bouger davantage. Malgré le fait qu'il soit un inculte, Manuel Guerreiro réalisa immédiatement que cette écriture n'était pas de son époque. Un passé millénaire planait sur la ville, rendant le lieu majestueux mais aussi inquiétant.

Il dut faire un effort considérable de volonté pour retrouver le courage d'avancer et d'ordonner à la troupe de faire de même.

Ces arches semblaient en bon état de conservation mais un ou deux des piliers composant leurs montants avaient légèrement tourné sur leur base. Les hommes les franchirent toutefois, serrés les uns contre les autres, et se retrouvèrent face à une large rue couverte de piliers brisés. De chaque côté de celle-ci s'élevaient des maisons à deux étages construites dans le même style, donc assemblées sans mortier, mais avec une incroyable précision d'ajustage : il semblait impossible de passer ne serait ce qu'une feuille de papier entre chaque bloc. Les portes d'entrée de ces maisons étaient étroites au sommet en s'évasant vers le bas et semblaient décorées de motifs que les indiens, qui guidaient la troupe, prenaient pour des démons.

La description qui est faite dans le carnet d'exploration de cette « *Bandeira* » (document numéro 512 de la bibliothèque de Rio de Janeiro) suscite mon intérêt au plus haut point : Ces hommes incultes n'avaient jamais vu de constructions cyclopéennes auparavant et, pour cette première fois, leur description, précise, prouve à mes yeux, l'authenticité du récit. Toutes les personnes qui ont accédé à ce document sont d'accord avec moi :

Ces explorateurs, pour la plupart illettrés ou à la limite de l'être, n'auraient jamais pu inventer pareils détails. Il faut se faire à l'évidence, **ils ont réellement vu cette ville !**

Je reprends donc le récit traduit par Brian Fawcett :

« La troupe avançait au milieu des ruines, mais de nombreux édifices étaient encore debout et recouverts de leurs dalles gigantesques. Certains membres de la troupe s'aventurèrent dans la pénombre des bâtiments et aperçurent les plafonds voûtés. Personne, dans le moment, ne fit attention aux détails et nous ne savons donc pas s'il restait des vestiges de mobilier.

La rue déboucha alors sur une immense place carrée. Au milieu, se dressait une imposante colonne de pierres noires sur laquelle se trouvait la statue d'un homme, une main sur la hanche et l'autre tendue vers le nord. La statue en imposait tellement par

sa taille et sa finition que certains membres firent le signe de croix, dans un respect mêlé de crainte.

Des quatre angles de la place s'élevaient les mêmes colonnes de pierres noires, dont la forme inspirait l'idée d'une taille en forme d'obélisque. Un des côtés de cette place se distinguait particulièrement par le raffinement de la construction qui l'occupait : il ne pouvait s'agir que d'un palais. L'ensemble des constructions qui créait le périmètre de cette place avait les toits et les murs effondrés. Un large escalier de pierre conduisait à un vaste hall où des traces de couleurs subsistaient sur les fresques et les sculptures.

Sur ce qui semblait être le portail du palais, visiblement le portail principal, on pouvait voir, sculptée, l'image d'un adolescent imberbe, au torse nu, qui tenait un bouclier et avait une sorte de ruban en travers d'une de ses épaules. Il semblait avoir une couronne de lauriers sur la tête, ce qui est pour le moins étonnant ! La sculpture avait ainsi de faux airs de statue grecque.

Au dessous de celle-ci étaient gravés des caractères que Manuel Guerreiro s'empessa de noter. Ils sont reproduits dans son carnet.

Face au palais, un autre bâtiment (selon Manuel Guerreiro ce serait « de toute évidence un temple »), très abîmé par l'érosion. Il est abondamment décoré par des sculptures de personnages, d'animaux et d'oiseaux. Au dessus du portail d'entrée d'autres caractères étaient gravés. Manuel Guerreiro les nota également.

Au-delà de la place, la ville semblait entièrement dévastée. De toutes parts s'entrouvraient des gouffres où même en jetant une pierre de bon poids l'on n'entendait pas son fracas sur le sol, comme si les gouffres n'avaient pas de fonds !

Au vu de la ruine générale de la ville, il n'était pas difficile d'imaginer ce qui lui était arrivé : Un tremblement de terre gigantesque avait assailli celle-ci au point, dans certains endroits, que des édifices entiers avaient été engloutis par la terre et dont il

ne restait que quelques ruines de constructions à peine émergeantes pour marquer l'emplacement.

Le côté de la place dégagé de constructions, face à la rue principale, était bordé par une rivière large d'une trentaine de mètres et qui s'écoulait droit devant elle, sans obstacles, venant du nord-ouest et disparaissait dans l'épaisseur de la jungle. Les bords de celle-ci avaient du être une promenade aménagée car des vestiges de pierres bordaient les berges, tombées en grande partie dans le lit de la rivière. L'aménagement était maintenant brisé par endroit.

De l'autre côté de la rivière des champs, qui avaient du être jadis cultivés, s'étendaient. Ils étaient recouverts d'une herbe bien verte et épaisse parsemée de fleurs. On pouvait deviner les restes d'une riziculture probable. Manuel Guerreiro traversa la rivière à gué pour se diriger vers une construction isolée, située à environ quatre cents mètres de la place. Il accéda à celle-ci par une volée de marches de diverses couleurs dont on ne sait pas si elles étaient naturelles ou peintes autrefois.

Le bâtiment se trouvait sur une sorte d'acropole naturelle. Sa façade, imposante, s'étendait sur près de 190 m. Derrière cet édifice se dressait un monolithe portant des caractères finement ciselés en haut relief, puis on accédait à un porche imposant qui ouvrait sur un vaste vestibule où se trouvaient des sculptures et des décorations qui avaient, semble-t-il, bien résisté au temps.

Ils découvrirent à l'intérieur du bâtiment quinze pièces donnant sur un grand hall. Dans chacune de ces pièces se trouvait une tête de serpent sculptée d'où continuait de couler, imperturbablement, un mince filet d'eau qui tombait plus bas, dans la gueule ouverte d'un autre serpent de pierre.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Trop épuisés par ces explorations, ils ne trouvèrent pas le courage d'explorer l'intégralité de la ville et entamèrent assez rapidement le chemin du retour, escomptant sur les guides indiens qui les accompagnaient pour prendre des points de repères et pour se souvenir du chemin pris pour le retour. Ils prirent donc le chemin du retour en longeant la rivière citée ci-dessus à travers la forêt et, au bout de 90 km (soit environ 18 jours de marche), arrivèrent à une chute d'eau.

Sur la face voisine de la falaise se voyaient distinctement des traces de travaux miniers. Au dessous de la chute, la rivière s'élargissait en une série de lagons marécageux. En explorant les traces des travaux miniers, ils distinguèrent près des trous béants de ce qu'ils considérèrent comme des galeries de grandes quantités éparpillées de minerai d'argent brut, à même le sol. Certaines de ces galeries semblaient avoir été condamnées volontairement à l'aide de grandes dalles de pierre gravées, comme dans la cité, de signes inconnus. Après avoir reconnu le cours d'eau en aval et traversé pendant neuf jours (soit 45 km) les lagons et les bras de la rivière, ils se dirigèrent vers l'est. Après plusieurs mois d'un pénible voyage, ils rejoignirent enfin les bords du Rio Sao Francisco, traversèrent de là jusqu'au Paraguassu pour arriver enfin à Bahia ».

A la découverte de ce carnet, un nouvel espoir naquit et une nouvelle vague d'aventuriers partit à la recherche de la fameuse cité. Apolinar Dias de Fuentes en 1760 relança les recherches suivit par Bodovilla en 1764, Heinrich Schomburgk en 1840, Théodore Koch-Grumberg en 1908 et Hamilton Rice en 1915.

La première des deux dernières victimes de cette passion archéologique, furent :

- Le colonel Perry Harrison Fawcett, colonel de l'armée britannique et explorateur à la fois visionnaire et flegmatique, en 1925. qui avait, dit-on, avec lui une petite statuette noire rapportée par les «bänderios» qui avait trouvé ladite cité. Elle avait été achetée au bazar de

Bahia par Sir Henry Rider Haggard, célèbre écrivain d'aventures qui a écrit *Les mines du roi Salomon*. Aventurier lui-même, il la lui avait amicalement offerte.

Il était convaincu, et cela lui coûta la vie, que de grandes cités mégalithiques existaient dissimulées aux regards dans la jungle profonde du Brésil. Ces cités faisaient partie d'une civilisation qui avait précédé, selon le colonel, la culture inca de la côte ouest, et leurs bâtisseurs seraient venus de l'est. Il s'agissait, selon lui, de réfugiés de terres ayant été jadis englouties par l'océan.

Il faut reconnaître que la présence de non indiens en Amérique Centrale et en Amérique du Sud a déjà été signalée par des membres d'expéditions espagnoles et portugaises et cela dès le seizième siècle.

Fawcett lui-même avait entendu parler, au cours de ses nombreuses expéditions, d'hommes blancs, qui, plusieurs générations auparavant, avaient construit de « grandes cités », existant toujours dans les profondeurs des forêts pluvieuses. Plusieurs indiens informèrent Fawcett que certaines de ces cités en ruines étaient toujours habitées par quelques descendants des bâtisseurs originaux et que des tribus sauvages formaient une sorte de barrière contre d'éventuels intrus.

P.H Fawcett disparut lui-même dans la jungle amazonienne, lors d'une expédition, près de la rivière Xingu, au Brésil, en 1925. Les mots qu'il prononça avant de s'engager dans sa dernière expédition ont quelque chose de fantastique, ils laissent un message posthume à destination des aventuriers qui vont lui succéder et incitent clairement à le rejoindre dans sa quête : « *Que nous atteignons notre but et que nous en revenions, ou que nous y laissions nos os se dessécher au soleil, une chose est certaine. La réponse de l'énigme de l'Amérique du Sud antique nous apparaîtra lorsque ces anciennes cités*

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

s'ouvriront à la recherche scientifique. Ces cités existent, je le sais (...) J'ai vu moi-même une partie de l'une d'elles ; c'est d'ailleurs pour cela que je me suis senti irrésistiblement poussé à y retourner. Les vestiges semblaient être ceux d'un poste avancé d'une des grandes villes qui, j'en suis convaincu, sera découverte en même temps que d'autres si l'on procède à des recherches bien organisées. »

Fawcett écrivait : « *Lorsque nous reviendrons, l'histoire que nous raconterons devrait faire tressaillir le monde !* »
Mais Fawcett ne réapparut pas.

D'où Fawcett tenait-il, ses sources ? Il les tenait tout simplement du fameux document portugais datant du dix-huitième siècle qui décrit une montagne et une cité perdue située à ses pieds. Ce manuscrit portugais dont j'ai déjà parlé et qui est actuellement conservé à la *Biblioteca Nacional* de Rio de Janeiro, au Brésil.

Il raconte l'histoire d'aventuriers portugais, les « *Bandeiros* » (aventuriers, un peu corsaire) qui avaient entrepris de retrouver, en 1743, la trace des légendaires mines de diamants dites de « *Muribeca* » perdues, quelque part, dans le *sertao* brésilien, depuis le seizième siècle.

C'est de ce manuscrit qu'est extrait le texte sur la cité perdue de « *Manuel Guerreiro* » dont je vous ai fait lecture plus haut dans cet ouvrage.

Les huit expéditions de Percy Harrison Fawcett, au cœur de l'Amazonie, constituent l'une des plus extraordinaires aventures du vingtième siècle. P.H Fawcett convaincu de la véracité des textes du manuscrit décida de quadriller la jungle amazonienne afin de retrouver les ruines d'une ancienne cité, possible vestige d'une civilisation antédiluvienne avancée (peut être les migrants des Bahamas ?) enfouie dans les méandres de la jungle brésilienne. Disparu au cours de sa huitième expédition, dans des circonstances qui demeurent à ce jour mystérieuses,

P.H Fawcett n'a pu délivrer une réponse quand à la véracité ou non de ces textes. Il ne faut pas oublier pourtant qu'à Caru-Tupera, dans l'île de Marañón, selon Marcel Homet, l'explorateur, il existe deux menhirs géants que les indigènes appelleraient *Keri* et *Kama* (ou *Kamo*) et qui représenteraient respectivement la lune et le soleil. Il n'y a pas de fumée sans feu ...

Des hypothèses diverses et variées courent sur ce qu'a pu être son destin :

- 1) Il finit-il par découvrir la fabuleuse cité mégalithique mais ne pu rentrer et est mort sur place.
- 2) Il a été pris dans une embuscade et mourra sous les coups des indiens guaranis et/ou jivaros vivants au Mato Grosso.
- 3) Il mourra seul et perdu, après s'être égaré dans la jungle et après avoir perdu et l'un de ses fils et son meilleur ami, tous les deux partis avec lui dans cette ultime aventure ...

De nombreux explorateurs et aventuriers se lancèrent à sa recherche (notamment Raymond Maufrais, même si cette démarche ne sera jamais officielle) et certains, à leur tour, ne revinrent jamais. Pendant des années, des expéditions battirent ainsi le pays pour tenter de retrouver la trace de ces mines fabuleuses.

Aujourd'hui, le mystère qui entoure la destinée de P.H Fawcett ne concerne plus tellement la manière dont il mourut, mais plutôt le fait que la chaîne de montagnes où il situe la cité perdue se révèle inexistante à la cartographie et à la photo aérienne dans la région de ses recherches, à savoir le Mato Grosso. Cette indication semble démontrer que la direction prise par P.H Fawcett est, comme le dit Thierry Jamin, insuffisamment à l'ouest du Mato Grosso. Par contre, cela rappelle évidemment d'autres photos que Jamin garde précieusement et qui sont la base de ses recherches sur Paititi.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les détails contenus dans le manuscrit sur la cité perdue, ainsi que ses alentours, sont plus à même de correspondre à la zone des pyramides explorée actuellement par Jamin que d'être quelque part au Matto Grosso. En effet :

- Les vestiges décrits se dressent à l'ombre d'un massif montagneux qui ne peut être qu'une précordillère, orientés pareillement, Sud-est / Nord-ouest.
- Une rivière.
- Une forêt ininterrompue.
- La présence d'indiens farouches.

Tous ces éléments sont communs aux deux lieux. Par ailleurs, l'auteur anonyme (que j'ai appelé par commodité personnelle Manuel Guerreiro) fait état de « *gros blocs assemblés par des joints sans mortier* », ce qui est caractéristique de l'architecture andine. Il faut souligner aussi les précautions prises par la bandeira, afin de ne pas se faire repérer par d'éventuels habitants de la cité ou par une troupe expéditionnaire espagnole (ce que je n'ai pas cité dans le récit plus haut). Les bandeiros pensaient, en fait, être à proximité des limites territoriales de la colonie espagnole qu'était à l'époque le Pérou. La cité de Fawcett n'était-ce pas finalement Païtiti ?

Le second et dernier passionné qui perdit la vie dans cette jungle amazonienne fut aussi le plus jeune explorateur connu. Il symbolise pour moi le jusqu'au-boutisme d'un passionné qui, même s'il n'a pas eut le temps de faire ses preuves mérite amplement le qualificatif d'explorateur.

- Il y a 56 ans disparaissait dans la jungle de Guyane un jeune explorateur français de 23 ans, victime de sa passion pour l'aventure, l'exploration et la découverte. Personne ne le revit, ni vivant, ni mort. Raymond Maufrais fut le dernier explorateur, et le plus jeune, à disparaître dans la jungle amazonienne, le 13 janvier 1950. Cette passion pour l'aventure et la découverte le tenaillait déjà depuis sa plus tendre enfance : Devant son bureau d'écolier,

le jeune Raymond installe une carte d'Amérique du sud, achetée à l'insu de ses parents qu'il contemple des heures durant, les yeux pleins de rêves, de voyages. A l'emplacement du Matto Grosso, au centre du Brésil amazonien, il a tracé une croix rouge : « *C'est là que j'irai. Plusieurs expéditions ont échoué* (en parlant bien sûr des expéditions de Fawcett des années 20), *mais moi, je réussirai* », dit-il à sa mère.

En juillet 1946, Maufrais s'embarque pour le Brésil, sans argent, ses économies et celles de ses parents n'ayant servi qu'à lui payer le voyage en bateau.

Début septembre, il parie avec le rédacteur du *Brasilia Herald* qu'il se rendra dans les terres inexplorées du centre brésilien. Raymond Maufrais a le contact facile et fait ainsi la connaissance d'une comtesse italienne, à laquelle il confie ses projets. Celle-ci, amie d'un ministre, lui ouvre des portes jusque-là difficiles à ouvrir et lui permet ainsi d'être admis au sein d'une mission de pacification auprès des indiens chavantes, appelés « les tueurs du Mato grosso ». Ils sont réputés très hostiles aux blancs. Après 2100 kilomètres de rivières, de zones découvertes et de forêts, l'expédition arrive au cœur du Mato grosso et débouche sur une clairière où elle découvre les restes d'une expédition précédente disparue. Assaillie alors par un tir de flèches indiennes, ils doivent reculer puis fuir. Le retour est particulièrement pénible : la troupe souffre de faim et de soif.

En 1947, de retour en France, Raymond Maufrais commence à rédiger, à partir de son carnet de notes, son livre *Aventures au Mato grosso*, qui ne sera publié qu'après sa mort en 1951, il écrira un second ouvrage *Aventures en Guyane* qui sera publié en 1952, réédités ensuite en 1970 (éditions Julliard), le second une nouvelle fois en 1997 (éditions Ramsay).

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Le jeune explorateur raconte dans cet ouvrage son séjour au Matto Grosso et annonce son projet : relier la Guyane française et le Brésil par les monts Tumuc-Humac, puis redescendre le rio Jary jusqu'à la ville de Bélem. Ceci à pied et seul.

Il veut en outre des réponses sur des rumeurs parlant de certains indiens de la Guyane qui seraient grands, blonds de type européen et vivraient coupés du monde moderne (des survivants de la migration des Bahamas ? - sont-ils à mettre en relation avec les recherches qu'entreprenait Fawcett ? - Une piste vers le Gran Paititi au départ de la jungle guyano-brésilienne ?).

En septembre 1949, il accompagne une expédition géologique qui atteint, après neuf jours de pirogue, le village de *Sophie*. Cette remontée du fleuve Mana est extrêmement difficile et ne compte pas moins de 99 « sauts » (nom donné aux rapides), qu'il faut passer, pour certains, en se jetant à l'eau et en tirant le canot à la corde. Lancé dans sa propre expédition, Il n'emporte pas de vivres pour ne pas s'alourdir. De toutes façons n'ayant plus d'argent pour en acheter; il compte se nourrir des produits de sa pêche et de sa chasse. Mais son calvaire ne fait que commencer : Il se foule d'abord la cheville, ne trouve ensuite pratiquement rien à manger, souffre de dysenterie et doit, en plus, lutter en permanence contre l'hostilité de la forêt. Il ne se nourrit que de ce qu'il trouve aux hasards de sa marche.

Acculé par la faim, loin de toute vie civilisée, il est contraint de renoncer à son projet et décide de rejoindre à la nage le village créole de Bienvenue, situé à 70 km de là. De là, il compte se ravitailler et se soigner. Il remonterait alors le fleuve vers le nord pour s'y refaire une santé et reconstituer son matériel avant de reprendre son expédition dans de meilleures conditions.

Le vendredi 13 janvier, rassemblant ses dernières forces, il place dans un petit sac étanche provenant de son équipement photo les objets de première nécessité et, à son cou, s'attache sa machette. Il range le reste de ses affaires sous son carbet (un abri de branchages), y laisse ses carnets de notes, qu'il avait fidèlement tenus, malgré son extrême faiblesse et commence son périple fluvial. Personne ne le reverra plus.

Je reste persuadé que les expéditions de secours ont été mal préparées et se sont égarées ou n'ont pas osé aller là où ces intrépides aventuriers ont mis les pieds. Elles ont pu aussi être mal dirigées. A présent il est trop tard et seule la mémoire peut encore se souvenir de cette témérité et de cette détermination qui ont conduit ces hommes à se surpasser pour l'exaltation de la découverte. Cette même passion et détermination m'anime depuis vingt ans. Elles me poussent à poursuivre sans relâche les recherches nécessaires pour avoir enfin une réponse à ce qu'a pu être notre monde avant le déluge. Depuis la création du Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly en 2003, un espoir renaît dans la possibilité que des études sérieuses puissent être enfin entreprises et l'expédition **ANTEUS**, qui va bientôt parcourir le monde, sera la concrétisation pour moi de dix ans d'efforts soutenus.

Cette passion, cette détermination, je les ai aussi retrouvées chez un jeune archéologue de talent qui, comme moi, s'est lancé à l'assaut des mystères du monde et qui, passionné par le monde inca, s'est focalisé sur la recherche de la cité perdue du Gran Paititi : Thierry Jamin. Lors de notre premier contact le courant passa de suite car nous avons le même but qui est la découverte de la vérité historique. Sa recherche au Pérou fait partie de mes recherches et son combat contre les pilleurs de tombes est également le mien. En découvrant le site Granpatiti.com, j'ai découvert surtout un homme fort de ses convictions et bien décidé à mener son projet à son terme. Un digne successeur de Raymond Maufrais.

PEROU

Bien que le Pérou soit situé sur la côte ouest de l'Amérique du sud, sous la Colombie, il n'empêche que l'influence mégalithique y est très forte, très présente, et que l'art architectural est sans conteste cyclopéen. Comme partout dans le monde, l'esprit mégalithique ici aussi a fait son œuvre.

Est-il parvenu par la terre au travers des migrants des Bahamas ou de leurs descendants ? Est-il le résultat d'une rencontre entre les peuples du Pérou et ceux de la civilisation océanienne ? Est-il né, dans cette Amérique du sud, d'un transfert du savoir fournit par la mystérieuse cité de Ma-Noa et la civilisation Tiahuanaco qui semble avoir toutes les deux des racines communes ? Nul aujourd'hui n'est en moyen de répondre.

Certes, il ne peut être question d'influence d'une civilisation atlantique dans le résultat de l'évolution de la civilisation inca, bien plus récente, et à laquelle on aurait du mal à la relier directement. Mais n'oublions pas que les incas pourraient être, au vu des dernières recherches génétiques, une possible fusion entre des peuples existants déjà dans les plaines de l'ouest du Pérou, via la migration océanienne et du détroit de Béring, avec des montagnards issus en fait d'Amazonie, de l'autre côté de la cordillère, dont l'origine première est des plus floue. De nombreuses réalisations de ce peuple inca restent encore inexpliquées quand à la méthode et aux raisons profondes qui ont poussé à construire ces édifices. Parmi ces bijoux de l'inexpliqué architectural : La forteresse de Sacsahuaman, mais aussi Tiahuanaco bâties par des « ancêtres » aux racines troubles.

I - SACSABUAMAN

Ce site, situé à deux kilomètres au dessus de Cuzco, est impressionnant par ses trois énormes murs faits de pierres colossales assemblées dans le plus pur style cyclopéen : sans mortier et avec un parfait ajustement. Certaines pierres ont plus de 6 m de haut pour presque autant de large.

La plus grande mesurant 9 m de haut par 5 m de large et ayant 4 m d'épaisseur pour un poids total d'environ 350 tonnes. Cette immense forteresse, fut érigée, semble-t-il, à l'initiative de l'Inca Pachacutec sur les plans de son architecte Huallpa Rimachi. L'œuvre fut poursuivie sous le règne de Tupac Yupanqui, et peut-être achevée sous celui de Huayna Capac. On estime que plus de 30 000 hommes travaillèrent pendant 60 ans à sa construction. Elle est composée de trois remparts parallèles longs de 600 m et disposés en dents de scie. Les enceintes, qui mesurent à peu près 360 m de long, sont reliées par des escaliers et des portes trapézoïdales. La technique utilisée pour transporter et assembler de telles masses reste un mystère.

La forteresse était garnie de trois tours dont il ne reste aujourd'hui que les fondations :

- La tour de Muyamarca abritait l'Inca et sa cour pendant les périodes de méditation et de jeûne.
- Celle de Paucamarca avait une fonction religieuse et était vouée au culte du soleil. Sa base au sol est constituée d'un cercle de pierres d'une douzaine de mètres de diamètre et d'une structure en étoile dont la signification n'est toujours pas éclaircie. D'après la légende, elle était reliée au temple du soleil par un réseau de galeries souterraines. Toutefois ces galeries n'ont toujours pas été retrouvées.
- Celle de Sullamarca était réservée à la garnison et abritait des dépôts de nourriture, d'armes et de vêtements.

En 1533, le chroniqueur espagnol Sancho Pedro de la Hoz écrivait à son sujet :

« Dans tout le pays, vous ne trouverez pas de murailles aussi magnifiques. Elles sont composées de pierres si grandes, que personne ne peut croire qu'elles y aient été amenées par des êtres humains ... Ni l'aqueduc de Ségovie, ni aucune autre construction réalisée par Hercule ou par les romains ne peut être comparée à celle-ci ».

II - ICA

Je ne pouvais pas, dans le cadre des recherches sur Atlantys, son éventuelle contribution, son influence si tant est qu'elle en ait eu une sur d'autres civilisations, éviter le village de toutes les polémiques scientifiques installé au Pérou : Ica.

Petite ville à 360 km au sud de Lima, elle est située dans une région reculée, parmi les plus anciennes du globe. L'on peut voir de nombreux restes pétrifiés d'animaux affleurant à la surface, partout dans les zones désertiques et particulièrement dans les alentours du « chandelier » (Le fameux chandelier des Andes, antichambre des célèbres lignes de Nazca) et dans les plaines désertiques couvrant les plateaux à proximité de la cité d'Ica. Cette dernière fait l'objet d'une polémique qui dure depuis 40 ans. En effet, c'est à cet endroit que furent, apparemment, exhumées les pierres si controversées que l'on appelle les lithoglyphes d'Ica.

Rassemblées au début des années 60 par Carlos et Pablo Soldi, des planteurs qui pratiquaient le pillage de tombes (et cela était d'autant plus pratique que celles-ci se trouvaient visiblement sur leur propriété). Il semblerait qu'ils aient demandé en vain, à l'époque, une expertise des pierres auprès des autorités scientifiques du pays. En 1966, un architecte, Santiago Agurto Calvo, qui avait visiblement réuni lui aussi de nombreuses pierres depuis plusieurs années, procéda à l'excavation de tombeaux à Ocucaje. A cette occasion, il affirma avoir trouvé quelques spécimens dans lesdites tombes considérées par lui comme pré-incaïques (on ne peut garantir bien sûr l'exactitude de son jugement, celui-ci n'étant pas un professionnel de l'archéologie). Pourquoi d'ailleurs l'archéologie péruvienne n'a-t-elle pas jugé utile d'aller vérifier sur place ces allégations ? Pourquoi ces tombeaux furent exhumés, puis ouverts par un architecte, personne par nature non habilitée à cette tâche ? Pourquoi un archéologue délégué par l'autorité scientifique du pays n'est pas allé s'assurer, à l'ouverture des tombes, de la réelle présence des lithoglyphes dans les tombeaux ?

Un mystère règne sur cette « découverte » qui m'engage ici à une extrême réserve sur l'authenticité des pierres et nécessite mille précautions avant d'affirmer quoi que ce soit qui pourrait accréditer la thèse de leur réalité scientifique. Le Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly met actuellement au point une technique par diffraction de la lumière (et notamment de ses franges infrarouges et ultraviolettes) qui permettrait, semble-t-il, d'identifier sans contestation possible un travail fait par la nature (vieillesse du au temps) d'un procédé permettant de donner l'apparence du vieux à quelque chose de plus récent. Un étalonnage est prévu qui pourrait ainsi identifier, à ± 25 ans près, la date des gravures faites sur lesdites pierres.

A l'occasion de son anniversaire, le docteur Javier Cabrera Darquea, médecin et professeur de biologie, se fit offrir, par un paysan d'Ocucaje, Basilio Uschuya, une petite pierre décorée comme presse-papier, sur laquelle était gravé un poisson. Ce petit cadeau d'apparence anodine qui allait toutefois modifier le cours de sa vie. Il croit, en effet, reconnaître sur le dessin une espèce disparue depuis plusieurs millions d'années. Intrigué, il va alors se lancer dans l'étude de ces pierres et devenir ainsi le premier chercheur sur ce type d'objet. Sa collection est estimée à plus de 15 000 pierres, partant de la taille d'un caillou pour atteindre des blocs pesant plus de 500 kilos pour une dimension de plus d'un mètre trente de diamètre.

Les « *huaçeros* » (pilleurs de tombes) commençant à vendre certains galets aux touristes toujours avides d'antiquités, les autorités péruviennes ont décidé d'arrêter immédiatement ce trafic, voulant lutter contre le pillage du patrimoine national, et arrêtent alors systématiquement tout revendeur. Basilio Uschuya est emmené et incarcéré à Lima pour pillage du patrimoine national et risque un grand nombre d'années de prison, voire la perpétuité.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Le fermier, bien qu'apparemment illettré, comprend rapidement dans quelle situation il se trouve :

- a) où il révèle l'endroit où il a trouvé les pierres, ce qui atténuera sa peine,
- b) ou il reconnaît qu'il les a lui-même fabriquées, auquel cas aucune charge ne seront retenues contre lui, ces objets cessant d'être alors des artefacts.

Evidemment il choisit la seconde option : il déclare qu'il a fabriqué toutes les pierres qui sont alors déclarées fausses et destinées à tromper les touristes. L'affaire est classée. Il reste cependant plusieurs points à éclaircir qui nécessiteront le nouveau matériel du Centre pour mettre fin à toute énigme :

- Les galets sont en andésite, une roche volcanique du Mésozoïque vieille de 230 à 60 millions d'années, extrêmement dure et oxydée sur sa couche extérieure par le temps et les agressions de l'atmosphère. Or, les incisions provoquées lors de la gravure des figures sont elles aussi oxydées, mais bizarrement (si elles furent entreposées à même le sol, comme cela est prétendument le cas dans des grottes ou des tombeaux), elles n'ont aucun résidu organique permettant une approche de la datation au radiocarbone. Elles ont été expertisées comme extrêmement anciennes, nous est-il dit, par un laboratoire péruvien puis allemand (lesquels ?). Pourtant des analyses contradictoires commandées par l'investigateur Vicente Paris, laissent à penser que la patine des gravures est nettement plus récentes que les pierres et que des traces infimes de peinture et de papier de verre récents auraient été trouvés sur de nombreuses pierres.

- Il serait intéressant de savoir comment ce paysan, prétendu illettré, serait parvenu à donner à des faux l'apparence authentique d'une manière aussi subtile. De plus, la diversité des sujets dessinés sur ces pierres et les connaissances nécessaires pour imaginer toutes ces gravures laissent planer un doute sur cet illettrisme et fait de ce paysan un érudit hors pair.
- Le nombre de pierres exhumées semble important (plus de 15 000 rien que dans la collection Cabrera, sans tenir compte du musée d'Ica et de ce que possède soi-disant chaque habitant) et pourrait peut être prouvé que dans un océan de faux existent peut être quelques spécimens tout à fait authentique.

Pendant des années, Cabrera a harcelé son pourvoyeur pour connaître l'emplacement d'où il tirait ces pierres, qu'il ramenait d'abord avec parcimonie, puis par paniers entiers. Des indications contradictoires ne font qu'entretenir le doute. En effet, une première version dit que Cabrera réussit à apprendre qu'à la suite d'une crue très importante de la rivière Ica, un pan important de la montagne s'était effondré, révélant alors plusieurs grottes, dont le paysan tenait à garder l'emplacement secret. Mais une seconde version dit que Basilio Uschuya aurait révélé à des touristes américains avec lesquels il aurait sympathisé que c'est suite à une visite et un entretien avec Erik Von Danniken, l'auteur décrié pour ses théories extra-terrestres, qu'il aurait eu l'idée de fabriquer ces pierres et en aurait fait profiter les autres habitants du village. Une dernière version, enfin, dit qu'en fait il existe, quelque part aux alentours d'Ica, des tombeaux ancestraux, bien plus anciens que la période inca, et dans lesquels, par le biais du pillage, notre paysan se fournirait. Cabrera s'est toujours déclaré prêt à révéler cet emplacement, mais seulement à une équipe de scientifiques dûment mandatée pour effectuer des recherches sérieuses. Avec sa mort en 2001, le débat est définitivement clos. Si existe quelque chose de vrai dans cette histoire, il faudra alors une exploration systématique du lieu pour en apporter la preuve.

III - PAÏTITI

Voilà treize ans que Thierry Jamin, un archéologue français, enquête en Amérique du sud, arpentant inlassablement l'Amazonie péruvienne pour percer le secret des mystérieuses pyramides de Pantiacolla repérées par hasard en décembre 1975 par les clichés d'un satellite Landsat. Le 31 décembre 1975 très exactement.

Situées dans la région supposée du légendaire royaume du Gran Païtiti, au cœur de la forêt vierge du Madre de Dios, à 200 km de Cuzco, découvertes par l'archéologue Rodolpho Bragagnini en 1976, les pyramides de Paratoari (nom donné par les indigènes habitant l'endroit) sont situées au sein du Parc National du Manu, dans le département du Madre de Dios, au sein de la Sierra Baja de Pantiacolla.

Le site archéologique se présente comme un long amphithéâtre, de 4 km de long, orienté Nord / Sud (standard de construction pratiqué par les olmèques, intéressant n'est-ce pas ?).

A l'intérieur de celui-ci se dressent deux alignements de pyramides représentant une vingtaine de collines terraformées au total, dont certaines ont jusqu'à 150 à 200 m d'envergure. D'autres formations, semi-circulaires ou rectangulaires, probablement des plateformes, ont été également identifiées dans le même secteur. L'ensemble laisse penser, au départ, à un immense lieu religieux, un peu comme une sorte de Mecque précolombienne. Ici, se cachent peut-être les restes d'une ancienne cité inca. « *Peut-être même ceux de Païtiti, la reine des cités perdues* » comme nous dit Thierry Jamin.

C'est en août 2001 que celui-ci entreprend donc sa première véritable expédition, accompagné par Herbert Cartagena, le célèbre archéologue qui découvrit en 1979 la cité de Maméria, perdue au fond de la jungle péruvienne.

Au premier abord, les pyramides semblent naturelles. Toutefois, elles ont été terraformées par l'homme pour des besoins, semble-t-il, cérémoniaux. Ces pyramides sont considérées par les indiens du cru comme sacrées et nommées *Paratoari*.

Après deux semaines d'exploration, ils rentrent persuadés que ce lieu, la sierra, regorge d'endroits où aurait pu être construit un temple ou un observatoire en l'honneur desdites pyramides. Il faut absolument retrouver ce temple ou cet observatoire pour avoir plus d'indications sur la localisation de Paititi.

Au retour de l'expédition celle-ci fait halte, non loin d'un lieu nommé *Pusharo* où existent paraît-il des pétroglyphes. Curieux de voir leur aspect et mû comme par un instinct qui leur dit que la clé se trouve peut être là, ils étudient minutieusement ces gravures. Je laisse la parole à Thierry :

« Les pétroglyphes recouvrent une paroi rocheuse longue de 50 m et haute de 20. Cette dernière est orientée Est / Ouest, un détail important si l'on considère le rôle joué par « Inti », le soleil, dans la civilisation inca. Plusieurs glyphes le représentant sont d'ailleurs gravés. L'un d'entre eux domine tout le site, à 4 m de hauteur. C'est un soleil en spirale, comme au zénith. Un autre soleil, plus étrange encore, n'est observable qu'à un moment bien précis de la journée avant de disparaître comme par magie !

(Cela rappelle étrangement les sculptures de Marcahuassi-ndla).
« Placé à gauche du précédent, il semble évoquer un soleil se couchant ». Thierry Jamin pense que cela pourrait indiquer peut être une direction.

« De curieux visages peuplent aussi ces pétroglyphes et laissent libre cours à l'imagination. Désignaient-ils une personne ou une population ? Est-ce des symboles, mais alors que représentent-ils ?

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Très souvent aussi, de longs tracés sinueux évoquent le cours de fleuves ou la silhouette de certaines montagnes. J'observe une figure magnifique en forme de serpent : il s'agit peut-être du Madre de Dios, dont l'ancien nom en quechua, « Amarumayu », signifie précisément « le fleuve serpent ». Il est situé à l'extrême droite de la paroi. Juste au-dessus semble naître un soleil levant décoré de quatre rayons. Pourquoi ces signes sont-ils perdus en pleine forêt vierge, à des centaines de kilomètres de toute civilisation ? Pourrait-il s'agir d'une « carte géographique » ?

C'est en tout cas la théorie que défendent, depuis 1979, Nicole et Herbert Cartagena. Mais, dans ce cas, de quelle carte s'agit-il ? Et surtout de quelle région ?

Je note encore un détail troublant : plusieurs rangées de figures quadrangulaires pourraient s'apparenter aux fameuses « pyramides » de Paratoari, situées plus au sud. Certains signes étranges, marqués d'une croix bien visible, paraissent vouloir indiquer des lieux précis. Mais lesquels ?

Une chose est sûre : les pétroglyphes de Pusharo n'ont pas été gravés là par hasard. Certains éléments de la culture inca y sont largement représentés, tandis que d'autres semblent se rattacher à une culture amazonienne dont l'origine demeure encore inconnue » (Est-ce la culture que recherchait Fawcett voire Maufrays ?).

Herbert Cartagena et Thierry Jamin étudieront ensuite, à proximité, une seconde paroi d'un style qui apparaît tout à fait différent de la première. D'étranges croix et le visage énigmatique d'un homme barbu (sachant que l'inca est imberbe, cela a de quoi surprendre) dont le front est revêtu de la *maskapaicha*, la coiffe impériale des incas. Plus étrange encore sont les signes abstraits répartis en petits groupes et qui semblent évoquer une ancienne écriture. Cela a un peu l'apparence des cartouches égyptiens.

Décidant en 2002 de reprendre la prospection sur le secteur de Paratoari, Thierry Jamin essaie de trouver le lieu possible des cérémonies consacrées aux pyramides. Après un voyage pénible dans la jungle, une humidité permanente qui imprègne les vêtements et empêche de se faire du feu la nuit, après une tentative avortée, malgré de nombreux efforts, de grimper au sommet de la montagne, il est contraint encore une fois d'abandonner, faute d'accès et de manque d'eau. La fin de l'année 2002 est un vrai cauchemar pour l'explorateur qui se retrouve à faire malencontreusement des révélations sur ses recherches à une jeune « exploratrice » qui se révèle en fait être une trafiquante d'objets d'art et une pilleuse de tombes ! L'équipe de Thierry Jamin se retrouve alors soudain en compétition pour la découverte de Paititi avec les pires des individus du monde de l'archéologie, des personnages sans scrupules et sans morale qui rivalisent en cruauté avec les orpailleurs brésiliens.

Rentrant en France en 2003, il étudie attentivement les photographies satellite et aériennes de la région du Pantiacolla, à la recherche d'un indice supplémentaire qui pourrait le guider vers la mystérieuse cité. C'est alors qu'il découvre « *d'étranges petits rectangles blancs et gris clairs sur des photos aériennes datant de 1985* » qui pourrait bien se révéler être des constructions ! Il met alors en place l'expédition de 2004 baptisée « Paititi 2004 ». Le 5 juillet 2004, il se lance à l'assaut de la jungle, gonflé d'espoir. Mais c'est sans compter sur l'imagination de la trafiquante qui ne veut pas se laisser doubler sur un objectif aux possibilités financières inimaginables !

La situation dégénère en mauvais scénario de film d'aventure :

- Elle influence la population du village qui se trouve sur le trajet de l'explorateur, montant celle-ci contre l'expédition. Celle-ci se heurte alors à un mur d'incompréhension et une réelle agressivité.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- En voulant contourner le territoire de ce village pour éviter l'affrontement mais atteindre quand même sa destination, l'équipe perd une pirogue et, plus précieux, le groupe électrique.
- Elle est pourchassée par les gens du village, qui ont réalisé la manœuvre de contournement entreprise par Jamin, lequel reçoit alors une pluie de menaces et de tentatives de représailles.
- Le contournement du village amène l'expédition à prendre un chemin très périlleux (beaucoup plus que celui prévu à l'origine) qui met à rude épreuve l'ensemble des personnes de l'équipe tant sur le plan physique que sur le plan moral. Un des guides se blesse sérieusement et une partie de l'équipe au bout de quelques jours veut renoncer à poursuivre l'aventure.
- L'expédition, déjà bien démotivée, passe de surcroît une nuit sous une pluie battante dans un lieu où planter un bivouac est un véritable exploit.
- Thierry Jamin et Herbert Cartagena décide quand même de poursuivre le chemin, seuls si nécessaire, car ils ne sont qu'à deux jours de marche de leur destination. L'équipe composant l'expédition refuse net de les attendre et menace de partir sans eux.

Devant l'impasse dans laquelle ils se trouvent, la mort dans l'âme, ils doivent renoncer ... si près du but !

Sérieusement découragés, il faudra toute la force de caractère des deux explorateurs pour concevoir en 2005 deux nouvelles expéditions : *« Nous avons réalisé en 2005 deux expéditions. La première expédition, en juin, a été réalisée avec de gros moyens financiers et techniques car la chaîne publique allemande ZDF désirait réaliser un film sur mes recherches.*

Nous avions un hélicoptère et notre équipe était constituée de plus de vingt personnes. Nous avons également parmi nous un photographe pour le magazine National Geographic. Malheureusement, la réalisation de ce film (diffusé en Allemagne en avril dernier et bientôt diffusé en France sur ARTE) a été un frein pour nos investigations.

La seconde expédition que nous avons organisé quelques semaines plus tard, en août, plus réduites toutefois en personnel afin de gagner en mobilité, nous a permis de faire de belles avancées malgré des menaces régulières de mort, par tous les moyens».

Seule satisfaction : Les « huaçeros » pataugent car leurs renseignements sont très incomplets et n'ont donc jusqu'à aujourd'hui pas trouvé la cité perdue.

Après des efforts phénoménaux, Thierry Jamin atteint, lors de cette seconde expédition, les fameuses terrasses mais la déception est grande quand il s'aperçoit que ce ne sont en fait que d'anciennes terrasses cultivées et non des constructions, comme les photographies le laissaient supposer. Toutefois quelques indices étranges pourraient porter en eux le fruit de la réussite. Je le laisse s'exprimer :

« (...) Plus important encore ! A la sortie du pongo, nous découvrons un endroit vraiment très étrange : il s'agit d'une sorte de bassin naturel, ou d'une piscine, qui paraît avoir été entièrement aménagée par l'homme ! L'ensemble ressemble à un canal de deux cents mètres de long. Il n'y a aucune pierre à l'intérieur, mais de fins gravillons. Sur le bord gauche, un ancien chemin semble avoir été utilisé récemment par les Incas ! Il court tout le long du bassin. Plus à gauche encore, bordant ce chemin, trois niveaux de murs, comme des andenes ou des murs de « contention », semblent là pour protéger le site !

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Enfin, nous mettons au jour, dans le même secteur, une quantité importante de matériel archéologique d'origine typiquement inca. D'abord une superbe hache à usage agricole, retrouvée intacte, puis deux autres haches, à usage militaire. Autant de confirmations de la présence certaine d'un site inca important, tapis quelques part, près des pyramides (...) »

Les recherches aujourd'hui continuent et 2006 fut, elle aussi, une année extraordinaire en découvertes archéologiques : des dizaines de pétroglyphes nouveaux à Pusharo, les premiers géoglyphes jamais découverts en forêt amazonienne et l'identification de la route secrète des incas pour se rendre par le sud jusqu'à une cité importante, située quelque part, au nord-ouest de Pusharo, qui ne peut être, selon moi, que Païtiti elle-même.

Toujours au Pérou, près de Cuenca, on trouve des traces de civilisation de type mégalithique. Il existe des tombeaux, découverts dans la vallée de l'Urubamba, qui sont pratiquement les mêmes que ceux de Barnenez en France ! Serait-ce une propagation du savoir des migrants des Bahamas ou un savoir acquis par l'apport de la civilisation océanienne ? Pour l'instant, il est encore trop tôt pour le dire.

Toujours est-il que l'on constate ici que les mégalithes ne sont pas exclusivement européens comme l'archéologie classique tente de nous en convaincre. Déjà avec San Augustin, en Colombie, elle est prise en défaut, mais là l'évidence rend carrément impossible ce discours. Il suffit de visiter les sites existants dans le pays et sur lesquels se trouvent des menhirs, des blocs de pierre sculptés, des dolmens et des chambres souterraines recouvertes de grosses pierres analogues à celles de Locmariaquer, en Bretagne, pour comprendre que le mégalithisme est réellement une notion mondiale. Il existe également d'autres monuments qui ressemblent à s'y méprendre à des menhirs ainsi que certains édifices qui imitent les cromlechs, comme les cercles de pierres dressées de la presqu'île de Sillustani : C'est un ancien site funéraire qui prend la forme au sol de la constellation de la Croix du Sud dans le ciel.

Rien que cela rend énigmatique le lieu. Celui-ci est situé à 4000 m d'altitude sur les hauteurs d'une presqu'île du lac Umayo. On y accède par une petite entrée orientée vers l'est, « *pour que le soleil, au solstice, entre dans la tour et fasse renaître le défunt* », nous dit le responsable du site.

A proximité des tours, des lieux d'offrandes et de sacrifices destinés à faire venir le Condor sont aménagés pour qu'il puisse prendre l'âme du défunt et l'emmener au paradis d'Aztlan. En contrebas se trouve un temple encore utilisé comme lieu de cérémonie, la momie du défunt y séjournait sept jours avant d'être placée dans son mausolée.

A l'entrée du site, un rocher taillé en forme de tête de puma, décoré des 4 éléments (air - terre - eau - feu), est doté, fait absolument inexplicable, d'un point magnétique faisant perdre le nord à la boussole ! Or ce rocher qui a fait l'objet d'étude scientifique poussée n'a bénéficié d'aucun ajout de magnétite et n'en contient pas naturellement !

Au sommet, surplombant les cromlechs, un ensemble de mausolées, les *chullpas*, pouvant atteindre 12 m de haut, abritaient les momies en position fœtale et couvertes d'or et de bijoux (avant bien sûr que Pizzaro ne passe, hélas, par là). C'est une architecture différente selon les époques : Un amoncellement de pierres pour la période tiahuanacos, une enceinte de petites pierres pour celle des collas et un mur en dalles pour les incas.

Notre voyage à la recherche d'indices pouvant corroborer l'existence d'Atlantys, de son héritage ou d'une possible influence culturelle, via la civilisation des mégalithes, ne serait pas complet sans une dernière destination : Le site archéologique mythique de Tiahuanaco en Bolivie.

BOLIVIE

Dans les Andes boliviennes, à environ 3825 m d'altitude et à 30 km environ des rives du lac Titicaca, se trouve une cité des plus mystérieuses : *Tiahuanaco*.

La ville a été bâtie, à l'époque, en bordure à la fois du fleuve du même nom et à proximité du lac Titicaca, à 17 km plus au nord. Le lac serait en fait le vestige d'une vaste lagune quaternaire bien plus grande qui occupait jadis l'altiplano, formant une véritable mer intérieure au dessus du niveau de l'océan. Sa surface actuelle est de 8200 km², soit trois fois celle du Lac Léman.

Dans sa plus grande longueur, le lac Titicaca mesure environ 220 km. Sa profondeur maximale atteint quand même 280 m, à proximité de l'île de Soto. Il est alimenté par des rivières descendant des glaciers andins, sa superficie peut donc varier sensiblement suivant les températures. Ce qui a probablement été le cas lors de la dernière déglaciation.

Ce site, l'un des plus anciens et des plus importants de l'Amérique précolombienne, est situé en territoire bolivien, à seulement 42 km de la frontière du Pérou. C'est une ville en ruine, apparemment d'une antiquité extrême. Certaines de ces structures massives semblent dater de l'ère antédiluvienne.

Les archéologues se sont penchés sur ces vestiges et pensent que cette cité a pu être, autrefois, la capitale d'une civilisation antérieure à celle des incas. Elle pourrait avoir été construite par une peuplade vivant alors entre la source du lac Titicaca, l'Amazonie et la Bolivie. Cette civilisation semble donc avoir pris naissance sur la rive sud du Lac, aux environs du célèbre site archéologique. Son histoire est cependant encore mal connue car nous n'en possédons que des fragments. Les recherches archéologiques actuelles témoignent de traces possibles d'une expansion s'étendant sur de vastes territoires en direction du sud et du sud-est par rapport au lac.

Ces régions, qui ont peut être été le territoire des tiahuanacos, correspondent aujourd'hui au nord du Chili et à l'ouest de la Bolivie.

Certaines recherches plus approfondies, faites par des néo-archéologues, tendent à laisser penser que cette civilisation pourrait remonter à plus de 12 000 ans avant le présent. Ce qui ferait de Tiahuanaco une construction et une civilisation contemporaine de l'époque d'Atlantys et du Kumari Kandam ! Cela va demander de nombreuses fouilles et expérimentations car ce serait carrément un évènement sans précédent dans l'histoire de l'Humanité, en général, et dans celle de l'Amérique du sud, en particulier.

Ces conclusions se basent en fait sur différentes constructions qui laissent apparaître la possibilité de vestiges d'un port et de quais, ceux-ci se trouvant à une distance du lac qui, s'il avait reculé, ferait remonter l'âge des constructions aux alentours de - 15 000 ans BP, à l'époque où le lac longeait probablement ces constructions. Cette théorie serait renforcée par des dessins et gravures d'animaux, notamment sur la célèbre porte du soleil, dont les espèces auraient disparu à la fin du pléistocène, c'est-à-dire aux environs de - 14 000 ans BP. La cité de Tiahuanaco est bâtie à l'aide de blocs massifs pouvant peser jusqu'à 100 tonnes et qui furent transportés, semble-t-il, sur plusieurs kilomètres de distance.

Ces structures sont de superbes exemples de savoir-faire architectural cyclopéen. Les pierres, jointes ensemble sans l'aide de mortier, ont été coupées, ajustées, décorées et ciselées avec une précision inégalée dans l'Amérique précolombienne et pour cette période de l'histoire. Les édifices sont en grande partie des plateformes, de types monolithiques, décorés lors de la gravure des blocs de motifs conventionnels, souvent religieux. C'est une ville magnifique qui a été conçue architecturalement pour inspirer la crainte et le respect.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Les murs des temples, les statues et les portes monolithiques sont à présent dépouillés de leurs décorations d'or, de textiles et de peintures chatoyantes mais, pendant des siècles, ils faisaient briller les murs de la cité au loin, dans la lumière du soleil.

Pour parfaire la majesté de l'ensemble, le centre de cette capitale impériale était entouré d'un fossé qui protégeait l'accès aux temples et à certains secteurs dont la fréquentation était interdite au peuple. Tout en reconstituant la ville, les archéologues ont fait une découverte incroyable : des « agrafes » énormes ont été trouvées scellées entre les pierres. Une cannelure avait été découpée dans le bord de chaque pierre et un liquide métallique était alors du être versé dedans, qui en durcissant, formait une « agrafe » maintenant la cohésion des blocs entre eux.

Tiahuanaco fut, de son temps, le centre d'un empire puissant mais autarcique. La société des tiahuanacos était enfermée dans un concept de société où la relation avec les autres peuples était limitée au maximum. Ils étaient autosuffisants dans le domaine de l'agriculture et de la pêche, ce qui assurait des ressources raisonnables pour l'appareil administratif de l'état et la population sous sa responsabilité. Les origines de cette civilisation semblent apparemment émerger d'un village à proximité de la future cité mythique. Comment un petit village de cultivateurs s'est-il mystérieusement transformé en une majestueuse ville munie de pyramides en terrasse et de plateformes, de rues, et d'un découpage urbain couvrant 40 km² ?

Le mystère des « civilisations spontanées » semble ici aussi s'être produit. Les égyptiens, les olmèques et maintenant les tiahuanacos, cela se reproduit trop souvent pour n'être qu'une simple coïncidence.

L'on ne sait pas exactement combien d'habitants Tiahuanaco comptait lors de son apogée, certains disent que la ville abritait 20 000 âmes, d'autres affirment 30 à 60 000 habitants. Des études plus avancées devraient nous éclairer lors du passage d'ANTEUS sur ce lieu.

Nous ne savons que peu de choses au sujet du système de stockage qu'ils utilisaient pour garder les réserves alimentaires, mais leurs constructions nous permettent de penser qu'ils étaient plutôt bons gestionnaires. Les fondateurs de Tiahuanaco ont également excellé dans l'art de la céramique. La poterie peinte par les tiahuanacos est l'une des plus grandes réussites de l'art précolombien.

Afin de tenter de déterminer l'âge de cette civilisation ou, à défaut, de celle de la cité, le chercheur bolivien Arthur Posnansky fit une étude sur plus de cinquante ans des ruines de Tiahuanaco afin de mesurer l'évolution de la ville, de son architecture, des techniques employées. En utilisant l'information astronomique ancienne (la paléo-astronomie), il conclut que la ville fut construite il y a plus de 17 000 ans, longtemps avant l'éclosion de n'importe quelle civilisation précolombienne, et fut de celle-ci, pour l'Amérique du sud, une contemporaine de la civilisation des îles Bahamas : Atlantys.

Comment sont répartis les monuments dans le plan urbain de la cité ?

En premier, nous avons la structure principale dite **akapana**, qui repose sur un monticule naturel. Elle constituait jadis une pyramide à étages, d'environ 197 m de côté sur 17 m de hauteur, alignée parfaitement avec les points cardinaux. Le sommet de cette pyramide est occupé par des cases mystérieuses, disposées autour d'une cour intérieure, dont l'usage reste inconnu.

L'archéologue classique pense que cette formidable construction avait surtout un rôle défensif et qu'elle pouvait tenir lieu de forteresse car on y trouve dans sa partie supérieure une dépression, ayant sans doute fait office de réservoir d'eau, avec les vestiges d'un canal d'évacuation. Toutefois, cette construction au sens des néo-archéologues semble avoir une autre fonction qui impressionne par son ingénieux système. En effet, les canalisations traversant la pyramide pourraient être aussi destinées à faire jaillir de l'eau en haut de l'Akapana, eau qui se déverserait ensuite d'un étage à l'autre, telle une fontaine.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Cette magnifique cascade artificielle symbolisait peut être les sources du Nevado Illimani, toutes proches.

Cette pyramide apparaît aux yeux des archéologues classiques comme une sorte de mini réplique du temple du Kalasasaya. Ses murs de soutènement forment ensemble six terrasses munies de piliers verticaux. C'est une technique architecturale que l'on retrouve sur la plupart des autres monuments de Tiahuanaco. La pyramide eut, à l'origine, un revêtement de pierre lisse d'andésite mais 90% de celui-ci a disparu en raison de la désagrégation due aux intempéries. L'état de ruines de la pyramide étant aussi dû au fait qu'elle fut employée comme carrière de pierre pour les bâtiments de La Paz avant que l'on réalise son importance historique. Chacune de ses terrasses était ornée de statues monolithiques sur ses bords. Son intérieur, alvéolé, était équipé d'un système hydraulique compliqué incorporant un réseau de déversoirs utilisés pour diriger l'eau d'un réservoir sur le dessus, passant par une série de niveaux et finissant finalement vers le haut de la pyramide dans un canal en pierre l'entourant.

Au centre du site de Tiahuanaco se dresse le **Kalasasaya**, une plateforme rituelle partiellement reconstruite, de 135 m sur 130. Les murs de base de 3 m de haut sont constitués d'énormes blocs de grès rouge et d'andésite ajustés avec une précision millimétrique. Le Kalasasaya, auquel on accède du côté est par un escalier monumental de six marches taillées dans la roche, est une vaste esplanade délimitée à l'ouest par des piliers de pierre plantés à la verticale et séparés à intervalles réguliers. Ces blocs effilés devaient autrefois être unis entre eux par un assemblage de pierres inconnues qui a complètement disparu, aussi a-t-on cru longtemps qu'il s'agissait là uniquement d'un alignement de pierres levées, d'un type comparable à celui d'un cromlech.

Face aux escaliers du Kalasasaya se trouve ensuite le temple dit « **semi souterrain** », qui est une autre structure très intéressante de Tiahuanaco. Cette construction, enfouie à 1,70 m **au-dessous du niveau du site**, était jadis entourée par un double mur qui mesurait 28 m par 26 et était constitué de pierres levées et de petits

blocs de pierre assemblés les uns contre les autres. Sa cour intérieure est encaissée et ses murs extérieurs sont ornés de 175 visages mystérieux sculptés dans la pierre, des têtes trophées sans doute, qui ont été enchâssées dans les murs. Les bases des bâtiments soutiennent des murs faits en brique d'adobe qui ont été érodés par les pluies torrentielles annuelles au cours des siècles. Dans la cour intérieure de ce monument fut déterré, en 1957, un énorme monolithe anthropomorphe, dit *monolithe Ponce*, du nom de son découvreur, entièrement gravé dans un bloc d'andésite de 12 tonnes et représentant une divinité pouvant être celle figurant sur la porte du soleil.

C'est l'une de deux grandes figures anthropomorphes existant sur ce site. Elle est positionnée dans le coin sud-ouest du temple de Kalasasaya et fait face à l'entrée, en étant placée sur l'axe central. La pierre d'andésite utilisée pour sa construction a été transportée sur plus de 100 km de distance. Le grès, lui, a été extrait à environ 24 km de l'emplacement.

Ont été trouvées sur ce lieu des résidences créées pour l'élite de la cité c'était probablement un quartier réservé dans la cité. Sous le pavement du patio ont été exhumés des restes d'un certain nombre d'individus, en position assise, qui pourraient avoir été des prêtres, au minimum des personnages importants. En effet, ces restes étaient alignés face à une statuette d'un homme placé dans un navire en céramique et qui montrait du doigt un puma, animal sacré par excellence des civilisations andines. Des offres rituelles de lamas et de céramique, mais aussi des marchandises plus précieuses faites de cuivre, d'argent et d'obsidiennes, ont été également retrouvées dans ce secteur résidentiel.

C'est dans cette structure, probablement contemporaine du Kalasasaya, que Bennett découvrit en 1932 une statue barbe avec, peints sur le relief, deux grands yeux ronds, un nez étroit mais droit et une bouche ovale. Des rayons symbolisant la foudre étaient gravés sur le front. Des animaux étranges sont répartis autour de la tête.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

La statue fait plus de 2,10 m de haut avec des bras croisés au-dessus d'une tunique tombant jusqu'aux chevilles et décorée de pumas tout autour du bord. Des serpents longent la figure de chaque côté, rappelant le culte du dieu connu sous le nom de Quetzalcóatl en Amérique Centrale. Ce monolithe a été bizarrement trouvé près du monolithe de Benett, comme couché à ses côtés

En même temps que le premier, Benett dégagea un gigantesque monolithe de 7, 30 m de hauteur pour 1,80 m de large qui porte aujourd'hui son nom : *Le monolithe de Bennett*.

C'est une statue représentant un personnage entier dont le corps est gravé de motifs du plus pur style Tiahuanaco. Elle représente une figure humaine portant des vêtements raffinés et une couronne et est sculptée dans du grès rouge. Elle est couverte d'images ciselées de différentes formes, tient des objets dans chaque main qui n'ont pas encore pu être identifiés. Ce qui est plus intéressant et plus étrange, c'est que la moitié inférieure de son corps est couvert d'écailles (qui lors d'une inspection minutieuse se sont révélées être des têtes de poisson). On pense immédiatement à la divinité sumérienne Oannes, homme poisson qui aurait offert à l'humanité antique la connaissance et la civilisation nous.

C'est face à l'angle nord-ouest du Kalasasaya que se situe la fameuse *Puerta del Sol*, la porte du soleil, la plus célèbre des pierres sculptées de Tiahuanaco. Il s'agit, comme son nom l'indique, d'une porte ouverte au centre d'un bloc de 4 m de large sur 3 m de haut. Ce qui reste aujourd'hui est un monolithe de 10 tonnes, découpé d'un seul bloc dans du granit d'andésite et fendu, probablement par un tremblement de terre. La porte du soleil, n'a pour les archéologues classiques de mégalithique que les dimensions, et pourtant ce fut bel et bien un mégalithe car cette porte est le reste d'un ensemble de pierres dressées façonnées un peu à la manière de Stonehenge et dont le français Alcide Dessalines d'Orbigny pu voir cet ensemble presque complet au commencement du siècle dernier.

L'importance de celui-ci ne tient pas seulement à sa masse imposante, mais surtout aux frises sculptées dans la partie supérieure. Représentant un personnage central, de petite taille et à la tête surdimensionnée d'où rayonnent des éclairs, des serpents, divers autres motifs, dont on ignore la signification symbolique. Ce personnage, que l'on a assimilé au dieu *Quetzalcóatl*, dieu suprême dans le panthéon précolombien, empoigne deux sceptres qui s'achèvent en têtes d'oiseaux.

Il est représenté portant le soleil comme une couronne, avec des éclairs de foudre dans ses mains et des larmes tombant de ses yeux sur les joues. Il tient dans chaque main, de manière stylisée, le tonnerre et la foudre et est flanqué de 48 effigies ailées : 32 avec les visages humains et 16 avec les têtes de condor. La partie supérieure de la porte, elle, est finement ciselée avec de belles mais complexes gravures comprenant entre autres : une figure humaine, des condors, des toxodons, des éléphants et quelques autres symboles encore inconnus. Les glyphes répartis sur cette porte semblent ne pas avoir été achevés, pour une raison inconnue, et nous laisse sur une interrogation en ce qui concerne la raison qui a pu interrompre les sculpteurs.

La porte du soleil, lorsqu'elle a été découverte, était déjà fendue sur sa moitié, de plus elle était de biais par rapport au niveau horizontal du sol, l'un de ses fondements s'étant envasé profondément. Elle fut toutefois rétablie dans sa position d'origine en 1908. Elle est considérée par certains chercheurs comme un repère astronomique du fait de son alignement avec le soleil et, par d'autres, comme un observatoire. Cette porte mégalithique est tout ce que les restes des murs d'un bâtiment posé sur un petit monticule près du Kalasasaya.

Une grande partie de la maçonnerie, en ruine lors de l'arrivée des européens, a été employée pour construire l'église catholique du village et un pont de chemin de fer voisin.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Excepté la porte du soleil, la plus isolée des sculptures de Tiahuanaco, d'une taille de 2,10 m, et presque couverte de hiéroglyphes, est la statue populairement connue sous le nom *El fraile* (le prêtre) taillée d'un seul bloc. Personne ne sait si ces gravures représentent une forme d'écriture ou sont tout simplement décoratifs. Si ces gravures s'avèrent être une forme d'écriture symbolique (idéogramme par exemple), quelle histoire pourraient elles nous indiquer ?

La structure de *Pumapuncu* (Porte du puma) - en cours de restauration - consiste, elle, en différentes plateformes, composées de grands blocs taillés dans le granit. Le côté oriental présente des traces de gradins, ils furent sans doute utilisés pour des cérémonies religieuses. Ce côté est encombré de blocs isolés et abandonnés dispersés sur l'espace, ce qui renforce encore cette sensation d'ouvrage inachevé. Certaines parties des ruines de Tiahuanaco ont été profondément ensevelies par ce qui semble être des sédiments, ce qui indiquerait alors qu'une vague extraordinaire aurait balayé le secteur entier.

Posnansky étudia la mince couche des gisements de chaux dans les strates à proximité de la cité. Elle indique clairement que ces couches sont restées sous l'eau pendant une période considérable. La civilisation de Tiahuanaco qui a connu un épanouissement avancé sur l'altiplano péruvien, des milliers d'années avant la civilisation inca aurait été détruite, apparemment, par les eaux d'inondation provenant probablement de la fonte des glaces issues des glaciers de la cordillère qui ont entraîné ainsi une élévation du niveau des eaux du lac et surtout son étendue au-delà des berges, envahissant alors la cité. Cela apporterait bien des réponses aux questions que l'on se pose et une bonne partie du problème serait ainsi résolue.

La présence, aujourd'hui encore, de structures en pierre sous les eaux du lac s'expliquent avec plus de cohérence. En outre, la description d'animaux éteints, d'un rivage antique ayant fait l'objet visiblement d'une inondation puis d'un repli des eaux, pourrait justifier l'argument d'une extrême vieillesse des ruines.

Les conclusions du professeur Posnansky ont été étudiées attentivement par un certain nombre de ses confrères :

1. Le docteur Hans Ludendorff (directeur de l'observatoire astronomique de Potsdam).
2. Friedrich Becker, pour le compte du Vatican.
3. Le professeur Arnold Kohlschutter (astronome à l'université de Bonn).
4. Rolf Muller (astronome de l'institut de l'astrophysique à Potsdam).

Tous ont vérifié l'exactitude des calculs de Posnansky et ont garanti la fiabilité de ses conclusions. Il y a donc une hypothèse de travail cohérente qui semble se dégager de ces divers travaux et qui peut alors, peut être, répondre aux mystères de la disparition de cette civilisation.

La dernière déglaciation intervenue entre - 17 000 et - 7500 ans BP pourrait être l'explication. En effet, cette déglaciation aurait entraîné une fonte accélérée des glaces (y compris en montagne) et provoqué alors une montée des eaux et un changement climatique. Ainsi, si Tiahuanaco fut construit avant cette période de déglaciation, lorsque celle-ci s'est produite, elle a entraîné un déluge, peut être autour de - 12 000 ans BP, et probablement une très sérieuse inondation de la ville, alors en bordure du lac.

Les alignements astronomiques établis pour le Kalasasaya s'harmonisent totalement avec l'âge apparent de la ville, et les conclusions du professeur Posnansky semblent se tenir. Tiahuanaco aurait été, dans ce cas, très probablement construite autour de - 17 000 ans BP.

Origine de la civilisation égyptienne

Comme je vous en ai fait part, à plusieurs reprises dans cet ouvrage, un doute certain pèse sur la civilisation égyptienne en tant que civilisation « originale » : elle ne se serait pas construite sur sa seule expérience et au fur et à mesure des essais et tâtonnements auxquels procèdent, en général, toutes les civilisations, mais par le biais d'un héritage culturel qui lui est étranger. De très nombreux archéologues n'arrivent pas à démontrer, de manière incontestable, comment ce peuple évolua (à l'instar des olmèques et des tiahuanacos) d'agriculteurs et de pâtres au statut de génies de l'urbanisme, bâtisseurs de pyramides. La naissance et le développement de la civilisation égyptienne croisent la destinée d'autres peuples et la paternité de sa civilisation est encore non attestée de ce seul fait :

- Elle a un passé migratoire flou car le pays n'avait pas alors de frontières clairement définies.
- Une multitude de peuples s'y sont installés, du nord au sud, dans ce qui sera son futur territoire.
- Le climat, changeant depuis plusieurs millénaires, a provoqué d'importants mouvements de population, ce qui a ajouté à la confusion existante en ce qui concerne la désignation d'un peuple plutôt qu'un autre comme peuple originel de ce pays.
- La période préhistorique, imprécise et difficile, permet encore moins de définir avec précision le déroulement chronologique de son histoire car de nombreux sites ont depuis disparu au gré des crues du Nil.
- Des tentatives isolées de socialisation, initiées par des peuplades sans rapport les unes avec les autres, n'ont pas permis de dégager une peuplade plutôt qu'une autre

comme fondatrice de la première culture digne de ce nom : Nagada.

- Le début de la « civilisation », plutôt primaire, de Nagada est sans aucun rapport architectural, culturel ou scientifique et sans lien de continuité avec ce que sera l’Egypte de l’Ancien Empire.
- Une dichotomie générale, et même accentuée, existe entre la Haute et la Basse Egypte, juste avant le début des dynasties Thinites. La Haute Egypte subira, vers - 5500 ans BP, une influence « venue de l’ouest » qui va imprimer une accélération inattendue à la progression de la culture nagadienne.
- La Haute Egypte, constituée d’une mosaïque d’ethnies (sémites, nubiens mais aussi indo-européens venus par la mer Rouge), va atteindre, de par cette mixité, un degré de civilisation qu’elle n’aurait jamais pu espérer en si peu de temps (son évolution foudroyante s’est faite en 400 ans environ)

Comment ne pas être convaincu, au vu de cette énumération, que la civilisation égyptienne soit née en grande partie d’un apport scientifique et culturel totalement imprévu provenant d’un peuple (et non d’une dynastie interne au pays) cité dans *Le Livre des Morts*: le peuple *Chemsour-Hor* (littéralement : *ceux qui succéderont à Horus*), venu de l’ouest, après la destruction de leur capitale Sekh-em et de leur territoire Amenti (une île) par un déluge inéluctable ? Au vu de cette similitude comment, de surcroît, ne pas faire alors le parallèle évident avec les survivants d’Atlantys et leur grande migration à la recherche d’une nouvelle terre ?

On peut aisément imaginer que ceux-ci ont légué de leur plein gré, avant de disparaître par assimilation, leur science et leur technique à un début de civilisation comme celle de Nagada, laquelle entrait à peine dans une phase d’urbanisation et de structuration sociale.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Intrigué par cet état de fait, j'ai décidé d'entreprendre, dès l'an 2000, une approche nouvelle de l'histoire égyptienne, hors du cadre imposé par les dogmes de l'archéologie classique.

Concernant cette période prédynastique, j'ai fait alors des découvertes surprenantes. L'étude des prémices de la civilisation égyptienne apporte un éclairage nouveau sur ce qu'était l'Egypte à cette époque.

Pour réussir à franchir le barrage intellectuel imposé par des dogmes centenaires, ô combien dépassés aujourd'hui, il me suffit de regarder sans œillères et préjugés, avec ouverture d'esprit et imagination, en essayant de me placer dans la logique qui devait être celle de l'époque et avec la volonté impérative de me mettre à la place des populations. C'est alors un paysage inattendu des terres d'Egypte que je contemple, très loin de l'imagerie populaire. Voilà que l'Egypte n'est plus seulement une civilisation africaine et encore moins le produit aléatoire d'une interactivité méditerranéenne !

Selon la légende, telle qu'elle est inscrite dans le fabuleux livre sacré *le Livre des Morts*, le monde physique a été mis en place par le démiurge primordial *Noun*, que l'on peut considérer comme une représentation métaphorique de l'Univers, qui instaura alors une dynastie de dieux, celle des *Neterou* (pluriel de *neter*, « dieu » en égyptien).

A la tête de cette dynastie, le créateur (je dirais plutôt la créatrice) *Atoum* qui donna naissance à *Rê*, la lumière, mais que l'occidental traduit un peu rapidement et lapidairement par le soleil. *Atoum* donna aussi deux autres dieux au monde : *Shuu* (l'air) et *Tefnou* (l'humidité). Ces deux dieux et déesses engendrèrent *Geb* (la terre) et *Nout* (le ciel). Jusque là on peut considérer que ces dieux ne sont pas physiques mais de pures métaphores pour expliquer plus ou moins scientifiquement la naissance de l'Univers.

Vient ensuite une seconde catégorie de dieux et de déesses qui ont pu être des personnages importants et parfaitement réels (et donc historiques), mais dans des temps qui ne nous permettent plus de séparer le réel du merveilleux de chacun d'entre eux. Nés de Geb et de Nout, viennent alors quatre dieux et déesses :

- *Nephtys*, dans les textes sacrés, elle aide sa sœur Isis à ressusciter Osiris. On pourrait presque dire qu'elle symbolise la science, le savoir, la connaissance. En cela elle est précurseur de *Thôt*. Elle fut peut être chamane, prêtresse ou guide sur Amenti. Nous ne pouvons qu'imaginer, au vu des textes, n'ayant aucun autre élément pour juger.
- *Seth*, dans les textes sacrés, est la personnification du mal, le mauvais frère. Vaincu par Horus, il deviendra le dieu du tonnerre, des orages et des tempêtes, ruminant sa colère. Il s'exprime, selon les égyptiens, lorsque le ciel devient nuageux. Il fut probablement, dans la réalité, un rival du roi en place : Osiris (il était son frère, ce qui peut expliquer les intrigues qui ont parsemé l'histoire d'Amenti) et devait s'opposer à lui dans la gestion du royaume. Il a pu cependant être un militaire, au vu de ce qu'il devient ensuite après sa défaite. Il pourrait symboliser l'opposition naturelle entre le pouvoir politique et le pouvoir militaire.
- *Isis*, dans les textes sacrés, est protectrice des naissances, de la maternité, des navigateurs et de l'Etat. Elle symbolise toute la féminité de la femme, son côté compagne et mère idéale.
- *Osiris*, dans les textes sacrés, est dieu de la végétation et de l'agriculture. On peut imaginer qu'il fut à Amenti, un roi novateur qui lança l'agriculture et la développa dans un souci de respect de l'environnement (puisque dieu de la végétation).

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il fut peut-être le premier à développer l'agriculture sur son royaume mais pas le seul puisque plusieurs divinités ou rois futurs seront investis, dans les civilisations suivantes, du titre flatteur d'initiateur de l'agriculture. Il deviendra aussi le dieu des morts, probablement parce qu'il mourut lui-même, mais aussi parce qu'il régna sur un royaume - aujourd'hui englouti - sur lequel de nombreuses vies se sont éteintes lors du cataclysme final. Enfin, il est le dieu qui gouvernait alors sur le monde des hommes.

Nous n'entrerons pas dans la généalogie divine égyptienne, découlant de cette seconde catégorie de dieux et déesses, car elle compte bien trop de personnages et cela n'aiderait pas à la clarté du propos. L'on peut toutefois dire que selon le *Livre des Morts*, une troisième catégorie de divinités se déclina alors, chronologiquement, et dont le chef de file n'était pas moins qu'Horus, fils d'Isis et d'Osiris. En effet, pour poursuivre l'histoire mythique de l'Egypte, Osiris épousa sa sœur Isis et eurent ensemble un fils nommé Horus. Seth, le frère d'Osiris et d'Isis, jaloux du succès de son frère auprès d'Isis et des sujets du royaume, lui tendit un piège et l'assassina. Après la mort d'Osiris, (pour faire simple) son fils Horus le vengea en triomphant de Seth.

Il faut savoir, que si l'on considère le *Livre des Morts* comme un récit historique, apparemment sur Amenti survint, à la même période et avant la mort d'Osiris, une rébellion menée par Seth qui sépara le royaume en deux. Seth gouvernait le sud et Osiris le nord. A la mort de ce dernier, Horus, le fils du roi, reprit la tête du royaume du nord et lança une guerre contre Seth qu'il vaincu. Il réunifia alors Amenti mais, avec l'obligation de quitter cette terre, compte tenu de son engloutissement. Horus, lors de son arrivée sur les futures terres d'Egypte, décida de construire un royaume à l'image d'Amenti et instaura de facto une nouvelle dynastie dont il serait la base de la descendance.

En souvenir du pays perdu, il « unit les deux terres » de manière symbolique : Amenti et Egypte. Ce n'est certainement pas les

terres de Basse et de Haute Egypte qu'il unissait dans son discours à cette époque, les deux régions étant totalement indépendantes l'une de l'autre et n'existaient même pas en tant que pays d'Egypte. Il parlait plutôt d'une réunion des terres d'Amenti à celles qui allaient devenir l'Egypte, pour créer un lien de continuité entre son père Osiris et lui-même, afin de légitimer héréditairement son pouvoir sur le nouveau royaume qu'il bâtissait. Cette « union des deux terres » fut réutilisée comme prétexte lors de la réunion de la Basse et de la Haute Egypte, beaucoup plus tard.

Il y eut, après Horus, une succession de monarques plus ou moins obscure (obscur est ici écrit dans le sens « mystérieux » car nous ne possédons aucune information détaillée de cette fameuse succession) qui ont perpétré le pouvoir d'Horus jusqu'à l'avènement du premier pharaon dit « humain » : *Ménès*, que certains appellent aussi *Narmer*.

Une des singularités de la civilisation égyptienne, c'est qu'elle n'émane pas, à l'instar des autres civilisations de notre Antiquité, d'un couple originel d'humains ou d'un héros civilisateur. Les premiers chrétiens avaient fortement critiqué la tradition égyptienne parce qu'elle faisait remonter ses origines fort loin dans le temps et que cela allait à l'encontre du message de la « Bible ». Champollion lui-même choqua l'opinion en approuvant cette possibilité.

Acceptée comme valide, cette tradition revenait alors à reconnaître un caractère antédiluvien à l'Egypte ainsi que l'existence d'une Egypte pré pharaonique. L'exhumation des premières dynasties Thinites, l'identification pertinente de Kurt H. Sethe, égyptologue, concernant les premiers Horus humains, fut un séisme dans l'égyptologie traditionnelle. Le musée d'Aix-en-Provence conserve d'ailleurs, en son sein, les éléments d'un culte posthume que la quatrième dynastie rendait à la seconde !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Dans quelles circonstances cette dynastie humaine put succéder à la dynastie « horusienne » et prendre ainsi le pouvoir en terre d’Egypte ?

Il nous faut pour cela comprendre ce qu’étaient les terres d’Egypte et le niveau de civilisation des peuples qui y vivaient, avant la venue du peuple de l’ouest, les Chemsour-Hor. A l’époque antédiluvienne de l’Egypte, celle-ci ne porte pas de nom et est composée de peuples que l’on ne peut qualifier d’égyptiens. Le relief et les paysages ne sont pas ceux que l’on imagine aujourd’hui. Les milliers d’années ont fait se succéder des périodes climatiques humides et d’autres sèches, quand elles n’étaient pas arides ! Le Sahara a connu une succession de périodes tantôt très sèches et tantôt très humides qui ont modifié en profondeur son environnement.

Entre - 12 000 et - 11 500 ans BP, une période favorable permet toutefois la formation de lacs éphémères tels que Siouha, Dakhlèh, Nabta, Gilf khebir, Sélima, Al atroun. Des rivières (les oueds) commencent à couler saisonnièrement et par intermittence, comme les ouadis Haouar et Hussein. Aux alentours de - 10 500 ans BP, le climat devient suffisamment tempéré pour que toute une série de lacs permanents jalonnent le désert de la côte Atlantique à l’Egypte, créant ainsi la possibilité de traverser à pied le désert sans pour autant risquer à coup sûr la mort (quoique).

C’est à cette époque que l’on considère que la migration du peuple d’Atlantys débuta réellement de manière massive. Cette migration calque incroyablement avec les textes sacrés du *Livre des Morts* lorsque celui-ci parle de la venue du peuple Chemsour-Hor.

Les zones les plus éloignées du Sahara actuel se caractérisent, à cette époque, par d’interminables savanes sèches qui reverdisaient périodiquement à l’occasion des pluies saisonnières. La végétation, elle, colonise les dunes situées en bordure des lacs, ce qui contribue à la fixation de celle-ci.

Au sud du désert saharien s'installe une savane faite d'herbes hautes. A proximité des zones lacustres pousse une herbe grasse et verte, plus ou moins arborée d'acacias, de palmiers et de tamaris. L'explosion de vie de ce nouvel environnement se traduit notamment par le magnifique art rupestre du Tibesti, de l'Ennedi et du sud-ouest du désert libyen. De petites cultures primaires émergent dans la Haute Egypte (comme à Badari) et dans la Basse Egypte (à Fayoum). Les hommes vivants dans cette région (on ne parle pas ici des migrants mais des autochtones) vont coloniser les bordures des lacs, des oasis et des ouadis.

Ils élèvent un bétail composé de chèvres et de moutons, commencent à élever des bœufs et des porcs. Des graminées sauvages comme le blé, l'orge, vont être peu à peu cultivés. Une poterie imparfaite, souvent lissée et incisée de lignes décoratives diverses, fait son apparition. Une mosaïque de cultures voit alors le jour partout dans un désert rendu à la vie.

Les premières installations sédentaires sont difficiles à dater, mais l'on constate que c'est à ce moment que de petits villages se créent de parts et d'autres de ces lieux de verdure. Au nord, le site de Merimdé Beni Salamé (nord-ouest de la pointe du delta du Nil, vers - 8000 ans BP), celui d'El Omari (sud-est du Caire, vers - 8500 ans BP). Au sud, Badari (daté d'environ - 7000 ans BP) entre les villes d'Assiout et de Tahta. L'un des plus grands villages de l'époque est *Hiérakonpolis* (construit probablement entre - 9000 et - 7000 ans BP).

Entre ces deux régions aucun site n'a été exhumé, peut être à cause des crues du Nil et du fait que la couverture du limon a du sceller de manière durable certains sites. Il semble toutefois que les peuples habitants ces villes et villages étaient uniquement des autochtones.

Selon Gisèle Pierini, du département d'archéologie méditerranéenne du musée de la vieille charité à Marseille (France) « *les indigènes (...) adoptent alors un nouveau mode de vie, sous l'influence de contacts venant du désert de l'ouest* ».

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Elle décrit cette pré-civilisation naissante, en ce qui concerne son niveau en matière architectural, avant l'arrivée des migrants :

« Les habitations sont petites, de plan ovale, circulaires ou en forme de fer à cheval. Elles sont construites en branchages avec des murs compacts faits de blocs de limons, de paille et de boue mêlées et surmontées d'un toit de joncs en dôme comme à Hemamieh ».

La description qui nous est faite des habitations de la culture de Nagada, avant l'arrivée du peuple de Chemsour-Hor, ressemble à s'y méprendre aux huttes des tribus d'Afrique noire lors de la rencontre de ceux-ci avec les explorateurs blancs de l'époque. Nagada semble être une avancée vers la civilisation, certes, mais elle n'en possède pas encore, à mon sens, tous les attributs. On ne lui connaît pas de code de morale, son niveau technologique reste très limité, la nature de ses mœurs nous laisse entrevoir une culture avancée qui progresse mais qui reste quand même dans une structuration sociale simple, le développement de ses connaissances scientifiques nous est méconnu et ce qu'on en possède n'est pas comparable avec ce que sera l'Egypte.

Alors que les sites de Basse Egypte présentent une société plutôt égalitaire, sans hiérarchie distincte, où l'unité familiale est forte, les sites de Haute Egypte laissent apparaître l'émergence progressive mais accélérée d'une société nettement plus hiérarchisée, plus structurée depuis l'arrivée de cet étrange peuple. Le nord et le sud s'opposent donc de plus en plus dans leur concept sociopolitique.

Vers - 7800 ans BP, le climat se modifie à nouveau : les pluies commencent à se raréfier, les oueds se tarissent lentement, la végétation se retire et ne survivra que comme relique au sein des oasis. En - 6000 ans BP, la situation retourne lentement à la situation climatique antérieure, un peu similaire à celle que nous connaissons actuellement. Lorsque la steppe laisse la place au désert, les hommes se dispersent alors par petits groupes.

Les populations du sud remontent vers le nord et se rassemblent le long du fleuve, s'installent au centre de la vallée du Nil, développant ainsi leur civilisation bien plus élaborée que les tentatives indépendantes de certains villages auparavant : C'est la naissance de la pré-civilisation de Nagada.

C'est à cette époque que survient, en deux étapes, l'Amratien (période Nagada I, vers - 5500 ans BP) et le Guerzéen (période Nagada II). Cette dernière période sera en fait une évolution, une progression, de cette culture nagadienne. Une stratification sociale, bâtie sur la démographie et le partage du travail en castes voit le jour : artisans, commerçants, prêtres souvent dirigeants.

La mixité économique (agriculture, pêche et chasse) favorise la croissance des villages qui évoluent alors en villes. Pourtant, malgré tous ces progrès, la civilisation nagadienne est loin d'annoncer le style pharaonique que l'on connaît aujourd'hui. Ce n'est que vers - 5500 ans BP qu'un début réel d'urbanisation voit le jour à Hiérakonpolis, probablement sous l'impulsion d'un monarque qui s'affirme (mais lequel ?).

Alors que le nord évolue très lentement, vivant sur son modèle économique traditionnel, à l'abri des changements, le sud de l'Egypte pratique lui un commerce à très longue distance et évolue, de par ses contacts avec d'autres peuples, beaucoup plus vite. Cette situation entraîne une dichotomie au niveau des deux régions qui va s'accentuer pour aboutir, à l'époque guerzéenne, à deux régions aux niveaux de culture totalement distincts.

Le contraste entre la culture du nord et celle du sud s'accroît car celle du nord oppose un conservatisme farouche aux novations venues du sud. Cependant, la culture en marche dans le sud développe à présent une civilisation hiérarchisée dans laquelle non seulement des castes se définissent précisément, mais la notion de statut social commence à voir le jour : nobles, prêtres, guerriers, commerçants et artisans se côtoient dans une acceptation de la place de chacun dans la nouvelle société. Cette civilisation est sur le point de se constituer en Etat et de mettre en place les futures

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

dynasties de pharaons. Avec la fin de l'époque de Nagada, c'est l'histoire égyptienne telle que nous la connaissons qui débute et apparaît alors les premiers rois répertoriés. C'est avec cette période, qui correspond parfaitement au plus fort de la migration du peuple atlante, lequel migrerait par vagues semble-t-il depuis au moins 3000 ans déjà, que de profonds changements interviennent dans la civilisation du Sud qui va permettre à l'Egypte de passer de la préhistoire à celui d'Etat centralisé préfiguration de l'Ancien Empire.

La première dynastie Thinite voit le jour, vers - 5100 ans BP. C'est à ce moment précis qu'apparaît soudain, en très peu de temps : l'écriture hiéroglyphique, l'usage du papyrus, les figurations de certains dieux ainsi que ce qui sera la tenue de Pharaon. Les inventions se multiplient et se succèdent, l'administration se perfectionne sans cesse et les arts se développent et atteignent rapidement un degré de perfection jusqu'alors inégalé. C'est l'époque où la Haute Egypte est dirigée par une dynastie de rois appelés « les serviteurs d'Horus » : Le peuple Chemsour-Hor.

En apportant à l'Egypte agricole leur savoir et leurs techniques, ils vont lui donner un avantage certain sur les autres peuples de Méditerranée. Parmi ce peuple, on retrouve une catégorie d'artisans, les *Mésentiou*, qui sont considérés par les archéologues comme faisant probablement partie des premiers métallurgistes de l'histoire. Les textes et inscriptions de la vallée du Nil ont gardé un souvenir inaltérable de ces hommes. C'est aussi l'époque où une architecture monumentale commence à voir le jour. De l'ensemble des préceptes qui régissent la construction des temples en Egypte depuis la nuit des temps, l'un d'eux m'a particulièrement marqué.

Il est cité par Schwaller de Lubicz et Pierre Carnac :

« Si tu représentes un corps humain sur le mur, ne montre que l'un des côtés si l'autre est identique. Montre le de face, s'il y a inégalité dans les deux parties, car l'homme est une dualité dans

sa nature tombée, mais l'unité dans son origine. Le côté oriental reçoit, le côté occidental donne ».

Le côté oriental reçoit, le côté occidental donne. Un apport de l'occident à l'orient. Pourquoi une telle devise pour une civilisation placée à l'est du monde et qui est censée avoir éclairer l'occident, si l'on en croit les historiens, au moment de l'Antiquité ? Cela va a contrario de la logique même !

Il est clair qu'il ne faut pas se contenter d'admirer le travail architectural ou artistique de cette civilisation, mais qu'il faut aussi lire, décrypter, la symbolique qui s'en dégage ! Certes, le même raisonnement peut s'appliquer à tous les vestiges, monuments ou artefacts retrouvés çà et là sur la planète, mais comment tout de même ne pas admettre, aussi incroyable que cela paraisse, que cette devise appuie la thèse que cette civilisation a reçu en héritage son savoir ? Ce précepte en est la signature indiscutable.

Au début de cette période, l'Egypte amorce un tournant dans son histoire. C'est une période floue, comme nous le dit Gisèle Pierini : « ... *Si nous connaissons les noms des rois et à peu près l'ordre de leur succession, les événements survenus durant leurs règnes consistent seulement en quelques faits, parfois difficilement interprétables* ».

C'est à cette époque que régnèrent les plus anciens rois dont nous avons quelques mentions sûres : Scorpion, Ra, Sechen (Ka) et Narmer. *Quelques rois sont attestés dès la période dynastique. Ensuite régnèrent les premiers pharaons des 1^{ère} et deuxième dynasties dites Thinites (du nom de This, la ville d'origine, selon Manéthon)* » nous dit encore Gisèle Pierini.

Ménès, dont on pense qu'il ne fait qu'un avec l'Horus Narmer, marque alors le passage pour notre civilisation entre ce qui fut, selon nos critères, la préhistoire et ce qui devint alors pour nous l'Histoire.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Il faut toutefois rester prudent sur cette généalogie car elle a été établie à partir de plusieurs documents qui n'ont pas tous la même origine. De plus, ces cinq sources écrites nous donnent chacune une interprétation différente de cette généalogie :

1. Les tables de Karnak ont été étudiées par William Fix, écrivain et archéologue, dans son ouvrage sur *La grande pyramide et l'Atlantide*. Il nous informe que les cartouches ne sont pas placés dans l'ordre chronologique et qu'il manque des noms dans le fil de la succession.
2. Les tables d'Abydos semblent avoir une généalogie exacte, mais il est fait une sélection des pharaons qui rend partial ce document.
3. Les tables de Saqqarah ne citent pas Ménès en première position mais un pharaon nommé Merbapen qui, lui, ne vient qu'en sixième position sur les tables d'Abydos.
4. Le papyrus de Turin n'est guère mieux : arrivé en Italie en très mauvais état, il n'a pas été restauré correctement et aujourd'hui il n'est que d'une très faible utilité historique.
5. La chronologie de Manéthon reste alors la seule possibilité d'y voir clair ? Hélas, même là nous avons un problème : ces textes sont perdus et ce n'est qu'au travers de deux auteurs, Julius l'africain et Eusèbe que nous pouvons en savoir un peu sur le contenu de ceux-ci.

Aucun de ces documents n'est donc suffisamment précis ou complet pour être considéré comme une source fiable à cent pour cent. Pire : la confusion la plus totale règne, en ce qui concerne le début des dynasties des pharaons « humains ».

Pour Eusèbe, le premier pharaon régna en - 6480 ans BP, alors que pour Julius l'Africain, il régna en - 7524 ans BP. Si l'on reprend la *Généalogie* d'Eusèbe, les pyramides ont vu le jour autour de –

4700 ans BP, mais si l'on prend la *Chronologie* de Julius l'Africain, qui semble la plus précise aux yeux des archéologues actuels, alors celles-ci auraient vu le jour en - 6700 ans BP. Voilà pourquoi, depuis toujours, les égyptologues n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la date de naissance des monuments d'Égypte. Marcelle Weissen – Szumlanska et E. Drioton, grands spécialistes de l'Égypte antique, estiment pour leur part qu'il se déroula au moins quatre à cinq mille ans avant l'Histoire telle que la reconnaît l'archéologie classique. Pour ma part, je suis convaincu de cette affirmation, quand on sait que l'on prenait déjà l'Égypte pour le début de l'histoire et de l'écriture ... jusqu'à la découverte d'Ur en Sumérie (Iraq), ce qui recula la date du commencement de l'Histoire de 1700 ans.

Depuis, la découverte de la civilisation de LepenskiVir en Yougoslavie, ce début de l'Histoire a plongé encore plus profondément dans le temps : Les tablettes de cette civilisation occidentale datent d'environ - 8000 ans BP soit 1520 ans avant le début de la civilisation égyptienne !

Il est clair que la civilisation égyptienne, telle qu'elle devint, a suivi sa propre évolution jusqu'à l'époque de Nagada, date à laquelle, elle a subi l'influence marquée « *d'un peuple venant de l'ouest* » et qui va imprimer à la Haute-Egypte sa marque culturelle et son influence artistique, architecturale et scientifique. A cette époque, deux royaumes existaient au sud et au nord de la future Egypte : Narmer (Haute Egypte) et Aha (Basse Egypte).

Une étude approfondie des peuplades du sud démontre qu'elles ne furent pas elles-mêmes le berceau d'un essor culturel interne, mais tout au plus le résultat d'influences extérieures. Cette situation va créer la fameuse dichotomie dont on parlait tout à l'heure, mais va aussi concourir ensuite, malgré la prise de contrôle du nord sur le sud à un moment de son histoire, au développement harmonieux des deux Egypte puis à la fusion en une seule.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Si l'on s'en rapporte au *Livre des Morts*, la période qui a précédé l'installation des différentes dynasties comme institutions durables en Egypte s'étend sur 23 200 ans ! Certes la période à de quoi surprendre et même créer une certaine suspicion. Toutefois, pendant cette période, la future population égyptienne était déjà présente au fil du Nil, mais ne constituait pas encore une civilisation telle que l'archéologie la définit. Au plus, elle était faite de peuplades voisines en plus ou moins bon voisinage.

Si l'on accepte le chiffre de 13 420 ans comme début de la migration du peuple de chemsou-Hor, information extraite du *Livre des Morts*, et qu'on y joint le récit fourni par Hérodote, l'historien géographe voyageur qui le tenait lui-même des égyptiens de son temps, ce chiffre correspondrait alors à la durée du règne d'Horus et de ces descendants, durée assignée aux dieux et aux six «dynasties» qui auraient suivi Horus. La migration du peuple Chemsour-Hor vers l'Egypte et son influence sur le cours de son histoire date donc d'au moins 13 420 ans. Sans disposer d'une datation fiable concernant l'immersion définitive des îles et plateaux libres de l'Océan Atlantique, il est impossible d'affirmer avec certitude que la date de cette migration, qui amena le peuple Chemsour-Hor vers l'Egypte, est bien celle qui correspond à la migration atlante. Toutefois, la probabilité que cette migration ait put être programmée par les autorités de l'époque sur le royaume d'Atlantys, liée au lent engloutissement des hauts plateaux de l'Atlantique, est plus que probable. En toute logique, n'importe quel gouvernement aujourd'hui prendrait la même décision en pareil cas.

La fulgurante ascension de la civilisation égyptienne s'expliquerait alors par le fait qu'ayant pris un chemin de développement particulier, elle l'abandonna aussitôt l'arrivée des Chemsour-Hor et accéléra alors de manière fulgurante son degré de perfection, allant ainsi à l'encontre du processus habituel dit «du tâtonnement et des essais préalables». Il est donc clair que la civilisation égyptienne n'est pas née du néant, mais a bien reçu son savoir, sa culture, ses connaissances en héritage. Cela expliquerait de manière cohérente pourquoi elle passa d'une civilisation pastorale

et agricole, au moment de Nagada, à une civilisation élaborée dès le début des dynasties Thinites (une évolution radicale réalisée entre - 5500 et - 5100 ans BP, soit à peine 400 ans !

Cela pourrait sembler absolument incroyable, sauf si l'on maîtrise les connaissances liées à l'évolution particulière de cette civilisation qui a connu une destinée unique dans le monde).

Le *Livre des Morts* est, en plus d'être un ouvrage religieux, la mémoire de ces migrants venus grossir les rangs de la civilisation égyptienne naissante. Il rapporte leur histoire qui se mêle alors à celle de l'Égypte. Voilà pourquoi ce livre, comme *la Bible*, doit être lu deux fois, la seconde avec un point de vue scientifique voire archéologique, pour dégager la réalité de cette mixité extraordinaire et la preuve, par un texte on ne peut plus historique, que le peuple Atlantique est une pure réalité.

Les légendes qui font partir le peuple de Chemsour-Hor de Sek-Hem, la capitale d'Amenti, après sa destruction « *par les tempêtes et les inondations* » décrivent par où, quand et comment cette migration s'est faite et vers où cette population s'en est allée. Le *Livre des Morts* va, encore une fois, nous éclairer et Marcelle Weissen-Szumanska, en étudiant ledit ouvrage, nous délivre une piste des plus intéressantes.

Il est en effet question, dans celui-ci, de l'arrivée par petits groupes successifs « *des serviteurs d'Horus, issus de l'Occident, à l'autre bout de la Libye* (c'est comme cela que s'appelait à l'époque la partie connue de l'Afrique), *nommés Chemsour-Hor, ils appartenaient à un pays englouti, situé à l'ouest, de l'autre côté de la Libye, là où le soleil se couche* ». Ces phrases sont issues directement du *Livre des Morts* !

J'ai entrepris des recherches au travers du désert, du Maroc à l'Algérie, de la Tunisie à la Libye jusqu'à l'Égypte et il est ressorti que :

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- a) La description qui est faite, du peuple de Chemsour-Hor dans le *Livre des Morts* décrit une peuplade dont le foyer d'origine ne comprend, jusqu'à nouvel ordre, que des régions atlantiques sur lesquelles on ne trouve aucune population de type sémitique. Ils ne peuvent alors qu'être cromagnoïdes donc grands, à la peau claire et aux yeux majoritairement bleus.
- b) Des archéologues ont déterré parfois des restes de ces hommes sur les hauts plateaux algériens et tunisiens : sans doute des malheureux morts au cours de la migration. Une autre possibilité toutefois laisse entrevoir que certains d'entre eux ont préféré s'installer, en cours de route, plutôt que de poursuivre la migration. Leurs restes seraient alors des vestiges sur le parcours de cette migration, au sein des villes et villages rencontrés ou bâtis.

Bien sûr, cette hypothèse découle de mes recherches et de mes voyages, de ma réflexion personnelle, de mon étude du *Livre des morts*, mais aussi des voyages et des analyses faites par divers chercheurs, linguistes, archéologues et experts du raid en milieu désertique de par le monde et cela depuis plus de deux cent ans.

J'aurai mes détracteurs, toute personne qui sort des sentiers battus à les siens. Graham Hancock, Johnny Anthony West, Robert Bauval, mais aussi Maasaki Kimura ou SR Rao font l'objet des mêmes attaques. Qu'il me soit démontré alors, sans contestation possible, que la civilisation égyptienne n'a jamais subi l'influence de cet antique peuple de Chemsour-Hor - tel qu'il est nommément désigné dans *Le livre des Morts*. Qu'il me soit prouvé par des écrits et des artefacts qu'elle est née exclusivement de son propre développement, en totale indépendance. Toutefois je ne vois pas comme les détracteurs pourront nier l'influence de ce peuple alors qu'il apparaît dans les bas reliefs et peintures de l'Egypte des premiers temps !

On trouve évidemment des personnages de type africain, plus exactement sémites, en grande majorité dans les sites qui sont

proches de nous temporellement parlant mais, sans occuper toutes les scènes pour autant, et si l'on remonte dans le temps à la recherche des premiers fondateurs, apparaissent alors dans divers monuments et artefacts ces personnages de type occidental, clair de peau, parfois peints avec des cheveux jaunes, placés en divers endroits des plus anciens bas-reliefs et peintures : le peuple Chemsour-Hor.

Chaque groupe, dans la migration, pour survivre et reconstruire sa vie au sein d'une civilisation voulue par Horus, a tenté sa chance selon sa vision des choses et son courage face à la dure traversée. C'est un comportement normal dans ce genre de situation. J'ai tenté de faire une reconstitution sur cartes (mais aussi en réel, basé sur son expérience) des voies de migrations empruntées par « les serviteurs d'Horus ».

Il a fallu, pour ces migrants, traverser des portions importantes de désert qui furent cependant, à l'époque, beaucoup plus vertes qu'elles ne le seront jamais aujourd'hui ! Cependant deux pistes seulement ont pu, de manière plausible, être empruntées. Cela ne veut pas dire qu'il n'en ait pas existé d'autres, simplement nous ne les avons pas trouvées.

Prenant donc conseils auprès de l'un de mes amis, Michel Bizot, expert en raids sahariens, je lui demandais de m'indiquer, à son avis, quels itinéraires ces migrants avaient bien pu emprunter. Bien sûr, sans tenir compte de la situation actuelle du Sahara, mais en se basant sur la situation climatique et géographique d'alors. Après quelques temps de réflexion, il me proposa deux itinéraires très dissemblables, mais totalement possibles au vu de ce qui se présentait à l'époque comme relief et environnement général.

Le premier itinéraire est une route côtière nord-africaine, au départ des colonnes d'Héraclès, peut être du cap Juby, qui suit le littoral jusqu'au lac tritonien, à travers le mont Atlas, longeant les plateaux de Mauritanie et qui traverse le désert du Sahara, alors tempéré, vers l'est jusqu'en Basse Egypte, après avoir franchi ce qui deviendra plus tard l'Algérie, la Tunisie, la Lybie.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Il m'indiqua que: « *Dans l'Erg de Murzuk et dans l'Ubari subsistent des quantités de traces, à la fois sous la forme de peintures rupestres sur les murs de cavernes et abris construits à l'époque et sous la forme d'artefacts abandonnés, gisant à l'air libre* ».

En effet, la Lybie est traversée par trois déserts importants :

- Le Murzuk, qui longe la frontière avec le Niger et le Tchad.
- L'Ubari, où l'on trouve encore quelques lacs vestiges de l'époque quaternaire et du climat tempéré des 10 000 dernières années.
- L'Akakus, devenu depuis un parc national protégé dont le décor minéral de sable blanc et de roches noires est véritablement recouvert de vestiges du néolithique. Toutefois que l'imprudent retienne qu'en Lybie prendre un de ces vestiges revient à piller le patrimoine du pays et qu'en cas de flagrant délit, c'est la peine maximale qui est appliquée.
- Il existe enfin la grande mer de sable, en bordure de la frontière égyptienne dont la taille est immense et où l'atmosphère est si sèche qu'un bombardier B29, le *Lady Be Good* en 1943, s'écrasant dans cette région, ne fut retrouvé qu'en 1965, son équipage dispersé autour de l'avion et entièrement momifié par déshydratation !

Même si cette voie devait être tempérée il y a 10 000 ans, ce passage semble être minoritairement choisi pour une migration à pied de tout un peuple.

Un autre itinéraire, cependant, m'a été proposé par Michel Bizot :

Celui-ci emprunte la piste des caravanes et son existence se perd dans la nuit des temps. En regardant une carte du Grand Maghreb, on peut donc assez facilement reconstituer les pistes de l'époque

car certaines existent encore aujourd'hui. Des preuves matérielles de cette migration se retrouvent du Cap Juby (actuel Tarfaya, au Maroc) jusqu'en Nubie, en passant par la Mauritanie, le Mali, le Niger pour rejoindre le Tchad par le plateau du Tibesti, vers l'Egypte.

Ce chemin semble, pour cet expert des sables, facile à reconstituer car certaines tribus, occupant ce qu'on appelle aujourd'hui le Mali, s'en allaient piller les tombes égyptiennes. Preuve en est que l'on retrouve, çà et là, des perles dites de *Kiffa* qui furent prélevées dans les tombeaux d'Egypte pour les parures de leurs chefs coutumiers. Il a été prouvé de manière indiscutable que ces perles en verre décoré sont bien de manufacture égyptienne.

Les points d'eau douce, nés de l'amélioration du climat il y a 10 000 ans, furent pour un grand nombre d'entre eux contaminés par le sel originel du Sahara, ancien lit d'une mer disparue il y a des millions d'années. L'incertitude au cours de la migration prévalait car l'on ne savait pas si l'on allait tomber sur un point d'eau potable ... ou sur un trou à sec ou même d'eau salée.

Certains *gueltas* (c'est comme cela qu'aujourd'hui on les nomme), de surcroît, étaient habités par des crocodiles (et, aux dires de Michel Bizot, cela est encore le cas pour certains d'entre eux !).

En 1997, Bizot a rallié, par la voie millénaire appelée *Azalai*, Chinguetti à Tombouctou. Cela lui a valu 45 jours de désert, plusieurs puits ancestraux à sec - il lui a fallu même abattre des dromadaires pour survivre - et heureusement ce périple finit sans autre problème ! Cependant pour lui il n'y a aucun doute : si la migration du peuple Chemsour-Hor a eu lieu quelque part, c'est le long de cet itinéraire car il suit une ligne de fracture qui permet à l'eau fossile de remonter à la surface (on y trouve une multitude de résurgences).

Ces deux itinéraires seront repris et vérifiés soigneusement lors de l'expédition **ANTEUS**. Une exploration plus poussée recherchera cependant d'autres voies possibles par voies terrestres et aériennes.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

L'étude du *Livre des Morts* met en évidence une foule de détails pouvant se rapporter à Atlantys tant la similitude des éléments avec cette civilisation est confondante :

1. Le royaume des morts se situe à l'ouest, cette situation géographique du royaume des morts est commune à de nombreux peuples de l'Antiquité.
2. Le royaume des morts porte en Egypte le nom d'Amenti. (*Am-inti*, en langue antédiluvienne ce qui pourrait se traduire par « la terre du soleil ou la terre ensoleillée ») Osiris en est le roi, Isis la reine et Horus est évidemment le prince héritier.
3. Amenti est un pays riche en lacs, en canaux, en rivières et en sentiers. Il est divisé en deux régions : *Sekht-hotep* (les champs de la paix divine) et *Sekht Ianru* (les champs de joncs, appelé par la suite champs des bienheureux), endroits idylliques.
4. Ce pays à une capitale, Sek Hem, qui connut un sort tragique, quasi-identique à celui que donne Platon à la capitale atlante. En effet, après avoir été le théâtre de la guerre entre Horus et Seth, elle fut détruite « *lors de la terrible nuit des tempêtes et des inondations* ».

L'Amenti, même si elle est une terre des âmes, et par conséquent aux yeux des rationalistes une construction purement cultuelle, a eu un modèle pour son inspiration et ce modèle a du forcément être bien réel. Ne serait-ce pas Atlantys ?

5. Aux dires du livre sacré, on atteint cette contrée en traversant l'eau (le Nil, de manière cultuelle) par sa porte occidentale au terme d'un voyage qui se déroule en suivant une constellation très connue dans l'antiquité et citée de nombreuses fois dans l'ouvrage sacré (constellation portant le nom de *Khpesh* dans le *Livre des*

Morts) qui n'est autre que la grande Ourse, constellation qui appartient de manière évidente et indiscutable au ciel atlantique boréal visible toutefois en partant de l'Égypte vers l'ouest (*Livre des Morts*). Cette constellation permet de garder le cap en la maintenant toujours à la droite du ciel.

6. Ce sentiment d'appartenance à un spirituel et un matériel originaire de l'Occident était si fort dans la culture égyptienne antique que lors des funérailles, les amis du mort suivaient la procession en criant «*Vers l'ouest !*».



Le langage et l'écriture antédiluvienne

L'homme en des temps immémoriaux eut besoin de communiquer avec ses semblables. Pas seulement ceux de sa tribu ou de son clan, mais aussi avec ceux rencontrés aux hasards des voyages, des migrations, des échanges entre populations. Il du se bâtir un moyen de communication plus élaboré que de simples gestes : le langage.

Comment parvenir à concevoir des mots compréhensibles par tous ? La question pourrait rester sans réponse si, à force de me détacher de ma culture contemporaine (et donc occidentale), je fini par conclure que cela n'a pu émerger qu'au travers des cris ou chuchotements que Sapiens prononçait dans sa vie des tous les jours. Ces cris, ces expressions sonores, sont appelés aujourd'hui des onomatopées (un mot rappelle, par ses sonorités, le son produit par l'objet, l'être ou l'action qu'il désigne).

Parmi ceux-ci, il y a par exemple : « *miaou* » pour un chat, « *ouah-ouah* » pour un chien mais aussi « *glou glou* » pour parler du fait de boire ou « *miam miam* » pour dire que l'on a faim. Ne riez pas, ces sons furent probablement les prémices du langage avant que celui-ci ne se trouve un vocabulaire plus riche, des règles de prononciation (grammaire) et le moyen, beaucoup plus tard, de créer des images dans l'esprit de l'Homme sur la simple consonance du mot. Cette évolution allait lui permettre de poser les fondements de l'écriture ...

A l'ère antédiluvienne (et probablement jusqu'à la période mégalithique) les hommes partageaient un même langage, cela depuis très longtemps, peut être même une écriture construite par le temps et l'usage puisqu'il fallait bien trouver le moyen de communiquer. Le langage à cette époque était divisé en deux parties :

- Le langage profane, celui de tous les jours, pour la vie quotidienne, le commerce, mais aussi les relations diplomatiques.
- Le langage sacré empreint, lui, de religiosité nuancée de savoirs techniques et culturels. Un langage plus secret, à l'usage d'une élite formée pour se le transmettre de génération en génération.

On retrouve partout dans le monde de curieux symboles non encore déchiffrés et des similarités de langage qui laissent interrogateurs plus d'un linguiste. Ce langage paraît encore présent, sous forme de bribes, dans les légendes et les religions contemporaines, mais parfois, encore aujourd'hui, dans le langage que nous employons couramment. Nous l'ignorons simplement, absorbé par la monotone quotidienneté de notre vie. Si le sens de certains mots nous échappent encore, c'est peut être du au fait qu'ils appartiennent au monde sacré plutôt qu'au profane.

D'où nous est venu originellement ce langage ? Comment s'est-il répandu ? Nous n'avons, pour l'instant, pas de réponse mais plusieurs pistes intéressantes. Cela ne doit pas nous faire oublier pour autant qu'il existe de nombreuses traditions et légendes communes à l'Humanité toute entière, malgré la disparité apparente des peuples qui la composent.

Pour progresser dans mon hypothèse, il me faut bâtir une théorie rationnelle et admettre d'emblée que la tour de Babel n'est peut être pas qu'une légende et que la division du langage en idiomes et dialectes a peut être été provoquée par une scission d'une Humanité plus ou moins homogène en une diversité de peuples désireux de se bâtir un avenir en dehors du creuset commun. Peut être que Babel est finalement une métaphore venant de la nuit des temps pour expliquer pourquoi et comment, après le déluge, les hommes qui peuplaient cette planète ont perdu le langage commun qu'ils utilisaient.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Ce langage, avant Babel, évolua sur des milliers d'années et suivit un très long parcours mystérieux qui aboutit à une pratique commune de la langue antédiluvienne d'un bout à l'autre de la terre. Comment pourrait-on expliquer autrement la ressemblance étonnante de noms portés par de nombreux lieux, partout sur la planète, et qui incorporent tous un certain nombre de sons parfaitement identiques ou d'une étrange similarité ?

D'où viennent ces noms, ces verbes, ses adjectifs, qui n'ont pas pour origine une quelconque langue parlée aujourd'hui, ni même il y a deux mille ans, mais bien une langue inconnue aujourd'hui totalement diluée dans la multitude des langues parlées sur la planète ? Exhumés des profondeurs du temps, ces mots surgissent aux Amériques, en Afrique du nord, en Europe, dans certaines régions de l'Atlantique et de la Méditerranée, au Moyen-Orient, dans quelques lieux d'Afrique noire, en Inde, en Indochine, en Asie du sud-est, dans le Pacifique, au Japon ...

Bien sûr, il y a encore beaucoup du travail pour reconstituer ce langage, son histoire, son évolution et la raison inexplicée aujourd'hui de sa dispersion puis de sa disparition. De nombreux achoppements et des questions terriblement compliquées sont encore en instance. L'important à présent c'est que quelqu'un s'y attelle. Aujourd'hui moi, demain peut être l'un d'entre vous.

Bâtissant donc une hypothèse pour me permettre de débiter mes recherches, il me fallait d'abord établir quelques bases essentielles qui deviendraient le cadre de mon travail. Ces bases se devaient d'être plausibles pour que ma théorie s'échafaude correctement. Le cadre principal de celle-ci repose d'abord sur dix postulats qui sont absolument indispensables pour asseoir une hypothèse concrète de travail sur le développement du langage puis de l'écriture. Bien sûr, il sera nécessaire de valider chacun de ces postulats ultérieurement pour garantir la justesse de la théorie et c'est l'expédition Anteus qui a le lourd privilège de s'assurer de la parfaite réalité de ceux-ci afin que ces recherches sur la mémoire oubliée de l'Homme ne soit pas une vaine quête.

Pour qu'il y ait eu des civilisations élaborées avant les déluges qui frappèrent durement la planète, il faut donc que dix conditions aient pu exister à cette époque. En voici la liste :

Postulat 1 : Depuis une époque reculée dans le temps, une unique culture universelle a existé partout dans le monde, à un moment donné de l'histoire humaine. On ignore où, quand et comment fut conçu le langage que je vais vous décrire. Celui-ci était déjà probablement mature aux alentours de - 150 000 ans, si nous prenons comme base l'existence supposée de Shambala (jusqu'à ce que nous en ayons une preuve formelle).

Postulat 2 : L'Homme n'était pas un primitif comme les historiens actuels l'affirment et comme une grande majorité des habitants de cette planète le croit. Il fut précipité dans cet état par un bouleversement climatique et géologique sans commune mesure avec le pire des cataclysmes que nous ayons vécus de mémoire d'homme post-diluvien.

Postulat 3 : Le monde s'était civilisé depuis des millénaires et plusieurs civilisations coexistaient en paix et partageaient même un langage, une religion, une connaissance scientifique (et notamment maritime) commune. Ces civilisations maîtrisaient la navigation et la construction d'édifices et d'infrastructures comme les routes, les ponts, etc. et avaient développé une certaine philosophie de la vie extrêmement éloignée de la nôtre sur ses valeurs morales, notamment. Preuve en est, pour ce qui est du savoir technique : la ressemblance architecturale frappante qui existe entre des lieux espacés de plusieurs milliers de kilomètres terrestres ou océaniques. De plus, l'écriture de Glozel est extrêmement proche de celles de la civilisation des Balkans (Tartaria, Karanovo, LepenskiVir), elle-même étant reconnue comme étant l'écriture originelle de Sumer. Les portulans, cartes marines ancestrales d'origine et de datation inconnues restent aujourd'hui encore une énigme.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Ils présentent des lieux du globe qui étaient totalement inconnus ou peu connus lors de l'expansion de notre propre civilisation, notamment à la grande époque de la découverte du monde, entre le quinzième et le dix-huitième siècle depuis Jésus Christ.

Les grands navigateurs ne disposaient pas, à l'évidence, de cartes aussi précises des continents. Ces civilisations, par contre, semblaient parfaitement connaître la plupart des continents, tout au moins leurs littoraux.

Postulat 4 : Atlantys n'est probablement pas une vue de l'esprit de Platon, ou de qui que ce soit, même si cela heurte l'esprit rationnel de nombre de chercheurs, d'historiens et d'archéologues, mais fût apparemment l'une de ces civilisations décrites au postulat ci-dessus et sûrement la dernière survivante de l'ère antédiluvienne. Ses valeurs morales, son savoir architectural et scientifique étaient absolument uniques et le contre sens qu'ils opposent à nos valeurs et notre propre savoir dans les textes des prédécesseurs de Platon et de lui-même ne peut que plaider en l'existence bien réelle de cette nation. Un certain nombre de points penchent en faveur d'une hypothèse plaçant la civilisation des mégalithes comme héritière en droite ligne de cette dernière culture antédiluvienne car il semble possible qu'elle fut composée majoritairement de migrants atlantiques, comme cela est précisé dans les chapitres précédents de cet ouvrage.

Postulat 5 : Il n'y a pas de non sens en ce qui concerne les similitudes entre la culture amérindienne et les cultures européennes ou orientales. L'Europe et les Amériques partagent bien des points communs, même si l'on peut trouver d'évidentes divergences liées au fait que chaque peuple fit ensuite des choix différents dans la manière de gérer sa destinée. Le fait que les civilisations amérindiennes soient tardives par rapport à celles d'Europe ou d'Orient ne peut en rien justifier le fait de séparer ces cultures en cultures totalement distinctes. Trop de points de convergence contrarient cette version des faits.

Il ne faut pas exclure, de plus, la possibilité qu'il y ait pu avoir des civilisations amérindiennes avant celles que nous avons exhumées, pour l'instant, et dont nous ignorons à cette heure l'existence passée. Le fait que nous ne les ayons pas encore découvertes ne signifie pas pour autant qu'elles n'ont pas existé. Elles furent probablement le relais entre celles d'Europe et celles des Amériques pour ce qui est du transfert d'un savoir commun.

Le transfert par les solutréens français, il y a 15 000 ans, de l'usage des pointes de flèches de type Clovis aux Amériques de part leur migration est un exemple frappant de transfert de culture et de savoir aujourd'hui démontrés de manière indéniable.

Postulat 6 : D'autres civilisations antérieures à Atlantys ont existé. Elles disparurent avant elle et l'on ne sait pas encore pour quelle raison ni de quelle manière. De nombreux lieux dans le monde sont aujourd'hui non attribuables à l'une quelconque des civilisations de ce que l'on appelle l'Antiquité. Ces lieux disposent d'artefacts qui sont en anachronie complète avec la civilisation qui, logiquement, est censée en être à l'origine. Ces artefacts se trouvent, de plus, sur des régions qui furent territoires ou zones d'influence de civilisations antédiluviennes comme Shambala, Hyperborée ou Mu. Des traces de ces civilisations extraordinaires ont été découvertes dans les régions suivantes : Chine, Taiwan, Japon, Inde (en particulier le nord, l'ouest et sud), au Pérou, (dans la Cordillère des Andes), sur de très nombreuses îles dans le Pacifique, au Tibet, en Europe centrale et de l'est, dans le golfe Persique et en Méditerranée (notamment sur l'île Minorque et à Malte).

Postulat 7 : L'ancienne Egypte, notamment en ce qui concerne son histoire prédynastique, a été fondée, selon le *Livre des Morts*, livre culte de cette civilisation et fondement de sa culture, après le cataclysme qui détruisit Atlantys (nommée ici Amenti) et avec l'aide des réfugiés de cette nation baptisée Chemsour-Hor par les autochtones. Après une période intermédiaire indéterminée, où ceux-ci s'insérèrent dans la population des rives de l'Afrique du nord et de l'est, ils disparurent par le biais de l'assimilation. Je situe cette disparition il y a environ 2500 ans.

Postulat 8 : On ne sait pas encore exactement comment Atlantys fut anéantie, mais on sait par le *Livre des Morts* égyptiens qu'Osiris fût probablement le dernier dirigeant de cette civilisation (*Osir – ys*, le roi Osir), lors de la chute de ce royaume. La déesse Isis fût apparemment sa reine et Horus était probablement le prince héritier.

Après la catastrophe et la mort d'Osiris, Isis (de son nom originel : *Is*, tout simplement) fût la première reine considérée comme légitime héritière d'Atlantys - de par le fait qu'elle était l'épouse du roi Osir - et devint régente du nouveau royaume bâti par son fils, qui probablement pour des questions de légitimité héréditaire du pouvoir épousa sa mère, qui prit alors le nom d'*Ysys* - Isis (son nom signifiant en antédiluvien : la reine des deux royaumes). Ce nouveau royaume vit le jour en Egypte, mais la trace des atlantes se retrouve partout sur les trajectoires des itinéraires de migrations qu'ils ont empruntées.

Osiris, assassiné par Seth, son frère et rival, sur Atlantys, est donc mort avec une partie de son peuple. Il règne à présent, selon le *Livre des Morts*, sur Amenti (*A-mana-ta*, en langue antédiluvienne : le lieu où demeure les esprits), le royaume des morts, à l'ouest du nouveau royaume en Egypte, si l'on admet que ce livre sacré décrit la genèse de la civilisation ce pays d'Afrique.

Postulat 9 : Dans beaucoup d'endroits du monde les villes inondées ou abandonnées, lors de la diaspora humaine qui en suivit, ont été reconstruites avec le même nom que précédemment ou un nom approchant. Ces noms existent encore aujourd'hui. Un bon exemple est Agadir (A-Gadir, signifiant en antédiluvien, la seconde Gadir).

Postulat 10 : L'ensemble des postulats explique donc pourquoi de nombreuses villes, dieux, héros de légendes, mais aussi concepts religieux, se retrouvent partout dans le monde. Même si toutes les villes ne sont pas nées avant le déluge, plusieurs d'entre elles portent des noms issus de la langue mère.

Il est clair que les fondateurs de ces villes avaient lu ou entendu les légendes, étaient au courant du sens des mots ou pratiquaient encore a langue mère.

Ces dix postulats se trouvant, au travers des chapitres précédents, en grande partie démontrés, il m'a fallu définir ensuite une méthode de travail pour pouvoir déceler les similitudes de lettres, de syllabes, de mots, dans leur forme et de surcroît - pour que cela puisse être considéré comme probant - dans leur fond.

En bref, une lettre, une syllabe, un mot identique, sur la forme dans deux régions du globe éloignées l'une de l'autre ne suffit pas à prouver que ces deux mots sont issus d'une même langue. Il faut encore que ceux-ci expriment la même chose, la même idée, le même objet ou évènement.

J'ai donc décidé de commencer par les lettres de l'alphabet (sur une base purement phonétique) tel que nous le connaissons aujourd'hui. Je pose en référence que chaque lettre correspond à un son, une onomatopée : le début de la communication entre êtres humains ramené à sa plus simple expression.

J'ai pris toutes les langues mortes ou vivantes ayant plus de 4000 ans d'existence et comparé autant que faire se peut chaque lettre, chaque sonorité du son de chacune des langues, selon la région où elles se trouvent (certains « a » se prononçant, par exemple, « é » dans certaines régions).

Cette méthode fut appliquée ensuite aux syllabes puis à aux mots polysyllabiques. L'objectif étant clairement de retrouver, partout sur terre, comment se traduisait une simple lettre de l'alphabet, une syllabe ou un mot plus complexe. Bien sûr étaient éliminées les langues dont on sait qu'elles sont le développement d'autres plus anciennes et les déclinaisons (idiomes et dialectes), ceci afin de circonscrire un champ d'investigation énorme pour garantir de bonnes chances de faire des découvertes intéressantes.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

J'ai ensuite analysé et comparé toutes ces éléments, parfois éteints depuis des siècles ou pratiqués marginalement par des communautés autarciques et j'ai cherché tout rapprochement possible avec des idéogrammes (une lettre ou une syllabe voire un mot plus complexe exprimant une idée, un objet ou une situation) afin qu'intervienne alors la notion de concept de représentation d'une idée en évolution. Ce concept préparant alors l'Homme à concevoir l'écriture.

Tous les éléments dont le sens est non seulement identique ou très proche, mais dont la consonance, la prononciation, est identique ou incroyablement rapprochée, ne relèvent plus, à mes yeux, de la simple coïncidence mais de l'évidence d'une similarité qui exhume ainsi d'un passé incroyablement lointain les mots élémentaires qui furent à la base de nos langages actuels.

I - LE LANGAGE ANTEDILUVIEN

Par l'observation et la recherche systématique, un certain nombre d'évidences se sont détachées :

1. Les langues les plus proches, semble-t-il, de la langue originelle sont le maori, le quechua, le nathuatl, le tamil puis certains dialectes orientaux. Les langues asiatiques et notamment le japonais empruntent à cette langue.
2. La langue mère ne connaît pas certaines lettres de l'alphabet : Q et W. Ces deux lettres sont remplacées par la lettre K ou C, par les mots HUA-HOA, par le mot ILLA déformé ensuite en YA.
3. Aucune consonne n'est utilisée seule, mais les voyelles sont toutes utilisées seules : A E I O U.
4. La langue mère intègre, en plus de la lettre isolée, la syllabe comme identifiant d'un son représentant une idée, un objet, un concept.

5. Une syllabe peut être composée de deux voyelles identiques comme aa ou oo.
6. Les mots peuvent atteindre plus de trois syllabes collées, la plupart du temps c'est des associations une syllabe - deux syllabes ou deux syllabes - une syllabe, séparées par un apostrophe (symbole de contraction, de familiarité de langage) ou par un trait d'union (marquant une pose dans la voix).
7. La présence de ces syllabes, dans de très nombreux mots, partout sur la planète, valide ma théorie d'une racine commune à tous.

De surcroît, la possibilité de donner un sens à ces syllabes en recherchant des similitudes dans les lieux sur tous les plans (géographique, religieux, métaphysique, etc.) permet ainsi de traduire de nombreux noms partout sur la planète avec un vocabulaire limité, démontrant de manière magistrale que je suis probablement dans le vrai. De nombreux autres mots peuvent ainsi être trouvés avec le temps (toutes recherches en ce sens trouvera auprès de moi une écoute attentive) et permettra ainsi la reconstitution de la langue originelle.

Mais attention ! Plusieurs d'entre eux peuvent aussi être des traductions déformées voire des dérives du mot d'origine. Cela sera difficile de le déterminer. De nombreux mots, heureusement, ont été correctement transmis et traduits, même si leur sens profond nous reste encore inconnu, nous échappe. Pour l'exemple, je vais vous citer une anecdote beaucoup plus parlante que les longues démonstrations :

Quand le voyageur vénitien Marco Polo atteint la Chine, fin de son long voyage, il s'entretint avec la population qui lui parla alors d'un royaume qui existait, au large, vers le nord-ouest. C'était un royaume composé d'îles et nommé en chinois *Chi Peng* (Nous savons aujourd'hui que c'était du Japon dont il était question).

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

De retour en Europe, Marco Polo dit aux géographes, qui établissaient au fur et à mesure des découvertes les cartes du monde, de nommer celui-ci *Cipango*. Par cette demande, il venait de transgresser une règle d'or : respecter le mot originel qui devait avoir évidemment un sens précis.

Avec le temps et la nationalité différente des géographes et donc leur langue, le nom de ce royaume se transforma en *Japon*.

Si l'on effectue des recherches sur les transformations que subissent les mots lors de leurs transmissions orales on conclut, pour le Japon par exemple :

1. Que *Chi Peng* fût le nom réel de ce royaume et la population chinoise ne faisait que transmettre ce nom dans sa langue. C'est dans cette langue chinoise que Marco Polo nota donc le nom de ce royaume.
2. *Cipango* fut la traduction, selon Polo, du mot chinois, ce qui est déjà une dérive du mot d'origine. Pourtant c'est celui qui apparaît sur presque toutes les cartes de l'époque en Europe. Les européens ont ainsi déformé le mot à leur convenance, sans respecter le sens même que pouvait avoir ce mot.
3. *Japon* est donc aujourd'hui son nom contemporain, pour la planète entière. L'on n'imaginerait pas que ce mot n'est qu'une dérive du nom d'origine dont il noie le sens profond et rend ainsi les recherches sur l'origine de ce nom d'autant plus difficile.

Avis donc aux sceptiques qui pourraient douter de la possibilité d'une distorsion phonétique des mots. Les cultures et les langues ne s'appropriant pas toujours le mot dans son sens originel. L'exemple de Marco Polo démontrant comment un mot peut être complètement vidé de son sens par la seule entremise du simple « bouche-à-oreille ».

Pour vous permettre de faire connaissance avec la langue antédiluvienne, voici une assez bonne liste de mots reconstitués, bien qu'il soit clair que la racine de ces mots inclut des concepts dont nous n'avons pas toutes les clés car nous sommes handicapés par notre propre culture. Il reste donc beaucoup de chemin pour reconstituer véritablement la langue et surtout le parler de celle-ci.

Liste de mots communs entre les différentes langues mortes ou en voie d'extinction ayant un sens identique ou une très forte similitude

(Je ne cite ici que le mot avec son origine linguistique majeure aujourd'hui)

A

A : la nouveauté, le renouveau, le second dans le sens d'un cycle.

Exemple :

- *Agadir* : la nouvelle Gadir, ville située au Maroc.
Gadir : ancien nom de Cadix, celle-ci étant à l'origine réputée être une ville importante en relation avec la civilisation atlantique. Elle couvrait alors en partie le Portugal et l'Espagne andalouse.
- En égyptien *a* signifie dieu, mais aussi le renouveau du monde.
- En maori, on trouve le mot *ahu* qui signifie l'autel, le lieu où l'on renouvelle sa dévotion aux dieux. Les *arii* sont ceux qui secondent le chef, la caste des nobles.
- En tibétain premier, *arya* signifie l'ami, le nouveau frère, symbole de fidélité.
- En sumérien, « *a* » désigne l'eau, un canal, un cours d'eau, les larmes, le déluge, l'eau purificatrice, l'eau bénéfique qui apporte les nouvelles moissons, mais aussi le déluge qui purifia le monde de sa méchanceté. A rapprocher de l'ATL des atlantes qui désigne aussi l'eau, l'océan, la mer.

AA : au-dehors, en dehors de, en quechua argentin.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

AB : Une fenêtre, une ouverture, une niche, un coin, une place (être quelque part, à ne pas confondre avec la place, concept d'urbanisme) en sumérien.

AC : pas encore de traduction mais on a des dérivés :

- *acha* est un cri d'exclamation en quechua pouvant signifier autant le bonheur que la douleur, selon l'intonation de la voix. On peut traduire ce mot par le « haaa ! » onomatopée de satisfaction ou le « aie ! » de souffrance.
- *achhi* exprime l'éternuement en quechua et correspond ainsi au « atchoum ! » occidental.
- *achik* représente la lumière du jour, la clarté, en quechua.

AD : boiteux, estropié, handicapé, impotent, infirme, paralysé, en sumérien.

AE : oui, et, en maori.

AG : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *agradisiy* : mot voulant exprimer la gratitude, le fait de remercier, les remerciements, en quechua.

AH : pas encore de traduction mais on a des dérivés :

- *ahuki* est un mot quechua qui signifie le Prince.
- *ahuka* veut dire guerrier.
- *augaruna* désigne un peuple guerrier.
- *ahau* désigne le « moi », le « je » en maori, mais aussi le lieu où l'on médite « *ahu* ».
- *ahi*, désigne le feu, en maori.
- *ahiahi*, le soir tombant (le crépuscule) en maori.
- *ahua*, la rivière, la vallée, en maori.

AI : désigne les ancêtres, ceux qui ne sont plus là, en quechua et en maori. Le mot *moai* désignant les statues de l'île de Pâques, celles-ci représentent les ancêtres. On trouve aussi quelques dérivés :

- *aia* est un mot pour désigner un corps mort.

- *aia sank* ou *aia huasi* désigne une sépulture.
- *aya uma*, c'est une tête de mort.
- *aihua* exprime un départ définitif, le mot adieu.
- *aianei* veut dire littéralement « ce qui n'est pas d'hier » donc, par opposition, il exprime le mot « maintenant », en maori.

AK : pas encore de traduction mais on a des dérivés :

- *aka*, c'est les excréments, le caca, en quechua. Ce mot exprime une certaine notion de répulsion que l'on retrouve forcément dans les autres mots possédant la même racine.
- *ak*, c'est le désert, le sable dans sa notion d'aridité, l'immensité de la pampa en tant que désert végétal.
- *akapana* est le nom de l'édifice principal de la cité de Tiahuanaco. J'ai quelques difficultés à bien interpréter ce mot car il y a plusieurs variables possibles :
 1. Le chemin désert de la nouvelle forteresse.
 2. La forteresse du chemin vers le nouveau désert.
 3. Le désert du chemin vers la nouvelle forteresse.

AL : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *alli* signifie quelque chose de bien, de bon, en quechua.
- *alohakui* veut dire se loger, en quechua.
- *allpa* signifie la terre en quechua argentin, la terre dans sa notion de territoire agricole.

AM : pas encore de traduction mais on a des dérivés :

- *ama* signifie la négation en quechua.

AN : signifie le ciel, le lieu supérieur en sumérien. On a cependant des dérivés :

- *ancha* veut dire très bien, très beau, etc., en quechua.
- *anak* désigne la direction du nord, en quechua.
- *anakmanta* signifie le lieu où commence le ciel en quechua argentin.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

AO : désigne le monde, en maori.

AP : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *apa* : c'est un port, le transport (l'activité), en quechua.
- *appapui* : porter quelque chose à quelqu'un ou pour quelqu'un, en quechua.
- *apu* désigne le statut de divinité, en quechua.

AR : la route en maori.

- *arapa* désigne un village, en quechua (il est intéressant de savoir que *pare* désigne un village fortifié en maori).
- *ari* veut dire oui, en maori.
- *arka* signifie : barrage, obstacle, empêchement mais aussi obstacle, en quechua.

AS : signifie peu. On a là aussi des dérivés :

- *aska* veut dire beaucoup, nombreux, abondant. Répété, ce mot signifie alors que c'est trop.
- *asna* veut dire mauvais (par extension *asnak* signifie qui pue).

AT : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *ati* désigne le pouvoir (par extension, *atipa* signifie puissant) en maori.
- *ata* signifie le matin *Atahualpa* : *A ta hua illa pa*, descendant du Tonnerre (viracocha).
- *atua* signifie dieu en quechua et en maori (contraction : *'tua*).

AN : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Ana* signifie la chose, l'objet, ce qui sert à ... en quechua.
- *Anku* veut dire maigre, en Quechua.

ANT : peut être le mot « ancien » au sens « très ancien ».
On a des dérivés :

- *anta*, c'est le nom du cuivre en quechua
- *anti* désigne l'Est, l'orient

- *atl* : L'eau, les lacs, la mer, les Océans en parlant de ce qui était là avant l'Homme, comme dans : «Atl-ant-ic » que l'on pourrait traduire par « l'ancienne eau, la mer des origines ». le suffixe « ic » reste pour l'instant sans sens.
- *Atl-Ant-Ys* : l'ancien royaume des océans.
- *az* signifie l'origine, la source, le lieu de départ, mais aussi le foyer familial, le lieu d'où l'on vient, ses origines.

B

BA : désigne la porte, le portail, le passage (la partie, la portion en sumérien), On a des dérivés :

- *bad* se traduit par forteresse en sumérien.
- *Babel* signifie donc « la porte de pierre construites » (vers qui ? vers quoi ?). On comprend bien que la porte ici est plutôt un passage.
- *saba*, le royaume de saba se traduit en langue antédiluvienne comme étant « la porte des étoiles » ! Ca ne s'invente pas !

BE : pas encore de traduction mais on a des dérivés :

- *be im* désigne un intervalle entre les pierres d'un mur mais aussi ouvrir, sortir, en sumérien.
- *Be in eh* ou *eh be in* signifie en sumérien pierres de construction, borne.

BO : pas encore de traduction, mais on a des dérivés : *bora*.

BU : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Bu eh men* veut dire couronne en sumérien, le plus étonnant c'est que *bu m'hen* signifie lieu ou objet précieux en sumérien, cananéen et hébreu antique.

BI : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Bina* ou *bana*, signifie vieux mur, ruine en sumérien et construction, édifice en cananéen et hébreu antique.

C

CA : a-t-il la même signification de KA ? Extension : *Can*.

CO : Briller, scintiller, identique à KO ? On le retrouve dans les mots Copan, *Copacabana* (lieu secret), *Coca*, *Texcoco*, *Cuicuilco*, *Xochimilco*, *Viracocha*, *Quetzalcóatl*. Mais aujourd'hui on ne sait pas encore bien le sens des autres syllabes composant ces mots.

CHI : briller comme la lumière divine - forcément venant du haut.
On a des dérivés :

- *chiqua* : vérité, verticalité, en Quechua.
- *chinka* : signifie une perte.
- *chinkana* : veut dire labyrinthe.
- *chinpa* : c'est une rive.

CHU : interrogation,

- *chuku* veut dire tremblement, séisme.
- *chuki* : la lance.
- *Chulla* : être seul, la solitude.

D

DA : l'enclos du seigneur (en référence à la capitale atlante et ses trois canaux en cercles concentriques ?), le cercle sacré (un peu comme Stonehenge). Le lieu sacré. Cela a pu donner en Celte *dunn* qui a le même sens. Pourquoi Da pourrait aussi vouloir dire cercle ?

Simplement en raison du concept hindou de mandala *mana da la na*, qui signifie cercle en sanskrit, mais aussi en langue antédiluvienne : l'esprit encercle le ciel sacré, qui peut se traduire par une définition du cercle supérieur de l'esprit, c'est-à-dire une conscience et connaissance élevée de l'Univers. Une mandala représente la projection symbolique de l'univers multidimensionnel à l'intérieur d'une figure en deux dimensions limitée ici à un cercle.

E _____

Pas encore de traduction.

F _____

FA: pas encore de traduction, mais on a des dérivés :
faa signifie vallée, en maori.

FE: *fenenua* : la terre de notre peuple, en maori (Nefer).

FU: pas encore de traduction, mais on a des dérivés :
Fuji dont on ne connaît pas encore le sens.

G _____

G – ANT: ou **GGAN**: grand, immense.

GA : Fleuve. Par extension :
ga illa : la terre nourricière, la mère au sens large (Gaia).
ga : le foyer de la tribu, le centre du village.

GI : Le mot géant [(Gi) Ant] pouvant alors signifier vraiment très ancien. *Gi* voudrait dire Grand - ou tout sens identique - que cela soit transposé dans le domaine physique (la taille), sociale (renommée) ou conceptuel (*ant* : ancien alors que *Gi ant* : très ancien).

GE : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :
Geb, signifie terre, en égyptien.

H _____

HA : le lieu, ici. Par extension : *hau* : le vent (maori) on a des dérivés :

- *habakani* veut dire le village, en Tainos. En antédiluvien, ce mot signifie « l'entrée du lieu où se trouve l'esprit de la

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

communauté ». *kani* veut dire demeure, Habitat, en cananéen et hébreu antique.

- *habakoa*, signifie lieu élevé en tainos et se dit *hanak* : au dessus, en quechua. D'ailleurs, *hanakpacha*, signifie le paradis. *habak*, en cananéen et hébreu antique désigne un lieu entouré, en hauteur.
- *Hatari*, signifie se lever, se dresser en quechua.
- (*h*) *ahua*, désigne l'extérieur, ce qui est étranger, par extrapolation : demain, le futur.
- *Hatun* : grand, en quechua, n'est-il pas à mettre à mettre en corrélation avec « *atu* » en maori ?
- *hai*, désigne une île en tainos. En maori, cela se prononce *hi*. En tainos, Haïti veut dire l'île aux femmes. *haiakuna* : la porte, le passage entre ...
- *hamahuata* : homme de science, professeur, enseignant.
- *heru* : lumière du jour en égyptien.
- *hor* : nom pour désigner un Prince – une personne très importante [HOR-YS] Horus, le prince Héritier (prince du Royaume).

HU: debout, érigé, se levant, levant, en maori. En égyptien cela désigne l'infini, ce qui a toujours été. *Hu-ra*, par extension désigne en maori les "*Ahu*", les piédestaux sur lesquels reposent les moais de l'île de Pâques. A Hawaïi, ces piédestaux sans statues sont appelés des *Oahu*. *Hua* : sacré, saint, divin.

De nombreuses syllabes comme *wa*, *ya*, *koua* (*ka-hua*), *dwa* (*da-hua*) semblent être le résultat d'une dérive de traduction en provenance des mots ou des associations de mots comprenant *hua*. Ce serait en quelque sorte de l'argot. Exemples : *Wakan*, *Wakonda* (*Wa*), *Dwarka* (*Da-Hua*), *Yaweh* (*Illa-Hua*), *Kerkouane* (*[koua]=Kar-kua-na*).

I

I : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *inti* désigne le soleil.

IL : *illa* : lumière divine venant du haut, donc descendante (il y a dans *la*, la notion de mouvement descendant comme : descendant du ciel. *illa* : brillant d'un bijou, de la foudre, *illay* : briller. *Illapa* : éclair.

De nombreuses syllabes comme Ya, Aï, Ay et les variantes Yo, Eï, Oy, semblent être le résultat d'une dérive de traduction en provenance des mots ou des associations de mots comprenant Illa. Ce serait en quelque sorte de l'argot. A replacer dans son vrai contexte pour pouvoir l'utiliser convenablement. Exemples : Cayman (Ay), Madère (Ey), Sayil (Yil), Kerala (La), Kalamata (la), Yonaguni (Yo), Yamagata (Ya), Yémen (you).

IN : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Ino* : méchant, en maori.

IS : variante d'écriture de la syllabe YS ayant la même signification : royaume, roi, reine. Nom de la légendaire ville d'Ys, en Bretagne. Une cité engloutie comme l'Atlantide. Et si c'était la même ? *Isis* : Is-is : le double royaume et comme c'était une femme, la reine du double royaume. Celle-ci ayant régné avec Osiris sur l'Atlantide et sur les nouveaux territoires conquis lors de leur marche vers l'Egypte. *Osir-ys* : le Roi Osir, seigneur de l'Atlantide, assassiné par Seth.

IT : défini l'infini, l'infinité, ce qui n'a pas de fin.

- *Iti* : signifie petit en maori.
- *it-sa* : Etoile dans l'espace infini, (It-za). On retrouve ce mot et ce même sens dans *Izarra* en Basque.
- *iva* : l'œil, les yeux.

J

Pas encore de traduction.

K

KA : l'âme au sens religieux et le cœur au sens moral ou sentimental. Le centre de tout. On a des dérivés :

- *kamana* : celui qui connaît l'âme et l'esprit. Le chamane. Le sorcier.
- *Kalasaaya* (second temple très important de Tiahuanaco appelé aussi le temple semi souterrain) littéralement en antédiluvien *Kala sa ailla*: *Ka* -âme, le cœur, le centre, *la* : la connaissance, le savoir. *Sa- illa* : Globalement : le temple de l'esprit et de la connaissance.
- *kancha* : la lumière spirituelle, en quechua.
- *Kita* : farouche, sauvage.
- *Kunan* : immédiatement, le présent. « *kunanpacha* » : le monde actuel (*pacha* : le monde, la dimension temporelle).
- *Kahuasa*: Vivre, en Quechua. Globalement, en antédiluvien, la vie est définie comme étant « le chemin sacré de l'âme ».
- *Kar*: la pierre en tant que matière, semble désigner la matière rocheuse. *Kar* est devenu car, Cairn, Gar, Ker dans de nombreuses cultures différentes du monde. Exemple, les temples mégalithiques de Malte de Mgarr et Gar-dahlam, la vieille ville phénicienne de Kerkouane en Tunisie, Carnac (France), Karnak (Égypte) et Karnataka (Inde).

Dans les trois derniers lieux cités, on a érigé des alignements de pierres et pourtant ces trois lieux n'ont pu être en relation si l'on en croit la science classique.

KO : Briller, scintiller *kouk*: les ténébres qui suivent immédiatement la lumière, en égyptien.

KU : à ... quelque chose (à nouveau, à côté de, à partir de) *kuk* = les ténébres, en quechua. *Kunka* : la voix en quechua.

L _____

LA : le ciel, ce qui est haut, en hauteur, peut comprendre le sens « plus haut que » il y a dans « *la* », la notion de mouvement venant du haut et descendant. La connaissance, le savoir qui vient d'en haut car il est supérieur à l'Homme. *Lawara - la hua ra* : le feu, en quechua. *Latqa* : village ou ville, en quechua, sous la conotation de communauté plutôt qu'urbanisme.

M _____

MA : Homme, être humain. *Mahuaka*, ce qui est vieux. On a des dérivés :

- *mata* : neuf, le chiffre (?)
- *machu* : vieux, vieil rare.
- *marae* temple, en maori maran = grande pierre plate.
- *mai - maki* : la main, les mains.

« *Man* » : pas encore de traduction mais on a des dérivés :

- *manga* : montagne à, en, vers, en direction de ...
- *mana* : force spirituelle, force de vie, esprit (l'esprit de l'Homme) – identique en maori.

C'est la négation en quechua, ce qui s'extrapoler par « ce qui n'est » (pas matériel). Cela va totalement dans le sens maori du mot.

- *mancha* : c'est la peur.
- *manta* : la provenance, l'origine d'un phénomène.
- *Maka*, c'est la guerre « froide ».
- *mauri*, en traduction littérale, désigne la force de vie intérieure, en maori.
- *mayu* désigne une rivière, un fleuve sacré.

MO : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *moai* : ancêtres, selon la traduction littérale. Nom donné aux statues de l'île de Pâques. *Mout* : la mère, le creuset, le réceptacle en égyptien.
- *mi* moitié ?
- *mo* moi ?

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- *motu* : îlot (en maori).

MU : Nom supposé de la civilisation maorie, contraction possible du mot *ma-Tang*.

- *mu-iu* désigne quelque chose de rond, de circulaire, en quechua.
- *murū*, en maori désigne quelque chose de secret. *mururoa* : le grand secret ! Ça ne s'invente pas ! (Quand on pense à la base des essais nucléaires français).

N

NA : Direction, voie, alignement, but. Chemin de ... et vers ... quelque chose ou quelqu'un.

- *Nazca* (les alignements de Nazca au Pérou) se traduit par : la voie spirituelle des étoiles.
- *Nan* désigne la voie, le chemin tout autant physique que spirituel, en maori et en quechua », le présent aussi. *nan matal*, par exemple, se traduit par : le lieu où débute la voie de l'homme.

NI : La communauté, nous, notre, nos.

- *kani* : notre âme, par extension : notre demeure, notre maison, notre foyer familial.

NUI : grand, le grand : *rapa nui* : la grande Rapa, *arii nui* : le roi, notre roi, en maori.

O

O : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Oba* désigne une pierre couchée, table au sens général, table de pierre, au sens général appliqué : dalle, en cananéen et hébreu antique.

P _____

PA : Le tonnerre, le feu dans le ciel, le feu provenant de la terre, en antédiluvien, quechua et maori. Viracocha est présenté comme usant du « tonnerre du ciel » sur la porte du soleil à Tiahuanaco.

- *Pare* désigne en maori un village fortifié.
- *Papa* désigne les récifs (cela est dû au bruit de tonnerre des vagues sur les rochers).
- *Pacha*, c'est le monde, l'univers, l'espace, le temps, l'endroit.
- *Paka* : secret, un endroit secret. Par extension, *pakcha* : une chute d'eau, entrée souvent secrète de lieux interdits.
- *Para* désigne la pluie. Une région du Pérou, en pleine jungle s'appelle Paratoari, ce qui pourrait se traduire par *para to ari* (la région des pluies bienfaisantes).

PU : pas encore de traduction mais on a des dérivés : *punku* qui désigne une porte, une entrée dissimulée et *pura* qui signifie entre deux choses.

Q _____

Pas encore de traduction.

R _____

RA ou (RE) : le soleil, le feu et la lumière intense et bienfaisante.

- *Ra' a* : dieu, en maori (le plus important des dieux), ce aussi qui est saint, sacré.
- *ra' i* décrit le ciel.
- *ra illa hu* les éclairs et la foudre en maori et en quechua.
- « *ra - re* » est manifestement le soleil dans l'ancienne Egypte, divinisé comme dans la plupart des civilisations et surtout des civilisations antédiluviennes. De nombreux cultes du soleil ont existé dans le monde car il y a de nombreux lieux dont les noms commencent, finissent ou contiennent la syllabe *ra*.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

RI : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *rikuna* désigne la vue panoramique, le belvédère, ce qu'il faut voir absolument.

RO : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Roa* désigne quelque chose de grand.
- *Raras* est un escalier.
- *Rakai* décrit une construction inachevée.

RU : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Rupa* qui désigne la chaleur, quelque chose de chaud, le feu sans flamme.
- *Rumi* est une désignation de la pierre en tant que élément d'une construction.
- *Runa* désigne l'Homme, le monde des humains, la population, le peuple. Ce peut il que cela ait un rapport avec les runes nordiques ?
- *Runallaktan* désigne les terres d'ailleurs.

S _____

SA : désigne en Egypte l'étoile la plus brillante à leur yeux : Orion. C'est aussi le nom d'une constellation connue dans l'ancienne Égypte. La syllabe « sa » est très fréquente dans le monde, par exemple dans *Sayil* (ancienne ville maya), *Sachsahuaman* (*Sa-ka-sa-illa-hua-mana*) au Pérou. L'ancien pays de *Saba* (*Sa-ba*) doit se traduire comme étant, aussi incroyable que cela peut paraître, la « porte des étoiles » !

SHA : le maître *shamana* : le maître de l'esprit, du savoir (le shaman). Que dire du mot shah en Iran, qui désignait le roi, si ce n'est qu'il doit provenir en droit ligne de l'ère antédiluvienne.

T _____

TA : symbolise le lieu, la localité, la ville ou même la région, mais aussi dans un sens plus général, le monde. Ta a le même sens en

berbère et en égyptien, ce qui pourrait s'expliquer si l'on peut prouver la migration du peuple chemsour-Hor.

- *Taga* désigne le lieu où se trouve le fleuve. Est-il possible que le fleuve Tage, au Portugal tire son nom de là ?
- *Tala* désigne le monde supérieur, celui des dieux. (Cette définition est aussi celle du sanskrit).
- *Tars-Ys* est le nom donné au royaume Tars, cité-Etat nommée dans la bible et que les phéniciens appelleront plus tard Tartessos.
- *Thama runa* désigne le peuple nomade, mais aussi le vagabond, le migrant.

TAU (voir To) : Symbolise la forme même de la lettre « T ». Il pourrait symboliser et exprimer l'équilibre, la stabilité, comme une table (*taula*, en catalan). Le fait de créer un temple mégalithique en forme de « T » à Malte relève peut être de cette logique. On trouve aussi des Tau à Stonehenge. Une extension est produite au travers du nom de l'un des prêcheurs de viracocha : Tonopa. En effet, son nom s'écrit antédiluviennement (*Ta na pa*) et signifie (non littéralement) « représentant du tonnerre », or Viracocha est souvent représenté avec des éclairs, la foudre, à la main ... notamment à Tiahuanaco. Ce mot n'a pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *Tanaka* : marteau, massue.
- *Taka* : coup de poing.
- *tau la* : la table.
- *tapu* : le fief, le royaume.

TEO : le ou les dieux en antédiluvien. Le sens a traversé les millénaires au travers des sociétés indo-européennes et notamment grecques puisque le mot *Théo* signifie toujours dieu en grec.

TI : Femme *tia* : l'épouse. Par extension le lieu de communion (d'esprits, spirituel, etc.)

- *Titi* désigne le métal, une chose couleur métal, c'est le mot actuel pour désigner l'étain.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- *Tika* désigne la brique en tant que matériau de construction ou la pierre assemblée en construction.

TLAN : pourrait s'interpréter comme « le pays d'où je viens ».
Az tlan : le pays d'origine du peuple Az, d'où proviennent les olmèques et dont se revendiquent les aztèques.

TO (Tau) : voir TAU.

TU : dieu de la guerre, en maori. Rejoint le mot tuer en français qui pourrait s'entendre comme « faire au nom de *Tu* ».

- *Tupa* désigne la guerre, la confrontation autant en quechua qu'en maori ou en antédiluvien.
- *Tumi* est un couteau en quechua.
- *Thuni* désigne des ruines.

U _____

U : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *uma* désigne la tête.
- *unan* désigne un symbole, un signe.

UR : pas encore de traduction, mais on a des dérivés :

- *urk pinan* est un sentier de montagne.
- *urkcha*, une colline.
- *urk* est une montagne et *Uruk putan* un sommet d'une montagne, en quechua.

UT : le fond, l'abîme, le trou (*utku*) en quechua.

V _____

Pas encore de traduction.

W _____

Way - *hua illa* désigne le vent, en quechua, par extension *wayramuyu* - *hua illa ra mu illa hu* veut dire tourbillon.

En quechua :

- *Wyara -puka* est la divinité du vent.
- *Wayka - hua illa ka* désigne une vallée étroite, encaissée, un torrent enfermé entre deux falaises, un canyon, par extension « *Wayko - hua illa ko* » nous décrit une gorge (géologiquement parlant).
- *Wasi* désigne une demeure, une maison dans le sens : ma maison.
- *Wak - hua ka* désigne un lieu lointain (là bas, au loin).
- *Wanka - hua na ka(r)* désigne en quechua la pierre (matière), le roc.
- *Walla - Huala* désigne une montagne, une chaîne de montagnes en quechua.

X _____

Pas encore de traduction.

Y _____

YS : Désigne le royaume, le roi, la reine. C'est aussi le nom de la légendaire ville d'Ys, que l'on situe en Bretagne, dans la baie de Douarnenez. Ys est, à l'instar d'Atlantys, elle aussi une cité engloutie. Et si c'était la même ?

YU : *yunka* désigne la grande vallée, la forêt vierge, la jungle.

Z _____

ZA : A le même sens que SA. Cette syllabe désigne en antédiluvien, en basque, une étoile, une lumière diffuse, provenant du ciel étoilé voire de la lune.

Nous avons décrypté le soleil mais comment dit on la lune ? Nous avons le ciel, comment dit-on la terre, autrement que sous le nom de Gaia qui la désigne culturellement ? Il reste beaucoup à faire pour comprendre la langue originelle.

II - L'ECRITURE ANTEDILUVIENNE

Pour l'écriture, ce fut plus délicat :

Je pars du principe que seule la datation des supports d'écritures me permet d'avoir une base historique sur laquelle je peux me reposer pour considérer que telle ou telle écriture est plus ancienne que telle autre. Ayant pu « dater » préalablement certaines écritures, j'ai classé toutes les écritures non datées, selon leurs formes, dans les catégories ainsi définies. Je ne peux garantir que telle ou telle écriture considérée comme identique ou très proche d'une écriture identifiée sur le plan temporel appartiennent bien à ce plan, mais il fallait bien commencer quelque part !

La première question que je me pose à ce sujet est : « comment pouvoir suivre l'évolution d'un symbole, de son concept de départ jusqu'à ce qu'il est devenu aujourd'hui (s'il est encore utilisé !), sans considérer qu'à un moment ou à un autre je n'en vienne pas à lui donner un sens ou une évolution qui soit le pur produit de mon imagination ? »

Les écritures incisives du type de celles de Glozel, Tartaria, LepenskiVir, des Canaries ou de l'île de Pâques ont été l'objet de mes recherches, cela sans négliger bien sûr Sumer, qu'il faut associer aux peuples non sémites des Balkans et les écritures tamiles et tibétaines.

Retrouver ces éléments linguistiques ou scripturaux, les reconstituer, fut une immense satisfaction pour moi. Je dois aussi à toutes les communautés de la planète : maories, tamiles, malgaches, indonésiennes, tibétaines, péruvienne (quechua), mexicaine (nahuatl) et arabes, une aide considérable dans l'accomplissement de cette tâche. La finalité de ces travaux n'est-elle pas de comprendre le langage et l'écriture des civilisations antédiluviennes pour pouvoir appréhender sans erreurs les concepts et les motivations qui menaient le monde à cette époque ? Ne faut-il pas expliquer par quels moyens techniques ces hommes pouvaient soulever menhirs et dolmens

lourds de dizaine de tonnes et construire des temples, des piliers et des dalles géantes de plusieurs centaines de tonnes, sans utiliser la technologie que nous connaissons actuellement ?

Cela pourrait même éclairer le monde sur les valeurs qui étaient celles de cette période de l'histoire de l'Humanité, pourquoi ces civilisations furent si exceptionnelles, pourquoi dans l'inconscient collectif cette époque est considérée comme un âge d'or, un paradis perdu.

Mais pour aborder sérieusement l'écriture et son devenir, il me faut poser une question qui semble ici avoir l'aspect d'une évidence et pourtant ... Qu'est ce que l'écriture ?

On pourrait tenter une première définition afin de cerner le sujet :
« *L'écriture est un procédé dont on fait usage pour fixer dans le temps le langage articulé par notre voix, fugitif par nature...* »

Le développement de l'écriture n'a fait l'objet d'aucune unité et surtout n'a jamais été linéaire. Une série de progrès mais aussi de reculs (l'argot doit être considéré comme tel) ont parsemé son évolution qui, aujourd'hui, la classe comme simple substitut de la parole. L'écriture ayant suivi le développement de l'Homme, on peut presque définir un schéma d'évolution (je dis « presque » parce que rien en ce monde n'est totalement fixé et de nouvelles découvertes pourraient bien remettre en question ce schéma).

Dès ses débuts, ce fut un moyen d'expression autonome qui évolua sous la forme primaire de moyens d'expression non verbaux (symbolisme désordonné et dont le sens ne fut pas toujours fixé de manière définitif).

Puis, elle devint une écriture idéographique (1 signe = 1 phrase), et enfin synthétique (1 signe = 1 mot) avant de devenir analytique (chaque mot à une notation qui lui est propre). L'aboutissement de l'écriture, selon les critères de notre civilisation actuelle, serait l'écriture phonétique (syllabique ou alphabétique) : en effet, on ne connaît absolument pas le raffinement de l'écriture qui nous

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

précède, du simple fait que nous ne l'a pratiquons plus et que de ce fait nous ne pouvons réellement juger de la qualité de ce qui nous a précédé.

L'évolution de l'écriture a subi les mêmes processus de transformation que l'Homme. Elle est donc un système de représentation graphique permettant, au moyen de signes inscrits ou dessinés sur un support, de fixer un mot dans une langue donnée sur un support inaltérable ... en principe.

L'invention de l'écriture par l'Homme correspond, selon l'archéologie classique, au passage de la préhistoire à l'Histoire en une transition de plusieurs millénaires. Pour ma part, je dirai simplement qu'elle est la conséquence d'une organisation progressive des communautés et du besoin d'interaction de ses membres pour satisfaire aux besoins de son développement. En effet, l'Homme a appris à compter avant d'inventer un quelconque système d'écriture. Le comptage est attesté vers - 40 000 ans, pour la quantification de transactions commerciales.

L'écriture, pour sa part, est censée avoir débuté à Sumer (pour citer Noah Kramer). Toutefois, cela n'explique pas pourquoi en 1961 on a découvert à Tartaria (Roumanie) trois tablettes d'argile présentant des signes proches des pictogrammes sumériens, datées par carbone 14 de plus de sept mille ans, soit mille ans avant le début du rayonnement de Sumer. L'Homme n'a très probablement pas écrit spontanément sur des tablettes d'argile, sans essais préalables. Il ne fixe l'écriture pour l'éternité (pense-t-il) qu'à partir du moment où il la maîtrise suffisamment. Avant de la fixer sur des matériaux pérennes, il emploie donc des matériaux périssables, tels que peaux d'animaux, bois ; et sans doute commença-t-il par tracer des signes sur la terre battue ou le sable.

Un système d'écriture permet de retranscrire sur un support la langue, par nature non pérenne et évolutive. Il peut s'agir d'une langue parlée, ce qui est le cas général, on parle alors d'écriture

glottographique. Il peut aussi s'agir d'une langue non parlée, dans ce dernier cas, on parle d'écriture sémasiographique. Les lettres des tribus Yukaghir sont un bel exemple et l'un des plus connus d'écriture sémasiographique.

Si l'on en croit l'archéologie classique, le langage fit son apparition bien après que l'Homme eut maîtrisé le feu, maîtrise acquise (toujours selon les données de la science actuelle) aux alentours de - 100 000 avant le Présent. Elle estime l'ancienneté de l'Homme à environ 3 millions d'années.

Si l'on transpose ces données sur l'évolution de l'écriture, celle-ci n'aurait alors que 5000 ans maximum. Absurde. Cela reviendrait à dire que l'homme n'aurait appris à parler qu'au neuf dixième de son évolution actuelle et à écrire qu'au neuf cent quatre vingt quinze millièmes de son Histoire ! Voilà qui est absolument insensé.

Ce calcul est évidemment faux ! Faux parce que l'ancienneté de l'Homme sur Terre dépasse largement les trois millions d'années, faux parce que l'intelligence de Cro-Magnon est infiniment supérieure à celle de Néanderthal, faux parce que rien ne prouve leur parenté dans la chaîne qui nous mène à l'Homme d'aujourd'hui et que de comparer des crânes ou des squelettes ne suffit pas pour dire que ces deux là appartiennent à une même famille. Faux Surtout parce que cela pose aujourd'hui le problème de leur incompatibilité génétique !

Il ne faut relier, aujourd'hui, Cro-Magnon à rien de définitif tant que l'on n'est pas sûr qu'une autre théorie ne vienne remplacer le postulat mis en place par l'archéologie d'aujourd'hui et il nous faut fouiller le passé pour chercher sa plus ancienne trace culturelle ou artistique. Si l'on appliquait la même mathématique de calcul que celle faite plus haut mais en y apportant le rectificatif des chiffres publiés au travers des découvertes récentes faites sur l'ancienneté de l'homme, celui-ci parlerait alors depuis 500 000 ans et écrirait depuis 25 000 ans !

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Le chercheur américain, Alexandre Marshack a établi, à la lumière de ses découvertes sur les os préhistoriques marqués de l'Abri Lartet, de l'Abri Blanchard et de la grotte du Placard, que Cro-Magnon avait devancé les sumériens de plus de 28 000 ans ! L'écriture sumérienne ne peut donc être assimilée à l'origine de l'écriture en tant que moyen d'expression de l'Homme. Elle resta longtemps la plus vieille écriture connue, jusqu'à Tartaria, Karanovo et LempenskiVir qui, pour leur part, reculent l'écriture de 2700 ans par rapport à l'Égypte et 1000 ans par rapport à Sumer !

a) L'écriture avant l'écriture

Les découvertes de Tartaria, un village en Roumanie, datent de 1961. On y a trouvé trois tablettes d'argile portant des symboles qui présentent une remarquable analogie avec l'écriture sumérienne du cinquième millénaire avant notre ère ainsi qu'avec l'écriture crétoise du quatrième millénaire avant notre ère. La datation au radiocarbone indique une ancienneté d'au moins 7500 ans soit 1000 ans de plus que l'écriture sumérienne à son apogée.

En 1969, les fouilles de Karanovo, en Bulgarie ont mis au jour d'autres tablettes porteuses d'écritures apparemment locales. A la différence avec les premières que ces tablettes contiennent des lignes entières de signes, ce qui représente donc plus qu'une simple ébauche d'écriture. L'ancienneté des couches (couche VI, pour ce site) dans lesquelles ont été trouvées les tablettes vient encore écorner le mythe sumérien de l'écriture. De plus, ces tablettes vieilles de plus d'un millénaire par rapport aux premières tablettes sumériennes apparaissent en plein monde dit barbare sans justifier ni ne se réclamer d'aucune influence orientale.

Un certain nombre de symboles figurant sur les tablettes de Karanovo se retrouve sur les fameuses tablettes de Glözel et cela détruit de fait l'argument selon lequel lesdites tablettes seraient des faux.

b) Les tablettes de Glozel

Le 1^{er} mars 1924, Emile Fradin, agriculteur à Glozel, dans l'Allier (France) découvre par hasard une sorte de fosse aux murs de briques solidifiées entre elles. En quelques jours, il extrait du sol des briques marquées d'empreintes de mains, deux galets portant des caractères linéaires et une petite hache. Des découvertes se poursuivront toute l'année 1924 et jusqu'à l'arrivée du docteur Antonin Morlet, venu de Vichy, médecin de son état, fêré d'archéologie, qui organise alors les premières fouilles systématiques du nouveau site le 24 mai 1925.

Dès 1924, un préhistorien, le docteur Capitan trouve le site si intéressant qu'il veut établir un rapport sur le sujet pour la commission des monuments historiques, mais le docteur Morlet publie son rapport bien avant que celui-ci ait fait le sien. Si bien, que le préhistorien change soudain d'attitude du tout au tout et se met à dénigrer violemment le site en prétextant que Fradin a fabriqué lui-même tous les objets trouvés.

Son attitude est d'importance car on suppose, ces objets étant en pierre, en os, en céramique (dont cent tablettes) qu'ils appartiennent à une période correspondant à la fin du magdalénien, c'est-à-dire qu'ils dateraient de - 11 000 à - 9500 ans BP (sachant que l'on attribue l'écriture aux sumériens, au mieux, 3000 ans plus tard !).

La polémique créée par Capitan entraîne alors le refus de classement par l'Etat.

Le docteur Morlet, en réponse à cette injustice, demande à des scientifiques de venir étudier Glozel. Ceux qui acceptent de faire le voyage s'affirment rapidement convaincus de l'authenticité de la découverte. Parmi eux se trouvent des chercheurs éminents comme le Professeur Reinach de St Germain en Laye, Espérandieu de Nîmes, Bjorn d'Oslo et Leite de Vasconcellos de Lisbonne. L'abbé Breuil, célèbre préhistorien apporte son appui à la version de l'authenticité, mais il se rétractera subitement lors de la découverte d'un renne sur l'une des pièces retrouvées.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

En effet, pour lui, il semble impossible que des rennes aient vécu sur ce site et à la date supposée. Le conservateur d'Eyzies, autre lieu très visité mais qui subit le succès de Glozel, se lance lui aussi dans la polémique.

En 1927, pour mettre un terme à cette dernière, une commission internationale est constituée mais, hélas, deux des détracteurs de Glozel sont nommés dans cette commission pour conduire les recherches. Une archéologue, Miss Garrod tente même d'introduire, à l'insu du découvreur, des objets de factures récentes dans les objets exhumés afin de décrédibiliser le site, mais elle est découverte par le docteur Morlet avant sa forfaiture. Quoi qu'il en soit, la commission annonce hélas qu'elle ne reconnaît pas l'authenticité du site. Un comité de douze chercheurs décide donc de contre expertiser le site et déclare publiquement l'inverse !

Ce n'est qu'en 1974 que quatre instituts français et étrangers de renom procèdent à un nouvel examen et confirme définitivement l'authenticité du site, avec néanmoins quelques réserves : Les pièces et os trouvés dateraient de - 15 à - 13 000 ans, alors que les tablettes seraient beaucoup plus récentes.

Les découvertes de Tartaria, Karanovo et LepenskiVir mettront un terme définitif à la bataille entre archéologues classiques et néo-archéologues (comme le docteur Morlet) en donnant raison à ces derniers. La ressemblance indiscutable entre les symboles des tablettes de Keranovo et celles de Glozel oblige à de nouvelles hypothèses de travail, parmi lesquelles celle de la diffusion des symboles de type Glozélien (gravés ou incisés sur plaques, tablettes, os) à travers le monde.

De telles plaques et tablettes ont été exhumées des couches archéologiques d'Alvao au Portugal, de Bunesti en Roumanie, de Puyravel ou de Petra Frisgiada en France (Corse), en Scandinavie, dans l'Atlas, sur les côtes nord-ouest de l'Afrique et même en Amérique !

La plupart de ces tablettes ont été trouvées sur des lieux mégalithiques ou à proximité de ceux-ci. De plus, des similitudes forcent l'attention :

- Les signes gravés sur le chef de pierre de l'un des colosses de San Augustin, en Colombie, sont les mêmes que ceux relevés à Glozel par le docteur Morlet.
- Des signes absolument semblables se retrouvent aussi sur la « *Piedra Pintada* » dans la Guyane Brésilienne. On trouve sur cette dernière pierre 43 signes sur 111 qui sont similaires à ceux de Glozel.
- Certains signes découverts sur des rochers dans une région située au centre du Brésil oriental, dans le Sertao, non loin du Rio Pequey, reportées dans un manuscrit de la bibliothèque des Archives de Rio qui fut perdu par la suite mais dont une partie furent relevés par l'anglais Harold T. Wilkins dans les années cinquante, présentent eux aussi des similitudes au regard de l'écriture de Glozel.

Les sites dans lesquels on retrouve ce type de symboles sont en dehors des courants civilisateurs de souche orientale. Par contre, ils se retrouvent dans toutes les zones d'influence de la civilisation des mégalithes. Les signes dits « alphabétiformes » de Glozel et d'ailleurs se retrouvent de Formosa à San Agustín (Colombie), c'est donc une écriture mondialement répandue. Certains ne semblent pas excéder 6000 ans d'autres semblent plus anciens, de l'ordre de plusieurs dizaine de millénaires.

La persistance sans modifications notables à travers les millénaires de signes identiques à ceux de Glozel effraye sans doute l'archéologie classique car elle oblige à remettre en cause les postulats établis. Comme le disait le principal artisan du mythe de Sumer et archéologue anglais Sir Arthur Evans :

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

« Dans le cas où l'authenticité des découvertes de Glozel ne ferait plus de doute, on détériorerait alors tout l'édifice de mes connaissances ».

Tenue pour authentique dès 1930, Glozel aurait bouleversé la science et constitué l'évènement phare dans l'histoire de la culture européenne. En voulant l'écarter, la science classique a obligé les archéologues (et notamment la nouvelle vague) à entreprendre des recherches plus poussées qui ont abouti à battre aujourd'hui en brèche tant l'invention par Sumer de l'écriture que le fait que la culture égéenne soit à l'origine de la civilisation occidentale. Autre pourfendeur de la nouvelle archéologie, Pierre Minvielle, qui condamnait sans appel Glozel en 1972 si vous êtes encore de ce monde, comment jugez-vous votre position à présent ?

Les découvertes faites aujourd'hui rétablissent la vérité contre toute attente et réhabilitent un peu plus chaque jour l'écriture Glozelienne mettant la science classique dans le même embarras qu'avec ce que l'on peut appeler « l'Affaire Heinrich Schliemann ». Jusqu'où faudra-t-elle qu'elle ait pour accepter de remettre en cause ses certitudes ? L'universitaire portugais, A. Mendes Correa (qui a étudié les tablettes d'Alvao. Le dessin ci-dessus est inspiré de l'un de ses croquis) disait de l'affaire de Glozel : *« On s'étonnera plus tard, dans le futur, de l'incroyable légèreté avec laquelle le misonéisme (la peur de ce qui est nouveau) et l'orgueil s'efforcèrent d'imaginer des arguments contre l'évidence des faits ».*

Pourquoi cette écriture, réussite remarquable d'une civilisation inconnue, paraît avoir été sans lendemain ? Est-ce que cela est dû au fait que cette « création » semble provenir, au premier abord, de mouvements autonomes ? Ou bien ces mouvements autonomes ne constituaient-ils pas en fait le commencement d'une nouvelle forme de communication. Une autre hypothèse, que je partage, pourrait situer l'écriture Glozelienne, et donc celles de l'Europe centrale, dans les derniers soubresauts de diffusion d'un courant civilisateur mourant qui, faute de liaisons pérennes avec son origine, s'éteignit de lui-même ?

L'écriture de Glozel, essaimée de manière disparate de par le monde, progressant de manière temporellement décalée, selon les régions de la planète, pourrait être l'ultime manifestation d'une antique civilisation antédiluvienne à l'agonie. Cela expliquerait alors pourquoi le « ciment culturel » n'a pas pris et pourquoi cette écriture s'est éteinte par manque de pérennité et d'homogénéité planétaire. Cette civilisation a tout de même, avant de disparaître, laissé nombre de symboles réemployés depuis dans le monde entier et a légué à l'Humanité une étrange glyptographie qui a probablement participé aux fondements de l'écriture d'aujourd'hui. En cela, elle s'est rendue immortelle.

Il reste quand même quelques zones d'ombre et notamment en ce qui concerne les écritures inconnues et non encore datées précisément comme celle de la vallée de l'Indus, celle de l'île de Pâques ou celle des guanches des îles Canaries ?

Les travaux de Jacques Van Ginneken, en 1929, éclairent d'un nouveau jour les recherches sur l'écriture et le langage. En effet, prenant à rebours le langage, il étudie, dans une logique sur laquelle, en partie, je le rejoins, l'évolution de celui-ci d'un langage parlé aux formes embryonnaires du langage :

Les « clics » que l'on peut traduire comme étant les plus réduits des phonèmes, sons primaires proches des sons inarticulés émis par les nouveau-nés et les animaux vers l'expression actuelle riche en sens divers et variés.

Pour Jacques Van Ginneken, l'écriture n'est pas apparue après le langage mais en même temps que lui, probablement sous la forme de symboles simples : un chasseur du néolithique aurait pu noter le nombre de chasses fructueuses au cours d'une même période en cochant son arc ou sa lance.

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Pour conclure sur ce chapitre, à la lumière des découvertes mondiales faites aux Amériques, en Europe, mais aussi au proche Orient, en Orient et en Inde, Obeid, Indus, Sumer, la Mésopotamie et l'Egypte connaissaient et pratiquaient quotidiennement l'écriture, cela depuis plusieurs millénaires.

Cependant cela n'en a pas fait les inventeurs car ils n'en furent pas à l'origine. Ils la reçurent, partiellement, en héritage et firent pour l'autre partie leur propre conceptualisation tantôt cuéniforme, tantôt hieroglyphique, sur la base de leur propre vécu. C'est probablement une des raisons qui explique à la fois la similitude et en même temps la diversité des écritures passées.



Epilogue

« La certitude est un frein pour l'histoire et la science. Remettre en cause les acquis est la démarche intellectuelle créative par excellence d'un homme de science, même si certains l'on payé au prix de leur vie. » Anonyme.

Nous voici arrivés au terme de cet ouvrage. Le voyage a été long et dense, mais quel voyage !

Que d'émotions et de découvertes plus fantastiques les unes que les autres ! Une brèche s'est ouverte dans le mur des certitudes de l'archéologue et de l'historien d'aujourd'hui. L'esprit est envahi par tant et tant d'informations ! Chacun d'entre nous, écrivain ou lecteur, est en proie à un nombre incalculable de questions. Dans la tête de chacun, l'aventure continue au-delà du livre. Je partage votre émotion et votre envie d'aller plus loin, d'en apprendre plus. Rester sur tant de questions non encore élucidées à quelque chose de frustrant, de gênant pour notre soif de connaissances. L'aventure va pourtant se terminer ici ... pour l'instant !

Il est difficile à présent de se convaincre du contraire : Il a bien existé quelque chose avant que nos civilisations actuelles s'épanouissent pour devenir celles que nous connaissons aujourd'hui. L'antiquité la plus lointaine nous semble finalement être si proche ! Si nous ne pouvons rien affirmer avec certitude sur ce qu'était le monde d'alors, il est impossible de se dire qu'il ne s'est rien passé.

Concernant notre époque post diluvienne, nous ne dépassons pas, en termes de civilisations, les 8000 à 9000 ans. Et avant ? Le grand flou. Rien ne permet de se figurer avec certitude l'aspect qu'avait ce monde. Nous sommes contraints aux hypothèses, à l'élaboration de théories plus ou moins adroites, plus ou moins logiques. Logiques, d'accord, mais jusqu'à quel point ? Notre logique rejoint elle vraiment celles des peuples d'alors ?

Si le déroulement de l'histoire de l'Humanité avait été aussi linéaire que l'on veut bien nous le faire croire, nous posséderions encore les techniques qui ont permis à nos ancêtres de bâtir les édifices, monuments et constructions inexpliqués qui parsèment aujourd'hui le monde et dont nous ne comprenons pas le sens ou l'utilité. Nous serions peut être à même de pouvoir les restaurer. Ce n'est hélas pas le cas et je ne prends pas en compte, dans ce triste bilan, le fait qu'à l'époque religion et science était un tout homogène et indiscutable. Il est évident que certains artefacts sont de véritables énigmes pour nous parce qu'ils sont regardés sous le seul angle scientifique sans tenir compte de l'aspect religieux, superstitieux, philosophique, qui s'y rattache aussi. Devant tant de questions, d'incertitudes, l'Homme d'aujourd'hui s'interroge.

Certains d'entre nous ne veulent pas croire à un possible « avant » qui remettrait tout en question d'autres, dont je fais partie, y voient une chance pour nos contemporains de retrouver des valeurs perdues ou souillées dans le monde actuel. La fameuse peur de l'inconnu travaille toujours l'esprit de nombre d'entre nous, gens de cette humanité présente.

La peur d'accéder à un autre niveau de connaissance moins matérialiste, plus philosophique qui obligerait à une refonte de nos propres valeurs, celles qui nous rassurent parce que nous y sommes habitués, même si certaines de ces celles-ci nous maintiennent dans une forme d'esclavage intellectuel. Il faut cesser de se voiler la face. Il y a bien eu une ou plusieurs catastrophes naturelles répertoriées tout à fait officiellement aujourd'hui et qui ont entraîné une rupture de cette linéarité et rendu amnésique l'Humanité survivante qui s'en est alors tenue, sous forme de légendes, à des lambeaux de souvenirs parfois magnifiés sous le coup du regret d'une possible époque dorée.

La variation du climat, cette dernière centaine de milliers d'années, est une preuve indiscutable des soubresauts qu'a subis notre espèce. Le résultat ?

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

C'est comme un puzzle dispersé : il faut reconstituer le paysage pièce par pièce. Outre la complication de cette tâche, nous ne connaissons même pas le tableau que celui-ci représente.

Le cheminement pris par l'Homme depuis son apparition sur Terre reste des plus flous et nombreuses sont les questions en suspens qui aujourd'hui encore nous posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Entre ceux qui, totalement fidèles à la théorie de l'évolution, ne peuvent concevoir un être intelligent et raisonné avant - 8000 ans d'ici, et ceux qui ne croient carrément pas à l'évolution des espèces, il y a de la place pour une troisième voie qui me semble, tout compte fait la plus probable.

Cette voie est celle de ceux qui croient à une évolution de l'Homme différente de celle que nous supposons actuellement et qui, sans en faire des êtres supérieurs, envisage l'infime possibilité que Sapien soit une déviance de la nature (plutôt bénéfique pour nous), un autre chemin pris par elle au hasard des circonstances et qui, assez tôt dans l'histoire de l'Humanité, a permis à notre espèce de gouverner à sa destinée.

Shambala est, dans cette évolution et cette histoire, une étape importante car elle a marqué un tournant dans l'histoire de Sapiens qui l'a conduit doucement mais sûrement vers nous. Qu'est-il advenu de la diaspora de Shambala il y a plus de 100 000 ans ? Elle semble s'être dispersée dans toutes les directions : Au nord, jusqu'aux confins du monde habité, à l'est dans les plaines immenses de la Sibérie orientale (et probablement en Chine), à l'ouest vers l'Europe centrale puis l'extrême Occident.

Hyperborée, héritière de Shambala à emplir de légendes cet univers glacial et désolé qu'est l'Arctique, jadis son territoire. Elle fit des merveilles dans l'art du voyage autant sur terre que sur mer et à présider à l'aube de l'astrologie et de l'astronomie, il suffit d'analyser le concept du zodiaque pour s'en convaincre.

Mu, née elle aussi de la diaspora shambaléenne, a enfanté une civilisation remarquable : Kumari-Kandam.

- Atlantide, enfin, la plus élaborée de toutes, a inondé le monde de ses mégalithes, via ses héritiers et nous a laissé un message : *« Nous sommes Hier, Aujourd'hui et nous serons Demain. Nous sommes toujours là et survivrons au travers de nos monuments pour rappeler à l'Homme ses origines et sa tâche en ce monde : civiliser, sa vraie nature : apprendre et évoluer. Pour l'éternité ».*

Les derniers survivants d'une civilisation à jamais disparue, se développèrent à nouveau autour des derniers refuges possibles : les littoraux continentaux et de là fusionnèrent avec les autres peuples en leur transmettant une partie des connaissances qu'ils possédaient, car tous ces réfugiés n'étaient pas, hélas, les maîtres à penser de la civilisation atlantique. Le monde a-t-il oublié l'Atlantide et les civilisations antédiluviennes comme Shambala, Hyperborée, Mu ? Il me semble au vu de mes voyages qu'il n'en soit rien. Tout au long des littoraux, que ce soit en Europe ou aux Amériques, mais aussi en Inde ou sur les littoraux du Japon et de Taiwan, des peuples fiers n'ont pas voulu oublier leurs origines et l'existence de ces civilisations et se sont même remémorés leur histoire au travers de légendes.

Ce qui est en cause dans la recherche de traces indiscutables de la dernière civilisation antédiluvienne et de l'origine de la catastrophe qui l'a fait disparaître, dépasse le simple intérêt archéologique. C'est le passage d'une vision linéaire et darwinienne, plutôt rattachée à une culture occidentale (et de surcroît judéo-chrétienne de l'évolution humaine) à celle d'une vision plus complexe, plus empreinte de logique, plus impartiale, qui juge sur les faits uniquement, et est dénuée de toutes traces de concepts religieux ou de dogmes scientifiques, philosophiques ou moraux.

Civilisations antédiluviennes, bilan de 2500 ans de recherches

Des voix, désormais de plus en plus nombreuses, s'élèvent pour affirmer qu'il est impossible de nier qu'il y a bien eu un « avant ». Pour être plus précis, une gigantesque catastrophe climatique et géologique qui aurait ruiné toute civilisation sur Terre et aurait occasionné ainsi des bouleversements sans précédents et dont la mémoire collective des peuples a gardé une trace dans nombre de légendes et de traditions.

Pour un chercheur, aventurier, explorateur comme je me qualifie, pas question toutefois d'interpréter le moindre indice sans faire recours à la logique la plus extrême. Il faut faire fi de tout sentiment, d'à priori, de jugements hâtifs. Il faut lutter, parfois contre soi, pour ne pas influencer le résultat des recherches, pour limiter l'interprétation des faits au strict nécessaire.

En regardant avec un œil très scientifique les événements, ce n'est pas une volonté de ruiner les rêves de chacun en brisant ces chimères de surhommes et d'êtres à la limite du fantastique, mais au contraire de laisser place à une éclatante vérité qui sera de toutes façons, je le pense, beaucoup plus enthousiasmante si elle ne peut plus être contredite. Rien ne contredit, par ailleurs, que cette vérité ne soit finalement plus belle que la fiction qui s'attache à ces civilisations.

Si l'on admet la possible existence, plus de 5500 ans avant la naissance de la première civilisation reconnue par nos archéologues actuels, d'une civilisation extrême occidentale (hors d'Europe puisqu'en plein océan) puissante, étendue, organisée au niveau de développement dépassant largement le niveau supposé des populations au Pléistocène et que celle-ci ait put être détruite par un cataclysme locale ou planétaire, c'est une relecture complète et totalement différente de l'Histoire telle qu'elle est actuellement établie et une nouvelle vision de l'évolution réelle de l'Homme qui est alors à prendre en considération.

Si, par les recherches entreprises par divers archéologues, rebelles aux dogmes, et cela depuis maintenant plus de trente ans, nous découvrons que nous ne sommes pas les premiers hommes civilisés, contre toute attente, mais que d'autres peuples, plus anciens, avaient déjà atteint un haut niveau de civilisation avant nous, même si leur cheminement fut différent du notre, si nous apprenons que ce que nous croyons avoir fait comme découverte aujourd'hui était déjà connu de par le passé, il est possible que notre ego d'homme dit moderne souffre de cette découverte, mais nous gagnerons alors en humilité ! Et puis quoi de plus grand que de savoir enfin qui nous sommes, pourquoi sommes nous là et surtout pourquoi sommes nous ce que nous sommes.

Mes propos et l'objet de ce livre sont le fondement même de ce raisonnement. En préalable à la plus grande expédition jamais organisée par un groupe privé de personnes, **ANTEUS**, pour expurger les affabulations et autres interprétations abusives et mettre ainsi un terme aux délires fantasques de certains, j'ai rassemblé dans cet ouvrage tous ce que l'archéologie a découvert, analysé, comparé. Je n'ai écarté aucune des recherches ou hypothèses d'amateurs éclairés, sans toutefois laisser la fantaisie, le mysticisme ou la fiction prendre le pas sur le raisonnement scientifique ...

CREDIT ET BIBLIOGRAPHIE

Je remercie très chaleureusement le Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly, pour son aide dans le financement de mes voyages, le prêt de son matériel. Les ambassades du Japon, d'Inde, d'Allemagne, d'Angleterre. Je ne peux vous citer tous, mais le cœur y est !

Parmi les ouvrages de ma bibliothèque qui ont appuyé mes recherches :

- *Atlas Bahryye* de Muhiddin Piri Reis © 1513
- *New Atlantis* de Francis Bacon © 1627
- *Histoire naturelle* de Georges L. Leclerc Buffon © 1751
- *Observations made during a voyage around the world* de Johan R. Forster © 1778
- *Lettres sur l'Atlantide* de Jean Sylvain de Bailly © 1779
- *Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de l'île de Corse* de Cadet © 1785
- *Essai sur les îles fortunées et l'antique Atlantide* de Bory St Vincent © 1803
- *Histoire de la Guyane* de Ferdinand Denis © 1823
- *Mémoires sur les îles du grand océan* de Dumont D'urville © 1834
- *Origine des espèces par voie de sélection naturelle* par Charles Darwin © 1859
- *Atlantis, the antediluvian world* d'Ignatius Donnelly © 1882
- *La science mystérieuse des pharaons* de l'abbé Moreux © 1923
- *La civilisation Phénicienne* de G. Contenau © 1926
- *Mu, le continent perdu* de James Churchward © 1926

- *L'art monumental préhistorique* de Konrad Théodor Preuss © 1927
- *Révélation du grand océan* de Jules Hermann © 1927
- *Des dieux, des tombeaux, des savants* de CW Ceram © 1949
- *L'astrologie* de Paul Couderc © 1951
- *Aventures au Matto Grosso* de Raymond Maufrais © 1951
- *Aventures en Guyane* de Raymond Maufrais © 1952
- *Les grandes énigmes de l'univers* de Richard Henning © 1957
- *La vie quotidienne des aztèques* de Jacques Soustelle © 1959
- *Légendes des citées perdues* d'Henri Iselin © 1964
- *Les énigmes de l'archéologie* de L et C Sprague de Camp © 1964
- *Civilisations mystérieuses* d'Ivar Lissner © 1964
- *Peuples, mers, navires* de Zvi Herman © 1964
- *Réalités et énigmes de l'archéologie* de Henri-Paul Eydoux © 1964
- *Fantastique île de Pâques* de Francis Mazière © 1965
- *Maps of the ancient sea king* de Charles Hapgood © 1966
- *L'Égypte des pharaons* de Jean Marc Brissaud © 1968
- *Découvertes chez les mayas* de Pierre Ivanoff © 1968
- *Tiahuanaco, 10 000 ans d'énigmes incas* de Simone Waisbard © 1971

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

- *Chroniques de Shambala* de Shenrap Miwo traduit par Stein © 1972
- *Stonehenge* de Fernand Niel © 1974
- *Les civilisations préhistoriques* de Jean Marc Brissaud © 1975
- *Atlantide, civilisation disparue* de Philippe Aziz © 1975
- *La civilisation des aztèques* de Jean Marcilly © 1975
- *L'île de Pâques* d'Alfred Metraux © 1975
- *Le grand cataclysme* d'Albert Slosman © 1976
- *Clefs pour l'archéologie* d'André Parrot © 1976
- *La civilisation étrusque* de Philippe Aziz © 1976
- *La civilisation des Incas* de Jean Claude Valla © 1976
- *Le secret de l'île de Pâques* de Thor Heyerdalh © 1976
- *La civilisation des mayas* de Guy Annequin © 1977
- *L'histoire commence à Bimini* de Pierre Carnac © 1979
- *Les phénomènes inexplicables* Collectifs d'auteurs © 1983
- *L'atlantide retrouvée* de Charles Berlitz © 1984
- *Chroniques de Shambala* de Shenrap Miwo traduit par Trungpa © 1984
- *Chroniques de Shambala* de Shenrap Miwo traduit par Thartlang © 1986
- *La grande Pyramide et l'Atlantide* de William Fix © 1988

- *De la préhistoire à l'atlantide des mégalithes* de Jean Deruelle © 1990
- *L'Égypte des millénaires obscurs* Collectifs d'auteurs © 1990
- *Le continent perdu* de Perry H. Fawcett ed © 1991
- *Le Timée* de Platon edition de © 1992
- *Le Critias* de Platon edition de © 1992
- *Le passé antérieur* de Roger Mermet © 1993
- *Chroniques de Shambala* de Shenrap Miwo traduit par Bansal © 1994
- *L'énigme de l'Atlantide* d'Edouard Brasey © 1998
- *L'eau et ses mystères* de Fabrice Kircher et Dominique Becker © 1998
- *Archéologues sur les pas d'Homère* d'Olga Polychronopoulou © 1999
- *L'Atlantide et les déluges* de Lucien Girardin © 1999
- *Les grandes énigmes* Collectif d'auteurs © 1999
- *L'Atlantide des mégalithes* de Jean Deruelle © 1999
- *Voyage au pays des mythes* de véronique Maurus © 2000
- *L'archéologie interdite* de Colin Wilson © 2001
- *Civilisations englouties* de Graham Hancock © 2002
- *Les civilisations perdues* de Richard Bessière © 2004
- *Histoires d'Herodote d'Halicarnasse*, ed © 2006
- *L'Odyssée d'Homère*, ed. © 2006

Civilisations antédiluviennes,
bilan de 2500 ans de recherches

Merci également à tous ceux qui m'ont apporté avec enthousiasme leur aide, au travers d'Internet :

Le site du Centre de Recherches Archéologiques Ignatius Donnelly www.atlantisworld.org

Le site www.forospanama.com.

Le site <http://secretebase.free.fr/> et son chaleureux responsable, Eric.

Le site <http://perso.orange.fr/astroclub.toussaint/index.htm> du Club Astronomique de Toussaint (76) en France et l'un de ses membres, Philippe Ledoux.

Le site www.Berclo.net de mon ami globe-trotter et photographe Bernard Cloutier.

Le site www.rapanui.dubuis.net/ de mon ami aventurier et photographe Simon Dubuis.

Le site www.granpaititi.com de mon ami archéologue-explorateur Thierry Jamin.

Le site <http://site.voila.fr/maufrais> de l'association du souvenir de Raymond Maufrais.

Le site www.mississiplian-artifacts.com de mon ami Anthony Stein.

Le site www.piramidadasunca.ba de mon ami Semir Osmanagich.

Le site internet museedeglozel.com de Monsieur Jean Claude Fradin.

Je vous convie à une visite de ces sites. Tous sont très intéressants et méritent le déplacement.

...SAGIM • CANALE...

Achevé d'imprimer en août 2007
sur rotative Variquik
à Courtry (77181)

L'imprimerie Sagim-Canale est titulaire de la marque
Imprim'vert® 2007

Imprimé en France

Dépôt légal : août 2007
N° d'impression : 10287

*Dominique JONGBLOED, on ne sait comment le qualifier ...
Écrivain épris d'aventures ou aventurier amoureux d'écriture ?*

Il a exercé mille métiers dans sa jeunesse et vécu ainsi plusieurs vie en une tant il est touche-à-tout et hyper actif : Agent artistique, chef d'entreprises, dirigeant d'associations, chef d'expéditions, écrivain éclectique et totalement hors normes, archéologue amateur depuis 1985, voyageur infatigable, il est aujourd'hui l'un des spécialistes mondiaux de cette période de l'histoire de l'Humanité qu'est l'ère antédiluvienne et rejoint le cercle fermé des spécialistes du genre comme Graham HANCOCK, Robert BEAUVAL, Johnny A.WEST, Colin WILSON... pour ne citer qu'eux.



Il vient de rajouter à son arc, la profession de conférencier car, lors de ses déplacements, il présente ses recherches et travaux lors de film conférences.

La majorité du public focalise sur l'Atlantide. Combien savent qu'elle ne fut cependant que la dernière d'une lignée de quatre grandes civilisations toutes nées avant le déluge biblique ?

L'histoire des civilisations antédiluviennes dépasse largement le mythe, enterre la légende, pour exhumer une réalité encore plus incroyable que ce que les générations ont imaginé et embelli au cours des millénaires ! Cette réalité est concrète car l'archéologie est aujourd'hui le témoin privilégié de cette réalité au travers des découvertes, inimaginables il y a seulement trente ans, faites aujourd'hui de par le monde.

L'auteur tour à tour s'interroge sur le comportement parfois défensif de l'archéologie dite classique, sur les découvertes himalayennes mais aussi sur les légendes Hindoues aujourd'hui confortées par des découvertes attestées comme la ville de Dwarka ou celle de Khambhat. Son voyage dans le pacifique laisse plus que songeur au vu du travail de classement qu'il a réalisé lors de ce périple. Plongeant dans les eaux limpides des Bahamas et de Cuba, il ne peut que constater la réalité du côté artificiel des vestiges immergés. L'étude du Livre des morts égyptien révèle le chemin de migration qu'ont pris de mystérieux survivants d'une civilisation à l'agonie et leur rôle dans l'épanouissement de la civilisation égyptienne alors naissante. Il apporte, en fin d'ouvrage la preuve qu'un langage unique était parlé et écrit sur la planète qui crédibilise la métaphore de Babel et pose les bases d'une étude nouvelle sur les écritures inexplicées dans le monde.

Cet ouvrage vient à point nommé pour succéder sans complexe au fantastique best-seller d'Ignatius DONNELLY (*Atlantis, the antediluvian world*) paru en 1882 après plus de trois ans (lui aussi) de travail et vendu depuis à plus d'un million d'exemplaires !

Photo couverture : Vonaguni (Japon) - Dos : coll. JONGBLOED ©
ISBN 978-2-35152-085-7
21,00 € prix France (137,75 F)

